
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

46

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE
ET HISTORIQUE
DU LIMOUSIN

TOME XLVI

(TOME XXIV DE LA DEUXIÈME SÉRIE)



LIMOGES

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE LIMOUSINE
V° H. DUCOURTIEUX

Libraire de la Société archéologique et historique du Limousin

7, RUE DES ARÈNES, 7

1898

AVIS

à MM. les Membres de la Société

La Société archéologique et historique du Limousin rappelle à tous ses Membres qu'elle reçoit avec reconnaissance et examine avec le plus grand soin et le plus grand intérêt toute communication relative à l'histoire de la province, aux mœurs, aux monuments, aux traces de toute nature qu'ont laissées les divers âges sur le sol de notre Limousin.

Elle recommande à l'attention de ses Membres non-seulement les vieux registres des paroisses, les minutes des études de notaires, les archives des mairies, des bureaux d'enregistrement, des confréries religieuses, des châteaux, les chartriers, les collections particulières, mais tous les anciens papiers, livres de comptes, procédures, inventaires, actes de notaires, etc. Il s'y trouve souvent des indications dignes d'intérêt.

La Société prie tout spécialement ses Membres de rechercher et de lui communiquer les procès-verbaux ou mentions d'assemblées de communautés paroissiales antérieures au XVIII^e siècle et tout document se rapportant au commerce et à l'industrie du pays avant 1790.

Les réunions de la Société ont lieu invariablement le dernier mardi de chaque mois. — L'ordre du jour de la réunion est publié dans les journaux de Limoges, mais il n'est pas envoyé de lettres de convocation.

Nous ne saurions trop engager ceux de nos confrères qui changeraient de domicile ou dont l'adresse n'est pas exactement indiquée à la *Liste des Membres de la Société*, à faire connaître leur adresse actuelle soit au Secrétaire général (M. Louis Guibert, rue Sainte-Catherine, 8), soit au Trésorier (M. Louis Bourdery, rue Pétinaud-Beaupeyrat, 32), de façon à éviter toute erreur dans la présentation des reçus de cotisation et tout retard dans l'envoi du *Bulletin*.

MM. les Membres de la Société sont instamment invités à adresser ou à faire verser au Trésorier chaque année, avant le 20 janvier, le montant de la cotisation de l'année en cours (15 fr. pour les Membres résidants et 10 fr. pour les correspondants). — Passé ce délai, le Trésorier fera encaisser par la poste les cotisations non payées, en ajoutant au montant de la cotisation 50 centimes pour frais.

A moins qu'ils n'en témoignent le désir, il ne sera pas envoyé de quittance aux Sociétaires qui auront adressé leur cotisation par mandat ou lettre chargée au Trésorier, le reçu de la poste pouvant en tenir lieu.

Ceux des Membres de la Société qui n'ont pas encore retiré leur diplôme voudront bien le réclamer à M. L. Bourdery, Trésorier, rue Pétinaud-Beaupeyrat, 32, en lui envoyant, s'ils ne l'ont déjà fait, le montant du droit d'entrée fixé à 10 fr. — Ce droit n'est exigible que des Membres titulaires.

Les démissions doivent être adressées au Président par écrit et avant le 1^{er} janvier.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE
DU LIMOUSIN

2

2

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE
ET HISTORIQUE
DU LIMOUSIN

TOME XLVI

(TOME XXIV DE LA DEUXIÈME SÉRIE)



LIMOGES
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE LIMOUSINE
V^e H. DUCOURTIEUX

Libraire de la Société archéologique et historique du Limousin
7, RUE DES ARÈNES, 7

1898

2

ॐ नमः

LE NOUVEAU DIPLOME DE LA SOCIÉTÉ

Le diplôme que la Société archéologique et historique du Limousin délivrait, de 1845 à 1895, à ses nouveaux membres, n'avait rien d'élégant ni d'artistique. Un cadre banal en typographie, formé de fragments ajustés tant bien que mal, entourait la formule sacramentelle mentionnant la réception dont il s'agissait de consacrer le souvenir. Suivaient les signatures du Président, du Secrétaire général et du Trésorier. Pas un ornement, pas un emblème ne relevait l'aspect par trop simple de ce brevet : rien qui évoquât l'idée du but de la Société, de l'objet poursuivi par ses études, de la province dont elle se proposait tout spécialement d'éclairer le passé. Impossible d'imaginer placard plus vulgaire, plus insignifiant passe-partout.

A l'époque où la Société célébra le cinquantième anniversaire de sa fondation, le Bureau manifesta l'intention de substituer, à ce trop banal parchemin, un diplôme d'une physionomie plus expressive, d'un dessin plus original. Il lui semblait que le titre d'admission d'un membre dans une compagnie doit rappeler, autrement que par le texte de la pièce, l'objet des recherches et des travaux de l'association, sa raison d'être son esprit même. Notre dévoué secrétaire-trésorier, M. Louis Bourdery, qui ne borne pas au soin vigilant de nos deniers son concours à l'œuvre commune et qui a enrichi nos publications de tant d'intéressants articles et de charmants dessins, voulut bien se charger de réaliser le désir de ses confrères. Le projet qu'il a soumis à la Société dans la séance du 29 juin a paru répondre de la façon la plus heureuse au programme indiqué et a réuni tous les suffrages. Nous croyons être agréables à nos confrères en plaçant la reproduction du nouveau diplôme en tête de ce quarante-sixième volume de notre *Bulletin*.

Un cordon formé d'un tors de lauriers élégant et sobre à la fois sert d'encadrement au nouveau brevet. Le dessin de cette guirlande n'est pas de l'invention de l'artiste : un feuillage identique figure sur un certain nombre d'émaux limousins de la belle époque, auxquels M. Bourdery l'a emprunté : il a voulu que tout ici, jusqu'au cadre, évoquât quelque souvenir d'un passé artistique dont nous ne serons jamais assez fiers.

Sur la partie supérieure de ce cordon s'enroulent des parchemins, dont le premier porte la mention et les signatures d'usage, et laisse voir, en s'écartant un peu, d'autres feuilles couvertes de ces vieilles écritures d'un déchiffrement si laborieux parfois, mais si riches en curieuses révélations. A ces parchemins sont appendus les sceaux des deux villes de Limoges, tels que nous les trouvons en usage dès le temps de Philippe-Auguste et de Louis VIII : celui de la Cité, avec sa courtine crénelée, garnie de mantelets, ses deux tours à dômes allongés, son grand donjon carré à double fenêtre et sa poterne ferrée laissant un de ses battants s'ouvrir ; — celui du Château, avec le buste de saint Martial dont le frontispice de notre *Bulletin* a, depuis quinze ans, grâce à M. Bourdery, vulgarisé la physionomie un peu barbare, mais si énergique et si originale.

Parchemins et sceaux s'étalent sur un fond de tapisserie losangé, où se multiplie l'élégant monogramme de la Société, S A, alternant avec un autre motif, formé de deux croix de types différents, superposées.

A droite, en saillie sur le diplôme lui-même et comme posé sur le coin supérieur du cadre, se voit le dessin, très finement exécuté, du beau triptyque d'émail conservé au Musée d'Orléans et qui doit être, de l'avis de M. Bourdery, considéré comme une des pièces les plus intéressantes et les plus caractéristiques de la période primitive de notre fabrication. Le panneau principal représente l'*Annonciation*, un sujet cher à nos artistes limousins et qui leur a plus d'une fois porté bonheur. La scène est pleine de charme et de naïveté, mais d'un style très archaïque. Sur le volet droit, le prophète Isaïe ; sur le volet gauche, le saint roi David, dans les costumes les plus pittoresques, annoncent au monde le prodige qui lui apportera le salut. Ce triptyque rappelle, comme aspect et comme manière, les œuvres de l'énigmatique Monvaerni, mais avec des qualités supérieures à celles de cet artiste. Ajoutons que les émaux d'Orléans sont demeurés dans leur cadre primitif : un de ces jolis cadres de cuivre doré, que relèvent de doubles feuilles en applique réunies par une tige enroulée.

Tel est le diplôme sur lequel s'inscriront dorénavant les noms des nouveaux membres de la Société. Souhaitons que ces recrues de l'avenir rajeunissent et renouvellent, sans trop le modifier cependant, l'esprit qui a toujours animé leurs devanciers. Puissent-ils surtout demeurer fidèles aux traditions d'entente constante, d'obligeance réciproque, de cordiale harmonie qui ont fait, depuis un demi-siècle, la force comme le charme de notre association, et puisse celle-ci voir, avec le nombre de ses membres, croître son zèle pour l'honneur de la patrie Limousine, son ardeur au travail, l'importance de ses publications et sa bonne renommée.

VIE DE SAINT ÉLOI

La vie de saint Éloi a été écrite par un autre saint, qui était son contemporain et son ami intime, par saint Ouen, archevêque de Rouen. Elle présente donc tous les caractères d'authenticité désirables. C'est à cette source commune qu'ont puisé les historiens ecclésiastiques et les hagiographes qui ont raconté la vie du saint évêque de Noyon. Nous allons, nous aussi, puiser à cette source, en avertissant le lecteur que nous mettrons surtout en relief les faits qui intéressent particulièrement le Limousin.

I

Naissance de saint Éloi. Son adolescence

Saint Eloi naquit l'an 588 à Chaptelat, bourg situé à deux lieues de Limoges (1). Son père, qui se nommait Eucher, et sa mère, qui s'appelait Terrigie, étaient Romains d'origine (2); ils étaient de condition libre, et comptaient dans leurs ancêtres une longue suite de chrétiens. Avant la naissance d'Éloi, Dieu voulut donner un présage de sa sainteté dans une vision mystérieuse qu'il envoya à

(1) Les uns disent que l'église paroissiale de Chaptelat a été élevée sur l'emplacement de la maison où il naquit (COLLIN, p. 667 ; TERRIER, *Dictionn. d'orfèvrerie*, col. 657); d'autres prétendent que cette maison était au domaine de *Sousrue*, près du bourg de Chaptelat (LAMBERT, t. III, p. 245).

(2) Leur nom l'indique assez : voir d'ailleurs la *Vie de saint Éloi*, 2^e partie, chap. xix.— Le nom de *Terrigie* correspond au nom de *Thérèse*.

sa mère. Elle vit en songe un aigle magnifique, qui voltigeait sur sa couche, et qui, l'appelant trois fois par son nom, semblait lui promettre quelque chose de grand. Un bon prêtre, aux prières duquel elle se recommanda, lui dit ces paroles prophétiques : « Votre enfant sera saint ; il sera l'élu de son peuple et un illustre pontife dans l'Eglise du Christ ! »

Imbu d'une foi pure, et formé par ses parents aux habitudes de la piété, Éloi montra de bonne heure ce qu'il devait être un jour. Il unissait la prudence du serpent à la simplicité de la colombe. Assidu aux divins offices, il écoutait avec avidité la parole divine, la gravait dans sa mémoire et ne se lassait pas de la méditer dans son cœur. Dès son adolescence, comme il montrait une grande habileté pour toutes sortes d'ouvrages, il fut confié par son père à un orfèvre très expérimenté, nommé Abbon, qui dirigeait l'atelier monétaire de Limoges, et, sous sa conduite, il ne tarda pas à faire de grands progrès dans l'art de l'orfèvrerie.

Une occasion, ménagée par la Providence, l'ayant conduit à Paris, il fit connaissance avec Bobbon, trésorier du roi Clotaire II, et se mit sous sa direction. Or le roi voulait faire fabriquer un siège d'or orné de pierreries ; mais il ne trouvait personne dans son palais qui pût exécuter cet ouvrage tel qu'il le concevait. Bobbon lui ayant indiqué le jeune orfèvre de Limoges, Clotaire l'accepta avec empressement, et donna à son trésorier une grande quantité d'or, que celui-ci mit à la disposition d'Éloi. L'habile artiste sut si bien ménager la matière qu'il fit deux sièges au lieu d'un qu'on lui demandait. Il en présenta un au roi, qui, ayant loué hautement l'élégance de l'ouvrage, ordonna qu'on remit à l'artiste une récompense digne de son talent. Alors Éloi, montrant le second siège qu'il avait mis en réserve : « Je n'ai voulu rien perdre, dit-il, de l'or qui m'était resté, et j'ai exécuté celui-ci. » Le roi, rempli d'une admiration plus grande encore à la vue de tant de loyauté unie à tant d'habileté, l'interrogea pour savoir comment il avait pu faire, et, trouvant beaucoup de sagacité dans ses réponses, il lui dit : « On pourra désormais avoir confiance en vous pour de plus grandes choses. »

Ce fut le commencement des faveurs qu'Éloi obtint à la cour. Depuis il devint monétaire royal, et on voit son nom sur un grand nombre de monnaies frappées à Paris sous Dagobert I^{er} et son fils Clovis II.

« Je me souviens, dit saint Ouen, que, lorsque j'étais dans le palais, tout jeune encore, Clotaire, qui se trouvait à Rueil (maison royale proche de Paris), voulait lui faire prêter serment de fidélité, et exigeait qu'il posât la main sur les saintes reliques. Mais Éloi,

qui craignait le regard de Dieu, s'y refusait avec humilité; et, comme Clotaire insistait, il se mit à verser des larmes, craignant, d'un côté, d'offenser le roi, et, d'autre part, craignant sept fois plus de profaner les reliques sacrées. Clotaire, voyant ses craintes, et admirant sa piété, cessa d'insister, et lui dit avec douceur, en le congédiant, que désormais il le croirait plus sur sa simple parole que sur tous les serments les plus solennels (1). »

Peu de temps après, Éloi, étant arrivé à l'âge mûr, désira s'offrir à Dieu comme un vase sanctifié; et, craignant que quelques péchés n'eussent souillé son cœur, il confessa aux pieds d'un prêtre toutes les fautes qu'il avait commises depuis son adolescence, et il s'imposa une pénitence austère: il se privait du pain matériel pour mériter le pain céleste; à force de jeûnes et de veilles, son visage devint pâle et son corps amaigri; mais son cœur s'enflammait d'autant dans l'amour de la patrie éternelle. Il passait les nuits dans la prière, prosterné, se frappant la poitrine, arrosant son visage de larmes, et levant les yeux avec amour vers Celui qu'il craignait d'avoir offensé. O heureuse pénitence, qui attira si promptement sur lui la miséricorde du Christ!

Un jour il demanda au Seigneur de lui faire connaître par quelque marque sensible si sa pénitence avait été agréée. Or il avait dans sa chambre les reliques de plusieurs saints suspendues aux lambris, et couvertes d'un long voile, sous lequel il avait l'habitude de prier, la tête appuyée sur un cilice. Une nuit que, selon sa coutume, il était prosterné dans la prière, accablé de fatigue, il s'endormit comme en un instant, et tout à coup il aperçut quelqu'un qui lui dit: « Voici, ô Éloi, que ta prière a été exaucée: le témoignage que tu avais demandé à Dieu t'est maintenant accordé. » S'étant éveillé aussitôt, il respira une odeur suave, et il sentit comme des gouttes parfumées qui tombaient doucement sur sa tête. Surpris, il se leva promptement, et, ayant considéré avec attention, il vit comme un baume qui distillait du reliquaire et du voile qui le couvrait. L'odeur du parfum qui remplissait sa chambre était si forte qu'il pouvait à peine la supporter. Il se souvint alors de sa demande, et admira la bonté infinie de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui.

Il fit part de ce miracle à son ami Ouen, surnommé Dadon, qu'il chérissait comme son âme; mais il lui recommanda d'en garder le secret pendant tout le cours de sa vie. Cet ami, touché de componction, commença, à partir de ce jour, à mépriser les attraits du siècle, et désirant imiter la vie d'Éloi, il devint son émule dans le bien (2).

(1) *Vita Eligii*, pars I, cap. I-vi.

(2) *Vita Eligii*, pars I, cap. vii et viii.

II

Saint Éloi orfèvre

Le crédit d'Eloi auprès de Clotaire augmentait de jour en jour, et sa probité inspirait tant de confiance qu'on lui envoyait une grande quantité de pierreries et des masses d'or et d'argent sans jamais les peser. Après la mort de Clotaire (en 628), Dagobert lui succéda, et ce prince eut pour Eloi une telle affection que les méchants en conçurent de la jalousie et de la haine. Ils le haïssaient, parce qu'il combattait leur pernicieuse influence, et que sa conduite condamnait leur orgueil.

Cependant il continua toujours à travailler à son art. Il faisait pour l'usage du roi un grand nombre de vases d'or enrichis de pierres précieuses. Il avait près de lui son serviteur Théau ou Tillon, Saxon d'origine, qui suivit les traces de son maître, et se sanctifia comme lui. Etant assis et élaborant ses ouvrages, il plaçait un livre ouvert devant ses yeux, afin de pouvoir, au milieu de ses occupations matérielles, méditer les commandements divins. Il se livrait ainsi à un double travail, appliquant ses mains aux usages de l'homme et son esprit à la loi de Dieu. Il savait, dit son historien, que c'est par la lecture sacrée qu'on cultive son intelligence et les sentiments de son cœur, et qu'on apprend ce qu'il faut éviter. Il employait à l'édification du prochain la science qu'il avait acquise. Homme de bon exemple et de bon conseil, il enseignait ce qu'il croyait, il pratiquait ce qu'il enseignait (1). Il s'efforçait en outre, par ses oraisons et ses méditations, de repousser continuellement l'ennemi invisible, combattant non avec le glaive, mais avec la parole ; non avec le javelot, mais avec l'oraison ; non avec le fer, mais avec la prière.

Sa réputation d'influence auprès du roi et de sainteté devant Dieu s'était tellement répandue que, si quelqu'un, venant pour une ambassade ou pour un autre motif de Rome, d'Italie, du pays des Goths ou de n'importe quelle province, se présentait à la cour, il n'allait jamais trouver le roi avant d'avoir visité Eloi, soit pour réclamer son appui, soit pour lui demander un conseil salutaire (2).

(1) Quod credebat docens, quod docebat imitans. (*Vita Eligii*, pars I, cap. ix).

(2) *Vita Eligii*, pars I, cap. ix, x.

La charité était sa vertu de prédilection. Chaque jour les pauvres affluaient chez lui en si grand nombre que, si quelque étranger demandait le domicile d'Éloi, on lui répondait : « Allez dans telle rue, et là où vous verrez une grande multitude de pauvres rassemblés, c'est là qu'il demeure. »

Non seulement sa porte en était toujours assiégée, mais il marchait toujours accompagné de cette escorte ; il les secourait et il les embrassait, car, sous leurs vêtements usés, il voyait le Christ ; et, en les couvrant, il pensait couvrir les membres de Jésus-Christ. Il leur distribuait, par lui-même ou son serviteur, l'argent ou la nourriture ; et sa bourse, où il puisait si souvent, était comme toute usée par le frottement de ses doigts.

Chaque jour, avant de se mettre à table, il envoyait ses serviteurs de divers côtés pour chercher les pauvres, les mendiants, les pèlerins ; et il arrivait fort rarement qu'il n'eût pas de pareils convives. Il remplissait à leur égard l'office d'un serviteur, les débarassant de leurs fardeaux, leur lavant les mains, versant du vin dans leur coupe, leur présentant leurs mets ; et, quand ces nombreux convives étaient rassasiés, Éloi, debout devant eux, ou assis sur un escabeau à l'extrémité de la table, mangeait un peu de ce qui était resté. Il arriva quelquefois que, l'heure du repas étant venue, il n'avait rien à donner à ses invités, parce que ce jour-là tout, jusqu'à la nourriture, avait été distribué en aumônes. Mais, au moment où ses serviteurs s'affligeaient, on entendait frapper à la porte : c'étaient des hommes qui portaient des pains ou d'autres choses nécessaires, que le roi, ou quelque riche personnage, ou quelque personne pieuse envoyait à Éloi ; et jamais, dans des cas semblables, la Providence ne lui fit défaut.

Il avait aussi un grand zèle pour le rachat des captifs : partout où il apprenait qu'un esclave était à vendre, il y accourait avec un pieux empressement ; et, au prix qu'on lui demandait, il le mettait en liberté. Il en racheta jusqu'à vingt et trente, et même cinquante à la fois ; un jour, il en délivra jusqu'à cent de l'un et de l'autre sexe. Il allait les attendre à la descente du bateau qui les amenait à Paris : il y en avait de diverses nations, des Romains, des Gaulois, des Bretons et même des Maures, mais surtout des Saxons ; car, à cette époque, les Saxons étaient enlevés de leurs pays comme des troupeaux et ensuite dispersés en diverses contrées. Lorsque, à cause du trop grand nombre d'esclaves, Éloi n'avait pas sur lui assez d'argent pour les racheter, il sacrifiait ce qu'il portait de plus précieux, sa ceinture, son manteau, et jusqu'à sa chaussure, tant était grand son zèle pour délivrer les captifs. Combien de fois ne le vit-on pas détacher son bracelet d'or, ou sa riche épée, ornée de pierreries, pour secourir les malheureux !

Après avoir racheté ces esclaves, il les conduisait en présence du roi, et leur faisait jeter par terre chacun un denier, pour les affranchir solennellement, suivant l'ancien usage reçu parmi les Francs ; puis il leur faisait délivrer des lettres de liberté. Quand il les avait ainsi affranchis, il leur laissait le choix ou de s'en retourner dans leur pays, et il leur en procurait la facilité ; ou de rester avec lui, et il les traitait non comme des serviteurs, mais comme des frères ; ou d'entrer dans quelque monastère, et il les honorait comme ses seigneurs, et il leur procurait, avec le plus grand soin, tout ce qui était nécessaire à leur vocation (1).

Il avait en outre, dans sa maison, plusieurs domestiques qui vivaient dans sa société et récitaient chaque jour avec lui l'office canonial : tels furent, entre autres, Bauderic, son affranchi, né comme lui en Limousin ; Tituen, son fidèle valet, de la nation des Suèves, qui parvint par le martyre à la récompense éternelle ; Buchin, païen converti, homme vénérable, qui fut plus tard abbé du monastère de Ferrières ; André, Jean et Martin, qui furent admis par ses soins dans les rangs du clergé.

Autour de sa chambre étaient rangés sur des rayons un grand nombre de livres, principalement de la Sainte-Écriture. Après avoir psalmodié l'office avec ses serviteurs, il parcourait les pages sacrées, allant de fleur en fleur, comme l'abeille, et recueillant dans son cœur les pensées les plus excellentes. On voyait encore, suspendues aux lambris de son appartement, un grand nombre de reliques, sous lesquelles il se prosternait pour prier, la tête appuyée sur un cilice ; et il passait ainsi une partie des nuits, faisant oraison et pleurant, car il avait reçu de Dieu le don des larmes. Après avoir longuement prié, il se délassait en quelque sorte par le chant des psaumes ; puis il s'appliquait à la lecture, pendant laquelle on le voyait lever les yeux au ciel, soupirer, sangloter, baigner de pleurs son visage ; et, quand il prenait un peu de sommeil, il méditait encore, dans ses rêves, sur les pensées dont son cœur était plein. A peine réveillé, il reprenait son oraison, à laquelle il vaquait en silence, ne détournant jamais la tête, et paraissant tellement absorbé, que sa respiration était à peine sensible. Assez fréquemment on venait, pour diverses causes, l'appeler de la part du roi, ou pendant la nuit, ou de grand matin ; mais, quoiqu'on lui expédiât messagers sur messagers, il ne se rendait au palais qu'après avoir rempli envers Dieu les devoirs qu'il s'était prescrits ; il sortait fortifié par la prière, muni du signe de la croix, et, en rentrant, il priait encore avant de se remettre au travail. C'est

(1) *Vita Eligii*, pars I, cap. x, xi, xx.

ainsi qu'il agissait tous les jours de sa vie, et c'est par ces pieux exercices qu'il s'acheminait vers la patrie éternelle (1).

« Mais, dit ici saint Ouen, puisqu'il m'a été donné de voir ce saint homme, pourquoi ne peindrais-je pas son extérieur ?

» Il était de haute taille et d'un visage coloré ; sa chevelure était belle et frisait naturellement ; il avait les mains bien faites et les doigts longs ; son visage avait une expression angélique, et dans son regard se peignaient la prudence et la simplicité. »

Au commencement, il portait des vêtements couverts d'or et de pierres précieuses ; il avait des ceintures rehaussées d'or et de pierreries, et des bourses élégamment ouvragées de perles. Ses robes étaient de lin et semées de paillettes d'or ; des broderies d'or ornaient les franges de son manteau ; enfin ses vêtements étaient d'une grande richesse, et quelques-uns même étaient tout de soie, chose fort rare alors. Tel était son extérieur dans les premiers temps qu'il était à la cour ; et il agissait de la sorte pour éviter la singularité ; mais sous ces riches habits, il avait coutume de porter un cilice. Plus tard, quand il s'éleva à une plus haute perfection, il vendit tous ces ornements pour subvenir aux besoins des pauvres, et vous auriez vu marcher, ceint d'une corde et couvert d'habits grossiers, celui qui naguère était couvert d'or et de pierreries. Il arriva quelquefois que le roi, le voyant ainsi dépouillé pour l'amour de Christ, lui donna sa ceinture et son manteau, disant « qu'il n'était pas juste que ceux qui combattaient pour le siècle fussent richement vêtus, et que ceux qui se dépouillaient de tout pour Jésus-Christ fussent sans honneur et sans gloire » (2).

III

Fondation du monastère de Solignac

Dagobert, ce prince illustre dont saint Ouen vante les qualités éminentes et qu'il place au-dessus des rois ses prédécesseurs, avait en Éloi une telle confiance que, laissant la société des princes et des grands de sa cour, des ducs et des évêques, il aimait à s'entretenir seul à seul avec lui. Aussi tout ce qu'Éloi demandait au prince,

(1) *Vita Eligii*, pars I, cap. x, xii.

(2) *Vita Eligii*, pars I, cap. xii.

il l'obtenait ; et tout ce qu'il recevait, il l'employait en aumônes, au soulagement des malades, au rachat des captifs.

Un jour il lui demanda la terre de Solignac, située dans son pays, aux environs de Limoges : « Que Votre Sérénité, lui dit-il, daigne m'accorder ce domaine, afin que j'y construise pour Elle et pour moi une échelle au moyen de laquelle nous puissions tous les deux monter au ciel. » Le roi, selon sa coutume, consentit volontiers à sa demande, et lui fit remettre des lettres de donation. Un messager d'Éloi fut envoyé en Limousin pour annoncer cette nouvelle, qui fut accueillie avec une grande joie par tous les habitants du pays. Éloi établit à Solignac le plus important monastère de toute la contrée, monastère que saint Ouen représente comme la maison-mère qui fut dans les provinces de l'Occident la souche et le modèle des autres communautés (1) ; il le peupla de religieux, qu'il assujettit à la règle combinée de saint Benoît et de saint Colomban (2) ; il leur donna pour abbé saint Rémacle, qui fut depuis évêque de Maëstricht, et il mit sous sa dépendance plusieurs de ses serviteurs, en particulier saint Théau ou Tillon, dont nous avons déjà parlé. Il y réunit un grand nombre de moines de diverses provinces, jusqu'au nombre de cent cinquante, et il affecta à leur entretien les revenus de la terre de Solignac, qui suffisaient largement. Il se dévoua avec tant de zèle et d'amour à la prospérité de cette maison, que tout ce qu'il pouvait se procurer, tout ce qu'il obtenait du roi, tout ce que lui donnaient de puissants personnages, il le destinait à ce monastère. Vous auriez vu les chariots traîner de nombreux fardeaux, et les vases d'airain, et les ustensiles de bois, les vêtements, les draps, le linge de table, ainsi qu'un grand nombre de volumes des Saintes-Ecritures, en un mot, tout ce qui était nécessaire à ce pieux établissement. Si grandes étaient ses largesses, que les méchants regardaient ces choses d'un œil d'envie. Éloi du reste, avait la pensée de se consacrer à Dieu dans cette maison, si la Providence divine ne l'eût appelé ailleurs (3).

Saint Ouen nous a laissé une poétique description du monastère de Solignac et du site pittoresque arrosé par la Briance :

« J'ai visité moi-même ce lieu, dit-il, et j'y ai vu une si exacte observance de la règle sacrée, que la vie de ces moines est presque unique en son genre, si on la compare à celle des autres monas-

(1) *Solemnitacense monasterium in partibus occiduus hujus religionis exstitit caput, ex quo demum multi sumpserunt et initium et exemplum.* (*Vita Eligii*, pars I, cap. xxi).

(2) Charte de fondation, *Patrologie*, t. LXXXVII, col. 659.

(3) *Vita Eligii*, pars I, cap. xiv, xv.

tères de la Gaule. C'est à présent une très grande congrégation, ornée, comme de diverses fleurs, des dons variés de la grâce. On y trouve de nombreux artistes habiles dans les arts divers, et tous, devenus parfaits par la crainte du Seigneur, sont toujours prêts à obéir. Nul, dans cette maison, ne revendique rien comme lui appartenant en propre ; mais, comme on lit aux Actes des Apôtres : « Toutes choses sont communes à tous. » Telle est la fertilité du sol, tels sont les agréments du site que, lorsqu'on y arrive, et qu'on s'avance à travers les vergers chargés de fruits et la riante verdure des jardins, la vue de ces merveilles arrache au voyageur étonné ce cri d'admiration : « Que vos maisons sont heureuses, » ô Jacob ! que vos tentes sont belles, ô Israël ! » Ce sont comme des bois touffus, comme des cèdres plantés le long des eaux, comme un paradis situé au bord d'un fleuve. Salomon a dit en parlant de semblables demeures : « Les habitations des justes seront bénies. » (*Prov.* III, 33).

» Ce monastère est peu éloigné de Limoges : il en est à six milles environ du côté du midi. Il est entouré d'une clôture circulaire formée non par des murailles de pierre, mais par un fossé muni d'une haie vive qui a environ dix stades de circuit. Il est borné d'un côté par une très bonne rivière, que domine une montagne élevée, couverte de bois et surmontée d'un rocher fort escarpé. Des arbres fruitiers de diverses espèces occupent toute l'enceinte du monastère ; et un esprit tranquille y goûte autant de douceurs que s'il possédait une partie des charmes du paradis (1) ».

L'acte de fondation de Solignac, qui existe encore, est daté du 22 novembre et de la dixième année du règne de Dagobert, c'est-à-dire de l'an 631. Il est revêtu de la signature de plusieurs évêques et notamment de celle de saint Loup, alors évêque de Limoges (2). Ce monastère, où l'on trouvait un si *grand nombre d'habiles artistes*, a été peut-être le berceau de l'orfèvrerie religieuse du Limousin, si célèbre au moyen âge.

IV

Diverses fondations à Paris

Après l'entière construction et l'ameublement complet du monastère de Solignac, Éloi songeait à fonder dans la ville de Paris un

(1) *Vita Eligii*, pars I, cap. xvi.

(2) *Patrolog.*, t. LXXXVII, col. 657.

hospice pour les malades et les pauvres ; mais, changeant de dessein, et « aimant mieux, dit Mabillon, établir une infirmerie pour les âmes que pour les corps », il entreprit, sous l'inspiration divine, d'établir, dans la maison que le roi lui avait donnée, un monastère de vierges consacrées à Dieu. Il en réunit jusqu'à trois cents, tant de ses servantes (*ancillis*) que des plus nobles familles de France. Il leur donna pour abbesse une sainte fille aimée de Dieu, nommée Aure, honorée comme sainte le 4 octobre. Il appliqua de grands revenus à ce monastère, et notamment ceux du domaine de Gentilly (1), près de Paris. Vases et vêtements, livres saints, ornements sacrés, en un mot tout ce qui était nécessaire à cette maison, il le fournissait avec une sollicitude toute paternelle. Mais, pour compléter l'établissement, il fallait empiéter sur une place voisine, qui appartenait à l'Etat. Eloi fit mesurer l'étendue du terrain qui lui était nécessaire, puis il alla trouver le prince, et n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandait. De retour à son monastère, il mesura lui-même le terrain qu'il avait pris, et il trouva un pied de plus qu'il n'avait annoncé au roi. Affligé de cette erreur, il courut au palais, et se jetant aux pieds du prince, il lui accusa le mensonge dont il croyait s'être rendu coupable, en lui demandant le pardon ou la mort. Le roi instruit du peu d'importance de la chose, et voyant l'affliction d'Eloi, fut rempli d'admiration à la vue d'une telle délicatesse de conscience, et, se tournant vers la multitude des assistants, il leur dit : « Voyez comme elle est belle et vénérable, la foi du Christ ! mes ducs et mes officiers m'enlèvent sans scrupule de vastes domaines, et le serviteur du Christ, à cause de la foi qu'il a dans le Seigneur, n'a pas voulu me cacher un palme de terre. » Ayant ainsi consolé Eloi, il doubla aussitôt le don qu'il avait fait.

Comme il était défendu alors d'inhumer dans l'enceinte des villes, Eloi construisit hors des murs de Paris, pour la sépulture des servantes de Dieu, une basilique en l'honneur de l'apôtre saint Paul. Il couvrit l'édifice d'une toiture de plomb artistement travaillée. Cette église était encore au siècle dernier une des principales paroisses de la ville de Paris (2).

Vers la même époque (634), Eloi bâtit à Paris ou plutôt *reconstruisit* une basilique en l'honneur de saint Martial (3), ce qui

(1) *Vita Eligii*, pars II, cap. xvii.

(2) *Vita Eligii*, pars I, xvii, xviii. — LONGUEVAL, *Histoire de l'Eglise gallicane*, t. IX, vers 630.

(3) Les rues de Saint-Eloi et l'impasse Saint-Martial, qui rappelaient encore le monastère et l'église construits par notre saint, ont disparu de nos jours et ont été remplacées par une caserne des gardes de Paris, que longe, dans la Cité, en face du Palais de Justice, la prolongation du boulevard de Sébastopol.

prouve combien était ancien et étendu le culte de l'apôtre de l'Aquitaine. Lorsque cette église fut restaurée, et que le toit fut couvert de plomb, Éloi y fit transporter avec grande pompe des reliques de saint Martial, au chant des psaumes et des antiennes, au milieu d'un immense concours de peuple. Dans cette occasion, le Seigneur daigna opérer un mémorable prodige. Éloi avait fait prendre à la procession des reliques une direction qui n'était pas celle de la voie la plus courte, et ce n'était pas sans dessein. Or il y avait sur le passage du cortège un sombre cachot, au fond duquel on retenait captifs sept hommes, innocents ou coupables, qui étaient confiés à la garde de trois soldats. Lorsqu'Éloi passait avec le pieux cortège devant cette prison, celui qui portait les reliques s'arrêta tout-à-coup accablé sous le poids de sa charge ; et, comme on le pressait d'avancer, il déclara hautement que cela lui était impossible. Au même instant les détenus entendirent un bruit comme celui d'un tonnerre lointain ; la prison fut ébranlée dans ses fondements, les chaînes furent rompues, les serrures brisées et les portes du cachot s'ouvrirent. Alors les reliques sacrées devinrent légères à ceux qui les portaient, et les captifs sortant de prison, se dirigèrent vers l'église avec le cortège à la vue de ce miracle. Tous les assistants, frappés de stupeur, se mirent à exalter les mérites de saint Martial et d'Éloi.

Quelque temps après, la ville de Paris fut en proie à un violent incendie. La flamme dévorante jetait de toutes parts une pluie d'étincelles qui menaçaient de consumer la Cité tout entière. Éloi, tout attristé de voir que les globes de flammes et les charbons ardents, poussés par le vent, allaient atteindre son monastère et l'église de Saint-Martial (car déjà le plomb qui couvrait la basilique commençait à fondre sous l'action de l'incendie qui gagnait toujours), Éloi éleva la voix, et dit en gémissant : O saint Martial, pourquoi ne portez-vous pas secours à votre maison ? Vous savez bien que, si aujourd'hui vous la laissez consumer par les flammes, Éloi ne la restaurera jamais ! » Aussitôt la grâce de Dieu se fit sentir, et, le vent ayant poussé les flammes dans un autre sens, l'église fut préservée, ainsi que le monastère (1).

V

Mission en Bretagne

L'an 635, Éloi fut chargé par Dagobert d'une mission délicate :

(1) *Vita Eligii*, pars I, cap. xviii et xix.

il fut envoyé comme ambassadeur en Bretagne auprès du prince Judicaël. Il s'agissait d'obtenir réparation pour quelques dommages que les sujets de ce prince avaient commis contre les leudes du roi des Francs. Eloi s'acquitta de cette négociation avec le plus grand succès ; et, par sa douceur et sa mansuétude, il sut si bien gagner le cœur du prince breton qu'il le détermina à le suivre, et à venir en personne auprès de Dagobert pour lui offrir ses hommages. Le roi reçut dans son palais de Rueil le prince et un grand nombre de ses guerriers, qui lui furent présentés par Eloi ; la paix fut conclue et l'alliance confirmée ; et Judicaël, s'engageant à réparer les dommages commis par les siens, promit que lui et ses états seraient soumis à la souveraineté de Dagobert et des rois francs. Le roi invita le prince breton à manger à sa table ; mais celui-ci s'en excusa par humilité, ne se croyant pas digne d'un tel honneur, et il alla prendre son repas chez le référendaire ou chancelier Dadon (saint Ouen), dont il connaissait la piété. Judicaël offrit de grands présents au roi, et il en reçut à son tour de plus magnifiques ; puis il s'en retourna dans son pays. Qui pourrait dire le nombre des aumônes qu'Eloi fit pendant ce voyage de Bretagne ? Outre l'or et les richesses qu'il distribua, il donna encore sa ceinture, qui était d'un travail exquis, pour soulager ceux qui étaient dans la nécessité et la misère, en sorte qu'on pouvait lui appliquer ces paroles du Psalmiste : « Il a distribué et donné ses biens aux pauvres : sa justice demeure dans les siècles des siècles (1). »

VI

Œuvres d'orfèvrerie

En prenant part aux affaires publiques, Eloi n'abandonnait pas l'art de l'orfèvrerie, dans lequel il excellait, et il faisait servir son talent d'artiste à la gloire de Dieu et des saints. Pour recueillir et exposer à la vénération des fidèles les ossements sacrés des serviteurs de Dieu, il fabriqua un grand nombre de châsses et de reliquaires avec de l'or, de l'argent et des pierreries. Son historien cite en particulier les châsses de saint Germain, évêque de Paris,

(1) *Vita Eligii*, pars I, cap. xiii. — FREDEGAR, *Chronic.*, LXXVIII. — PATROLOG., t. 71, col. 655.

de saint Séverin, de saint Piat ou Piaton de Tournay, de saint Quentin, martyr, de saint Lucien de Beauvais, de sainte Geneviève, de sainte Colombe de Sens, de saint Maximien, de saint Julien et d'un grand nombre d'autres (1).

Mais il faut surtout faire mention de celle de saint Martin, évêque de Tours, dont le roi Dagobert voulut faire les frais ; c'était un véritable chef-d'œuvre. Éloi couvrit le tombeau du saint d'un revêtement d'or et de pierreries exécuté avec une habileté merveilleuse. Il travailla aussi à la tombe de saint Brice, et répara artistiquement une châsse dans laquelle avait longtemps reposé le corps du bienheureux Martin. A cette époque, à la prière d'Éloi, la basilique de Tours reçut du roi une faveur insigne : Dagobert accorda à cette église tous les revenus publics que la ville de Tours payait à l'Etat, et sanctionna par une charte royale la jouissance de ce privilège, en vertu duquel le comte de la cité était institué par des lettres de l'évêque.

Éloi fit encore le mausolée de saint Denis de Paris. Il couvrit le corps du saint martyr d'une toiture de marbre admirablement sculptée et enrichie d'or et de pierreries ; il façonna merveilleusement la crête et les images de la face antérieure ; il couvrit d'or les coins de l'autel, et y plaça des pommes d'or ornées de pierres précieuses. L'ambon et les portes du sanctuaire furent revêtus de lames d'argent, ainsi que le dôme de l'autel. Il fit encore une rampe en avant du tombeau, et construisit un autel extérieur aux pieds du saint martyr. Dagobert voulut contribuer à la dépense de ce monument, dans l'exécution duquel Éloi déploya une telle habileté qu'il en fit un chef-d'œuvre unique dans les Gaules, dont la vue excitait l'admiration (2).

VII

Pèlerinages

Sa dévotion envers les saints, qui l'inspirait toujours quand il ciselait, pour leurs ossements sacrés, de magnifiques reliquaires, le portait encore à faire des pèlerinages aux sanctuaires les plus

(1) Voir, sur d'autres œuvres attribuées à saint Eloi, l'abbé Texier, *Histoire des émailleurs*, p. 46 ; *Dictionn. d'orfèvrerie*, col. 936.

(2) *Vita Eligii*, pars I, cap. xxxii.

célèbres où ils étaient honorés. Le pieux pèlerin montrait, dans ces occasions, et sa foi vive, et sa charité, qui était une des conséquences de sa foi. Quand il approchait du lieu vénéré, à la distance de trois ou quatre milles, il descendait de cheval, et faisait à pied le reste de la route. Dès son arrivée, avant d'entrer dans le sanctuaire qu'il voulait visiter, il envoyait ses fidèles serviteurs parcourir la contrée dans tous les sens pour lui amener les pauvres, les malades, les pèlerins qu'ils pouvaient trouver. Il allait au-devant d'eux, et guérissaient ceux qui étaient malades ou couverts d'ulcères. Il les faisait ensuite ranger par ordre, et, avant qu'il prît lui-même quelque nourriture, il les servait de ses propres mains. Et, tandis qu'il donnait aux autres des viandes et du vin, il se contentait de mets plus communs, et prenait pour son breuvage un peu d'eau trempée de vinaigre. Après avoir prodigué à ses convives toutes sortes de soins, — s'il était dans une cité, une ville ou une bourgade, il parcourait pendant la nuit, avec ses plus zélés serviteurs, les lieux consacrés à la prière, et, avant le jour, il revenait, pour réparer ses fatigues, prendre un peu de repos (1).

Il aimait à visiter les monastères, et surtout celui de Luxeuil, qui était à cette époque le plus célèbre et le plus austère de tous. Vous l'auriez vu entrer humblement dans l'enceinte vénérée, les yeux baissés, le front incliné vers la terre, puis se prosterner devant tous les religieux pour leur demander leur bénédiction. A son départ, il leur faisait de larges aumônes, et ne réclamait en échange qu'un morceau de pain bénit, ou une *eulogie*, dont il mangeait un peu chaque jour, à jeun, avec un grand sentiment de foi et de piété (2). Ces grandes vertus d'Éloi lui valurent le don des miracles, qu'il opérait en grand nombre, même lorsqu'il portait l'habit laïque.

VIII

Divers miracles de saint Eloi

Les divers miracles que nous allons citer sont rapportés par saint Ouen, témoin contemporain et digne de toute croyance.

Un jour qu'on célébrait dans le diocèse de Paris la fête de saint

(1) *Vita Elii*, pars I, cap. xxii.

(2) *Ibid.*, cap. xxi.

Denys, Eloi, sortant un moment de la basilique, — pendant que le clergé chantait dans le chœur l'office du soir, — se promenait dans le parvis quand il aperçut de loin un homme, perclus de tous ses membres, qui était couché sur le pavé devant le tombeau du saint. Eloi s'approcha du malade, et l'ayant interrogé avec bonté sur les causes de son infirmité, il lui demanda s'il avait confiance en Jésus-Christ, s'il croyait à la résurrection future, aux peines et aux récompenses de l'autre vie, et s'il était persuadé que saint Denys pût le guérir. Le paralytique ayant répondu affirmativement à toutes ces questions, Eloi se mit à genoux, fit une longue prière, levant les yeux et les mains vers le ciel ; puis, se tournant vers le malade, il le prit par la main : « Si vous croyez comme vous le dites, au nom de Jésus-Christ, levez-vous et tenez-vous sur vos pieds. » En même temps il le tira fortement à lui, et le malade, se levant, fut guéri à l'instant même. Eloi lui recommanda de ne pas dire autre chose, sinon que le Seigneur Jésus-Christ l'avait guéri par l'intercession de saint Denys.

Un autre jour qu'une foule de pauvres accourait à sa rencontre, il s'approchait de chacun d'eux, et, selon sa coutume, mettait lui-même son aumône dans leur main. L'un d'eux, qui avait la droite paralysée, lui tendit la main gauche : « Pas celle-ci, lui dit Eloi : donnez-moi l'autre. » Le mendiant lui ayant répondu qu'il ne pouvait s'en servir, Eloi la saisit, et, faisant une prière au fond du cœur, il étendit cette main, la frotta d'huile, et elle devint aussi saine que l'autre. Comme les assistants attribuaient ce miracle à la sainteté d'Eloi, il s'efforçait de le cacher : « Je pensais, disait-il, qu'il contrefaisait le manchot pour avoir plus facilement l'aumône. »

Comme il parcourait un jour les églises de Paris, il arriva à celle de Saint-Germain. A la porte de la basilique, un boiteux, couché sur un petit chariot, poussait des cris plaintifs. Eloi ordonna à ses serviteurs de le prendre et de le porter devant la grille du tombeau du saint confesseur ; et là, s'étant mis en prière, il recommanda au pauvre infirme de prier lui-même avec foi. Tout à coup le boiteux se mit à crier et à trembler de tous ses membres : il sentait ses nerfs se dénouer, et, s'étant levé, il sortit de la basilique, délivré d'une infirmité qu'il avait depuis neuf ans.

Plus tard, il guérit de la même manière un autre boiteux qu'il trouva au village de Gamache, devant la porte de l'église. Il obtint de Dieu ce miracle par une prière accompagnée d'une grande abondance de larmes. Que ne peuvent sur le cœur de Dieu les prières et les larmes des saints !

Un jour qu'un grand nombre de pauvres étaient accourus sur

son passage, il leur distribua tout l'or qu'il avait sur lui. Quelque temps après, d'autres pauvres survinrent : Eloi, ayant fouillé sa bourse et n'y ayant rien trouvé, demanda à un de ses serviteurs de l'argent, qu'il donna à chacun d'eux. Au bout de quelques heures, voici d'autres pauvres qui se présentent : Eloi, ayant oublié ce qui venait d'arriver, glissait d'ailleurs par quelque autre pensée, porta la main à sa bourse et en retira de l'or tout neuf qu'il leur distribua. Puis, s'étant souvenu de ce qui était arrivé, rempli d'admiration, il glorifia avec un grand sentiment d'allégresse le Christ, si libéral dans ses dons.

A l'époque où il demeurait à Paris, les pauvres, sachant un jour le lieu où il devait se rendre, se rangèrent, selon leur coutume, sur un pont où il lui fallait passer. A son arrivée, Eloi donnait à chacun d'eux son aumône, lorsqu'un aveugle, poussant des cris plaintifs, lui prit la main et lui dit : « Seigneur Eloi, faites le signe de la croix sur mes yeux ! » Eloi lui repartit en souriant : « Mon ami, est-ce que vous ne savez pas le faire vous-même ? » Mais l'aveugle insistait et redoublait ses cris et ses prières. Eloi, voyant la foi de cet homme, fit sur ses yeux le signe de la croix, et à l'instant ces fenêtres du corps, si longtemps fermées, s'ouvrirent à la lumière, et le jour, y pénétrant, fit disparaître la nuit. Le pauvre aveugle, ainsi gratifié d'un double présent, se retira en adorant le Christ et en bénissant Eloi.

A cette même époque de son séjour à Paris, le gardien de la basilique de Sainte-Colombe vint un jour de grand matin se jeter à ses pieds tout éploré, et il lui apprit que, la nuit précédente, pendant son sommeil, on avait dérobé tous les ornements de la basilique. A cette nouvelle, Eloi fut vivement attristé ; toutefois, ne perdant pas espoir, il rassura le gardien avec bonté, et, s'étant rendu à l'oratoire qu'on avait dépouillé, il se mit à prier. C'était une prière presque menaçante, et, au moyen âge, à cette époque de foi naïve, on trouve d'autres exemples de cette pieuse liberté avec laquelle on parlait aux saints (1). Eloi s'exprimait en ces termes : « Ecoutez bien, sainte Colombe, ce que je dis. Mon Rédempteur sait que, si vous ne faites pas restituer promptement à cet oratoire les ornements qu'on y a dérobés, je ferai boucher avec des épines l'entrée de votre église, et j'en ferai tellement fermer la porte que personne, à l'avenir, ne viendra vous honorer en ce lieu. » Il dit, et se retira. Le lendemain, le gardien, s'étant levé de

(1) Voir la prière de Gombaud, archevêque de Bordeaux, devant le tombeau de saint Martial. (*Dissertation sur l'apostolat de saint Martial*, p. 50.) Voir encore la prière de saint Eloi à saint Martial, n° IV.

bonne heure, retrouva, jusqu'au plus petit voile, tous les ornements qu'on avait rapportés. Il accourut promptement vers Eloi, aussi joyeux qu'il était triste la veille, et lui annonça ce qui était arrivé. Eloi, s'étant rendu à la basilique, et retrouvant toutes choses à leur place, loua la sainte martyre et glorifia avec joie le nom du Seigneur Jésus.

Il avait obtenu du roi le privilège de donner la sépulture aux corps des suppliciés, qui, d'après la justice de cette époque, devaient rester suspendus aux arbres ou exposés sur la roue (1). Parmi les domestiques qui l'accompagnaient, il y en avait deux qui étaient spécialement chargés de cette œuvre de miséricorde. Un jour qu'Eloi parcourait l'Austrasie à la suite du roi, et qu'il était proche de Strasbourg, ses serviteurs aperçurent de loin un homme qu'on avait pendu ce jour-là même. Après l'avoir détaché de l'arbre, ils se préparaient à l'ensevelir lorsqu'Eloi s'approcha du corps et le toucha. Ayant senti dans les membres un peu de chaleur vitale, il s'écria, pour cacher le miracle qu'il allait opérer : « Oh ! quel crime nous allons commettre ! Nous allons couvrir ce corps de terre, et cependant son âme est encore en lui ! » Aussitôt il commanda à ses serviteurs de lui donner des vêtements, et de le laisser reposer un peu ; après quoi cet homme se leva comme s'il n'eût rien souffert. Le bruit de ce miracle s'étant répandu dans la ville, les ennemis de cet homme le saisirent de nouveau et voulaient lui donner la mort : mais Eloi l'arracha de leurs mains, et obtint du roi pour lui des lettres de sauvegarde (2).

Doué de l'esprit de prophétie, même lorsqu'il était encore laïque, Eloi annonça maintes fois les choses à venir. Une nuit, après avoir dit ses prières accoutumées, il s'était couché pour prendre un peu de repos, quand il fut violemment agité par un songe. A son réveil, un clerc l'ayant interrogé sur la vision qu'il avait eue, il lui répondit : « Il n'y a pas longtemps que Simplicius, évêque de Limoges, a quitté ce monde, et voilà que Félix, son successeur dans l'épiscopat, m'envoie des messagers afin que je lui sois favorable et que je fasse agréer son élection. Tout à l'heure je m'entretenais avec eux : veillez maintenant, car ils ne sont pas loin. » Bientôt après, quand le jour commençait à paraître, les messagers frappèrent au vestibule de la maison, et, étant entrés, ils racontèrent la mort de l'évêque et tout ce qui s'était passé, comme Eloi l'avait annoncé d'avance. Ils lui offrirent même une somme d'argent pour qu'il appuyât leur

(1) Si quis hominem sine consensu judicis de ramo ubi inroccatur deponere præsumpserit, etc. (*Loi salique*, tit. 69, art. 2.)

(2) *Vita Eligii*, pars I, cap. xxiii-xxxi.

demande auprès du roi ; mais Eloi ne voulut rien accepter, et, sachant d'ailleurs que l'évêque élu était digne de ses hautes fonctions, il alla trouver le prince et obtint de lui gratuitement l'approbation que Félix faisait demander (1).

IX

Zèle de saint Eloi contre l'hérésie

Après la mort de Dagobert, ses Etats furent partagés entre ses deux enfants, Sigebert et Clovis, tous deux en bas âge. Sigebert garda l'Austrasie, et Clovis II eut en partage la Bourgogne et la Neustrie, qu'il gouverna sous la régence de Nantilde, sa mère. Saint Eloi et saint Ouen conservèrent à la cour du jeune Clovis l'influence dont ils avaient joui sous le règne de Dagobert ; ils en usèrent pour le bien de l'Eglise et les intérêts de la religion.

L'hérésie des Monothélites cherchait alors à se glisser en France. Un des fauteurs de cette hérésie, étant venu à Autun, y répandait le venin de ses erreurs. Saint Eloi agit avec tant de persuasion auprès des évêques et des grands du royaume que, pour combattre cette hérésie, on assembla, l'an 639, par ordonnance royale, le sixième concile d'Orléans. L'hérétique y comparut. Les hommes les plus doctes de l'assemblée l'interpellèrent sur plusieurs points : mais il répondait à leurs questions avec tant d'artifice que, lorsqu'on croyait le saisir, il s'échappait par quelque faux-fuyant et revenait à la charge, semblable à un serpent qui se dérobe aux poursuites et tout à coup se montre en face. Heureusement pour la cause de la vérité, un savant évêque, nommé Salvius (1), démasqua tellement les fourberies de l'hérétique, et réfuta si clairement ses erreurs, que les évêques prononcèrent contre lui, à l'unanimité, une sentence qui fut publiée dans toutes les cités, et à la suite de laquelle le novateur fut honteusement chassé des Gaules.

Eloi, ayant découvert à Paris un apostat qui pervertissait le peuple, le fit expulser de cette ville ; il poursuivit un autre imposteur qui se disait évêque et parcourait les campagnes et les places

(1) *Vita Eligii*, pars II, cap. xxviii.

(2) Probablement saint Sauve, évêque d'Amiens au commencement du VII^e siècle. (Voir M. Salmon sur saint Firmin, premier évêque d'Amiens.)

publiques ; et, après lui avoir fait subir une longue captivité, il le fit bannir du royaume. Il agit avec la même sévérité à l'égard de plusieurs autres séducteurs qui égaraient le peuple par divers artifices : car il avait une aversion profonde pour l'hérésie, le schisme et toutes les vaines fictions créées en dehors de la doctrine catholique, et il luttait avec un zèle infatigable pour en démontrer la folie (1).

Tant de zèle pour la gloire de Dieu, une science si vaste unie à une charité sans bornes le rendaient digne de l'épiscopat : c'est dans cette haute dignité qu'il devait rendre les plus grands services à l'Eglise.

X

Saint Eloi est consacré évêque

A cette époque, — surtout depuis le temps de la reine Brunehaut jusqu'au règne de Dagobert, — une lèpre honteuse, la simonie, exerçait des ravages dans l'Eglise de France. Saint Eloi et saint Ouen, de concert avec d'autres personnages zélés pour la religion, sollicitèrent du roi et des grands de la cour la réunion d'un concile pour extirper ce venin mortel du corps mystique de Jésus-Christ. Cette pieuse demande eut son effet. Le concile porta des peines rigoureuses contre ceux qui prétendaient acheter à prix d'argent les dons du Saint-Esprit et la dignité pontificale ; et, pour donner un modèle d'une sainte élection, les Pères du concile nommèrent saint Eloi évêque de Noyon et de Tournay, à la place d'Achaire, qui venait de mourir, et ils appelèrent au siège de Rouen saint Ouen ou Dadon, son ami.

Les bonnes œuvres d'Eloi, les mérites de sa sainteté, cette auréole lumineuse qui brillait déjà sur sa tête le désignaient d'avance pour la dignité épiscopale : le pieux orfèvre fut donc, malgré lui, introduit dans les rangs du clergé. Il fut institué gardien spirituel de plusieurs villes ou cités importantes : de Vermand, métropole (aujourd'hui Saint-Quentin) ; de Tournay, autrefois ville royale ; de Noyon, de Gand et de Courtray dans la Flandre. On le donna pour pasteur à ces vastes contrées parce que les habitants de cette région étaient encore, en grande partie, imbus des erreurs du

(1) *Vita Eligii*, pars I, cap. xxxiii, xxxv, xxxvi.

paganisme et adonnés à de vaines superstitions, et que, semblables à des bêtes sauvages, ils n'avaient pu recevoir encore la parole du salut.

Eloi, ne pouvant se soustraire à la charge qu'on lui imposait, ne voulut pas toutefois être ordonné prêtre sans passer quelque temps par les divers degrés de la cléricature. Quand les interstices furent accomplis, il reçut la consécration épiscopale le 21 mai 640, le même jour où saint Ouen, son ami, était sacré archevêque de Rouen. Cette cérémonie eut lieu le dimanche avant les Rogations, au milieu d'un immense concours de peuple et d'une nombreuse assemblée de clercs, qui psalmodiaient en chœur les louanges divines. Après sa consécration, Eloi alla occuper son siège épiscopal.

Qui pourrait dire avec quel zèle il remplit ces nouvelles fonctions ? Il ne relâcha rien des vertus qu'il avait pratiquées jusque là : c'était toujours le même zèle et la même charité. Il avait à l'écart un endroit où, à certains jours, il recevait les indigents et les infirmes, afin de les servir avec dévouement selon sa coutume ; il lavait lui-même leur visage couvert de poussière ; il coupait de ses propres mains leurs cheveux en désordre ; il leur donnait avec empressement la nourriture dont ils avaient besoin, et les congédiait après leur avoir fourni des vêtements. Chaque jour il en faisait asseoir douze à sa table, et, après avoir versé de l'eau sur leurs mains, il ne dédaignait pas de les servir lui-même. « J'avoue, dit saint Ouen à qui nous empruntons ces détails, que jamais je n'ai vu une charité si infatigable, et je n'ai pas ouï dire que qui que ce fût, dans les Gaules, eût accompli de si grandes choses (1).

XI

Travaux apostoliques

Pendant le cours de son épiscopat, Eloi se livra avec le plus grand zèle et le succès le plus merveilleux aux prédications et aux courses apostoliques. Non seulement il convertit à la foi chrétienne les idolâtres qui se trouvaient encore dans son vaste diocèse, mais encore il alla prêcher aux Flamands, aux habitants du pays d'An-

(1) *Vita Eligii*, pars II, cap. 1, II.

vers, aux Frisons et aux Suèves, et aux peuples barbares qui demeuraient sur les bords de la mer, dans ces pays que le soc de la prédication évangélique n'avait pas encore effleurés (1). Il fut d'abord reçu d'une manière hostile ; mais, quand peu à peu il leur eut insinué la parole divine, la plupart de ces peuplades féroces abandonnèrent les idoles pour se convertir au vrai Dieu et se soumettre au Christ. Semblable à une lumière venue du ciel, ou à un rayon de soleil échappé de la nue, il éclaira toutes ces contrées sauvages (2) ; et ceux qui, terribles comme des bêtes fauves, voulaient d'abord le mettre en pièces. — quand ils furent témoins de sa douceur et de sa bonté, — désirèrent devenir ses imitateurs.

Prêt à mourir pour la cause de la vérité, il lutta courageusement contre les adversaires de la parole sainte ; et, comme un vaillant guerrier, il s'élança au milieu de ces peuples barbares, n'ayant pour bouclier que l'ardeur de sa foi, pour cuirasse que la charité de Jésus-Christ.

Comment énumérer ses prédications et ses courses apostoliques ? Il travailla beaucoup en Flandre, combattit avec énergie la résistance des habitants d'Anvers, et appela à la lumière de la vraie foi un grand nombre de Suèves qui étaient plongés dans les ténèbres de l'erreur. Il détruisit plusieurs temples consacrés aux faux dieux, et, partout où il rencontrait l'idolâtrie, sous quelque forme que ce fût, il la renversait de fond en comble. Souvent maltraité par un peuple ingrat et perfide, il ne se lassait pas de lui annoncer la parole de Dieu, et il subjuguait ces esprits rebelles par la force toute-puissante de sa douceur. Quand il parcourait les campagnes, parlant avec une ineffable bonté à ces barbares si peu soucieux de la vie éternelle, il s'efforçait de les réveiller de leur torpeur et de faire vivre dans ces cœurs matériels la pensée et l'amour de la céleste patrie. Sa prédication fut si féconde que ces contrées, jusque là incultes et stériles, se couvrirent de la plus riche moisson. Vous en auriez vu un grand nombre accourir à la pénitence, distribuer leurs biens aux pauvres, donner la liberté à leurs esclaves, et s'appliquer à toutes sortes de bonnes œuvres. Combien de païens, convertis par les pieuses industries de son zèle, abandonnèrent les erreurs de l'idolâtrie pour entrer dans le bercail de l'Eglise ! Combien de jeunes vierges qui, à sa persuasion, renoncèrent aux

(2) Quos velut in extremis remotos nullus adhuc prædicationis vomer impresserat. (*Vita Eligii*, pars II, cap. III)

(3) Factum est ut quasi cœlitus lumen ostensum, aut radius quidam solis erumpens, totam partem illius barbariam illustraret. (*Ibid.*)

alliances terrestres pour devenir de dignes épouses de Jésus-Christ !

Chaque année, à la fête de Pâques, il rassemblait par grandes troupes ceux qu'il avait gagnés à Dieu dans le cours de l'année ; et, les baptisant de ses propres mains, il les purifiait dans la fontaine sainte. Il retirait de la gueule de l'ennemi, avec autant de force que de douceur, les hommes et les femmes, les vieillards et les jeunes gens ; et, leur donnant de salutaires instructions, il les faisait entrer en grand nombre dans la voie du salut. Vous auriez vu, au milieu d'une grande troupe d'enfants, des hommes et des femmes d'une grande vieillesse, la tête blanchie, le front ridé, le corps tout tremblant, renaître sous ses mains dans les fonts sacrés du baptême et recevoir l'habit blanc des néophytes. Vous en auriez vu d'autres recourir à la pénitence par la confession de leurs péchés (1) ; et ceux qui avaient été blessés par les flèches de l'ennemi s'en retournaient si bien guéris par cet habile médecin qu'il ne restait pas même de traces de leurs cicatrices (2).

Parmi les ouvriers apostoliques qui partageaient les travaux de saint Eloi, il faut mentionner surtout saint Théau ou Tillon, son affranchi, qu'il avait formé sous ses yeux à la profession d'orfèvre, et qui, plus tard, après avoir embrassé la vie monastique à Solignac sous la conduite de saint Rémacle, fut rappelé par son ancien maître pour travailler aux missions de la Flandre (3), et revint plus tard en Limousin mourir dans une cellule près de son cher monastère de Solignac.

XII

Recherches des reliques des saints

Entre autres grâces extraordinaires, Eloi avait reçu du Seigneur le don de découvrir les corps des saints martyrs qui, cachés aux

(1) *Videres et nonnullos ad confessionem piaminum concurrentes...* (Pars II, cap. viii.) Ailleurs l'historien de saint Eloi dit encore : « Il montrait, pour guérir les blessures faites par l'enchanteur, l'appareil salutaire de la confession » : *Ostendens contra vulnera incantatoris salutare malagma confessionis*. (Pars II, cap. iv.) — Ces paroles sur la confession sont remarquables.

(2) *Vita Eligii*, pars II, cap. iii, iv, viii.

(3) « Thillon le fit avec zèle et avec fruit. Il est plus connu en Flandre sous le nom de saint Thelman, et les habitants d'Issengheim, proche de Courtrai, l'honorent comme leur apôtre particulier. » (LONGUEVAL, *Hist. de l'Eglise gallicane*, an 640.)

yeux des peuples pendant des siècles, étaient révélés par les investigations de sa foi. Dès les premiers temps de son épiscopat, il en retrouva quelques-uns, parmi lesquels il faut citer d'abord l'illustre martyr saint Quentin. On sait qu'une dame romaine, nommée Eusébia, après avoir retiré des eaux de la Somme le corps du saint martyr, l'avait inhumé sur une colline, non loin de la ville de Vermand. Plus tard on avait bâti une église en ce lieu, mais on avait perdu la trace de la sépulture. Avant qu'Eloi eût été donné pour pasteur aux habitants de cette province, un méchant homme, appelé Maurin, chantre estimé dans le palais du roi, et d'une grande religion extérieure, — au fond rempli d'orgueil et d'hypocrisie, — s'était vanté de pouvoir découvrir les reliques de saint Quentin ; mais sa présomption devait être sévèrement punie. A peine eut-il commencé à creuser la terre avec sa bêche que le manche de l'instrument s'attacha à sa main, et, le jour suivant, ses plaies s'étant remplies de vers, il mourut misérablement. Cet événement répandit une telle frayeur parmi le peuple que personne n'osa donner suite à ces recherches. Toutefois, lorsque Eloi fut investi de la charge pastorale, il vint visiter ce lieu, et il se mit à explorer en tous sens le pavé de la basilique pour voir s'il n'y découvrirait pas la trace du saint tombeau. Il ne trouva aucun indice ; et, comme les clercs qui l'accompagnaient, effrayés par la mort tragique de l'orgueilleux Maurin, lui objectaient les difficultés de l'entreprise, et cherchaient à l'en détourner, il leur répondit : « Cessez, je vous prie, de vous opposer à mon pieux dessein. J'ai confiance en mon Créateur, et j'espère qu'il ne voudra pas me priver d'un trésor si précieux et si désirable. » — Puis il s'imposa un jeûne de trois jours ; il pria avec larmes, et, s'entretenant avec Dieu comme il l'eût fait avec un grand de la terre, il lui disait : « Seigneur Jésus, qui connaissez toutes choses avant qu'elles arrivent, vous savez que, si vous ne me découvrez pas le corps de ce saint martyr qui fut votre témoin devant les hommes, et qui souffrit pour votre nom, — quoique je sois indigne de cette grâce, — je ne pourrai me résoudre à être l'évêque de ce peuple ; mais je m'exilerai bien loin de cette province pour aller mourir, comme je le mérite, au milieu des bêtes sauvages. »

Que dire de plus ? Il persista dans son entreprise ; et, pendant que ceux qui l'aidaient parcouraient la basilique en divers sens, et sondaient le terrain sans espoir de réussir, il leur indiqua, au bas de l'église, un lieu où personne n'avait soupçonné que le corps du saint pût se trouver. Sur son ordre, ils y fouillèrent ; mais, après avoir creusé à une profondeur de plus de dix pieds sans rien découvrir, ils perdirent toute espérance. C'était la troisième nuit qui

s'écoulait depuis qu'on avait commencé les travaux. Alors Eloi quitta son manteau, et, s'étant armé d'un pic, il se mit, à la clarté des lampes et des cierges, à creuser la terre de ses propres mains. Descendu au bas de la fosse, il fouilla un peu par côté, et il ne tarda pas à mettre à nu la paroi latérale d'un sarcophage antique. Rempli de joie, il frappa la pierre, et, ayant fait une ouverture à la paroi, il s'en exhala un parfum si exquis que toute l'église en fut embaumée, et il en jaillit une lumière si resplendissante qu'Eloi pouvait à peine en soutenir l'éclat. Ceux qui étaient dans l'intérieur de la basilique en furent éblouis, et ceux qui veillaient au dehors crurent à l'apparition de quelque phénomène céleste. C'était après minuit : le temps était obscur et brumeux ; mais la nuit devint brillante comme le jour. Cette clarté miraculeuse, qui dura quelque temps, indiquait qu'on était arrivé au terme des travaux.

Eloi baisa, en versant des larmes de joie, le corps sacré qu'il venait de retrouver. Il mit à part quelques reliques qu'il se réservait. Il ôta des dents de la mâchoire, et, en les tirant, il en vit sortir une goutte de sang. Il se réserva aussi des clous d'une grandeur extraordinaire, que les bourreaux avaient enfoncés dans le corps et la tête du saint martyr. Il garda pareillement les cheveux, qui étaient d'une grande beauté ; puis, ayant enveloppé le corps sacré dans une étoffe de soie, il le transporta derrière l'autel, et il fit une châsse d'or et d'argent, enrichie de pierreries et d'un travail admirable. Enfin il agrandit l'église, devenue trop étroite à cause de l'affluence des fidèles, et il la décora magnifiquement (1).

Plus tard il découvrit, au village de Séclin près de Lille, les reliques de saint Piaton, et il montra au peuple, comme témoignage de son martyre, les long clous qu'il retira du corps. Il environna ces restes sacrés de pompe et d'honneur, et les couvrit d'un élégant mausolée. Dans la cité de Soissons, il retira d'une crypte les corps des saints martyrs Crépin et Crépinien, et décora leur châsse de somptueux ornements. Dans la ville de Beauvais, il retrouva le corps de saint Lucien, collègue de saint Quentin, et l'exposa à la vénération des fidèles dans une châsse artistement travaillée. Il déploya le même zèle à l'égard d'un grand nombre d'autres saints (2). On voit par là quelle était sa dévotion pour les saintes reliques, instruments sacrés dont Dieu se sert pour communiquer ses grâces, source céleste où les fidèles alimentent leur piété.

(1) *Vita Eligii*, pars II, cap. vi. — L'église de Saint-Quentin était, au siècle dernier, une des plus illustres collégiales de France.

(2) *Vita Eligii*, pars II, cap. vii.

Saint Eloi assista, avec saint Ouen, son ami, au troisième concile de Châlons (1), assemblé par ordre de Clovis II, et tenu, comme l'on sait, l'an 650. En revenant de ce concile, et en passant à Paris, il emmena sainte Godeberte, « sa fille spirituelle », et l'établit première abbesse du couvent de vierges et de « servantes du Christ » qu'il fonda, l'année suivante, à Noyon. Il donna une règle austère à cette congrégation naissante, lui assigna des revenus suffisants, et pourvut avec sollicitude à tout ce qui lui était nécessaire (2).

Il construisit dans la même ville, en l'honneur de saint Loup de Troyes, un monastère d'hommes, qui prit plus tard le nom de saint Eloi. Il fit bâtir à Tournay un autre monastère en l'honneur de saint Martin. On lui attribue la fondation de beaucoup d'autres maisons religieuses, au sein desquelles, à cette époque barbare, la piété et la science trouvaient un asile sacré.

XIII

Retour en Limousin

Pendant le cours de son épiscopat, touché du pieux désir de revoir son pays natal, et le domaine paternel, et la cité de Limoges, lieux qui rappelaient à son cœur des souvenirs doux et sacrés, il se mit en route pour le Limousin. Il avait entendu parler de la manière la plus favorable des monastères qui s'étaient établis à Limoges sur le modèle de celui de Solignac ; il désirait ardemment les voir de ses propres yeux ; il tenait surtout à visiter le monastère chéri dont il était fondateur, lieu si vénérable et si digne de servir de modèle. Lorsqu'il approchait de Bourges, la plupart de ses compagnons de voyage l'ayant précédé, il s'arrêta avec quelques-uns seulement pour prier devant le tombeau de saint Sulpice. Et, ayant appris que plusieurs hommes étaient détenus dans la prison publique, il voulut les visiter ; mais il fut empêché par les soldats qui en avaient la garde. Attristé par ce refus, il continua sa route. Arrivé à Limoges, il y demeura quelque temps ; et, parcourant tous les monastères situés dans la ville ou aux en-

(1) *Concil. Gallicæ*, t. I, p. 489. — LONGUEVAL, *Hist. de l'Eglise gallic.*, an 650.

(2) SURIUS, xi april. — *Vita Eligii*, pars II, cap. v.

virons, il recueillait avec la plus grande dévotion les bénédictions de tous. Il alla voir ensuite les religieux du monastère de Solignac et leur second abbé (car le premier, saint Rémacle, avait été élevé à l'épiscopat), et il adressait à chacun d'eux des avertissements tout paternels, les exhortant à servir Dieu avec sincérité et simplicité de cœur, à faire chaque jour des progrès dans la perfection, et à persévérer courageusement jusqu'à la fin dans la bonne résolution qu'ils avaient prise. Il vint aussi à la demeure de ses parents : son frère Alicius avait construit un monastère dans la maison paternelle (1) ; et, après avoir réuni les religieux et les avoir consolés par l'onction de sa parole et les marques de sa bonté, il se prépara à rentrer dans sa ville épiscopale.

Comme il passait non loin de Bourges, il voulut y retourner : car il regrettait de n'avoir pu, la première fois, secourir les malheureux prisonniers, ni rien faire pour leur délivrance ; et, chemin faisant, il priait le Seigneur de seconder ses efforts.

Le matin du jour où il devait entrer dans la ville, il s'éleva un brouillard tellement épais que les habitants ne pouvaient se distinguer entre eux à la distance d'un jet de pierre. Grâce à ce voile ténébreux, Eloi put se transporter à la prison sans être reconnu. A son approche, voilà que les serrures se brisent avec fracas, comme sous le coup d'une impulsion violente ; les gonds sont arrachés, les portes s'ouvrent et les chaînes des détenus tombent à leurs pieds. Eloi, feignant de n'être pour rien dans ce miracle, s'éloigne de la prison, en donnant toutefois aux captifs le conseil de sortir bien vite et de se réfugier dans une église. Ceux-ci courent sans retard à la basilique de Saint-Sulpice ; mais, comme les portes en étaient fermées, ils regardent de toutes parts sans trouver le moyen de s'y introduire. Tout à coup un des grands vitraux qui ornaient la façade vient à se briser, une des portes latérales s'ouvre, et les prisonniers, pénétrant dans l'église, vont se ranger en demi-cercle autour de l'autel. Lorsque Eloi, qui parcourait les

(1) Il semblerait, à ne consulter que le texte de saint Ouen, que ce monastère était situé à Chaptelat, lieu de naissance de saint Eloi ; mais les parents du saint avaient aussi une maison à Limoges, et l'antique tradition place ce monastère à Limoges même, dans ce lieu qui est devenu si célèbre au moyen âge sous le nom d'abbaye de Saint-Martin (*Bréviaire de 1550*. — P. BONAVENTURE, t. III, p. 237).

C'était, il y a cinquante ans, le pensionnat de M^{me} de Brettes. Aujourd'hui tout vestige du monastère a disparu. Il a été remplacé par la Division militaire. Une des rues qui traverse l'emplacement de l'ancienne abbaye a reçu le nom de rue des *Feuillants*.

divers lieux consacrés à la prière, arriva dans cette basilique, les prisonniers étaient agenouillés autour de l'autel et devant le tombeau du saint pontife. Mais les soldats, voyant la prison déserte, s'étaient mis à la poursuite de leurs captifs, et, les ayant trouvés dans le saint lieu, ils les enchaînent de nouveau, et s'efforcent de les entraîner hors de l'église : « Gardez-vous bien, leur dit Eloi, de faire une chose pareille dans la maison de Dieu ! Pourquoi voudriez-vous perdre ceux que le Seigneur a daigné délivrer ? Ce lieu est le refuge des criminels et non leur condamnation. » Comme ses paroles ne produisaient pas sur eux l'effet qu'il en attendait, il ajouta : « Vous ne voulez pas m'entendre ? eh bien, je serai mieux écouté de Celui qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui. » Et, après qu'il se fut prosterné entre l'autel et le tombeau, on vit les chaînes des captifs se briser et tomber à terre. Les soldats, saisis de crainte, se jetèrent aux pieds de saint Eloi : « Nous avons péché, Seigneur Père ; nous vous prions de nous pardonner ! » — « Je sais, répondit Eloi, que vous avez agi par ignorance ; mais le Seigneur a fait comme il a voulu : que celui qui a délivré ces hommes vous accorde à vous-mêmes le pardon de vos péchés. Ce n'est pas moi, comme vous le pensez, c'est saint Sulpice qui a protégé ces captifs réfugiés auprès de son tombeau. »

Et, après avoir ainsi délivré ces prisonniers, et leur avoir recommandé de mener une vie meilleure, il leur distribua des aumônes, et leur fit donner des vêtements. Ce jour-là ses largesses s'étendirent sur divers autres pauvres et sur les monastères de la ville. Puis, continuant son voyage, il revint au milieu des peuples confiés à ses soins (1).

XIV

Sermons de saint Eloi

Saint Ouen, dans la Vie de saint Eloi, nous a laissé un abrégé des sermons que le pieux évêque de Noyon prêchait à son peuple (2). On y trouve une grande connaissance des livres saints, de

(1) *Vita Eligii*, pars II, cap. xiv.

(2) *Vita Eligii*, pars II, cap. xv. Ce recueil a été imprimé, parmi les œuvres supposées de saint Augustin, sous ce titre : *De rectitudine catholice conversationis tractatus*. Les Bénédictins l'ont publié dans l'appendice du tome VI (*Patrolog.*, t. XL, col. 1170).

fréquentes citations de l'Evangile et des prophètes ; toutes les fois qu'il recommande une vertu ou qu'il flétrit un vice, il a soin d'appuyer par un texte de la sainte Ecriture sa recommandation ou son blâme. C'est la manière des Pères de l'Eglise du v^e et du vi^e siècle : seulement il s'attache moins à démontrer le dogme catholique contre les hérétiques ou les impies qu'à exposer avec simplicité les points principaux de la morale chrétienne. On voit qu'il avait étudié saint Cyprien, saint Augustin, saint Grégoire, et surtout saint Césaire d'Arles, aux homélies duquel il fait des emprunts assez fréquents (1). Mais quelques citations donneront mieux une véritable idée de son genre d'éloquence :

« Considérez, mes frères, qu'il est de mon devoir de vous exhorter sans cesse à craindre le jugement de Dieu et à désirer la récompense céleste, afin que je mérite de jouir avec vous de l'éternelle paix dans la compagnie des anges. C'est pourquoi je vous prie de redouter le jour du jugement, et d'avoir continuellement devant vos yeux l'heure de votre mort. Considérez comment vous paraîtrez un jour en présence des anges, et quelle récompense vous sera acquise si vous gardez fidèlement ce que vous avez promis à votre baptême. Souvenez-vous que vous avez fait alors un pacte avec Dieu, et que vous vous êtes engagé à renoncer au démon et à ses œuvres. Celui qui était en état de répondre a promis pour lui-même ; celui qui n'était pas en âge de le faire a eu quelqu'un qui a répondu pour lui (2). » On voit ici, remarque le P. Longueval, l'ancien usage des promesses du baptême que les parrains font pour les enfants.

Dans un autre sermon, après avoir énuméré les vertus qui font le bon chrétien, et exhorté ses auditeurs à pratiquer l'aumône et la charité, à payer la dîme aux églises, à fournir des luminaires aux temples sacrés, à apprendre par cœur et à enseigner à leurs enfants le symbole et l'oraison dominicale, à veiller à l'instruction et à la conduite de ceux dont ils sont les parrains, à sanctifier par le repos le jour de dimanche, à célébrer pieusement les solennités des saints, à pratiquer la charité chrétienne sous toutes ses formes, à garder rigoureusement la justice dans les trafics, saint Eloi termine en ces termes : « Si vous observez ces choses, vous apparaîtrez avec confiance au jour du jugement devant le tribunal du juge éternel, et vous lui direz : « Donnez-nous, Seigneur, parce que

(1) Dans les citations que nous allons faire, nous indiquerons en note quand les paroles citées sont empruntées à saint Césaire.

(2) *Patrolog.*, t. LXXXVII. col. 525. — *Op. CÉSAR. ARLAT.*, serm. 240, n° 4 : *BENED.*, *Regula*, cap. 4.

» nous avons donné ; ayez pitié de nous, parce que nous avons fait
 » miséricorde. Nous avons accompli ce que vous avez commandé :
 » donnez-nous ce que vous avez promis (1) ».

Saint Eloi combat souvent dans ses discours les pratiques superstitieuses, empruntées au paganisme, qui étaient en usage de son temps dans les diverses parties de la Gaule, pratiques condamnées par saint Césaire dans le siècle précédent, et dont quelques-unes se sont perpétuées à travers les âges, et subsistent encore aujourd'hui. Il défend de consulter les devins et les sorciers pour quelque cause ou quelque maladie que ce soit ; d'observer les augures, les éternuements ou le chant des oiseaux quand on est en voyage ; d'examiner quel jour on sort de sa maison ou quel jour on rentre chez soi, parce que Dieu a fait tous les jours ; de se livrer, le premier jour de janvier, à des divertissements profanes ou ridicules, tels que de se déguiser en vache ou en cerf ; de donner, ce jour-là, des étrennes superstitieuses ; de garder le repos au jour de Jupiter (le jeudi) ; de s'adonner, à la fête de la saint Jean, ou autres solennités des saints, à des danses ou des chansons diaboliques, de rendre un culte aux pierres, aux fontaines, aux arbres, aux bois sacrés, aux carrefours, et d'y allumer des flambeaux ; de suspendre au cou des hommes et des animaux des amulettes, quand bien-même ces billets auraient été écrits par des clercs, ou renfermeraient des paroles de la Sainte-Ecriture, parce que ces prétendus préservatifs sont moins un remède du Christ qu'un poison du démon.

Il défend encore de faire des lustrations, d'enchanter des herbes, de faire passer des bestiaux par le creux d'un arbre ou dans des trous pratiqués dans la terre (2) ; de pousser des cris pendant les éclipses de lune ; de donner le nom de seigneurs ou maîtres au soleil et à la lune ; d'avoir recours dans les maladies aux devins et aux sorciers, et d'attacher des bandelettes diaboliques aux arbres, aux fontaines, aux carrefours, pour obtenir sa guérison (3) ; mais « que celui qui est malade, continue saint Eloi, se confie uniquement en la miséricorde de Dieu, et reçoive avec foi et dévotion l'eucharistie du corps et du sang de Jésus-Christ ; qu'il demande fidèlement à l'Eglise l'huile bénite pour en oindre son corps au

(1) *Patrolog.*, t. LXXXVII, col. 517. — CÆSARIUS ARELAT., *serm.* 78, *inter op. August.*, t. V, in *append.* : *Patrolog.*, t. XXXIX, col. 1899.

(2) Cette dernière superstition existe encore dans quelques campagnes du Limousin.

(3) *Patrolog.*, t. LXXXVII, p. 518. — CÆSAR. ARELAT., *serm.* 265, 277, 278, *inter op. August.*, t. V, in *append.*

nom du Christ, et, suivant la parole de l'apôtre, la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le soulagera, et il recevra non-seulement la santé du corps, mais encore celle de l'âme (1). Ces dernières paroles sur le Saint-Viatique, sur l'Extrême-Onction et son efficacité, paroles qu'on trouve aussi dans les sermons de saint Césaire, méritent d'être signalées.

Il s'élève avec force contre les pratiques superstitieuses de l'idolâtrie : « Voyez combien est grande la folie des hommes de rendre des honneurs à un arbre mort et insensible, et de mépriser les préceptes du Dieu tout-puissant ! Il ne faut adorer ni le ciel, ni les astres, ni la terre, ni aucune créature : il ne faut adorer que Dieu, qui a créé et disposé toutes choses. Assurément le ciel est élevé, la terre est vaste, la mer immense, les astres sont beaux ; mais il est nécessairement plus grand et plus beau Celui qui a tiré tout cela du néant (2). »

Il recommande aux chrétiens la pratique salutaire du signe de la Croix : « Ayez toujours le Christ présent à votre esprit et son signe sur votre front. Sachez que vous avez une foule d'ennemis qui cherchent à entraver votre course. C'est pourquoi, en tous lieux, à toute heure, armez-vous du signe de la Croix, munissez-vous de cet étendard ; car c'est là surtout ce que vos ennemis craignent et redoutent. C'est un bouclier qui vous a été donné pour émousser et éteindre les traits enflammés que vous lance l'esprit malin (3). »

Parmi les vertus évangéliques, il exalte surtout la Charité et l'aumône, dont il donnait lui-même de si beaux exemples :

« Dieu aurait pu rendre tous les hommes riches ; mais il a voulu qu'il y eût des pauvres en ce monde, afin que les riches eussent le moyen de racheter leurs péchés (4).

» Ouvrez votre main aux pauvres, afin que le Christ vous ouvre les portes du Ciel, et vous introduise dans les joies du Paradis (5).

» Celui qui donne peu recevra beaucoup... Il donne une pièce de monnaie, et il achète le royaume du Ciel ; il donne un peu d'argent, et il acquiert la vie éternelle (6).

» Pourquoi le pauvre ne prendrait-il pas place à votre table, lui

(1) *Patrolog.*, t. LXXXVII, col. 529. CÉSARIUS ARELAT., serm. 279, n° 5, *inter op. August.*, t. V : *Patrolog.*, col. 2273.

(2) *Patrolog.*, t. LXXXVII, col. 529.

(3) *Ibid.*, col. 531.

(4) *Ibid.*, col. 533.

(5) *Ibid.*, col. 537.

(6) *Patrolog.*, t. LXXXVII, col. 532. — CÉSARIUS ARELAT., serm. 78, n° 6, *inter op. August.*, t. V, in *append.* : *Patrolog.*, col. 1898.

qui doit jouir avec vous de la compagnie des anges ? Pourquoi refuseriez-vous votre tunique usée à celui qui doit être revêtu comme vous de la robe d'immortalité (1) ? »

Mais l'héroïsme de la Charité, c'est le pardon des injures : saint Eloi en montre la nécessité : « De même qu'aucun remède ne peut guérir une blessure lorsque le fer y est resté, de même la prière ne sert de rien à celui qui garde dans son cœur une haine mortelle (2). »

Saint Eloi est touchant surtout dans les exhortations qu'il adresse aux pécheurs : « Écoutons l'Écriture s'écrier : « Mon fils, ayez pitié de votre âme en plaisant à Dieu (3) ». Que répondrez-vous à cela, fragilité humaine ? Dieu vous prie d'avoir pitié de vous, et vous ne le voulez pas ? Comment écoutera-t-il votre prière au jour du malheur, lorsque vous n'écoutez pas celle qu'il vous fait pour vous-même (4) ? »

Il exhorte le pécheur à recourir à la confession : « Toutes les fois que vous avez péché, n'attendez pas dans une sécurité mortelle que vos blessures viennent à s'envenimer, ou que vous en receviez de nouvelles ; mais hâtez-vous de prendre au plus tôt le remède de la confession, en vous approchant du sacrement de pénitence (5). »

Il rassure le pécheur en lui parlant de la miséricorde infinie de Dieu : « Que le grand nombre de vos fautes ne vous ôte jamais l'espérance du pardon : parce que, quelque grands que soient vos péchés, la miséricorde divine est plus grande encore (6). »

Il l'encourage en lui parlant de sa grandeur et des destinées de son âme : « Vous travaillez bien pour votre corps : travaillez aussi pour votre âme. Si vous vous donnez tant de peine pour ce corps qui bientôt sera la proie des vers dans le sépulcre, travaillez davantage pour votre âme, afin que, ornée de bonnes œuvres, elle se réjouisse éternellement dans les cieux (7). »

Il ne se borne pas à lui montrer le bonheur du ciel : il lui parle aussi du feu de l'enfer : « Considérez combien ce feu est terrible, et

(1) *Patrolog.*, t. LXXXVII, col. 542. — CÆSARIUS ARELAT., serm. 116, n° 5, *inter op. August.*, t. V, in *append.* : *Patrolog.*, col. 1976.

(2) *Patrolog.*, t. LXXXVII, col. 549.

(3) *Eccl.*, XXX, 24.

(4) *Patrolog.*, t. LXXXVII, col. 539. — CÆSARIUS ARELAT., serm. 29, n° 3, *inter op. Augustini*, t. V, col. 1803.

(5) *Ibid.*, t. LXXXVII, col. 535.

(6) *Ibid.*, col. 549.

(7) *Ibid.*, col. 536.

combien il est à craindre. Que celui qui ne pourrait souffrir de mettre un seul de ses doigts dans le feu craigne que tout son corps ne soit tourmenté pendant les siècles ! (1). »

Remarquons ce qu'il dit de l'ange gardien : « Sachez que chacun de nous a un ange qui observe continuellement sa conduite : s'il fait le bien, il cause une grande joie au bon ange qui l'accompagne toujours ; mais, s'il fait le mal, il éloigne de lui le saint ange, et il devient l'associé du démon (2). »

Quelques-uns des sermons placés à la fin de ce recueil ont servi à composer le *Traité de la vanité du siècle*, qu'on a longtemps attribué à saint Augustin et qu'on a intercalé parmi ses œuvres (3). Ce sont des considérations frappantes sur la mort, le jugement, le paradis et l'enfer. Plusieurs passages tirés de ces sermons ont été insérés textuellement dans le livre des *Méditations* qui porte le nom de saint Bernard (4). Citons quelques extraits qui donneront une idée du genre d'éloquence de saint Eloi :

« Considérez les tombeaux des riches ou de ceux qui étaient naguère avant vous. Qu'ont-ils été et que sont-ils ? A quoi leur ont servi les richesses et les passions du siècle ? Voici qu'il ne reste plus d'eux que quelques cendres. Ah ! s'ils pouvaient parler, ils vous diraient sans doute : « Malheureux ! pourquoi vous agitez-vous tant pour satisfaire vos passions ? pourquoi vous gorgez-vous de vices et de crimes ? Considérez nos ossements, et, à cette vue, prenez en horreur votre cupidité et votre misère. Nous avons été ce que vous êtes : vous serez un jour ce que nous sommes. » (5).

Voici en quels termes il peint la mort du pécheur : « Que si vous voulez-savoir, mes très chers frères, avec quelle appréhension, avec quelles angoisses l'âme se sépare du corps, écoutez : — Les anges viennent la prendre pour la conduire au tribunal du Juge redoutable ; et alors, se rappelant toutes les actions mauvaises qu'elle a commises pendant sa vie, elle tremble, elle cherche à fuir, elle demande du temps, et elle dit : « Accordez-moi seulement l'espace d'une heure. » Alors ses péchés, comme parlant tous à la fois, répondent : « C'est toi qui nous a faits : nous sommes ton ouvrage, et nous ne te quitterons pas ; mais nous serons toujours

(1) *Ibid.*, col. 340.

(2) *Ibid.*, col. 341.

(3) *Augustini op.*, t. VI, in append. : *Patrolog.*, col. 1183-1186, 1213.

(4) *Bernardi op.*, édit. Horstii, t. V, p. 139. — On trouve ce traité dans les œuvres d'Illuges de Saint-Victor, sous ce titre : *De Anima*.

(5) *Patrolog.*, t. LXXXVII, col. 1183.

» avec toi, et nous nous présenterons avec toi au jugement de Dieu ! » — C'est ainsi que l'âme du pécheur se sépare du corps avec une horrible épouvante. (1) ».

Écoutons le langage qu'il met, au dernier jour, dans la bouche du Juge éternel : — « Alors le Christ montrera à tous les regards les meurtrissures et les cicatrices de ce même corps qui a été blessé pour nos crimes, et il interpellera ainsi le pécheur : O homme ! je t'avais formé du limon de la terre, et sans que tu eusses rien fait pour le mériter, je t'avais placé au milieu des délices du paradis. Mais toi tu as méprisé mes commandements et moi-même, et tu as mieux aimé suivre le séducteur. C'est pourquoi tu avais été condamné justement aux supplices de l'enfer. Toutefois j'ai eu pitié de toi : je me suis revêtu de ta nature, et j'ai habité sur la terre parmi les pécheurs. Pour toi j'ai souffert les coups et les outrages... Pour toi j'ai été couronné d'épines, attaché à la croix, percé d'une lance ; pour toi je suis mort, et j'ai été mis dans le tombeau... Reconnais donc, ô impiété humaine, ce que j'ai enduré pour toi !... J'ai pris tes douleurs afin de pouvoir te guérir ; j'ai supporté la peine pour te mériter la gloire ; j'ai reçu la mort pour t'acquérir une vie sans fin ; j'ai été couché dans le sépulcre afin que tu régnasses dans le Ciel... Qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie point fait?... J'étais invisible : je me suis incarné pour toi ; j'étais impassible : j'ai daigné souffrir pour toi ; j'étais riche : je me suis fait pauvre pour toi !... »

» Eh bien ! reçois le sort que tu as choisi toi-même ! tu as méprisé la lumière : que les ténèbres soient ton partage ! Tu as préféré la mort : tombe dans la perdition ! tu as suivi le démon : descends avec lui dans le feu éternel ! (2) ».

Et il peint les délices du ciel et les tourments de l'enfer avec ces traits frappants que nous retrouvons dans les pieuses méditations attribuées à saint Bernard (3) :

« Choisissez maintenant, dit-il aux pécheurs, choisissez ce que vous voulez ; car, pendant cette vie, votre sort est entre vos mains : il s'agit pour vous ou de vous réjouir éternellement avec les saints, ou d'être tourmentés éternellement avec les impies. Donc que les peines vous épouvantent, si les récompenses ne sont pas assez fortes pour vous encourager ! (4) ».

(1) *Patrolog.*, t. LXXXVII, col. 1183. Ce passage a été inséré dans le livre des *Méditations* de saint Bernard, chap. II.

(2) *Ibid.*, t. LXXXVII, col. 545, 546. — Cf. CÆSARIUS ARELAT., *serm.* 249, *inter op. August.*, t. V, col. 2207.

(3) *Méditat.*, cap. XVII et III.

(4) *Itaque vel pœnæ vos terreant si præmia non invitant.* (*Patrolog.*, t. LXXVII, col. 543).

« Qu'il se lève, je l'en conjure, celui qui est lié dans les chaînes du péché, qu'il se réveille de son sommeil de mort ; qu'il ait recours à la confession et qu'il fasse pénitence ! Qu'il ne rougisse pas de se repentir publiquement des péchés honteux qu'il a commis, car il vaut mieux se repentir ici-bas pendant peu de temps que d'endurer les supplices de l'enfer pendant tant de milliers d'années ! (1) ».

Citons la fin de ces pieux discours : « Hâtons-nous, mes frères, d'aller en ce lieu où nous ne craignons plus la mort ; où tous les saints désirent nous voir et nous accueillir, et où le Christ, notre roi céleste, et les anges, citoyens d'en haut, nous attendent en nous ouvrant les bras de leur charité. Hâtons-nous d'arriver en ce lieu, où nous vivrons sans fin, et où nous serons mêlés aux troupes angéliques.

» Vivons de telle sorte que nous puissions nous présenter à notre juge avec une conscience tranquille et ornée de bonnes œuvres ; offrons à Dieu le don de nos âmes, afin qu'il nous accorde en échange le bonheur éternel.

« Voici que, avec le témoignage de Dieu et des saints anges qui nous écoutent, nous avons acquitté notre dette envers vous en vous transmettant les ordres du Ciel : c'est à vous maintenant de voir comment vous mettrez à profit les avertissements salutaires que nous vous avons donnés. (2) ».

XV

Miracles de saint Éloi

Un jour Éloi rentrait à Paris, venant du domaine de Gentilly, qui appartenait à son monastère de Saint-Martial. Or un solitaire, nommé Dulcionélus, qui habitait dans le faubourg de la Cité, non loin de l'église du Prince des apôtres (aujourd'hui dédiée à sainte Geneviève), vit, du haut de l'éminence où il résidait, venir Éloi et son cortège. Il courut au-devant de lui, et, se jetant à ses pieds, il l'engagea à entrer dans sa maison avec les gens de sa suite, afin d'attirer sur son ermitage, par sa présence, la bénédiction de Dieu.

(1) *Patrolog.*, t. LXVII. col. 547.

(2) *Ibid.*, col. 550.

Éloi qui chérissait particulièrement ce solitaire à cause de sa foi et de sa dévotion, consentit à s'arrêter un instant. Le bon reclus avait dans son cellier un tonneau dans lequel il restait deux ou trois mesures de vin : Il engagea Éloi et les gens qui l'accompagnaient à en goûter ; et, plein de condescendance, Éloi en but un peu pour faire plaisir à son hôte. Puis, ayant béni la cellule, il dit adieu au bon ermite, et rentra dans le monastère qu'il avait à Paris. Après son départ, le tonneau, que les gens du cortège avaient laissé presque vide, se trouva entièrement rempli d'un vin miraculeux. Le lendemain, le solitaire s'empressa d'aller trouver Éloi pour lui annoncer ce prodige : l'homme de Dieu, après s'être assuré du fait, recommanda à l'ermite de ne pas le divulguer ; et, ayant levé les yeux et les mains vers le ciel, il rendit grâces au Seigneur et glorifia son nom (1).

Après avoir rapporté ce miracle, saint Ouen ajoute : « Je ne crois pas devoir passer sous silence le fait suivant, qui montre quels châtimens doivent redouter ceux qui osent proférer contre les Saints des paroles injurieuses. »

Un méchant homme, d'un caractère violent et pervers, — il était de la suite d'Ebroïn, maire du palais (2), — avait depuis longtemps cherché querelle à Éloi pour enlever à son église une très belle forêt qu'il désirait annexer à son propre domaine. Dans ce but il allait le voir souvent, et le provoquait par de mauvais propos. Un jour il se présenta chez Éloi, et, devant une nombreuse assemblée, il lui formula audacieusement ses prétentions injustes. Éloi lui répondit avec beaucoup de modestie et de réserve ; mais l'agresseur, comme il arrive d'ordinaire à la jactance humaine, élevant plus fort la voix, le provoquait de plus en plus et lui lançait des paroles offensantes. Éloi supportait patiemment ces outrages, et, s'efforçait de gagner son adversaire par la douceur : « Mon ami, lui disait-il, mettez donc un frein à votre cupidité ; comment ne rougisseriez-vous pas de convoiter le bien d'autrui avec une passion si aveugle ? Si vous me demandiez ce qui est à moi, je vous le donnerais peut-être ; mais, comme vous me réclamez ce qui ne m'appartient pas, ce qui est le patrimoine de l'Eglise, je ne puis en aucune façon vous abandonner ce qui a été légué pour subvenir aux besoins des pauvres. » Cet homme, irrité plus que jamais, l'insultait encore davantage, et lui disait : « Si vous ne me donnez pas volontairement ce que je réclame, je vous l'enlèverai de force, que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas ». Éloi, poussé à bout,

(1) *Vita Eligii*, pars II, cap. xvii.

(2) Celui qui fit martyriser saint Léger, évêque d'Autun.

lui dit d'un ton plein d'émotion et de sévérité : « Mon Créateur le sait ! si vous ne renoncez pas à l'instant à vos prétentions, vous allez être frappé de l'excommunication, que vous méritez par cette infâme conduite ! » A ces paroles ce misérable répondit par des rires moqueurs, et continua à jeter à la face du saint toute sorte d'insultes, de railleries et d'outrages. Éloi, voyant qu'il était impossible de le calmer, étendit la main droite, et lança sur lui l'arme terrible de l'excommunication. En ce moment — ô puissance admirable de la vertu divine ! — cet homme se trouva tellement abattu que, privé entièrement de ses forces et perdant toute son énergie, il n'avait plus l'apparence d'un homme vivant. Sous le coup de cette parole, on le vit tomber sur le pavé, tellement frappé par la main divine, qu'il semblait mort à tous ceux qui l'environnaient. Saisis de stupeur à ce spectacle, ils admiraient comment Dieu, dans sa colère, avait vengé l'injure faite à son serviteur. Soulevé par les mains des assistants, ce malheureux semblait menacé d'une fin prochaine. Alors ceux qui étaient là conjurèrent Éloi de prier pour lui, afin que, rendu à la santé, il fit volontairement pénitence de ses fautes. — Saint Ouen ne dit pas si cette prière fut exaucée : il a rapporté ce trait uniquement pour montrer quelle était la force de cette parole qui jeta à terre cet orgueilleux et humilia son arrogance. Il fait remarquer à cette occasion combien il était chéri de Dieu celui dont les menaces étaient ainsi exécutées par la vengeance divine (1). Ce n'est pas la seule fois que la parole d'Éloi eut cette terrible puissance, comme nous allons le voir par le fait suivant.

Un jour qu'on célébrait la fête de saint Pierre dans une paroisse peu éloignée de Noyon, Éloi se rendit dans cette bourgade, et il y prêchait avec beaucoup de force, selon sa coutume, la parole de Dieu. Il exhortait le peuple à éviter les jeux abominables des démons, les danses criminelles, les rondes insensées et toutes les vaines superstitions. Les principaux habitants du lieu reçurent mal ses avis. Ils se récrièrent de ce qu'il voulait abolir leurs fêtes, et détruire d'anciens usages qui étaient à leurs yeux très légitimes. Les plus méchants d'entre eux tinrent conseil. Il était pour la plupart de la suite d'Erchinoald, alors maire du palais, et le rival d'Éloi, mais non dans le bien. — Ils prirent cette résolution que, s'il s'opposait davantage à leurs folles pratiques, ils se jetteraient sur lui pour le mettre à mort. Éloi fut averti de ce coupable projet, et, enflammé d'un grand désir du martyre, il partit aussitôt, défendant à ceux de sa maison de le suivre, et ne voulant avec lui que

(1) *Vita Eligii*, pars II, cap. xviii.

deux clercs et un diacre. Il traversa la foule du peuple, et, se tenant sur une éminence, devant la basilique, il prêcha au peuple avec ardeur, lui reprochant de n'avoir tenu aucun compte de ses avertissements salutaires et de s'être attaché aux pratiques des démons. La foule, violemment émue à ce discours, eut l'audace de lui adresser des injures et des menaces de mort. « Jamais, Romain que tu es (1), tu ne pourras détruire nos coutumes, malgré tes reproches si souvent répétés. Oui, nous continuerons de célébrer nos fêtes, nul ne pourra jamais nous interdire des jeux si anciens et si agréables pour nous. » Éloi, voyant qu'il ne gagnait rien, et que les danses profanes continuaient avec plus de force, fut saisi d'indignation, et, s'adressant du fond du cœur au Seigneur Christ : « Je supplie, ô mon Dieu, votre divine clémence ! Faites que ceux qui osent contredire avec tant d'opiniâtreté et d'orgueil vos saints avertissements, et qui préfèrent à vos préceptes les séductions de l'esprit mauvais ; — faites que, pour l'exemple et la terreur d'un grand nombre, ils soient remplis de la rage des démons, afin qu'ils puissent bien connaître ceux dont ils opèrent les œuvres, et que les fidèles qui croient en vous glorifient votre saint nom avec plus d'ardeur ! »

A peine eut-il parlé, qu'un grand nombre d'entre eux furent possédés de l'esprit immonde. — C'étaient surtout ceux qui étaient du parti d'Erchinoald, et qui, au mépris de la loi divine, se disposaient à porter sur Éloi leurs mains sacrilèges. — Devenus furieux, ils s'agitaient de diverses manières. Tous les assistants, si l'on excepte ceux qui accompagnaient Éloi, furent saisis d'une grande crainte ; et se jetant à ses pieds, ils embrassaient ses genoux, et lui promettaient de suivre en tout point ses ordres, tant ils redoutaient d'être frappés de pareils châtiments ! Le bienheureux les rassura : « Ne craignez point, vous autres ; glorifiez plutôt le juste jugement de Dieu ; car il est bon que ceux qui s'opposent à ses volontés soient livrés pour un temps à ceux qu'ils aiment, et qu'ils connaissent par là les maîtres au service desquels ils se sont engagés. Pour vous, si vous obéissez volontiers aux préceptes du Christ, ayez confiance : vous serez toujours à l'abri des poursuites de ces brigands infernaux ! » Puis, comme un grand nombre l'implorèrent en faveur de ceux qui étaient tourmentés par le démon, il ne voulut pas sur le champ prier pour eux : « Laissez-les, dit-il, laissez-les encore ! Qu'ils souffrent, qu'ils souffrent un peu ! ils doivent main-

(1) Ce mot était une injure dans la bouche des Francs ou barbares, qui regardaient les Romains et les Gallo-Romains comme un peuple vaincu et humilié.

tenant reconnaître ceux qu'il faut haïr, ceux auxquels ils ont obéi jusqu'à ce jour! »

L'année suivante, au jour anniversaire de la fête, il ordonna qu'on lui amenât publiquement ces malheureux possédés. Tous étant présents, ils se mit en prière, puis bénit de l'eau, qu'il leur donna pour remède, et ils furent aussitôt délivrés de l'obsession de l'esprit malin. Leur nombre s'élevait à plus de cinquante. Après leur avoir montré la voie du salut, et les avoir corrigés et châtiés de la sorte, il les renvoya guéris (1).

Dans une de ses tournées pastorales, le pieux évêque avait, pour de justes causes, interdit une église et défendu d'y célébrer le saint sacrifice. Après qu'il se fut éloigné, le prêtre qui avait reçu cette défense n'en tint pas compte, et voulut sonner la cloche pour annoncer l'office divin. Mais, à sa grande surprise, l'airain sacré ne rendit aucun son. Après avoir essayé plusieurs autres fois sans aucun succès, il sortit de la basilique, et annonça ce qui venait d'arriver. Ceux qui étaient là, se rappelant l'interdit lancé par Eloi, se hâtèrent d'aller le rejoindre, et le supplièrent de réconcilier cette basilique, mais il ne voulut pas revenir d'abord sur la sentence qu'il avait prononcée; et, pendant les trois jours qui suivirent, on essaya vainement de faire rendre à cette cloche aucun son. Enfin, les principaux habitants de la contrée ayant envoyé à Eloi des messagers et des lettres pour le prier de réconcilier cette église, — vaincu par leurs instances, et content de la satisfaction qui avait été faite, il réconcilia l'église par une seule parole, et la cloche sonna comme auparavant.

Saint Ouen rapporte plusieurs autres miracles : nous nous bornons à en rappeler deux brièvement.

Un jour qu'il prêchait après l'Évangile — c'était un jour de fête de saint Martin — plusieurs démoniaques, s'agitant dans l'Église, cherchaient à interrompre sa prédication. Il étendit la main sur eux, et, au nom de Jésus-Christ, leur imposa silence. Non-seulement ces possédés — au nombre de douze — obéirent à son ordre, mais encore devant la parole et le geste du saint, les démons sortirent de plusieurs de ces corps qu'ils obsédaient, et s'enfuirent confus.

A une autre époque, un de ses serviteurs, nommé Ermesinde, accablé d'une maladie cruelle, était sur le point d'expirer. Eloi se préparait à faire un voyage, quand le malade fit comprendre, plutôt

(1) *Vita Eligii*, pars II, cap. xix.

par ses gestes que par ses paroles, qu'il désirait voir son maître avant de mourir. Éloi entra dans la chambre de son serviteur, et touché de compassion, il posa sur lui le bâton qu'il tenait à la main, et lui ordonna, au nom de Jésus-Christ, de se lever sur-le-champ. A sa parole, délivré de toute douleur, le malade se leva, parfaitement guéri, et, d'un pas alerte et joyeux, se mit en route avec son maître (1).

XVI

Prophéties de saint Éloi

Saint Éloi avait reçu de Dieu le don de prophétie et de vision surnaturelle. Même lorsqu'il était encore laïque, il prédit maintes fois les choses à venir, et fit connaître des événements qui se passaient au loin et qu'il voyait d'une façon miraculeuse. Nous avons déjà raconté (§ viii) une prédiction qu'il fit à l'occasion de la mort de Simplicius, évêque de Limoges ; nous allons rapporter ici quelques-unes de ses visions surnaturelles et de ses prophéties.

A une certaine époque, un abbé nommé Domnolus, étant venu le visiter, demeura quelque temps chez lui. Une nuit, Éloi s'étant levé après un premier sommeil, l'appela secrètement, et lui dit : « Vous restez ici tranquille, mais pendant ce temps-là le monastère qui vous a été confié est fortement ébranlé par les coups de l'ennemi, et bouleversé par une violente tempête que suscitent les démons. — Cette nuit, dans une vision, j'ai vu un grand fleuve qui se ruait avec impétuosité sur votre monastère et qui renversait plusieurs édifices de fond en comble. C'est pourquoi partez, je vous prie, si cela ne vous contrarie pas, et voyez si tout est prospère à l'égard de vos frères. » (*Genes.*, XXXVII, 14).

L'abbé, plein de sollicitude, se mit en marche pour retourner à son couvent, et, avant qu'il y fût arrivé, on vint lui annoncer que douze de ses religieux, cédant aux perfides inspirations du démon, étaient sortis clandestinement du monastère, et qu'ils s'étaient dispersés çà et là, vivant déjà comme des gens du siècle. L'abbé, se souvenant avec admiration de l'avertissement d'Éloi, se mit à leur recherche, et il en retrouva quelques-uns, qu'il fut assez heureux pour ramener dans son monastère (2).

(1) *Vita Eligii*, pars II, cap. xx, xxii, xxiii.

(2) *Vita Eligii*, pars II, cap. xxix.

Dans un autre temps, comme il revenait de visiter son monastère de Solignac en Limousin, il passa par la ville de Bourges, et il voulut voir un reclus, nommé Ebrigrisile, qui y demeurait. Tous les habitants de Bourges parlaient avec vénération des vertus de ce pieux solitaire. Toutefois ce bon ermite, poussant la rigueur de sa règle jusqu'à l'indiscrétion, ne permit pas à Éloi de voir les traits de son visage, et il se contenta de lui faire passer par la fenêtre de sa cellule, que fermait une vitre obscure, une *eulogie*, ou un morceau de pain bénit, comme il avait coutume de le faire pour les autres visiteurs. Éloi, après s'être entretenu avec lui quelques instants, sans avoir pu apercevoir son visage, lui dit, en lui faisant ses adieux : « Mon frère, je n'ai pu vous voir aujourd'hui ; mais certainement je vous verrai bientôt..., dans le palais du roi, à Clichy. » Comme le reclus protestait que cela n'arriverait jamais : « Allons ! lui dit Éloi, allons ! vous aurez la preuve de ce que j'avance le jour où je vous verrai publiquement devant le peuple et les princes. » Peu de temps après l'événement vérifia la prédiction. En effet, pour une affaire d'une certaine importance, le reclus fut obligé d'ouvrir la porte de sa cellule et de se rendre dans le palais du roi, où Éloi le reçut honorablement. Le saint évêque se trouvait alors à la cour, et, au milieu des gracieux entretiens qu'il eut avec l'ermite, il lui rappela, avec une aimable joyeuseté, la prédiction qu'il lui avait faite. Puis le bon reclus retourna dans sa retraite après avoir obtenu la faveur qu'il sollicitait (1).

XVII

Prédiction de la mort de Flahocad

Flahocad (2), qui devint maire du Palais pour le royaume de Bourgogne l'an 641, fut le fondateur des deux monastères de Meauhec et de Saint-Ciran dans le diocèse de Bourges. « C'était, dit le P. Longueval, un de ces hommes qui paraissent dignes des plus

(1) *Vita Eligii*, pars II, cap. xxx.

(2) La chronique de Frédégaire l'appelle *Flaocatus* ; saint Ouen le nomme *Flavodus* (*Fla-ou-adus*) ; d'autres, *Flaucadus* ou *Flaochadus* (ap. GREGOR. TURON., éd. RUINART. col. 638 ; — *Gallia christ. nova*, t. II, col. 169) ; au fond c'est le même nom — *Flahocad* — écrit avec ou sans aspiration.

grandes places avant que de les posséder, et qui se démentent bientôt dans l'élévation. » Dès qu'il se vit élu maire du palais par les suffrages des seigneurs et des évêques, à qui la reine Nanthilde s'en était rapportée, il se servit de sa puissance pour opprimer un patrice de Bourgogne, nommé Willebaud, dont le crédit et l'influence, qui faisaient ombrage au nouveau ministre, étaient tout le crime. Il se fit à cette occasion une espèce de guerre civile, dans laquelle Willebaud fut tué; mais Flahocad ne goûta pas longtemps le plaisir de la vengeance : saint Éloi prédit sa fin prochaine à ceux qui lui annonçaient sa victoire (1). « Vous m'assurez, leur dit-il, que Willebaud est mort, et que Flahocad est vivant : pour moi, je sais que celui dont vous m'annoncez la mort vit maintenant dans le ciel d'une vie meilleure qu'il a acquise par ses grands mérites ; au contraire, celui que vous applaudissez vivant sera bientôt frappé, sachez-le bien, d'une mort malheureuse. » Et, comme on l'interrogeait de nouveau sur ce point, il expliqua plus clairement sa pensée : « Je vous ai dit ces choses parce que si Willebaud, vrai serviteur de Dieu, paraît mort pour un temps, il est certain qu'il vit désormais d'une vie bienheureuse et immortelle ; tandis que Flahocad, que l'on pense devoir vivre de longues années, mourra tristement comme il le mérite, avant dix jours. »

L'événement arriva comme il l'avait prédit (vers l'an 643). Sept jours après, Flahocad, frappé comme par hasard, périt misérablement selon la prédiction de l'homme de Dieu (2).

Il y a beaucoup d'autres choses qui furent prédites par Éloi dans ses entretiens familiers : par exemple, la mort du roi d'Aquitaine Caribert (an 630), qui arriva peu de temps après et de la manière qu'il avait annoncée ; la mort de Dagobert, prince illustre (an 638), et la naissance de Clotaire III, fils du roi Clovis II. Car lorsque sa mère, la reine Bathilde, le portait encore dans son sein, elle appréhendait beaucoup de mettre au monde une fille, de peur que le royaume de France ne fût en danger (3). Mais Éloi, ayant été reçu par la reine Bathilde, l'encouragea, et s'exprimant devant tout le monde, il prédit qu'elle aurait un fils qui lui serait bien cher à lui-même, puisqu'il deviendrait son fils spirituel par le sacrement de la régénération. Il dit même d'avance le nom que porterait cet enfant, et, pour confirmer encore plus ce qu'il annonçait, il demanda

(1) *Histoire de l'Eglise gallicane*, an 643.

(2) *Vita Eligii*, pars II, cap. xxvii.

(3) « Ces expressions de saint Ouen, dit le P. Longueval, marquent combien on était persuadé que la couronne de France ne pouvait appartenir aux filles. » (*Hist. de l'Eglise gallicane*, an 658).

qu'on exécutât un certain ouvrage pour l'usage futur du jeune prince, et qu'on le gardât jusqu'au jour de sa naissance. Tout arriva comme il l'avait prédit : la reine mit au monde un fils dont Eloi fut parrain, et qu'il nomma Clotaire. Plus tard, Dieu augmenta encore la maison du roi Clovis II, en lui donnant deux autres fils. La prophétie que fit Eloi sur les destinées de la famille royale est trop remarquable pour être passée sous silence

XVIII

Autres prophéties de saint Éloi

Un mois environ avant la mort du roi de France Clovis II (arrivée au mois de novembre l'an 655), saint Éloi eut une vision qui lui fit prédire la mort de ce prince et le sort réservé à ses enfants.

« Pendant la nuit, disait-il, j'eus une vision... J'apercevais comme un soleil qui s'avancait vers la troisième heure du jour, et qui, après avoir brillé d'un vif éclat, disparut tout à coup... Je réfléchissais sur ce prodige, quand un autre spectacle s'offrit à mes yeux... C'était comme une lune demi-pleine, escortée de trois étoiles, qui suivait la route que parcourt chaque jour le soleil... Je contemplais cette nouvelle d'un regard étonné... Bientôt la lune disparut à mes yeux, mais les trois étoiles brillaient toujours dans le ciel... Je considérai ces trois étoiles ; je les vis s'avancer jusqu'à l'heure de midi, et elles se dardaient mutuellement leurs rayons... Celle qui paraissait la plus brillante des trois s'éclipsa tout d'un coup, et je n'en vis plus que deux dans l'espace... Puis, comme ces deux étoiles paraissaient marcher ensemble, l'une d'elles s'obscurcit, et disparut en moins de temps qu'il n'en faut pour l'exprimer... Une seule se montra alors à mes regards, laquelle, imitant le soleil dans sa course, brillait d'un vif éclat ; et, à mesure qu'elle s'abaissait vers le couchant, elle répandait au loin de plus abondantes clartés... Puis, arrivée au bord de l'horizon, elle jeta une lumière si vive qu'elle semblait surpasser la plus grande splendeur du soleil... »

C'était là une vision prophétique : ce soleil était le roi Clovis II, qui mourut environ un mois après, dans sa vingt-et-unième année, âge figuré par la troisième heure du jour ; la lune représentait la

reine Bathilde, qui fut quelque temps régente, et les trois étoiles étaient ses trois fils, Clotaire, Childéric et Thierry, qui devaient se faire la guerre ; et, après la mort des deux premiers, un seul, Thierry III, resta monarque de France.

C'est ainsi que le saint évêque expliqua lui-même cette vision : « Après la mort du roi Clovis — qui arrivera bientôt — la reine sa veuve (1) gouvernera quelques temps le royaume de France avec ses trois petits enfants ; après quoi elle cessera de régner, et ses trois fils monteront sur le trône. L'un d'eux tombera, et, après un règne de peu de durée, l'un des deux autres sera privé du sceptre ; enfin le troisième, possédant seul la couronne, s'étendra sur tous ses alliés, gouvernera avec gloire, et tiendra les trois royaumes sous son autorité. Voilà comment s'accomplira cette vision (2) ».

Saint Ouen, qui écrivait l'histoire de saint Éloi avant la vérification complète de cette prédiction, s'exprimait en ces termes : « Cette vision est accomplie en partie, et, en considérant ce qui est arrivé ; nous ne doutons pas de la certitude de ce qui est encore caché dans l'avenir. »

XIX

Prédiction de la mort d'Erchinoald

La mort d'Erchinoald, maire du palais, suivit de près celle du roi Clovis II (an 656). C'était, comme le dit saint Ouen, « le rival d'Éloi mais non dans le bien (3) ». Ce ministre avait bâti plusieurs monastères et les avait dotés de ses deniers. « Mais les fondations que font les grands sont souvent des marques équivoques de leur piété, et Dieu réprouve des aumônes qui ne sont que des fruits de la rapine et de l'injustice. Erchinoald eut beau rendre aux autels une partie des biens qu'il avait pris au peuple et au roi, il ne put éviter la colère de Dieu, qui éclata enfin contre lui d'une manière sensible (4) ».

Le maire du palais avait mandé à Éloi de se rendre auprès de lui

(1) *Relicta ejus regina...* Les deux traducteurs de saint Ouen n'ont pas saisi le sens de ce mot.

(2) *Vita Eligii*, pars II, cap. xxxi.

(3) *Æmulabatur Eligium, sed non ad bonum* (*Lib. II, c. xix*).

(4) LONGUEVAL, *Hist. de l'Eglise gallicane*, an 655.

pour l'accompagner dans un voyage assez éloigné. Le saint évêque, pour divers motifs, se refusait d'obtempérer à cette demande. Toutefois les abbés et autres personnages de Noyon le pressèrent de se conformer là-dessus aux désirs d'Erchinoald, de peur que cet homme puissant ne prit son refus pour une insulte et ne lui fit sentir les effets de son inimitié. Éloi, se voyant forcé de leur parler ouvertement : « Qu'est-il besoin, leur dit-il, que vous cherchiez à m'imposer cette fatigue ? Ce que je sais, et ce que vous ne savez pas, c'est que, si nous allons en ce lieu, il nous y arrivera malheur..... Cet homme entreprend ce voyage, mais il n'en reviendra pas en vie ».

Saint Éloi ne laissa pas de se rendre à la suite d'Erchinoald, et de l'accompagner, comme il le souhaitait. Mais peu de jours après qu'ils furent arrivés à un domaine qui était le terme du voyage, la prédiction se vérifia ; une nuit, lorsque tous étaient plongés dans un profond sommeil, Éloi, étant sorti de son appartement, se promenait dehors devant le vestibule, en méditant sur je ne sais quel verset des psaumes..... (Saint Ouen n'en dit pas davantage : peut-être saint Éloi méditait-il sur ce verset du Psalmiste : « *J'ai vu l'impie exalté outre mesure et élevé comme les cèdres du Liban... J'ai passé, et voilà qu'il n'était plus* » (Ps. xxxv, 36.....) En ce moment, il vit une colonne de feu tomber du ciel sur la maison et pénétrer dans la chambre d'Erchinoald. Après avoir réfléchi sur l'effet de cette vision, il prédit à son diacre, qui se trouvait seul avec lui, la mort prochaine de cet homme vicieux. Et en effet, à cette heure même, Erchinoald, frappé par la vengeance divine, sentit tout-à-coup un grand feu qui lui dévorait les entrailles..... Saint Éloi, qu'il fit appeler aussitôt, le voyant dans ces cruelles angoisses, chercha à lui persuader que, puisqu'il n'y avait plus espoir de guérison, il fit, au moment de sa mort, ce qu'il avait négligé de faire pendant sa vie, c'est-à-dire qu'il distribuât aux pauvres, pour le soulagement de son âme, les sacs d'or et d'argent qu'il traînait à sa suite ; il s'efforça de lui faire comprendre que cela seul pouvait lui être utile, au lieu que ce qu'il laisserait dans ses trésors nuirait infailliblement à son salut. — Tandis qu'Erchinoald, aussi avare à l'heure de la mort qu'il l'avait été pendant sa vie, cherchait des prétextes pour éluder de suivre ce conseil, il expira misérablement. — Éloi, plein de pitié, rapporta son corps avec lui, et prit soin de sa sépulture (1).

(1) *Vita Eligii*, pars II, cap. xxvi.

XX

Saint Éloi prédit sa mort

Enfin, après avoir courageusement supporté les adversités et les peines de cette vie, après avoir donné au monde d'admirables exemples, après avoir sanctifié chacun de ses jours par des œuvres de miséricorde, après avoir racheté d'innombrables troupes de captifs, après avoir consacré à Dieu, dans des monastères, des multitudes de religieux et de nombreux essaims de vierges, après avoir distribué en aumônes un immense patrimoine, après avoir dispensé fidèlement les trésors qui lui avaient été confiés, après avoir acquis par là des mérites incomparables, — déjà avancé en âge, puisqu'il avait plus de soixante-dix ans, — Éloi connut que le temps de sa mort était proche.

Un jour qu'il se promenait avec ses disciples dans la ville de Noyon, regardant au loin par hasard, il vit sur la façade de l'église de Saint-Médard un pan de mur qui menaçait ruine. Sur le champ, il ordonna qu'on fit venir l'architecte et qu'on procédât immédiatement à cette réparation. Et, comme ses disciples lui conseillaient d'attendre une saison plus favorable, afin que cette reconstruction fût tout à la fois plus facile et plus solide, il répondit : « Laissez-moi faire, mes enfants : car si ce mur n'est pas réparé tout à l'heure, il ne le sera pas après ma mort. »

En entendant cette parole, ses disciples furent saisis d'étonnement et de douleur. « A Dieu ne plaise, Seigneur, lui dirent-ils, que vos serviteurs voient ce que vous annoncez : bien au contraire, nous espérons que votre Béatitude, avec la grâce de Dieu, prolongera ici-bas le cours de ses années, pour l'honneur de l'Eglise et le soulagement des pauvres. »

Alors Éloi, levant au ciel des yeux suppliants et tirant de sa poitrine un long soupir : « Que ce ne soit pas votre volonté, mes enfants, mais plutôt la volonté de Dieu qui s'accomplisse en moi ! La condition de la nature exige que, après les nombreuses préoccupations de cette vie, j'arrive enfin au lieu de pardon : il serait peu convenable, et fort inutile d'ailleurs, de vous opposer en cela à la volonté divine, parce que mon temps est déjà fini. »

Comme cet entretien les rendait fort tristes, il ajouta : « Ne vous affligez pas, mes enfants, de ce que je viens de vous dire, mais plutôt réjouissez-vous et félicitez-moi, car depuis longtemps je désirais cette heure : depuis longtemps je soupirais après le repos, à la suite des longues fatigues de cette vie. » Ses disciples gémissaient et avaient le cœur rempli d'angoisse ; toutefois, comme cette prédiction n'avait rien de précis, ils mirent fin à cette pénible conversation (1).

XXI

(*Novissima verba*)

Peu de jours après, il se sentit fatigué par une fièvre lente qui se répandit dans tout son corps. Alors, connaissant d'une manière certaine le décret que la Providence avait porté sur son trépas, il fit appeler ses serviteurs et les gens de sa maison, et il leur annonça clairement qu'il allait mourir. Il les exhorta, selon sa coutume, à garder entre eux la paix et la charité, qui est « le lien de l'unité ». Puis il fit venir Balderède, abbé de l'église de Tournay, et lui dit : « Mon frère, je ne dois pas vous cacher une chose que je sais devoir arriver... Je vous avertis de ne pas rentrer à Tournay, mais de rester ici tranquille avec vos frères : car, si vous oubliez mes conseils, et si vous retournez dans cette ville, je sais de science certaine que vous n'en reviendrez pas vivant... » — Cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir : Balderède, ayant négligé cet avis, se hâta, après la mort du saint, de rentrer à Tournay ; et peu de jours après, la foule s'étant jetée sur lui, il fut grièvement blessé et mis à mort. — Pour revenir à saint Eloi, lorsqu'il fut atteint par sa dernière maladie, — son infirmité s'étant prolongée pendant cinq ou six jours, — il essayait de dissimuler son mal en se promenant et en soutenant à l'aide d'un bâton ses membres affaiblis. Mais, quand il sentit s'approcher le jour du départ suprême, il réunit ses serviteurs et ses disciples, qu'il allait laisser orphelins : « Mes bien-aimés, leur dit-il, écoutez mes dernières paroles... Si vous m'aimez comme je vous aime, efforcez-vous d'accomplir les

(1) *Vita Eligii*, pars II, cap. xxxiii.

commandements divins; soupirez toujours après Jésus, gravez ses préceptes dans votre cœur; craignez sans cesse les terribles jugements de Dieu... Désormais vous vivrez sans moi dans ce monde, parce que le Seigneur daigne m'appeler à lui... Pour moi, je désire sortir de cette captivité, et, s'il plaît à Dieu, goûter enfin le repos. »

Puis, au milieu des larmes et des sanglots de l'assistance, il appela par leur nom chacun de ses serviteurs, et il leur assigna les divers monastères où ils devraient se retirer après sa mort. « Voici que je remets entre vos mains le salut de vos âmes : n'oubliez pas mes avertissements et mon souvenir dans votre cœur. Éloi s'en va, et désormais il ne sera plus avec vous dans ce monde. »

Saint Ouen s'est attaché à rapporter longuement les derniers entretiens de saint Éloi et de ses disciples. Rien n'est touchant comme ces adieux réciproques ; ils rappellent les moments suprêmes de saint Martin de Tours. Les disciples s'écriaient en s'englotant : « Pourquoi, bon Père, nous quittez-vous ? pourquoi voulez-vous sitôt nous abandonner ? à qui confierez-vous, ô bon pasteur, le soin de votre troupeau ? Nous savons bien que vous soupirez après Jésus-Christ ; mais, quand vous demeureriez plus longtemps dans ce monde, vos mérites ne diminueraient pas : ils augmenteraient au contraire... Ah ! s'il est possible, différez votre départ ! » — Et lui, tout en versant des larmes, s'efforçait de les consoler : « Si je ne suis plus auprès de vous corporellement, j'y serai toujours en esprit... Si vous ne m'avez plus, vous aurez toujours Dieu, à qui je vous recommande... Adieu, chers enfants de mon cœur ! (1) »

Après ces paroles, le jour étant sur son déclin, il se prosterna sur le pavé, et, se tenant à genoux en présence de Dieu, il le supplia de lui donner un successeur qui prit soin de son peuple : « Que ces fidèles, ô mon Dieu, ne soient pas comme un troupeau sans pasteur... Je vous recommande ces brebis que vous m'avez confiées, et cette famille de serviteurs que vous avez attachés à votre service par le moyen de mon ministère... Je vous en conjure, ô Seigneur Jésus ! qu'ils soient toujours protégés par votre main et gouvernés par votre providence !... (2) ».

(1) *Valete, viscera mea*. Ce mot n'est pas traduisible en français.

(2) *Vita Eligii*, pars II, cap. xxxiii et xxxiv.

XXII

Mort de saint Éloi

Déjà il était à l'extrémité... ; pourtant un reste de chaleur tiédissait encore sa poitrine... Il appela de nouveau ses disciples et ses serviteurs, et leur fit en pleurant ses suprêmes adieux.

Puis il éleva vers le ciel des yeux suppliants, et il pria longtemps en silence ; et, quand sa voix se fit entendre, il disait :

« Maintenant, Seigneur, vous laisserez aller en paix votre serviteur, selon votre parole (Luc., II, 28) ;

» Souvenez-vous, je vous prie, que vous m'avez formé comme un vase d'argile (Job., X, 9) ;

» N'entrez-pas en jugement avec votre serviteur, parce que nul homme vivant ne sera justifié en votre présence (*Psal.*, CXLII, 2) ».

Et après quelques autres paroles, il ajouta :

« Souvenez-vous de moi, Christ, rédempteur du monde, qui seul êtes sans péché !

» Et, en me tirant de ce corps mortel, sauvez-moi dans votre royaume céleste !

» O maître de ma destinée, c'est vous qui avez voulu que je vinsse dans ce monde, et c'est vous qui maintenant m'ordonnez d'en sortir.

» Vous avez toujours été mon protecteur : je remets mon âme entre vos mains.

» Je sais que je ne mérite pas votre présence ; mais vous savez que j'ai toujours espéré en votre miséricorde, et que j'ai toujours persévéré dans la foi.

» Et encore maintenant, Seigneur, c'est en confessant votre nom de toutes mes forces que je vais rendre le dernier soupir.

» Recevez-moi donc selon votre grande miséricorde, et que mon espérance ne soit pas confondue !

» Ouvrez-moi les portes de la vie, quand je m'élancerai vers vous ; et que les princes des ténèbres ne cherchent pas à arrêter ma course et à m'inspirer de vaines terreurs !

» Que votre main miséricordieuse me protège, que votre puissance me défende, et que votre droite me conduise dans ce lieu de rafraîchissement et dans ce tabernacle que vous avez préparé à vos serviteurs et à ceux qui vous craignent... »

Après ces paroles, il rendit, au milieu d'une prière, son âme sainte, que réclamaient les habitants du ciel.

C'était la première heure de la nuit... Tout à coup on vit comme un phare immense, tout resplendissant de lumière, monter de la maison d'Éloi et élever au ciel ses clartés... Et ceux qui contemplaient avec admiration cette colonne brillante aperçurent un globe de feu, sur lequel se dessinait une croix, s'élancer rapide, traverser l'épaisseur des nuages et pénétrer dans les hauteurs du ciel.

C'est ainsi que cette âme bienheureuse, débarrassée du fardeau de la chair et dégagée du poids des choses terrestres, s'envola joyeuse vers son Créateur, et, après le long pèlerinage de cette vie, rentra dans sa patrie éternelle, — s'élevant en triomphe, — au milieu des joyeux cantiques du ciel, des larmes de la terre et des applaudissements des anges (1).

C'était dans la nuit du 30 novembre au 1^{er} décembre 659.

XXIII

Funérailles de saint Éloi

Ce fut surtout au moment de sa mort que l'on connut combien était grande l'affection que tout son peuple avait pour lui. A peine eut-il exhalé le dernier soupir et rendu son âme à Dieu que la renommée remplit la ville de Noyon du bruit de cette triste nouvelle, et l'on se lamentait de la mort d'un seul homme comme d'un malheur public dont tous étaient frappés.

Que dire de plus ? Son corps, ayant été revêtu selon la coutume et placé dans un cercueil, fut porté dans l'église, où l'on veilla le reste de la nuit, le clergé faisant entendre ses psalmodies funèbres et le peuple ses lamentations.

Quand le jour parut, une grande multitude se rassembla dans la cité de Noyon. On vit arriver la reine Bathilde avec son fils, les grands du royaume et une suite nombreuse. A peine entrée dans la ville, la reine s'empressa de se rendre auprès du cercueil, pleurant à haute voix et exprimant par des sanglots la douleur qu'elle éprouvait de n'avoir pu voir le saint évêque avant sa mort. Après être restée longtemps agenouillée devant cette dépouille sacrée, elle ordonna de tout préparer pour qu'on transportât dans son mo-

(1) *Vita Eligii*, pars II, cap. xxxv.

nastère de Chelles le corps du bienheureux. Mais, quand on vint pour enlever le cercueil, on ne put le remuer, tant il était pesant. Pénétérée de tristesse, elle ordonna aux prêtres de publier un jeûne de trois jours, qu'on devait observer en silence. Pendant ce temps-là, la reine « très-chrétienne », les grands de la cour et le clergé veillèrent tour à tour et sans relâche devant le cercueil. La reine désirait ardemment transporter le corps du saint dans son monastère de Chelles ; d'autres voulaient, au contraire, lui donner la sépulture dans la cité de Paris : mais les habitants de Noyon s'opposaient à ces deux partis et revendiquaient le corps sacré de leur pasteur comme leur légitime héritage.

Une pieuse contestation s'éleva donc à ce sujet. Toutefois les évêques et les grands de la cour favorisaient le parti de la reine. Mais, quand elle vit le tumulte, quand elle entendit les cris que causait parmi le peuple la détermination qu'elle allait prendre, la reine eut recours à un conseil plus prudent : elle remit la cause au jugement de Dieu : « Qu'on cesse toute dispute, dit-elle. Si telle est la volonté de Dieu ou celle du Saint, qu'il aille où je désire : qu'on enlève aussitôt le cercueil ; s'il en est autrement, tout à l'heure nous en aurons la preuve. » Après ces paroles, on s'approcha du cercueil pour essayer de le soulever ; mais on le trouva tellement pesant qu'il fut impossible de le remuer. Tour à tour d'autres essayèrent et toujours inutilement. Enfin la reine s'approcha, voulant faire l'épreuve par elle-même, et déployant tout ce qu'elle avait de forces, elle essaya de soulever un des coins du cercueil ; mais elle ne réussit pas mieux que s'il se fût agi d'ébranler une montagne. Alors, se tournant vers les grands du royaume : « Nous connaissons clairement, dit-elle, que la volonté du Saint n'est pas que nous le transportions ailleurs : laissons-le donc à son peuple, et faisons malgré nous ce que nous n'aurions pas fait volontairement. » Ce conseil réunit tous les suffrages, et l'on décida unanimement que le corps serait inhumé à Noyon. Après cette détermination on essaya de soulever le cercueil, et on le trouva si léger que deux hommes pouvaient le porter facilement. La reine et les assistants, en voyant ce miracle, rendirent gloire à Dieu, et l'on entendit ces cris : « Vos œuvres sont admirables, ô Dieu des vertus ! — Dieu est admirable dans ses Saints ! (1) »

Lorsqu'on porta le corps au lieu de la sépulture, toute la ville en deuil se jeta dans les rangs pressés du cortège funèbre. Quoiqu'on fût en hiver, et que la terre fût devenue comme un immense marais, on ne put décider la pieuse reine à monter à cheval : on la

(1) *Vita Eligii*, pars II, cap. xxxv, xxxvi.

vit suivre à pied et à grand peine le cercueil, à travers la boue, accompagnée de toute sa suite, mêlant sès larmes aux larmes du peuple. Oh ! quel deuil universel ! quels regrets surtout étaient exprimés par les religieux et les pauvres qui, ce jour-là, affluaient dans la ville et couvraient les places publiques ! Les clercs qui chantaient des psaumes avaient la voix pleine de larmes, et la foule qui suivait remplissait l'air de lugubres gémissements ; à peine distinguait-on le chant des antiennes ecclésiastiques au milieu de ces cris de douleur qui éclataient de toutes parts dans les rangs du cortège... Telle fut la pompe qui environna ces funérailles : telle fut l'escorte d'honneur qui accompagna au tombeau le corps du Bienheureux.....

« A qui donc confieras-tu le soin de ton peuple, ô bon Pasteur ! à qui laisseras-tu la garde de ton troupeau ? O-Éloi, refuge des pauvres, force des faibles, protecteur et consolateur des indigents ! Qui, après toi, répandra l'aumône avec tant de largesse ? Qui nous protégera comme tu l'as fait toujours ? Ah ! ne vaudrait-il pas mieux mourir que d'être privé de ta présence ! » — Telles étaient les exclamations, entrecoupées de sanglots, qui s'élevaient vers le ciel ; et il n'était pas facile de distinguer, au milieu de ces plaintes confuses et redoublées, le chant d'avec les pleurs, la psalmodie du clergé d'avec les gémissements du peuple... Quel est le cœur, si insensible qu'il fût, qui n'aurait pas gémi en voyant une pareille affliction !

Quand on arriva au lieu de la sépulture, avec quel empressement on retenait le cercueil ! Chacun désirait le voir une dernière fois ; on voulait retarder le moment où le sépulcre allait se fermer sur cette chère dépouille. Enfin, quand on eut *arraché*, pour ainsi parler, le corps sacré d'entre les mains du peuple, les évêques qui assistaient à la funèbre cérémonie déposèrent le corps d'Éloi dans le tombeau, qu'ils couvrirent d'une pierre... Après avoir vénéré les précieux restes du saint Pontife, la pieuse reine se retira, et retourna chez elle sans prendre de nourriture, et elle acheva dans les gémissements et les larmes le jeûne de trois jours qu'elle s'était imposé.

Après avoir raconté les funérailles de saint Éloi avec cette prose à *consonnances* qui tient de la poésie, l'historien de ce grand homme, saint Ouen, s'élève à des accents lyriques comme pour chanter un hymne devant son cercueil :

« Que l'on compare, si l'on veut, la vaine pompe du siècle, — je ne dirai pas aux funérailles — mais au triomphe de ce bienheureux : que l'on voie si la pompe des riches pendant leur vie peut égaler celle de notre pèlerin après sa mort !

» Ceux-là, vivant dans la misère du péché, sont honorés par les bruyantes acclamations que fait éclater autour d'eux la folie des peuples : — Eloi, dépouillé des misères de cette vie, est porté en triomphe par les habitants du ciel à ce royaume si longtemps désiré ;

» Ceux-là, après les pompes du siècle, sont livrés aux supplices de l'enfer : — Eloi, après les adversités de cette vie, est reçu joyeux dans le sein des patriarches ;

» Ceux-là, accablés et entraînés par le poids de leurs richesses, sont, après leur mort, précipités dans l'abîme des tourments : — Eloi, élevé au ciel par ses aumônes, ressuscitera dans la gloire avec les élus de Dieu ;

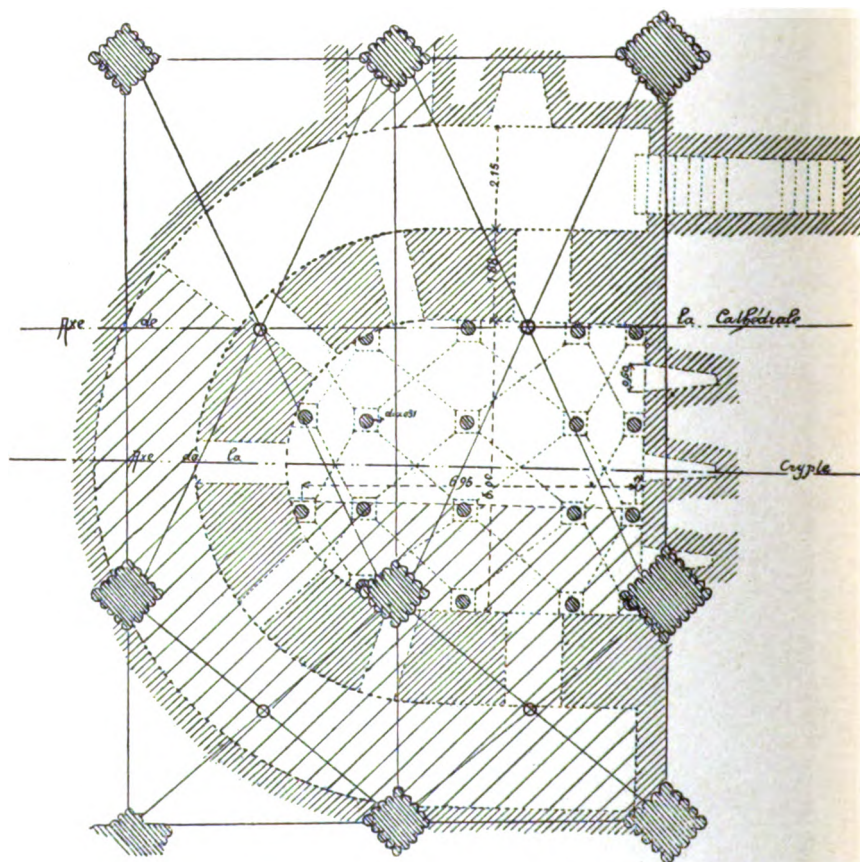
» Ceux-là subissent dans les enfers la peine de mort, payant ainsi la dette qu'ils ont contractée par leurs crimes : — Eloi brille par ses mérites dans le sein d'Abraham, exempt de crainte et heureux pour toujours ;

» Ceux-là, dans les profondeurs de l'abîme, pleurent de désespoir avec les damnés, — tandis que mon Eloi bien-aimé, couronné de lauriers immortels, tressaille de bonheur, avec la troupe des élus, dans les champs fortunés du Paradis ! (1) ».

L'abbé ARBELLOT.

(1) *Vita Eligii*, pars II, cap. xxxvii.

Ces réflexions, ainsi que plusieurs détails de ce chapitre et du chapitre qui précède, ont été empruntées textuellement à l'auteur de la vie de Saint-Yrieix. Cet écrivain, qui vivait à la fin du vi^e siècle et au commencement du vii^e s'est inspiré lui-même de la Vie de Saint-Martin de Fours par Sulpice-Sévère. C'est à tort que le docteur allemand Bruno Krusch, dans ses *Scriptores Rerum Meroving*, t. III, p. 576, a prétendu que l'auteur de la Vie de Saint-Yrieix a largement copié la Vie de Saint Eloi attribuée à Saint Ouen : c'est justement le contraire qui a eu lieu.



Limoges, 12 Janvier 1897.
Signé : GEAY.

CATHÉDRALE DE LIMOGES : CRYPTÉ



Peinture de la Crypte de la Cathédrale de Limoges.

LES PEINTURES

de la crypte de la Cathédrale de Limoges

(XII^e SIÈCLE ?)

La cathédrale de Limoges, dont nous avons eu déjà l'occasion d'étudier sommairement ailleurs (1), l'année dernière, le beau portail Nord, offre de multiples sujets d'admiration au visiteur. Après avoir contemplé tout d'abord le vaisseau de l'édifice, empreint de cette élégance robuste dont le xiii^e siècle a marqué le granit du Limousin, les yeux se portent sur les harmonieuses verrières léguées par les âges suivants ; puis c'est le délicieux jubé de Jean de Langeac (1533-1534) qui attire l'attention avec son mélange de motifs chrétiens et païens ; on ne manque pas non plus de s'arrêter, en faisant le tour du chœur, devant les superbes tombeaux, aux sculptures dignes de la main d'un orfèvre. Les émailleurs eux-mêmes ont laissé ici des monuments de leur art, et, avant de sortir, il convient de voir les *canons d'autel*, en émail peint, du xvii^e siècle, que conserve le trésor de la sacristie, l'œuvre la plus importante et la plus délicate que l'on connaisse de Nicolas I^{er} Laudin. Enfin, la visite se termine par l'ascension au triforium, aux terrasses supérieures et au clocher.

Cependant, la cathédrale de Limoges possède encore de quoi surprendre et intriguer l'archéologue. Sa crypte, du xi^e siècle, et ses précieuses peintures méritent un examen attentif. Mais l'accès en est habituellement impossible. La lourde dalle qui en ferme l'entrée, en avant du chœur, ne se lève que pour laisser passer la

(1) Compte-rendu de la *Réunion des Sociétés des beaux-arts des départements*, en 1896. — Paris, Plon, 1896, in-8 ; planches.

dépouille des évêques, successeurs de saint Martial, le premier fondateur du temple, lorsqu'ils viennent y dormir leur dernier sommeil, ou dans des circonstances tout à fait exceptionnelles. Le lundi 17 juin 1895, M. Geay, architecte diocésain, avait bien voulu permettre la visite du souterrain à la Société archéologique et historique du Limousin et à ses invités, groupés autour d'elle pour célébrer le cinquantième anniversaire de sa fondation. A cette occasion, nous avons pu revoir à loisir cette partie inférieure des édifices primitifs.

La nef et le transept gothiques s'élèvent, à peu de choses près, sur les substructions de l'ancienne église romane, bénie par le pape Urbain II, en 1095. C'est la crypte de cette dernière cathédrale elle-même que nous visitons. Et peut-être servait-elle déjà d'église souterraine à la basilique latine qui avait précédé celle d'Urbain II, comme nous le dirons tout à l'heure, en étudiant les détails.

La crypte est de dimensions relativement petites, divisée en trois nefs d'égale largeur, et entourée d'un déambulatoire assez étroit. La moitié gauche de la crypte environ et les deux tiers de sa galerie circulaire sont obstrués par un blocage de maçonnerie qui, partant du fond, perce la voûte et soutient les gros piliers de l'édifice gothique. Le côté droit du déambulatoire est, lui-même, encombré, en face de l'escalier, par le tombeau de Mgr de Tournefort (1825-1844). Aucune ouverture n'y laisse pénétrer aujourd'hui la lumière extérieure (1).

Les voûtes d'arêtes, simplement construites en moëllon, reposent sur quatre rangées de colonnes cylindriques peu élevées, terminées par des chapiteaux disposés élémentairement pour amener la transition du plan circulaire au plan carré. Le départ du chapiteau sur la colonne est accusé par le relief d'un boudin ; puis, prend naissance et s'accroît peu à peu l'arête du tailloir carré destiné à recevoir la retombée des voûtes, et dont les dimensions correspondent à celles de leur première assise. Et, par un artifice analogue à celui qui avait servi à marquer le départ de ce chapiteau,

(1) M. Geay a eu la très grande obligeance de nous faire copier le plan de la crypte relevé par lui, il y a quelques années, et de nous autoriser à nous en servir ici. Nous le prions d'agréer l'expression de notre gratitude, et nous ne croyons pouvoir mieux faire que de joindre à notre travail ce plan intéressant. On y verra les positions respectives du monument roman et de l'édifice actuel. Les parties de la crypte obstruées par les constructeurs gothiques sont indiquées par de larges hachures ; les principales cotes sont marquées.

l'assiette des voûtes est précisée par la forte saillie d'un second tailloir rectangulaire, superposé au premier. Il donne un peu d'élégance à cet ensemble massif et a servi, sans doute, à supporter les cintres en charpente sur lesquels les voûtes ont été moulées.

C'est en 1014 que l'évêque Hilduin avait commencé la basilique romane, pour remplacer l'église latine, devenue insuffisante (1). Peut-être certaines parties de l'ancien édifice avaient-elles été conservées, notamment dans les substructions du chœur. Quoi qu'il en soit, si la crypte qui se voit encore aujourd'hui n'est pas celle de l'église latine, elle a dû en conserver des matériaux, et avec eux cet aspect si primitif qui fait songer à la période antérieure à l'an mil ; rien ne s'oppose à ce que les chapiteaux que nous avons décrits soient ceux de la crypte latine elle-même. La basilique était achevée et consacrée avant la fin du ^x^e siècle, comme nous l'avons dit déjà.

L'intérêt qu'offre la visite de l'édifice inférieur, plus curieux par sa vénérable ancienneté que par les mérites de son architecture, est singulièrement rehaussé à la vue des peintures qui en couvrent une partie notable. Nous abordons de suite l'examen du plus important de ces ouvrages, qui est, en même temps, le mieux conservé.

C'est un sujet cher aux artistes byzantins et romans, un *Christ en majesté*, entouré des symboles des quatre évangélistes. Il occupe une surface des plus défavorables au développement d'une œuvre picturale traitée à une aussi grande échelle. Il est peint sur la paroi brisée en tous sens de la dernière voûte d'arêtes du milieu du chœur, et du mur vertical qui sert de fond, mur au bas duquel devait être appuyé autrefois un autel.

Le Christ, aux proportions colossales, est assis sur un trône dont les montants et les traverses sont garnis d'ornements losangés en damier. Il est vêtu d'une ample robe rouge descendant jusqu'aux pieds et serrée à la taille ; les plis ballonnent autour de la poitrine, et elle est terminée au cou par un galon à dessin quadrillé. Un grand manteau bleu s'attache aux épaules, relevé par le bras gauche, les pans ramenés sur les genoux, et ouvert en avant sur la moitié supérieure du corps. La main droite, qui a disparu, devait bénir à la manière latine ; la main gauche, dont la fonction n'est pas accusée d'une façon très nette, tient, sans doute, le livre de vie. Les pieds nus sont sans traces de stigmates et reposent sur la traverse inférieure du siège. Le visage, vu de face, comme tout le

(1) *Cathédrale de Limoges*, par l'abbé Arbellot, p. 16 et *passim*. — Paris, Haton, 1883, in-8.

corps, porte la barbe complète et courte ; les cheveux longs et ondulés retombent sur les épaules. Une auréole circulaire entoure la tête ; elle est composée de quatre cercles concentriques de diverses couleurs et coupée par la croix habituelle. Deux écailles du crépis, détachées de la voûte, ont enlevé les côtés du visage, qui, heureusement, n'en a pas moins conservé sa physionomie, pleine de grandeur.

A la hauteur de l'épaule gauche du Christ se voit un grand aigle nimbé, lui faisant face, les ailes éployées et tenant dans ses serres, de la patte droite, le livre de l'évangéliste saint Jean, qu'il symbolise selon l'usage. Le bœuf de saint Luc est placé du même côté, à hauteur des pieds du Christ. Quant au lion et à l'ange, qui devaient faire pendant aux deux premiers animaux, le lion en bas, l'ange au-dessus, ils ont disparu avec la partie de la voûte que traverse le soubassement des piliers gothiques. Mais cela n'infirme en rien la certitude de l'ensemble de la composition, qui représentait le Christ en Majesté, cantonné des symboles des quatre évangélistes.

Enfin, dernier détail : au-dessous du Sauveur est peinte, sur le mur vertical du fond, une Madeleine, aux proportions minuscules, qui embrasse le pied droit du Christ ; elle est vêtue d'une robe longue, ses cheveux flottent sur ses épaules. Le contraste des figures ajoute à l'effet de grandeur cherché par l'artiste pour représenter la divinité toute puissante et infinie, comparée à la faiblesse humaine, et cet artifice était cher, comme l'on sait, aux mosaïstes de Byzance.

Si l'absence de documents certains ne permet pas de préciser exactement l'âge de la crypte, le même motif nous engagera à garder une sage réserve quant à l'appréciation de la date des peintures qui la décorent. Les attributions qui en ont été faites jusqu'ici ont varié du ^x^e au ^{xiii}^e siècles.

Il ne serait pas matériellement impossible que la peinture que nous venons de décrire remontât au ^x^e siècle, puisque la partie de l'édifice qu'elle recouvre appartient à l'église terminée et consacrée en 1095 ; et si le style de l'architecture de la crypte est demeuré latin, on ne saurait méconnaître que le sentiment qui a présidé à la composition et à l'exécution de l'œuvre décorative, ne soit tout empreint des traditions de l'art antique tel qu'il nous a été transmis par les artistes de Byzance. Cependant, la comparaison de cette scène avec la plupart des sujets analogues connus nous engage plutôt à proposer le ^{xiii}^e siècle comme date de son exécution.

En effet, sans parler des peintures murales qui peuvent être rapprochées de celle-ci, et qu'il faudrait rechercher en dehors de la région, comme, par exemple, le *Triomphe du Christ*, de l'abbaye de Lavaudieu (Haute-Loire), savamment étudié au congrès des Sociétés des Beaux-Arts tenu en 1896, par M. Giron, et attribué, d'une façon très plausible, au ^{xii}^e siècle, nous nous bornerons à faire ressortir l'analogie de la scène que nous venons de décrire avec les représentations du même sujet tel que l'ont compris et traité les premiers orfèvres émailleurs de Limoges.

Parmi les motifs que ces derniers affectionnaient de préférence pour décorer le panneau principal de leurs châsses, il n'en est pas de plus fréquent que la *Majestas Domini*, avec le Christ assis en gloire dans la *vesica piscis*, supprimée ici, il est vrai, mais qu'il était impossible d'établir d'une façon acceptable pour la vue sur la surface brisée que recouvre le sujet. Un siège, représenté d'une manière plus ou moins rudimentaire, remplacé parfois par l'arc-en-ciel, supportait le Sauveur, les pieds nus, sans trace de stigmates, bénissant, tenant le livre de sa doctrine et cantonné des quatre symboles des évangélistes, placés, habituellement, dans le même ordre qu'ici. Le type du Christ est le même, nimbé d'une auréole circulaire, crucifère et polychrome, portant les cheveux longs et toute la barbe. La forme et la disposition du manteau et de la robe sont à peu près invariables aux ^{xi}^e et ^{xii}^e siècles dans les travaux des peintres et des orfèvres ; les plis ont la même ampleur, et le galon quadrillé qui borde la robe autour du cou est lui-même fréquent dans les ouvrages de nos orfèvres émailleurs. Il est peu de collections importantes où on ne puisse se convaincre de l'exactitude de ce rapprochement en examinant quelqueune des vieilles châsses sorties des ateliers de Limoges (1).

Le sujet que nous avons décrit fournit la décoration principale de la crypte. Cette peinture, la plus ancienne qui se trouve dans la région, est peu connue et nous croyons qu'aucune reproduction n'en a été publiée. Nous joignons à cette description un dessin aussi fidèle que possible ; il la complètera avantageusement.

Nous ne dirons qu'un mot des autres traces d'ornementation polychrome que l'on aperçoit dans les différentes parties de la crypte.

Et d'abord, il convient de remarquer le décor des chapiteaux sur

(1) Ce rapprochement pourrait s'étendre aux miniatures des manuscrits que nous ont laissés les enlumineurs contemporains des artistes dont nous venons de nous occuper.

lesquels repose la partie des voûtes ornée de la peinture du Christ. Il est formé d'éléments géométriques et rudimentaires ; parmi eux nous signalerons, en particulier, les frises de cercles aux anneaux concentriques et polychromes qui garnissent la partie en encorbellement du dernier tailloir, motif semé à profusion sur les espaces libres des châsses par les premiers orfèvres.

Le côté sud du déambulatoire, le seul accessible aujourd'hui, montre enfin quelques restes de décoration, malheureusement très frustes et à peu près effacés par le frottement. Sur la paroi verticale de gauche, en regardant l'abside, on distingue encore deux personnages debout, placés chacun sous une arcade. Le style architectonique du décor rappelle celui des miniatures du ^{xiii}^e siècle, et la toiture de l'édifice qui y est figuré se termine par une crête ajourée, en *entrées de serrure*, identique à celles des châsses limousines.

Louis BOURDERY.

MADAME DE MIRABEAU

(SUITE)

A cette époque et presque en même temps se traitait dans la famille une affaire qui aurait dû mettre un terme à ces luttes et réconcilier les époux si la chose eut été possible : nous voulons dire le mariage de leur fille Charlotte-Elisabeth avec M. Charles-Louis-Jean-Gaspard de Lasteyrie, marquis du Saillant (1).

Cette jeune personne était la préférée du marquis de Mirabeau, *parce qu'elle était fort belle et qu'il aimait les jolies figures* (2). Aussi voulut-il lui constituer une dot qui, pour ces temps là, était vraiment princière. Ne pouvant le faire seul, il fut obligé d'écrire, cette fois, à sa femme pour lui fixer en quelque sorte la somme à donner à leur fille, et à sa belle-mère qu'il avait assez mal accueillie, quelques jours auparavant, mais que cette fois il voulut intéresser au bien-être de sa chère enfant (3). Il obtint ce qu'il désirait de ses deux ennemies, et bien que l'une et l'autre connussent les sentiments de la fiancée à leur endroit (4), la raison et le cœur furent

(1) M. du Saillant n'était pas riche, dit la pièce que nous avons sous les yeux. C'est ce qui explique sans doute son courage à entrer dans une famille aussi divisée, partant menacée d'une ruine prochaine. Il habitait le Saillant, commune de Voutezac (Corrèze).

(2) Lettre de Madame de Mirabeau à M. de Magardeau.

(3) « Je donne à ma fille malgré mon état de gêne que vous devez connaître 60,000 ll. ; il conviendrait, ce me semble, que vous en fissiez autant et que votre mère (*sic*) se montrât un peu généreuse. » (*Lettre à M. de Magardeau citée par Madame de Mirabeau à la reddition de comptes, après le jugement en séparation*).

(4) Madame du Saillant fut constamment contre sa mère et avec son père chez lequel elle habita. Le comte de Mirabeau se plaint dans ses lettres de Vincennes du sort heureux que son père fait à celle-là et de l'acharnement qu'il met à le poursuivre, lui qui n'a rien fait pour mériter tant de rigueurs.

plus forts que le ressentiment : elles se montrèrent généreuses (1). Madame de Mirabeau s'inscrivit au contrat (2) pour une somme égale à celle de son mari, c'est-à-dire pour soixante mille livres, et sa mère pour trente mille livres, ce qui constituait à Madame du Saillant une dot de cent cinquante mille livres.

Cet acte important pour la famille n'amena aucun changement dans les rapports de M. et de Madame de Mirabeau ; il ne fut pas même un temps de répit à leur commune haine. Ils traitèrent cette affaire où ils devaient tous les deux intervenir, sans cesser de se poursuivre avec acharnement.

Dans cette lutte qui tout à l'heure va dégénérer en un vrai scandale, M. de Mirabeau aura sur sa femme un grand avantage, dont il essayera de tirer parti au mieux de ses intérêts, pour gagner le plus de monde possible à sa cause : il sera calme et gardera autant de sang-froid que Madame de Mirabeau mettra de fougue dans ses attaques. Et comme dans ces sortes de combats le droit apparent reste toujours à celui qui se cache le mieux, tout le monde, même Madame de Vassan, sera contre elle : « Toutes me donnaient tort, parce que je mettais plus d'ardeur que mon tyran à me défendre ; mais lui mettait plus de perfidie et profitait de l'exaspération où me jettèrent tant d'injustices et de calomnies, et comme je ne parlais que de mon malheur, que personne ne voulait comprendre, je fatiguais ma mère qui, elle aussi, m'abandonna pour aller vivre avec ma fille et son mari (3). »

Ce départ finit par mettre Madame de Mirabeau hors d'elle-même et lui faire perdre toute mesure, tout sang-froid. Elle s'en prit alors à tout et à tous, à son mari « *qui a eu l'audace de calomnier une fille devant sa mère* (4) ; à sa mère *qui n'a rien à lui reprocher* ; à sa fille *qu'elle avait comblée de ses bienfaits et qui la paye en perfidie* » (5).

(1) M. de Loménie commet une erreur en affirmant que le marquis donna à sa fille 80,000 ll. La vente faite en 1818 des biens de Mirabeau par M. du Saillant à M. Jean-Baptiste Sirey, ancien chef-adjoint à la division criminelle du ministère de la justice, son gendre, porte que Madame du Saillant, sa belle-mère, reçut 60,000 ll. du chef de son père, autant de sa mère et 30,000 ll. du chef de sa grand'mère de Vassan. Mais elle ne reçut au comptant que 80,000 ll. Il lui restait dû 70,000 ll. quand éclata la Révolution et commença l'émigration (Minutes de M. Ruchaud, notaire à Pierrebuffière).

(2) Ce contrat fut passé au château de Pierrebuffière le 7 novembre 1763 (Voir les mêmes minutes).

(3) Lettre à M. de Magardeau.

(4) Il n'en était rien. Madame de Vassan ne quitta sa fille qu'à cause de l'impossibilité momentanée de vivre avec elle.

(5) Lettre à M. Radot, juin 1780.

De cette façon, elle parvint à indisposer ceux-là mêmes qui lui portaient le plus d'intérêt. C'est alors qu'elle éprouva la solitude du malheur : personne pour lui donner un conseil — il est vrai qu'elle n'en voulut jamais recevoir, — rien que des flatteurs pour l'approuver et la désespérer davantage en exagérant ses droits et les torts de son mari (1).

Ainsi délaissée par ceux qui auraient pu lui être le plus utile, elle erra d'un endroit à un autre : tantôt à Aigueperse, à Pierrebuffière, au Treuil, à Chéronnac (2) ; elle finit par s'installer comme pensionnaire libre au couvent de l'abbaye des Allois.

Ce séjour tranquille fut incapable de rendre le calme à son âme et la paix à son esprit. Elle s'y déplut bien vite ; or, ne sachant désormais à quelle porte hospitalière ou amie frapper, elle voulut forcer son gendre à la recevoir (3). Mais comme celui-ci vivait en bonne intelligence avec son beau-père, il la refusa par crainte de déplaire à celui-ci ; il devint de ce jour un autre ennemi pour elle.

On pourrait croire que, dans cette circonstance, Madame de Mirabeau combattait par pur amour de la guerre ; il n'en est rien, elle défendait seulement ses intérêts menacés. Sa mère, nous venons de le dire, l'avait quittée, fatiguée de ses doléances perpétuelles ; désirant comme les vieillards la paix dans le calme, elle s'était retirée chez M. du Saillant son petit-gendre. Or la marquise vit dans ce séjour un péril pour la fortune de sa mère qui possédait encore un avoir assez considérable ; connaissant sa fille et son mari, elle redoutait que le gendre ne captât l'héritage à son détriment. Ce raisonnement n'était pas, nous le verrons, sans de sérieux fondements.

Cette année 1766 ouvrit la période des violences.

Jusqu'ici, les hostilités n'avaient été marquées que par la séparation, non pas assurément de gré à gré, mais imposée par le plus fort. Après la fixation de la rente dont nous avons parlé plus haut, des amis écrivirent au marquis que sa femme se compromettrait à Limoges avec un militaire, un garde du corps.

L'accusation trouva de l'écho, comme bien on pense, et cet excellent mari qui, après avoir renvoyé sa femme, vivait *en frère*

(1) C'est à ce moment que commencèrent à se grouper autour d'elle une troupe de parasites de toutes conditions, qui contribuèrent pour une large part à sa ruine totale.

(2) Nous avons vu une lettre de cette époque où elle fixe son itinéraire de la manière que nous venons de dire.

(3) Il habitait à cette époque le château de Brie (commune de Champa-gnac), de temps en temps celui de Pierrebuffière.

avec la jeune Madame du Pally, obtint du ministre Bertin, son cousin par alliance, une lettre de cachet contre son épouse (1).

Quiconque s'en rapporterait aux maximes du marquis de Mirabeau pour le juger s'exposerait grandement à ne le connaître qu'imparfaitement, partant à se le représenter tout autre qu'il était réellement ; de la théorie à la pratique chez lui, il y avait du chemin. La théorie était pour le public qu'il cultivait avec tant de soin, et pour lui seulement quand elle ne le gênait pas, mais la pratique suivait ses intérêts particuliers comme dans le cas présent.

M. de Loménie rappelle avec un à-propos remarquable, au sujet de cette lettre de cachet, qu'en 1755, ayant voulu, à la demande de son régisseur, obtenir un ordre du roi contre deux vauriens de sa commune, il lui fut refusé et qu'à l'occasion de ce refus il écrivit les réflexions suivantes : « Je ne le ferai plus et je m'en repens quoique ma demande n'ait eu aucun effet. Il y a des tribunaux réglés pour tout ; ils ont leurs défauts, mais nous ne sommes faits que pour les souffrir et non pour employer les moyens que la Providence nous a départis de plus qu'aux autres à intervenir l'ordre de la justice. Je ne le ferai plus et je recommande à ceux qui me succéderont, s'ils ont la patience de lire ceci, de ne le jamais faire, quelque plausibles que puissent être leurs raisons particulières, selon le cas, car c'est un grand abus pour les conséquences » (2).

C'est un noble langage qu'il tenait là, mais il aurait bien fait de s'en souvenir, onze ans plus tard, quand il demandait la lettre dont nous venons de parler, lui qui avait tant de *raisons plausibles de ne le faire jamais*, surtout contre sa femme qui assurément avait des torts, mais qui ne les avait pas tous ; dans le premier cas sa théorie faisait honneur à son esprit et à son cœur, mais dans le second elle nuisait à ses intérêts : voilà pourquoi sa conduite fut contraire à ses maximes. Nouvelle preuve qu'un homme considérable, fut-il *l'ami des hommes*, peut parler bien et fort mal agir, suivant que ses intérêts sont en jeu ou non.

En vertu de la lettre de cachet, Madame de Mirabeau fut enfermée à l'abbaye des Allois, là même où elle s'était retirée comme pensionnaire libre, quelques mois auparavant.

Avec le caractère et les sentiments qu'il lui connaît déjà, le lecteur se fait facilement une idée de l'état d'exaspération où la mit sa

(1) Ce n'était pas la première, semble dire son fils ; à l'en croire il en avait obtenu une autre contre son frère Louis-Alexandre après son échauffourée de Bruxelles.

(2) *Les Mirabeau*, de M. de Loménie, t. II, p. 473 et 474.

détention, par ordre de son mari. C'est de la fureur, c'est de la rage; elle s'irrite contre les religieuses qui la gardent, les accuse d'indécatesse (1), même de lui refuser le nécessaire. *Tous les jours et sous le moindre prétexte ce sont de nouvelles scènes d'injures*, dit Madame de Lentilhac, la supérieure; elle redoutait même qu'elle fit plus. Aussi prie-t-elle le marquis de reprendre au plus tôt sa femme (2). Quand elle n'avait personne à molester, Madame de Mirabeau s'attaquait aux choses de la maison: dans le jardin elle arrachait des arbres les fruits non mûrs (3); en un mot, son état était une véritable démence à laquelle il fallut mettre un terme (4).

Les religieuses ne voulant plus la garder, le marquis résolut de traiter une seconde fois — il aimait assez les arrangements — avec les parents de sa femme; dans des conventions, qui ressemblent beaucoup plus à un marché qu'à une affaire d'honneur, M. de Mirabeau laisse son épouse choisir à Limoges le couvent qu'elle préférera pour s'y retirer comme pensionnaire libre, *pouvant sortir en ville pour les visites de bienséance ou tout voyage qui se fera, cependant, sous le bon plaisir de celui-ci resté juge de son utilité; lui, à son tour, doit demander la révocation de la lettre de cachet et lui payer, cette fois tous les mois et sans retenue, les 500 livres de rente promises.*

Ce nouveau traité ne fut qu'un armistice pendant lequel les deux parties se préparèrent à de nouvelles luttes; c'était tout d'abord l'honneur qui était en jeu; désormais ce sera l'intérêt qui les mettra en présence. Voici quel en fut le prétexte:

Le 4 novembre 1770, M^{me} de Vassan (5) mourait au château de

(1) D'après les conventions, son mari devait lui donner tous les mois 500 ll. de pension; mais depuis quelque temps il ne lui en donnait plus que 400. Elle se figurait que les religieuses gardaient le reste.

(2) *Les Mirabeau*, de M. de Loménie, t. II, p. 475 et suivantes.

(3) *Lettres originales du donjon de Vincennes*, t. 1^{er}, p. 130 et 131.

(4) M. de Loménie commet une erreur involontaire en assignant à la lettre de la supérieure la date de 1760; il est en retard de six ans puisque la lettre de cachet est de 1766.

(5) Cette date et le lieu de sa mort semblent nous être indiqués par une lettre du comte de Mirabeau à son cousin, M. de Lavaud de Saint-Etienne, Jean-Baptiste de La Lande.

Pierre-Buffière, 6 novembre 1770.

Je vous supplie, mon cher ami et parent, de vouloir bien m'aider dans une occasion critique et pressée. M^{me} de Vassan mourut avant hier soir et arrive demain à Saint-Bonnet pour y être enterrée. Il faut un dîner aux ecclésiastiques. J'envoie des provisions et un cuisinier à la diable. Je vous aurais bien des obligations de prêter chez le curé des couverts, du linge

Pierrebuffière, chez sa petite-fille, M^{me} du Saillant, avec laquelle elle demeurait depuis sa séparation d'avec sa fille, qui habitait de son côté tantôt Limoges, tantôt Saint-Junien (1). Cette mort, jadis tant désirée par le marquis, ne devait que lui causer de nouvelles déceptions quand elle arriva, car il comptait bien que sa belle-mère, qu'il faisait surveiller de très près par son gendre, M. du Saillant (2), et qu'il avait fait interdire du reste, parceque, durant les derniers mois de sa vie, elle était tombée en enfance, il comptait disons-nous, qu'elle n'avait pas fait de testament. Or il se trompait, elle en avait fait un, déclaré valable, qui donnait à sa fille, M^{me} de Mirabeau, à titre de biens paraphernaux, toutes les réserves faites au contrat de mariage de celle-ci, soit une terre (3) de 8,000 livres de rente, stipulant qu'elle en jouirait en dehors de son mari (4).

Ce testament, qui renversait les projets du marquis, puisqu'il rendait inutiles les mesures prises, lui arrachait toute la fortune de sa belle-mère. Ce fut l'occasion d'un procès et de la ruine des deux familles, car les époux y mirent un acharnement sans pareil.

Tout d'abord M^{me} de Mirabeau, aussitôt sa mère décédée, réclama l'exécution des conventions, c'est-à-dire une pension portée de six mille à dix mille livres ; d'autre part, le marquis qui savait sa femme sans argent et dans l'impossibilité de venir l'attaquer à

même s'il en a besoin, etc. Aimez moi comme je vous aime et vous considère. comte de MIRABEAU. — (*Vie de M^{me} de la Tour-Neuville*, par M. le Comte de Brémont d'Ars).

(1) Nous avons cherché les traces de son passage dans cette ville ; nous voulions savoir si elle y possédait quelques immeubles. Personne n'a gardé souvenir de son séjour, quelques personnes seulement savent qu'elle y habita sans y posséder la moindre chose.

Nous devons à l'obligeance de M. le doyen de Saint-Junien quelques détails qui nous ont fixé sur ce point. Elle s'était retirée chez une amie, M^{me} de Fornel de La Laurencie, dont la maison, incendiée il y a quelques années, est aujourd'hui un café situé en face de la Mairie. M^{me} de Mirabeau avait fait la connaissance de M^{me} de Fornel à Paris, et cette liaison se continua en Limousin. Ces dames, nous avons pu nous en convaincre bien des fois, étaient intimes et s'écrivirent des lettres fort tendres. Seulement, nous ne savons pourquoi, M^{me} de Mirabeau ne désignait son amie que sous le nom de *chérie dévouée et tendrement aimée de Saint-Junien*.

(2) Ce n'est donc pas sans raison que nous disions plus haut que M^{me} de Mirabeau redoutait pour ses intérêts le séjour de sa mère chez son gendre.

(3) C'était la terre de Brie.

(4) Nous avons accepté ces chiffres en résumant le récit de M. de Loménie, qui a lu les mémoires du marquis.

Paris, puisque les conventions, qu'il comptait bien lui faire exécuter sur ce point, lui interdisaient de quitter le Limousin sans sa permission, lui opposa une fin de non-recevoir. C'était, dans le cas, méconnaître le caractère de la femme irritée et particulièrement celui de la sienne que rien n'arrêta jamais. Elle n'avait pas d'argent, il est vrai, mais elle sut bien en trouver et les conventions passées autrefois ne l'auraient pas gênée outre mesure, quand bien même son mari, tout le premier, ne les eut pas déchirées. Aussi la voyons-nous arriver à Paris lorsque tout le monde la croit en province, faisant irruption dans la maison de son époux dont elle a forcé la porte, mangeant et buvant à sa table sans le moindre embarras. C'est en vain qu'on essaye de l'intimider, que le ministre Bertin lui-même s'en mêle ; rien désormais ne saurait l'arrêter, et si elle fait semblant de céder un instant, c'est pour recommencer de plus belle. La lutte est sans merci.

Evidemment M^{me} de Mirabeau n'était pas seule à batailler : toute seule, en effet, la femme ne résiste pas si longtemps. Elle était encouragée et soutenue par des amis qui, pour n'être pas si puissants que ceux de son adversaire, n'en étaient pas moins décidés.

Ces partisans des époux ennemis, dont nous signalons le dévouement, étaient-ils dans le cas présent vraiment des amis ? Si oui, ils comprenaient l'amitié d'une façon toute nouvelle. Leurs communs efforts auraient dû tendre à ménager un rapprochement, se souvenant que c'est surtout dans un ménage qu'est vrai le proverbe qui dit que « mauvais accommodement vaut mieux que bon procès ». Aucun ne tenta à les réunir, au contraire. Le grave bailli disait à son frère : *que la toile étant levée, il fallait que la pièce se joue*. Il devait y avoir assurément, entre tout ce monde, un intérêt que nous ne pouvons percevoir à cette distance.

Aux étrangers, prétendus amis, vinrent se mêler les enfants, prenant parti pour le père ou la mère, suivant leur avantage. C'est d'abord M^{me} du Saillant, la préférée du marquis, qui embrassa avec ardeur la cause de son père (1) ; ensuite M^{me} de Cabris qui, jalouse des avantages faits à sa sœur, se ligua contre lui parce qu'elle le rendit responsable de cette inégalité. C'est-elle qui préleva sur sa dot pour fournir à sa mère l'argent nécessaire au voyage de Paris tout d'abord et au procès ensuite ; puis c'est le tribun que la tendresse pour ses parents ne fit jamais souffrir, qui est tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre et qui les calomnie l'un après l'autre, sui-

(1) Après la prise de possession de la terre de Brie par M^{me} de Mirabeau, M^{me} du Saillant, sa fille, vint à Paris où elle dirigea la maison du marquis son père.

vant l'intérêt du moment. Quel triste spectacle présente cette famille ! C'est un torrent de boue que les adversaires se jettent à la figure ; c'est le fils qui tient la plume pour composer le mémoire, c'est la mère qui le porte à l'imprimeur, c'est la fille qui le paye ; tous trois sont ligués pour injurier leur époux et leur père. Il est vrai que M^{me} de Mirabeau essaye de se justifier en représentant le factum de son fils comme de justes représailles, en affirmant ensuite qu'il avait dépassé ses intentions (1) : « J'ai été si souvent calomniée, mon cher Magardeau, notamment à propos du mémoire que M. le comte, mon fils, composa pour ma défense, que j'ai cessé de m'émouvoir ; mon tyran qui, pour gagner son procès, n'a pas craint d'attribuer des crimes à sa femme et à son fils, pourrait bien, maintenant qu'il l'a perdu, me représenter auprès de mes gens comme une femme tarée, comme la plus déshonorée des mères (2). M. le comte a dépassé les mesures d'une manière qu'il regrette lui-même et que je déplore aussi, mais a-t-il été vraiment si coupable qu'on ne manquera pas de vous le dire en Limousin ? Les souffrances injustement endurées aigrissent à la fin le caractère et poussent à la vengeance. Lui n'a reçu de son père qu'injustices. Je vous dis cela, mon cher Magardeau, pour vous prémunir contre ce qu'on vous affirmera dans mes terres (3). »

Aux explications de la mère viennent se joindre celles du fils ; lui aussi reconnaît dans ses mémoires être l'auteur du factum, œuvre *horriblement coupable*, dit-il, mais qu'il explique aussitôt en disant que sa mère, à genoux devant lui, le pria de la venger en se vengeant lui-même de la plus sanglante injure.

Le comte fut le préféré de M^{me} de Mirabeau, préférence mal placée, nous allons le dire bientôt. Elle en parlait toujours avec avantage. Dans une lettre datée de Paris elle écrivait (4) : « M. le comte a été récusé par son père ; il ne lui paye rien, l'abandonne et de plus voudrait, s'il pouvait, me le faire déshériter. Je n'en ferai rien et mon fils se conduit très bien avec moi et vient me voir souvent ; il cherche à réparer.

» La nature ne perd jamais ses droits et l'on est toujours prêt à pardonner à ses enfants ; soyez sûr que nous viendrons à bout des chicanes de notre tyran ; il me tourmente et fait manger le bien de

(1) Cette raison n'est pas admissible, car elle lut le mémoire avant de le livrer au public ; il fut même imprimé à l'insu de l'auteur par sa mère et sa sœur.

(2) Il accusait sa femme d'inceste avec son fils.

(3) Lettre de M^{me} de Mirabeau à M. de Magardeau, 16 octobre 1782.

(4) Toujours à son confident, M. de Magardeau.

ses enfants sans faire son bonheur ; il les tourmente et ne leur donne rien et ne veut point ni leur bonheur ni leur bien-être et les rend malheureux (1). » Dans une autre, sans date, écrite en termes amphibologiques, elle parle de l'affront fait à son fils, affront qui rejaillit sur la mère : « Il n'a pas voulu lui donner son nom. » Nous croyons qu'elle fait allusion à l'engagement du tribun. Le père en effet le trouvant si laid, peut-être encore plus au moral qu'au physique, ne voulut pas qu'il portât son nom au régiment, et le fit appeler M. de Pierrebuffière. Ailleurs encore : « Mon fils a fait à l'endroit de son père tout ce qu'il devait faire pour obtenir son pardon, mais il n'a jamais voulu pardonner. Il a parlé à son cœur et son cœur n'a rien répondu ; il a parlé aussi à sa conscience, celle-ci est devenue sourde. Puis-je ne pas l'aimer si malheureux, si abandonné ? N'a-t-il rien, lui, à se faire pardonner ? (2). » Cette lettre rappelle la tentative que fit auprès de son père, Honoré-Gabriel, enfermé au donjon de Vincennes, pour obtenir sa liberté. Il esquisait en termes éloquents à M. Dupont, chargé du message, le fond de sa supplique. Nous allons la donner, bien qu'elle nous éloigne de notre sujet, comme une preuve de son art de bien dire (3) :

« Vous avancez dans la carrière que vous avait destinée la Providence. Puisse-t-elle la prolonger ! Les enfants d'une de vos filles (4) croissent sous vos yeux : eux seuls sont élus ! La nature en avait appelé d'avantage ! Mais enfin vous feront-ils oublier votre fils ? Vous n'avez jamais voulu en être aimé puisque vous ne l'avez pas aimé : cependant il vous a tendrement chéri ; jamais il n'est sorti de votre bouche un mot flatteur qui put l'encourager, développer et élever son âme, et le seul temps où vous ne lui refusâtes pas toute justice fut celui où vous ne le jugeâtes que par vos yeux et votre opinion propre. Il a lutté contre la prévention, contre la froideur, contre l'injustice ; il s'est découragé enfin, il s'est indigné, il s'est égaré, mais il n'a point cessé de vous aimer..... Votre cœur n'est-il jamais oppressé lorsque vous pensez que vous même avez inutilement votre famille, que vous avez condamné votre fils sans l'entendre, sur les rapports intéressés et suspects et peut-être sur les calomnies les plus atroces, que vous exercez envers lui un droit

(1) Cette lettre fut écrite en 1782, partant après tout ce qu'avait dit, écrit et fait contre sa mère le tribun, qui sut bien dire et jamais bien faire.

(2) Nous citons des extraits de ses lettres, sans ordre chronologique, pour démontrer seulement les sentiments de M^{me} de Mirabeau envers son fils.

(3) Lettre originale, t. II, p. 577.

(4) M^{me} du Saillant.

barbare que nul homme n'a ni ne peut avoir sur un autre homme ; que vous avez étouffé ses talents, détruit ses forces, appauvri son être moral, abrégé sa vie physique ? Je vous en conjure au nom de vous-même : n'attendez pas un repentir tardif qui empoisonnerait vos dernières années ; vous n'auriez pas la force de le manifester, mais il aurait bien celle de vous déchirer le sein. N'aggravez pas sur votre tête par ces images terribles le fardeau de la vieillesse, à laquelle vous touchez ; ne mettez pas entre vous et l'inévitable abîme de la mort, le remords qui la rend si effrayante. Adoucissez la pente rapide de vos jours par le charme d'un bienfait, si vous voulez appeler ainsi ce que je crois un simple acte d'équité. Qu'à vos derniers moments, le souvenir de votre fils, consumé de douleurs ou mort de désespoir, ne soit pas la furie vengeresse que déchainent contre vous la justice violée et la nature outragée. »

Si le comte de Mirabeau fut un moment pour sa mère, il fut aussi contre elle et pour son père, suivant son intérêt qui fut du reste toujours, disons-le encore, sa seule ligne de conduite (1). Il avait proféré des horreurs contre son père ; il va écrire avec la même verve contre sa mère, l'accusant *d'avoir déchargé sur lui, dans un moment de colère, un pistolet à bout portant*, et autres choses.

Déjà, au temps où il était bien avec elle, il l'avait comparée à Ninon de Lenclos. Que devait-il faire et dire une fois mal et pour son père ! Le lecteur le devine.

Puisque nous avons parlé de celui des enfants qui prit une part plus active aux démêlés de la famille, pourquoi ne dirions-nous rien des autres, dont quelques-uns n'y restèrent pas tout à fait indifférents, ne serait-ce que pour montrer encore une fois les déplorables effets sur la famille, de la discorde entre les parents au seul point de vue de l'éducation ? Que l'on nous pardonne donc cette digression. Nous allons laisser encore la parole au tribun, qui appréciera avec son exagération habituelle chacun des siens et nous fera voir ce qu'était cette maison en 1778.

« Mon père n'est pas vieux, il n'est que de 1715 ; mais tout le monde dit qu'il n'a pas un jour de santé. Hélas ! il est bien difficile de tourmenter les autres sans se tourmenter soi-même. Cet homme aurait pu et dû être heureux. Il jouissait d'un nom connu, qu'il avait su rendre illustre, d'une grande fortune, d'un grand crédit. Il avait des enfants presque tous susceptibles d'aller au bien, peut-être au grand. Je n'excepte pas la C. (2), dont l'esprit a une éten-

(1) Fant-il être singe, loup ou renard, disait son père, tout lui est égal, rien ne lui coûte.

(2) C'est M^{me} de Cabris dont il est ici question.

due et une sagacité peu communes, même chez les hommes les plus distingués par leurs talents, qui avait, avec tout l'éclat de la plus brillante jeunesse, les yeux noirs les plus éloquents, la fraîcheur d'Hébé, cet air de noblesse que l'on ne trouve plus que dans les formes antiques, une taille comme je n'en ai point vu d'aussi belle ; qui avait avec tout cela, dis-je, cette souplesse, cette grâce, cette magie de séduction qui n'appartiennent qu'à la femme. Quelque dépravées que j'aie trouvées depuis son âme et sa raison, je persiste à croire qu'à dix-huit ans cette perversité était à un fond immense. » Il continue par un portrait peu flatté et des appréciations peu élogieuses au sujet de sa sœur, puis il termine : « Cette femme étonnante était susceptible de générosité par amour propre, de sensibilité par illusion, de constance et de fidélité par opiniâtreté..... Mon frère, né avec beaucoup d'esprit et de gentillesse, était fait pour prendre à la cour, si une éducation détestable, une longue perte de temps et l'inconcevable sottise d'enterrer au Saillant son adolescence, ne l'avaient rendu crapuleux. Son cœur était bon, sa tête peu forte, mais qui sait ce qu'elle eût été. » Et ailleurs il ajoute : « Mon frère perdu de débauches et de crapule, deux fois gros comme moi, avec cinq pouces de moins, est incapable de tout retour sur lui-même et aussi vieux à vingt-cinq ans que l'est le commun des hommes à soixante (1). »

« La du Saillant (*sic*) n'était et ne sera bonne que pour faire une mère. La religieuse avait certainement beaucoup de vigueur de tête ; on l'a prise pour de la folie (2)..... Elle n'était pas faite pour meubler un couvent ; elle eut joué un grand rôle dans le monde. Pour moi j'étais né avec les germes de tous les talents militaires, quelque esprit, beaucoup d'audace et une âme très énergique. Avec cela on trouve sa place.

» Ma mère a long temps adoré mon père ; elle l'eut aimé toujours s'il l'avait voulu. Il était assez facile de la mener (3) ; il a

(1) Ce que dit ici Gabriel Mirabeau est confirmé par une légende que nous avons souvent ouï raconter et qui a cours dans tout le pays de Limousin. Il est dit qu'à bout de ressources et ne pouvant se procurer d'argent, il allait, accompagné de quelques domestiques, détrousser les voyageurs sur les grands chemins et poussait l'audace jusqu'à se nommer. « Je suis Mirabeau. Inutile de vous défendre. Donnez-moi votre argent et continuez votre route. »

(2) Elle eut au couvent des crises qui relèveraient de nos jours de la clinique de Charcot. Elles furent si violentes que la supérieure la fit lier. C'est contre ce traitement qu'il s'élève très fort dans une lettre à sa mère.

(3) Il y a tant de contradictions dans ses jugements sur la même personne, suivant qu'il est bien ou mal et souvent même à quelques jours de distance, que celle-là n'a pas lieu de nous surprendre ; ce n'est qu'une de plus.

prétendu la subjuguier parce qu'il est impérieux, tyran et qu'il la haïssait. On ne subjugué pas les caractères forts et entiers et les imaginations chaudes. Ma mère a couru à sa perte, et son mari l'a bientôt consommée. Mon père, par sa lésinerie d'abord, sa dureté ensuite, enfin ses préjugés, après son avarice et ses haines, nous a tous défigurés, mutilés, perdus. »

Il termine par son oncle le bailli, qu'il dépeint ainsi : « Mon oncle a l'âme et les vertus d'un héros ; il avait les plus grands projets pour sa famille, et la fortune a montré qu'elle voulait les seconder, puisqu'il est et sera très riche (1). Mon père n'a pensé qu'à puiser dans sa bourse au jour le jour, qu'à l'entourer, l'obséder, le garotter (2). »

Cet oncle, le *vertueux* bailli, la marquise de Cabris sa nièce le traita avec le même respect qu'elle avait traité son père, c'est-à-dire qu'elle le traina dans la fange. A l'orateur, le bailli écrivait un jour une lettre où nous relevons le passage suivant : « Je ne puis, Monsieur le comte, vous exprimer mon étonnement en recevant la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, le 31 du mois dernier (juin 1779). Elle me parvient juste au moment où il plaît à madame votre sœur de me diffamer par le plus odieux, le plus calomnieux et le plus infâme libelle, qu'elle vient de répandre dans le public (3). »

C'est un triste tableau, disons-le encore une fois, que présente cette famille, et l'oncle de tous ces enfants avait raison de dire que, depuis le commencement du monde, il n'en exista jamais de semblables. Mais la cause d'un si grand mal ? Le bailli qui était si intelligent dut la chercher et la trouver facilement ; il s'aperçut donc bien vite que les divisions dans le ménage ne favorisent guère la bonne éducation des enfants ; à ce sujet, il avait bien quelques reproches à s'adresser puisqu'il ne chercha jamais à calmer son frère ; tout au contraire, il l'excita en exagérant les défauts de sa belle-sœur. Mais il dut surtout remarquer que ses neveux n'avaient aucune croyance ; or, un esprit religieux comme lui devait savoir que la foi est nécessaire à l'enfant, et que la reli-

(1) Le tribun fit presque toujours beaucoup de compliments à son oncle parce qu'il était riche et qu'il en attendait de l'argent, ensuite parce qu'au temps de sa détention au donjon de Vincennes il comptait qu'il interviendrait auprès de son père pour lui rendre la liberté. Il n'en fit cependant rien.

(2) *Lettre à Sophie*, tome II, p. 440.

(3) A ce moment le bailli était brouillé avec son neveu qui était alors pour sa mère et contre son père, partant avec sa sœur. Le ton de la lettre l'indique assez.

gion est la grande école du respect. Il ne dut pas être surpris que son frère ayant semé le vent récoltât la tempête. Lui-même, à cet égard, remplit-il tous ses devoirs ? Fit-il jamais des observations à ce frère qui, tout préoccupé du sort de l'humanité, ne songea jamais à l'âme de ses enfants ? Peut-être. En tout cas, elles ne furent pas bien pressantes, car les mémoires de l'ami des hommes n'en disent rien, quoiqu'il eut l'habitude de consigner les observations importantes qu'on lui faisait ; surtout elles ne furent pas efficaces. Le plus célèbre des enfants du marquis, Honoré-Gabriel, n'était qu'un déiste, grand admirateur de Rousseau, qu'il déclare digne de tous les respects « par son noble et inflexible courage » ; il le compare au dieu de l'éloquence, à l'apôtre de la vertu ; aussi aurait-il voulu élever sa fille comme un nouvel Emile, déposer dans son âme des germes de bonheur indépendants de l'opinion et des préjugés, c'est-à-dire sans croyances (1). Il redoutait la religion et faisait une confusion volontaire entre la vraie et la fausse dévotion, les traitant toutes deux d'hypocrisie et de méchanceté. L'éducation religieuse de ses frères fut à l'avenant de la sienne : tous vécurent suivant la morale indépendante, c'est-à-dire sans morale.

*
*
*

Maintenant que nous avons dit un mot des alliés de chaque combattant, rappelons sommairement les faits que notre trop longue digression aurait pu faire oublier et qu'il est cependant nécessaire de bien préciser pour comprendre le procès qui n'est plus provoqué par un point d'honneur, mais par un motif d'intérêt (2).

Après l'accusation portée par le marquis contre sa femme, il avait été décidé, disions-nous plus haut, sur l'intervention d'un ami commun et de l'assentiment de M^{me} de Vassan, que, pour éviter un scandale, on ne plaiderait pas, mais que la marquise quitterait le domicile conjugal, qu'elle resterait en province, s'engageant bien à ne plus retourner à Paris. Le marquis, de son côté, s'obligerait à

(1) *Lettres à Sophie*, t. II, p. 340 et *passim*.

(2) Portalis fut, « durant vingt-trois ans, l'avocat le plus renommé de la Provence. Parmi les affaires retentissantes dont il fut saisi, mentionnons le procès de la comtesse de Mirabeau, à laquelle il assura gain de cause contre son mari qui plaidait en personne. Il s'agissait d'une séparation de corps, et la fougue du tribun fut vaincue par le sang-froid de son adversaire. » — G. MERLET, *Tableau de la littér. franç. sous le 1^{er} Empire*, III, 235.

payer à sa femme une rente de 6,000 livres qui serait portée à 10,000 après la mort de sa belle-mère.

Il accepta tout ce qu'on demandait de lui. On aurait voulu la moitié de sa fortune qu'il l'aurait offerte pour se débarrasser de sa femme, quitte, bien entendu, à chercher plus tard, pour dégager sa parole, un motif, une excuse, le moindre prétexte. Evidemment, quand M. de Mirabeau accepta de donner 6,000 livres d'abord, ensuite 10,000 à sa femme, il avait une arrière-pensée : celle de manquer à sa parole, car c'était bien trop pour sa fortune si considérablement entamée. Mais pour le moment il se débarrassait de sa femme, c'était tout ce qu'il voulait. Il verrait bien plus tard ; le hasard qui le servait si bien ordinairement ne l'abandonnerait sans doute pas à l'heure opportune.

Il y avait déjà quelque temps que M^{me} de Mirabeau errait à l'aventure, sans domicile fixe : chez sa mère, à Limoges chez des amis, quand M^{me} de Vassan mourut, lui laissant sa fortune. Le marquis, qui espérait l'avoir, saisit ce prétexte pour refuser de donner à sa femme les dix mille francs promis, car, dit-il, ayant été frustré par sa belle-mère, il ne devait que ce qu'il avait donné jusqu'alors. Les conventions ne mentionnaient pas cette clause, que le testament devait être fait en sa faveur ; mais c'était sa secrète conviction et il agissait en conséquence. Et puis sa femme, avons-nous dit ailleurs, n'avait pas d'argent, ne devait pas quitter le Limousin. Autant de mauvaises raisons qui l'autorisaient à manquer à sa parole. Ce qu'il fit.

Nous avons exposé ailleurs comment M^{me} de Cabris prit sur sa dot assez d'argent pour permettre à sa mère de revendiquer ses droits et comment M^{me} de Mirabeau, à l'exemple de son mari, déchira les conventions en quittant la province pour attaquer son ennemi à Paris.

C'est maintenant que va commencer la lutte décisive ; elle sera longue, sans trêve, acharnée, avec des alternatives de succès et de revers réciproques, pour aboutir à la ruine de tous les deux. C'est d'abord la marquise qui, aussitôt arrivée à Paris, attaque son mari en délivrance du legs de la terre de Brie que lui avait fait sa mère, et joint à sa demande celle des dix mille livres de pension promises.

Sur le premier point elle eut gain de cause, mais, sur le second, elle vit la somme de six mille francs réduite à quatre mille.

Cette sentence à laquelle elle ne s'attendait pas, et qui l'appauvriissait au lieu de l'enrichir, la décontenança un peu. Aussi le ministre Bertin et la marquise de Bérulle, sa cousine, profitèrent-ils de ce moment d'abattement pour lui proposer un autre arrange-

ment qui, pecuniairement, lui donnait satisfaction, mais qui l'exilait encore une fois : le marquis devait lui laisser la jouissance de Brie et lui servir dix mille francs de pension ; mais elle s'engagerait à son tour à rester en Limousin. Elle accepta.

Sa présence à Paris était décidément importune. On ne l'y voulait à aucun prix, car c'était bien un sacrifice que faisait le marquis, dans son état de fortune, que ces dix mille francs pour obtenir le départ de sa femme.

Ce nouvel arrangement ne plut pas longtemps à M^{me} de Mirabeau qui voulait autre chose : une séparation de corps et, partant, ce que celle-ci entraînait : la rentrée en possession de tous ses biens. Donc, le 30 mai 1775, à sept heures du matin, elle fit irruption dans le domicile de son mari, flanquée de deux notaires qui devaient constater le refus d'habitation. Cette constatation faite, elle lança une assignation.

L'affaire fut portée devant le Châtelet (4 janvier 1776) qui, par sentence du même jour, lui accorda la séparation de corps.

Le marquis — il avait quelques raisons pour cela — fit défaut devant cette première juridiction, pour pouvoir en appeler ensuite au Parlement où il espérait obtenir gain de cause, grâce à l'appui d'hommes puissants. Le Parlement, dans la majeure partie de ses membres, voulait un accommodement plutôt que rendre un jugement. C'est pourquoi il temporisa le plus qu'il put, au point même d'exciter l'impatience de la marquise, qui comprit ce que signifiaient ces lenteurs. Voulant une prompte solution, elle crut presser les juges en publiant un mémoire justificatif de ses griefs : elle fit un pamphlet ordurier dont la capitale s'amusa longtemps et qu'un peu de respect d'elle-même et des autres aurait dû l'empêcher de jamais mettre au jour.

Il est évident que le marquis ne voulait pas de séparation de corps légalement prononcée, bien qu'il l'eut imposée de fait à sa femme, parce que, nous l'avons déjà dit, la séparation de corps entraînait la séparation de biens. Nous croyons, contrairement à ce qu'affirme M. de Loménie, que l'intérêt était pour beaucoup dans sa détermination. Une lettre que nous avons sous les yeux, écrite le 30 avril 1783, c'est-à-dire après la séparation et la reddition des comptes, indique combien elle fut onéreuse pour le marquis et montre que ce consentement à toutes les concessions qu'on lui imposait, concessions que l'illustre académicien prend pour du désintéressement, n'était que de la sagesse conforme à ses intérêts : *« Je n'ai pas gagné tout ce que je devais contre M. de Mirabeau, mais il me doit les dotes de mes filles dont il me rapporte quittance devant notaire ; et les dettes payées de la succession de mon père, il reste me*

devoir plus de quatre-vingt-seize mille francs. Condamné en outre à me rendre les forges qu'il a vendues, à indemniser les acquéreurs, à me faire compte des jouissances depuis le jour de ma séparation. Il a été condamné à tous les dépens, au coût de l'arrêt même et à me rendre quatre-vingt-seize marcs de Versailles d'argent (1). »

Aussi peu pratique que fut l'ami des hommes, il l'était assez pour préférer les injures à une reddition de comptes qui devait achever sa ruine.

M^{me} de Mirabeau, forte de la sentence des premiers juges, croyait que la grande chambre du Parlement allait tout simplement confirmer leur décision et lui donner gain de cause. Son irritation égala sa surprise quand elle apprit que, le 12 mars 1777, on l'avait déboutée de sa demande et renvoyée au domicile conjugal.

Cette décision n'était, de la part des seconds juges, qu'une plaisanterie de fort mauvais goût. Elle renvoyait sous le même toit, pour vivre ensemble, deux ennemis qui se poursuivaient de toute leur haine depuis plus de douze ans ; peut-être voulaient-ils trouver un moyen de condamner les deux parties, mais en tout cas leur jugement ne termina rien ou plutôt il fut la cause de nouvelles scènes, car la marquise recommença les scandales qu'elle avait donnés deux ans auparavant.

De par l'arrêt du Parlement, le domicile légal de M^{me} de Mirabeau était chez son mari. Evidemment elle n'en voulait à aucun prix ; cependant elle fit mine de s'y installer, pensant bien qu'à un moment donné il la mettrait à la porte ; c'est ce qu'elle désirait, du reste, pour pouvoir recommencer le procès. Le 17 mai, c'est-à-dire cinq jours après le prononcé du jugement, elle se présenta à sept heures du soir à l'hôtel de son mari, rue de Seine, escortée, cette fois encore, de deux notaires et en plus de deux escarpes décorés de beaux noms. Nous allons résumer le procès-verbal que dressèrent les notaires pour constater cette nouvelle invasion (2). « Ayant traversé la cour, Madame de Mirabeau et sa suite montèrent au premier étage où ils rencontrèrent le suisse qui les suivit, avec un autre domestique, dans une pièce où il y avait du feu. Madame de Mirabeau demanda où était l'appartement du marquis et le marquis lui-même. Son secrétaire répondit que c'était la pièce où elle se trouvait, mais qu'il ne savait pas où était son maître. Ayant attendu jusqu'à dix heures son retour, elle se fit servir à souper dans cet appartement et coucha dans le lit de son mari avec la dame de Neuville qui l'accompagnait. »

Pendant que sa femme prenait possession de son hôtel, de sa

(1) Lettre à Magardeau.

(2) De Loménie, t. II, p. 595.

chambre et de son lit, le marquis de Mirabeau était caché chez un ami, le duc de Nivernois, où ses serviteurs le tenaient au courant de ce qui se passait ; mais il ne parut pas, déjouant ainsi les plans de sa femme.

Nous avons dit ailleurs que dans le monde le bruit donne toujours tort à celui qui le provoque. C'est ce que pensèrent du moins M^{me} de Nivernois et M^{me} de Rochefort, deux amies dévouées du marquis. Elles l'engagèrent à mettre un terme aux scandales que faisaient sa femme et sa fille M^{me} de Cabris. C'était bien l'avis et le projet de celui-ci, mais pour agir il épiait le moment favorable, afin de ne pas manquer son coup cette fois, sachant bien que sa femme, avec son emballement naturel, ne tarderait pas à lui fournir l'occasion désirée.

La marquise ayant pris possession de l'hôtel de son mari, y recevait son médecin, ses connaissances, ses amis, l'huissier qui vint dresser l'acte d'absence, voire même M. Lacroix-Franville, signataire du mémoire injurieux dont nous avons parlé, son avocat dans le procès perdu.

M. de Mirabeau qui faisait surveiller, de sa retraite, les allées et les venues de la marquise, en même temps que les personnes qu'elle recevait, fit arrêter dans la cour Lacroix-Franville, ne voulant pas que celui-ci, qui l'avait si gravement outragé, mit les pieds dans sa demeure. Les paroles que l'homme de loi et le domestique échangèrent furent ouïes de M^{me} de Mirabeau qui attendait son conseil. Voyant qu'on l'éconduisait, elle prit à peine le temps de se vêtir, courut à son secours, protestant qu'elle avait besoin de parler à son avocat, qu'on voulait l'isoler ; si bien que le bruit qu'elle fit assembla le voisinage et la foule des passants, qu'amusaient fort cette scène.

L'habile marquis profita de ce nouvel impair pour préparer une autre tentative contre sa femme et la faire enfermer encore une fois. La chose était facile alors, du moins il le croyait, puisque leur procès était terminé — un mari ne pouvant faire enfermer sa femme contre laquelle il plaidait — et que des amis puissants, entre lesquels se trouvait M. de Maurepas, lui offraient leur concours. Mais si la chose était facile, assurément elle n'était pas politique, et ce dernier acte qui mettait le comble aux abus du même genre que commit le marquis, mit le terme à la popularité de l'ami des hommes. *Ami des hommes*, disait Magardeau, qui voulait faire le courtisan et l'homme d'esprit, *comme la corde est l'amie et le soutien du pendu* (1).

(1) Lettre de M. de Magardeau à M. Radot, intendant de M. de Mirabeau, pour ses biens du Limousin, 17 juin 1781.

Il obtint donc, le 21 mai 1777, une lettre de cachet qui enfermait sa femme au couvent des religieuses de Saint-Michel ; mais comme elle n'était pas seule contre lui, il voulut atteindre en même temps tous ceux qui lui prêtaient main-forte, notamment sa fille, Madame de Cabris ; il faisait aussi ramener d'Amsterdam au donjon de Vincennes son fils Honoré-Gabriel. Tous les adversaires du marquis étaient donc en prison par lettres de cachet. Les nobles sentiments qu'il exprimait jadis concernant la liberté individuelle étaient en ce moment une théorie dont la pratique lui devenait dangereuse. Il semblait alors considérer cette mesure comme une chose nécessaire, s'en faisait même gloire au point de se nommer lui-même le Rhadamante de toute sa famille. Un ami lui demandant un jour des nouvelles de sa femme, il lui répondit : « Elle est au couvent. — Et votre fille de Provence ? — Au couvent. — Et votre fils ? — Au couvent. — Vous avez donc entrepris de peupler les couvents ? — Oui Monsieur, et si vous étiez mon fils, il y a longtemps que vous y seriez. »

Le but que poursuivait le marquis en faisant enfermer sa femme, était de la mettre dans l'impossibilité de recommencer un procès. Aussi avait-il donné des ordres formels pour l'empêcher de communiquer avec l'extérieur. Ce fut peine perdue. Madame de Mirabeau trompant la vigilance de ses gardiens, recevait des amis, des avocats et travaillait de toute l'activité de son esprit, doublée pour lors par la rage de la détention, à préparer une nouvelle affaire, écrivant aux hommes puissants, à ses amis, des lettres destinées à les intéresser à son sort.

Le mari ne fut pas longtemps à apprendre les menées de sa femme et comme il la savait très décidée dans ses projets, il résolut de l'arrêter en commettant un nouvel abus de pouvoir, en changeant sa prison, en l'envoyant au couvent de Valdome, autrement dit à Charenton.

Le marquis tombait dans les excès qui avaient nui si fort à sa femme ; il ne ménageait plus rien désormais, ne gardait plus les convenances qui lui avaient donné raison si longtemps, car le fait de mettre sa femme dans un asile où la moitié des pensionnaires étaient folles, constituait une injure grave qui plus tard, du reste, devait le faire condamner. Mais il espérait que dans cette nouvelle prison la surveillance serait plus exacte, que là du moins, sa femme serait morte et bien enterrée (1). Il avait mis dans ses intérêts

(1) Ils ont tenté de m'enterrer vivante, je ne me suis pas laissé faire et je leur ai montré qu'il y a des morts qui sortent de leur tombeau. (Lettre à M. Dumas, 17 octobre 1782).

l'archevêque de Paris qui promettait que chez lui (1) elle n'aurait aucune correspondance : « Nous verrons, disait Mirabeau, s'il sera mieux obéi que le gouvernement. »

Toutes les mesures étant prises, aucune précaution n'ayant été négligée, il ne restait plus qu'à transférer la prisonnière, ce qui paraissait chose facile, mais ne le fut pas du tout. Quand l'exempt, en effet, vint pour la faire monter en voiture, elle lui opposa une résistance désespérée, protestant, dit M. de Loménie, *qu'on ne l'arracherait qu'en lambeaux*, si bien que l'officier de police ne crut pas devoir insister avant d'en avoir référé à son chef et celui-ci au ministre qui, ennuyé, décida qu'on la laisserait en repos.

Ce repos devait être le commencement de la lutte dernière, dont l'issue fut la séparation tant désirée par la femme et tant redoutée par le mari, mais fatale à tous les deux ; car, nous le répèterons encore une fois, elle les ruina l'un et l'autre. Le ministre était évidemment fatigué des querelles de cette famille ; peut-être vit-il que les torts n'étaient pas tous du même côté et qu'en prenant fait et cause pour l'un contre l'autre, il commettait une injustice ; d'autre part, le marquis devenant de jour en jour plus impopulaire, tant à cause de ses doctrines physiocratiques, qui avaient cessé de plaire, qu'à cause de sa conduite envers sa femme que beaucoup jugeaient très sévèrement, il crut prudent pour lui, ministre, de se désintéresser de cette lutte.

A partir de ce moment, Madame de Mirabeau fut presque libre et sut profiter de son temps pour adresser des placets aux membres du Parlement afin d'être admise à former une nouvelle demande en séparation, et des lettres aux hommes puissants pour les intéresser à son sort. Nous allons en reproduire une (2).

« Les jours pour une infortunée comme moi sont des siècles et chaque instant creuse mon tombeau. Je me vois détruire, je ne dors ni ne mange, je ne digère rien et tout se tourne en bile et en glaire ; je dépériss et les langueurs me tuent. J'ai déjà envoyé des pouvoirs il y a plus de quatre mois pour retirer les papiers d'entre les mains de MM. Guyet et Delacroix (3). J'envoie les deux pouvoirs, en cas que l'on se rejette l'un sur l'autre, pour qu'on retire les papiers qu'ils avaient entre les mains quand mon tyran m'a fait enfermer ici.

» On retarde de voir M. de Maurepas ; il fera des propositions pour retarder les démarches et les poursuites pour que j'aie ma

(1) Ce couvent était placé sous la surveillance de l'archevêque de Paris.

(2) Toujours d'après M. de Loménie.

(3) Son avoué et son avocat.

liberté. M. de Mirabeau a des émissaires qui jettent en avant qu'il veut s'arranger, pour amuser et retarder mes affaires et les poursuites pour que j'obtienne justice. La conduite de M. de Maurepas à mon égard prouve qu'il m'a sacrifiée aux intérêts de M. de Mirabeau et qu'il le ferait encore. Mes malheurs m'ont mise dans le cas de ne plus dépendre de mon persécuteur ; je ne souscrirai qu'à un arrêt d'accord pour lui éviter la honte d'un nouveau plaidoyer. Mais avec un homme injuste et perfide, qui a fait enfermer toute sa famille pour avoir son bien, qui ne connaît ni les droits du sang ni ceux de l'humanité, qui n'a jamais rien tenu de ce qu'il a promis, comme c'est prouvé par tous les sous-seings privés et conventions faites entre nous, qui m'a disputé le codicile et le testament de ma mère et retenu ma pension, qui m'a laissée manquer du nécessaire avec une pension si considérable, il me faut un arrêt qui me mette à l'abri de ses cruautés perfides et qui conserve le bien de mes malheureux enfants..... » L'instance introduite par M^{me} de Mirabeau fut enfin acceptée et l'affaire fixée aux premiers jours de mai 1781. Quand elle vint, elle eut un retentissement considérable, car le fameux tribun devenu partisan de son père contre sa mère, avec son beau-frère du Saillant, piqua la curiosité publique en demandant par l'avocat Coquebert le huis-clos. Tout le monde s'attendait à des révélations accablantes pour la marquise, défendue alors par M^e Delamalle. Il n'en fut rien, car l'avocat du mari vit que la salle comble applaudissait son adversaire, chargeant vigoureusement le physiocrate autant que le geolier de sa femme et de ses enfants. Il comprit dès lors que les révélations ne changeraient pas l'opinion devenue favorable à la marquise. Ses arguments furent plutôt des sophismes que des raisons, car il s'efforça de prouver : 1^o que la demande de Madame de Mirabeau n'avait pas sa raison d'être, puisque sa situation n'avait pas changé et que sa demande avait été repoussée en 1777 ; 2^o que les lettres de cachet ne pouvaient lui être imputées puisqu'elles avaient été expédiées par le roi.

Cette étrange plaidoirie fit rire, mais ne persuada personne, car tous étaient au courant des procédés du marquis envers sa femme et savaient aussi que le roi ignorait l'existence des lettres délivrées en son nom. Ces dernières n'étaient pas les seules, comme le lui fit remarquer M^e Delamalle, mais bien les dix-septièmes obtenues contre sa femme et ses enfants.

Le 18 mai 1781, le Parlement rendit une sentence qui séparait définitivement les deux époux de corps et de biens, condamnait le mari à tous les frais du procès et à la restitution de tous les revenus perçus dont l'emploi n'aurait pas été justifié.

Si les enfants furent ruinés par ces querelles de ménage, il leur resta comme consolation cette pensée : que c'est par intérêt pour eux que les deux époux se poursuivirent avec tant d'acharnement et mangèrent le bien qu'ils disaient vouloir conserver.

*
**

Aussitôt que l'arrêt fut rendu et que Madame de Mirabeau eut été remise en possession de sa fortune, quoique à moitié contente puisqu'elle pouvait, disait-elle, obtenir davantage, elle voulut se montrer victorieuse en Limousin. Sans doute, et les lettres que nous avons en font foi, tant que dura le procès elle n'avait cessé d'écrire à ses représentants pour les mettre en garde contre les accusations portées contre elle par son mari et les réfuter de son mieux, mais quand le Parlement lui eut donné raison, elle voulut triompher.

Ses gens avaient gardé tout d'abord une attitude prudente, ne sachant pas qui aurait raison ; du reste, ils n'avaient pas de motifs pour faire des vœux en faveur de celui-ci plutôt que de celle-là. Quand ils apprirent quel maître ils devaient saluer, ils se préparèrent à le recevoir. *La Feuille hebdomadaire de la Généralité de Limoges*, du mercredi 18 juillet 1781, en parle en ces termes :

« Madame la marquise de Mirabeau, issue de la très ancienne maison des Pierrebuffière, premiers barons du Limousin, éloignée depuis plusieurs années de cette province et de ses terres par des discussions de famille, vient d'obtenir, par arrêt du 18 mai, la jouissance de tous les biens lui appartenant et pouvant lui appartenir dans la suite : en conséquence, elle a été, le 9 de ce mois, prendre possession de ses terres de Pierrebuffière.

» Les habitants des différentes paroisses qui en dépendent se sont empressés de lui témoigner la joie et la satisfaction qu'ils ressentent de son retour et la reconnaissance de tous les bienfaits dont les ancêtres de cette dame les ont comblés.

» Les officiers de la justice avec les principaux habitants de Pierrebuffière ont été à cheval l'attendre sur la route de Toulouse jusqu'aux dernières limites de sa justice. Ceux de Saint-Hilaire-Bonneval, une des paroisses qui en dépendent, ont été également en grand nombre, sous les armes, au son des instruments, saluer cette dame, sur la grand'route ; ils avaient leurs drapeaux, conduits par plusieurs officiers à cheval, à la tête desquels était M. Landry du Masgardeau qui, après un salve, lui adressa les vers suivants :

Unique rejeton d'une mère adorée,
 Vous dont le ciel accorde à nos vœux le retour,
 Partagez le plaisir où notre âme enivrée
 Se livre en vous voyant embellir ce séjour.
 Cet hommage flatteur doit vous faire connaître
 Que nous avons pour vous les mêmes sentiments
 Qu'ont gravés dans nos cœurs les services constants
 Des mortels révéérés qui vous ont donné l'être.
 Vos sujets, dans votre âme où règne la bonté,
 Retrouvent leur esprit, leur générosité,
 Leur candeur ; tout enfin, jusqu'à la prévenance
 Qui d'entre vous et nous rapproche la distance.
 Votre accueil obligeant nous inspire à la fois
 Le plus humble respect et l'amour le plus tendre.
 Qu'en voyant nos transports, les Grands viennent apprendre
 Que l'affabilité, loin d'affaiblir leurs droits,
 Sert à les affermir, peut-être à les étendre.
 Quels que soient les devoirs qu'un seigneur puisse attendre,
 Il obtient plus du cœur que du secours des lois.
 Votre délicatesse à notre âme attendrie
 Epargne les regrets qu'ont causés vos malheurs ;
 Croyez que vos vassaux ont senti vos douleurs,
 Madame, qu'en tout temps vous en fûtes chérie ;
 Mais nous voyons enfin qu'après tant de rigueurs
 Le destin vous prépare un sort digne d'envie ;
 Et cet heureux espoir interdit à nos cœurs
 Le désir indiscret d'attrister par des pleurs
 Le plus beau jour de notre vie.

» A quelque distance du pont de Pierrebuffière, continue la feuille citée, était postée une troupe d'infanterie qui s'est jointe au cortège : le clergé et les dames attendaient de l'autre côté du pont. M. Dumont, juge de cette juridiction (1), l'a haranguée avec cette éloquence qui excitait dans son père l'admiration de tous les citoyens et de toutes les personnes auxquelles il adressait la parole. La joie de tous les assistants de revoir leur dame, le regret des malheurs qu'elle a éprouvés se sont encore plus manifestés par leur sensibilité touchante que par des sentiments feints par leurs paroles. Madame la marquise a montré par une aménité dont elle

(1) Ce n'est pas M. Dumont qu'il faut lire, mais M. Dumas, qui fut l'avocat de Madame de Mirabeau, comme nous le dirons plus loin ; il ne fut son juge qu'un moment. Ce furent les Magardeau de père en fils qui occupèrent le plus longtemps ces fonctions. Toutes les lettres depuis 1770 portent l'adresse : M. Magardeau, juge de Pierrebuffière.

leur avait donné autrefois des preuves multipliées, que ses qualités personnelles inspiraient encore plus que sa place ces transports de sentiments.

» Le soir, il y a eu des feux de joie et une illumination *volontaire* dans toute la ville. Le lendemain elle s'est rendue dans son château d'Aigueperse. Elle a été reçue au son des cloches dans tous les bourgs qu'elle a traversés.

» Les paroissiens de Saint-Bonnet ont été, sous les armes, à plus d'une lieue à son avance. C'est aux démonstrations et aux larmes de ses vassaux, dont l'habitation plus rapprochée du château les avait mis plus à portée de connaître plus particulièrement le cœur bienfaisant et sensible de leur dame, qu'on a encore plus reconnu l'attendrissement, la joie et la satisfaction générale que son retour a causés dans tout le pays. Ils ont eu le plaisir de voir accueillir leur empressement par cette affabilité de cœur et cette délicatesse d'esprit que Madame la marquise de Mirabeau possède au suprême degré. Elle leur a, à tous, distribué des caresses et des attentions particulières, en leur adressant des choses obligeantes et en cherchant à faire valoir le zèle qu'ils avaient pu montrer pour être utiles à sa maison et le tendre intérêt qu'elle en conservait. Malgré toutes ses recommandations et ses efforts pour empêcher qu'ils se fatiguassent à suivre sa voiture, ils l'ont suppliée de reconnaître l'attachement qu'ils lui témoignaient, en leur permettant de l'accompagner jusqu'à son château, à la porte duquel on lui a présenté les clefs. La générosité de cette dame n'a point resté en demeure : la bienfaisance de son cœur assure que les pauvres ne perdront rien par son habitation dans ce pays. »

Quelques critiques malins prétendent que Madame de Mirabeau corrigea elle-même, avant de le recevoir, le compliment qu'on vient de lire et qu'il fut publié par ses soins. Nous les croirions volontiers, tant elle sentait le besoin de se réhabiliter parmi les siens, si nous ne savions aussi que les grands, les riches et les puissants les moins dignes d'éloges ont toujours trouvé des flatteurs. Quoiqu'il en soit, la marquise se laissa louer avec une complaisance évidente et accepta les hyperboles du poète et du publiciste.

Aussitôt installée à Aigueperse comme maîtresse absolue, elle pensa d'organiser sa maison à sa guise. Pour soutenir ses intérêts et surveiller ses mélayers, pour refaire le terrier, défendre ses immunités, droits et prérogatives, pour traiter avec les habitants de Pierrebuffière au sujet de leurs franchises, elle prit à son service une armée d'agents : régisseurs, avocats, à la tête desquels

nous voyons un certain Jean-Baptiste-Joseph-Martin Radot (1), géomètre-féodiste de la ville de Moulins, qui habitait le plus ordinairement à Aigueperse. Pour la défendre devant les juridictions diverses, auxquelles ressortissaient ses biens placés en différents lieux, elle prit M^e Dumas et en son absence M^e Montaudon. M^e Crouchard la représentait au Présidial et M^e Linard au Parlement de Bordeaux. Parmi les hommes d'affaires, nous voyons un Devallois, un Saint-Agathe, un Lacroix, vraie nuée de vampires qui accablèrent ses gens, achevèrent son impopularité et consommèrent sa ruine. Elle se donna encore une petite cour dont les membres les plus assidus furent un certain M. de Sainte-Marie et un abbé (2) dont elle parle dans toutes ses lettres.

Cette première organisation achevée, elle voulut s'assurer la justice de sa baronnie en faisant remplacer Dumas, l'éloquent orateur dont nous avons parlé, mais qui était une créature du marquis

(1) « Marie-Geneviève de Vassan, épouse séparée de biens de haut et puissant seigneur Victor de Riquetti, marquis de Mirabeau, comtesse de Saint-Mathieu, baronne de Pierrefeu, première baronne du Limousin, dame de Brie, de Chéronnac et autres lieux, à Paris en son hôtel rue des Vieilles-Tuileries, paroisse de Saint-Sulpice, constitue son procureur général, M. Jean-Baptiste-Joseph-Martin Radot, féodiste, demeurant à Moulins en Bourbonnais, paroisse de Saint-Pierre d'Yseure, auquel elle donne pouvoir de pour elle et en son nom traiter et transiger avec les habitants de la ville de Pierrefeu au sujet des franchises, immunités et privilèges par eux prétendus, recevoir leurs hommages et serments en tel cas requis et reconnaissance des droits, devoirs, cens et autres redevances qu'ils peuvent devoir à la dame constituante; leur promettre et jurer protection et la conservation de leurs droits et privilèges, transiger avec eux sur les contestations élevées en interprétation de la transaction du 19 décembre 1315, lui donner telle explication qu'il jugera à propos au sujet du plus ou moins d'étendue de l'immunité des lods et ventes; statuer sur le tout d'une manière distincte et positive, faire toutes réserves et les poursuivre au cas qu'ils ne veuillent souscrire aux propositions du dit procureur; s'aider pour ce fait des avis et conseil de M^e Dumas, avocat, en cas d'absence de ce dernier, de ceux de M^e Montaudon; compromettre la décision de leurs différends; acquiescer à la sentence arbitrale qui interviendra en appel s'il le juge à propos; voulant qu'en cas de contestations sérieuses M^e Crouchard occupe pour elle au Présidial de Limoges, et M^e Linard au Parlement de Bordeaux.

» Du 10 septembre 1782. »

(2) Cet ecclésiastique paraît être un certain abbé G..., Limousin d'origine, qui servit d'économe particulier à la marquise; elle-même semble l'indiquer quand elle envoie Palotte, son débiteur, s'acquitter de sa dette près de l'abbé; en tout cas, il ne paraît pas avoir été l'économe fidèle.

son mari, par le fils de son ancien juge, Landri de Magardeau (1), qui devint dès lors le confident à qui elle disait tout. C'est lui qu'elle chargea du soin de ses propriétés, comme il devint dans la suite son compagnon de jeu (2).

Ces arrangements terminés, elle voulut visiter son château de Brie dont elle avait chassé, quelque temps auparavant, sa fille M^{me} du Saillant. C'est de là qu'elle écrivit à Magardeau la lettre qu'on va lire tout à l'heure et que nous croyons devoir citer, en partie du moins, parce qu'elle est intéressante à plus d'un égard. Elle se rendit ensuite à Paris afin d'y terminer ses comptes judiciaires avec son mari.

« J'ai été enchantée, mon cher Magardeau, que vous soyez content de votre réception à ma judicature, je suis bien persuadée que vous rendrez la justice avec exactitude, équité et promptitude, et que vous voudrez bien être occupé de mes intérêts ; et c'est à moy qu'on doit un compliment d'avoir fait choix d'un quelqu'un comme vous. Je m'estimerai toujours fort heureuse de faire quelque chose qui puisse vous plaire et de vous être utile, je vous prie d'en être bien persuadé et de compter toujours sur moy, qui vous suis sincèrement dévouée. M. l'abbé me prie de vous dire bien des choses, ainsi que M. de Sainte-Marie et M. de Laplaigne. . . .

» Je n'ai pas le temps de me retourner, tant pour les achats que pour les visites de toutes espèces, et mon compte en justice que je vais poursuivre contre mon mari. On dit M. de Mirabeau fort malade à la campagne, où il ne peut se tenir ni couché ni debout. . . .

» Mille compliments à M. et M^{me} du Cluzeau que j'estime et à qui je suis tendrement attachée ; à M. et M^{me} de Bruchard que j'honore (ici elle fait des vœux pour l'heureuse délivrance de Madame) ; à M. de la Biche pour son mariage. Je n'ai qu'un regret : c'est de n'y être pas pour partager sa joie... (Elle envoie encore ses compliments à M. de Lavau et à M. Le Chevailler.)

» Du château de Brie, 29 novembre 1781. »

(1) Cette nomination avait été faite contre les privilèges des habitants de Pierrebuffière qui avaient droit de choisir leurs juges, lesquels devaient être pris dans la ville ; or, Magardeau habitait Saint-Hilaire-Bonneval. Cette irrégularité lui fut du reste reprochée dans une dénonciation faite contre lui pendant la Révolution (18 brumaire 1793). Ensuite c'est la marquise qui l'avait nommé, alors qu'elle n'avait que le droit d'agrément.

(2) Jusqu'à la fin elle aima le jeu ; les légendes du pays redisent à ce sujet des choses étonnantes.

Nous avons cité quelques passages de cette lettre afin de montrer ce que la marquise attendait de son juge de Pierrebuffière : il devait sans doute, et la chose était bien spécifiée dans la lettre qui précède, juger les affaires de ses vassaux avec équité et promptitude, mais il était compris aussi qu'il ne devait pas négliger celles du seigneur, et cela voulait dire beaucoup pour qui savait le comprendre ; du reste, elle se chargea plus tard de le rappeler au *devoir* par un mot très dur, où elle lui dit en propres termes qu'il était « son juge avant tout et qu'il devait soutenir ses intérêts par dessus tout ». C'est ainsi qu'elle comprenait la justice.

Nous avons voulu faire voir d'autre part que, malgré les scandales donnés, M^{me} de Mirabeau entretenait de bonnes relations avec les meilleures familles du Limousin qui lui restaient fidèles comme avant, preuve évidente que, si celles-ci lui reconnaissaient sa part de torts, elles ne les lui donnaient pas tous.

En rentrant à Paris si promptement, la marquise voulait en finir au plus tôt avec son mari et régler ses comptes avec lui, car elle espérait que, tout bien cherché, il lui devrait une grosse somme et qu'avec cet argent elle ferait taire les créanciers les plus pressés. Pour ne rien perdre, elle écrivit à ses régisseurs du Limousin de lui envoyer tous les reçus qu'ils avaient de lui, et, comme l'affaire des forges était la plus compliquée (1), elle demandait tous les procès-verbaux qui avaient été faits à ce sujet. « Ils me sont nécessaires et ils sont de conséquence pour moi. »

Nous avons dit ailleurs ce à quoi son mari fut condamné et la somme qu'il dut lui donner en vertu du jugement de séparation.

Si Madame n'était pas absolument satisfaite, son mari ne l'était guère plus, car cet arrêt le ruinait complètement. Il savait aussi à qui il avait affaire et que sa femme pousserait ses revendications aux dernières limites. Et puis le malheureux devait expérimenter encore une fois la vérité de l'adage qui dit « qu'un mal n'arrive jamais seul » : M^{me} du Pally, son amie, lui réclamait, en ce moment, quarante-deux mille francs qu'elle lui avait prêtés jadis. C'était la ruine.

Tous ces tracas qui arrivaient en même temps, joints au poids des années qui commençait à se faire sentir, ébranlèrent la santé du marquis jusque-là robuste. Retiré à la campagne où il cherchait

(1) M. de Mirabeau avait aliéné ses forges du Limousin appartenant à sa femme et en avait dépensé l'argent aux mines de Glanges. Il aurait voulu démontrer que ce remploi avait été consenti par sa femme (ce fut même un article particulier discuté au règlement de compte), mais il succomba.

le silence après tant de bruit, il tomba malade, comme nous l'apprend la lettre citée plus haut.

Cette maladie n'arrêta pas un instant M^{me} de Mirabeau ; son mari étant devenu un de ces ennemis à qui on ne fait nul quartier, elle s'accusait d'avoir trop attendu ; elle ne voulait plus accorder de délai ; aussi, sans aucun égard, le fit-elle citer en règlement de comptes ; elle l'aurait cité agonisant : « Il avait bien jadis, disait-elle, des hommes pour le représenter en justice pour m'accabler d'outrages ! il en trouvera bien encore pour régler en son nom. Je n'ai que trop attendu ; il a trop et trop longtemps joui de mon bien ; il faut que tout finisse. »

Cette liquidation fut longue et difficile, vu les prétentions des deux parties ; la marquise exigeait des dédommagements pour les aliénations et dégradations ; le marquis, de son côté, grossissait ses reprises au point que la justice dut encore intervenir. Comme il ne payait pas, pour cause, une créance de sa femme aussi promptement que celle-ci l'aurait désiré, il vit ses meubles saisis. « C'est la première fois de ma vie que cela m'arrive », écrit-il. Mais il ne tarda pas à prendre sa revanche en se joignant aux créanciers de la marquise qui faisaient alors saisir son revenu.

Quand enfin les comptes furent définitivement réglés et les parties libérées l'une envers l'autre, les deux époux purent considérer ce qui leur restait : peu de chose, car si les revenus de la marquise se montaient à trente-cinq mille francs, ils étaient saisis par une nuée de prêteurs au point qu'ils se les partageaient presque totalement. Quant au marquis, M. de Loménie nous a dit ce qui lui restait : rien.

L'orateur, par trop poli, qui, dans la *Feuille hebdomadaire de la Généralité de Limoges*, saluait l'arrivée de la marquise en Limousin en ces termes : « La bienfaisance de son cœur assure que les pauvres ne perdront rien par son habitation dans le pays », dut s'apercevoir qu'il s'était trompé, car voici ce qu'elle écrivait, le 24 octobre, relativement à un droit de forêt des habitants de Combret (1), ses voisins d'Aigueperse. Les pauvres du village y allaient chercher leur provision de bois mort, y faisaient la cueillette des glands et envoyaient paître quelques maigres vaches (2). Cela lui déplaisait : elle voulait leur ravir ce droit qu'ils tenaient des barons de Pierrebuffière. Un seul la gênait dans ses projets : M. Lavallade, parce

(1) Village voisin d'Aigueperse et aujourd'hui de la paroisse de Saint-Bonnet-la-Rivière, arr. de Limoges.

(2) Les habitants de Combret tenaient ce droit de la bienveillance des barons de Pierrebuffière. Il en est question en l'année 1635.

que, plus riche que les autres, elle le redoutait davantage. Elle en écrivait à M. de Magardeau : « Voyez M. Lavallade et offrez-lui mes civilités. J'ai résolu de transiger avec lui sur ce droit de forêt, afin de faire ensuite avec les autres habitants ce qui me conviendra. Conférez avec lui ; offrez lui de renoncer pour sa part au droit de forêt, soit pour les tènements qu'il a actuellement, soit pour ceux qu'il pourrait avoir par la suite à Combret et autres lieux, qui pourraient prêter au droit de forêt à Aigueperse et dans mes autres bois. Que la renonciation soit pure et simple, et puis, par un acte détaché, je reconnaitrai lui devoir pour somme prêtée à constitution viagère, s'il n'a pas d'enfant, si non, perpétuelle..... » Elle voulait ainsi frustrer les habitants de Combret de leur droit par un acte que nous nous abstenons de qualifier.

Elle discutait le prix des domestiques qu'elle trouvait trop élevé à vingt écus, parce que, disait-elle, les gros valets et les grosses servantes ne valent pas cela. Elle ne voulait pas que ses métayers partageassent le revenu du bétail : « Ils sont ce qu'on les fait et quand on ne mettra pas cette mauvaise clause dans leur marché, il faudra bien qu'ils s'en passent. Je consentirai bien à ce qu'ils partagent les denrées, mais jamais les bestiaux. »

Telle fut la générosité de M^{me} de Mirabeau qu'elle fit même regretter sa mère, M^{me} de Vassan, que le peuple détesta cependant au point de lui créer une légende qui s'est transmise jusqu'à nos jours. La légende dans le peuple traduit ses sentiments de reconnaissance et d'antipathie ; elle entoure de merveilles celui qu'elle veut honorer et d'épouvantables prodiges celui qu'elle veut flétrir. Ce sont les anges ou les démons qui, dans l'opinion, viennent par quelque prodige extérieur chercher dès ici bas celui qui a été jugé digne d'eux par ses bonnes ou mauvaises actions. M^{me} de Vassan qui fut sans pitié, sans commisération pour les pauvres et les faibles, a sa légende que toutes les vieilles gens connaissent encore et transmettent à leurs petits enfants. Sa fille aussi, qui fut encore moins bonne qu'elle, si possible, et moins charitable. Le nom de Mirabeau est resté synonyme, parmi le peuple limousin, de tyrannie et exaction (1).

Si elle était dure avec les petits, elle n'était guère tendre avec les grands, ses subordonnés, leur parlant avec arrogance, leur commandant avec autorité. Parlant du beau frère de son juge, elle le nomme « un petit maître, un sujet très dangereux, criblé de torts et de dettes ». Elle reproche à Magardeau son peu de prévenance :

(1) D'après M. Martin de l'Aubépie, près Pierrebuffière.

« C'est dans l'épreuve, dit-elle, qu'on connaît les amis ; avec les miens jamais je ne suis en reste avec eux. » Elle avait sans cesse la menace à la bouche contre ceux qui avaient l'audace de lui résister. « Je saurai bien les en faire repentir », disait-elle, ou bien, parlant de M. de Maraval qui voulait terminer à l'amiable un litige peu important : « Il ose se mesurer contre moi ? Il a dit qu'il m'écrit. Je ne daignerai pas lui répondre. »

Elle ne fut guère plus tendre avec les riches, dont elle se croyait l'égale ou la supérieure en noblesse ; si seulement elle avait été équitable pour tous en payant ce qu'elle devait ; mais non, elle réclamait, avec menaces, à ses débiteurs : « Je saurai bien les atteindre, car je sais à qui j'ai affaire en Limousin. Ils ont beau se cacher, je les trouverai. Les prétextes avec moi n'excusent rien, comme ils ne payent rien. » Pour désintéresser ses créanciers, elle ne se donnait même pas la peine de fournir un prétexte, d'alléguer une raison, elle répondait : « Je sais à qui je dois et ces petits maîtres ne m'émeuvent guère avec leurs réclames. »

Un de ces petits maîtres qui lui avait prêté et qui redemandait en vain son argent, se consolait de l'insuccès de ses demandes en écrivant à Magardeau son beau-frère : « Elle peut chanter, votre dame et maîtresse, mon cher frère, ce refrain du mauvais payeur :

Creator alme siderum.

Ceux qui me doivent me payeront

Ou bien les juges en parleront.

Ceux à qui je dois m'attendront

Ou bien comme ils voudront.

C'est de ce créancier qu'elle disait : « C'est un sujet très dangereux, criblé de torts et de dettes ! je pourrais lui faire beaucoup de mal, mais je méprise les méchants et les fuis. »

Fière de sa noblesse, Madame de Mirabeau voulait que les honneurs dus à son rang ne fussent pas sans de réels avantages. Ces prétentions à ce sujet étaient telles que, pour elle, le fait qu'une terre lui appartenait la rendait exempte de redevances. M^{me} de Calignon lui montra plusieurs fois qu'elle avait tort d'essayer de se soustraire aux obligations communes. Aussi la menace-t-elle en ces termes : « M^{me} de Calignon saisira..... puisqu'elle ne veut pas entendre raison, il faudra la lui faire sentir ; elle en sera pour le mauvais procédé, qui lui coûtera. » Sans s'émouvoir de ces menaces, M^{me} de Calignon l'attaqua et la fit condamner en justice. Une fois encore, la marquise de Mirabeau eut un autre procès avec sa voisine et le perdit.

Sa terre de Chéronnac devait la dime au prieur de cette paroisse. Depuis longtemps les prêtres qui s'y étaient succédé ne l'avaient pas exigée, et le mémoire rédigé pour la réclamer en donne la raison : « A cause des difficultés de la percevoir, car les seigneurs de Sauvebœuf et de Vassan entendaient toujours recevoir et ne rien donner » Le successeur de ces prêtres timides fut plus hardi et revendiqua auprès de M^{me} de Mirabeau les droits de son église. Une simple demande ne suffit évidemment pas ; il fallut une menace d'abord et un procès ensuite. Les lettres qu'elle écrivait, pour ce motif, à ses hommes d'affaires sont intéressantes à lire ; elle demande d'une manière pressante tous les papiers, depuis cent ans, concernant ces terres pour établir qu'elles étaient exemptes de dimes. Mais si elle ne pouvait démontrer son droit sur ce point, elle était décidée « à faire valoir la possession centenaire et par tous les moyens se tirer de cette mauvaise affaire ». Une fois sa volonté bien affirmée de se défendre, elle se répand en menaces, sempiternellement les mêmes, contre le prieur : « Cet homme, dit-elle, que j'avais comblé de mes faveurs, que j'honorais quand j'étais dans mes terres, jusqu'à l'inviter à ma table, a cru devoir s'unir à mes ennemis ! je m'en souviendrai et l'en ferai repentir. »

Pour une dame de sa qualité, qui avait auprès d'elle un ecclésiastique, ce langage n'était guère convenable ; mais à cette époque — et la mode n'en est pas encore tout à fait passée — la noblesse traitait les prêtres perdus au fond des terres, ceux qu'on nomme aujourd'hui « les braves curés de campagne », avec un sans-façon remarquable. Elle voulait punir ce prieur de ce qu'il réclamait son droit, qu'il avait le devoir de maintenir puisqu'il n'était pas seulement établi pour lui, mais pour ses successeurs sur un bien de son église. Elle s'était figurée que le fait de l'inviter à sa table l'honorait tellement qu'il lui imposait l'obligation de se taire. Vieux préjugé qu'on retrouve encore et d'après lequel le prêtre qui devient le commensal du château perd le droit de rien réclamer, abjure même la faculté de penser à sa manière, d'avoir des idées autres que celles du noble castel. Nous comprenons qu'un prêtre ainsi stylé, soit le « brave curé de campagne » aux dépens duquel l'aristocratique société s'ébaudit quelquefois et qu'elle domine toujours (1).

Sans se laisser intimider par les menaces, le prieur tint bon, établit ses droits et attaqua bravement l'illustre châtelaine qui,

(1) Tout ce paragraphe est, sous la plume de l'abbé Granet, une protestation discrète et mesurée contre des faits récents, que tout le monde connaît en Limousin. — A. LX.

cette fois, peu confiante dans la justice de sa cause, demanda l'appui de M. de Roulhac, trésorier de France et son voisin, espérant obtenir par la faveur ce que le droit ne lui donnait pas. M. de Roulhac ne répondit point. Aussi fut-elle obligée de se faire défendre par son avocat, Dumas, qui perdit la cause.

Comme baronne de Pierrebuffière, première baronnie du Limousin, M^{me} de Mirabeau avait des droits seigneuriaux, tels que : banalité, vinage, droit de mouture, de poids et mesures, et que savons-nous encore, — les seigneurs en avaient tant. — Mais aussi les habitants avaient leurs droits et franchises, bien que Pierrebuffière n'eut pas de commune établie (1). Ces privilèges, ils les défendirent en tous temps avec une énergie qui leur fait grand honneur. Sans s'arrêter au crédit et à la puissance de leur adversaire, ils les revendiquèrent auprès de tous ceux qui voulurent les en dépouiller, comme dans le cas suivant :

En 1782, une contestation s'éleva entre les habitants de Pierrebuffière d'une part et M^{me} de Mirabeau de l'autre, nous n'avons pu savoir au juste pour quelle cause, probablement au sujet des droits féodaux. La marquise convoqua une assemblée communale, qu'elle fit présider par son juge, Magardeau ; elle avait pensé, sans doute, peser ainsi sur les décisions des habitants. Or, ceux-ci, refusèrent de s'y rendre, parceque l'objet de la réunion était contraire à leurs privilèges, et qu'elle ne leur avait pas notifié sa séparation d'avec son mari. Devant ce refus, M^{me} de Mirabeau écrivit à son juge une lettre qu'on va lire et qui montre qu'avant tout, celui-ci devait défendre les droits de la marquise.

« Je suis bien étonnée, Monsieur, de ce que j'apprends des habitants de Pierrebuffière, qu'ils soient contraires à tout ce qu'on a droit d'exiger d'eux, sous des prétextes aussi faux que frivoles, que je ne veux pas maintenir leurs privilèges et qu'il faut que je sois autorisée. L'arrêt de séparation m'autorise de droit, j'imagine. Je crois, Monsieur, d'après la façon dont je me suis conduite avec vous, que votre famille devait montrer l'exemple de la soumission en se rendant à l'assemblée que j'ai eu la bonté de faire convoquer ; personne ne s'y est rendu. Il me semble que vous deviez sévir dans ce moment pour le soutien de mes droits. Votre qualité de juge vous en imposait la loi, tout comme celle de faire mettre à l'amende tous ceux qui ne vont pas à mon four bannal, et arrêter les mutins. Je donne des ordres en Limouzin pour qu'on punisse les mutins, qu'on les fasse rentrer dans le devoir et qu'on les pour-

(2) Voir pourtant les actes de 1204-1407 que nous avons publiés dans le t. VI, p. 311 et ss. des *Archives historiques du Limousin*. — A. Lx.

suive très rigoureusement. Moi et mes enfans nous souviendrons de ces procédés, et j'espère qu'ils auront à loisir le temps de s'en repentir. Je sais d'ailleurs que c'est l'avocat Vergnaud (1) qui est cause de toutes ces tracasseries. Il n'y a rien de pire que ceux qui se croient scavants et qui ne savent rien.

» Je vous prie de faire faire quelques réflexions sur ma lettre et j'espère que votre conduite pour mes intérêts me répondra de votre zèle. »

Nous avons vu, dans l'affaire de Chéronnac, avec quelle ardeur elle défendait ses privilèges; nous allons dire maintenant avec quelle facilité elle s'en attribuait. Une dame Jauchade (2), de Pierrebuffière, plaidait avec les habitants de cette ville, au sujet d'une halle, située dans les bâtimens de la dite dame. M^{me} Jauchade prétendait quelle lui appartenait, tandis que le syndic de la communauté de Pierrebuffière prétendait qu'elle appartenait à la ville. Dans les débats, le défenseur de la dame Jauchade donna comme preuve de la tranquille possession de sa clientèle, l'absence d'une revendication quelconque de tout droit de halle de la part du seigneur du lieu. Il n'en fallut pas davantage pour éveiller la cupidité de M^{me} de Mirabeau, qui demanda cette redevance comme un droit acquis, se souciant peu qu'il fut fondé ou non. Mais la dame Jauchade refusa de la payer, demandant les titres de ce droit. Or, la marquise n'en avait pas. Il lui fallait une concession du roi; il lui fallait encore l'usage, et elle n'avait ni ceci ni cela; aussi fut-elle déboutée de sa demande, dont il lui resta l'odieux d'une entreprise injuste.

Elle n'aimait pas la population de Pierrebuffière: « Ce qui m'étonne, ce sont toutes les tracasseries que me font Messieurs les bourgeois. Vous devez y tenir la main et les contenir en faisant valoir mes droits comme juge, Monsieur. Vous savez que sans cela on dira que vous les ménagez, et comme juge du lieu, en étant (3), Vous laissez aller mes intérêts et ne les défendez pas..... Ils sont indisciplinés. Moi et mes enfans nous nous en vengerons. »

La mort et les événemens devaient rendre inutiles toutes ces menaces.

Ce n'est pas évidemment cette manière de parler et d'agir qui

(1) Avocat au Parlement de Bordeaux, sieur de Chez-Fringuant, commune de Saint-Hilaire-Bonneval.

(2) Aïeule de la famille Morin.

(3) Ici elle fait allusion aux difficultés que les habitants de Pierrebuffière firent à la nomination de Magardeau et dont nous avons parlé plus haut, afin de stimuler son zèle et l'inciter davantage à soutenir ses intérêts.

conciliait à la marquise les sympathies de ses vassaux, et de fait elle n'eut que leur haine. Ils furent sans pitié à son égard. Tous ses malheurs les laissèrent froids. Cependant si les habitants de Pierrebuffière avaient voulu réfléchir un moment, ils lui auraient trouvé une excuse : elle fut si malheureuse, si souvent victime : victime de ses parents qui l'élevèrent mal, victime de son mari, des hommes d'affaires qui se coalisèrent pour la tromper et la voler, enfin victime de son propre caractère dont les emportements lui firent tant d'ennemis. Mais les masses n'ont guère de commisération pour un adversaire, et M^{me} de Mirabeau en fut un pour les bourgeois de Pierrebuffière. Son langage trouve encore son pardon dans l'état de détresse où la marquise était alors. Sa séparation d'avec son mari l'avait laissée sans argent ; or le besoin la poussait ; elle devait beaucoup, elle avait emprunté pendant son instance en séparation, à sa fille d'abord, puis à des banquiers peu scrupuleux qui lui donnèrent de l'argent à gros intérêts. En outre son mari ne lui fournissait pas sa pension ou ne lui en donnait qu'une faible partie sous le fallacieux prétexte qu'elle jouait et qu'elle dépensait follement son avoir. Aussi quand elle fut devenue maîtresse de ses biens, comme un prodigue qui devient économe, et poussée d'ailleurs par les créanciers, elle chercha partout où elle put de l'argent à réaliser, réclamant à qui ne lui devait pas, refusant de payer à qui elle devait. Elle se trouvait des droits là où elle n'en posséda jamais ; elle s'était fait une conscience de propriétaire noyé et si, comme nous le dit Bossuet, l'homme qui est dans le besoin perd la moitié de son esprit, il n'en restait plus guère à la marquise. Il fallait se défendre contre ses prétentions, mais il fallait aussi l'excuser. Ignorante des affaires, elle était entourée de gens avides, dont quelques-uns s'enrichirent de ses dépouilles, qui lui donnèrent les plus mauvais conseils, lui firent entreprendre des procès absurdes qu'elle perdit nécessairement. Assez peu intelligente pour le comprendre, elle les supporta jusqu'à la fin et ce n'est que quand ils eurent achevé sa ruine qu'elle les congédia les uns après les autres. « Cherchez-moi, dit-elle à Magardeau, un demi-monsieur, assez entendu seulement pour me rendre compte de mes affaires, auquel je payerai une somme d'argent, ne voulant pas de ménage monté à Aigueperse. » Elle prêchait à tous l'économie, écrivait encore à son juge pour qu'il recommandât à ses gens de faire valoir sa réserve au moins de frais possibles. Joignant l'exemple à la parole elle restreignit son personnel, fit vendre ses chevaux et n'en conserva qu'un seulement pour le garde, « afin de lui permettre de visiter la propriété plus rapidement, poursuivre les voleurs et faire partout des exem-

ples (1) ». Elle congédia encore son jardinier, ne voulant plus qu'on semât dans le jardin autre chose que « du chanvre, des artichauts, des asperges, des choux-fleurs ». Dans un autre billet, elle décrivait à Magardeau l'état de ses finances et les charges qui lui incombaient et finissait par cette observation : « J'ai été accablée de dépenses de toute espèce, depuis le carosse jusqu'au ballet, ayant mon état à soutenir. Je compte sur votre zèle. »

L'économie, on le voit, était à l'ordre du jour ; il en fallait partout, là même où il n'y avait pas à en faire. C'était trop tard. Elle aurait dû commencer plus tôt et ne pas mettre sans emploi de vieux serviteurs fidèles qui ne comprirent rien à cette mesure ; car dans ce temps-là, les hommes de la maison en donnant leur dévouement se croyaient chez leur maître tout à fait chez eux. C'est pourquoi elle compta autant d'ennemis acharnés qu'elle avait jadis en de serviteurs prêts à tout, même à la servir sans gages (2).

Au temps dont nous parlons, Madame de Mirabeau était tombée dans la plus profonde indigence, tout en gardant cependant l'apparence d'une femme riche ; elle n'avait pas d'argent, car dès qu'elle en avait, les créanciers venaient assiéger sa maison ; ses revenus étaient saisis avant leur échéance. Elle en était réduite à demander à son homme d'affaires du fil blanc pour se faire des bas de dessus et du linge, de la toile à chemise, toutes choses qu'elle aurait trouvées à Paris mieux faites qu'à la campagne ; mais elle n'avait pas d'argent. Que de fois dans cet affreux dénûment ne dut-elle pas se souvenir de cette parole de son beau-frère, le bailli, à son mari, parole qu'elle connut et dont elle se plaignit à son confident ordinaire. Il disait au marquis son frère : « Rends-lui sa liberté et ses biens, elle se chargera elle-même de te venger et de te justifier auprès du public. »

(1) Elle se plaignait amèrement des dégâts causés dans ses forêts d'Aigueperse. N'était-ce pas une réponse des habitants de Combret à la tentative qu'elle fit de les dépouiller de leur droit de forêt ?

(2) Cette économie de domestiques fut une maladresse et une ingratitude. Pour une centaine de livres (elle n'en avait que trois), elle mit une famille sans pain et sans asile dans les plus mauvais jours ; elle fut ingrate, car les trois personnes composant cette famille avaient gardé le château et travaillé dans la réserve pendant quinze ans sans rien percevoir et sans rien demander ; les comptes de liquidation en font foi. Or au moment où elle avait tant besoin de dévouement, c'est de la sorte qu'elle les récompensait. Si dans notre récit nous avions eu place pour les légendes, nous pourrions en raconter une à ce sujet qui n'est pas à l'honneur de M^{me} de Mirabeau.

Souvent elle avait cherché à emprunter, mais elle n'avait pas trouvé de prêteurs qui eussent confiance en sa solvabilité. Nous avons eu sous les yeux une lettre écrite par Magardeau au sieur Martin du Raynaud où, au nom de Madame de Mirabeau, il lui demande de l'argent à emprunter. A cette lettre était épinglée la réponse suivante (1) :

« Les nombreuses charges que j'ai présentement, les obligations nouvelles que je suis à la veille de prendre ne me permettent guère, Monsieur, d'accéder aux désirs de la marquise de Mirabeau ; mais aurais-je ce qu'elle demande, que la prudence me ferait un devoir de lui refuser ce que vous sollicitez pour elle. M. de Laubépie, votre parent, a été avisé ; ne trouvez donc pas mauvais que j'imité un homme si sage. » Et M. Martin du Raynaud garda son argent pour faire face aux *obligations nouvelles qu'il allait contracter* (2). Rebutée en province, la marquise se rabattit sur Paris, et comme il lui fallait de l'argent à tout prix, elle vint frapper à la porte d'un banquier véreux, un juif alsacien, qui d'abord se fit beaucoup prier. M. de Loménie nous raconte les caresses que cette femme aux abois fit à ce tripoteur d'affaires qu'elle appelle M. le baron. Se figurant sans doute que les gens d'argent ont du cœur, elle lui fait le lamentable exposé de ses souffrances : « Je me prive de tout, dit-elle, je ne bois plus de vin. » Elle aimait cependant beaucoup la bonne chère, car toutes ses lettres à Magardeau se terminent à peu près ainsi : « Envoyez des dindes truffées, des perdreaux, des cochons de lait qu'on estime beaucoup à Paris ; dites à Palotte d'aller à la chasse et de me faire parvenir des bécasses. » Et la pauvre femme, qui aimait tant ces excellentes choses, n'avait pas de quoi en payer le port. Aussi recommandait-elle toujours d'envoyer le tout en port payé, ou si non de le faire arriver par la barrière d'Enfer où elle était inscrite et où partant elle ne payait pas ; mais cette dernière entrée n'était pas commode ; elle préférerait l'autre, « malgré l'argent déboursé et que je vous rendrai au règlement de comptes ».

Nous avons dit que personne ne voulait prêter à Madame de Mirabeau. L'inflexible banquier alsacien se laissa fléchir grâce à l'intervention de l'orateur, que ses évolutions successives venaient de ramener à sa mère. Ce prêt, dont les conditions furent arrêtées,

(1) Elle emprunta 50,000 francs à un ami très intime, qui ne put jamais rien en avoir.

(2) La famille de La Lande possède de nombreuses lettres des Mirabeau qu'elle garde sans vouloir les communiquer. Elles ont trait surtout à des emprunts d'argent, au dire de M. le vicomte de La Lande fils.

croions-nous, entre l'honnête *baron* et le non moins honnête fils, fut une escroquerie passible, de nos jours, de la cour d'assises.

Le fils aussi dépourvu de ressources que sa mère, avait promis à celle-ci de lui trouver de l'argent moyennant quelques sacrifices ; il connaissait un banquier, affirmait-il, un de ses amis qui lui prêterait, mais il demandait carte blanche pour traiter avec lui, priant sa mère d'avoir confiance en lui. Cette bonne âme qui avait payé si cher pour connaître ce fils, qui l'avait trompée si souvent, répéta encore une fois sa vieille formule de pardon : « La nature ne perd jamais ses droits ; mon fils veut racheter », et elle lui donna l'autorisation demandée.

Nous n'oserions affirmer que le pardon fut sincère et que les pouvoirs furent aussi étendus que les fit le tribun ; car malgré tout, la marquise se souvenait des récentes prouesses de son fils ; mais la peur de *se trainer au Temple*, comme elle le disait, son besoin d'argent et la perspective d'en avoir bientôt, fit qu'elle ne voulut plus se souvenir du passé pourvu que son fils lui donnât quelque chose.

Quel acte fut donc passé entre les deux délicats personnages ? quelles clauses firent-ils pour l'exécution de ce vol ? Elle n'en sut rien sinon que son fils ayant emprunté trente mille francs, elle en reçut seulement deux ; le reste fut partagé entre le banquier, pour ses intérêts, et le comte pour sa peine.

Madame de Mirabeau trouva que les intérêts, payés d'avance, et le courtage montaient haut, mais au lieu de demander des comptes, elle préféra manifester autrement son mécontentement, se venger en femme, brouiller les deux compères par des questions plus intimes que celles d'intérêt.

Elle réussit pleinement dans son entreprise. Le banquier se croyant déshonoré par ce Don Juan sur le retour, le chassa de sa maison, mais la marquise dut payer les trente mille francs. Un seul des coupables dans cette escroquerie fut donc puni, si c'était bien une punition et une vengeance de séparer de pareilles gens.

Les deux mille francs qu'elle avait touchés de l'emprunt ne durèrent pas longtemps, ou plutôt fondirent comme la rosée au soleil, si bien que deux jours après, elle n'avait que trente mille francs de dettes en plus sans un sou dans sa bourse.

Son état devenait de plus en plus précaire et elle-même de plus en plus abandonnée ; elle habitait d'abord rue des Vieilles-Tuilleries, à Paris, un appartement simple, mais propre, avec un domestique et une servante qu'elle ne paya jamais. Bientôt elle fut congédiée par les propriétaires lassés d'attendre leurs loyers. Elle alla alors s'installer dans un taudis de la rue Saint-Dominique, où

cependant elle ne resta qu'à force d'humiliations, traitée par ses voisins comme une personne de basse extraction.

Dans ce réduit obscur elle resta fière ; elle exigea, c'était son droit, qu'on eut pour elle la même déférence que quand elle habitait ses châteaux de province ou ses hôtels de la capitale. Son fils Boniface n'ayant pas voulu lui présenter sa femme, au lendemain de son mariage, pour ne pas contrister par le spectacle d'une semblable misère les regards de sa jeune épouse, elle le traita sévèrement et resta brouillé avec lui.

C'est à ce moment que Madame de Mirabeau ressentit, dirons-nous encore, le *solus eris* du malheureux, non pas la solitude que fait un monde folâtré qui ne va que là où l'on s'amuse et jamais où l'on souffre, mais la solitude de la famille. Un peu habituée sans doute et depuis longtemps à ne voir des siens que celui-ci sans celui-là, elle en avait toujours au moins un, sinon davantage, dans ses intérêts : maintenant elle était toute seule. Nous venons de dire la honteuse indécatesse de son fils aîné. Elle l'avait chassé au moins pour la dixième fois. Sa fille, la religieuse, était morte (1). Elle était brouillée depuis de longues années avec Madame du Saillant. Tout récemment, sa fille la plus dévouée, celle qui l'aima par haine de son père plutôt que par devoir filial, Madame de Carbris, l'avait mise de côté ; tout à l'heure nous disions pourquoi, elle avait chassé Boniface, le plus jeune de ses enfants. Une lettre qu'elle écrivait à Magardeau et la dernière en date que nous ayons possédée, semble rendre assez exactement l'état de son esprit, en indiquant quels étaient ses projets si elle avait pu les réaliser : « Les douleurs me dévorent, mon cher Magardeau, mais les peines me torturent bien davantage. Je suis seule maintenant, je n'ai plus d'enfants, je n'ai que des ennemis. Ils ont pris à tâche sans doute de continuer l'œuvre de persécution de leur père qui se meurt. Mais si les forces diminuent chez moi, le courage ne s'affaiblit pas et la volonté est encore énergique. Je voudrais quitter la capitale et retourner en Limousin. Mais bien des choses me manquent : tout d'abord les moyens de faire le voyage ; je n'ai pas d'argent... Si Monsieur meurt (on dit qu'il est si malade), je veux punir les ingrats et disposer de mon bien suivant mon cœur, et mes enfants reconnaîtront, mais trop tard, que si la nature réclame ses droits, la justice a aussi les siens..... Il y a longtemps que vous ne m'avez rien envoyé ; Palotte ne chasse plus ? Vous avez au moins des din-des ; faites des pâtés de lièvres avec la croute forte pour le voyage

(1) Elle mourut folle au couvent des suites d'une maladie nerveuse.

et expédiez le tout en port payé, ne l'oubliez pas (1). Il me semble que je mangerai de ces choses ; j'en ai été privée depuis si longtemps (2). »

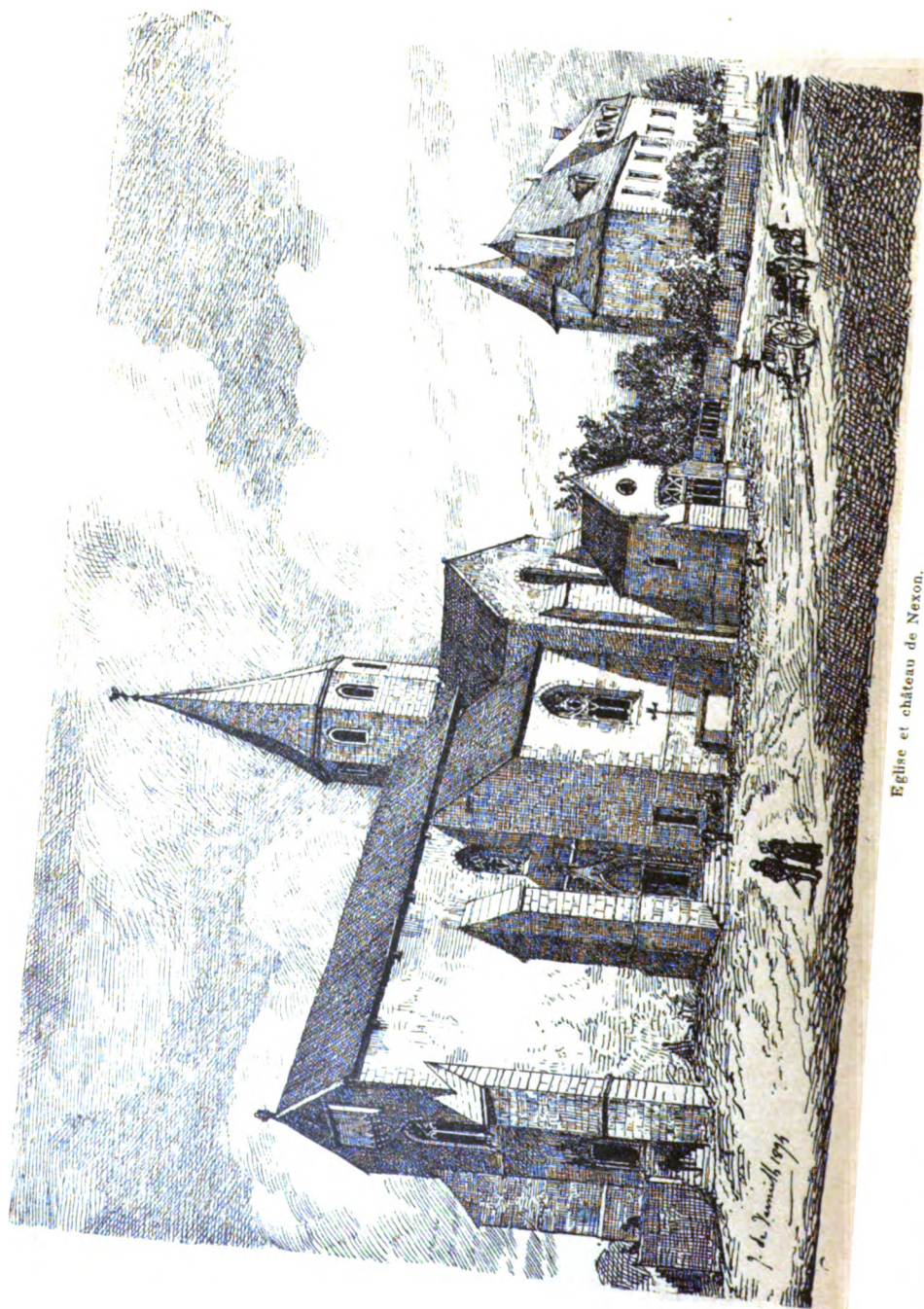
La lettre que nous venons de citer confirme ce que nous savions déjà : que Madame de Mirabeau était pauvre. Cependant elle possédait encore toute sa fortune, pourrait-on objecter, et séparée de son mari, elle en avait la libre disposition. Assurément elle avait les revenus de ses biens, mais ces revenus ne faisaient que passer par ses mains, quand les créanciers ne les arrêtaient pas au passage, de telle sorte qu'il ne lui restait rien. D'autre part la loi voulait que pour aliéner ses biens la femme obtint l'autorisation de son mari. Or dans le cas présent chacun devine quelle était la réponse du marquis à la demande de sa femme : non pas certes que le souci de l'avenir de ses enfants préoccupât outre mesure sa vieillesse, mais le plaisir de faire souffrir sa femme suffisait pour dicter son refus (3).

Abbé P. GRANET.

(1) Elle avait perdu un envoi à la barrière parce qu'elle n'avait pu payer l'octroi et le port.

(2) Cette lettre n'est pas de l'écriture de la marquise ; ce n'est pas son style non plus. Elle est seulement signée de sa main.

(3) Le manuscrit de l'auteur s'arrête là, sans rien dire des derniers moments de Madame de Mirabeau. — A. Lx.



Eglise et château de Nexon.

NEXON

L'église, le château, l'histoire

Parmi les chefs-lieux de canton de la Haute-Vienne, il n'en est guère qui, depuis cinquante ans, aient acquis une notoriété aussi grande que celui de Nexon. Cela tient à deux causes. D'abord l'établissement du chemin de fer de Limoges à Périgueux, et celui, plus récent, de Limoges à Brive, qui a fait de Nexon une gare de bifurcation dont le nom retentit souvent aux oreilles des voyageurs ; et ensuite, les succès sur les hippodromes que deux générations d'éleveurs portant ce nom ont obtenus depuis un demi-siècle. Avec la popularité dont jouissent en notre pays les courses de chevaux, il est tout naturel que cette popularité s'étende aux notabilités du turf et fasse connaître leurs noms jusqu'aux extrémités de la France. Mais, en dehors de ces deux raisons, Nexon méritait par son heureuse situation, près de Limoges, en un beau pays, par ses édifices, par son importance et par les souvenirs historiques qu'il rappelle, une place de choix dans la nomenclature des localités qui doivent être comptées en Limousin.

Et ici je me heurte à une difficulté. Dans ma jeunesse, on disait *le bourg* de Nexon ; c'est ainsi que le qualifiaient les géographies. Comment dit-on et comment doit-on dire actuellement ? Sans en être parfaitement sûr, je serais bien surpris que le bourg n'eut pas eu d'avancement et ne s'appelât pas la *ville*, je n'y vois d'ailleurs nul inconvénient, et trouve toute naturelle une transformation que j'ai vu s'opérer bien des fois et qui s'opère journellement.

C'est une satisfaction d'amour-propre que se donnent volontiers les habitants : il serait du plus mauvais goût de ne pas la leur laisser.

Peu importe d'ailleurs, ville ou bourg, Nexon n'en est pas moins un des jolis coins du Limousin. Située à une altitude de 400 mètres, sa gare sillonnée d'une quantité de rails, a sur la campagne, du côté du Nord, une vue superbe, qui s'arrête dans un horizon bleu aux montagnes de Grandmont, distantes de huit ou dix lieues. Mais du côté de la ville, séparée du chemin de fer par une distance de 1,500 mètres, on ne voit émerger au-dessus des arbres, parmi quelques toits à moitié cachés dans la verdure, que le clocher de pierre de l'église et les pointes d'ardoise des tours du château. Les voyageurs qui passent et qui se contentent de voir le paysage du fond de leur wagon n'emportent de Nexon qu'une idée très confuse et ne peuvent pas se douter de son importance. Il en est tout autrement, quand après avoir franchi une petite vallée, on remonte la principale rue et qu'on arrive sur la place. A gauche, on a l'église, telle que la représente le dessin qui accompagne cette notice, église plus grande que la plupart des églises de campagne, mieux bâtie en général et d'un aspect pittoresque ; à droite, le portail de la cour du château et l'immense bâtiment des écuries, au-dessus duquel se dressent les hautes toitures, les tours et les lucarnes du vieux manoir, restauré il y a trente ans : en face, un logis noble, de la fin du xv^e siècle, accosté d'une assez grosse tour d'escalier, dont les toits pointus en tuiles plates ont été, il n'y a pas bien longtemps, remplacés par des ardoises, pendant que, au corps de logis, s'ajoutait un pavillon à mansardes. Tout cet ensemble, succédant à la rue bien bâtie, large, où se trouvent quelques jolies constructions, et qu'anime le passage, assez fréquent, de beaux chevaux de course, a vraiment fort bon air et donne idée de quelque chose de très riant et très civilisé.

Comme le montre le dessin, l'extérieur de l'église, bien qu'assez simple, ne manque pas de caractère architectural, tout ce qu'on en voit, à l'exception du clocher et du transept, l'un et l'autre de style roman du xii^e siècle, appartient à la dernière période ogivale, ayant été construit en 1445. On remarquera les fenêtres et les portes d'excellent style flamboyant ; le pignon occidental, flanqué de deux contreforts d'angle, entre lesquels s'ouvre une porte assez petite, surmontée d'une fenêtre à meneaux et d'un moucharaby à sept consoles, seule trace de fortifications qui, avec quelques créneaux sous la toiture, existe dans le monument. C'est sur la façade du Midi que s'ouvre la porte principale, ogivale, surmontée d'un pinacle en ogive à contre-courbe, ornée de crosses végétale, couronnée par un chou et accompagnée de deux pilastres prismati-

ques. Cette porte, dans le tympan de laquelle sont sculptées les armes des Lastours, anciens seigneurs de Nexon — un semé de fleurs de lys et de tours — est ornée, entre autres décorations, de deux colonnes torses, assez grosses, du sommet desquelles partent les pilastres. Au-dessus, une fenêtre en ogive, d'un dessin assez rare, est entièrement occupée par une sorte de quatre feuilles à jour, sans la moindre colonnette qui divise la baie, suivant l'usage à peu près général, c'est original et décoratif. Le clocher octogone, à flèche de granit, s'élève à l'intersection des bras du transept et appartient comme le transept lui-même et l'abside à l'architecture romane. Il est à remarquer qu'il est entièrement bâti en pierres de taille ainsi que le chœur, ce qui, en Limousin, a toujours été un grand luxe. Contre le mur du transept, une sacristie moderne, à pignon aigu, à contreforts d'angle et à fenestration en style ancien, a été élevée il y a déjà assez longtemps et je me confesse d'y avoir, par mes croquis, contribué dans une certaine mesure.

Si l'extérieur de l'église ne manque pas, comme je le disais plus haut, de caractère architectural, quand on pénètre dans l'intérieur, on est frappé de son aspect monumental et de son excellent état d'entretien ; la nef se compose de trois travées, dont les deux dernières sont accompagnées de chapelles qui forment comme un double transept, le tout, d'une hauteur remarquable dans une église de campagne, voûté sur nervures, avec clefs de voûte armoriées, et piliers prismatiques engagés dans les murailles, sur lesquels s'appuient les voûtes. Cette nef est continuée par les transepts romans à absidioles arrondies qui, à droite et à gauche, flanquent l'abside maîtresse, à cinq pans, séparés par des colonnes engagées à chapiteaux ouvragés, ornés de modillons à figures symboliques et percés de fenêtres cintrées. Cette nef du *xv^e* siècle le plus pur, soudée à un chœur roman, s'harmonise parfaitement avec lui et l'ensemble, loin d'être choquant, a, au contraire, quelque chose d'assez imposant dans son élégante simplicité. Pour compléter cette description (1) il est essentiel de parler du clocher et des objets précieux que renferme la sacristie ; mais avant, pour n'avoir plus à revenir sur la partie héraldique, disons que, si les armes des Las Tours sont sculptées sur la porte d'entrée latérale et à une clef de voûte, celles de la famille féodale de Campagne,

(1) Mon savant ami, M. l'abbé Lecler, a bien voulu me communiquer un plan de l'église de Nexon, fait par lui il y a quarante ans, et des notes qui m'ont été d'un précieux secours pour la rédaction de cette notice. Je suis heureux de lui en exprimer publiquement ma vive gratitude. J. V.

aujourd'hui éteinte, (une fleur de lis avec un orle semé de besans), sont placées dans un écusson ogival sur la porte de l'Ouest.

En 1888, M. l'abbé Pinchaud, curé de Nexon, communiqua à la Société archéologique du Limousin une petite sphère en cuivre doré, aplatie à ses deux pôles, dans l'intérieur de laquelle se trouvait un reliquaire. Cette sphère, datée de 1652, était placée autrefois sur la pointe du clocher et dut en être enlevée par la foudre. Il y avait en effet, dans ce clocher de Nexon, une cloche du xv^e siècle, qui portait cette inscription : *O Deus tonitrua tua repelle a terra de Nexonio*. Malgré cette pieuse invocation et malgré le petit reliquaire, dans la nuit du 18 au 19 juillet 1784 (1), la foudre tomba sur le clocher, mais elle n'y fit en somme que de bien minces dégâts, car la pointe seule de la flèche fut renversée et avec elle probablement le petit reliquaire, qui ne souffrit pas de cette redoutable aventure.

Ce petit reliquaire nous fait songer à ceux plus anciens et autrement curieux que possède la sacristie : l'un, un coffret émaillé, orné de figurines, est mentionné dans le *Guide Joanne, de la Loire à la Garonne*, auquel un archéologue bien connu, M. Anthyme Saint-Paul, collabora très activement ; l'autre, un buste reliquaire, contenant jadis le chef de saint Ferréol, signalé également dans le *Guide*, me doit, et j'en suis très fier, la notoriété dont il jouit. Quand, pour la première fois, en 1862, je visitai la sacristie avec mon ami, le baron Astolphe de Nexon, dont j'étais l'hôte, j'aperçus sur les étagères d'une armoire, relégué au second plan comme un objet sans valeur, et couvert d'une couche épaisse de poussière, un buste d'évêque barbu, en cuivre doré, qui me parut intéressant et mériter d'être mis en place d'honneur. M. le curé de Nexon voulut bien me permettre de l'examiner en détail, de le dessiner de face et de profil et de relever la curieuse inscription gravée sur le derrière du buste. Cette inscription donnait, chose rare, le nom de l'artiste limousin, *Aymeric de Chrétien*, qui avait modelé au repoussé la tête de saint Ferréol, et enrichi de plaques émaillées et de cabochons, sa mitre et son vêtement épiscopal ; et enfin la date à laquelle fut exécutée cette précieuse pièce d'orfèvrerie : 1446. Une gravure de ma façon, insérée dans un travail de mon frère sur les « *Emaux français et les Emaux étrangers* » fit connaître ce buste de saint Ferréol. Les archéologues le trouvèrent curieux et les organisateurs de l'exposition de 1867, pour l'art ancien, le réclamèrent afin de le mettre en lieu honorable dans les vitrines. A ce propos, me sera-t-il permis de parler d'un souvenir personnel, encore

(1) *Feuille hebdomadaire de Limoges*, 1784.

très présent à mon esprit? Je me rappelle que, passant dans les galeries de l'art ancien, je fus interpellé par M. Darcel, plus tard conservateur du Musée de Cluny, en ces termes : « Eh ! bien vous ne dites rien à votre ami saint Ferréol ? Voyez comme il vous sourit ! Il me souriait en effet... ; mais hélas ! il souriait à tout le monde. L'artiste limousin qui avait modelé son visage et retroussé ses moustaches, avait du même coup, imprimé à ses lèvres minces, relevées dans les coins, un rictus indestructible, qu'il a depuis 1867 montré à d'autres expositions.

Il n'y a que la place à traverser pour aller de l'église au château, moins intéressant et bien moins ancien quelle, il ne doit pas cependant être passé sous silence, formant avec ses vastes dépendances et le pittoresque parc qui le domine une des belles habitations de la Haute-Vienne. Quand on pénètre dans la cour d'entrée, on remarque sur la droite, auprès d'une pièce de gazon, une fontaine de granit, à deux vasques supportées par des pilastres, que surmonte une statuette en plomb de saint Martial, mitre en tête et crosse épiscopale à la main. On serait tenté d'attribuer ce joli petit édicule au xvi^e siècle, mais il est clair qu'il est contemporain du château, construit en 1633 par Léonard de Gay, seigneur de Nexon et de Campagne (1). Ce château consiste en un corps de logis élevé à deux étages, flanqué sur la façade méridionale de deux grosses tours, coiffé de toitures en tiers point, sur lesquelles s'ouvrent des lucarnes de granit à frontons aigus.

Quand, pour la première fois, je reçus l'hospitalité à Nexon, le château n'était pas ce qu'il est devenu. Une seule lucarne de pierre sur la façade du nord s'appuyait sur deux consoles de granit ; d'autres jours, dans les combles, consistaient en petites saillies triangulaires en charpente, que Viollet le Duc, dans son *Dictionnaire d'architecture*, appelle des *chiens assis*. C'était suffisant sans doute pour aérer les greniers, mais d'un effet peu décoratif. En outre, les tours, qui avaient je ne sais comment, probablement pendant la révolution, perdu leurs toitures aigues, étaient disgracieusement coiffées de toitures carrées, en tuiles creuses, qui paraissaient tout à fait provisoires, et n'avaient jamais eu de machicoulis. Un peu sur mes conseils — le *Guide Joanne* l'assure et je n'ai pas à le contredire, — le baron de Nexon rétablit les toits aigus des tours, qui furent couvertes d'ardoises ainsi que le corps de logis. Une couronne de machicoulis les entourait, des lucarnes de pierre rompirent la monotonie des toits, surmontés d'un faitage à jour, et sur

(1) *Nobiliaire du Limousin. Généalogie de la famille de Gay*, t. II.

le petit côté du couchant, s'éleva un pavillon, accompagné lui-même d'une tourelle. Moyennant ces diverses modifications le castel prit et a conservé depuis très bonne tournure, et fait avec ses pointes d'ardoises et ses girouettes un excellent effet au milieu des grands arbres du parc et des pièces d'eau dans lesquelles il se reflète.

L'histoire de Nexon est assez compliquée à cause de ses changements successifs de seigneurs. Me sera-t-il permis d'emprunter à un écrivain, qui était né à Nexon et auquel je tiens d'assez près, pour me permettre ce plagiat (1) ce qu'il en dit :

... « Cette terre appartenait très anciennement à la maison de Lastours, dont les armoiries se voyaient au-dessus de la principale porte de l'église, et se voient encore aux voûtes de la nef. Celle de Bourdeille prétendait y avoir des droits, suivant une transaction de 1266, passée entre Ebles de Bourdeille et Ramnulf de Lastours par la médiation d'une vicomtesse de Limoges, mais cette prétention était restée sans effet. Au commencement du ^{xiv}^e siècle, elle était possédée par les vicomtes de Limoges, puisqu'en 1317, un de ces vicomtes donna à Gaucelin de Campagne, le droit de garenne et de chasse *aux faisans, bêtes fauves et autres animaux*, dans le bois du Châtenet près du bourg. En 1467, par contrat du 4 juin, Alain d'Albret et Françoise de Bretagne, sa femme, vendirent cette seigneurie à Gaucher de Pérusse des Cars, sous la réserve de la justice du bourg et de l'hommage. Au mois d'avril 1499, il en fut fait partage entre la maison des Cars et celle de Lastours. Après être ainsi rentrée dans la maison de Lastours, la terre de Nexon passa, par alliances, dans celles d'Abzac et d'Hautefort. Elle fut vendue depuis, savoir : une moitié à MM. de Gay et l'autre à Jean de Verneilh, sieur de Lage. La première partie fut depuis toujours possédée par MM. de Gay, la seconde passa, par le mariage d'Anne de Verneilh, fille de François, d'abord à MM. Descoutures de Bort, puis à MM. Rogier des Essarts, qui l'ont possédée jusqu'en 1789. Le dernier rejeton de cette famille était M. Rogier Nexon, capitaine au régiment de la Fère, artillerie, qui mourut dans l'émigration ».

A voir toutes ces grandes familles féodales qui, tour à tour ont possédé la terre importante de Nexon jusqu'au ^{xvi}^e siècle ; on devrait s'attendre à y trouver un château-fort du moyen-âge. Il n'y en a point ; rien n'indique qu'il y en ait eu, il n'y a pas trace d'une ruine quelconque, et, les chroniques limousines ne mentionnent, que je sache, ni un siège, ni un événement mémorable qui aurait eu pour théâtre le donjon de Nexon. L'explication de ce fait qui

(1) *Histoire d'Aquitaine*, par M. de Verneilh Puyrazeau, t. I, p. 252.

semble bizarre, est cependant toute naturelle. Les seigneurs de Lastours et ceux des Cars avaient, dans le voisinage même de Nexon, leurs châteaux de famille, vraies forteresses, dont il reste encore d'indestructibles et importants débris. Les vicomtes de Limoges, en outre de bien d'autres places-fortes, possédaient Châ-lucet qui n'est pas non plus très éloigné de Nexon et Châlus qui n'en est qu'à quelques lieues. Il était donc inutile pour ces grands seigneurs de fortifier Nexon., il se contentaient vraisemblablement d'y avoir quelque logis, quelque repaire noble comme on disait alors ; toujours est-il, qu'indépendamment du château actuel, qui est du xvii^e siècle, et du petit castel du xv^e, dont nous parlions au début de cette notice, il ne reste rien.

Un très grand personnage mourut à Nexon le 18 juin 1569, sans qu'on puisse dire dans quelle maison. Le duc des Deux-Ponts, Wolfgang de Bavière, qui avait conduit son armée au secours des protestants, y rendit le dernier soupir six jours avant la bataille de la Roche-l'Abeille et ses entrailles y furent inhumées. Une pierre de granit, percée de façon à figurer deux arches de pont et placée verticalement dans la terre, qui se voyait au bord de la place publique il y a cinquante ans et y est peut-être encore, passait pour être le lieu de cette inhumation ; mais ce n'est qu'une supposition que rien ne prouve. Bien que ce prince allemand fut mort simplement de maladie et tout à fait par hasard à Nexon, cela n'en donnait pas moins un certain relief à la localité et, à la suite de tous les historiens, j'ai dû mentionner cet événement, bien oublié aujourd'hui, mais qui jadis donnait un peu d'orgueil aux habitants.

Baron de VERNEILH.

LA BIBLIOTHÈQUE

DE M. TANDEAU DE MARSAC

M. Tandeau de Marsac était un ami des livres, un bibliophile éclairé, qui employa les rares loisirs que lui laissait sa profession à former une bibliothèque considérable. A ce titre, il mérite de prendre place à côté des bibliophiles dont le Limousin s'honore, parmi lesquels il convient de citer, dans l'ordre chronologique, le chanoine Jean Decordes, Etienne Baluze, le cardinal Dubois, le chancelier d'Aguesseau, l'abbé Texier, Mgr Berteaud, Auguste Bosvieux, etc.

La Bibliothèque de M. Tandeau de Marsac se composait de près de 12,000 volumes, dans tous les genres ; elle s'est vendue 218,000 fr. environ, en y comprenant les ouvrages adjugés à Limoges en novembre 1896.

La formation d'une bibliothèque est une œuvre longue et difficile, qui exige des études complètes sur chacune des branches des connaissances humaines : la théologie, les sciences, l'histoire et les belles-lettres. On comprend que l'homme qui s'est attaché à l'une de ces divisions arrive plus facilement à former sa collection que celui qui les embrasse toutes, ce qui était le cas pour M. Tandeau de Marsac.

Il n'était pas seul, du reste, à constituer sa bibliothèque ; son frère, M. le chanoine Tandeau de Marsac, dont les goûts littéraires sont connus, l'y avait aidé ; il lui avait procuré beaucoup d'ouvrages de théologie et d'histoire, et, en mourant, il lui légua

sa bibliothèque personnelle, dans laquelle se trouvait une foule de raretés locales (1).

On aurait pu se rendre mieux compte des efforts tentés par M. Tandeau de Marsac, en vue de former sa bibliothèque, si tous les catalogues avaient été disposés d'une façon méthodique. Malheureusement, sur les cinq catalogues publiés, le premier seul est méthodique ; les autres sont alphabétiques et encore n'en a-t-on pas fait pour les ouvrages vendus à Limoges. Nous avons dit ailleurs combien nous regrettions cette lacune (2).

M. Charles Porquet, libraire-expert chargé de la vente, avait fait six lots de la bibliothèque de M. Tandeau de Marsac. Le premier lot comprenait les ouvrages qui se trouvaient en grande partie au château de Brignac, près Saint-Léonard (Haute-Vienne). C'est celui qui n'a pas eu les honneurs d'un catalogue. M. Letarouilly, commissaire-priseur à Limoges, s'est borné à lancer le prospectus suivant :

« Vente aux enchères publiques après décès de M. T. de M., par suite d'acceptation bénéficiaire, en vertu d'une ordonnance, de 5,000 volumes anciens et modernes en parfaite condition : archéologie, beaux-arts, littérature, histoire, histoire du Limousin, les jeudi 12, vendredi 13 et samedi 14 novembre 1896, à deux heures très précises, en la Salle des Ventes, rue Neuve-de-Paris, 12, Limoges.

» Désignation sommaire : Bibliothèque elzévirienne, publiée par JANNET ; — le Bibliophile français ; — ouvrages illustrés par G. DORÉ ; — Journal de Henri III et Henri IV ; — GUIZOT, Mémoires — MONTALEMBERT, Moines d'Occident ; — BOSSUET, MASSILLON, FÉNELON, Œuvres ; — DUPANLOUP, Œuvres ; — NICOLAS, Etudes sur le Christianisme ; — Œuvres de Xavier DE MAISTRE ; — THIERS, Histoire de la Révolution, du Consulat et de l'Empire ; — Mémoires de SAINT-SIMON ; — les Œuvres de Louis VEUILLOT ; — Mémoires du roi JOSEPH ; — Documents historiques sur l'histoire de France ; — Histoire littéraire de la France ; — le Dictionnaire des Dictionnaires ; — Dictionnaire de LITTRÉ ; — Dictionnaire de TRÉVOUX et de MORÉRI ; — Art de vérifier les dates, 3 vol. in-fol. ; — DESORMAUX, Histoire de la Maison de Bourbon ; — TOPFER, Voyages en Zigzags ; — Histoire générale de Paris ; — Revue des questions historiques ; — BUFFON, Œuvres ; — FÉTIS, Histoire des musiciens

(1) M. le chanoine Tandeau de Marsac a donné aussi une partie de ses ouvrages à la bibliothèque du Grand Séminaire de Limoges, notamment sa collection de journaux limousins, que son frère possédait déjà.

(2) *Bibliophile limousin* d'octobre 1896, p. 133, et de janvier 1897, p. 41.

célèbres ; — Biographie universelle de HOFER ; — les Arts somptuaires ; — le Moyen Age et la Renaissance ; — Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts ; — ouvrages et brochures sur la Révolution française, etc., etc.

» Ouvrages sur le Limousin : Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin ; — Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de Brive ; — Bulletin de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Tulle ; — Bulletin de la Société d'agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Vienne ; — Semaine religieuse de Limoges, depuis l'origine ; — Annales de la Haute-Vienne et Almanachs limousins, depuis l'origine ; — Annales de la Creuse et de la Corrèze ; — nombreuses brochures limousines des plus rares.

» Mémoire des titres et papiers du monastère des Ternes, manuscrit in folio.

» Mémoire, état, inventaire et règlement des droits dans la famille de feu sieur EVRARD JABACH et de dame Anne-Marie Wroot, sa veuve, du 17 juillet 1696, manuscrit in-folio. »

Le libraire vendeur a pensé que les livres mis en vente à Limoges étaient suffisamment connus sans qu'il fût utile d'en dresser le catalogue. Nous croyons néanmoins qu'un catalogue aurait attiré dans notre ville un plus grand nombre d'amateurs, et que, par suite, les prix se seraient élevés en proportion.

Dès l'ouverture des portes, de la salle des ventes de la rue Neuve-de-Paris, la plus grande partie des amateurs de Limoges, du département et des départements voisins ; des ecclésiastiques et des membres de nos sociétés savantes se trouvaient réunis. Aux libraires de Limoges étaient venus se joindre quelques libraires de Paris.

La vente débutait par des lots de brochures limousines, modernes pour la plupart, auxquelles succédaient des ouvrages de littérature ou d'histoire générale.

Les livres à gravures se vendaient d'une façon convenable, un Béranger in-32, avec gravures sur acier, 35 fr. ; une édition des *Fables de la Fontaine*, 51 fr. ; *Clarisse Harlowe*, de Prévost, 45 fr. ; *Le Diable à Paris*, 55 fr. Les autres ouvrages étaient donnés à des prix couvrant à peine les frais de reliure. Ces dernières sont du reste très belles. Les reliures d'amateur dominent ; elles sont dans un état de fraîcheur remarquable.

Parmi les ouvrages locaux, le *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, dans une fort belle demi-reliure, s'est vendu 275 fr. à

M. Lespinat. Le *Bulletin de la Société d'Agriculture* a été racheté par cette société, dont les archives, situées rue Banc-Léger, s'étaient brûlées il y a une trentaine d'années.

Le lendemain le nombre des amateurs était encore plus grand que la veille ; c'est qu'on devait vendre les manuscrits et les corps de bibliothèque.

Le manuscrit ayant pour titre : « Mémoire, état, inventaire et règlement des droits dans la famille de feu sieur Eyraud Jabach et de dame Marie Wroot, sa veuve, du 17 juillet 1696 », a été adjugé pour 55 fr. à M. Louvrier de Lajolais, directeur de l'Ecole nationale d'art décoratif. Il a été acquis plus tard par la Bibliothèque communale de Limoges.

On sait que Jabach, directeur de la Compagnie des Indes, avait été directeur de la Manufacture royale de tapisseries d'Aubusson. Son immense fortune lui avait permis d'acquérir une quantité d'objets d'art, des gravures notamment. Il possédait aussi des émaux limousins de la bonne époque, estimés très bon marché dans son inventaire, et qui par la suite ont atteint des prix fantastiques.

Le « Mémoire des titres et papiers du monastère des Ternes » a été acquis par M. Albert Gérardin, propriétaire de l'emplacement de l'ancien monastère des Célestins des Ternes, situé à un kilomètre de Pionnat (Creuse). Fondé vers 1329 par l'évêque Roger le Fort, qui était né aux Ternes, ce monastère a subsisté jusqu'en 1777.

Un manuscrit intitulé : *Rhetorica tradita de facundissimo oratore Patre Orsaure, Societatis Jesu, Rhetorica professore in Collegio Lemovicensi, anno domini 1666, me audiente Joanne Charepeyre*, a été acheté 8 fr. par M. Lespinat.

Un « Pouillé de Monseigneur d'Argentré » a été acheté 7 fr. par M. Thézard, notaire à Limoges.

D'autres manuscrits sans grand intérêt se sont vendus très bon marché.

La Bibliothèque Elzévirienne de Jannet, 130 volumes, a été achetée 235 fr. par M. Gougy.

La Collection des Documents sur l'histoire de France, formant 186 volumes in-4°, s'est donnée à 275 fr. à M. Lechanteux, libraire à Paris. La Collection de Documents sur l'histoire de Paris, 34 volumes in-4° environ avec cartes, plans et chromo-lithographies, s'est donnée à 175 fr. à M. Gougy.

Les corps de bibliothèque ont été achetés par MM. Louis Guibert, Lemaitre, Fray-Fournier, etc.

La vente s'est élevée à une dizaine de mille francs, environ.

Les livres vendus à Paris ont fait l'objet de cinq catalogues, dans lesquels ils sont disposés par ordre de valeur ou par genre (la quatrième partie : ouvrages sur le Limousin ; la cinquième : vignettes, dessins et portraits) (1).

Voici au surplus les titres des catalogues :

Vente après décès et en vertu d'ordonnance. Le lundi 26 avril 1897 et les cinq jours suivants (Hôtel Drouot). Catalogue de Livres rares manuscrits et imprimés. Provenant de la Bibliothèque de feu M. T. de M. — Première partie. — *Paris, Ch. Porquet, libraire*, 1897, in-8 de 181 p.

Vente... Les 22, 23 et 24 mars 1897 (Hôtel Drouot). Catalogue de Beaux et bons livres modernes, avec illustrations et dessins originaux. Collections diverses. Grands ouvrages à figures. Livres imprimés sur peau vélin. Provenant... — 2^e partie. — *Paris, Porquet*, 1897, in-8 de 60 p.

Vente... Le 3 mars et les cinq jours suivants (28, rue des Bons-Enfants). Catalogue de Bons livres anciens et modernes. Provenant... — 3^e partie. — *Paris, Porquet*, 1897, in-8 de 93 p.

Vente... Le jeudi 8 avril et les deux jours suivants (28, rue des Bons-Enfants). Catalogue de Bons livres anciens et modernes, manuscrits et imprimés, relatifs au Limousin et provinces voisines. Provenant... — 4^e partie. — *Paris, Porquet*, 1897, in-8 de 55 p.

Vente... Le 26 mars 1897 (Hôtel Drouot). Catalogue de Vignettes anciennes et modernes, dessins originaux, portraits. Provenant... — 5^e partie. — *Paris : M^e Georges Boulland, commissaire-priseur ; M. Charles Porquet, libraire ; M. Paul Roblin, marchand d'estampes*, 1897, in-8 de 28 p.

La 1 ^{re} partie, 773 n ^{os} (6 vacations) s'est élevée à ...	126.758 »
La 2 ^e partie, 388 n ^{os} (3 vacations) s'est élevée à	51.767 50
La 3 ^e partie, 903 n ^{os} (6 vacations) s'est élevée à ...	13.313 50
La 4 ^e partie, 512 n ^{os} (3 vacations) s'est élevée à	7.000 »
La 5 ^e partie, 186 n ^{os} (1 vacation) s'est élevée à	9.864 »

208.703 »

En ajoutant les 500 numéros vendus à Limoges,
 environ..... 10.000 »
 on arrive au total approximatif de..... 218.703 »

(1) Les différentes parties se sont vendues dans l'ordre suivant : 1^{re} vente (3 mars), 3^e partie ; 2^e vente (22, 23 et 24 mars), 2^e partie ; 3^e vente (26 mars), 5^e partie ; 4^e vente (8 avril), 4^e partie ; 5^e vente (26 avril), 1^{re} partie. C'est dans la salle Sylvestre que se sont vendues les 3^e et 4^e parties, les autres à l'hôtel Drouot.

L'examen attentif des catalogues va nous permettre de connaître les raisons qui ont guidé M. Tandeau de Marsac dans ses choix.

Dans la première partie, les grandes divisions de la Bibliothèque se présentent ainsi : Manuscrits, 20 n° ; Théologie, 124 n° ; Sciences et arts, 70 n° ; Belles-Lettres, 449 n° ; Histoire, 120 n° ; total, 773 numéros.

Le catalogue débute par la description de vingt manuscrits, dont treize sont des ouvrages de piété : la moitié appartient à la bonne époque, à ce *xv^e* siècle qui a vu éclore des merveilles de calligraphie et dont les enluminures exciteront toujours l'admiration des amateurs. M. Porquet se plaît à reconnaître dans les descriptions de ces manuscrits que « la qualité des miniatures, la richesse et la finesse des encadrements, le soin de la calligraphie et le choix du vélin » sont très remarquables.

Les manuscrits se sont élevés à la somme totale de 20,377 fr. Parmi eux se trouvait l'ouvrage qui s'est vendu le plus cher de toute la Bibliothèque, le n° 3, *Bréviaire à l'usage d'une confrérie parisienne*, adjugé au prix de 13,900 fr. « Magnifique manuscrit sur vélin de la fin du *xiv^e* ou du commencement du *xv^e* siècle, dit le catalogue, orné de 60 grandes ou petites miniatures et d'une infinité de lettres initiales peintes. »

Après celui-ci, il faut citer encore le n° 1, *Psautier glosé et ordinaire*, vendu 2,000 fr. ; le n° 4, *Horæ*, vendu 1,580 fr., et le n° 13, *Œuvres de Girard de Saint-Amand*, vendu 550 fr.

Dans les livres, si on trouve peu d'incunables, on rencontre en revanche beaucoup d'excellents ouvrages du *xvi^e* siècle, imprimés par les imprimeurs les plus célèbres, éditions princeps très rares, à toutes marges et en bel état, auxquelles M. Tandeau de Marsac ajoutait des dessins originaux, des portraits, des suites de gravures en double et triple état. La valeur de ces ouvrages était encore augmentée par de belles reliures aux armes des princes et des grands personnages, par des ex-libris recherchés. A défaut de reliures du temps, les beaux ouvrages avaient une reliure signée de nos meilleurs artistes modernes : Capé, Nièdré, Bozérien, Trautz-Bauzonnet, Lortic, etc.

Nous avons fait un choix des ouvrages qui se sont vendus le plus cher dans cette partie, et nous en avons trouvé 44 de 300 fr. à 13,900 fr. qui se sont élevés à la somme de 69,848 fr., chiffre fort raisonnable comme on le voit.

Dans la Théologie et parmi les Versions de la Bible, le livre qui s'est vendu le plus cher après le manuscrit n° 3 ci-dessus est le n° 23, *La Sainte Bible*, par les Pasteurs de Genève (Lyon, J. de Tournes,

1554). « Superbe exemplaire orné d'une très riche et très élégante reliure portant les trois croissants de Diane de Poitiers. » Il a été adjugé à 7,000 fr.

Venaient ensuite : n° 26, *Le Psautier de David* (Paris, J. Mettayer, 1586), relié pour Henri III, 2,360 fr. ; n° 21, *La Bible*, imprimée par Christophe Plantin à Anvers en 1583, reliure du xvr^e siècle, 1,810 fr.

Les livres d'heures présentaient un ensemble d'une exécution irréprochable, la plupart imprimés sur vélin. Les noms, bien connus des bibliophiles, de Simon Vostre, Antoine Vérard, Philippe Pigouchet, Thielhman Kerver, Gillet Hardouyn, etc., éveillaient le souvenir de ces beaux livres dont toutes les pages sont encadrées de vignettes naïves représentant les scènes de l'ancien et du nouveau Testament, la danse des morts, etc., dont les grandes planches ont un véritable caractère artistique.

Celui qui s'est vendu le plus cher dans ce groupe est le n° 61, *Heures a l'usage de Rome*, imprimé à Paris vers 1500 par Guillaume Anabat pour Gillet et Germain Hardouyn, libraires. Il a été payé 3,005 fr. D'après le catalogue, c'est un « superbe exemplaire imprimé sur vélin composé de 116 ff. et orné de 17 grandes figures et de 22 petites, toutes coloriées et rehaussées d'or et d'argent. Chaque page est entourée d'une très riche bordure représentant des ornements variés, des scènes de chasse, des sujets tirés de l'histoire du Vieux et du Nouveau Testament. La danse des morts se compose de 30 sujets. »

Il nous faudrait reproduire trop de pages du catalogue, si nous voulions parler des autres livres d'*Heures* dont les descriptions se ressemblent un peu. Disons seulement que le n° 60 s'est élevé à 2,500 fr. ; le n° 78, à 1,010 fr. ; le n° 80, à 1,005 fr. ; le n° 62, à 880 fr. ; le n° 70, à 840 fr. ; le n° 77, à 770 fr. ; le n° 65, à 760 fr. ; le n° 64, à 705 fr. ; le n° 69, à 605 fr., etc.

La section Sciences et Arts était la moins importante. Nous n'appellerons l'attention que sur trois ouvrages de cette section :

Le n° 201, *Iconologie par figures...* par MM. Gravelot et Cochin (Paris, Lattré, graveur, s. d., 4 vol. in-12) Exemplaire contenant « le Portrait de Cochin, dess. par Monnet, gr. par Gaucher, le portrait de Gravelot, gr. par Gaucher d'après Delatour, 4 titres et 204 figures gr. par Choffard, Baquoy, de Ghendt et Legrand, épreuve en double état, avant et avec la lettre. » Vendu 1,450 fr.

Le n° 151, *Essais de Michel, seigneur de Montaigne*. Cinquième édition... Paris, Abel Angelier, 1588, in-4°, titre gr., réglé. « Dernière édition publiée du vivant de l'auteur et la première où se

trouve le troisième livre. On remarque sur les plats de ce volume le chiffre H D entouré d'un signe répété quatre fois et ayant la forme d'un S fermé. D'après Guigard, *Armorial du Bibliophile*, t. I^{er}, ce chiffre pourrait être celui d'Henri d'Estrées. » Vendu 1,000 fr.

Le n° 198, Almanach iconologique ou des arts pour les années 1763 à 1784, orné de figures avec leurs explications, par Gravelot (*Paris, Latré, s. d., 17 vol. pet. in-12*), texte gravé mar. rouge, fil., t. d. « Neuf volumes ont été gravés d'après les dessins de Gravelot et huit d'après ceux de Cochin. » Vendu 595 fr.

Nous arrivons à la section Belles-Lettres, plus nombreuse à elle seule que les quatre autres réunies. Il semble que cette division du catalogue, dans cette partie comme dans les autres, est celle que M. Tandeau de Marsac affectionnait le plus. Cela s'explique du reste tout naturellement. L'esprit, après une journée de travail, se repose plus agréablement dans une œuvre d'imagination que dans les ouvrages de science ou d'histoire.

C'est surtout dans la Poésie dramatique et dans le Théâtre français que l'on rencontre les ouvrages les plus nombreux et les plus rares. Il y en a cent vingt. Le rédacteur du catalogue a dû même créer les subdivisions suivantes : *a* Depuis les origines jusqu'à Corneille ; *b* Corneille ; *c* Les cinq auteurs ; *d* Molière ; *e* Racine ; *f* Les autres auteurs du xvii^e siècle ; *g* Regnard et les auteurs du xviii^e siècle.

Molière était l'auteur préféré de M. Tandeau de Marsac. Le catalogue de la 1^{re} partie contient les titres de 14 éditions des œuvres complètes et de 36 éditions des pièces séparées, presque toutes originales.

Si on y ajoute les onze éditions de Molière qui figurent dans le catalogue de la 2^e partie, les onze dans celui de la 3^e partie, les nombreux portraits et les suites d'estampes pour illustrer les *Œuvres* que l'on retrouve dans la 5^e partie, on reconnaîtra que c'était bien l'auteur de prédilection de M. Tandeau de Marsac.

Ces ouvrages ont atteint pour la plupart des prix élevés.

Le n° 434, Les Œuvres de Monsieur Molière (*Paris, Guillaume de Luynes et Claude Barbin, 1673, 8 vol. in-12*) se sont vendus 6,000 fr. Il faut dire aussi que l'on ne connaît jusqu'à présent que cinq exemplaires de ce très curieux recueil factice.

Le n° 466, même ouvrage, avec des remarques de M. Bret (*Paris, par la Compagnie, des libraires associés, 1773, 6 vol. in-8, fig. et portraits, mar. vert (Capé)*) s'est vendu 1,560 fr. Cet exemplaire contient le portrait de Molière gravé par Cathelin d'après

Mignard et la suite des 33 figures dessinées par Moreau en double état.

Le n° 453, même ouvrage (*Paris, Claude Barbin et Thomas Jolly, 1666, 2 vol. in-12, frontispices, mar. bleu jans. (Trautz-Bauzonnet), « édition précieuse, la première du Théâtre de Molière avec une pagination suivie », s'est vendu 1,025 fr.*

Le n° 463, même ouvrage que le n° 466, mais avec les figures de Moreau en simple état, s'est vendu 899 fr.

Le n° 499, le Bourgeois gentilhomme (*et se vend pour l'auteur à Paris, chez Pierre Le Monnier, 1671, in-12, mar. rouge (Capé), édition originale, s'est vendu 520 fr.*

Après Molière, les deux auteurs dont la bibliothèque de M. T. de M. possédait le plus grand nombre d'exemplaires sont Corneille et Racine. Le n° 444, le Théâtre de Corneille, revu et corrigé par l'auteur (*Paris, P. Trabouillet et G. de Luyne, 1682, 4 vol. in-12, aux armes de Ferrand, conseiller du roi, s'est vendu 700 fr.*

Le n° 433, Œuvres de Corneille. Première partie. *Imprimée à Rouen et se vend à Paris chez Antoine de Somerville et Augustin Courbé, 1644, in-12, mar. rouge jans. (Trautz-Bauzonnet), édition originale, s'est vendu 500 fr.*

Dans la section Histoire, nous relèverons seulement trois ouvrages, afin de donner une légère idée de leur valeur :

Le n° 659. Discours sur l'histoire universelle, de Bossuet (*A Paris, chez Sébastien Mabre-Cramoisy, 1681, in-4 mar. rouge, « édition originale, superbe exemplaire, tiré sur grand papier, aux armes de Michel Le Tellier, chancelier de France », vendu 2,125 fr.*

N° 661. Jac. Aug. Thuani, Historiarum sui temporis. *Parisiis, apud Abrosium et Hieronymum Droart, 1604, 2 vol. in-8, front. gr. avec un joli portrait d'Henri IV, vél. blanc, « bel exemplaire sur grand papier aux armes d'Henri IV », vendu 1,505 fr.*

N° 738. La fleur des Antiquitez, singularités, et excellence de la noble et triomphante Ville et Cité de Paris... (par Gilles Corrozet). (*Paris, Galliot du Pré, 1532, in-16, cuir de Russie, vendu 610 fr.*

Indépendamment des ouvrages principaux que nous venons de citer, il s'en trouvait 10, vendus de 401 à 500 fr.; — 26, de 301 à 400 fr.; — 41, de 201 à 300 fr., et enfin 111 de 100 à 200 fr.

La deuxième partie du catalogue, celle intitulée *Beaux et bons livres modernes*, contenait près de moitié moins de numéros. La valeur des ouvrages de cette partie était moindre que celle de la première. Dans celle-ci, disions-nous, le livre le plus cher s'est vendu 13,900 fr.; dans la seconde partie, il n'atteint que 4,870 fr.

Un choix des 24 ouvrages principaux, vendus de 500 à 4,870 fr., forment un total de 24,673 fr. seulement. Cette partie contenait en outre 12 ouvrages vendus de 401 à 500 fr.; 9 de 301 à 400 fr.; 19 de 201 à 300 fr., et enfin 37 de 100 à 200 fr.

Parmi ces ouvrages, ce sont ceux de la division Belles-Lettres qui dominent. Nous donnons ci-dessous les titres de quelques-uns et les prix d'adjudication :

N° 76. Collection de classiques français... *Paris, Lefèvre, 1821-28, 73 vol. in-8, 4,870 fr.*

N° 37. Bibliothèque elzévirienne... *Paris, P. Jannet et Jouaust, 1853-78, 155 vol. in-16, 1,431 fr.*

N° 322. B. de Saint-Pierre : Paul et Virginie. *Paris, imprimerie de Monsieur, 1789, pet. in-12, éd. orig., 1,200 fr.*

N° 376. Voltaire, Œuvres complètes. *Paris, A. Renouard, 1819-25, 66 vol. in-8, fig. de Moreau, et 80 dessins originaux de Desenne, 1,155 fr.*

N° 29. Beaumarchais. La folle journée ou le Mariage de Figaro. *Paris, Ruault, 1783, in-8, grand papier, figures en double état, 1,100 fr.*

N° 31. Béranger, Œuvres complètes, 53 grav. acier. *Paris, Perrotin, 1851-57-58, 6 vol. in-8, papier de Hollande, plusieurs suites de figures, 1,010 fr.*

N° 242. Molière, Œuvres. *Paris, Paulin, 1835-36, 2 vol. papier de Chine, 975 fr.*

N° 38. Bibliothèque latine française, publiée par C.-L.-F. Pancoucke, 1826-47, 212 vol. in-8, 955 fr.

N° 77. Collection des meilleurs ouvrages de la langue française. *Paris, Pierre Didot, 1812-25, 75 vol. in-8, 951 fr.*

N° 316. Rousseau, Œuvres complètes. *Paris, Dalibon, 1824-28, 27 vol. in-8, 830 fr.*

N° 7. Molière (J.-B.). P. Théâtre... *Lyon, Scheuring, 1864-70, 9 vol. in-8 sur peau vélin, exemplaire unique sur peau vélin, 820 fr.*

Dans les Sciences, nous signalerons deux ouvrages de P.-J. Redouté : Les Liliacées (*Paris, l'auteur, an viii, 1802-1816, 8 tomes en 4 vol. in-fol., contenant 588 pl. coloriées au chiffre de Napoléon I^{er}, vendu 1,150 fr.*; — Les Roses, 1817-24, 3 vol. in-fol. contenant 180 pl. en double état, vendu 590 fr.

Dans l'Histoire, le seul ouvrage ayant atteint un certain prix est la Collection des ouvrages publiés pour la Société d'histoire de France, 286 vol. in-8, vendus 960 fr.

La troisième partie du catalogue, sous le titre *Bons livres anciens*

et modernes, a essayé de rattraper par le nombre des ouvrages (903) la valeur de ceux des deux premières parties. Elle n'a pu y réussir. Cette vente a donné un total de 13,313 fr. 50, au lieu des 126,758 fr. de la première et des 51,767 fr. 50 de la deuxième.

Le livre le plus cher de cette partie a été de 212 fr. au lieu des 13,900 fr. de la première et des 4,870 fr. de la deuxième. Les livres avaient donc bien fait l'objet d'un choix par valeur de la part du rédacteur des catalogues, comme nous l'avons dit.

Nous pensons qu'il est inutile d'indiquer les titres des quinze ouvrages principaux de la 3^e partie, dont les prix se sont élevés de 100 à 212 fr. (1).

Nous passons tout de suite à la cinquième partie qui est le complément des précédentes, avant de parler de la quatrième : *Ouvrages sur le Limousin*.

Cette partie était intitulée : *Dessins originaux, estampes et portraits, suites de vignettes*; elle comprenait 186 numéros.

Comme tous les bibliophiles, M. Tandeau de Marsac s'était préoccupé de tout ce qui pouvait augmenter la valeur de ses ouvrages, et il avait réuni dans ce but un certain nombre de gravures; ce qui lui permettait d'insérer dans les Œuvres des grands écrivains des portraits, des dessins originaux ou des suites de vignettes du plus haut intérêt.

Ces gravures faisaient souvent double emploi avec celles, plus belles probablement, qui figuraient déjà dans les ouvrages. D'autres fois, M. Tandeau de Marsac possédait les gravures et n'avait pas encore l'édition de l'ouvrage pour lequel elles avaient été créées. Dans ce cas, les gravures attendaient dans les cartons le moment où elles seraient réunies à l'ouvrage. C'était le cas pour le J.-J. Rousseau, *Œuvres*, éd. Le Fèvre; le *Don Quichotte*, éd. Marlin; le Florian, *Fables*, éd. Guilleminet, etc., que M. Tandeau de Marsac ne possédait pas encore.

Dans les dessins originaux (nos 1 à 23), nous signalerons les suivants :

N^{os} 19-20. MOREAU le jeune (J.-M.). Neuf dessins in-8 pour les *Œuvres* de Crébillon à la Sépia, signés et datés, 1812, vendus 705 fr.; — du même, cinq dessins in-18 pour les *Œuvres* de Florian, à la sépia, signés et datés 1811, vendus 130 fr.

N^{os} 7-8. DESENNE (Alexandre). Vingt dessins in-18 pour les *Œu-*

(1) Nous indiquons les numéros de ces ouvrages pour les personnes qui seraient désireuses de les connaître : 381, 290, 158, 630, 175, 867, 367, 104, 33, 752, 628, 143, 243, 33 et 861.

res de Molière, à la sépia, plus 20 pièces gravées, épreuve avant la lettre, 1 dessin et 2 portraits, ensemble 43 pièces, vendus 700 fr.; — du même, 56 dessins in-18 pour les *Œuvres* de Florian à la sépia, plus la collection des figures en épreuve avant la lettre et un portrait; vendus 100 fr.

N° 9. DESENNE (A.), LE PRINCE (A.-X.), BOURGEOIS. Dix-neuf dessins in-8 pour les *Œuvres* de J.-J. Rousseau, à la sépia, vendus 410 fr.

N° 5. CHARLET. Dix dessins in-18 pour les *Aventures de Don Quichotte*, à la sépia, signés, vendus 279 fr.

N° 13. LIENDER (J. Van). Les douze mois de l'année in-4°, 12 pièces au lavis de bistre, signées au verso et datées 1767, vendues 175 fr.

N° 21. QUEVERDO. Quatre dessins in-8 pour *Estelle* de Florian, à la sépia, signés, plus cinq pièces gravées, épreuve avant la lettre et à l'eau forte pure, 150 fr.

N° 10. DEVÉRIA (Achille). Portrait de J.-J. Rousseau et six dessins in-8 pour les *Œuvres*, à la sépia, signés et datés, 1823, 1824 et 1828, vendus 121 fr.

N° 14. MARILLIER (C.-P.). Huit dessins in-8 pour les *Fables* de Florian, au lavis d'encre de Chine, signés et datés 1795, 1796, plus 12 pièces gravées, épreuves avant la lettre et eaux fortes pures, vendus 115 fr.

Dans les estampes et portraits nous relevons :

N° 51-52. Freudeberg (d'après I.-H.-E.) Le Bain; — Le Lever par A. Romanet, 1774; épreuves avant le numéro, grandes marges, vendues 122 fr.

N° 64. Levachez (à Paris, chez), titre gravé, frontispice et cent un portraits in-4° des députés à l'Assemblée nationale de 1789, gravés par Sergent, Alix, etc. 103 pièces tirées en bistre ou à la sanguine, vendus 107 fr.

N° 39. Ficquet (Et.), Corneille (Pierre), portrait d'après Le Brun, in-8, superbe épreuve du 2° état, avec le bouclier blanc, grandes marges, vendu 105 fr.

Enfin dans les vignettes, nous appellerons l'attention sur les suivantes :

N° 123. La Fontaine (J. de), un portrait par R. Delvaux, et huit figures in-18, de Moreau le Jeune, pour *Psyché et Adonis*, éd. Saugrain, 1790, épreuves en trois états, vendus 1,000 fr. C'est le numéro qui s'est vendu le plus cher de ce catalogue.

N° 148. Montesquieu. Un frontispice et neuf figures in-8, gra-

vées par N. Le Mire, d'après Ch. Eisen, pour le *Temple de Gnide*, 1772, vendus 600 fr. Une autre collection de 4 pièces, vendue 400 fr.

N° 134. Molière. Un portrait par Aug. de Saint-Aubin, et trente figures in-8 de Moreau le Jeune, pour les *Œuvres*, éd. Renouard. Epreuves à l'eau-forte pure, plus la planche double pour *Amphitryon*, et une épreuve du portrait sur papier jonquille, vendus 430 fr. Une autre collection, vendue 212 fr.

N° 130. Molière. Un portrait par Lépicié, d'après Ch. Coypel et trente-trois figures in-4°, gravés par L. Cars, d'après Fr. Boucher pour les *Œuvres*, éd. de 1734, vendus 410 fr.

N° 129. Molière, suite d'estampes pour les *Comédies*. Un frontispice et cinq planches in-fol., gravés par F. Joullain, d'après les esquisses de Coypel, 1726, vendus 276 fr.

N° 89. Corneille (P. et Th.) Vingt-quatre figures in-8 de Moreau le jeune, dont une par Prudhon, pour les *Œuvres*, éd. Renouard, plus trois portraits par A. de Saint-Aubin, vendus 197 fr.

N° 151-152 Musset (Alfred de). Quarante-deux figures in-12 à l'eau-forte, d'après les dessins de H. Pille, pour les *Œuvres*, éd. Lemerre, épreuves avant lettre sur papier du Japon. Deux collections, vendues 140 fr. les deux.

N° 185. Voltaire. Cent-treize figures in-8, de Moreau le Jeune, et 47 portraits, par Aug. de S^t-Aubin et autres pour les *Œuvres*, éd. Renouard 1802. Epreuves en double état, plus 22 portraits supplémentaires, ensemble 340 pièces, vendues 139 fr.

Nous arrêterons là cette nomenclature qui pourrait paraître monotone. Aussi bien n'avons-nous pas l'intention de rééditer le catalogue, mais plutôt d'appeler l'attention du lecteur sur les ouvrages les plus beaux et les plus rares. Nous avons voulu montrer de cette façon avec quelle persévérance et quel goût parfait M. Tandeau de Marsac avait formé sa bibliothèque.

La quatrième partie est celle qui nous intéresse le plus, puisqu'elle se compose d'ouvrages sur notre province. Vous connaissez tous ces livres, tout au moins par leurs titres. Parmi les anciens auteurs, le P. Adam, Baluze, Pierre de Besse, Bonaventure de Saint-Amable, de Chavailles, Dorat, d'Espagnac, de Grenaille, Tristan L'Hermite, etc., sont des amis pour vous ; à plus forte raison les noms des modernes, MM. Arbellot, de Cessac, Fage, Guibert, Lecler, Leroux, Poulbrière, Roy-Pierrefitte, Rupin, Texier, etc., vous sont-ils très sympathiques.

Disons d'abord un mot de la formation de la partie limousine de cette bibliothèque. M. Tandeau de Marsac était très attaché à notre province, que toute sa famille habite, et où lui-même possédait le

château de Brignac, situé sur un charmant coteau, au pied duquel coule la Vienne.

Comme nous l'avons dit, l'un de ses frères, M. le chanoine Tandeau de Marsac avait fait dans sa propre bibliothèque une place très honorable à l'Histoire locale. Il n'est donc pas étonnant que le propriétaire du château de Brignac ait désiré posséder lui aussi une collection d'ouvrages sur le Limousin. Son frère dut lui procurer sur place plusieurs ouvrages très difficile à découvrir. C'est que pour créer une bibliothèque locale, il faut non seulement lire les ouvrages publiés, surtout ceux qui contiennent des indications bibliographiques, mais encore faire des recherches personnelles dans le pays. On ne peut savoir quelles trouvailles nous ménagent les combles des vieilles maisons. Tous les vieux greniers n'ont pas encore été fouillés, espérons-le.

De son côté, M. Tandeau de Marsac dut faire plusieurs achats dans les librairies parisiennes. Mais ce premier noyau était encore peu considérable lorsque survint la vente de la bibliothèque d'Auguste Bosvieux, qui eut lieu le 26 décembre 1887 et jours suivants.

M. Tandeau de Marsac trouvait là une excellente occasion d'acheter des ouvrages rares sur le Limousin, sans attendre, pendant de longues années, que leurs titres se montrassent dans les catalogues. Il en profita très largement. Sur les 1,213 numéros du catalogue d'Auguste Bosvieux, il en acheta 222, s'élevant à 3,446 fr. 50. C'étaient presque tous des ouvrages d'un prix élevé, qu'il disputa à la Bibliothèque communale de Limoges.

Précédemment, M. Tandeau de Marsac avait enrichi sa collection limousine de quelques ouvrages de valeur, tels que :

Perotti (Nicolai) *Grammatica... Impressus Lemoricis per Paulum Bertum.*., 1520, in-4°, édition encore inconnue des bibliographes.

Gendron (F. Loys). *Du Saint-Sacrifice et Sacrement du Corps et Sang de Jésus Christ. A Limoges, par Barthélémy Moriceau,* 1591, in-4°. Seul livre connu de cet imprimeur.

Baluzii (Steph) *Tutelensis Disquisitio seculi quo vixit sanctus Sacerdos...*, in-8; — *Dissertatio de santis Claro Laudo Ulfardo Baumado...*, in-8, tous deux sortis des presses de Dalry à Tulle en 1655 et 1656, et très difficiles à rencontrer.

Prevost (Jean), *Les Tragédies... A Poitiers, par Julian Thoreau,* 1618, in-12.

Bardon de Brun, Saint-Jacques, tragédie... *A Limoges, par Hugues Barbou,* 1596, in-8.

Blanchon (Joachim). *Les Premières Œuvres poétiques... Paris, Th. Perier,* 1583, in-8, etc.

Il possédait aussi depuis longtemps une partie des manuscrits que l'on voit figurer à la fin du catalogue de cette partie.

Sa bibliothèque s'augmenta encore des livres à lui légués par son frère, M. le chanoine Tandeau de Marsac, qui mourut dans les premiers jours d'avril 1895. C'est ce qui explique la quantité de doubles et de triples révélés par la vente.

Nous pensons que les livres achetés à la vente Bosvieux entraient pour la moitié de sa collection limousine et que ceux de M. le chanoine Tandeau de Marsac figuraient pour les deux tiers de l'autre partie.

Bien que renfermant plusieurs excellents livres, la collection limousine de M. Tandeau de Marsac était moins importante que celle d'Auguste Bosvieux, et si on l'examine en détail, on trouve qu'elle contenait bien des lacunes. On a pu observer la différence qui existe entre la bibliothèque d'un passionné de l'histoire locale comme Bosvieux et celle d'un amateur.

Une comparaison entre les deux catalogues permettra de l'établir facilement.

Catalogue Bosvieux (1)			Catalogue Tandeau de Marsac	
Théologie, nombre de n ^{os} ..	140		140 n ^{os} dont 60 acquis vente Bosvieux	
Jurisprudence	— .. 52		27 n ^{os} — 14	—
Sciences et arts	— .. 100		26 n ^{os} — 16	—
Belles-Lettres	— .. 174		110 n ^{os} — 51	—
Histoire	— .. 373		193 n ^{os} — 81	—
TOTAUX.....			739	496 n ^{os} dont 222 acquis vente Bosvieux

Différence en faveur du catalogue Bosvieux 243.

Le catalogue de la partie limousine dont nous nous occupons, a été rédigé par ordre alphabétique. Il eût été préférable qu'il fût méthodique, parce que le groupement par catégorie facilite souvent les choix des acheteurs.

Quelques ouvrages étaient désignés par leur titre au lieu de l'être par leur auteur, d'autres étaient inscrits tantôt sous un nom tantôt sous un autre, ce qui pouvait prêter à la confusion : N^o 33. Aurati Joannis est le même que Dorat (Jean) ; n^o 113. D'Aubignac est le même qu'Hedelin, abbé d'Aubignac, ou M. H. A. d'A. Mais ce sont des détails sans importance.

(1) Nous avons séparé du catalogue Bosvieux les ouvrages étrangers au Limousin, mais nous ferons remarquer que beaucoup des numéros de ce catalogue comprenaient plusieurs ouvrages, ce qui auraient dû porter le nombre de ses numéros à plus de mille.

La vente a eu lieu dans cette salle Sylvestre, si calme et si tranquille, qui a vu de si belles ventes de livres. Les amateurs étaient peu nombreux ; à part trois ou quatre personnes, on peut dire que tout se passait entre libraires : ceux-ci tout en agissant au nom de leurs clients, achetaient aussi pour eux-mêmes, car plusieurs d'entre eux s'occupent spécialement des ouvrages sur les provinces.

Le total de la vente pour les 512 numéros s'est élevé à 7,000 fr. environ. Ce qui fait une moyenne de 14 fr. par numéro, moyenne supérieure de 2 fr. à celle de la vente Bosvieux. La raison de cette augmentation est le prix élevé d'une trentaine d'ouvrages rares ou reliés aux armes dont on verra la liste plus loin.

Quelques-uns de ces ouvrages ont atteint des prix plus élevés en 1897 qu'en 1887. Ils ont même dépassé de beaucoup les prix qu'on leur assigne d'habitude. Tels par exemples : N° 95, *Collectio judiciorum*, et parmi les ouvrages de Baluze, les n°s 37, 41, 43. D'autres, au contraire, se sont vendus bon marché, quelques-uns même n'ont pas trouvé d'acquéreur et ont été adjugés en bloc à l'issue de la vente.

Parmi les ouvrages provenant de la vente Bosvieux, qui ont été vendus au-dessous du prix d'achat, il faut citer les suivants :

Le n° 472, Valet (A.). Chant triomphal sur la victoire obtenue par le roy, payé 68 fr. à la vente Bosvieux, s'est vendu 26 fr. ; le n° 215, L'Hermite de Soliers et F. Blanchard, *Eloge des premiers présidents du Parlement de Paris*, payé 62 fr., s'est vendu 3 fr. ; le n° 225, Hugues de Lacoste, médecin à Brive, *Traité de la fièvre quarte*, payé 60 fr., s'est vendu 20 fr. ; le n° 90, *Ciceronis Epistolæ familiares* (Limoges, Guillaume de La Nouaille, 1554), payé 55 fr. vente Bosvieux, s'est vendu 11 fr. ; le n° 91, *Ciceronis Epistolæ ad T. Pomponium Atticum* (Limoges, H. Barbou, 1580), payé 50 fr., s'est vendu 40 fr.

Voici maintenant les ouvrages de ce catalogue qui se sont vendus le plus cher :

N° 182. *Heures à l'usage de Limoges*, imprimées à Paris vers 1510 par Gillet Hardouyn, acheté 505 fr. par la Bibliothèque de Limoges (payé 545 fr. à la vente Bosvieux).

N° 112. Dathi (Augustini) *Opusculum in elegantia...* (Limoges, Paul Berton, 1518), acheté 380 fr. par la Bibliothèque de Limoges (payé 250 fr. vente Bosvieux).

N° 506. *Généalogies et armes des gentilshommes limousins*, manuscrit avec blasons coloriés, acheté 365 fr. par la Bibliothèque de Limoges.

N° 93. Collectio judiciorum... par Charles du Plessis d'Argentré (*Lutetiae Parisiorum, apud Nicolaum Duchesne, 1755, 3 vol. in-fol.*), acheté 325 fr. par M. Morgand, pour M. de Rothschild.

N° 32. Auctores octo... (*Limoges, Guillaume de La Nouaille, 1539*), acheté 223 fr. par M. Porquet, pour la Bibliothèque nationale.

N° 60. Bonaventure de Saint-Amable (le R. P.), Histoire de Saint-Martial, 3 vol. in-fol., 165 fr., acheté par M. Champion. — Autre exemplaire, acheté par M. Ducourtieux pour M. Clément-Simon, 135 fr.

N° 41. Baluzii (S.). Vitæ paparum Avenionensium (*Paris, F. Muguet, 1693*), 2 v. in-4°, acheté 160 fr. par M. Champion (payé 117 fr. vente Bosvieux).

N° 43. Bardon de Brun. Saint-Jacques, tragédie (*Limoges, H. Barbou, 1596, in-8*), acheté 150 fr. par la Bibliothèque de Limoges.

N° 449. Tripon (J.-B.). Historique monumental de l'ancienne et moderne province du Limousin (*Limoges, M. Darde, 1837, in-fol.*), acheté 140 fr. par M. Wilks, pour M. Albert Mazet (payé 175 fr. à la vente Bosvieux).

N° 272. Lurbeus (Gab.). De illustribus Aquitaniæ viris (*Bordeaux, S. Millanges, 1591, in-4*), acheté 120 fr. par MM. Leclerc et Cornuau.

N° 499. La vie du R. P. Charles Frémond, réformateur de l'ordre de Grandmont, par le R. P. Jean-Baptiste Rochias, manuscrit, acheté 110 fr. par la Bibliothèque de Limoges.

N° 501. Mémoires pour servir à l'histoire de l'abbaye de Grandmont, manuscrit extrait [par l'abbé Legros] des mémoires mss de Nadaud, acheté 100 fr. par le Grand-Séminaire de Limoges, auquel il avait été volé autrefois par le trop fameux Libri.

N° 157. Feuille hebdomadaire de la généralité de Limoges 1775-1787, acheté 91 fr. par la Bibliothèque de Limoges.

N° 349. Prevost (Jean). Les tragédies et autres œuvres poétiques (*Poitiers, Julian Thoreau, 1618, in-12*), acheté 90 fr. par M. Gougy.

N° 165. Gendron (F. Loys). Du Saint-Sacrifice et Sacrement du corps et sang de Jesus-Christ (*Limoges, B. Moriceau, 1591, in-8*), acheté 90 fr. par la Bibliothèque de Limoges.

N° 464. Tristan L'Hermite. Le page disgracié (*Paris, T. Quinet, 1643, 2 vol. in-12*), aux armes de M^{lle} de Pompadour, acheté 86 fr. par M. Porquet (payé 11 fr. à la vente Bosvieux).

N° 402. Roy-Pierrefitte et Lecler. Nobiliaire du diocèse de la Généralité de Limoges, de Nadaud, 4 vol. in-8, achetés 75 fr. par M. Champion.

N° 59. Blanchon (Joachim). Les premières œuvres poétiques

(*Paris, T. Périer, 1583*), exemplaire de Guyon de Sardièrre, acheté 74 fr. par M. Morgan. — Un second exemplaire a été acheté 31 fr. par la Bibliothèque de Limoges)

N° 37. Baluzii (Steph.) Tutelensis Disquisitio seculi quo vixit sanctus Sacerdos episcopus Lemovicensis. — Dissertatio de sanctis Claro Laudo Ulfardo Baumado... (*Tutelæ, ex officina Dalryana, 1655 et 1656*), acheté 70 fr. par M. Gougy.

N° 133. Du Bouchet (M.). Table généalogique et historique des anciens vicomtes de la Marche (*Paris, G. Martin, 1682, in-fol.*), acheté 70 fr. par M. Champion.

N° 166. Généalogie historique et critique de la maison de La Rocheaymon [par l'abbé J. Destrées] (*Paris, veuve Ballard et fils, 1776, in-fol.*), acheté 62 fr. par M. Wilks, pour M. Albert Mazet.

N° 39. Baluzii (S.). Historiæ Tutelensis libri tres (*Parisiis, ex typographia regia, 1717, in-4, aux armes de France*), acheté 57 fr. par M. Champion (payé 81 fr. vente Bosvieux).

N° 33. Aurati (Joannis), Lemovicis poetæ et interpretis Regii, Poematia... (*Lutetiæ Parisior., apud G. Linocertum, 1586, in-8*), acheté 54 fr. par M. Morgan (payé 9 fr. vente Bosvieux).

N° 97. Collin (M.-I.). Histoire sacrée de la vie des saints du Limousin (*Limoges, M. Barbou, 1672, in-12*), acheté 51 fr. par M. Morgan (payé 106 fr. vente Bosvieux)

N° 75. Calendrier ecclésiastique et civil du Limousin 1762-99, 27 vol. in-12 (*Limoges, Barbou*), acheté 50 fr. par M. Champion (payé 34 fr. vente Bosvieux).

N° 136. Du Carrier (l'abbé). Portrait de messire Louis de Lascares d'Urfé, évêque de Limoges (*Poitiers, A. Fleureau, 1698, in-12*), acheté 50 fr. par M. Duvau, député de la Vienne (payé 71 fr. vente Bosvieux).

N° 148. Enchiridion sive manuale Parochorum... (*Lemovicis, H. Barbou, 1596, 2 parties en un vol. in-4*), acheté 50 fr. par la Bibliothèque de Limoges (payé 27 fr. vente Bosvieux).

N° 341. Perotti (Nicolai). Grammatica cum textu Jodoci Badii Ascensii... (*Impressus Lemovicis per Paulum Bertum, 1520*), acheté 50 fr. par la Bibliothèque de Limoges.

N° 466. Tristan L'Hermite L'Italie Française... (*Rouen, L. Maugard, 1664, in-4, aux armes de Caumartin de Saint-Ange*), acheté 50 fr. par M. Porquet pour la Bibliothèque nationale (payé 105 fr. vente Bosvieux).

N° 509. Chroniques de Limoges attribuées à Pierre de Razès, manuscrit in-folio, acheté 50 fr. par la Bibliothèque de Limoges.

Comme on a pu le voir, parmi les ouvrages énumérés ci-dessus la ville de Limoges en a acquis onze du plus haut intérêt. Dans ce nombre figurent huit manuscrits.

Il convient de dire un mot des manuscrits limousins. M. Tandau de Marsac en possédait seize, dont six devaient lui venir de son frère (nos 497, 498, 503, 504, 507, 511). Neuf de ces manuscrits ont été publiés, quelques-uns plusieurs fois, tels sont : n° 497, Règles des Sœurs de Saint-Alexis ; n° 498, Officium Sancti Leonardi ; n° 502, Histoire du monastère de Solignac (reproduit dans le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, tome XLV) ; n° 503, Cérémonial de l'église cathédrale de Limoges ; nos 504-505, Mémoire de la Généralité de Limoges (reproduit notamment dans le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, tome XXXII) ; n° 506, Généalogies et armes des gentilshommes (le texte seul, publié par M. l'abbé Lecler, paraît actuellement dans le *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de la Corrèze*, siège à Tulle) ; n° 512, Rapport de la mission du citoyen Chauvin (l'imprimé est relié avec la copie).

Les manuscrits présentant le plus grand intérêt pour nous sont les suivants, acquis par la Bibliothèque communale de Limoges :

N° 508. Annales de Limoges, par Jean de Lavaud, procureur au présidial de Limoges, in-4 de 126 ff.

Importante copie exécutée en 1660, par Petiniaud, de cette compilation historique bien connue des érudits Limousins (Cf. A. Leroux, *Etudes sur Annales de Limoges*, dans les *Annales du Midi*, t. I (1889), p. 514 et suiv.). Cette copie provient de la bibliothèque de F. Muret de Pagnac, comme le prouve le timbre qu'on y voit sur la couverture. Elle a appartenu ensuite au chanoine Chavastelon et plus récemment à M. Pinot, curé de Saint-Michel-des-Lions, à Limoges. On y a épinglé à la fin une note relative à l'année 1638 et le testament facétieux de « Pierre Bon Crhetien (*sic*), citoyen actif et passif de la ville de Limoges ».

Ce manuscrit a pour complément le suivant :

N° 509. Chroniques de Limoges attribuées à Pierre de Razès, in-fol. de 79 ff.

Manuscrit du commencement du xvii^e siècle, en partie autographe, très important pour l'historiographie limousine. Il est inédit, mais il a déjà fait l'objet de plusieurs travaux. M. A. Leroux en parle très longuement dans son *Etude sur les Annales françaises de Limoges* (*Annales du Midi*, t. II (1890), p. 2 et suiv.) ; il en reproduit même toutes les rubriques. On sait que la première partie de ces chroniques est formée par les Annales de Jean de Lavaud.

N° 506. Généalogies et armes des gentilshommes des eslections de Limoges, Brive et Tulle, dans la généralité de Limoges, dont les titres ont été vérifiés par M. Daguesseau, le tout a été recueilli par M. Simon Descoutures, seigneur de Bort, conseiller et avocat du Roy au siège présidial de Limoges et procureur de Sa Majesté en ladite vérification en 1666, 1667 et 1668. Ms. in-fol. de 224 p., plus la table.

Copie faite en 1714, sur le ms. original, pour Antoine de Boisse, abbé de Vigeois, renfermant 218 blasons coloriés.

N° 511. Recueil des discours prononcés au Présidial de Limoges de 1728 à 1754, par l'avocat du roi. In-4 de 158 ff.

Manuscrit autographe. L'auteur de ce recueil ne se fait pas connaître, mais il serait facile de trouver son nom à l'aide des Archives de Limoges. Il succéda à un « officier » qui « sollicité par une perfection chrétienne » quitta « la robe pour prendre l'encensoir ». Il prononça son discours de réception en 1728. Les sujets qu'il a ainsi traités dans les audiences de rentrée sont des plus généraux : La religion (1728) ; Le glorieux état de la magistrature (1730) ; La gravité (1732) ; Causes de l'injustice (1734) ; La paix (1736) ; Emulation du magistrat (1738) ; La sollicitation (1742) ; Le respect, la vertu et la prudence (1744) ; La vigilance (1746) ; etc., etc. Ce sont de curieux spécimens d'éloquence judiciaire.

N° 499. La Vie du R. P. Charles Fremont, réformateur de l'ordre de Grandmont, par le R. P. Jean-Baptiste Rochias. In-4 de 117 et 131 pages.

Manuscrit du XVIII^e siècle sur papier. Double copie du même texte. La seconde contient 36 pages préliminaires qui ne sont pas dans la première, mais elle est, en revanche, incomplète de la fin.

N° 500. Doctrine et enseignements spirituels que monsieur S. Estienne de Muret, père et instituteur de l'ordre de Grandmont, donnait à ses religieux, traduits de latin en françois par f. Pierre Brunet, religieux et chantre en l'abbaye de Saint Sauveur de Villeloing, en Tourayne, 1601. Petit in-4 de 94 ff.

Manuscrit du XVII^e siècle, sur papier, autographe selon toute vraisemblance. Il suffit pour s'en persuader d'examiner la signature de la dédicace. En plusieurs endroits se trouve d'ailleurs un monogramme dans lequel on peut reconnaître les lettres du nom de l'auteur : BRUNET.

N° 502. Histoire du monastère de Solignac, près de Limoges, depuis son union à la Congrégation de Saint-Maur, par dom Laurent Dumas, 1674, in-8 de 164 pages.

Manuscrit autographe, intéressant non seulement par les renseignements qu'il contient mais par les pièces qui s'y trouvent copiées. D'après une note moderne, on présume qu'il aurait fait partie de la bibliothèque de dom Col, bénédictin, auteur du Nobiliaire manuscrit d'Auvergne.

Les deux manuscrits sur l'Ordre de Grandmont sont très précieux pour l'histoire de cette abbaye : notre excellent confrère M. Louis Guibert, qui lui a déjà consacré une œuvre magistrale (1), ne peut manquer de profiter dans une large mesure de ces nouvelles acquisitions.

(1) Louis GUIBERT, Destruction de l'ordre de Grandmont. *Limoges, Chapoulaud frères*, 1877, in-8° de 1.000 p.

Il est possible que M. l'abbé Lecler, qui vient de publier l'« Histoire du monastère de Saint-Pierre de Solignac par Dom Laurent Dumas », trouve d'utiles variantes dans le n° 502.

Quant au manuscrit 507, Limoges au XI^e siècle, in-8 de 178 ff., acquis par M. Porquet au prix de 14 fr., c'est à tort que le catalogue l'attribue à M. le chanoine Tandeau de Marsac. C'est à M. Pierre Laforest, l'auteur de *Limoges au XVII^e siècle* que l'on est redevable de ce manuscrit; celui-ci n'est qu'une compilation de tous les faits qui se sont accomplis à Limoges au XI^e siècle, extraits des *Chroniques de Saint Martial* et d'autres documents.

Nous voudrions parler des collectionneurs limousins qui ont acheté à la vente de cette bibliothèque. Malheureusement cela nous est difficile, les achats se faisant par l'intermédiaire des libraires. Nous pensons que ce sont à peu près les mêmes que ceux de 1887. Nous devons cependant en mentionner quelques-uns qui ont assisté à la vente : MM. Duvau, député de la Vienne, de Frédy, Gaston David, Bonnin, Martial de Labonne, l'abbé Aulagne.

Comme en 1887, la ville de Limoges a été le plus fort acquéreur (98 numéros, 2,400 fr.). Son concurrent en 1887 était M. Tandeau de Marsac qui avait acquis 222 n° pour 3,446 fr. 50 (ces mêmes ouvrages ne se sont élevés qu'à 3,048 fr., soit 400 fr. de moins). On doit savoir gré à la municipalité d'avoir favorisé l'accroissement de sa Bibliothèque locale dans une aussi large mesure. Tous les travailleurs, tous les curieux de notre histoire limousine ne pourront que l'en remercier.

A défaut des noms d'amateurs, nous indiquons les noms des libraires qui ont le plus acheté :

V ^e Ducourtieux, à Limoges.....	140 n°s, 2,612 fr.
Champion, à Paris.....	79 n°s, 1,278 fr.
Porquet, —	50 n°s, 786 fr. 50.
Morgan, —	6 n°s, 519 fr. 50.
Gougy, —	23 n°s, 332 fr.
Wilks, —	19 n°s, 303 fr. 50.
Chéronnet, —	62 n°s, 218 fr.
Claudin, —	34 n°s, 202 fr.
Lecler et Cornuau.....	9 n°s, 191 fr.
Pairault, —	9 n°s, 112 fr.
Picard, —	2 n°s, 52 fr.
	433 n°s
Retirés de la vente.....	47 n°s
Achetés par des particuliers.....	32 n°s
Total.....	512 n°s

Depuis la vente, nous avons vu reparaitre plusieurs de ces ouvrages dans les catalogues des libraires ; mais à des prix bien supérieurs.

Nous ne voudrions pas terminer cette notice sur la Bibliothèque de M. Tandeau de Marsac sans dire un mot de l'extrême obligeance de son propriétaire pour les travailleurs, mettant ainsi en pratique le *et amicum* de Maïoli et de Grolier, de célèbre mémoire. Toutes les fois qu'une personne le priait de lui communiquer une de ses raretés, elle recevait l'ouvrage par le retour du courrier. Il est juste que le souvenir de cette générosité à l'endroit de ceux qui avaient recours à M. Tandeau de Marsac soit conservé.

Nous avons assisté depuis trente-six ans à la vente de quatre bibliothèques limousines importantes : celles de M. l'abbé Texier (1861), de Mgr Berteaud (1880-81), d'Auguste Bosvieux (1887) et de M. Tandeau de Marsac (1897) et nous avons pu constater que les ouvrages sur notre province ont toujours eu un cours assez élevé. On doit en conclure que les collectionneurs sont toujours aussi nombreux et que leur ardeur à combler les vides de leurs bibliothèques ne s'est pas ralentie.

Nous pensons que c'est là une observation des plus consolantes ; mais si des bibliothèques nouvelles viennent remplacer les anciennes, on le doit à l'heureuse influence des Sociétés archéologiques et historiques de nos départements limousins. Ce sont elles en effet, qui, en excitant l'émulation des travailleurs, les font s'entourer d'abord des livres qui peuvent faciliter leurs travaux. Une fois la bibliothèque commencée, elle s'enrichit bien vite d'ouvrages rares à plus d'un titre et la société compte un bibliophile de plus.

Paul DUCOURTIEUX.

L'ABBÉ LEGROS

Legros (Martial) est né à Limoges le 26 avril 1744. Il était d'une honorable famille, mais sans fortune. Son père s'appelait Louis Legros, et sa mère Marie Lecler. Il fit avec succès ses études dans sa ville natale, au collège des Jésuites et chez les Dominicains.

De bonne heure il sentit le prix du temps, et nous verrons dans cette biographie avec quel soin, avec quelle économie il sut le distribuer et en user. Il aimait les livres ; la lecture était pour lui un besoin. Dès son enfance, il consacrait ses récréations au travail des mains, afin de se donner une bibliothèque qu'il ne trouvait pas chez ses parents. Avec très peu de secours il parvint à dessiner convenablement. Il apprit seul à modeler, et copiait ainsi des médailles, des bas-reliefs, des vases. Il faisait beaucoup d'ouvrages d'une singulière perfection, et tous ceux qui les ont vu n'ont pu s'empêcher d'être étonnés. Mais ce qu'il exécuta avec plus de succès, ce fut les caractères d'impression et les vignettes qu'il gravait à jour dans le cuivre. Il existe des volumes entiers et considérables, imprimé par lui-même avec ces caractères (1).

Désireux d'encourager des dispositions si studieuses, M. de Montesquieu, abbé de Saint-Martial, lui procura un bénéfice dans sa collégiale, dès 1763 (2). Et plus tard, le 2 juin 1782, il se l'attacha en qualité d'aumônier chapelain. Le chapitre de Saint-Martial apprécia si bien ce jeune ecclésiastique qu'il le chargea de rédiger

(1) *Eloge* prononcé par M. Navières de La Boissière, en 1812.

(2) *Calendrier ecclésiastique et civil du Limousin*.

le *Propre des offices de Saint-Martial* et le *Processionnal* particulier à cette église, pour faire suite au *Bréviaire* que faisait imprimer Mgr d'Argentré (1).

Dès qu'il eut achevé ses cours, il entra au Grand Séminaire de Limoges. J'ai recueilli dans les papiers des directeurs de cet établissement cette note qui résumait leurs sentiments sur leur élève : « Fort vertueux, et d'un caractère fort doux. » Lorsqu'il eut terminé ses études ecclésiastiques, et reçu les ordres mineurs, le moment d'être ordonné prêtre arriva. C'était à la Pentecôte de l'année 1768. Mgr d'Argentré se trouvait absent de Limoges; l'abbé Legros fut alors envoyé à Poitiers, avec quinze autres diacres, et il reçut la prêtrise le 28 mai, dans la chapelle de l'évêché de Poitiers, des mains de Mgr Beaupoil de Sainte-Aulaire (2), notre compatriote.

Dès son ordination, l'abbé Legros ne songea plus qu'à servir l'Eglise par son dévouement, et son pays par ses recherches historiques. Ce fut en vain que son savant ami, l'abbé Vitrac, s'efforça de le faire entrer dans l'instruction publique. Il préféra travailler à la sanctification de ses frères dans le ministère paroissial. Il fut d'abord nommé vicaire de M. Baresge, curé de Saint-Hilaire-Lastours (3). Là, pour se délasser des fatigues du ministère, il consacrait chaque jour de longues veilles à l'étude de l'histoire du diocèse, qu'il parvint bientôt à connaître parfaitement. Personne ne resta pourtant plus modeste que lui; il n'a signé aucun des articles si nombreux qu'il n'a cessé de produire dès ce moment. On conserve à la bibliothèque du Grand Séminaire le Panégyrique de saint Hilaire, évêque de Poitiers, qu'il prêcha dans cette église paroissiale le 14 janvier 1770 et le 13 janvier 1771, jour de la fête patronale (4).

En 1772, il occupa le poste de vicaire du chapitre de Saint-Martial. Là aussi il prononça le panégyrique du saint apôtre, le jour de sa fête, dans la basilique de l'abbaye, les 30 juin 1772, 1773 et 1777, et aussi dans l'église de Saint-Martial de Monjauvi. Nous possédons encore le texte de ces discours (5).

Souvent il fut appelé dans les différentes églises de la ville pour

(1) L'abbé ROY-PIERREFITTE. — *Abbaye de Saint-Martial*, p. 87.

(2) Bibliothèque des manuscrits du Grand Séminaire. — Catalogue des anciens vicaires, n° 194.

(3) Pouillé manuscrit de l'abbé Nadaud; note écrite de la main de l'abbé Legros.

(4) Catalogue dressé par M. L. Guibert. N° 202, tome XI, p. 515.

(5) Catalogue dressé par M. L. Guibert. N° 202, tome XI, p. 525.

y prêcher le jour de la fête patronale. On possède encore de lui le panégyrique de saint Jacques qu'il prononça dans l'église paroissiale de Saint-Christophe de Limoges, le dimanche 30 juillet 1775, jour de la fête des pèlerins de Saint-Jacques établis dans cette église. Celui de saint Roch, dans l'église de Saint-Maurice le 16 août 1774 et dans l'église Saint-Michel-des-Lions le 16 août 1776. Celui de sainte Elisabeth, dans l'église des Révérends Pères Récollets de Saint-François, les 19 octobre 1769, 1772 et 1779. Un discours de vêtue à l'abbaye de la Règle le 3 mai 1772, etc., etc. (1).

Le journal de l'époque nous apprend qu'« une fête patriotique et religieuse fut célébrée à Limoges le 24 août 1777 par MM. les Pénitents bleus, à l'occasion de la réception de Monsieur, frère du roi, dans l'illustre compagnie des pénitents bleus de Toulouse..... L'abbé Legros, semi-prébendé de l'église royale de Saint-Martial, a prononcé un discours analogue à la cérémonie. Outre le mérite de l'à-propos, cette production a eu celui d'intéresser tous les cœurs. Il avait pris pour texte ces paroles de la Genèse : *Princeps est apud nos*. (chap. xxiii, v. 6). » Il en fut de même le 25 août 1782 lorsque la même compagnie fit célébrer une fête pour obtenir la conservation du roi, de la reine et de Monsieur (2).

Pendant qu'il était vicaire de Saint-Martial de Limoges, en 1773, M. Roby, curé de Voulons, près le Dorat, proposa à l'abbé Legros de permuter la cure de Voulons pour son vicariat de Saint-Martial. Cette offre ne fut pas acceptée, il préféra rester dans sa ville natale, où il s'était fait de nombreux amis.

Il y avait un petit bénéfice nommé la Chapelle de Saint-Benoit, situé au Rieupeyroux, diocèse de Rodes, auquel nommait l'abbé de Saint-Martial, ce bénéfice étant venu à vaquer par la mort de M. Alexis Miquel, prêtre séculier. M. de Maussac y nomma l'abbé Legros, le 22 janvier 1787 (3).

En 1784, l'abbé Legros fit un voyage à Saint-Yrieix, comme il nous l'apprend lui-même dans un *Mémoire pour le chapitre de Saint-Yrieix-la-Perche*, dans lequel il a développé les recherches faites par l'abbé Nadaud. A la fin de son manuscrit, on trouve l'indication suivante : « Toutes les additions ci-dessus sont des observations que j'ai faites sur les lieux, dans un voyage que j'ai fait à Saint-Yrieix au mois d'octobre 1784. J'ai appris les traditions que

(1) Catalogue dressé par M. L. Guibert. N° 202, tome XI, pages 539, 549, 559, 571, et autres au tome I.

(2) *Feuille hebdomadaire de Limoges*, 27 août 1777 et 28 août 1782.

(3) Archives de la Haute-Vienne. Insinuations ecclésiastiques. N° 298, fol. 242.

j'ai rapportées par M. Paignon, chanoine de cette église..... (1) »

En 1786, il faisait aussi à Brive un séjour de trois semaines pour y étudier l'histoire de cette ville, les coutumes et les mœurs de ses habitants (2). Le fruit de ses recherches se trouve dans un *Mémoire pour servir à l'histoire de l'église de Brive*, écrit en 1790, que conserve la bibliothèque des manuscrits du Grand Séminaire de Limoges (3).

En 1787, il devint titulaire de la vicairie des Gaultier, fondée dans l'église de l'abbaye de Saint-Martial, lorsque mourut, le 9 décembre, Gérard-Alexandre Ardillier.

Lorsqu'une commission, dite des Réguliers, nommée par le pouvoir civil, sous prétexte de réformer les ordres religieux, mais dont le but était leur destruction, eut frappé l'ordre de Grandmont, Mgr d'Argentré le chargea de faire, avec M. Sicelier, supérieur du Grand Séminaire, la vérification du trésor de cette abbaye, pour le répartir ensuite entre les paroisses du diocèse. L'inventaire fut achevé le 10 mai 1790, et le 24 juillet suivant commença la distribution. Cet inventaire, dont le texte original a été écrit tout entier de la main de l'abbé Legros, existe à la bibliothèque des manuscrits du Grand Séminaire. M. Nivet-Fontaubert en possède un double qui était probablement destiné à l'évêché. Il a été publié par M. Texier (4), et le procès-verbal de distribution par M. Maurice Ardant (5).

« Jusqu'en 1791 le *Calendrier ecclésiastique*, fondé à Limoges en 1762 par M. Devoyon, fut continué par le même auteur et par MM. les abbés J.-B. Vitrac et Martial Legros. La mémoire de ces deux ecclésiastiques sera longtemps précieuse dans ce département, pour les recherches qu'ils ont faites sur l'histoire du Limousin, et par l'exemple qu'ils ont donné pendant leur carrière, d'un amour infatigable pour le travail et du zèle le plus ardent pour l'instruction des fidèles (6). »

L'abbé Legros assista à l'assemblée générale du clergé en 1789, sur laquelle il nous a conservé quelques détails. Il y représentait

(1) *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, t. XL, p. 564.

(2) *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, t. XXVII, p. 356.

— L'abbé POULBRIÈRE, *Dictionnaire des paroisses*, t. I, p. 227.

(3) Catalogue par M. Louis Guibert, n° 202, tome XI.

(4) *Essai sur les émailleurs et les argentiers de Limoges*, p. 250.

(5) *Des Ostensions*, p. 69.

(6) *Annuaire de la Haute-Vienne*, année 1818, page 39, et année 1854, page 310. — *Almanach limousin*, année 1861, page 88.

Cette vie inoffensive d'un homme exclusivement occupé de prière et d'étude, n'empêcha pas l'abbé Legros d'être persécuté en haine de la religion, qu'il n'avait pas voulu trahir par le serment schismatique de la constitution civile du clergé. Quand il n'y eut plus d'autre alternative pour les prêtres fidèles que la prison ou l'exil, il résolut de se cacher, afin de pouvoir porter secrètement à ses concitoyens les secours de la religion.

Monsieur,

Madame,

a Madame de Calignon, je parle d'un ar-
citoyens sans distinction à un serment
les amis et les ennemis de la Constitu-
souscripteurs devienne ici fort considé-
que la conscience et l'honneur permettent
lement de vieilles pratiques les points
l'organisation et la hiérarchie de l'Eglise.
visite aux Sœurs de la Croix et à la Visi-
la Croix : comme il n'y a pas de clôture,
taine personne seule et toujours seule
de foi, au nom de la communauté ; à la
trée et l'on dit que trois ou quatre lui
Brousseaux m'a fait entendre que vous
aller, grand Dieu ! pour trouver paix et
ici quelques ecclésiastiques, j'avais envie
courrier Je Bordx pour y passer incognito
mots en chambre garnie, et j'appris hier
avaient ranimé tout le feu du patriotisme.
pour Paris ; pour moi je crois que sous
de ses bienfaits et sous l'égide de la
pays qu'en pays inconnu, moins cepen-
tation qu'au milieu des campagnes, dont
des lois de police et les moyens pour

l'établir, moins éclairés et moins efficaces. Mander à quelqu'un s'il y aurait sûreté à blême, sur l'avenir, est impossible à que personne au monde n'oserait prendre qu'ici, avec son mari et entourée de ses risquerait moins que dans des campagnes. Ces jours-ci on m'a offert deux fois des préféré de me tenir dans des maisons de les moments d'orage.

profonde douleur et de ma sensibilité mon bienfaiteur, l'abbé de Montesquieu, décombres et fondu son cercueil qui était cette révolution marque son passage dans

L'ordre et la tranquillité règnent assez ments forcés de 2 et 3 mille hommes par ennemis réels, s'il en existe en effet, s'aperçoit que la réflexion qui leur prévient, d'Anglais et de Prussiens pour terreur panique cependant, car je n'a pas trop démenti : tant qu'il y aura négociations ; et c'était un superbe plan comme médiateur et père commun de profond respect,

Monsieur
Votre très humble et très obéissant
A Monsieur de Bonneval, Maréchal de camp des armées du Roi, à St-Yrieix.

On vient de me dire que nombre de déclaration. On ne croit pas qu'il mezziers au Roi dans sa fuite ; on me dit doute dégagés de leurs fers, comme on eurent le courage, au milieu d'une garde ils tion que nous avons à influe sur les villes de la province. Le si je suis instruit à temps je remplirai le aura portées.

Vers dix heures. Il vient casion de quelques soldats du rég^t de rég^t en était venu aux mains, parti contre restait au plus une quarantaine, et que à la vérification il se trouve que M. Audepuis l'époque désignée, et que ce sont nouvelle du courrier est une lettre sou- Il prend tout sur son compte dans le nom des puissances, de venir raser Paris seul peut nous préserver des malheurs

Je sais que M^{de} de Cal... (1) a fait de- Limoges ; elle doit sentir que ce pro- résoudre à toute la sagesse humaine, et sur soi de le décider. Néanmoins je pense enfants, ces tendres porte-respect, elle où les châteaux sont devenus des blancs. asiles ignorés en campagne, j'ai toujours la ville dont je ne suis point sorti qu'après

On démolit St-Martial, jugez de ma quand on m'a assuré qu'on avait exhumé jeté son corps presque entier dans des de plomb. Grand Dieu, par quels traits ce malheureux royaume.

dans la ville ces jours-ci ; ces enrôle- département pour marcher contre les intimident les nouveaux héros et l'on sente des régimens de hussards, d'Hano- aristocrates rallentit un peu leur ardeur : siste dans mon opinion que l'événement tant et de tels otages, tout se passera en que de les présenter et les conduire Montmedi. J'ai l'honneur d'être avec un et Madame,

serviteur.
A Madame, Madame de Bonneval, à St-Yrieix, route de Bordeaux.

citoyens s'empressaient d'aller signer la arrive aux gardes qui servaient de cour- hier que descendus aux Tulleries et sans leur donnait des rafraîchissements, ils nombreuse, de boire à la santé du Roi, la garde de Paris..... exemple courrier de..... sera bien intéressant, reste de ma lettre des nouvelles qu'il

de se répandre une sorte d'alarme à l'oc- Navarre qui sont arrivés en disant que ce parti, qu'il s'était tout écharpé, qu'il en M. Dufort notamment avait été tué ; mais doin a reçu des nouvelles de son gendre quelques soldats congédiés. La grande droyante de M de Bouillé à l'Ass. Nat. départ du Roi, et menace fièrement, au si le Roi perd un cheveu de sa tête, Dieu qui menacent cette pauvre France (1).

(1) M^{me} de Calignon est Marie-Sophie de Bonneval, fille d'André de Bonneval, seigneur du Chatain, marquis de Bonneval, et de Marie-Denise de Joubert de Nantiac. Elle avait épousé Louis-Elisabeth de Calignon, fils de Juste Calignon et de Louise-Antoinette Brossard, dame de Vicq et de Tralage. (*Nobiliaire limousin*, tome I, 2^e édition, pages 275 et 582.)

(1) Ces détails nous donnent la date de cette lettre. On sait que Louis XVI fut arrêté à Varennes le 22 juin 1791.

Après de longs mois passés dans la crainte et des alarmes continues, on était arrivé à la fin de l'année 1792, la population excitée par les meneurs avait massacré dans les rues de la ville l'abbé Chabrol. Depuis le 1^{er} octobre les prisons de Limoges se remplissaient de prêtres ; si l'abbé Legros put d'abord éviter l'incarcération, il choisit, pour atteindre son but, une prison qui était encore plus pénible :

Un incendie avait détruit, le 6 septembre 1790, une partie de la ville de Limoges. Le quartier incendié n'était pas encore rebâti ; d'immenses ruines se trouvaient en particulier sur l'emplacement du couvent des Ursulines. C'est dans ces ruines abandonnées qu'il fixa sa demeure. S'il était obligé de passer les journées dans des sous-sols humides, encombrés de débris, il pouvait au moins sortir la nuit pour administrer les sacrements. Une jeune enfant, M^{lle} Justine Lingaud, fille du greffier de la mairie, et qui est devenue plus tard M^{me} Imbert-Nivel, lui portait chaque matin quelques aliments et une lettre cousue dans ses vêtements, pour le renseigner sur les événements du jour et lui indiquer les catholiques qui réclamaient son ministère. La rigueur de l'hiver se faisait fortement sentir à Limoges, au mois de janvier 1793, et l'abbé Legros n'en restait pas moins dans cette espèce de tanière. Il y était encore au milieu du mois de janvier ; voici une lettre qui nous en fournit la preuve. Elle est adressée au « citoyen secrétaire-greffier de la municipalité de Limoges (le père de l'enfant dont je viens de parler), le 14 janvier 1793, an II de la République. »

Mon cher Lingaud. — Je t'écris ces deux mots à la hâte. Je sors de la Société ; on t'accuse d'avoir détourné des lettres accusatrices de Nauris-sart. Je sais l'intérêt que tu lui portes, je sais les services rendus déjà à lui et à bien d'autres honnêtes gens ; mais prends garde, tu es épié, et on parlait déjà de ton successeur, le citoyen Potier. Guillaume t'a défendu et s'est porté garant pour toi. 10 heures du soir. B...

J'ai vu ce matin dans sa retraite l'abbé Legros qui se demande ce qu'il pourra jamais faire pour toi.

Un hiver passé dans de telles conditions ne pouvait pas faire autrement que d'atteindre sa santé, quelque bonne qu'elle fut jusqu'alors. Je ne sais si ce fut la maladie qui le força de sortir de ces décombres, ou s'il fut découvert et arrêté, toutefois au mois d'avril il était en prison à la Règle. Je trouve en effet qu'à ce moment « Martial Legros, Pierre de Bruxelles, Gabillaud et J.-B. Auza-net, prêtres insermentés, détenus à la Règle, pétitionnent pour qu'on ne les transporte pas à la Visitation, où ils ne pourraient

recevoir les soins nécessaires à leur mauvaise santé (1). » On fit droit à leur demande, et l'abbé Legros resta en prison à la Règle.

Il faut qu'il ait paru assez gravement malade, car un peu plus tard nous le trouvons inscrit au nombre des prêtres « que leurs infirmités dispensent de la déportation, et qui d'après les lois révolutionnaires, sont condamnés à la réclusion perpétuelle. »

C'est pendant qu'il était détenu à la Règle qu'on exigea de tous les ecclésiastiques sujets à la déportation ou à la réclusion, qu'ils fissent la déclaration de tout ce qu'ils possédaient. Il déclara posséder « la moitié d'une maison située rue du Verdurier, l'autre moitié étant à sa sœur », et l'on s'empressa de mettre les scellés sur tout ce qui lui appartenait.

C'est aussi pendant ce temps, en novembre et décembre 1793, et janvier 1794, que sept de ses confrères furent envoyés à l'échafaud à Limoges, et qu'on préparait la déportation des autres.

Il souffrait toujours en prison, lorsque le 15 nivose an II (4 février 1794), il demanda et obtint l'autorisation d'aller dans sa maison, rue du Verdurier, pour y prendre des objets de première nécessité. On le lui permit, en spécifiant que les scellés seraient reposés immédiatement après (2).

Enfin les persécuteurs poursuivant leur œuvre, firent partir le 25 février 1794, quarante prêtres fidèles pour Rochefort, d'où on devait les embarquer pour la déportation au delà des mers. L'abbé Legros ne fut pas compris dans ce nombre. Mais un mois après on prépara un nouvel envoi des confesseurs de la foi. Le 7 germinal an II (27 mars 1794), l'officier de santé visitant ceux qu'on veut faire partir, se contente d'écrire dans son rapport, à la suite du nom de l'abbé Legros, ce simple mot « hernie ». Le lendemain, 28 mars, on lui apprend qu'il est condamné à la déportation par Rochefort, et que le départ aura lieu le 29 au matin. Le départ eût lieu en effet, mais l'abbé Legros, au dernier moment, fut maintenu à Limoges, pour cause d'infirmité, comme nous le dira plus tard un autre document, et nous verrons qu'il est toujours considéré comme déporté, puisque en 1795 il sera obligé de solliciter des autorités un arrêté de libération, ainsi que le firent les survivants de cette cruelle déportation. Plusieurs auteurs ont été trompés par la liste des noms des déportés et ont publié qu'il avait été embarqué avec ses confrères sur le vaisseau les *Deux-Associés*.

(1) Archives de la Haute-Vienne. — Registre du conseil général. Avril 1793.

(2) Archives de la Haute-Vienne. — Registre du conseil général. Avril 1793.

Ce fut par un arrêté du Comité de sûreté générale, du 15 germinal an III (4 avril 1795) qu'il fut libéré, et le 27 germinal (16 avril), il rentra dans ses foyers, selon l'expression du document de l'administration (1).

La loi du 11 prairial an III (30 mai 1795) ayant permis aux communes de rentrer en possession des églises dont elles jouissaient, l'abbé Legros nous apprend lui-même que « le 21 juin, la messe fut célébrée pour la première fois depuis la fermeture des églises à Limoges, dans la chapelle de Saint-Aurélien. — Le 1^{er} août, l'église de Saint-Pierre fut réouverte au public et desservie par des prêtres catholiques (2). » Puis il ajoute ailleurs : « Le 14 août 1795, j'entrais dans l'église de Saint-Pierre-du-Queyroix en qualité de desservant provisoire, sous l'autorité de Monseigneur d'Argentré, évêque de Limoges, avec MM. Pradeau et Guibert, mes collègues, en l'absence de M. le curé de Saint-Pierre. Nous fûmes obligés d'interrompre vers le milieu de septembre suivant. — Vers le mois d'octobre 1795 des circonstances difficiles m'ayant obligé de suspendre mes fonctions, je ne pus les reprendre qu'en février 1797 (3). »

Ce qu'il appelle ici « des circonstances difficiles », n'est autre chose que le redoublement de persécution qui eût lieu sous le Directoire. D'après un arrêté du département de la Haute-Vienne, du 8 brumaire an IV (30 octobre 1795), les prêtres fidèles furent de nouveau enfermés à la Visitation. C'est le 16 brumaire (7 novembre 1795) que l'abbé Legros y fut écroué et il y resta jusqu'en février 1797. Il fut alors mis provisoirement en liberté, mais obligé de se cacher pour remplir son ministère, pendant ce provisoire qui ne devait durer que quelques mois. C'est ce qu'on voit dans les registres de l'administration municipale.

Le 23 vendémiaire an VI (14 octobre 1797), la municipalité ordonne, en vertu d'une lettre des administrateurs du département, l'arrestation de huit prêtres insermentés qui ont obtenu leur liberté, en vertu d'arrêtés, soit du comité de sûreté générale, soit des représentants : Pierre Guibert, Martial Legros, Labiche-Reignefort, Simon Nicolas, Pierre Melière, Pierre Roche, Barthélémy Dussoub, Joseph-Paul Ardent. Les deux premiers seulement furent saisis et conduits par la gendarmerie devant les officiers municipaux. Legros, introduit, rappelle que lors de la dernière déportation, on l'a maintenu à Limoges, bien qu'il eût moins de soixante ans, à cause

(1) Archives de la Haute-Vienne. — L 189.

(2) L'abbé Legros. — *Chronologie de la Révolution*. — Pouillé ms, t. II, p. 330.

(3) Notes de l'abbé Legros, aux archives de Saint-Pierre, communiquées par M. le chanoine Tandau de Marsac.

de ses infirmités, et il produit deux certificats d'officiers de santé. L'administration l'autorise à se retirer chez lui et à y rester en état d'arrestation sous la surveillance de l'administration (1).

Il continua ainsi, tantôt en se cachant, tantôt avec une demi-liberté, lorsqu'on ne le retenait pas en prison, à rendre aux catholiques de Limoges tous les services qu'un bon pasteur doit aux âmes dont il a la charge.

Au rétablissement du culte, en 1802, il était encore à Saint-Pierre-du-Queyroix, et tenait de Mgr d'Argentré les pouvoirs de vicaire général. Lorsque Mgr du Bourg eut pris possession de l'évêché de Limoges, il le nomma chanoine de la cathédrale et son secrétaire intime.

Cette nomination ne plut pas au Préfet de la Haute-Vienne, qui aurait voulu voir aux premiers postes des prêtres plus disposés à servir sa politique, qu'à s'occuper uniquement du salut des âmes. D'ailleurs ce qu'il lui reproche est précisément ce qui l'honore et lui mérite l'estime de tous les catholiques. Dans une lettre écrite au ministre des cultes, le 29 brumaire an XI (20 novembre 1802) il le dit « justement suspect au gouvernement, à cause des relations qu'il a entretenues pendant tout le cours de la Révolution, et qu'il entretient encore avec M^r d'Argentré, évêque non démissionnaire du diocèse de Limoges. » Il l'accuse d'être l'ennemi irréconciliable des ecclésiastiques constitutionnels, et d'être parvenu à capter la confiance entière de M^r du Bourg, etc. (2).

Cette honorable position modifia peu les habitudes simples et modestes de l'abbé Legros. Il fut toujours un homme de prière et d'étude. Il s'occupa jusqu'à sa mort de l'histoire du Limousin. Ses nombreux manuscrits révèlent un jugement droit, de la méthode, des recherches très considérables et un travail opiniâtre ; car la plupart sont des copies coordonnées des manuscrits de l'abbé Nadaud.

Tout en continuant ses études, il prit sa part de tous les événements religieux du diocèse.

Nous le trouvons d'abord, comme témoin, à la constatation de l'authenticité du chef de saint Martial, le 18 prairial an XI (7 juin 1803). Voici d'après le procès-verbal la déposition qu'il fit : « S'est ensuite présenté M. Martial Legros, ancien bénéficiaire du chapitre de Saint-Martial, et actuellement chanoine de notre cathédrale : lequel nous a déclaré, sous la foi du serment, avoir assisté à quatre

(1) Registre des délibérations et arrêtés de l'Administration municipale.

(2) Archives de la Haute-Vienne. — V. 1091.

ostensions, qui ont eu lieu pendant le cours des vingt-sept ans qu'il a été attaché au chapitre de Saint-Martial, et, en particulier à la fin de chaque ostension, avoir assisté à la clôture du chef, quand on changeait le coton qui l'entourait, et l'avoir assez examiné pour assurer qu'il était sain et entier; qu'il était de couleur brune, tirant sur le café; qu'il existe sur le crâne plusieurs tâches d'un brun plus foncé; que les mâchoires contenaient plusieurs dents; que la tête était plus étroite à la partie des tempes que ne le sont les têtes ordinaires; et a déclaré qu'il n'avait point vu la dite relique depuis qu'elle avait été enlevée de Saint-Martial. Et a signé avec nous et notre secrétaire. *Signé*: Legros, chanoine; † M. J. Ph., Ev. de Lim.; Brousseau (1). »

L'abbé Legros fut encore le principal témoin lorsqu'on voulut vérifier l'authenticité d'une relique de saint Martin, qui se trouvait à Limoges avant la Révolution. Voici les faits que rapporte M. C. Chevalier, historiographe du diocèse de Tours.

« Au moment de la Révolution, le bras de saint Martin était confié à la garde des religieux Feuillants, qui avaient remplacé les Bénédictins à Saint-Martin, de Limoges, au ^{xvii}^e siècle. En 1790, quand le commissaire du district se présenta pour enlever les matières d'or et d'argent du monastère, frère Paul Montpellier, qui était alors prieur de la maison, obtint qu'on lui abandonna la relique de saint Martin, et il la transféra solennellement chez les religieuses de la Providence, accompagné de plusieurs ecclésiastiques, et entre autres de l'abbé Martial Legros, prêtre, aumônier de l'abbé de Saint-Martial, de Limoges. Quand le couvent de la Providence disparut à son tour sous les coups de la Révolution, Paul Montpellier reprit une relique si chère, et l'emporta avec lui à Limoux-sur-Aude, où il se retira. Au moment de la restauration du culte, il s'empressa de la remettre à Mgr Delaporte, évêque de Carcassonne, en exprimant le vœu qu'elle fut donnée à l'église paroissiale de Saint-Martin-de-Limoux. En même temps, le 21 vendémiaire an XII (14 octobre 1803), il déposa sous la foi du serment, de la vérité des faits que nous venons d'analyser.

» La déposition de dom Montpellier avait été précédée par une enquête canonique, que l'évêque de Limoges avait fait faire dans son diocèse, à la demande de l'évêque de Carcassonne. Neuf témoins, entre autres trois anciens religieux Feuillants, du monastère de Saint-Martin, de Limoges, et l'ancienne tourière de la communauté de la Providence de la même ville, appelés devant l'abbé

(1) Procès-verbal de reconnaissance du chef de saint Martial. — *Semaine Religieuse de Limoges*, t. VII (1869), page 519.

Bigaud, vicaire général du diocèse, commissaire enquêteur, attestèrent que le bras de saint Martin avait été soustrait aux profanations par dom Montpellier. Le plus remarquable de ces témoignages, fut celui de l'abbé Martial Legros, alors chanoine de la cathédrale et secrétaire intime de Mgr du Bourg, évêque de Limoges, lequel avait assisté à la translation des reliques en 1790, et qui affirma que le bras de saint Martin avait été retenu par dom Montpellier (1). »

Tout en se livrant à de nombreux travaux, et malgré la grande occupation que lui donnait le secrétariat de l'évêché et les fonctions du ministère ecclésiastique, l'abbé Legros ne négligea pas l'éloquence de la chaire. Il prêcha souvent dans les principales églises de la ville. On conserve à la bibliothèque des manuscrits du grand Séminaire un de ses sermons sur la Soumission à la puissance temporelle (2), qu'il dut prêcher dans les premières années du rétablissement du culte.

Lorsque Mgr d'Argentré, ancien évêque de Limoges, mourut à Munster (1808), en face de cette tombe de son évêque, de son père, de son bienfaiteur, de son modèle, le clergé de Limoges, pour son honneur, ne fut pas silencieux. Deux oraisons funèbres furent faites : la première à Limoges même, par le chanoine Legros, secrétaire intime et vicaire général de Mgr du Bourg. Voilà ce qu'il écrivait comme conclusion d'une vie dont il avait été le témoin, et dont il se faisait l'historien : « Il est à propos de mettre ici deux mots pour l'éloge de Mgr d'Argentré ; on ne saurait trop lui en donner. C'est un des prélats les plus accomplis qu'ait produits l'Eglise de France et qu'ait possédés le siège épiscopal de Limoges. Il réunit en lui une piété éminente à la plus profonde érudition. Toutes les sciences sont de son ressort, mais en particulier celle des devoirs de son état. Il ne se montre pas moins le père et le pasteur de son peuple que le modèle de son clergé. Affable envers tout le monde, il sait être ferme contre le vice et le dérèglement. Observateur exact de la discipline ecclésiastique, il ne désire rien tant que de la voir fleurir dans son diocèse. Que de preuves n'a-t-il pas donné de sa charité envers les pauvres dans ces dernières années de calamités, qui ont fait tant de malheureux ! (3) »

Un peu plus tard, le 28 septembre 1810, il prononçait devant le clergé du diocèse, réuni pour la retraite pastorale, un discours qui

(1) *Semaine Religieuse de Limoges*, t. XVI (1878), p. 42.

(2) N° 205, tome XII du Catalogue dressé par M. L. Guibert.

(3) *Manuscrits du Grand Séminaire. Apud Leclerc, Eloge funèbre de Mgr d'Argentré*, p. 25.

a pour titre : Essai d'éloge du clergé limousin (1). C'est un résumé de la vie de tous les saints prêtres qui sont nés ou se sont sanctifiés dans le diocèse.

L'abbé Legros devint aussi receveur général pour l'œuvre du grand Séminaire, fonction qu'il exerça jusqu'à sa mort, et dans laquelle il fut remplacé par le chanoine La Loue.

La Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts qui comptait parmi ses membres tous les hommes instruits du pays, l'appela aussi dans son sein. Quoique ses devoirs ecclésiastiques ne lui permissent pas de fréquenter régulièrement ses séances, il ne manqua pas de lui payer le tribut de ses lumières. Il lui donna des *Recherches sur l'antiquité et le gisement des mines du Limousin* ; puis *Les Progrès et la Décadence de la langue limousine*. Dans tous ses écrits, on reconnaît une vaste érudition, d'immenses lectures et un grand amour de son pays.

Ennemi de la célébrité, l'abbé Legros a été avare de ses productions ; il n'en a laissé échapper en public que ce qu'il n'a pu refuser aux sollicitations de ses amis. Il ne mit jamais son nom à la tête de ses ouvrages imprimés, non plus qu'à ceux qu'il adressait à la Société d'Agriculture. Il se plaignait lorsqu'on le nommait comme auteur, et il ne consentit à laisser paraître ses *Recherches historiques sur l'église de Saint-Michel-des-Lions*, qu'à condition qu'il jouirait de l'obscurité de l'anonyme. Il a été, sous le même voile, en 1808, un des plus zélés collaborateurs de la *Statistique du département*, pour la partie historique.

Après les souffrances qu'il avait endurées pendant la persécution, la vie sédentaire qu'il menait depuis quelque temps le menaçait d'une maladie terrible, contre laquelle il ne prit point de précautions. Il lui en coûtait trop de suspendre ses études pour veiller à sa santé. Enfin, après un excès de fatigue occasionné par la prédication et le service de l'Eglise, le mal se déclara tout à fait. Il fut contraint de songer au péril qui touchait à sa vie et de se livrer aux soins de la médecine. Mais il était trop tard. Il languit longtemps dans les souffrances ; non dans l'inaction : cela lui était impossible. Il a écrit jusqu'aux derniers jours de son existence. Enfin, le 26 juillet 1811, une hydropisie de poitrine mit le dernier terme à ses jours et à ses travaux. Il était âgé de soixante-sept ans et trois mois (2).

(1) N° 204 du Catalogue dressé par M. L. Guibert, p. 663.

(2) Les registres paroissiaux de la cathédrale conservent l'acte suivant : « Le 27 juillet 1811, a été inhumé M. Martial Legros, chanoine titulaire de l'église de Limoges, fils de feu M. Louis Legros, et de feue Marie Lecler,

Il laissa inconsolable de sa perte une sœur qu'il aimait tendrement et qui ne respirait que pour lui.

« Plusieurs savants qui reconnurent dans ce qu'il donnait au public, un écrivain laborieux et instruit, recherchèrent la connaissance de l'abbé Legros ; et des liaisons commencées par considération pour ses talents, devinrent des nœuds indissolubles d'amitié entre lui et ceux qui eurent l'avantage de le fréquenter et le mérite de l'apprécier. On ne trouvait point en lui cette élégante politesse et cette légèreté d'esprit qui soutiennent une longue conversation sur les sujets les plus frivoles. Il ne manqua jamais à ce qu'exigeait le commerce ordinaire du monde. Mais il ne se développait qu'avec ses amis, tous hommes d'étude. Ses entretiens avec eux avaient toujours une fin utile, sa gaieté même n'était pas perdue pour la science. Il ne fatiguait pas les gens occupés de visites longues et insignifiantes. Il n'aimait pas celle des gens qui n'ont rien à faire (1). »

Les principaux amis qu'il eut dans sa patrie, parmi les hommes de lettres, furent l'abbé Vitrac, le savant principal du collège de Limoges, qui subit l'exil pour conserver sa foi ; Dom Lefavre, qui fut habile dans la diplomatie ecclésiastique et dans la connaissance de l'antiquité ; le comédien Beaumesnil, qui fut un habile dessinateur et un infatigable scrutateur des monuments de France, mais aussi malheureusement « le plus éhonté faussaire que le XVIII^e siècle ait produit (2) » ; l'abbé Nadaud, dont il a continué l'œuvre ; M. Devoyon-de-la-Planche, esprit juste et très éclairé ; M. de l'Épine, homme d'une grande instruction, qui brava tous les périls pour lui témoigner son amitié jusque dans la prison.

Depuis 1773, année de la fondation de la *Feuille hebdomadaire*, l'abbé Legros n'a cessé d'enrichir ce journal, ainsi que le *Calendrier ecclésiastique et civil du Limousin*, de ses ouvrages sur l'histoire locale, qu'il n'a jamais signés.

En 1778 il fit imprimer, sans nom d'auteur, un tableau synoptique intitulé : *Indicateur du diocèse de Limoges, ou Pouillé de ses cures*. Il en donna, en 1788 une édition in-12 beaucoup plus complète, s'étendant à toute la Généralité de Limoges. Elle forme un petit volume de 160 pages, imprimé à Limoges par Léonard Barbou.

En 1811, l'année même de sa mort, sur les instances de ses amis,

décédé le jour d'hier. Ont été présents les témoins sous signés : Lingaud, secrétaire de l'évêché. — Rouberol. — Dorin. — P. Laforest. — Mousnier, chan. hon. desservant en la cathédrale. »

(1) Eloge prononcé par M. Navières de Laboissière en 1812.

(2) ESPÉRANDEU. *Inscriptions de la Cité des Lémoïques*.

il fit imprimer, encore sans nom d'auteur, une brochure de 68 pages in-18 qui a pour titre : *Recherches historiques sur l'église paroissiale de Saint-Michel-des-Lions de la ville de Limoges*. — Limoges, chez J.-B. Bargeas.

Les manuscrits laissés par l'abbé Legros sont nombreux et importants. Réunis à la bibliothèque du grand Séminaire de Limoges à ceux de l'abbé Nadaud, ils ont une « valeur réelle et une importance considérable pour notre histoire provinciale. Il y a là, en effet, une quantité énorme de matériaux dont la plupart n'ont pas été encore utilisés et dont beaucoup sont inconnus. C'est le passé limousin tout entier : mœurs et institutions, géographie et histoire, hommes et choses, que recèlent ces volumes, fruits du patriotique et persévérant labeur de deux hommes qu'un amour passionné de leur pays anima jusqu'à la fin de leur carrière et dont tout fils pieux de notre province doit saluer le nom avec un sentiment de respectueuse gratitude (1) ».

Après la mort de l'abbé Legros, sa sœur offrit sa bibliothèque et ses manuscrits aux Sulpiciens du Séminaire, en les chargeant de dire un certain nombre de messes pour le repos de l'âme de l'excellent chanoine.

Il serait trop long de décrire ici les 47 ouvrages formant 67 volumes ou cahiers, écrits par l'abbé Legros et conservés aujourd'hui au grand Séminaire ; je me contenterai de les citer avec le numéro du Catalogue dressé par M. L. Guibert :

11. Abrégé des Annales du Limousin. 1 volume de 312 feuillets.
12. Continuation des Annales du Limousin. 1 volume de 312 feuillets.
13. Mélanges ou recueil de pièces justificatives. 3 volumes.
14. Mélanges ou recueil de pièces justificatives imprimées. 2 volumes.
15. Recueil d'épitaphes, inscriptions, etc. 1 volume de 235 feuillets.
16. Essais historiques sur Limoges et ses environs. 1 volume de 230 feuillets.
17. Mémoire sur les familles de Limoges. 1 cahier de 46 feuillets.
18. Dictionnaire historique des grands hommes du Limousin. 1 volume de 279 feuillets.
19. Table chronologique civile de Limoges. 1 volume de 402 feuillets.

(1) L. GUIBERT, *Les manuscrits du Grand Séminaire*, p. 7

20. Table chronologique et météorologique du diocèse de Limoges. 24 feuillets.
21. Table chronologique ecclésiastique de Limoges. 1 volume de 410 feuillets.
22. Table chronologique des curés du Limousin. 1 volume de 440 feuillets.
23. Pouillé des cures du diocèse de Limoges. 2 volumes.
24. Le Limousin ecclésiastique. 1 volume de 216 feuillets.
25. Martyrologe du diocèse de Limoges. 1 volume de 209 feuillets.
26. Supplément aux vies des Pères, etc., pour les Saints du diocèse de Limoges. 4 volumes.
27. Vie des Saints du diocèse de Limoges. 3 volumes.
28. Sanctoral limousin. Fêtes mobiles. 1 volume de 300 à 350 feuillets.
29. Nouveau Sanctoral limousin. 4 volumes.
30. Table alphabétique des noms des Saints. 1 cahier de 64 pages.
31. Essai de dissertation sur saint Martial. 1 volume de 168 feuillets.
32. Epîtres de saint Martial aux Bordelais et aux Toulousains. 1 cahier de 14 feuillets.
33. Mémoire sur les évêques de Limoges. 1 volume de 335 feuillets.
34. Mémoire historique et chronologique sur M. François de la Fayette, évêque de Limoges. — Mémoires sur M. de Langeac, évêque de Limoges. 1 cahier de 53 feuillets.
35. Mémoire sur l'histoire des abbayes du diocèse de Limoges. 1 volume de 314 feuillets.
36. Mémoire pour servir à l'histoire du prieuré de La Drouille-Blanche. — Prieuré de Coiroux. 7 feuillets.
37. Mémoire pour l'histoire de la prévôté de Chambon-Sainte-Valérie. 10 feuillets.
38. Les Salles-la-Vauguyon. 1 feuillet.
39. Mémoire pour l'histoire du prieuré de l'Artige-Grande. — Mémoire pour l'histoire du prieuré régulier d'Aureil. 7 feuillets.
40. Mémoires pour servir à l'histoire des chapitres du Limousin. 1 volume de 264 feuillets.
41. Suite de l'Extrait des actes capitulaires du chapitre de Saint-Martial. 14 feuillets.
42. Cérémonial de l'église royale, collégiale et séculière de Saint-Martial. 1 cahier de 60 feuillets.
43. Cérémonies des offices pontificaux. 16 feuillets.
44. Mémoire à consulter pour le syndic de M^{rs} les Grands

Vicaires de la communauté de l'église de Saint-Martial. Cahier de 8 feuillets.

45. Autre Mémoire pour les vicaires de Saint-Martial. Cahier de 4 feuillets.

46. Inventaire analytique des archives de la vicairie des Gaultier à Saint-Martial (1). 1 cahier de 54 feuillets.

47. Calendrier spirituel de Limoges. 2 volumes.

48. Calendrier spirituel de la ville de Limoges pour l'année bissextile 1784. 1 cahier de 30 feuillets.

49. Calendrier perpétuel. 14 feuillets.

50. Calendrier perpétuel. 1 volume de 300 feuillets.

51. Nécrologe ou noms de Messieurs les chanoines, curés et autres prêtres du diocèse de Limoges, morts depuis le mois de juillet 1752. 1 cahier de 44 feuillets.

52. Bulle de sécularisation de l'église de Saint-Martial. 1 cahier de 18 feuillets.

53. Registre des soumissions faites par M^{rs} les prêtres et autres particuliers pour constituer l'établissement du Séminaire diocésain, 1805. 1 cahier de 28 feuillets.

54. Registre des soumissions faites par MM. les prêtres du diocèse qui se sont chargés d'acquitter des messes, pour contribuer à l'établissement du séminaire diocésain, 1805 à 1810. 8 cahiers de 28 feuillets chacun.

55. Observations sur l'Essai sur la politique du clergé français dissident.

56. Recueil de diverses pièces copiées par l'abbé Legros. 25 feuillets et 2 tables.

57. Recueil de 90 énigmes et diverses pièces de poésie française. 1 volume de 224 feuillets.

Cette longue liste ne contient pas tous les ouvrages de l'abbé Legros. Il y en a plusieurs autres qui font partie de différents recueils conservés dans la même bibliothèque ; il y a aussi les nombreuses annotations qu'il a ajoutées tant à des manuscrits qu'à des imprimés. Outre ceux indiqués dans cette biographie, on peut encore citer :

Catalogue des prêtres du diocèse qui ont vécu pendant la Révolution. — Manuscrit appartenant à l'Evêché de Limoges. L'abbé Legros avait commencé cet ouvrage en 1810, il y a travaillé jusqu'à

(1) On trouve dans la même bibliothèque, sous le n° 94, une liasse de documents constituant à peu près les archives de cette vicairie, conservées par l'abbé Legros qui avait été titulaire du bénéfice en question.

sa mort, et l'a conduit seulement jusqu'à la lettre H. Vers 1819, il a été continué par un auteur dont le nom m'est inconnu.

Mémoire pour servir à l'histoire de Grandmont. — 1 cahier de 58 feuillets, revenu par acquisition à la bibliothèque du grand Séminaire.

Mémoire en forme d'histoire de Limoges. — 1 volume in-4°. Ce manuscrit, qui appartenait à M. Tandeau de Marsac, est une copie des *Annales manuscrites*, collationnée sur l'exemplaire du Bénédictin Dom Col.

Histoire de la translation de quelques reliques de Grandmont, faite en l'an 1181, et autres pièces qui y ont rapport, traduite sur l'original en latin. — Cahier de 14 feuillets in-4° appartenant à M. Nivet-Fontaubert.

Lo vito de Modamo sancto Volerio, suivie d'une hymne. — Copie faite sur un manuscrit du xvii^e siècle, appartenant au même.

Plan de la ville de Limoges, de la Cité et de leurs environs, 1774. — Ce plan qui a été cédé par M. Nivet-Fontaubert à la bibliothèque communale de Limoges a 1^m07 de hauteur sur 1^m16 de largeur. L'abbé Legros a laissé aussi le plan de l'église cathédrale, de l'église de Saint-Martial en 1784, celui du Palais et des jardins de l'Evêché; des cartes topographiques de plusieurs divisions du diocèse.

Mémoire pour servir à l'histoire des guerres civiles dans le diocèse de Limoges suscitées par les religionnaires. — 1 cahier in-4° de 12 feuillets appartenant à la Société archéologique.

Mélanges ou Recueil de pièces justificatives imprimées. — 2 volumes annotés, faisant suite à ceux du grand Séminaire, et possédés par M. P. Ducourtieux.

Armorial des familles de Limoges, contenant 619 écussons dessinés de sa main. J'ignore ce qu'est devenu ce manuscrit cité en 1812 par M. Navières de Laboissière.

On peut encore ajouter un certain nombre de manuscrits qui ont été perdus, et que M. L. Guibert mentionne à la page 9 de son catalogue.

L'Abbé A. LECLER.

L'ABBÉ BULLAT

Bullat (François), fils de Martial Bullat et de Marie David, naquit à Limoges, rue du Collège, le 9 septembre 1764, et fut baptisé le 10 dans l'église de Saint-Pierre-du-Queyroix, sa paroisse (1). Il avait un frère aîné, Etienne Bullat, qui comme lui fut prêtre et souffrit aussi la persécution.

François Bullat fit ses études au Collège de Limoges ; il était en troisième, lorsque le 20 août 1778 il obtint l'accessit du prix de poésie (2). Il reçut la tonsure en 1781, et fut ensuite placé au nombre des vicaires de l'abbaye de Saint Martial (3). Le journal de l'époque nous apprend que le 30 avril 1782, il soutint avec succès au collège de Limoges des thèses de mathématiques, dédiées à Messire Louis Naurissart, écuyer, maire, conseiller du roi, directeur et trésorier particulier de la Monnaie de Limoges (4).

Mgr d'Argentré lui donna les ordres mineurs le 11 mars 1786, le sous-diaconat le 23 décembre 1786, le diaconat le 2 juin 1787, et enfin la prêtrise le 20 décembre 1788 (5). Il fut ensuite appelé, comme vicaire, dans sa paroisse, à Saint-Pierre-du-Queyroix, où se trouvait déjà, au même titre, son frère aîné Etienne Bullat.

En 1789, M. Guingand de Saint-Mathieu, curé de Saint-Pierre, élu député à l'Assemblée Nationale, laissa aux deux frères la

(1) Registres paroissiaux de Saint-Pierre-du-Queyroix.

(2) *Feuille hebdomadaire de Limoges*. — 26 avril 1778.

(3) *Calendrier ecclésiastique et civil du Limousin*. 1785.

(4) *Feuille hebdomadaire de Limoges*. — 8 mai 1782.

(5) Archives de la Haute-Vienne : Insinuations ecclésiastiques, et Archives de l'Evêché : registre des ordinations.

direction de la paroisse, lorsqu'il partit pour aller remplir le mandat que lui avaient donné les électeurs. Etienne et François Bullat montrèrent, par leur conduite, qu'ils étaient dignes et capables de le remplacer, même à une époque si difficile.

François Bullat, ainsi que son frère, refusa le serment schismatique de la Constitution civile du clergé et il voulut néanmoins rester au poste d'honneur où il se trouvait, et où sa vie fut plus d'une fois en danger. Ce fut lui qui à Limoges fit les derniers actes publics du culte catholique. Il nous raconte lui-même, dans son *Tableau ecclésiastique de la ville de Limoges*, les tristes événements de ces jours malheureux. Nous n'avons qu'à suivre son récit :

L'évêque constitutionnel étant nommé le 13 février 1791, on envoya à Saint-Pierre le secrétaire général de la mairie, pour ordonner de sonner toutes les cloches. « Les cloches ne veulent pas plus participer au schisme que le clergé. Elles ne sonneront pas. D'ailleurs ce n'est pas la sonnerie des fêtes qui convient dans cette circonstance, où il n'y a pas de quoi se réjouir, mais celle qui est le signe du malheur et de l'effroi. » Telle fut la réponse des vicaires représentant le curé de la paroisse.

Ayant aussi refusé de faire un mariage sur une dispense de l'évêque constitutionnel, celui-ci annonça qu'il viendrait le bénir lui-même. Sur la réponse qui lui fut faite, qu'il n'entrerait dans l'église qu'en forçant les portes, qui seraient fermées à son approche, il n'osa pas s'exposer à cet affront. Peu de temps après, l'abbé Bullat faillit être envoyé au tribunal révolutionnaire établi à Orléans, sur la dénonciation d'un nommé Germain, relieur, au sujet de la confession de son fils qu'on disposait à la première communion.

Comme M. le curé de Saint-Pierre était député à l'Assemblée Nationale, par égard à cette qualité, et dans l'espoir qu'on parviendrait à lui arracher le serment, on suspendit pour cette paroisse l'exécution du renvoi du clergé. Cette église était alors la seule de la ville où l'on fit l'office catholique ; aussi devint-elle le rendez-vous de tous les prêtres et de tous les fidèles expulsés des leurs. Cette faveur faillit coûter cher aux vicaires et aux prêtres communalistes. Voici comment : « Le lundi de Pâques, le département signifia au clergé qu'il eût à assister le lendemain, avec les reliques de saint Rustice, à la procession générale, dont la réunion avait lieu à Saint-Michel, comme ayant la relique de saint Martial. Une députation se rendit au département, et signa sur les registres de la commune le procès-verbal portant refus d'assister à une procession schismatique. Le soir, l'abbé Bullat reçut la signification d'un

arrêté du maire, le rendant garant et responsable de tous les événements, troubles et excès, auxquels les citoyens pourraient se porter en cette occasion.

« Le mardi 25 avril 1794, la procession eut lieu le matin, sans que le clergé fut inquiété ; mais on avait ajourné au soir le plus exécrable des projets, celui de se défaire du clergé. L'enterrement du sieur Chabeau, grenadier de la garde nationale, en fournit l'occasion. Il devait avoir lieu le soir après vêpres. Au sortir de l'église le clergé trouva tout le cimetière, en avant de l'église, ainsi que la rue qui conduisait à la porte du défunt, encombrés de peuple, dont les uns proféraient des cris de mort, les autres, en larmes, manifestaient leurs craintes sur l'exécution d'un projet qu'ils connaissaient. Ils saluaient le clergé, comme voué au martyr sans qu'il s'en doutât. En effet, arrivés à la porte du défunt, quelle fut la frayeur des prêtres, quand ils virent la compagnie des grenadiers, rangée devant la maison Vilette, rue Poulalière. Au moment où on donna l'ordre de mettre en joue, quelques membres du clergé prenant la fuite, des personnes mal intentionnées se précipitèrent pour les arrêter par le surplis. Le clergé étant confondu dans la mêlée, la décharge devint impossible. Alors le sieur Muret, officier commandant, vint saisir l'officiant au dessous du cou, et, tenant son sabre pointé vers la gorge de celui qui ne pouvait se défendre, il s'échappa en menaces et en injures. Pendant ce temps le convoi se mit en marche pour se rendre à l'église. Je n'insiste pas davantage sur les circonstances de cette épouvantable crise : les détails en furent consignés dans la Gazette de Durosot (1). »

Malgré de semblables tentatives de meurtre dirigées contre l'abbé Bullat et les autres vicaires, ils n'en continuèrent pas moins d'exercer le ministère catholique. Cependant on savait qu'ils ne transigeraient pas avec leur devoir, et qu'ils n'assisteraient pas non plus à la procession de Saint-Marc qu'ils allaient faire les schismatiques. Aussi, la veille de ce jour, à neuf heures du soir, on vint signifier à l'abbé Bullat un arrêté de la mairie, portant que l'église serait vidée le lendemain matin à huit heures. Il le fit aussitôt connaître aux différents membres du clergé. A sept heures du matin, il dit la dernière messe, porta le saint viatique à un malade, puis transporta le Saint-Sacrement dans la maison de M. Ardant, rue du Collège, où on le conserva pendant toute la Révolution. Ce fut le dernier exercice public de la religion catholique dans la ville de Limoges.

(1) *Tableau ecclésiastique de la ville de Limoges*, par l'abbé Bullat.

Pendant longtemps encore l'abbé Bullat se cacha dans la ville pour y exercer en secret le saint ministère. Mais les patriotes qui avaient résolu sa mort, et auxquels il avait échappé une première fois, lors de l'enterrement du grenadier Chabeau, ne l'oublièrent pas. Lorsqu'ils voulurent fêter à leur manière, le 14 juillet 1792, l'anniversaire de la prise de la Bastille et de la Fédération, l'abbé Chabrol et lui furent désignés comme victimes de leur haine pour la religion. Le premier fut en effet massacré le 15 juillet près la fontaine des Barres, mais l'abbé Bullat, averti quelques instants avant leur attaque, eut encore le bonheur de leur échapper ainsi que son frère. Voici comment il rapporte lui-même cette seconde tentative : « Vers les six heures du soir, les clubistes, sortis tumultueusement de l'église du Collège, où ils tenaient leurs réunions, investissaient et cherchaient à escalader une maison vis-à-vis celle de M. Pradeau, où demeuraient deux frères, vicaires de la paroisse de Saint-Pierre. Un secours du ciel put seul les sauver. »

Après avoir ainsi échappé deux fois à la fureur des révolutionnaires, l'abbé Bullat comprit qu'il lui serait impossible d'éviter leurs coups. D'ailleurs, le 26 août 1792, l'Assemblée Nationale décréta contre les ecclésiastiques fidèles une loi dont le premier article dit : « Tous les ecclésiastiques qui, étant assujettis au serment prescrit par la loi du 26 décembre 1790 et celle du 17 juillet 1791, ne l'ont pas prêté ou l'ont rétracté, seront tenus de sortir, sous huit jours, des limites du département de leur résidence, et dans la quinzaine, hors du royaume. » Et l'article 3^e ajoute : « Passé le délai de quinze jours, ci-devant prescrit, les ecclésiastiques non assermentés qui n'auraient pas obéi aux dispositions précédentes, seront déportés à la Guyanne française. » Il se détermina donc, pour obéir à la loi, à sortir de sa patrie, et à aller demander un asile à l'Espagne.

Pour faire ce voyage, il s'associa avec son frère aux deux vicaires de Saint-Michel : Bernard Londeix et Jean-Baptiste Barthélémy « et autres prêtres, formant un total de quatorze. Arrivés à Uzerche, ils faillirent tous être massacrés par une partie du bataillon de Tulle. Ils l'auraient été le matin, malgré la bienveillance de M. Clédat, maire, si M. Ardant de la Grènerie, commandant de la garde nationale, après leur avoir procuré des passeports pour retourner sur leurs pas, ne les eût fait évader dans la nuit par des chemins détournés, escortés par la garde nationale. Ils repartirent de Limoges pour leur destination, par une autre route qui ne se trouva pas libre, pour eux, d'obstacles, encore moins de dangers (1). »

(1) *Tableau ecclésiastique de la ville de Limoges*, par l'abbé Bullat.

Arrivé en Espagne, François Bullat ne put pas donner de ses nouvelles à ses parents qu'il avait laissés dans la désolation, ou tout au moins ses lettres ne leur parvinrent pas. Ce fut M. Hervy, qui, dans une lettre écrite de Miranda le 31 octobre 1792, leur apprit qu'il était fixé à Orense, où l'évêque du lieu, suffragant de Compostelle, appréciant son mérite, lui donnait des marques particulières d'estime et de bienveillance. Son frère était avec lui, ainsi que plusieurs autres prêtres du diocèse.

Pendant cet exil en Espagne, il lui fut toujours très difficile de correspondre avec ses parents, car le gouvernement républicain arrêtait toutes les lettres; et que de personnes ont été condamnées à mort pour avoir correspondu avec l'étranger. En 1796, on n'avait plus de lui aucune nouvelle, et le bruit de sa mort s'était répandu à Limoges. M. Hervy, questionné à ce sujet, répondit le 20 novembre : « Je ne puis rien donner de positif à la veuve Soudanas, à qui je présente mes très humbles respects, ni à M. Bullat, sur ce qu'ils me demandent. Tout ce dont je crois pouvoir les assurer, c'est que leurs enfants sont vivants. Les relations habituelles qu'ont plusieurs de nos confrères, soit avec Tolède, soit avec Orense, ne nous laissent pas ignorer longtemps les accidents qui peuvent arriver. »

Du lieu de son exil, l'abbé Bullat observait attentivement le cours des événements qui se succédaient dans sa malheureuse patrie. Dès qu'il crut que la persécution touchait à sa fin, il se hâta de rentrer en France et de regagner Limoges. Et lui qui avait fait le dernier exercice public du culte dans cette ville, eut encore le bonheur de l'y inaugurer à la fin de l'année 1801, en portant le Saint-Viatique à un cloutrier, nommé Guingand, qui habitait rue Puy-Vieille-Monnaie. Mais il eut à subir, en ce moment, une nouvelle épreuve qui lui fut bien sensible : Son frère, l'abbé Etienne Bullat, dont il ne s'était pas séparé jusqu'alors, qui avait partagé avec lui toutes les amertumes de l'exil, mourut en revenant d'Espagne.

À la réorganisation du clergé, François Bullat, fut de nouveau nommé vicaire de la paroisse de Saint-Pierre-du-Queyroix, et il y travailla avec ardeur à réparer les ruines que la persécution y avait faites. Il fut un des témoins dans l'enquête que fit l'autorité ecclésiastique en 1803, pour constater l'authenticité du chef de Saint-Martial, retrouvé après la persécution. Peu après, Mgr du Bourg, qui avait en lui une grande confiance, le nomma curé de la paroisse de Sainte-Marie. Son ministère y fut des plus fructueux; ce que constate un registre de l'évêché, où l'abbé Legros a écrit quelque temps avant 1811 : « Il a rétabli le bon ordre et les bonnes mœurs dans sa paroisse, où il travaille avec un zèle infatigable (1), »

(1) Catalogue manuscrit des prêtres du diocèse.

L'année 1809 fut pour la paroisse de Sainte-Marie, ainsi que pour son curé, une de celles qui laissent un profond souvenir, à cause des événements dont elles ont été marquées : Pendant le mois de janvier, l'administration militaire avait envoyé à Limoges 1,480 prisonniers espagnols. Ces malheureux y portèrent une maladie, mal définie par les médecins, mais connue sous le nom de Peste des Espagnols. Ils étaient logés sur la paroisse de Sainte-Marie, à l'hospice et dans les bâtiments du grand séminaire, aujourd'hui caserne de cavalerie. Avant la fin du mois cette maladie avait fait parmi les prisonniers 254 victimes, et plus de 300 autres en étaient atteints. Le mal devenait contagieux pour ceux qui les soignaient. Malgré cela, le curé de Sainte-Marie et son vicaire, n'hésitèrent pas à se dévouer pour porter à ces malheureux les secours spirituels et corporels dont ils avaient besoin. L'un et l'autre contractèrent la maladie ; le vicaire, M. Foureau-Franciquet succomba le 26 janvier, et le curé, après avoir été à toute extrémité, fut assez heureux pour recouvrer la santé ; Mgr du Bourg, pour récompenser son zèle et son dévouement, s'empressa de le nommer chanoine honoraire de la cathédrale.

Le curé de Sainte-Marie avait réuni auprès de lui pour ce ministère de charité les prêtres qui avaient été déportés en Espagne, parcequ'ils pouvaient parler la langue des prisonniers. Aussi est ce parmi eux qu'on trouve la plupart de ceux qui à ce moment moururent victimes de leur charité. L'abbé Bullat nous dit lui-même que douze prêtres moururent de cette maladie contagieuse. Mes recherches m'en ont fait connaître onze ; se sont : MM. Michel Boulaud, chanoine honoraire, ancien curé de Pierrebuffière ; Jean-Baptiste Bardy, aumônier de l'hospice ; Elie Vitrac, ancien curé de La Brègère ; Foureau-Franciquet, vicaire de Sainte-Marie ; Joseph Cibot, vicaire de la cathédrale ; Guillaume Aubusson du Piat, curé de Soubrehost ; Pierre Bernard, religieux cordelier ; Joseph Brousse, vicaire d'Aix ; Martin, chanoine de la cathédrale ; Sapientis-Sofenchal, ancien chanoine de Brive et Léonard Cramaille, ancien curé d'Ambazac.

Dans l'éloge de Mgr du Bourg, on lit que huit religieuses de Saint-Alexis contractèrent la maladie des Espagnols en les soignant, et qu'elles en moururent. Voici celles dont j'ai retrouvé le nom : Mère Saint-Laurent (Marcelle Tanchon), supérieure de la communauté ; sœur Marie Constantin ; Marguerite-Elie Pinot, novice ; Marie Brousaud, novice ; Catherine Brousseau, ancienne religieuse de la Providence, sœur de la précédente ; Françoise Montet-de-Laurière, ancienne religieuse de la Visitation, et Marie Laurent de Saint-Cernin, ancienne religieuse de Sainte-Claire.

A l'exemple des prêtres et des religieuses, plusieurs personnes honorables de Limoges, se dévouèrent pour soigner les Espagnols ; voici le nom de celles qui sont mortes victimes de leur charité : M^{me} veuve Noualhier, née Pétiniaud ; M^{me} des Roches, née Ruaud ; M^{me} Plainemaison ; M^{me} Talendier. Et encore, MM. François Brigueil, adjoint au maire ; Ardant de l'Estrade, et Arnaud d'Encombe ; auxquels il faut aussi ajouter quelques artisans et ouvriers dont le nom ne m'est pas connu.

Tout le temps que dura cette maladie, une véritable terreur panique régna sur Limoges. Bien des habitants s'éloignèrent de la ville, les cultivateurs des environs cessèrent d'y porter les approvisionnements nécessaires à la vie. Enfin, dans la dernière quinzaine de mars, le danger cessa, et ceux qui étaient encore malades se remirent ; mais trente et quelques personnes étaient mortes victimes de leur charité en soignant les prisonniers espagnols.

Pour l'abbé Bullat, dès qu'il fut rétabli, il continua à travailler toujours avec le même zèle, à la sanctification de ses paroissiens. Peu après, l'administration diocésaine lui offrit la cure de Chambon ; mais il répondit, le 31 août 1810, qu'il préférait rester avec ses bons paroissiens de Sainte-Marie. Quelque temps après, sur de nouvelles instances, il accepta la cure de Saint-Junien, où il travailla avec le plus grand zèle pendant six ans, et où il a laissé un pieux souvenir.

En 1816, les grands vicaires du diocèse de Poitiers, lui ayant offert la cure de Saint-André, de Niort, il l'accepta, et cela au grand regret de l'évêque de Limoges qui désirait le garder. Après avoir passé huit ans à Niort, étant alors âgé de 60 ans, et sa santé altérée par suite de ce qu'il avait souffert dans l'exil, il songea à laisser le ministère si fatigant d'une grande paroisse. C'est alors qu'il fut nommé chanoine de Tulle, dont le siège épiscopal venait d'être rétabli. Mais, au lieu de se fixer dans cette dernière ville, il se retira à Poitiers, où il passa le reste de ses jours dans l'étude et les exercices de piété.

L'abbé Bullat mourut à Poitiers le 8 août 1836. Quelque temps avant, il avait donné au grand séminaire de Limoges une somme de 8,000 francs qu'il possédait, moitié de son patrimoine, moitié de ses économies, à condition de dire douze messes par an pendant un certain temps, et de lui payer une pension de 400 fr. A sa mort, cette pension devait passer à son neveu, M. Dutreix, fils de sa sœur, et percepteur de Nieul, en résidence à Saint-Jouvent, où il habitait une petite propriété, au village de La Mouline. Cette dernière clause ne put être remplie, car le jour de la mort de l'oncle,

le neveu était assassiné par un nommé Jaucourt, qui lui volait sa caisse.

L'abbé Bullat possédait une bibliothèque assez considérable ; en mourant, il la légua aux demoiselles de Savignac, dans la maison desquelles il habitait, avec la condition de la transmettre au premier de ses neveux qui aurait la vocation ecclésiastique. Cette condition ne s'étant pas trouvée de leur vivant, la dernière de ces demoiselles, avant de mourir, la céda à différents ecclésiastiques de Poitiers, à la charge de dire des messes pour le repos de l'âme de son ancien possesseur (1).

M. Courteix, curé actuel de Saint-Joseph, petit neveu de l'abbé Bullat, par sa mère Marie Dutreix, a réuni quelques manuscrits et quelques objets lui ayant appartenu ; c'est à lui que nous devons la communication des deux manuscrits suivants :

1° *Tableau ecclésiastique et religieux de la ville de Limoges*, que nous avons publié.

2° *Essai d'explication des paroles et cérémonies du Saint-Sacrifice de la Messe, d'après les rubriques du diocèse de Limoges*, in-4° de 83 pages. Ce traité élémentaire, témoigne de l'érudition et de la piété de l'auteur.

Il a publié : 1° *Conférence sur l'obligation d'assister à la Messe de Paroisse*, in-12. — Limoges, Martial Ardant, 1825.

2° *Entretien simple et familier sur les danses et sur les bals, en forme de dialogue*, in-12. — Limoges, Martial Ardant, 1825.

3° *Catéchisme des Ostensions de Limoges*, in-12. — Limoges, Barbou, 1827.

4° *Traité des Epactes et des Lunaisons*, in-16. — Poitiers, Sourin.

5° *Observations sur le Calendrier grégorien*, in-16. — Poitiers, Sourin.

L'abbé A. LECLER.

(1) Lettre du 30 janvier 1888.

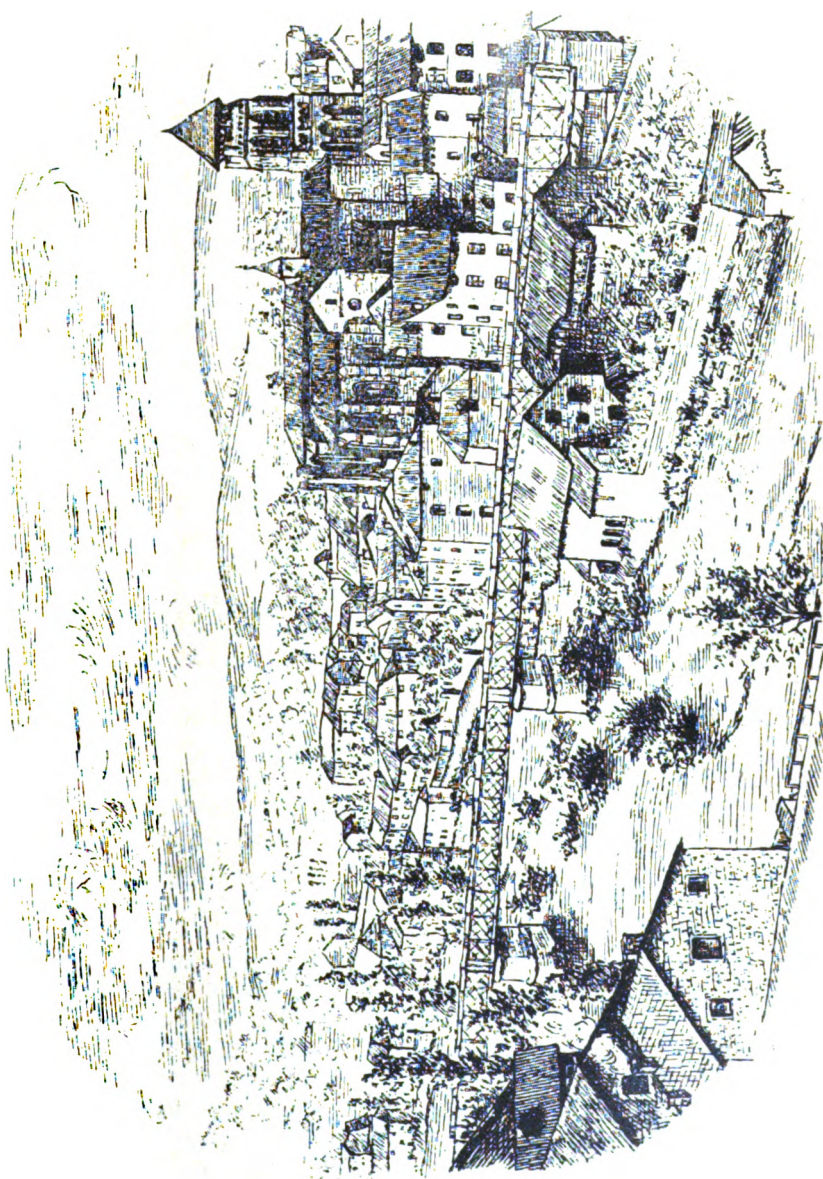
MONOGRAPHIE DU CANTON D'EYMOUTIERS

ASPECT GÉNÉRAL DU PAYS. — Le canton d'Eymoutiers, le plus vaste du département de la Haute-Vienne et le plus peuplé des cantons de ce département après ceux de Limoges et de Saint-Junien, se présente sur la carte géographique sous la forme d'un polygone irrégulier, mesurant 36,967 hectares, 25 ares, 38 centiares de superficie. D'après le dernier recensement (1896), il renferme 17,443 habitants. A cette époque, sur 16,047 présents il y en avait 7,759 du sexe masculin et 8,288 du sexe féminin.

Ce canton est borné au nord-nord-est par le canton de Royère ; au nord-nord-ouest par une petite parcelle de celui de Bourgneuf, et à l'est par celui de Gentioux (Creuse) ; au sud par le canton de Treignac et au sud-sud-est par celui de Bugeat (Corrèze) ; à l'ouest-nord-ouest et à l'ouest-sud-ouest par ceux de Saint-Léonard et de Châteauneuf (Haute-Vienne).

Sauf la partie occidentale, dans la direction de Saint-Léonard, où s'abaissent les terres, c'est un pays montagneux et accidenté, surtout au sud et à l'est où les hauteurs qui le couvrent se rattachent au plateau de Millevaches. On y voit des cimes atteignant près de 800 mètres et servant pour la plupart de signaux ou points trigonométriques.

Aucune monotonie dans le paysage ; les sites sont variés à l'infini. Ce sont partout des vallons, des gorges, des accidents et d'innombrables plis de terrain, avec des mamelons ou collines aux croupes bizarres et sauvages.



Eymoutiers

Les flancs des coteaux recouverts de bruyères et de genêts d'où jaillissent de nombreuses sources ; les prairies arrosées par le cours sinueux de la Vienne ou par d'autres cours d'eaux ; les pins sylvestres, les châtaigneraies et les bois de toutes sortes qui s'étendent sur ce terrain, toute cette fraîche campagne offre pendant la belle saison un tableau champêtre des plus pittoresques et des plus attrayants.

RIVIÈRES. — *La Vienne* qui prend sa source au flanc du Mont-Odoze, près de l'aride plateau corrézien de Millevaches, arrose du sud-est au nord-ouest la partie centrale du canton, sur un parcours de 53,800 mètres. Elle y entre par la commune de Rempnat dont elle baigne l'extrême limite de l'est, incline brusquement au nord, puis prend la direction du sud jusqu'à La Ville-neuve ; se repliant ensuite vers le nord elle arrive en face de la commune de Nedde, qu'elle arrose au centre, non loin de son vaste et élégant château. Elle se dirige alors, en serpentant, de l'est à l'ouest vers la ville d'Eymoutiers où elle arrive cotoyée par le chemin de fer à partir du village de Charnaillas. Coulant sous plusieurs ponts et viaducs et formant cascade sur les écluses des usines et moulins, elle contourne la ville bâtie en amphithéâtre sur sa rive gauche, projetant ses eaux au pied des vieilles maisons dont les greniers ouverts au quatre vents du ciel, rappellent les florissantes tanneries d'autrefois.

D'Eymoutiers elle poursuit son cours onduleux suivi par le chemin de fer. Après avoir quitté la ville elle commence à se frayer péniblement un passage en formant de nombreux remous sur un lit rocailleux, hérissé sur ses bords de rochers séculaires.

Après avoir arrosé les limites sud des communes d'Augne et de Bujaleuf en coulant au pied des mamelons où se dressent si pittoresquement les châteaux de La Rivière et du Chalard, elle sort du canton en aval de Boisvert.

Ses principaux affluents sont : sur la rive droite, les ruisseaux de La Villedieu ou de La Feuillade et de Lauzat sur la commune de Nedde ; de Planchemouton sur celle d'Eymoutiers ; de Charapoux sur celle d'Augne, de Fourchat, petit ruisseau qui sépare, près de son embouchure, cette dernière commune de celle de Bujaleuf, enfin la Maude, qui se jette dans la Vienne hors du canton d'Eymoutiers.

Sur la rive gauche elle reçoit les ruisseaux de Masmaury sur la commune de Rempnat, et de Bêthe sur celle d'Eymoutiers ; celui de La Celle passant à Plénartige, La Ribière de Nedde et Legaud, en faisant mouvoir les moulins de ces villages, celui de La Forêt-

Chabrouty sur la commune d'Eymoutiers et la Combade qui a son embouchure hors de notre canton.

La Combade. — Cet affluent de la Vienne sort de la commune de l'Eglise-au-Bois (Corrèze) et projette ses eaux sur les limites méridionales de la commune de Doms. Après avoir reçu un large tribut du ruisseau de Grigeas, sur la lisière du bois portant ce nom, près de la fontaine de saint Psalmet, patron d'Eymoutiers, il va, en suivant la ligne limitrophe de Sainte-Anne et de Châteauneuf, grossir les eaux de la Vienne à Saint-Denis-des-Murs.

La Maude. — Autre affluent de la Vienne, la Maude, rivière très sinueuse, prend naissance sur le plateau de Gentioux (Creuse). Elle fait son entrée dans le canton d'Eymoutiers, sur le territoire de Beaumont, passe au village de Nergout et non loin du gracieux château de Vassivières, en se pliant et se repliant au nord de cette commune où elle reçoit quelques ruisseaux, notamment celui de Châteaucourt, et d'autres de minime importance, alimentés à leur tour par diverses ramifications. Après avoir formé la puissante cascade des Jarraux, près de Saint-Martin-Château, elle revient sur le canton d'Eymoutiers par la commune de Peyrat, arrosant son extrémité nord-est et la partie nord-ouest. Puis, traversant la commune de Saint-Julien-le-Petit où il y a un château, elle contourne la fameuse motte de Laron, sur laquelle autrefois fut élevé le château disparu de Rochein, et qu'elle sépare de l'autre montagne appelée Mont-Laron. De ce point remarquable elle s'en va, en serpentant toujours, baigner la partie centrale de la commune de Bujaleuf. Enfin, grossie par les ruisseaux de Trasrieux et de Cheissoux sur les terres de Saint-Julien-le-Petit, de Trimouillas sur Bujaleuf, ses tributaires de droite ; par ceux de Subarteix de Peyrat et par celui d'Artigeas de Saint-Julien, ses tributaires de gauche, elle se jette dans la Vienne près d'un site ravissant où se cachent les ruines si pittoresques du prieuré de l'Artige-aux-Moines.

Sur leur passage ces divers cours d'eaux, très poissonneux, font mouvoir, au moyen d'écluses ou barrages, plusieurs usines et de nombreux moulins.

NATURE DU SOL. ÉLÉMENTS QU'IL FOURNIT A L'INDUSTRIE. — C'est un terrain primitif formé de granits et dont les nombreuses carrières, notamment celles des Bordes, de Ballendeix et de Quenouille (commune de Peyrat) sont avantageusement exploitées pour le pavage et pour la construction.

Les terres argileuses qui se trouvent principalement à l'ouest (commune de Bujaleuf) sont employées à la fabrication des tuiles.

Les tourbières de la partie montagneuse (Beaumont, Peyrat-le-Château et Rempnat) fournissent un combustible aux habitants de certains villages.

On croit qu'il y a une parcelle de terrain carbonifère près du hameau des Aiguillons, sur la commune de Domsps.

M. Grignard, dans son Dictionnaire manuscrit de la Haute-Vienne, a consigné une découverte faite de son temps, près de Sainte-Anne, sur le chemin de Sussac ; on y avait trouvé des fragments d'une substance métallique connue, dit-il, sous le titre de manganèse, oxyde brun, se rattachant à un filon. « On rencontre aussi assez fréquemment, près de ce bourg, ajoute M. Grignard, plusieurs filons de quartz-hyalin concrétionné dont la blancheur est loin d'égaler celle du quartz des environs de Magnac-Laval. »

Un géologue, M. Alluaud, avait d'autre part signalé la présence de très faibles filons de mercure, au pied même de la tour de Peyrat-le-Château. Sur ce filon métallifère, M. Barret (1) a écrit ce qui suit : « En 1835, Alluaud aîné a découvert un dépôt de mercure natif, à Peyrat-le-Château, dans un granit porphyroïde altéré. Le minéral était condensé dans les déclivités de la roche et existait aussi à l'état de dispersion dans le tuf environnant. Il put en recueillir une dizaine de kilogrammes, soit en puisant à même les cuvettes, soit en comprimant la terre qui en était imprégnée.

» La présence du mercure liquide dans une formation qui n'en renferme pas normalement et où l'on n'a pas trouvé de cinabre, minéral le plus ordinaire des gisements de cette nature, jointe à ce fait que la découverte a été faite sur l'emplacement d'un ancien château dont les propriétaires pouvaient avoir intérêt à employer ce métal, nous confirme dans l'opinion que nous avons exprimée ailleurs, à savoir : que l'existence du mercure à Peyrat est la conséquence d'un fait accidentel et non le résultat d'une action minéralisante d'ordre naturel ; quoiqu'il en soit, il est prudent de faire des réserves au sujet de l'origine incertaine de ce gisement. »

De l'ouvrage du même auteur, nous extrayons les indications suivantes relatives aux variétés de granits qui se trouvent dans notre canton, et aux divers éléments qui entrent dans leur composition :

Sur la commune de Beaumont : granit granulitique.

Dans la commune de Bujaleuf, au village du Rouveix : roches amphiboliques (banc de diorite où se trouve la dioritine).

A Domsps : Porphyres avec un peu d'argilophyre ; porphyres quartzifères.

(1) E. BARRET, *Géologie du Limousin*. (Limoges, V^e Ducourtieux, 1892).

Sur la commune d'Eymoutiers : granit porphyroïde. A Bussy-Varache : granit gneissique formant un petit massif au milieu des granits granulitiques qu'il surmonte, en compagnie d'un filon de porphyre pétrosiliceux qui le traverse. Dans cette localité il se montre à grain fin, d'un rouge très foncé par place et surchargé de mica noir verdâtre, en voie de transformation chlorito-talqueuse. On le retrouve avec la même structure et une teinte à peu près semblable et avec des caractères plus généraux à Doms.

Sur la commune de Nedde : granit granulitique (moins dur que le granit cristallin). A Plénartige : dans le granit on trouve des filons et veines de quartz, de pegmatite granulitique ou hébraïque et de calcaire spathique blanc ; il y a aussi du granit bleu, grain moyen avec apatite cristallisée.

Sur la commune de Peyrat-le-Château : diorites en contact avec le granit.

Sur la commune de Sainte-Anne, à Saint-Priest-les-Vergnes : filons de quartz contenant de la tourmaline.

PRODUITS NATURELS DU SOL. AGRICULTURE. — Aux flancs et sur les crêtes des montagnes croissent les ajoncs, genêts, bruyères et genévriers. On y voit aussi çà et là des bois taillis et des futaies, des chênes, des bouleaux, des hêtres, des charmes, quelques cépées d'orme très rares, des frênes, des accacias, etc. N'oublions pas les pins et autres arbres verts de la même famille d'un aspect si riant et si majestueux.

Les haies qui bordent les sentiers sont ornées d'aubépines, de chèvre-feuilles et d'églantiers ; le fusain, le houx, le coudrier ou noisetier, la ronce et le sureau y ont aussi leur place.

Dans la vallée, sur le bord des eaux, se plaisent l'aune ou vergne, les peupliers et les saules.

On ne manque pas non plus d'arbres fruitiers tels que pruniers, poiriers, pommiers et cerisiers ; les abricotiers et les pêcheurs du Bas-Limousin peuvent s'y acclimater. Quant aux châtaigneraies, est-il besoin de dire qu'elles couvrent une vaste étendue ? Qui ne connaît les châtaignes du Limousin !

Le botaniste trouve dans ces parages une variété infinie de plantes qui pour la plupart sont utilisées par la médecine. On citera entre autres : la chélidoine (*chelidonium majus*) dont le suc est employé par les paysans contre les taies de la cornée des veaux ; l'arnica (*arnica montana*) dont les feuilles desséchées servent de sternutatoire ; la gentiane (*gentiana lutea*) plante dépurative et fébrifuge ; la verveine (*vervena officinalis*), astringente ;

le lierre terrestre (*glechoma hederacea*), émollient ; le polypode (*polypodium vulgare*) contre les affections de poitrine, etc. (1).

On voit aussi par la belle apparence de plusieurs parcs et jardins que l'horticulture n'est pas négligée.

Nous sommes ici dans un pays agricole ; on y a surtout sous la main l'eau, l'herbe et aussi parfois trop de landes et de bruyères. L'élevage doit donc être la principale occupation de l'agriculteur pour ne pas faire mentir le proverbe :

*Race limousine,
Bête paillante et fine.*

La vie et la richesse proviennent de l'élevage et des soins donnés tant aux bêtes à cornes qu'aux bêtes à laine. Est-il besoin de dire combien indispensables sont les premières pour les labours et la boucherie, par conséquent pour fournir pain et viande. Quant à la race ovine, qui « sait si bien trier brin à brin l'herbe succulente et parfumée dans la bruyère, sur le rocher, dans la broussaille, d'où elle rapporte viande exquise pour le riche, lait et laine pour le berger et engrais très actif pour la terre » (2), nous n'en dirons rien de plus.

Mais il faut pouvoir et savoir nourrir ces belles races bovine et ovine. Les fourrages sont donc d'une très grande importance. D'où il suit que le pré doit être soigné ; mais aux foin et pailles qui sont de première nécessité, il faut ajouter les trèfles, ray-gras, maïs en herbe, raves, navets, betteraves, topinambours et tant d'autres plantes ou racines fourragères. Il y a peu d'avoine, d'orge et de maïs, mais par contre la pomme de terre est cultivée sur une vaste échelle. On cultive aussi le chanvre qui entre dans la confection du linge des paysans. L'agriculteur intelligent, soigneux et qui veut rompre avec l'indolence routinière, sait employer à propos tant pour ses champs que pour ses prés les irrigations, les fumures, les chaux et phosphates ; il sait encore quelle est l'importance de la sélection, de la propreté des animaux et des étables.

On nous permettra de rappeler ici quelques aphorismes ruraux :

*Fermier dont le bétail abonde
Agrandit son bien à la ronde.
Veux-tu récolter force grain ?
Mets en prés beaucoup de terrain.*

(1) Docteur THOMAS-DURIS, *Topographie médicale du canton d'Eymoutiers*. (Bordeaux, V^e Cadoret, 1886).

(2) BRENAC, *Mise en valeur du Plateau central*. (Limoges, Chatras, 1882).

*Dans un terrain bien préparé,
 Bon produit est presque assuré.
 Double le fumier seulement,
 Le produit doublera souvent.
 Fosse à fumier trop exigüe,
 Veut grenier de peu d'étendue.
 Qui vend sa paille comme un fou,
 Donne pour un liard un gros sou.
 Qui travaille avec énergie,
 Aura du pain toute sa vie.*

Ce sont les céréales qui produisent ce pain. Dans notre canton vient en première ligne le seigle, avec la farine duquel le paysan fait son pain noir ; le froment n'aime pas notre terrain et pour l'y cultiver il faudrait dépenser force engrais, et encore.... Cependant la partie occidentale du canton (vers Bujaleuf) lui serait favorable. En revanche le sarrazin ou blé noir abonde ; on en cultive principalement deux espèces pour nourrir la volaille et faire les galettes.

Nous sommes aussi dans un pays de bois, bien qu'il y ait encore à faire sur tant de terrains arides et incultes. La sylviculture est pourtant en honneur sur quelques propriétés et notamment sur celles de La Rivière-d'Augne où l'écobuage et le reboisement par semis et plantations se pratiquent très intelligemment (1).

Dans un pays giboyeux et poissonneux comme notre canton, est-il besoin de dire que les chasseurs peuvent poursuivre sans trêve ni merci les lièvres et les perdreaux (gris et rouges), sans parler des plus intrépides qui affrontent sans sourciller, avec leur meute, dans les forêts avoisinantes, le loup et le sanglier. Les pêcheurs, d'autre part, savent bien que la truite y fréquente presque tous les cours d'eau et que le saumon s'avise même plus d'une fois de remonter la Vienne ; quant à l'écrevisse, aimant le lit argileux des ruisseaux, elle se plaît surtout dans ceux de Bujaleuf.

Nous citerons enfin, au nombre des oiseaux de passage, les cailles, grives, ramiers, râles de genêts, bécasses, bécassines, alouettes, vanneaux, canards sauvages, etc.

Par sa configuration, le sol ne se prête guère à la grande culture au moyen des machines ; la propriété est souvent très morcelée ; le mode d'exploitation le plus répandu est le métayage (*meta*, moitié) ou bail à colonage partiaire. C'est une véritable

(1) BARRAL, *L'agriculture de la Haute-Vienne*. (Paris, Imprimerie Nationale, 1884).

société dans laquelle le propriétaire apporte son domaine et le colon son travail. Le traité qui intervient entre le maître et le métayer prend le nom de *baillette* ; cet acte n'est pas ordinairement passé devant le notaire. Le maître le signe et le colon illettré y fait apposer la signature de deux témoins. Ces conventions faites en présence des susdits témoins sont écrites sur le livret du propriétaire et quelquefois sur celui du colon (2).

Il y a aussi le fermage, le faire-valoir direct et très rarement l'exploitation par régisseurs, maîtres-valets, fermiers généraux et domestiques aux réserves.

Aux foires, dans plusieurs localités, les paysans ont conservé la routine, malgré le système métrique rendu obligatoire en France par la loi du 4 juillet 1837, de compter par pistole et par écu. Il faut alors savoir que leur écu vaut trois francs et leur pistole dix francs. Pour les mesures de longueur, de surface, de volume et de poids, on parle encore par toise, par toise carrée, setier et once. Il y a aussi le système des épingles et des étrennes, établi à la suite d'une vente, suivant l'usage des lieux.

Grâce au Comice agricole qui a un champ d'expériences dans le canton (commune d'Augne), un peu d'élan et d'encouragement est donné à l'agriculture. Cependant la campagne est trop souvent délaissée pour les grands centres, où sont attirés les ouvriers des champs par l'appât des gros salaires, les immunités d'impôts et de charges, les institutions de bienfaisance, les distractions et les plaisirs des villes d'où ils reviennent souvent sous le toit de chaume, avec quelques déceptions en plus et parfois de l'argent et de la santé en moins.

INDUSTRIE. — Il y a beaucoup de moulins à la ville comme à la campagne, et notamment un moulin à papier de paille près de Peyrat-le-Château ; il ne reste plus au chef-lieu que deux tanneries ; on y compte aussi une filature de laine, une grande minoterie hydraulique éclairée à l'électricité, des pressoirs à cidre, etc. Sont encore exercés dans le canton les métiers de tuiiliers, tisserands, foulons, teinturiers, sabotiers, etc. On y fabrique aussi de la cire à parquet.

Qui ne connaît au moins de nom, les *cènes* d'Eymoutiers, fine pâtisserie sèche, en forme de grande hostie, et fabriquée ordinairement dans des moules modernes, dont les contours et les empreintes font songer aux anciens fers à hosties.

(2) Voir les *Usages locaux dans le ressort de la Cour de Limoges (Haute-Vienne)*. — Limoges, V^e Ducourtieux, 1886, 1 vol in-8.

COMMERCE. — Le commerce s'étend sur les différents produits tant agricoles qu'industriels du canton. Il est favorisé par les marchés et surtout par les foires qui se tiennent au moins une fois par mois dans les principales localités :

A Beaumont, 2^e lundi de janv., avril, mai, sept., oct. ; à Bujaleuf, dernier lundi de chaque mois ; à Doms, 26 ch. mois ; à Eymoutiers, 1^{er} jeudi de ch. m., 3^e jeudi fév. et mars ; à Nedde, 13 janv., fév., mars, le mercredi après Pâques, 13 mai, juin, juillet, août, sept. et oct., 10 nov., 23 déc. ; à Peyrat-le-Château, 3^e lundi ch. m. ; à La Villeneuve, commune de Rempnat, 19 janv., 12 mars, lundi de Pâques, veille de l'Ascension, veille de la Fête-Dieu, 12 sept. et 24 novembre.

Les frairies ou ballades sont ainsi fixées :

Augne (s^t-Pierre ès-liens, 1^{er} août) ; Beaumont (s^t-Eutrope, 1^{er} mai) ; Bujaleuf (s^t-Martin, juillet) ; Doms (s^t-Michel, septembre) ; Eymoutiers (s^t Psalmet, 13 juin) ; Nedde (s^t-Martin-de-Tours) ; Peyrat-le-Château (ss.-Martin et Martial) ; Rempnat (s^t-Sébastien, janvier) ; S^t-Amand-le-Petit (s^t-Amand, octobre) ; S^t-Anne-S^t-Priest (s^t Anne, juillet) ; S^t-Julien-le-Petit (s^t-Julien, août). Si la fête ne tombe pas un dimanche, la frairie a lieu ordinairement le dimanche suivant.

On exporte notamment les produits des carrières granitiques, les grains, les farines, les bois et surtout les bestiaux, sans omettre les moutons de la montagne, qui sont engraisés et fournissent les gigots justement renommés d'Eymoutiers et de Saint-Léonard.

VOIES DE COMMUNICATION. — 1. *Chemins de fer.* — Le chemin de fer de Limoges à Clermont-Ferrand pénètre dans le canton d'Eymoutiers à 218 mètres au delà du tunnel de Boisvert. La première station est celle de Châteauneuf-Bujaleuf, presque en face du mamelon si pittoresque qui porte le château du Chalard, flanqué de plusieurs tourelles.

C'est là que le tracé de la ligne ferrée commence à être accidenté. Après avoir contourné ce château comme la rivière, la voie ferrée s'enfonce dans la tranchée bordée de rochers, puis disparaît sous la montagne, où dans le roc vif on a creusé un tunnel ; après le souterrain de la Penelle, qui a 163 mètres de long, elle franchit la rivière la Vienne sur un viaduc de cinq arches, ayant une hauteur de 20 mètres, sur une longueur de 109 mètres 40 centimètres. Dessinant ensuite une courbe sur la rive droite, elle s'engage sous le tunnel de la Varache (long. 213 mètres 20 cent.), pour traverser ensuite la rivière sur un viaduc de dix arches, d'une longueur de 123 mètres 67 cent., et d'une hauteur de 21 mètres 81 cent. On

atteint ensuite tortueusement la halte de Bussy-Varache, au pied du plateau de Vervialle.

Le train en serpentant reprend sa marche en avant ; c'est le moment de mettre la tête à la portière. Le voici qui file dans la tranchée, longeant des arrachements de rochers suspendus ; puis se dégageant, il franchit plusieurs viaducs au pied desquels, étranglée dans des gorges étroites et rocailleuses, coule la Vienne comme un gave écumeux. Voici d'abord les arcades de la Rivière (19 mètres de haut sur 173 mètres de long) ; puis le tunnel de la Rivière (155 mètres 20 cent. de long.). Il porte le nom du château, dont on aperçoit le faite d'une tourelle au milieu d'un bouquet de bois. Encore un viaduc, appelé aussi de la Rivière (3 arches de 21 mètres de hauteur) ; les curieuses arcades, dites des Monards, qui dominent le cours de la Vienne en se déployant sur une longueur de 305 mètres, et sur une hauteur de 20 mètres ; les souterrains de Farsac (285 mètres de long), lieu qui possède aussi un château, comme La Sauterie ; le tunnel de Conegnas (137 mètres), un pont à une arche (17 mètres hauteur) ; le tunnel de Fougeolles (90 mètres 50 cent.), un des beaux sites d'Eymoutiers avec sa large vue sur la ville, et, au pied de la colline, ses vieux rochers bizarres, dits de Sainte-Marguerite, où la Vienne se joue en cascades et pénètre dans des grottes creusées par ses eaux et peut être aussi par main d'homme.

Encore un petit tunnel (60 mètres long.), celui de Toulondit, belle habitation, encore un pont d'une arche (7 mètres 60 cent. hauteur) et voici la gare d'Eymoutiers (406 mètres d'altitude), presque en pleine ville et au pied de la place d'Armes, sa principale promenade entourée d'hôtels, de cafés et de restaurants.

Notre ascension (car c'est une véritable ascension qui depuis Limoges a duré deux petites heures, avec une allure modérée) nous a fait parcourir 51 kilomètres et atteindre 154 mètres 28 cent. au dessus du niveau de la mer de plus qu'à Limoges, gare des Bénédictins, où l'altitude est de 251 mètres 72 cent. Mais ce n'est pas fini ; il faut s'élever encore et le paysage ne vaut pas moins la peine d'attirer les regards.

Pour monter vers Bugeat, Meymac, Ussel et l'Auvergne, nous passons au pied de la ville d'Eymoutiers sur un viaduc de cinq arches, précédant une partie métallique de 120 mètres de long, 7 mètres 60 de haut, quatre travées, que domine une jolie habitation à Saint-Gilles ; au-dessous coule la Vienne, et sur sa rive gauche, bordée par un quai, s'étagent d'anciennes maisons, que commande l'église, autrefois collégiale, surmontée de son vieux clocher.

Après avoir franchi le passage à niveau, tout près du pont de

Nedde, sous lequel coule très large la rivière, bordée par les jardins et terrasses de maisons très-anciennes, la ligne ferrée franchit les ponts du moulin (3 arches, long. 41 mètres, haut. 6 mètres 80), du château de La Fontmacaire (3 arches, long. 41 mètres, haut. 7 mètres 75), de la Siauve (4 arches, long. 64 mètres, haut. 13 mètres 20), de l'imposant viaduc de Legaud, s'élevant à 23 mètres 10 au-dessus du sol, avec une longueur de 78 mètres et 5 arches, dominant l'important moulin qu'alimente le gros ruisseau de La Ribière-de-Nedde, venant de La Celle, et quelques autres petits cours d'eaux ; non loin à gauche, se cache dans la verdure le gracieux château de Legaud. Enfin, nous quittons le canton d'Eymoutiers et le département de la Haute-Vienne pour pénétrer dans celui de la Corrèze, à un kilomètre 842 mètres au delà de la station de Plénartige, qui est entourée de montagnes et ça et là de quelques villas ou castels au milieu d'un paysage ravissant.

Le chemin de fer de Limoges à Eymoutiers (51 kilomètres) a été mis en exploitation le 31 décembre 1880 ; les travaux avaient duré cinq ans ; — celui d'Eymoutiers à Meymac (50 kilomètres), le 8 octobre 1883, après une durée de travaux de 4 ans.

Le 10 mars 1884, cette ligne a été cédée par l'Etat à la Compagnie d'Orléans.

La ligne de Limoges à Clermont-Ferrand est très suivie pendant la belle saison, non seulement par les excursionnistes à cause de son tracé qui est si pittoresque, mais encore par les baigneurs qui, durant l'époque balnéaire, se rendent à la Bourboule, au Mont-Dore (en descendant à Laqueuille), à Royat et aux autres stations thermales, si nombreuses et si efficaces de l'Auvergne.

2. *Routes.* — Voici maintenant la nomenclature, forcément un peu sèche, du réseau routier dans notre canton :

La route nationale n° 140, de Figeac à Montargis, qui fut ouverte en 1772, vient de Treignac et traverse le centre du canton du Sud au Nord, sur une longueur de 9 kilomètres 800 mètres, en passant par les communes de Nedde, Eymoutiers, St-Amand-le-Petit et Peyrat-le-Château ; elle se dirige ensuite vers Bourgneuf.

Chemins de grande communication. — N° 5, de Confolens à Bourgneuf, passant par les communes de Saint-Julien et Peyrat.

N° 13. — De Limoges à Aubusson (Bujaleuf, Saint-Julien et Peyrat).

N° 14. — De Laurière à Meymac (Bujaleuf, Saint-Julien, Augne et Eymoutiers).

N° 15. — De Felletin à Angoulême (Nedde et Eymoutiers).

- N° 16. — De Saint-Yrieix à Bourgameuf (Bujaleuf et Saint-Julien).
N° 30. — D'Eymoutiers à Chamberet (Eymoutiers et Doms).
N° 43. — De Royères à Masseret (Beaumont, Nedde, Saint-Amand le-Petit, Eymoutiers et Sainte-Anne).
N° 53. — De Limoges à Bort (Eymoutiers). C'est l'ancienne route départementale n° 1, ouverte en 1770.
N° 68. — De Bujaleuf à Peyrat (Augne, Saint-Amand et Peyrat).
N° 69. — De La Celle à La Villedieu (Rempnat et Nedde).
N° 81. — De Bourgameuf à Treignac (Peyrat, Saint-Amand, Nedde et Rempnat).
N° 111. — De Châteauneuf à Treignac (Sainte-Anne et Eymoutiers).
N° 112. — D'Eymoutiers au Lonzac; en lacune à partir de Souffrangers.
N° 113. — De Saint-Paul-d'Eyjeaux à Bujaleuf par la station de Saint-Denis-des-Murs.
N° 129. — De Châteauneuf à Peyrat (Eymoutiers et Augne); en partie en lacune.
N° 133 et 134. — Avenues de la station de Plénartige.

Chemins vicinaux ordinaires. Sur la commune d'Augne : N° 2, d'Augne à Sainte-Anne; n° 6, de Vervialle au Masjoubert; n° 7, d'Augne à Saint-Julien; n° 10, de la Vedrenne à Serre; n° 11, d'Eymoutiers à Sauviat.

Sur la commune de Beaumont : N° 1, de Beaumont à Nedde; n° 2, de Beaumont à Faux-la-Montagne; n° 3, de Beaumont à Peyrat; n° 4, de Pierrefitte à Royères; n° 6, de Gentioux à Saint-Amand.

Sur la commune de Bujaleuf : N° 1, de Bujaleuf, au champ de foire et au cimetière; n° 1 (bis), de Bujaleuf à La Ribière-Chomeau; n° 2, de Bujaleuf à Saint-Julien; n° 3 (bis), de Bujaleuf à Bazenan; n° 6, de Bujaleuf à Masléon; n° 7, de Bujaleuf à Auriat; n° 7 (bis), d'Eymoutiers à Sauviat.

Sur la commune de Doms : N° 1, de Doms à Sussac; n° 2, de Doms à l'Eglise-au-Bois; n° 5, du Grand-Bouchet à Chamberet; n° 6, de Doms à Saint-Gilles.

Sur la commune d'Eymoutiers, n° 1, d'Eymoutiers au cimetière; n° 3, d'Eymoutiers à Bussy; n° 4, d'Eymoutiers à Coursellas; n° 5, d'Eymoutiers à Larue; n° 6, d'Eymoutiers à Souffrangers; n° 7, d'Eymoutiers au Maspecout; n° 8, d'Eymoutiers à La Chapelle; n° 9, d'Eymoutiers à Laforêt; n° 10, d'Eymoutiers au Bois-Lavergne; n° 12, du Mas-Chouchet au chemin de grande communication

n° 14 ; n° 13, d'Eymoutiers à Château ; n° 14, de La Vedrenne au chemin de grande communication n° 30 ; n° 15, d'Eymoutiers à Meilhac.

Sur la commune de Nedde : N° 5, de Nedde à Beaumont ; n° 6, de Nedde à Rempnat ; n° 8, de Nedde à Chamberet ; n° 9, de Nedde au Masfaucher.

Sur la commune de Peyrat-le-Château : N° 1, de Peyrat à Saint-Pardoux Lavaud ; n° 2, de Peyrat à Beaumont ; n° 3, de Peyrat à Saint-Martin-Château ; n° 4, du Grand-Grammont au chemin de grande communication n° 68 ; n° 9, de Peyrat au Monteil ; n° 12, de Peyrat à Saint-Maureil ; n° 13, de la Subertange au moulin de Beaulieu ; n° 14, de Gentioux à Peyrat.

Sur la commune de Rempnat : N° 1, de Tarnac à Eymoutiers.

Sur la commune de Saint-Amand-le-Petit : N° 1, d'Augne à Beaumont ; n° 2, de Nedde à Saint-Julien.

Sur la commune de Sainte-Anne : N° 2, de Sainte-Anne à Doms ; n° 4, de Sainte-Anne à Villevalleix ; n° 5, de Sainte-Anne à Sussac.

Sur la commune de Saint-Julien-le-Petit : N° 2, de Saint-Julien à Eymoutiers ; n° 5, de Saint-Julien à Saint-Martin-Château ; n° 6, de Saint-Julien à Saint-Maureil ; n° 7, de Saint-Julien à Saint-Junien-la-Bregère.

Outre ces principales voies de communication, il y a divers tronçons ou chemins en lacune et un grand nombre de chemins ruraux, particuliers ou d'exploitation.

LANGAGE. — Malgré l'école, la caserne et l'émigration, on parle encore patois aux champs. Les habitants de la ville eux-mêmes ne dédaignent pas ce dialecte qui est un dérivé, on le sait, de cette belle langue d'Oc qui a été, au moyen âge, la langue des troubadours.

On connaît les poésies patoises et surtout les chansons de l'abbé Richard (1730-1814), ancien principal du collège d'Eymoutiers (1). L'abbé Ribière qui résida aussi quelque temps dans cette ville, en qualité de vicaire régent, de 1838 à 1839, ayant fait imprimer en 1841 (2), pour une bonne œuvre, des patoiseries moins connues, nous ne pouvons résister au désir de transcrire ici, comme spécimen de la langue du pays, la chanson patoise suivante :

(1) Limoges, Chapoulaud (1824) et H. Ducourtieux (1849).

(2) L'abbé RIBIÈRE, *Recueil de poésies patoises et françaises*. — Limoges, imprimerie-librairie Blondel, 1841.

CHANSOU DE LO NANOUN

Er : *Moun pai èro po*

Iai v'un golan d'o mier ficha
 Que l'i ai di lo Franço :
 Moun Di ! qu'ei un drôle bien fa,
 Lo belo courpouanço.
 Quan ne voudriâ pâ,
 Fau mâ lou visa,
 O ei segur de plaïre :
 O vau coumo se
 Que me moride ;
 Lan, lâ, lin, lâ, lin, laïre.

O o d'o ei que luqueten,
 Qu'ei plo re de lo dire !
 Qu'ei lou garçou lou plû plozen !
 O lai creba de rire ;
 Quan o fai dansâ,
 Per se bien vira
 Gno degu que lou vaillo :
 Sur qil d'alentour
 En fai de douçour
 O n'enporto lo paillo.

O o' no vou de roussignau
 Quan un l'auv' un s'oreito :
 Deïlla coum'un châ-t-cicrau
 Bo-t-eu lo chambo lesto !
 O o de bouâ brâ,
 De boun eïpanlà ;
 O ei piei qu'un Herculo :
 Per pourtâ v'un fat,
 Tancho-co ein lai
 Jomai o ne reculo.

Perqu'o vo me bolia so mo,
 Sirai so meinojèro :
 Fuguesso co deipei demo,
 Que, per lo Franc'entièro !
 Si iai queu bounhur,
 (N'ei pâ lou cœur dur.
 Ne sei pâ no hoboïo),
 Toujours l'eïmorai
 Toujours cherchorai
 A fâ touto so joïo.

MŒURS. — 1. Costume. — Dans notre canton, un chapeau mou de feutre noir aux larges bords, une chemise tissée de chanvre surmontée d'un haut col autour duquel la cravate s'enroule plusieurs fois ; pantalon, gilet et veston de droguet bleu foncé ; de gros souliers ferrés ou des sabots de bois rembourrés de paille : voilà le vieux paysan limousin endimanché.

Les jeunes gens plus fashionables ont adopté, pour la plupart, la blouse blanche. La femme âgée se couvre de la large mante noire à capuchon. Les jeunes paysannes portent, suivant les localités, tantôt le *barbichet*, tantôt la simple coiffe en tulle ou mousse-line qui les avantagent bien plus que le mouchoir.

2. Habitation. — Pénétrons entre ces quatre murs recouverts de chaume, si vous n'êtes pas effrayé par le continuel aboiement de ce chien hargneux qui vous reçoit à la porte en montrant les dents ; ne craignez pourtant pas qu'il vous morde et avancez bravement ; c'est lui qui reculera, obéissant d'ailleurs à la voix de la personne du logis qui lui crie de se taire. On y trouve souvent la métayère occupée à préparer le repas des hommes qui sont au champ et à étendre sur le poëlon la pâte à *galeton*. Si vous jetez les yeux sur l'ameublement, vous voyez qu'il se réduit au strict nécessaire : les lits en forme d'armoires longues avec une ouverture étroite, la

table entourée de bancs, la *mai* ou pétrin, un coffre à sel, la planche à pain et des crochets au plafond servant de garde-manger.

3. *Nourriture.* — Si l'appétit vous y pousse, acceptez une crêpe ou galette de blé noir (sarrazin) avec un bol de lait ; vous ferez grand plaisir à ces gens, car ils sont très hospitaliers. Sa nourriture, le paysan la tire de la terre qu'il arrose de ses sueurs, ou des animaux qu'il élève ; c'est ordinairement de la soupe, des pommes de terre, des châtaignes pendant l'hiver, du pain de seigle, du lait, du fromage et des crêpes, rarement de la viande, sauf au temps des moissons où il boit aussi du vin, de ce vin qui plus d'une fois lui fait perdre l'équilibre. Mais en temps ordinaire, à défaut de cidre, sa boisson jaillit de la fontaine ou de la source du village.

4. *Baptêmes.* — La terre ayant besoin de bras et étant une bonne nourricière, le paysan, pour qui sont inconnus les calculs d'une certaine civilisation égoïste, considère une nombreuse et robuste famille comme un véritable présent du Ciel. Mais la mère alléchée par l'espoir d'un gros gain, abandonne encore trop souvent son enfant à des mains mercenaires, pour *aller en nourrice*.

Au sujet du baptême et des relevailles, rien de particulier à signaler. Le berceau n'est pas luxueux ; tout en bois il est posé à terre sur des roulettes ou des supports ronds ; pour endormir le marmot fortement emmaillotté avec des lanières de grosse laine, la femme en travaillant chante quelques « berceuses » monotones, et, de son pied, fait osciller la bercelonnette de droite à gauche.

Souvent les nourrices, pour s'éviter de la peine, font coucher avec elles leurs nourrissons et s'exposent ainsi à les étouffer ou à les écraser en dormant, ce qui malheureusement est arrivé trop souvent.

5. *Mariages.* — Les jeunes gens se connaissent pour s'être vus à la foire ou à la ballade, à la danse ou aux veillées ; le garçon a fait son service, car la fille y tient beaucoup et les parents aussi. De part et d'autre on a procédé sommairement aux accordailles à l'auberge du bourg ou de la ville ; il a été convenu que, au cas où le mariage se casserait, les dépenses seraient payées par moitié. Le prétendu a son entrée ; il va veiller chez les parents de sa future qu'il appelle sa *bonne amie*. La position du fiancé est bien dépeinte par le refrain patois suivant :

Quan iô vô veilla châ mo Jeannou,
Tou prei d'eïlo pique moun sellou ;
De toû lou garçou que soun dî lo traisou
Quei me qu'empourte lo victorio.
E lou diomen nou faran bancha,
Per lou dilu nou marida,
Parlo-nein a qui tu voudra.
Te couvide a mo noço.

Ce jour de noce est enfin arrivé. La fiancée a chaussé les souliers que son futur lui a donnés ; le prétendu a sur lui la chemise et la cravate que lui a baillées en retour sa promise.

Précédé du violon ou de l'accordéon, de la clarinette dans la Creuse, trop rarement de la *chabrette* ou de la vielle, le cortège champêtre s'avance en cadence, aux cris joyeux des garçons enrubbannés.

On arrive ainsi à la mairie devant *Mossieu*. le Maire en écharpe ; celui-ci unit le couple au nom de la loi et prélève, parfois encore, son droit de seigneur sur la joue de la mariée.

De la mairie on se rend à l'église où le bon curé du village bénit l'union conjugale, pour qu'elle soit heureuse et féconde. Les invités attachent beaucoup d'importance à la remise de l'anneau ; si le mari l'enfoncé bien, il aura la haute main dans le ménage ; si, au contraire, elle ne dépasse pas la seconde phalange de l'annulaire, la femme sera maîtresse.

Puis, à l'auberge ou dans la famille de la mariée, ce sont de plantureuses ripailles où la quantité l'emporte, bien entendu, sur la qualité. Beaucoup de convives dont plusieurs ont eu la délicatesse de faire un cadeau rustique. Chaque cavalier a fait provision de morceaux de sucre pour sucer et rendre inoffensif le vin de sa cavalière. S'il manquait à cet usage, il serait pris pour un grossier personnage. Une joie bruyante règne au dessert ; certains invités ont renversé leur verre sur la table pour porter bonheur, disent-ils, aux mariés ; d'autres prétendent qu'à ce moment le plus dégourdi de la fête doit décrocher lestement la jarretière de la *nôri* pour que les morceaux servent de décorations aux jeunes gens. Puis chacun dit sa chanson. On a mangé, bu et chanté à son aise, il faut maintenant danser ; la grange, pour la circonstance, sert souvent de salle de bal ; un siège est placé sur une table et le musicien (autrefois le *chabretaire*) monte s'y installer. Il attaque ou plutôt racle sur son instrument les premières notes de la danse demandée ; c'est le signal ; les cavaliers dont plusieurs, pour être plus lestes, sont en bras de chemise, marquent la mesure en frappant du talon ; quelques-uns, fiers de montrer leur force, soulèvent parfois leurs cavalières qui font semblant de s'évanouir de peur. Se succèdent alors les valse, les polkas, les quadrilles, les mazurkas, etc. Pour se *dépaysaniser* et faire comme les *vilau*, nos campagnards paraissent dédaigner maintenant ces vieilles danses, la carrée, la montagnarde et la bourrée qui faisaient autrefois le bonheur de leurs ancêtres.

Mais il faut songer à se retirer. La chambre nuptiale se trouve parfois sous la barge, près de l'étable des vaches. Le gros des

invités s'étant écoulé, les intimes apportent alors aux nouveaux époux *la rôtie*, un bouillon préparé ordinairement avec la poule traditionnelle qui a figuré dans le cortège soit au bout d'un canon de fusil, soit au bout d'un bâton ; mais cet usage par trop.... hardi tend à disparaître. On peut en trouver le souvenir dans le quatrain suivant :

Retirà voû gen de lo noço,
Retirà voû chacun chà vou ;
Noû aven no poulo bulido,
Noû lo minjaren be sei voû.

6. *Enterrements*. — Autre est le tableau s'il s'agit d'une mort et d'un enterrement. Les morts sont entourés d'un grand respect. Le corps du défunt, revêtu de ses plus beaux habits, est déposé religieusement dans le cercueil ; on donne à l'enfant sa robe de baptême et à la jeune femme sa robe de noce. Certains mettent encore dans les poches soit des gâteaux, soit une ou deux pièces de monnaie : tradition païenne sans doute, mais naïve manifestation de la croyance en l'autre vie.

Le jour de l'enterrement, la bière est d'abord placée au pied de la croix du village, où une main pieuse vient déposer une croix minuscule avec l'écuelle et le verre du trépassé. Sur sa tombe sera plantée une autre croix plus grande, portée par le plus proche parent, en tête du convoi funèbre ; les hommes ont sur leurs épaules le cercueil.

Au cimetière, dès que les premières pelletées de terre tombent dans la fosse, ce sont des scènes déchirantes. Les femmes éplorées, ne pouvant alors contenir leur douleur, s'épanchent en bruyantes lamentations.

Au retour, la famille s'entretient des qualités du défunt et, avant de se séparer, s'assied à la table où est servie une soupe au lait ; la plus âgée récite un *De Profundis* en patois ; puis chacun regagne son logis.

7. *Religion*. — La religion de nos paysans est le catholicisme. En temps ordinaire, assez indifférents à la messe et au prône de leur curé, les hommes tiennent cependant à célébrer de leur mieux certaines fêtes de l'année. De ce nombre est la fête des Rameaux. Ce jour-là nous avons vu descendre vers l'église d'Eymoutiers une foule d'hommes et de femmes de la campagne ; celles-ci avec les enfants ont à la main une branche de buis dans laquelle sont enfilés : un œuf, une pomme et le gâteau du jour appelé *cornue* à cause de sa forme à trois cornes. Les hommes portent un faisceau de baguettes de coudrier atteignant en hauteur souvent plus de

deux mètres, et entouré par des branches de buis et de sapin. Ces gaules de noisetier, une fois bénites, seront plantées avec le buis, dans les champs, pour attirer sur les récoltes la clémence du Ciel.

La veille de la saint Jean, on allume des feux sur les chemins et les places, pour se réjouir de la naissance du Précurseur qui annonce la venue prochaine du Rédempteur de l'humanité. Chacun a contribué à dresser le bûcher recouvert de genévriers. Le feu est mis aux quatre coins et quand la flamme pétille et monte en gerbes, les enfants y lancent, en poussant des cris joyeux, des petits paquets d'herbes odoriférantes ; ils les retirent aussitôt pour les placer ensuite près de la cheminée du logis ; ce sera un préservatif contre la foudre. On ne laisse pas le feu s'éteindre avant d'avoir fait la ronde autour et sans avoir sauté par dessus les charbons encore ardents.

Les ballades ou frairies sont aussi des occasions pour se rendre à la ville ou au bourg ; car chaque paroisse a son saint et sa bonne fontaine qui jouissent de plus ou moins de réputation pour guérir certaines maladies et obtenir telle ou telle faveur.

Ainsi, à l'exemple des jeunes paysannes de Saint-Junien-les-Combes qui vont invoquer saint Eutrope pour tomber sur un mari bien tourné, celles du canton d'Eymoutiers, désireuses elles aussi de se bien marier, jettent une épingle dans la fontaine de saint Martin à Bujaleuf ou vont au pied de celle de saint Psalmet y déposer leur jarrettière ; certains plaisants prétendent que cette fontaine en est toujours abondamment garnie. Rien de répréhensible dans ces dévotions naïves des gens de la campagne. Mais il y a en outre, ici comme ailleurs, des préjugés et des superstitions qu'on ne saurait trop chercher à déraciner, tels que, par exemple, la ridicule croyance aux jours fastes et néfastes, aux oiseaux et aux nombres qui portent bonheur ou malheur, aux loups garous, à la chasse-galière nocturne, etc. C'est un legs du paganisme qui n'a pas encore complètement disparu de notre vieux sol gallo-romain. La cause en est aussi dans un excès d'imagination et surtout dans le manque de vrais principes scientifiques et religieux.

INSTITUTIONS. — Eymoutiers est le chef-lieu d'un doyenné ecclésiastique comprenant treize succursales : Augne, Beaumont, Bujaleuf, Cheissoux, desservie par le curé de Champnétery ; Doms, Eymoutiers, Nedde, Peyrat-le-Château, Rempnat, Saint-Amand-le-Petit, desservie par le curé d'Augne ; Sainte-Anne-Saint-Priest, Saint-Julien-le-Petit, et La Villeneuve avec Plénartige. La ville est pourvue d'un hospice, d'un collège communal d'enseignement secondaire et de plusieurs écoles primaires ; il y a dans le canton

près de vingt-trois écoles laïques et six écoles religieuses ; celles-ci se trouvent à Doms, Eymoutiers, Nedde et Peyrat.

A la justice de paix sont attachés deux huissiers qui résident à Eymoutiers ; dans cette ville il y a deux études de notaires ; Nedde en possède aussi une et Peyrat une autre. Il y a dans le canton quatre médecins, deux pharmaciens et cinq sages-femmes.

Deux brigades de gendarmerie sont établies dans le canton : l'une à cheval à Eymoutiers et l'autre à pied à Bujaleuf ; de cette dernière relèvent Augne, Saint-Julien-le-Petit, dans notre canton, Masléon dans celui de Châteauneuf et Saint-Denis-des-Murs dans celui de Saint-Léonard.

Dans l'organisation financière, il y a comme ailleurs un receveur de l'enregistrement et en outre deux perceptions ; l'une à Eymoutiers comprenant aussi les communes de Doms, Nedde, Rempnat et Sainte-Anne (chiffre des recettes : 74,772 fr.), et l'autre à Peyrat pour cette commune et de plus pour celles d'Augne, Beaumont, Bujaleuf, Saint Amand-le-Petit et Saint-Julien-le-Petit, dont le dernier chiffre connu de la recette annuelle est de 62,007 francs ; au chef-lieu il y a une recette des contributions indirectes et pour le canton quatre recettes buralistes qui sont établies à Bujaleuf, Eymoutiers, Nedde et Peyrat-le-Château. Le produit brut de l'octroi de la ville d'Eymoutiers figure au budget de 1897 pour la somme de 9,000 francs et la dépense pour celle de 780 francs.

Eymoutiers a des sapeurs-pompiers dont le salaire inscrit sur ce même budget s'élève à 100 francs, des gardes-champêtres, une fanfare, une société dite des Prévoyants de l'Avenir, une petite bibliothèque à la Mairie, un comice agricole mentionné plus haut et qui existait en 1878, etc.

Le service postal et télégraphique est assuré par les bureaux de poste de Bujaleuf, Eymoutiers (avec bureau télégraphique), Nedde (facteur-receveur avec bureau télégraphique) et Peyrat-le-Château qui possède aussi un bureau télégraphique. Trois courriers pourvus d'une boîte mobile vont l'un d'Eymoutiers à Bourgageuf par Peyrat-le-Château, l'autre d'Eymoutiers à Gentioux par Nedde et Faux-la-Montagne, et le troisième de la station de Châteauneuf à Bujaleuf.

Pour les Ponts et Chaussées et le service vicinal, il y a un agent-voyer.

Enfin, le canton d'Eymoutiers est pourvu des rouages judiciaires, politiques et administratifs communs aux autres cantons : juge de paix, conseiller général, conseiller d'arrondissement, etc. On y compte près de 4,418 électeurs se répartissant ainsi : pour Augne, 195 ; Beaumont, 170 ; Bujaleuf, 597 ; Doms, 187 ; Eymoutiers,

1,173; Nedde, 548; Peyrat-le-Château, 682; Rempnat, 215; Saint-Amand-le-Petit, 109; Sainte-Anne-Saint-Priest, 141; et Saint-Julien le-Petit, 401.

SOUVENIRS ET MONUMENTS HISTORIQUES. — 1. *Epoque gauloise.* — Nous pouvons rattacher à cette époque une hache en silex trouvée sur le territoire de la commune de Bujaleuf dans un champ du village de Chazetas (collection de M. Dubois). On remarque aussi ça et là des masses gigantesques de rochers, notamment à Pierrefitte (commune de Beaumont); sur la même commune, les pierres des Ternes ont été cassées pour le cailloutage; les blocs imposants dominant la montagne de Villemonteix (commune de Bujaleuf) qui ont eu en partie le même sort; à Bospertus (commune de Bujaleuf), Que-nouille, Peyragou (commune de Peyrat-le-Château), Champeaux (commune de Saint-Amand-le-Petit), etc.; mentionnons entre autres la roche de Rempnat sur la Vienne et au confluent du ruisseau du Fressinet; cette masse énorme qui est presque continuellement recouverte en partie par les eaux, sert de point de section aux trois départements de la Haute-Vienne, de la Creuse et de la Corrèze.

On n'a pas, que nous sachions, trouvé de dolmens ni de tumulus sur le canton, à moins d'appeler dolmen la pierre de Villechenille (commune de Peyrat); mais si dans ce but on faisait des recherches ou des fouilles elles devraient, à notre avis, être dirigées et pratiquées au nord-est et au sud-est du canton vers la partie confinant avec la Creuse et la Corrèze. Il y a même sur les communes de Beaumont et de Rempnat des villages et hameaux portant des noms significatifs.

2. *Epoque gallo-romaine.* — De cette époque était la voie romaine d'Eymoutiers à Clermont-Ferrand qui passait à Charnaillas, La Ribière et Plénartige; il y aurait, s'il faut en croire la tradition, les traces d'un camp romain (?) entre Doms et le moulin du Roc; on voit sur la commune de Peyrat, près du village de Que-nouille, une cuve en granit appelée bac de César.

Enfin, on a trouvé des fragments de poterie, diverses monnaies et médailles, notamment une médaille romaine dans un champ du village de Menteix, commune de Bujaleuf (collection de M. Dubois), une autre à Peyrat-le-Château et des pièces d'or à Nedde.

3. *Moyen-âge et Renaissance.* — Parmi les monuments religieux, nous citerons: dans l'église d'Augne un fragment de vitrail (mon. hist.); dans celle de Beaumont le reliquaire de saint Eutrope, patron du lieu; la croix en pierre de Cheissoux (commune de Bujaleuf); à Eymoutiers, ancienne ville qui s'est formée sur la rive gauche de la Vienne autour du tombeau de saint Psalmet (vii^e s.),

on remarque le Moutier (x^e et xiv^e s.), qui devint ensuite collégiale, et dont le chapitre et l'évêque de Limoges étaient coseigneurs de la ville et de ses environs; c'est aujourd'hui l'église paroissiale richement ornée à l'intérieur par de splendides vitraux (fin du x^e et commencement du xvi^e siècle); on y remarque en outre les stalles du chœur qui sont de la même époque que celles de Solignac et de Saint-Léonard; on conserve dans le trésor une croix reliquaire à double traverse décorée de pierreries (xiii^e siècle), un reliquaire cylindrique en cuivre ciselé et gravé (xiv^e siècle) et un ostensor reliquaire (xiv^e siècle) (1); enfin ça et là quelques inscriptions dont l'une pourrait bien remonter au xiii^e siècle; à Nedde, autrefois baronnie, puis marquisat avec La Villeneuve, relevant aussi, comme prieuré, de l'abbaye de Solignac, on remarque les peintures et verrous de la porte de l'église; à Peyrat-le-Château, ancienne baronnie, l'église (xiii^e et xv^e siècles) renferme une vieille chapelle, un vieux rétable et quelques tableaux anciens. Citons encore l'église de Rempnat, toute en pierres de taille (xiv^e siècle); celle de Sainte-Anne, ancienne commanderie, qui possède à l'intérieur la statue de sainte Anne sculptée dans un bloc de pierre avec la sainte Vierge et l'Enfant Jésus, et à l'extérieur le tombeau d'un chevalier de Malte orné de sculptures du xiv^e siècle; dans la même commune, les ruines de l'église de Villevalleix, autrefois prieuré de filles relevant de l'abbaye de Bonnesaigne, avec sa bonne fontaine surmontée de la statue de sainte Radegonde, patronne de l'endroit.

Parmi les monuments civils figurent : sur la commune d'Augne, le château de La Rivière, orné à l'intérieur de boiseries et de meubles remarquables; sur la commune de Bujaleuf, le château du Chalard; sur la commune d'Eymoutiers, divers castels ou manoirs et notamment ceux de Beaune, Farsac, La Fontmacaire, Legaud, La Sauterie, la tour du Puy d'Ayen, etc.; quelques vieilles maisons dans la ville telles que celles de la théologale et de la prévôté et en outre deux datées du xvi^e siècle et une quinzaine du xvii^e siècle; à la halle une curieuse bascule du xvii^e siècle portant sur son fléau cette inscription : « Pense à la mort »; à Nedde, le vaste château Louis XIII et ses splendides tapisseries des Gobelins et d'Aubusson; à Peyrat, le donjon féodal ou tour carrée bordée par

(1) L. GUIBERT et J. TIXIER : *L'Art rétrospectif* (Limoges, V^e Ducourtieux, 1887); — MIEUSEMENT et L. GUIBERT : *Exposition rétrospective de Limoges*, pl. 43 et 44; — PALUSTRE et HARBIER DE MONTAULT : *Orfèvrerie et émailleterie limousines* (1887), pl. 15. — *Catalogue de l'Exposition de Limoges en 1886*. Orfèvrerie, n^{os} 42, 59 et 60.

l'étang, l'ancienne maison dite de la Sénéchaussée et aussi des ruines d'anciens manoirs (Langle, Villechenille, Lascoux, Le Breuil, Malleret, Breil, Le Chalard, etc.) ; le manoir de Rempnat et aux alentours les ruines du château de Murat ; à Sainte-Anne, près de l'église, sur une position élevée, quelques restes informes du château-fort de cette commanderie ; le château de Saint Julien-le-Petit et la fameuse motte de Rochein (1) sans oublier la curieuse bonne fontaine du bois.

Notons qu'au nombre de ces monuments religieux et civils il y en a qui ont conservé des traces apparentes de fortifications.

PERSONNAGES MARQUANTS ORIGINAIRES DU CANTON D'EYMOUTIERS. — Voici quelques noms appartenant à l'histoire et qui méritent un souvenir :

L'HERMITE (Claude), né au château de La Rivière, commune d'Augne, vers 1540, décédé à Tours en novembre 1593, fut chevalier de Malte, commandeur de Maisonnisse, grand prieur d'Auvergne, lieutenant du roi en la Marche, gouverneur de la ville et citadelle de Guéret (2).

PRASBONNEAU (Marc-Antoine), médecin, né à Eymoutiers au xvi^e siècle, a composé l'ouvrage suivant : *Traité sur la réfutation des abus mis en avant par Roch le Bailif*. (Paris, 1579) (3).

Du LÉRIS (Léonard), né à Eymoutiers en 1588, décédé à La Rochelle le 30 septembre 1636, récollet, célèbre mathématicien, est l'auteur des ouvrages suivants : *Théorie et pratique des longitudes* (Paris, 1647, in-4°) ; *Apologie du secret des longitudes* (1648, in-4°) ; *Ephéméride maritime dressée pour observer en mer la longitude et la latitude* (Paris, chez Edme Contout, in-4°) (4).

PICHARD (Jean-Baptiste), d'abord soldat ligueur, puis jésuite, docteur en théologie, enfin archidiacre et théologal de Périgueux en 1626, auteur de quelques ouvrages polémiques sur les affaires de la religion.

RUBEN (Jean), d'Eymoutiers, docteur en théologie, chanoine théologal du chapitre d'Eymoutiers en 1630, décédé dans cette ville le 26 novembre 1651. Il composa plusieurs ouvrages et par

(1) L. GUIBERT, *Laron* (Limoges, V^e Ducourtieux, 1893).

(2) N.-M. BERNARDIN, *Un précurseur de Racine : Tristan L'Hermite, sieur du Solier* (Paris, A. Picard, 1895).

(3) R. FAGE, *Dictionnaire des médecins du Limousin* (Tulle, imp. Craufon, 1895).

(4) A. LEROUX, *Inventaire des archives communales d'Eymoutiers*, 1889, p. 109. — Abbé ARBEILOT, *Nouveau recueil de biographies limousines* (*Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. XI. II).

son testament en date du 31 décembre 1646, il laissa ses sermons, collections et tous ses manuscrits à son neveu ci-après nommé, Gabriel Ruben, alors chanoine à Eymoutiers (1).

RUBEN (Gabriel), né à Eymoutiers vers 1620, décédé à Limoges le 14 février 1693, célèbre prédicateur, supérieur de la maison de l'Oratoire à Limoges, a laissé l'ouvrage suivant : *Discours funèbre sur la vie et la mort du R. P. Le Jeune, appelé communément le Père aveugle, prestre de la Congrégation de l'Oratoire de Jésus* (Limoges, Martial Barbou, 1674, in-8). Cet ouvrage eut trois éditions. La seconde a pour titre : *Abrégé de la vie du R. P. Jean Le Jeune dit le Père aveugle, prestre de l'Oratoire de Jésus*. Cette 2^e édition fut imprimée à Limoges mais se vendait à Paris chez Jean-Baptiste Coignard, rue Saint-Jacques, à la Bible d'or, 1677. La 3^e édition (Toulouse, 1679) est signalée par le P. Lelong dans sa Bibliothèque historique (Lelong, édit. Fontette, t. I, n° 11,206) et par l'abbé Tabaraud qui dit que ce discours a été réimprimé à la fin du dernier volume des œuvres du P. Lejeune (*Vie du P. Lejeune*, p. 40) (2).

PRADILHON (Jean-Baptiste), né à Eymoutiers en 1640, décédé à Paris le 25 septembre 1704, élu quatre fois abbé général de la Congrégation des Feuillants, savant érudit, généalogiste et historien, correspondant de Baluze et de Gaignières, est l'auteur des ouvrages suivants : *Præcis juris Fulienis* (Paris, Josse, 1676), *Histoire de la fondation des religieuses Feuillantines à Toulouse*, etc. (Bordeaux, 1696 ; Paris, 1699) ; *La conduite de Dom Jean de La Barrière, premier abbé et instituteur des Feuillants, durant les troubles de la Ligue et son attachement au service du roy Henri III, par un religieux feillant* (Paris, chez François H. Muguet, 1689, in-12) ; *Mémoires manuscrits cités par l'auteur du supplément de Moréri imprimé en Hollande en 1716 ; Lettres sur le Limousin et les grandes familles de cette province* (3).

Le Père DEGOLAS, né à Eymoutiers, fut secrétaire de la Congrégation de l'Index et travailla aux deux éditions de 1835 et 1841 faites par ordre de Grégoire XVI.

(1) Abbé ARBELLOT, *Revue archéologique et historique de la Haute-Vienne*, 1856. — Archives de M. Duhois.

(2) Abbé ARBELLOT, *Notice sur Gabriel Ruben* (Limoges, Leblanc, et Paris, René Haion, 1881).

(3) A. LEROUX, *Inventaire des archives communales d'Eymoutiers*, p. 93. — E. DU BOYS, *Deux correspondants limousins de Baluze* ; et abbé ARBELLOT, *Dom Pradilhon* (*Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. XXXVII).

FRAY-FOURNIER, *Catalogue de portraits limousins et marchois* (*Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. XLIII).

- On a aussi considéré comme enfants d'Eymoutiers deux braves soldats qui y avaient leurs familles : le colonel DUCHÉRON mort sur le champ de bataille d'Hondschoote (1793) aux côtés du général Marceau, et le général VALIÈRES mort vers 1883 dans nos colonies africaines.

VICTIMES DE LA RÉVOLUTION DANS LE CANTON D'EYMOUTIERS. — Voici les noms que nous avons pu recueillir des personnages nés, domiciliés, exerçant des fonctions ou possédant des biens à cette époque dans le susdit canton (1) :

DE BRUGIÈRES de Farsac seigneur de Serre (Charles), né à Limoges en 1735, fils d'Etienne de Brugières de Serre, chevalier, seigneur de Farsac (canton d'Eymoutiers) et de Barbe Varachaud (Thérèse), fut chanoine de l'église collégiale d'Eymoutiers. Condamné à la déportation comme prêtre insermenté, il mourut sur les pontons de Rochefort le 8 août 1794 et fut inhumé dans l'île d'Aix.

DE BRUGIÈRES (Charles-Borromée) fils, domicilié à Farsac, municipalité de Bussy-Varache et y possédant des biens, fut inscrit sur la liste des émigrés.

DE BRUGIÈRES (Martin-Hilaire), né à Peyrat-le-Château, prêtre déporté par Bordeaux.

BRUNERIE (Denis), chanoine honoraire, curé en 1778 de Saint-Pierre-Château, l'une des paroisses d'Eymoutiers, figure sur la liste des prêtres exportés.

DE CHOULY DE PERMANGLE (Jean-Baptiste), chevalier, domicilié à Peyrat-le-Château (canton d'Eymoutiers), propriétaire au bourg et au village des Bordes, était inscrit sur la liste des émigrés.

CRAMOUZAUD (Guillaume), dit Le Concher, curé de l'Eglise au-Bois, prêtre exporté.

CRAMOUZAUD (Joseph), dit Le Concher, curé de Châteauneuf, prêtre exporté.

CRAMOUZAUD (Léonard), dit Le Concher, curé de Saint-Julien-le-Petit en 1764, prêtre exporté.

CRAMOUZAUD (Léonard-Joseph), dit Lenfant, né à Eymoutiers le 20 janvier 1742, chanoine du chapitre de cette ville, fut condamné à la déportation comme prêtre insermenté. Il mourut sur les

(1) Sources : *Archives des communes du canton d'Eymoutiers. Etat-civil de la commune de Limoges. Archives du département de la Haute-Vienne*, série L. — L'Abbé LECLER, *Martyrs et confesseurs de la foi*, t. 1^{er}. (Limoges, V^e Ducourtieux, 1892).

pontons de Rochefort le 29 juillet 1794 et son corps fut inhumé dans l'île d'Aix.

GRAMOUZAUD (Pierre-Psalmet), dit Mazaud, né à Eymoutiers le 2 avril 1732, curé de Beaumont (canton d'Eymoutiers) en 1762, considéré comme émigré et prêtre insermenté, fut condamné à la peine de mort le 1^{er} frimaire an II (21 novembre 1793) par le Tribunal criminel de la Haute-Vienne, séant à Limoges, et guillotiné le même jour sur la place de cette ville dite de la Fraternité (aujourd'hui place d'Aine) section de l'Egalité.

DEGOLAS (Guillaume), médecin, propriétaire à Eymoutiers et à Saint-Pierre-Château, figure sur la liste des émigrés dressée par la municipalité d'Eymoutiers le 12 ventôse an III de la République.

DESTROP (Martin), né à Eymoutiers le 6 janvier 1724, curé de Croze (canton de Felletin), prêtre communaliste d'Eymoutiers, insermenté, fut exempté de la déportation à cause de son âge et mourut en mars 1797 après avoir beaucoup souffert en prison.

ESMOINGT DE LA GRILLIÈRE (Paul), né à La Grillière en 1748, fils de Pierre Esmoingt, écuyer, seigneur de La Grillière, et de Geneviève de Romanet de Beaune, fut chanoine théologal du chapitre d'Eymoutiers et curé de cette ville. Il fut condamné à mort comme prêtre insermenté par jugement du Tribunal criminel de Limoges, du 23 brumaire an II (12 novembre 1793) et guillotiné le lendemain en cette ville sur la place de la Fraternité, section de l'Egalité.

ESMOINGT (Marie-Anne), sœur du précédent, fut condamnée par le même jugement à six ans de réclusion pour avoir donné asile à son frère. Elle fut plus tard mise en liberté provisoire pour se pourvoir en cassation en vertu d'un jugement du susdit Tribunal en date du 8 germinal an III de la République.

ESMOINGT DE LA GRILLIÈRE, ex-garde du corps et propriétaire à Peyrat-le-Château, est inscrit sur la liste des émigrés.

FOREST-MASNAURY, née à La Villeneuve (canton d'Eymoutiers), ancien curé d'Ussel et député aux Etats-Généraux, fut exporté.

GARAT DE NEDDE (Jean-Baptiste), capitaine au régiment de Saintonge, décoré de la croix de Saint-Louis, ayant des biens à Nedde, La Villeneuve, Beaumont, Saint-Pierre-Château, Beaune et autres lieux, fut inscrit sur la liste des émigrés.

GARAT DE ROYERE (Joseph-Raymond), propriétaire aux dits lieux, inscrit sur la liste des émigrés.

GARAT DE NEDDE (Raymond-Marie), fils aîné, chevalier, marquis de Nedde, baron de La Villeneuve, seigneur de Beauvais, Beaumont et autres lieux, ancien capitaine d'infanterie, époux de Jeanne-Martiale de Turenne d'Aubepeyre, demeurant ensemble au château de Nedde, fut inscrit sur la liste des émigrés.

GASTON (Etienne), né à Limoges le 1^{er} mai 1753, curé de Sainte-Anne (canton d'Eymoutiers) en 1791, condamné à mort par le Tribunal de Limoges, comme prêtre réfractaire, le 4^{er} pluviôse an II (20 janvier 1794), fut guillotiné le lendemain sur la place de sa ville natale appelée de La Fraternité, section de l'Egalité.

GOURDY (Jean Baptiste), prêtre, professeur au collège d'Eymoutiers, fut exporté.

Du HAUTIER, ex-colonel du régiment de Penthievre-Dragons, propriétaire à Peyrat et aux villages de La Bartange et de Chez-Guilhen, inscrit sur la liste des émigrés.

DE LA BACHELLERIE DE NEUVIALLE (Jacques), né à Eymoutiers vers 1731, docteur de Sorbonne, chanoine d'Eymoutiers, marquis de Chamberet, seigneur de Neuvialle, Vieilleville et autres lieux, fut emprisonné à La Règle à Limoges, le 3 novembre 1794, comme prêtre insermenté ; il était plus que sexagénaire ; de nouveau incarcéré à Limoges sous le Directoire, le 6 avril 1796, il sortit quelque temps après de sa prison, pour mourir au mois de mars 1799, dans sa soixante-huitième année environ.

DE LA BACHELLERIE DU THEIL (Jean), docteur en théologie, chanoine honoraire, curé de Bussy-Varache en 1761, et de Notre-Dame d'Eymoutiers en 1772, nommé prévôt du chapitre de cette ville en 1788, devait être déporté, comme prêtre insermenté, suivant l'arrêté du district du 6 germinal an II (26 mars 1794), mais vu son âge (60 ans), il sortit de la maison de détention de La Règle le 24 pluviôse (12 février 1795).

DE LA BACHELLERIE (Léonard), né à Eymoutiers le 4 avril 1731, chanoine du chapitre de cette ville, reclus à La Règle, put se retirer dans sa famille en 1797.

DE LA BACHELLERIE (Pierre-Paul), curé de Plénartige (canton d'Eymoutiers) en 1781, figure sur la liste des prêtres exportés.

DE LABERMONDIE D'AUBEROCHÉ (Jean-Léonard), né en 1739, fils de Pierre Annet de Labermondie, écuyer, baron de Laron, comte d'Auberoche (ce dernier décédé en 1756 au château de La Baconnaille, inhumé à Saint-Julien-le-Petit), et de Catherine de La Pomélie. Il épousa en 1769, Jeanne de La Villoutreys, fille de François, seigneur de Brignac et de Lajudie, et de Catherine du Soulier à Royère, près Saint-Léonard. Sa sœur, Marie-Anne de Labermondie d'Auberoche, se maria en 1783, dans l'église de Saint-Julien-le-Petit, avec Germain d'Oyron, chevalier, seigneur de Chérignac, demeurant au château de Chérignac, fils de feu Pierre d'Oyron et de défunte Jeanne de Pichard de Saint-Julien. Jean-Léonard de Labermondie est inscrit sur la liste des émigrés, comme ci-devant vicomte d'Auberoche et jadis page de Louis XV. Il est domicilié au

bourg de Saint-Julien-le-Petit (canton d'Eymoutiers) et on indique qu'il possède des biens au dit bourg et dans les villages en dépendant de Laron, Barbaroux, Lachaud et aussi Peyrat-le-Château (au village du Chalard).

LAMBERT DE BARRINE (Jean-Claude), natif d'Arnay-le-Duc (Côte-d'Or), époux en premières noces de Marie Fleur de Lix, inhumée à Eymoutiers dans les tombeaux de la Fabrique, le 10 avril 1778, et en secondes noces, de Léonarde Hugon du Prat, veuve de Léonard Felletin, qu'il épousa le 19 mai 1780, en l'église de Notre-Dame d'Eymoutiers, était dans cette ville receveur à l'entrepôt de tabac, après avoir été garde du corps de la compagnie de Charost, quand il fut arrêté. On lui reprochait d'avoir été trouvé sur le territoire de la République alors qu'il était inscrit sur la liste des émigrés et d'avoir ainsi contrevenu à la loi du 26 novembre 1792. Pour un pareil crime (appelé crime d'émigration), il fut condamné à la peine de mort à l'unanimité de dix juges, par le Tribunal criminel de Limoges, en date du 31 mai 1793, et guillotiné sur le champ (1).

LAMONTRE (Jean-Baptiste) aîné, dit Chicou, né à Eymoutiers vers 1742, bénéficiaire dans l'église collégiale de Saint-Martial de Limoges, mourut sur les pontons de Rochefort, le 17 août 1794, et fut enterré dans l'île d'Aix.

LAMONTRE (Psalmet) jeune, né à Eymoutiers le 11 décembre 1738, prêtre communaliste dans cette ville, frère du précédent, mourut sur les pontons de Rochefort le 25 août 1794, et fut inhumé dans l'île Madame.

LAVERGNE (Jean-Baptiste), curé d'Augne, figure sur la liste des prêtres exportés.

LEYRAUD (Léonard) et MENOT (Antoinette) d'Eymoutiers, pour avoir tenu des propos contre révolutionnaires (loi du 17 septembre 1792), sont condamnés chacun à trois mois de prison, par jugement du Tribunal criminel de Limoges, du 16 octobre 1793. Par un autre jugement du même Tribunal, en date du 10 germinal an III, la susdite Antoinette Menot est mise en liberté.

(1) Voici sont acte de décès: « Aujourd'hui trente-un may mil sept cent quatre-vingt-treize, l'an second de la République Française une et indivisible, est décédé Jean Claude Lambert, âgé d'environ soixante-six ans, natif d'Arnai Leduc, département de la Côte d'Or, ancien garde du corps de la Compagnie de Charoust, habitant depuis quinze ans la ville d'Eymoutiers, où il était entreposeur de tabac, décédé à trois heures et demy sur la Place de la Fraternité, en vertu du jugement du Tribunal criminel du département de la Haute-Vienne de ce jour, signé à l'expédition, Mouret, greffier d'office, Signé, Pezaud, officier public ».

DES MAISONS DU PALANT (Joseph-Guillaume), chevalier de Saint-Louis, capitaine de cavalerie, baron de Peyrat, gouverneur des villes de Saint-Léonard, Bourganeuf et Eymoutiers, propriétaire à Peyrat, Bos-la-Combe, Tramonteil, Cheissoux, Arteins, Peyragoux, Villechenille et autres lieux, était inscrit sur la liste d'émigration ; on fit observer le 3 octobre 1793 qu'il n'était point émigré ; mais il fut cependant maintenu sans observations sur une liste postérieure.

DE MAULMONT, propriétaire à Saint-Amand-le-Petit et à Peyrat (village de Lintignat), inscrit sur la liste des émigrés.

DE MAULMONT (Marc-Antoine), baron du Chalard (commune de Bujaleuf), propriétaire à Bujaleuf, Saint-Amand-le-Petit, Neuvic et autres lieux, inscrit sur la liste des émigrés.

DE MAULMONT, ex-page du prince de Condé, de la municipalité de Saint-Julien-le-Petit, y possédant des biens (à Chouergue), inscrit sur la liste des émigrés.

MAZAUDIS (Joseph), curé en 1760 de Saint-Amand-le-Petit, reclus dans la maison de la Visitation à Limoges, le 22 février 1796, âgé de 71 ans, put se retirer dans sa famille, au village de Mazaudois, commune de La Croizille en 1797.

MEILHAC (Jean-Baptiste), né à Eymoutiers le 17 septembre 1754, chanoine du chapitre de cette ville, mort sur les pontons de Rochefort le 17 juillet 1794, et inhumé dans l'île d'Aix.

MEILHAC (Jacques), chanoine d'Eymoutiers et prieur de Saint-Priest-Palus, déporté.

MENOT (Léonard), né à Eymoutiers le 1^{er} avril 1730, missionnaire, fut reclus à La Règle, à Limoges, en 1793.

NINARD (Silvain-Antoine), vicaire de Saint-Pierre-Château en 1790, inscrit sur la liste des prêtres exportés.

NINAUD (Pierre), vicaire du chapitre d'Eymoutiers, prêtre exporté.

PECONNET (François), né à Eymoutiers le 16 mars 1730, premier vicaire du chapitre de cette ville, fut emprisonné à Limoges, puis transféré à l'hôpital où il succomba le 11 ventôse an III (1^{er} mars 1795).

PECONNET (François), ancien gendarme, inscrit sur la liste des émigrés par la municipalité d'Eymoutiers.

PEYROL (Melchior), né à Eymoutiers le 14 février 1749, prêtre communaliste et vicaire de la paroisse de Notre-Dame, dans la dite ville, fut condamné à mort, comme prêtre insermenté, par le Tribunal de Limoges le 1^{er} pluviôse an II (20 janvier 1794). On le guillotina sur la place de la Fraternité le même jour.

RAYMOND (Antoine) dit Ruitaud, né à Eymoutiers le 29 août 1735, avait été ministre au Collège des Jésuites de Fontenay-le-Comte ;

après l'expulsion de la Compagnie de Jésus il se retira dans sa ville natale où il devint un prêtre habitué de la paroisse. Il fut condamné à la déportation et mourut sur les pontons de Rochefort le 28 juillet 1794. Son corps fut enseveli dans l'île d'Aix.

RAYMOND (Jean-Baptiste), né à Eymoutiers le 8 septembre 1733, curé de Bussy-Varache en 1764, condamné à mort comme prêtre insermenté par le Tribunal criminel de Limoges le 1^{er} frimaire an II (21 novembre 1793), fut guillotiné le jour même en cette ville sur la place de la Fraternité, section de l'Egalité.

RAYMOND (Jean-Joseph), né à Eymoutiers le 10 novembre 1758, ancien vicaire de Bonnac (canton d'Ambazac), fut condamné et guillotiné à Limoges, sur la place de la Fraternité, le 22 novembre 1793.

RAYMOND (Pierre) dit Choudou, curé de Pontarion, fut exporté.

RAYMONDAUD (Mathias) dit la Rave, curé de La Villeneuve en 1777 (canton d'Eymoutiers), inscrit sur la liste des prêtres exportés.

RICHARD (François-Alexis), né à Limoges en 1730, auteur de poésies et de chansons patoises, fut de 1779 à 1789 principal du Collège d'Eymoutiers ; il était aussi chanoine au chapitre de cette ville. La Révolution ne l'épargna pas, car il est inscrit sur la liste des prêtres reclus à La Règle. En 1809, la Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Haute-Vienne décerna à cet émule de Foucaud, pour ses poésies patoises, une médaille d'or et l'invita à les réunir en un corps d'ouvrage qui put être livré au public (1).

Il mourut dans sa ville natale, le 14 août 1814, après avoir composé ainsi son épitaphe :

Ci-git un poète joyeux
Qui n'aima jamais l'épigramme.
Passants intercédez les cieux
Pour le repos de sa pauvre âme.

ROMANET DE BEAUNE (Augustin-Joseph), prêtre déporté sur Rochefort en 1794.

ROMANET DE BEAUNE (Raymond-Laurent-Joseph), seigneur de Beaune, les Termes et autres lieux, chevalier des cheuau-légers de la garde du roi, fils de noble Paul Romanet, épousa en 1787, Léonarde d'Ussel, fille d'Antoine-Marc d'Ussel, seigneur marquis de Chateaufort. Son nom fut porté sur la liste des émigrés de la municipalité de Saint-Pierre-Château.

ROMANET DE BEAUNE (Raymond-Léonard), capitaine au régiment

(1) Limoges, Chapoulaud (1824) et H. Ducourtieux (1849).

de Saintonge, décoré de la croix de Saint-Louis, propriétaire à Saint-Pierre-Château, Nedde et Peyrat, inscrit sur la liste des émigrés.

TANCHON (Jean), natif de Limoges, chanoine d'Eymoutiers, fut déporté en 1794.

TANDEAU (Louis-Armand), possédant des biens à Bujaleuf, inscrit sur la liste des émigrés.

TAVERNIER (François), médecin, possédant des biens à Peyrat, Saint-Amand-le-Petit, Eymoutiers, Saint-Pierre-Château, Nedde et Lavilleneuve, fut inscrit sur la liste des émigrés.

TAVERNIER (Léonard) dit Sanziliou, élève en chirurgie, inscrit sur la liste des émigrés.

TIQUET (Jean-Baptiste), né à Eymoutiers le 8 avril 1753, fils d'Augustin Tiquet, notaire royal et apostolique en cette ville, et de Marie Rousselle des Nouailles : d'abord vicaire, en 1785, de Saint-Pierre-Château, l'une des paroisses d'Eymoutiers, puis de Sainte-Marie-de-Châteauneuf, fut condamné à mort, comme prêtre insermenté, le 1^{er} frimaire an II (21 novembre 1793) par le Tribunal criminel de Limoges et guillotiné le même jour, en la dite ville, sur la place de la Fraternité (aujourd'hui place d'Aine), section de l'Egalité, comme il résulte de son acte de décès inscrit sur le registre de la municipalité de Limoges.

TIQUET (Catherine), sœur du précédent, née à Eymoutiers le 16 août 1756, fut condamnée le jour même pour avoir donné l'hospitalité à son frère, à six ans de réclusion dans la maison de force de la Haute-Vienne. Elle fut mise en liberté pour se pourvoir en cassation, en vertu d'un jugement du susdit Tribunal criminel de Limoges, en date du 8 germinal an III, après seize mois de captivité.

TRAMONTEIL (Jean-Baptiste), né à Peyrat-le-Château le 30 janvier 1739, fils de Gabriel Tramonteil, bourgeois, et de Jeanne de l'Hermite, curé de Saint-Pardoux-Lavaud, mourut sur les pontons de Rochefort, le 28 novembre 1794 et fut inhumé sur les bords de la Charente, près d'un fort du nom de Fort-Vaseux.

TRISTAN DE L'HERMITE (Etienne), fils de Joseph de l'Hermite, chevalier, seigneur de La Rivière et de Catherine de Brugière de Farsac, son épouse en premières noces, capitaine d'infanterie au régiment de Turenne et nommé sous la restauration chevalier de Saint-Louis, puis colonel en retraite, était à l'époque de la Révolution sur la liste des émigrés.

TRISTAN DE L'HERMITE (François-Gaspard), né le 29 mars 1764, avait servi, comme son frère qui suit, dans le régiment du maréchal

de Turenne après avoir été page du duc de Penthhièvre. Il fut inscrit sur la liste des émigrés.

TRISTAN DE L'HERMITE (Joseph-Marie), écuyer, officier au régiment de Turenne, était né le 21 août 1762, de Joseph de l'Hermite, chevalier, seigneur de La Rivière, et de Marie de Pichard son épouse en seconde noce. Il figure sur la liste des émigrés.

TRISTAN DE L'HERMITE (Jean-Joseph), né en 1766, marié en 1787 à Marie Rose de La Pomélie, inscrit sur la liste des émigrés.

Les de l'Hermite qui précèdent étaient indiqués comme possédant des biens au château de La Rivière, à Chassat, La Vareille, Augne, Saint-Julien, Peyrat, etc.

VALÉRIAUD (Jean-Baptiste), curé de Rempnat en 1789, est inscrit sur la liste des prêtres exportés.

♦♦

Le canton d'Eymoutiers comprend onze communes qui sont :

Augne (732 habitants), Beaumont (650 habitants), Bujaleuf (2,513 habitants), Doms (709 habitants), Eymoutiers (4,503 habitants), Nedde (2,132 habitants), Peyrat-le-Château (2,508 habitants), Rempnat (906 habitants), Saint-Amand-le-Petit (507 habitants), Sainte-Anne-Saint-Priest (623 habitants) et Saint-Julien-le-Petit (1,660 habitants).

A la suite du présent aperçu, nous passerons successivement en revue ces communes et les villages ou hameaux qu'elles renferment.



AUGNE

Augne, *Onia* en latin, *Augno* en patois limousin, est une commune qui, d'après le recensement de 1896, renferme 730 habitants; en 1836 il y en avait 545, se décomposant ainsi : 152 garçons, 136 filles, 102 hommes mariés, 102 femmes mariées, 13 veufs et 20 veuves. En 1806 on n'en comptait que 451, savoir : 113 garçons, 113 filles, 98 hommes mariés, 102 femmes mariées, 12 veufs, 13 veuves et 8 militaires sous les drapeaux.

La superficie de la commune est de 2,132 hectares 91 ares. Elle a pour 1897 un budget de 2,328 fr. 11 c. L'assistance médicale figure aux dépenses ordinaires pour 1,000 fr. Les permis de chasse rapportent 20 fr. Le principal de ses contributions directes est établi comme il suit :

Contribution foncière	propriétés non bâties.....	1.467	»
	propriétés bâties.....	143	»
»	personnelle mobilière.....	232	»
»	des portes et fenêtres.....	121	»
»	des patentes.....	33	50
Total.....		1.996	50

Le centime vaut 19 fr. 96 c. Le produit des centimes ordinaires et extraordinaires pour 1896 est de 709 fr. et sa dette monte en capital, au 31 mars 1895, à 640 fr. Elle a des biens communaux dont la superficie est de 154 hectares 56 ares 48 centiares.

La cure ou paroisse d'Augne dépend de nos jours du doyenné d'Eymoutiers et de l'archiprêtré de Limoges. A la fin du XVIII^e siècle, cette cure, dans l'archiprêtré d'Aubusson, avait 500 communicants et payait 30 livres de décimes; la fête patronale était Saint-Pierre-ès-liens; le collateur (celui qui nommait les curés) était le chanoine aquilaire du chapitre d'Eymoutiers; il a nommé en 1497, 1587, 1625, 1687, 1694, 1696 et 1772 (Nadaud, *Pouillé*).

Avant la Révolution, elle ressortissait à la justice seigneuriale du Chalard et de Bujaleuf, à la sénéchaussée de Guéret et à la généralité de Moulins; aujourd'hui elle dépend de la perception de Peyrat-le-Château. En 1768, les habitants de la collecte d'Augne choisirent pour collecteur Léonard Trarieux.

Sous la Révolution, elle fut rattachée au canton de Peyrat-le-Château et au district de Saint-Léonard. Par décret impérial du 28 août 1808, elle fut érigée en succursale.

Le bourg est à sept kilomètres nord-ouest d'Eymoutiers (1) et à quarante-huit kilomètres est de Limoges (Grignard). Il y a au chef-lieu de cette commune une église, un presbytère et une maison d'école qui sert aussi de maison commune ou mairie.

Sa population agglomérée est, d'après le dernier recensement, de 72 habitants ; elle en avait 73 en 1836 et 65 en 1806.

La petite église, simple bâtiment surmonté d'un clocheton, n'offre rien de remarquable, si ce n'est un fragment de vitrail du ^{xv}^e siècle représentant l'Adoration des Mages ; il a en largeur 0^m46 sur 0^m53 de hauteur. Par arrêté ministériel du 29 janvier 1894, il a été classé parmi les monuments historiques.

Les curés. — Voici les noms des prêtres, curés ou vicaires, que nous avons pu recueillir en dépouillant les registres paroissiaux qui remontent, avec lacunes, à 1650 :

1650, de Johand ; 1669, Dessamy ; 1688, Desgranges ; 1693, Darfeuille ; 1695, F. Vincent Nobis de Loudun des frères prêcheurs de Limoges, faisant les fonctions curiales ; 1695, Gaultier ; 1726, Varcillette, prêtre desservant ; 1726, Besse, vicaire ; 1728, Raymond ; 1758, Raymond ; 1760, Champeaux, vicaire régent ; 1772, Lavergne ; 1792, Jagot de Lacoussière.

Pour la suite, nous avons eu recours aux annuaires, almanachs limousins, à l'*Ordo* du diocèse et aux registres du presbytère.

1803, Meilhac (Jacques) ; 1832, Dufraysseix ; 1834, Périgeas ; 1844, Bordes ; 1863, Châtenet ; 1866, Villatel ; 1869, Maureil-Parot ; 1870, Bordes ; 1875, Chaumanet ; 1890, Montbrugnaud ; 1891, Majour ; 1894, Trarieux.

Les curés, comme on le sait, étaient, avant la Révolution, ce que nous appelons aujourd'hui officiers de l'état civil. Mais ils ne se bornaient pas toujours à étendre sur leurs registres une formule sèche pour constater les baptêmes, mariages et enterrements de leurs paroissiens. Plusieurs de ces registres, et notamment ceux de la paroisse d'Augne, contiennent des faits divers, véritable chronique locale. Écoutons le récit des famines qui sévirent aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles dans ces parages. C'est le curé Gaultier qui écrit et nous reproduisons fidèlement son récit en rajeunissant seulement l'orthographe, pour faciliter l'intelligence du texte qui suit :

« Après avoir vu en 1693 une si grande misère que tous les pauvres mouraient de faim dans les villes et à la campagne, quelque charité qu'on pût faire, tant le nombre était grand, et quelque

(1) Sur la carte du service vicinal, distance d'Eymoutiers, à vol d'oiseau : 6 kilomètres.

précaution que notre roy eut prise en ordonnant que chaque particulier tant seigneur ecclésiastique, laïque, bénéficiaire ou propriétaire des domaines de chaque paroisse fut taxé suivant le revenu dont il jouissait dans la paroisse, à proportion des pauvres qui s'y trouvaient et qu'il leur fût donné à chacun deux livres de pain par jour, ce qui était fort mal payé, quelque diligence que prissent M^{rs} les curés pour en faire la récolte et faire subsister ces pauvres qui étaient obligés, par cette même ordonnance, de se retirer chacun dans sa paroisse et n'étaient point reçus dans d'autres. Nous avons vu de plus presque la même chose en 1694, 1695, 1697 et presque les suivantes jusqu'en 1699 ; mais on trouvait cette douceur que cette misère ne durait chaque année que pendant les mois de mai, juin et une partie de juillet.

» Mais en 1708 l'hiver ayant passé assez doucement jusqu'au jour des Rois 1709, il est venu une si grande gelée qui a duré treize jours consécutifs et en diverses reprises le restant des mois de janvier, février et mars, que tous les grains d'hiver se sont perdus jusque là même qu'il y en a eu très peu qui en aient recueilli pour semer ; il a fallu que chaque propriétaire en ait acheté pour faire semer ses domaines partout où il pouvait en trouver ; ce qui a fait demeurer bien du pays inculte, faute d'en trouver ou des moyens pour en acheter. Non seulement les grains se sont perdus, mais encore tous les châtaigniers qui ont été exposés au soleil qui était si chaud le jour, qu'il dégelait ce qui avait gelé la nuit, ou pour mieux dire tous ceux qui ne se sont pas trouvés au rocher ont séché jusqu'à la racine ; les chênes fendaient sur leur pied, tous les arbres fruitiers et surtout les bons, tous les noyers, cerisiers, et généralement tout ce qu'il y a eu de bon fruit ici et ailleurs a péri ; ce qui a fait souffrir tout le monde, non deux mois, mais 1709, 1710, 1711, 1712 et 1713 ; et sans qu'on eut semé de l'avoine dans tous les champs où les blés s'étaient perdus en ce pays ; tous les gens de la campagne avaient péri de faim en 1709 et 1710. Les grains se sont vendus, la plupart de ces années malheureuses, jusqu'à huit livres le setier, mesure d'Esmoutiers, et à proportion dans les autres villes, surtout dans la montagne.

» Dieu nous fasse la grâce de n'en voir jamais plus autant et de vivre conformément à sa sainte loi, afin que par nos bonnes œuvres nous puissions mériter d'apaiser sa colère. »

En 1780, 8 juin, le curé relate le fait suivant :

« Il m'a été envoyé de la part de M^r Dumont, juge de la terre du Chalard et Bujaleuf, un cadavre trouvé dans la rivière de Vienne avec injonction de l'inhumer, ce que j'ai fait. »

Maires et agents municipaux. — Nous avons recueilli sur les registres de l'état civil et sur les almanachs-annuaires les noms suivants :

An II, Bourcier (Léonard), membre du Conseil général de la commune d'Augne, officier public ; — an IV, Monteil (Blaise), adjoint ; — an VI, Lenoir (Léonard), agent de la commune ; — an VIII, de L'Hermite, maire ; Dubois, adjoint ; — an XI, de L'Hermite (A.-F.), pour le maire ; Destrop, adjoint ; — 1815, Gaultier (Joseph), adjoint ; — 1817, Gaultier (Joseph), maire ; — 1839, Cramouzaud-Lavergne (Joseph-Antoine), adjoint ; — 1840, Cramouzaud-Lavergne (J.-A.), maire ; — 1859, de L'Hermite (Ferdinand), maire ; Gaultier (F.), adjoint ; — 1864, Bonnet (Joseph), adjoint ; — 1869, Bertrand (Jean), adjoint ; — 1888, de L'Hermite (Hubert), maire.

Ecoles. — L'école de garçons, en décembre 1895, comptait 68 élèves ; au mois de juin 1896, 47.

Celle de filles avait 64 élèves en décembre 1895 et 50 en juin 1896.

Voici les noms des instituteurs et institutrices que nous avons pu recueillir :

Instituteurs. — 1850, Pataud (Léonard) ; 1853, Pradet (Joseph) ; 1861, Basthier ; 1863, Poupy ; 1867, Dubois (Jean-Etienne-Léonard) ; 1871 (3 février), Lavalette ; 1871 (1^{er} mai), Balaize ; 1871 (21 oct.), Roumilhac ; 1872, Deguillaume (François) ; 1878, Croizat, suppléant ; 1883, Marsac ; 1884, Leniaud, Texier, Ardillier ; 1893, Mazaud.

Institutrices. — 1878, M^{me} Morin ; 1893, M^{me} Mazaud.

La commune d'Augne comprend les villages et hameaux suivants :

AUGNE (MOULIN D'). En 1896, 7 habitants ; à 1,050^m nord du bourg d'Augne.

CHASSAT. En 1806, 71 habitants ; en 1836, 90 h. ; en 1896, 79 h. ; à 3,000^m sud-sud-est du bourg d'Augne.

Les registres paroissiaux nous apprennent qu'en 1719 un nommé L. D. de ce village fut tué d'un coup de bâton que lui donna un homme de La Sauterie sur le chemin d'Eymoutiers ; qu'en 1762 fut enterrée une femme trouvée morte près de ce village ; elle fut reconnue ; elle avait quinze ans et était mariée ; l'enterrement ne se fit qu'après le transport de la justice sur les lieux ; qu'en 1763,

au même village, mourut à la suite d'une dispute L. C. marié, âgé d'environ 53 ans, il reçut l'extrême-onction et ne fut enterré dans le cimetière de la paroisse qu'après la visite de la justice.

FANTAISIES OU MOULIN DE VERVIALLE. En 1896, 7 habitants ; à 2,500^m sud-sud-ouest du clocher d'Augne.

GOURSILOUX (LES). En 1896, 5 habitants.

GRANGE (LA). En 1806, 10 habitants ; en 1836, 11 h. ; en 1896, 6 h. ; à 2,400^m sud-sud-ouest du clocher d'Augne.

LACHAUD. En 1806, 28 habitants ; en 1836, 27 h. ; en 1896, 30 h. ; à 1,450^m sud-sud-ouest du clocher d'Augne.

On lit sur le registre de la paroisse d'Augne : 1780, 6 février. Après les formalités requises en pareil cas sur la réquisition de M. le juge du Chalard, a été inhumé dans le cimetière de cette paroisse, par moi curé soussigné, Léonard Boutissou, époux de Jeanne Barderie, habitant du village de Chassetas paroisse de Bujaleuf, lequel avait été trouvé mort le 4 du susdit mois, près le village de Lachaux en cette paroisse.

MAISON-NEUVE. En 1896, 17 habitants ; à 2,350^m sud du clocher d'Augne.

MARACHE (LE). En 1806, 16 habitants ; en 1836, 13 h. ; en 1896, 12 h. ; à 2,150^m sud-ouest du clocher d'Augne.

MASJOUBERT (LE). En 1806, 15 habitants ; en 1836, 27 h. ; en 1896, 23 h. ; à 2,250^m sud-ouest du clocher d'Augne.

MAYS (LES). En 1806, 25 habitants ; en 1836, 49 h. ; en 1896, 51 h. ; à 2,550^m ouest du clocher d'Augne.

NEGRIGNAT. En 1806, 71 habitants ; en 1836, 74 h. ; en 1896, 107 h. ; à 1,650^m ouest du clocher d'Augne.

PENELLE (LA). En 1836, 6 habitants ; à 4,000^m sud-ouest du clocher d'Augne.

PERRIÈRES. En 1896, 5 habitants.

PUY-VALEIX. En 1896, 4 habitants ; à 3,000^m sud-sud-ouest du clocher d'Augne.

RIVIÈRE (LA) . En 1806, 41 habitants ; en 1836, 30 h. ; en 1896, 32 h. Sur la rive droite de la Vienne, à 3,200^m sud du clocher d'Augne s'élève le château de La Rivière-aux-Seigneurs. Etabli sur une vaste plate-forme entre les ruisseaux de Chassat et le ruisseau de Charapoux, il est appuyé à l'est et à l'ouest aux bois des Gatines et du Moulin, aux gorges et aux cascades du Monard. C'est une des plus belles vues du Limousin.

L'aspect extérieur du château, sa construction massive, les croisillons et les meurtrières qu'on y remarque encore aujourd'hui ; tout lui assigne une assez ancienne origine.

Si l'on en croit un parchemin récemment découvert dans les archives de La Rivière, la chapelle encore debout en 1789, aurait été construite par le cardinal de La Chapelle-Taillefer, décédé en 1312.

La Rivière existait donc déjà au commencement du xiv^e siècle. Sans nous arrêter au surplus à l'examen de ce document, dont l'authenticité nous semble d'autant plus probable que La Chapelle-Taillefer, avant son élévation au cardinalat, avait été prévôt d'Eymoutiers (1) et qu'il était proche parent de la famille de L'Hermite dont les armes figuraient sur son tombeau (2), nous avons la preuve certaine que le château de La Rivière existait à la fin du xv^e siècle.

Le testament de Jean de L'Hermite, panetier du roi Charles VII, conservé aux archives de La Rivière, porte en effet qu'il lègue à son fils cadet Jacques « *le Repaire de la Rivière* » et cent écus d'or pour le réparer (testament du 16 octobre 1448 ; grosse en parchemin devant Etienne Borie, clerc et notaire juré de la baillie de Limoges).

L'existence de La Rivière nous est encore révélée par des lettres patentes du roi Charles VII, en date du 30 mars 1449, délivrées au même Jean de L'Hermite (Archives de la famille).

D'après un ancien terrier du 4 novembre 1633, le château de La Rivière se composait alors d'un grand corps de logis, couvert en tuiles et bardeaux. Au centre se trouvaient deux grosses tours rondes munies de meurtrières et de croisillons et donnant accès aux étages supérieurs. L'entrée du château est ornée d'une belle

(1) L'abbé Roy, *Nouvelle histoire des cardinaux français*, t. VI, p. 5 et suiv. ; — Du Boys et l'abbé ARBELLOT, *Biographie des hommes illustres de l'ancienne province du Limousin*, p. 123. — DUBOIS (Joseph), *Documents historiques sur Eymoutiers*, p. 69.

(2) Jean BOYSSEAU, *Promptuaire-Armorial général*. Paris, Gervais Clausier, 1637-1659, in-fol., p. 28, 29 et 30.

porte gothique. Au rez-de-chaussée sont la cuisine, le cellier, le magasin et deux vastes salles dont une est ornée d'une chasse. Le premier se compose de six belles pièces bien disposées et orientées. Le second et le troisième présentent à peu près les mêmes dispositions. Un grand perron s'élève au-dessus du sol. Une chapelle, mentionnée dans un acte épiscopal de la fin du xviii^e siècle, est attenante au corps de logis ; elle est ornée de tableaux et de tapisseries. Le château est fermé par une vaste cour ornée d'un beau portail d'entrée supportant les armes de la famille : *Parti au 1 de sinople au patenôtre d'or, enfilé et coupé du même, mis en cherron, accompagné de trois quintefeuilles d'argent, deux en chef et une en pointe ; et au 2 d'argent à trois cherrons de gueule, au chef de Jérusalem brochant sur le tout.* Les mêmes armes se retrouvent sur une dalle tumulaire de la chapelle de la Sainte-Vierge dans l'église de Saint-Pierre d'Augne.

Un aqueduc en bois conduit au château les eaux d'une source d'eau vive dont la Mère Aimée de Jésus (Antoinette de La Pomélie), supérieure des religieuses Ursulines d'Eymoutiers, a écrit le 20 juillet 1666 : « Allez à la Rivière et l'on vous montrera la Fontaine du Bois, cette source si précieuse qui guérit de la fièvre mieux que médecin. »

Tel était, à la fin du xvii^e siècle, le vieux « repaire de La Rivière », ainsi qualifié par tous les documents du temps.

L'habitude que nous avons des dispositions symétriques dans nos modernes habitations, nous fera paraître étranges, peut-être, les irrégularités existantes dans le plan de construction du château. Mais l'orientation, la vue, devaient exercer sur les dispositions intérieures une influence décisive, et le château avec son massif de constructions solides, bien assises, dans le genre des vieilles habitations romaines, devait être un modèle des constructions du temps.

Depuis la fin du xvii^e siècle, le château a subi très peu de modifications et la plus grande masse des constructions appartient toute entière encore aux siècles passés.

Les parties aujourd'hui debout n'accusent nul tassement, nulle déchirure. C'est un spécimen des vieilles habitations que la pioche a respectées et qui semblent avoir été construites d'hier.

Vers la fin du siècle dernier, une des deux tours a été démolie ; elle n'a pas été reconstruite. A la même époque le troisième étage a été abattu.

On a ajouté au château, en 1815, un pavillon sans distinction et sans style, mais qui a fait de la Rivière une habitation agréable et commode.

Une seconde restauration a été entreprise en 1846 ; elle s'est bornée surtout à des ouvrages intérieurs et à de nouvelles distributions d'appartements.

En 1856, le mur d'enceinte a été démoli et le portail d'entrée, sous lequel ont été retrouvées les armes de la famille enfouies depuis des siècles sous une épaisse couche de lierre, transporté dans des bâtiments annexés au château.

En 1882 a été créé un vaste jardin à la française, avec nombreux et vigoureux espaliers, à gauche de la belle avenue de chênes par laquelle on accède au château.

Près du château de La Rivière on remarque un ancien moulin détruit une première fois en 1459 (Lettres patentes du roi Charles VII datées de Chinon du 9 août 1459 ; archives de la famille) et emporté une seconde fois en même temps que le moulin de Barthou le 29 juin 1630 (A. Leroux. *Inventaire sommaire des archives de la Haute-Vienne*. Supplément à la série E. Eymoutiers, p. 96).

La pélière ou écluse de ce moulin qui, d'après les archives de La Rivière, « arrêta le poisson et donnait lieu à des pêches de saumons miraculeuses », fut l'occasion entre les chanoines de l'église d'Eymoutiers qui se prétendaient des droits sur l'écluse, et les seigneurs de La Rivière, d'interminables procès qui ne prirent fin qu'au moment de la Révolution.

Les traces nombreuses de boiseries, d'attaches et de tentures que l'on apercevait encore à La Rivière au moment de sa restauration en 1846, indiquaient que les appartements avaient été richement décorés.

Quelques anciens meubles dans lesquels excellaient les maîtres menuisiers d'Eymoutiers, y figuraient encore à la mort du comte Ferdinand de L'Hermite et sont aujourd'hui la propriété de ses fils.

Un buffet, de deux corps à quatre vantaux, qui a ceci de remarquable qu'il est fait avec toutes les essences des arbres du pays. Ce meuble auquel le temps a donné une patine remarquable, est cité dans un inventaire du 25 octobre 1710 ; il y est estimé quatre écus parisis ; il possède aujourd'hui une valeur considérable et mérite d'être montré à nos ouvriers modernes comme spécimen de ce que pouvaient produire leurs confrères des temps passés. — Une grande armoire vieux chêne dont la corniche a été remplacée par un couronnement en forme de toiture, du genre le plus original. — Une armoire moderne à la croix de Malte, provenant du château de Beaune, dont la confection coûta à l'auteur plus d'un an de travail. — Un vieux coffre de bahut servant de chartrier, d'une élé-



Château de la Rivière.

gance et d'une pureté remarquable, mais en mauvais état de conservation. — Un vieux sceau du ^{xiv}^e siècle portant l'inscription : *Guillaume de Valles, damoiseau*. Sa sœur Catherine avait épousé X. L'Hermite, chevalier de l'Ordre de l'Etoile, prévôt de l'Hôtel sous Charles V. — Une collection d'émeraudes provenant de la princesse de Lamballe, données par le duc de Penthièvre au comte Joseph de L'Hermite. — Les anciens poids des chanoines d'Eymoutiers, œuvre remarquable, paraissant remonter au ^{xv}^e siècle. — Une intéressante tapisserie du ^{xvii}^e siècle. — Un beau portrait de François Esmoing, prieur de Josselin, seigneur de la Grillière. — L'anneau d'or de l'abbesse des Alloys (M^{lle} d'Ussel) enrichi d'une pierre précieuse d'améthyste.

Le château de La Rivière possède des archives où sont venus s'accumuler depuis des siècles tous les actes intéressant la famille. On y remarque notamment : des Lettres patentes du 3 mai 1601, signées de la main de Philippe II, roi de Castille. — Une bulle du pape Innocent XI, des ides de décembre 1676, une bulle du pape Innocent XIII, des ides d'août 1724. — Des inventaires de titres dressés par Fault, généalogiste du roi. — De nombreux testaments, contrats de mariages, certificats de maintenue. — D'intéressantes liasses sous les rubriques : capitations, rentes nobles, états généraux. — Une importante collection d'actes tirés des registres de la paroisse de Saint-Pierre d'Augne. — Tous les extraits des registres matricules et documents déposés au ministère de la guerre intéressant les membres de la famille ayant appartenu à l'armée. Ces extraits remontent jusqu'à Louvois qui organisa les premiers contrôles. — De nombreuses recherches sur Pierre L'Hermite, prédicateur de la première croisade ; le concile de Clermont ; le centenaire du 19 mai 1895. — D'intéressants manuscrits sur la vénerie.

Enfin la collection rarissime des ouvrages de Tristan de L'Hermite, de l'Académie française, et de François son frère, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi (1). Cette collection comprend notamment les *Heures de la Vierge*, et les *Forces de Lyon*. Elle provient de la vente d'Auguste Bosvieux, ancien archiviste de la Creuse, qui a eu lieu à Paris le 26 décembre 1887.

D'après les archives de la famille, La Rivière a reçu la visite de personnages ayant marqué dans l'histoire de notre pays.

C'est au château de La Rivière qu'est né Claude L'Hermite, commandeur de Maisonnisse, nommé grand prieur d'Auvergne, lieute-

(1) FRAY-FOURNIER, *Catalogue de portraits Limousins et Marchois*. (*Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, t. XLIII).

nant du roi en la Marche, gouverneur de la ville et citadelle de Guéret (*Promptuaire armorial* de Jean Boysseau).

Le cardinal Elie de Saint-Yrieix, oncle de Jean de Saint-Yrieix, qui avait épousé Madeleine de L'Hermite-Souliers (*Promptuaire armorial* de Jean Boysseau, 6), Monseigneur Barthon de Montbas, évêque de Limoges, qui contribua tant à la réédification de la collégiale d'Eymoutiers, Pierre d'Aubusson Lafeuillade, grand maître de Malte, y firent de longs séjours.

Le poète Ronsard, Charles Miron, archevêque et comte de Lyon, François Miron, prévôt des marchands de Paris, Robert, également prévôt des marchands, président du Tiers-Etat aux Etats-Généraux de 1614, ambassadeur en Suisse, tous proches parents des L'Hermite de La Marche (1), y reçurent pareillement l'hospitalité.

Enfin pendant la période révolutionnaire, La Rivière eut l'honneur d'abriter quelques jours un évêque proscrit, Mgr Duplessis d'Argentré, évêque de Limoges (2).

Depuis la mort de Jean de L'Hermite, panetier du roi Charles VII et de son fils aîné Geoffroy, gouverneur de Courbefy et capitaine de Chalucet, marié à Philippe de Vignolles, sœur du brave La Hire, La Rivière qui n'a jamais cessé d'appartenir à la même famille a été habitée successivement par les générations suivantes : Jacques, marié à Agnès Esmoin de Valblanc ; François, marié à Marguerite de Lajaumont ; Blaise, marié à Antoinette de Bony de La Vergne ; Charles, marié à Catherine de La Guyonie en premières noces, puis à Isabelle Fauchier de Sainte-Fortunade en secondes noces ; François, marié à Anne du Garreau ; Léon marié en premières noces à Florence de Pont-Jarnot et en secondes noces à Marguerite Dubois d'Estanville ; Gabriel, marié à Marguerite du Garreau ; Joseph, marié en premières noces à Catherine de Brugière de Farsac et en secondes noces à Marie de Pichard ; Joseph, marié à Marie Rose de La Pomélie ; Etienne, colonel d'infanterie, frère du précédent ; Cyprien, marié à Pauline de Romanet de Beaune et ses frères ci-après nommés : Prosper, capitaine, tué à la bataille de Leipzig, dix-huit mois après sa sortie de Saint-Cyr ; Félix, garde du corps de Sa Majesté ; Melchior, élève de l'Ecole polytechnique, officier du génie ; Ferdinand, marié à Marie de Bengy et ses fils actuellement vivants : le comte Roger de L'Hermite, ancien préfet, marié à Claire du Martray ; le vicomte Hubert, maire d'Augne, président du Comice agricole d'Eymoutiers, marié à Jeanne de

(1) Ambroise TARDIEU, *Dictionnaire de la Haute-Marche*.

(2) DUVERNAY DE PAVAN, *Notices biographiques*, p. xxiv. — M. l'abbé Lecler, dans les *Martyrs et Confesseurs de la foi*, ne relate point ce détail.

Nuchèze; le vicomte Joseph, actuellement capitaine instructeur au 21^e chasseurs, marié à Antoinette de Laralde.

SAINT-PAUL. — En 1896, 13 habitants.

SERRE. — En 1896, 61 habitants, à 1,600 mètres est du clocher d'Augne. Au sommet d'une colline voisine se dresse au milieu des bruyères un tombeau connu sous le nom de « chapelle du chevalier de Farsac ». Au dessus de la porte d'entrée on lit cette inscription : « Dédié à saint Jean par M. de Brugières, 1867 . »

En 1777, M. Charles de Brugière de Farsac, chanoine d'Eymoutiers, était seigneur de Serre.

VEDRENNE (LA). — En 1896, 16 habitants ; à 5,530 mètres sud-ouest du clocher de Peyrat-le-Château.

VERVIALLE. — En 1806, 103 habitants ; en 1836, 145 habitants ; en 1896, 187 habitants. Sur la rive droite de la Vienne, se dresse le plateau de Vervialle, à 2,800 mètres sud-sud-ouest du clocher d'Augne.

Les registres paroissiaux mentionnent un notable habitant de ce grand village : Ruben (François), qui en 1736, était procureur d'office à la juridiction du Chalard. Il mourut le 13 avril 1763, laissant pour héritier son frère, Jean Ruben, curé de Sainte-Anne (1).

(1) 1763, 13 avril Au village de Vervialle est décédé, muni des sacrements de pénitence et extrême-onction, sieur François Ruben, bourgeois praticien, habitant du dit village, fils de Jean Ruben, bourgeois de la ville d'Eymoutiers et de demoiselle Jeune d'Arfeuille, étant âgé d'environ soixante-six ans ; et a été enterré dans l'église d'Augne, le 14 du dit mois. En présence de vénérable M^r Jean Ruben, curé de Sainte-Anne, son frère, et de sieur François Pedcneix, chirurgien, habitant de la paroisse de Bujaleuf.

BEAUMONT

Beaumont, *Bellus mons* en latin, *Biaumont* en patois limousin, comme son nom l'indique, est situé sur la partie montagneuse du canton d'Eymoutiers et à 10 kilomètres est-nord-est de distance (1). Ce bourg est à 51 kilomètres est de Limoges (Grignard). La superficie de la commune est de 2,765 hectares. Sa population était en 1806 de 574 habitants parmi lesquels on comptait 134 garçons, 191 filles, 102 hommes mariés, 102 femmes mariées, 19 veufs et 26 veuves ; en 1836, il y avait 718 habitants, comprenant 242 garçons, 199 filles, 116 hommes mariés, 113 femmes mariées, 19 veufs et 29 veuves. Le recensement de 1896 indique le chiffre de 650 habitants. Le budget de cette commune pour 1897 est de 2,879 fr. 65. Le produit des permis de chasse est de 50 fr.

Voici le principal de ses contributions directes :

Contribution foncière.....	{	Propriétés non bâties	1.437	»
		Propriétés bâties....	149	»
Personnelle et mobilière			331	»
Portes et fenêtres			191	»
Patentes.....			67	45
TOTAL.....			2.175	45

Le centime vaut 21 fr. 75. D'après la situation financière de 1896, le produit des centimes ordinaires et extraordinaires est évalué à 929 fr. Le montant de sa dette en capital au 31 mars 1895 est de 13,045 fr. Elle possède 708 hect. 81 ares, 05 cent. de biens communaux.

Foires le 2^e lundi des mois de janvier, avril, mai, septembre et octobre. Frairie : saint Eutrope, le 1^{er} mai.

En 1883 un champ de tir d'infanterie du 12^e Corps d'armée, abandonné depuis lors, occupait une partie du territoire de cette commune.

Aujourd'hui du doyenné d'Eymoutiers et de l'archiprêtré de Limoges, la paroisse était autrefois dans l'archiprêtré d'Aubusson. Au temps où écrivait l'abbé Nadaud, cette cure avait 370 communicants ; elle payait 102 livres de décimes ; le patron était saint Pierre,

(1) Distance d'Eymoutiers, à vol d'oiseau, sur la carte du service vicinal : 8 kilomètres. L'*Almanach limousin* indique comme distance légale 11 kilomètres.

apôtre, et le collateur, l'évêque de Limoges en 1563 ; le chapitre d'Eymoutiers nomma les curés en 1558, 1563, 1588, 1629, 1653, 1660, 1690, 1716, 1727 et 1762.

Pour la justice, Beaumont ressortissait autrefois, au 1^{er} degré, à la baronnie de Peyrat-le-Château, et au 2^e degré, à la sénéchaussée de Montmorillon.

Au xv^e siècle, de la circonscription financière de Bourgneuf, dans la seconde moitié du xviii^e siècle, Beaumont se trouve encore en Poitou, dans l'élection de Bourgneuf, avec les villages de Vassivière et Pierrefitte (V. Arch. hosp. G., 64 et GUBERT, *Laron*) ; aujourd'hui cette commune est de la perception de Peyrat. Sous la Révolution, elle était du canton de Nedde, district de Saint-Léonard. En 1806, Beaumont, Nedde et Plénartige ne formaient qu'une seule commune.

Le bourg situé sur le versant oriental des montagnes de Grandmont comptait en 1806, 25 habitants ; en 1836, 47 ; d'après le recensement de 1896, il y en a 79.

Au chef-lieu se trouvent une église, un presbytère et une maison d'école servant de mairie.

L'église, au point de vue architectural, n'offre rien d'intéressant : c'est une construction massive, qui rappelle sur plusieurs points le style roman ; elle paraît avoir été fortifiée. On y conserve un vieux reliquaire qui contient des restes de saint Eutrope, patron de la localité, dont la bonne fontaine, but de pèlerinage le 1^{er} mai, aurait la propriété de guérir les boiteries. Grignard prétend que cette église fut construite vers la fin du xi^e siècle, sous le vocable de saint Pierre et réédifiée en 1496 ; elle figure parmi les biens du chapitre d'Eymoutiers, dont l'énumération est faite par la bulle de 1154, du pape Adrien IV.

Un document à consulter c'est le terrier de cette église, publié par M. Brunet, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, t. XIII. Ce texte, en mauvais latin, fait l'énumération des rentes, dîmes, redevances en blés, seigle, froment, avoine et laines, que prélevait avant 1425, sous le ministère du curé Etienne Deschamps (*de Campis*), la cure de Beaumont sur les tènements suivants : La Chapelle-Taillefer, La Vareille, Villemoujeanne, Pert, Fumouze, Champagnat, Le Mazeau, Pierrefitte, Vassivière, Yvernault, Le Fournet, Les Termes, Le Couffeix, La Virolle, Vichez, Nedde, etc...

Puis vient le tarif, qui, d'un commun accord, fut arrêté le 23 janvier 1411, entre le curé de Beaumont et ses paroissiens, pour les actes de baptêmes, mariages, fiançailles, pour l'extrême-onction, les sépultures et anniversaires. Nous en donnons la traduction sui-

vante : « Le curé délivrera à une fille qui voudra se marier hors de la paroisse, une permission ou congé, moyennant 12 deniers; si c'est un garçon le curé prendra ce qu'il lui plaira. Pour les mariages qui se feront dans la paroisse ou en dehors il recevra quatre *mortreux* (morceaux de pâte bouillie), quatre pintes de vin, deux pieds de cochon (*tibias porchi*), un pied de devant et un pied de derrière (*videlicet unam de primis et reliquam de ultimis*) ; en outre 6 deniers et demi. Pour l'extrême-onction 3 sols 1 denier. Pour les sépultures (cérémonies dans l'église et dans le cimetière), trois sous un denier. Si le curé récite vigiles et exode, 13 deniers, en plus une double libation. La messe des morts dite à haute voix, les prières habituelles et tous les anniversaires donneront droit aussi à une double libation. Pour l'offrande si elle a lieu, les parties donneront ce qu'elles voudront. Le curé peut à son gré accompagner le corps ou, après l'enterrement, les héritiers du défunt, moyennant deux livres de cire, au cas où le luminaire ne vaudrait pas ces deux livres de cire. Pour l'encens et l'encensoir, 6 deniers. Pour les chandeliers, deux sous si le curé fournit les chandelles et 18 deniers si elles sont fournies par les paroissiens. On paiera pour le baptême 4 deniers et pour le clerc 1 denier. Après Pâques le premier baptisé doit payer le saint chrême. Il est stipulé plus loin en 1207, que l'église de Beaumont ne doit pas fournir le logement au seigneur évêque de Limoges dans ses tournées pastorales. »

Sur les registres paroissiaux qui se trouvent à la mairie et qui remontent avec de nombreuses lacunes à 1649, nous avons relevé les noms des curés, prêtres et vicaires suivants :

Curés. — 1653, Fumouze, curé ; 1654, Verlhac (J.), Pierretitte, vicaires ; 1655, Goudard (Guillaume), curé ; 1659, du Soulhier (H.), vicaire ; 1660, Rousseau, prêtre, Deschamps, vicaire ; 1662, Lafaye, qui signe en 1674, Lafaye, curé de Beaumont en Poitou, diocèse de Limoges ; 1682, Coutisson (P.), curé ; 1690, Lafaye, curé ; 1706, mention de J. Vitet, prêtre ; 1706, Chouvel, prêtre délégué du sieur La Faye, curé ; 1706, Dandaleix, prêtre commis ; 1710, Dorliat (Jean), prêtre ; 1713, Meilhac (J.-J.), curé ; 1716, Texendier, curé ; 1717, Peytavi, prêtre de la mission ; 1724, Vareilhette, vicaire de Chatelus, prêtre commis ; 1726, frère Alexis Texandier, religieux bénédictin, prêtre commis ; 1727, Ruben du Mas, curé ; 1730, Riffaterre, curé ; 1742, Rey de La Peyre, curé ; 1762, Cramouzaud, curé ; 1792, Thezillat, curé, et Joullot, vicaire.

Nous ajoutons, pour la période moderne, les noms des curés que nous avons trouvés dans les almanachs-annuaires, les registres du presbytère et l'Ordo du diocèse :

1803, Bachelier (Pierre-Paul); 1806, Roussel; 1821, Selle; 1827, Ponchut; 1831, Piolet; 1842, Ramade; 1851, Mathieu; 1852, Fargeaudon; 1871, Audouze; 1873, Deguillaume.

Certaines indications des registres paroissiaux nous portent à croire qu'il y avait à Beaumont, au ^{xvii}^e siècle, une communauté de prêtres.

Outre la liste des curés, on trouve dans les registres paroissiaux quelques mentions intéressantes des notables de l'endroit. En voici quelques-unes :

En 1653, mention de Comte (Léonard), lieutenant de La Ville-neuve-au-Comte et Nedde.

1677, 9 septembre. Jean Dorliat, m^e apothicaire, habitant de Beaumont.

1679, 13 août. M^e François Varcille, du lieu de la Varcille, paroisse de Gentioux, lieutenant en la juridiction du comté de La Feuillade.

1679, 29 octobre. M^e Léonard Dorliat, notaire du bourg et paroisse de Beaumont.

1686, 26 juin. François Comte, m^e chirurgien de Beaumont.

1691, 23 février. Pierre Dubayle, procureur d'office du comté de Feuillade.

1697, 7 avril. Sieur Hyacinthe Forest, demeurant au château de La Feuillade.

1699, 26 juillet. Décès de damoiselle Anne Romanet, femme à M. J.-B. Thiveau, du lieu des Ternes, munie des sacrements de pénitence, eucharistie et extrême-onction. Son corps fut inhumé dans l'église de Beaumont, au fond des tombeaux de ses prédécesseurs. La dite damoiselle était âgée de 38 ans environ.

1703. Masmoret, commis à l'office de contrôleur, demeurant à Eymoutiers.

1712. Comte (Léonard), huissier du bourg de Beaumont.

1769. De Lavergne, commis greffier à Montmorillon, reconnaît que le curé de Beaumont a déposé au greffe le registre de sa paroisse.

Maires et officiers publics depuis la Révolution, d'après les registres de la mairie : 1793, Varliette (Léonard), membre du conseil général de la commune de Beaumont; 1794, Vialatou (Jean), officier public; an VIII, Garat de La Villeneuve (Raymond), maire de Nedde et de Beaumont; an XI, Bataille, adjoint; 1815, Leteiller, maire; 1815, Garat aîné, maire; 1816, Garrat de Nedde, adjoint; 1818, de Nedde, maire; 1831, Leteiller, maire; 1832, Benassy, maire; 1842, Augier, maire; 1854, Benassy, maire; 1890, Benassy, maire.

Ecoles. — Une école mixte fut ouverte en 1877 ; une école de filles en 1879.

La population scolaire en décembre 1895, s'élevait à 62 garçons et 35 filles ; en juin 1896, à 41 garçons et 37 filles.

Instituteurs. — 1845, Tarnat ; 1853, Albert ; 1854, Goumy (Jean) ; 1886, Sénamaud ; 1888, Goumy (Charles).

Institutrices. — 1879, M^{mes} Goumy ; 1882, Raymond ; 1883, Dumazeaud ; 1884, Combeau ; 1885, Liraud et Lacour ; 1888, Desport.

La commune de Beaumont comprend les villages et hameaux suivants :

CHAMPAGNAT. — En 1806, 32 habitants ; en 1836, 21 hab. ; en 1896, 21 hab. A 1,400 mètres sud de Beaumont. Le ruisseau de Champagnat a un cours de 3,800 mètres.

CHATEAUCOURT. — En 1806, 66 hab. ; en 1836, 113 hab. ; en 1896, 79 hab. A 3,500 mètres est du clocher de Beaumont. L'étang situé sur le chemin de Châteaucourt à Pierrelitte à 3,200 mètres nord-est de Beaumont, a une longueur de 22 mètres, sur une largeur moyenne de 50 mètres ; il donne naissance au ruisseau de Châteaucourt, qui se jette dans la Maude, près de la limite territoriale de Royère (Creuse), après un cours de 2,180 mètres (Grignard).

Il y a dans ce village une maison du xvi^e siècle, propriété jadis de la famille de Pichard.

COUFEIX (LE). — En 1806, 16 hab. ; en 1836, 16 hab. ; en 1896, 12 hab. A 1,300 mètres sud-est de Beaumont.

FUMOUSE. — En 1806, 35 hab. ; en 1836, 68 hab. ; en 1896, 46 hab. A 2,300 mètres sud est du clocher de Beaumont. On y voit une vieille maison du xvi^e siècle. Les registres paroissiaux de Beaumont citent en 1740, comme notables bourgeois de ce lieu, Mercier (Louis) et Vassivière (Jeanne) son épouse, et en 1781, Brunerie (Etienne), aussi bourgeois du dit lieu.

HIVERNAUD. — En 1806, 28 hab. ; en 1836, 30 h. ; en 1896, 29 hab. A 2,500^m est du clocher de la commune.

MAZEAU (LE). — En 1806, 14 h. ; en 1836, 11 hab. ; en 1896, 8 hab. A 2,200^m sud de la commune.

NERGOUT. — En 1806, 40 hab. ; en 1836, 47 h. ; en 1896, 40 hab. A 3,700^m nord-nord-est du clocher de Beaumont.

PERT. — En 1806, 48 hab.; en 1836, 52 hab.; en 1896, 74 hab. A 2,200^m sud de Beaumont.

PIERREFITTE. — En 1806, 39 hab.; en 1836, 63 hab.; en 1896, 50 hab. A 2,700^m nord-nord-est de Beaumont. Imposantes masses de pierres.

PRADOUX. — En 1896, 14 hab.

THERNES (LES). — En 1806, 34 hab.; en 1836, 36 hab.; en 1896, 29 hab. A 2,500^m sud-sud-est du clocher de Beaumont. — Sur les registres paroissiaux, en 1673, il est fait mention de M^e Jean Comte des Ternes, notaire, et en 1736 d'un sieur Alexis Thiveau, bourgeois du dit lieu.

VAREILLE (LA). — En 1806, 14 hab.; en 1836, 17 hab.; en 1896, 16 h. A 1,800^m est de Beaumont.

VARLIETTE (LA). — En 1806, 10 hab.; en 1836, 12 hab.; en 1896, 8 hab. A 1,700^m est de Beaumont.

VASSIVIÈRE. — En 1806, 36 hab.; en 1836, 27 hab.; en 1896, 10 hab. Près de la limite territoriale de Royère (Creuse) et près de la rive gauche de la Maude; à 4,000^m nord-est de Beaumont.

VICHEZ. — En 1806, 61 hab.; en 1836, 75 hab.; en 1896, 100 hab.; A 500^m sud-est de Beaumont. Ce gros village possédait jadis une chapelle sous le vocable de Saint-Pierre. En 1692, mention sur le registre paroissial d'Arnaud Comte, notaire, demeurant au dit lieu.

VILLATTE (LA). — En 1806, 11 hab.; en 1836, 16 hab.; en 1896, 16 hab. A 2,200^m est du clocher de Beaumont.

VILLEMOUJEANNE. — En 1806, 36 hab.; en 1836, 21 hab.; en 1896, 10 hab. A 1,600^m sud du clocher de Beaumont. Ancien fief relevant de la baronnie du Leyris et ressortissant au premier degré à la juridiction haute, moyenne et basse de la susdite baronnie, et au deuxième degré, en appel, à la sénéchaussée de Montmorillon. Le présidial de Guéret connaissait de certaines causes, et au dessus jugeait souverainement le Parlement de Paris.

Parmi les seigneurs et propriétaires de ce lieu, citons : en 1633, Jean de Vaux ; en 1774, M^e Psalmet Gaultier du Marache, écuyer, seigneur de Villemoujeanne, conseiller du roi, président trésorier de France au bureau des finances de la généralité de Limoges. (*Voy. Registres du greffe de la châtellenie du chapitre d'Eymoutiers; et Z. Toumieux, La Baronnie du Leyris.*)

VIROLLE (LA). — En 1806, 27 h.; en 1836, 47 hab.; en 1896, 29 hab. A 1,100^m est du clocher de la commune.

BUJALEUF

D'après le recensement de 1896, la commune de Bujaleuf renferme 2,513 habitants; elle occupe de ce chef le second rang et vient après celle d'Eymoutiers. En 1836, elle avait, y compris Cheissoux, 1,968 habitants, dont 583 garçons, 476 filles, 383 hommes mariés, 371 femmes mariées, 58 veufs et 97 veuves. En 1806, non compris Cheissoux qui n'était pas de la commune, on y comptait 1,269 habitants, savoir : 209 garçons, 314 filles, 319 hommes mariés, 319 femmes mariées, 41 veufs et 67 veuves; en outre, il y avait plus de 150 militaires sous les drapeaux.

La superficie de la commune est de 5,138 hectares.

Son budget pour 1897, tel qu'il a été approuvé par la Préfecture, se décompose comme il suit :

Recettes ordinaires.....	5.848 29
Recettes extraordinaires.....	3.494 45
Total.....	9.342 74
Dépenses ordinaires.....	6.057 33
Dépenses extraordinaires.....	3.285 41
Total.....	9.342 74

Le principal des contributions directes est ainsi établi :

Contribution foncière	} propriétés non bâties.....	5.208 "
		538 "
"	personnelle et mobilière.....	1.183 "
"	des portes et fenêtres.....	709 "
"	des patentes.....	682 55
Total.....		8.320 55

Le centime vaut 83 fr. 20; le produit des centimes ordinaires et extraordinaires est de 4,665 fr. Le montant de la dette en capital au 31 mars 1895 est de 52,886 fr. Ses biens communaux ont une superficie de 159 hectares 32 ares 36 centiares.

Cette commune a beaucoup dépensé pour ses écoles; sans parler des dépenses extraordinaires pour remboursement d'emprunt contracté de ce chef, les dépenses ordinaires pour les dites écoles s'élèvent à 490 fr.; l'assistance médicale figure aux dépenses ordinaires pour 300 fr. 06 c.; les permis de chasse lui rapportent 210 fr.; après Eymoutiers et Peyrat, c'est la commune qui a le plus de chasseurs, sans parler bien entendu des braconniers dont il nous serait bien difficile de faire la statistique.

Situé sur le plateau qui domine les bassins de la Vienne et de la Maude, sur le chemin de grande communication n° 14 de Laurière à Meymac, et à 4 kilomètres environ de la station de Châteauneuf-Bujaleuf sur la ligne de Limoges à Clermont, Bujaleuf est à 12 kilomètres nord-ouest d'Eymoutiers (1) et à 33 kilomètres est de Limoges (Grignard).

La foire s'y tient le dernier lundi de chaque mois et la frairie le dimanche de la saint Martin.

Aujourd'hui du doyenné d'Eymoutiers et de l'archiprêtré de Limoges, Bujaleuf était avant la Révolution un prieuré-cure régulier dans l'archiprêtré de Saint-Paul, à la présentation du prieur de Saint-Léonard, sous le vocable de saint Martin de Tours. Le Père Bonaventure de Saint-Amable parle du prieuré-cure de Sainte-Marie de Bugaloux, bénéfice appartenant, dit-il, à la nomination du prieur et du chapitre de Saint-Léonard de Noblac (B., p. 193).

D'après Nadaud (*Pouillé*), Bujaleuf ou Busaléon, avec le mas de Drulhas, en 1195, *Bucca leonis*, de *Bugolonis*, avait 1,300 communicants ; ce bénéfice payait 338 livres de décimes ; c'était une cure régulière ayant pour patron saint Martin de Tours ; elle se trouvait dans l'archiprêtré de Saint-Paul et celui qui nommait à ce bénéfice, le collateur, était le prieur de Saint-Léonard ; il fit des nominations en 1562, 1564, 1577, 1578, 1582 et 1767. L'abbé Nadaud ajoute qu'une vicairie fondée dans la chapelle du château fut augmentée par... de La Regondie, femme en troisièmes noces de noble Jean de Maumont, seigneur de Pontfeuille et du Chaslard, et ce, le 10 mars 1644. Le continuateur de Nadaud, l'abbé Legros nous dit aussi qu'on y comptait autrefois 1,300 communicants, mais que l'Indicateur de 1771 n'en met que 1,200. Cette cure, ajoute-t-il, est nommée ailleurs le prieuré-cure de Saint-Martin de Bujaleuf ; elle est possédée par un chanoine régulier de l'ordre de Chancelade.

Quant à l'ancienne circonscription financière, les collectes de Bujaleuf relevaient de l'élection de Guéret et de la généralité de Moulins ; aujourd'hui la commune dépend de la perception de Peyrat-le-Château.

Dans l'ordre judiciaire, elle ressortissait anciennement à la justice seigneuriale laïque du Chalard et Bujaleuf sur laquelle nous reviendrons plus loin ; c'était le premier degré. Les sénéchaussée et siège présidial de la Marche établis à Guéret connaissaient des appels et de certaines causes. On appliquait le droit coutumier et la Cour suprême était le Parlement de Paris.

(1) Sur la carte du service vicinal, distance à vol d'oiseau, 11 kilom ; distance légale indiquée par l'*Almanach limousin* : 15 kilom.

Depuis la grande Révolution qui a simplifié tant de rouages, point n'est besoin de rappeler aux plaideurs modernes quel est leur ressort judiciaire.

Il faut cependant reconnaître que si la justice seigneuriale du Chalard et de Bujaleuf était jadis à meilleure portée des justiciables qu'aujourd'hui la justice de paix d'Eymoutiers, ces mêmes justiciables se trouvaient anciennement plus éloignés des sénéchaussée et présidial de Guéret que de nos jours des tribunaux et cour de Limoges.

Sous la période révolutionnaire, Bujaleuf, du canton de Peyrat, était dans le ressort du tribunal de district établi et siégeant à Saint-Léonard.

Cette commune possède à son chef-lieu une église, un presbytère, des écoles, un bureau de poste, une recette-buraliste, une brigade de gendarmerie composée de cinq hommes, y compris le brigadier.

La population agglomérée dans le bourg a atteint, en 1896 (dernier recensement), le chiffre de 584 habitants ; en 1836, on en comptait 212 et, en 1806, 144 seulement.

L'église. — Son architecture est simple ; on peut cependant y trouver un léger mélange des styles roman et ogival ; elle fut construite, si Grignard ne se trompe pas, au ^{xii}^e siècle ; mais, plus tard, elle fut restaurée. Le patron, saint Martin, a sa bonne fontaine près du bourg. A l'intérieur de cette église, on remarque un chemin de croix et un vitrail aux armes de la famille de Bony, donatrice. Des quatre chapelles latérales, l'une à droite du maître-autel est dédiée à saint Amable, l'autre à gauche à Notre-Dame. La première a appartenu longtemps à la famille Dubois qui y avait son banc et son tombeau, comme nous l'indiquent les registres de la paroisse ; la seconde à la famille Soumy avec son banc et son tombeau.

Liste des prieurs, curés, vicaires et prêtres, d'après les registres paroissiaux qui remontent à 1613 : 1613. Dumont (Antoine), vicaire. — 1618. Durouveyra ou Durouveyx (Vincent), vicaire pendant 23 ans, mourut à Bujaleuf le 29 octobre 1649, dans sa cinquantième année et fut enseveli le lendemain dans les tombeaux de ses prédécesseurs au cimetière de Bujaleuf.

BARDOULAT (Léonard), bachelier en théologie, prieur de Bujaleuf en 1623, chanoine du chapitre d'Eymoutiers, mourut en cette ville le 25 février 1653. Son registre paroissial qui est de tous le plus intéressant et le plus riche en chroniques, mérite d'attirer notre attention. Écoutons le prieur Bardoulat rendant compte de la visite pastorale que fit au ^{xvii}^e siècle à Bujaleuf, l'évêque de Limoges :

« Monseigneur l'illustrissime et reverendissime messire François de La Fayette, evesque de Lymoges, partit de son palais episcopal pour faire sa visite le 22 juin 1648 jour de lundy et arriva le mesme jour en la ville de Saint-Léonard, accompagné de Monsieur Saige, abbé de Bœuf, son official et grand vicaire, ses deux aumosniers messieurs Vauselle et Forgel, le sieur Landry son es-cuyer, le s^r de Saint-Simon son secrétaire, le s^r de Beaulieu son maistre d'hostel, et le reste de son train digne de sa grandeur. Il séjourna jusqu'au sabmedy suyvant 27 au mois susdit, en laditte ville, où il confirma environ quatre mille personnes, durant son séjour. Et partit le sabmedy matin pour venir passer en ce lieu de Bujaleuf où il s'arresta assez longtemps, puisqu'il y confirma cinq cents personnes au moins tant de l'un que de l'autre sexe, visita notre église et fit certaines ordonnances pour la décoration d'icelle, que nous mettrons en leur lieu, Dieu aydant. Après, sur les quatre heures du soir il partit d'icy et arriva en sa ville d'Emoustiers, accompagné de Messieurs les prevost et chanoines de l'Eglise collégiale dudit lieu et de bon nombre des habitants de la ditte ville qui tous l'estoient venu prendre et saluer en ce lieu de Bujaleuf. Il arriva entre six et sept heures à Emoutiers et jusqu'au vendredy suyvant qu'il en partit pour se rendre à Treygnat, c'estoit le 3 juillet. Il ne perdit pas un jour sans donner le saint sacrement de confirmation et croit-on qu'il en fut confirmé tant de la ville d'Emoutiers que des paroisses circonvoisines environ neuf mille personnes ; j'en suis tesmoing pour y avoir quasi toujours assisté ; je me rendis icy pour advertir mon peuple de se rendre audit lieu d'Emoutiers les jours suyvants pour se faire confirmer et voici qu'il s'en confirma icy ou à Emoutiers de notre paroisse plus de seize cents. Dieu veuille que la reception d'un si saint sacrement les fasse tous selon son cœur et à moy la grâce de les saintement instruire et servir de bon exemple. Signé : BARDOULAT, prieur de Bujaleuf. » — Jubilé. « Le 26 juillet 1648, jour de Sainte-Anne et de dimanche, nous avons faict ouverture du grand jubilé universel concédé par N. Saint Père le Pape Innocent X. La procession générale fut faicte la matinée immédiatement après la grande messe à laquelle assistèrent environ soixante petits enfants tous diversement coronnez et revestus à qui mieux mieux chantants les litanies de la Sainte-Vierge, marchants deux à deux sous l'estendart de la croix et autres petites bannieres faconnées à leur mode. Suyvoit après notre croix parroissiale, avec nos clercs, mon vicaire et moy suyvis au moins de deux mille personnes toutes de notre bergerie et tant de l'un que de l'autre sexe. Durera le dit jubilé jusqu'au neufviesme d'aoust inclusivement. Signé : BARDOULAT, prieur de Bujaleuf. »

Nous lisons sur le registre que le même prieur refuse vers cette époque, comme marraine, une dame noble à cause de sa religion P. R. (prétendue réformée).

Ailleurs il note qu'on lui a apporté un enfant du moulin de Villejoubert, paroisse de Saint-Denis, pour qu'il reçut par nécessité le baptême. On n'avait pu passer la rivière pour aller à Saint-Denis, paroisse de l'enfant, à cause du débordement des eaux ; le courant de la rivière y ayant emporté le bateau dans lequel on avait l'habitude de passer. Quand notre prieur baptise un enfant naturel il a soin d'ajouter à la suite du nom de la mère qui est connue : *cujus dubitatur si dicta N. habeat virum...* ou encore : « faut noter que la dite N. mère du baptisé nous a promis de mettre au plus tôt sa conscience en repos touchant son prétendu mariage. »

Enfin, nous relevons l'acte de baptême suivant : « 1630. 16 janvier, a été baptisé Léonard, fils de Noble Gautier de La Saigne, s^r de Bellabre et de damoiselle Jacqueline de L'Hermite ; et l'ont tenu dessus les saints fonts de baptême noble François L'Hermite, s^r de Chassat et damoiselle Marguerite Dubois, femme de noble Léon L'Hermite, s^r de La Ribière. Nota que le baptisé est né du quinzième du courant. Signé : François L'ERMITE, parrain, et M. Dubois, marraine. »

1630. Gabriel RUBEN, reçu prieur de Bujaleuf le 29 septembre 1630. D'une ancienne et brillante famille d'Eymoutiers, Gabriel Ruben naquit dans cette ville. Il y fut, comme ses frères Jean-Germain et Jacques, chanoine de la collégiale. Docteur en théologie, il devint plus tard théologal du chapitre d'Eymoutiers et avait reçu auparavant en legs, de son oncle Jean Ruben, aussi théologal, et décédé en 1631, toutes ses prédications, collections et tous ses manuscrits. Il fut pourvu de plusieurs bénéfices : nommé curé de Saint-Pierre-Château, l'une des anciennes paroisses d'Eymoutiers, on le trouve en 1638 prieur de Villeneuve après avoir été prieur de Bujaleuf.

Sur le registre de cette paroisse (1633-1669) qui malheureusement a été mutilé en maints endroits, on lit : « Extraict des mariages qui se sont faicts dans cette esglise parrochiale de Bujaleuf ou ailleurs du consentement et permission de vénérable messire Gabriel Rubent, prieur de Bujaleuf soubz signé, reçu prieur le 29 septembre l'an mil six cent cinquante. » Plusieurs des actes y contenus sont revêtus de sa signature. Mais en 1638, 24 septembre, on trouve un acte signé : Gabriel Ruben, prieur de Villeneuve. Il avait pour vicaire à Bujaleuf, Martin Dubois, qui succédera à son frère Jacques Ruben au prieuré-cure de Bujaleuf.

Après la notice consacrée à la mémoire de Gabriel Ruben par M. le chanoine Arbellot, nous n'apprendrons rien de nouveau en

rappelant que Gabriel Ruben fut un célèbre prédicateur dont la renommée s'étendit bien au-delà de sa ville natale et de sa province ; qu'il fut recherché pour annoncer la parole de Dieu dans plusieurs églises et cathédrales de France et qu'il eut dans le P. Lejeune tout à la fois un maître et un ami dévoués. Gabriel Ruben était supérieur de la maison de l'Oratoire à Limoges quand il mourut le 14 février 1693. Signalons une vie inédite de Ruben qui est en la possession de M. l'abbé Monique.

En 1656, Jacques RUBEN, frère du précédent, est prieur de Bujaleuf. Comme lui il était originaire d'Eymoutiers où il naquit en 1625. Après la mort du P. Lejeune, il entra avec son frère Gabriel dans l'ordre de l'Oratoire. Il mourut en 1688 et fut enseveli auprès du P. Lejeune dans l'église de l'Oratoire de Limoges (Arbellot).

Du registre paroissial tenu par Jacques Ruben nous extrayons ce qui suit :

1664. « Le 19 mois de mars N... mourut de mort soudaine sans confession ayant passé tout le jour qui estoit feste du glorieux saint Joseph en desbauches... à quoy il estoit habitué... il avoit négligé de ouïr la sainte messe... Ayant ainsi finy sa vie sans tesmoignage de repentance on lui refusa la sépulture ecclésiastique... le tout se fit par le conseil et advis de M. l'official... du séminaire de Lymoges ; les dicts statuts de M. de Lymoges l'ordonnant ainsy. » — 1^{er} août.

1666. Martin Dubois, prêtre de la paroisse de Roziers-Saint-Georges, succéda à Jacques Ruben après avoir été son vicaire et celui de son frère. Il fut nommé prieur de Bujaleuf en 1666 comme nous en avons la preuve par les registres paroissiaux et aussi par une inscription qui peut se lire encore de nos jours sur une pierre de l'ancienne maison priorale du dit lieu.

Né en 1640, Martin Dubois, après avoir été prieur-curé de Bujaleuf, fut choisi pour être le Directeur des religieuses de la Visitation de Limoges et demeurait à la maison curiale de Saint-Maurice de la Cité. En 1705 il fit donation à l'hôpital de Limoges d'une somme de 2,500 livres, plus de diverses rentes constituées montant en capital à la somme de 475 livres, plus de diverses autres créances à lui dues. (On en trouvera l'énumération dans l'*Inventaire des archives hospitalières de la Haute-Vienne*, par M. Alfred Leroux, archiviste du département : Hôpital de Limoges, série B, 1,496,525). Il mourut à Limoges le 8 janvier 1713. Voici son extrait mortuaire que nous avons copié sur le registre de la paroisse Saint-Michel-des-Lions :

« 1713. 8 janvier. — Le huitième janvier mil sept cent treize est décédé dans cette paroisse, M. Martin Dubois, prêtre, directeur des dames religieuses de la Visitation, âgé de soixante-treize ans

et transporté dans l'église desd. dames relig. pour y être enterré, après avoir reçu les sacrements dans sa maladie. Signé : CHABROL, vicaire. (Registre paroissial de Saint-Michel, GG, n° 116. Archives de la ville de Limoges).

Suit copie du texte du reçu des frais funéraires que nous avons trouvé dans nos papiers de famille :

« J'ay reçu de M. Dubois la somme de soixante neuf livres douze sols six deniers, que j'ay employé à la distribution des frais funèbres de feu M. Martin Dubois, prêtre et directeur des dames religieuses de la Visitation, dans l'église desquelles il a été enterré. A Limoges, le huitième janvier mil sept cent treize. CHABROL, vicaire de Saint-Michel. »

Comme il résulte des registres paroissiaux de la cathédrale de Limoges, le souvenir de Martin Dubois fut fidèlement conservé par les vicaires de Saint-Etienne qui portaient son nom et étaient de sa famille.

Parmi les morts accidentelles enregistrées par le prieur Dubois, nous relevons les suivantes :

1666. 24 janvier, fust enseveli un petit du papetier de Fleyx qui s'est trouvé noyé sous le village du Rouveix (?).

1668. 26 octobre. Enterrement de Pierre Friquet du bourg qui fut tué par un arbre.

1673, 20 novembre. A été enseveli Jehan de la Cause, du village du Mazeau, lequel mourut de mort soudaine un quart d'heure après être sorti du confessionnal dans le temps de notre jubilé. Signé : J. RUBEN, ancien prieur de Bujaleuf et Dubois, prieur.

1674, 29 juillet. Enterrement d'un homme lequel tomba d'un cerisier et se tua.

1694, 23 février. Enterrement d'un pauvre étranger inconnu, de passage; fut surpris d'une maladie soudaine dans le village du Mazeau, qui lui ôta toute connaissance et usage des sens; il mourut le même jour sans pouvoir se confesser.

1697, 2 janvier. Enterrement dans le cimetière du bourg de Cheyssou d'une femme qui était allé voir ses parents à Cheyssou et y mourut d'un catarrhe ou apoplexie.

1699, 16 mars. Enterrement d'un jeune garçon âgé d'environ 18 ans trouvé mort dans le bois du Chalard.

Suit une petite chronique de faits divers : En 1636, 20 décembre, fut enseveli Léonarde, veuve de feu Jeantau de Malaval, âgée d'environ cent ans.

1669, 5 février. Mariage d'un garçon âgé de quinze ans avec une fille âgée de treize ans.

1669, 26 février. Bénédiction nuptiale donnée à un garçon de trente ans et à une fille de quatorze ans.

1672, 24 mars. A été enseveli à Limoges, dans l'église des filles

de la Providence, demoiselle Gabrielle de Maumont, veuve de feu Marc-Antoine de Villegouleix en son vivant s^r de Breix.

1680, 15 juillet. Vu la dispense accordée par Monseigneur l'évêque de Limoges, datée du 3 juillet 1680 à Léonard des Bourbons, dit Toussaint, et à Marie Duprat qui s'étaient mariés il y a environ un an après avoir fait publier les bans et gardé toutes les cérémonies ordinaires ordonnées par l'église, publiquement et à la bonne foi, sans avoir découvert aucun empêchement canonique, et quelques jours après leur mariage, ayant découvert un empêchement de consanguinité au troisième degré, s'étaient séparés et étant pauvres et dans l'impuissance de recourir au saint siège pour avoir dispense du dit empêchement, avaient eu recours à Monseigneur l'évêque de Limoges, lequel les ayant dispensés dudit troisième degré de consanguinité, ils ont été conjoints en mariage en notre église selon les formes ordinaires de l'Eglise.

1682, 10 mai. Baptême de Françoise. Le parrain et la marraine m'ont dit être fille de X... et de X... femme de X... qui fut envoyé aux galères il peut y avoir onze ans.

1683. Le second jour du mois de mai a été ensevelie dame Jeanne-Josephe, dame du Chalard, qui avait mené une vie bien sainte, aussi mourut-elle de même. Ont assisté à sa mort plusieurs personnes de qualité et plusieurs gens du commun. Madame du Chalard mourut le 1^{er} mai 1683.

1687, 10 février. Mariage de Pierre Bourdicaud, s^r de Fougcoles de la paroisse de Saint-Pierre-Château avec Anne de La Saigne, demoiselle d'Auliat de cette paroisse. Ils ont été conjoints en mariage en la chapelle de Boisvert, de cette paroisse, par la permission de Monseigneur par M. le curé de Peyrat. Témoins : Antoine de Maumont, écuyer et seigneur du Chalard, et Léon de La Saigne, écuyer et s^r du Mazeau.

1691, 20 août. Mariage entre noble Emmanuel de Châteauneuf, seigneur du Chalard, de la paroisse de Peyrat, et Catherine de Flottes, dame de Belabre. Ils ont été conjoints en la chapelle de Boisvert. Témoins : Guy de Flottes, seigneur de Bonnat, et Jean Duprat.

1698, 10 mars. Baptême de Marguerite, fille de Marthe, habitant à présent au village de Villemonteix, laquelle a déclaré en présence de plusieurs personnes que cette fille était et appartenait à J. T. fils, de la ville de Saint-Léonard, laquelle Marthe demeurait servante chez le père du dit J. T.

1700, 20 juin. Baptême d'Antoine-Joseph-Augustin, fils de Marc-Antoine de Maumont, écuyer, seigneur du Chalard, et de dame Louise Poylevé. Né le 19. Parrain, un pauvre nommé Jean, et marraine Marguerite Defunet, pauvres habitans du présent bourg.

De 1655 à 1669, sur 1,200 baptêmes, voici le nombre des prénoms usités :

Prénoms masculins : Léonard, 219; Jean, 89; Pierre, 48; François, 42; Antoine, 35; Martial, 25; Martin, 21; Jacques, 11; Guillaume, 9; Maureil, 7; Blaise, 7; Joseph, 7; Julien, 7; Gabriel, 7; Louis, 6; Etienne, 5; Henry, 5; Barthélemy, 5; Paul, 4; Philippe, 4; Vincent, 4; Georges, 4; Pardoux, 3; Laurent, 3; Gautier, 3; Léon, 3; Germain, 3; Denis, 2; Maurice, 2; Geoffroy, 2; Marc-Antoine, 2; Annet, 1; Bonnaventure, 1; Noël, 1; Charles, 1; Claude, 1; Juille, 1; Psalmet, 1; Léonet, 1; Gilles, 1; Nicolas, 1; Mathieu, 1; Grégoire, 1; Guillien, 1. Total : 607.

Prénoms féminins : Marie, 165; Anne, 96; Jeanne, 69; Catherine, 52; Léonarde, 47; Marguerite, 41; Françoise, 37; Madeleine, 25; Thérèse, 9; Marthe, 8; Gabrielle, 6; Peyronne, 5; Paule, 4; Antoinette, 3; Elisabeth, 3; Isabeau, 2; Claude, 2; Maureille, 2; Valérie, 2; Hélène, 2; Marcelle, 2; Légère, 1; Jeanne-Josephte, 1; Martiale, 1; Louise, 1; Michelle, 1; Philippe, 1; Mariane, 1; Juliane, 1; Jacqueline, 1; Martine, 1; Pétronille, 1. Total : 593.

A cette époque, sur quatre cents actes environ, nous relevons à peine trente signatures. Les autres personnes ont déclaré ne savoir signer de ce interpellés. Il peut se faire aussi qu'on se soit contenté d'étendre la formule ordinaire et qu'on ait négligé d'y faire apposer la signature des parties sachant signer. Nous laissons le lecteur juge.

1704-1747. LABICHE, prieur, avec les vicaires dont les noms suivent : 1704, Desegonzat; 1709, Batier; 1711, Garat; 1716, Laudin; 1730, Brunet, qui sera son successeur; 1737, Baralier; 1741, Corneille.

Le prieur Labiche décéda à Bujaleuf le 29 avril 1748 dans sa soixante-quatorzième année.

Son registre relate les inondations de la Vienne en 1728 et 1747 dans la paroisse de Saint-Denis-les-Murs, qui l'ont obligé à faire une partie du service de cette paroisse, car dans certains villages, notamment à Villejoubert, les gens ne pouvaient se rendre à l'église de la dite paroisse.

1716, 8 décembre. Enterrement dans le cimetière de notre paroisse d'un soldat qui fut trouvé le dit jour noyé dans la rivière de Vienne tout auprès du village de Bazenant de notre dite paroisse. Il nous a paru catholique par les attestations des confesseurs qui l'auraient confessé, l'une du 2 décembre 1714 signée F. Paulinus... et l'autre du 14 avril 1715 signée : Ignatius Mikel, s. j.

1747-1767. BRUNET, prieur; Marboutin, vicaire.

Le prieur Brunet décéda le 9 janvier 1767 à l'âge de soixante-trois ans et fut enseveli le lendemain dans le chœur de l'église. Voici son acte de décès :

« 1767, 10 janvier. A été inhumé dans le chœur de l'église de Saint-Martin de Bujaleuf, vénérable messire Jean Brunet, prieur-curé de la susdite paroisse décédé hier au soir, muni de tous les sacrements, âgé environ de 63 ans. A son convoi ont assisté : MM. Messires Léonard Devaud, prêtre chanoine de Lartige ; François Dalesme de Plantadis, prieur-curé de Champnétery ; François Fressinaud, prêtre vicaire de l'église collégiale de Saint-Léonard ; Jean Ruben, prêtre prieur curé de Saint-Maureil.

Signatures autographes : de Ruben, Dalesme de Plantadis, Meilhac, curé de Saint-Priest-Palus, Champeaux, curé d'Augne, Fressinaud, Marboutin, vicaire de Bujaleuf, Faucher, Lafont, chanoine de Saint-Léonard, prêtre commis. »

1755. A la fin du cahier on lit : « Je déclare avoir publié pendant quatre fois l'année la déclaration d'Henry second touchant les femmes de mauvaise vie qui cachent leurs grossesses. En foi de quoi j'ai signé. » Signé : BRUNET, prieur de Bujaleuf.

1767. GUITHON, chanoine régulier, prieur.

1771. Guithont, vicaire.

Nous lisons sur le registre en 1791 :

« 1791, 2 février. Aujourd'hui J.-B. Guithon nous aurait dit, à l'issue de la messe, parlant tant pour lui que pour M^r Lafond, que pour se conformer au décret de l'Assemblée nationale, tendant à ce que MM. les ecclésiastiques fonctionnaires seraient tenus à prêter le serment auquel ils sont assujettis par l'art. 39 du Décret du 13 juillet dernier et réglé par les art. 21 et 38 de celui du 12 du même mois concernant la constitution civile du clergé. En conséquence ils ont requis M^{rs} les officiers municipaux de vouloir se trouver à la salle où ils ont accoutumé de tenir leurs séances. Où étant ils auraient trouvé la personne de Léonard Fargeaudou, 1^{er} échevin faisant les fonctions du maire absent, et s^r Amable Dumont et s^r Louis Labesse, aussi échevins, qui auraient reçu la présente déclaration aux fins de la dite prestation de serment être faite par les susnommés dimanche prochain. En foi de quoi tant le dit s^r Guithon que le s^r Lafond ont signé avec nous. Suivent les signatures : de Guithon, prieur ; Lafont, vicaire ; Fargeaudou et Dumont, officiers municipaux.

» Aujourd'hui 6 février 1791, à l'issue de la messe paroissiale de Bujaleuf, les s^{rs} Guithon et Lafont se sont présentés en présence de M^{rs} les officiers municipaux notables et fidèles de la dite paroisse et pour se conformer au décret de l'auguste Assemblée nationale du 27 novembre 1790.....

En conséquence, en présence de la susdite assemblée, ils ont levé la main à Dieu et juré de veiller avec soin sur les fidèles qui leur

sont confiés, d'être fidèles à la nation, à la loi et au roi et de maintenir de tout leur pouvoir la Constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le roi...

Signatures: de Guithon, prieur, Lafont, vicaire, Fargeaudou, Dumont, offic. mun. et Labesse, offic. mun.

Avant de continuer la liste des curés de Bujaleuf jusqu'à nos jours, voici quelques noms de prêtres qui nous ont été fournis par les registres paroissiaux et que nous n'avons pu placer plus haut :

1629, de Verthamond, prêtre-visiteur ; 1644, Guitard de La Borie, curé de Roziers, prêtre-visiteur ; 1650, Peyras, vicaire de Bujaleuf ; 1654, Decous, vicaire ; Lacour vicaire ; 1767, Denaud, vicaire-régent ; de Laboissade, Roger, vicaires ; 1768, Dumont, prêtre ; 1770, Debruxelles, prêtre-commis ; 1774, Soumy, Tandeau, prêtres commis ; Aubusson Duprat, vicaire ; 1775, Duchesne, vicaire ; 1778, Linaud, Fourest, vicaires ; 1779, Volondat, vicaire ; 1780, Thomas, Fourest, prêtres commis ; Labussière, vicaire ; 1781, La Serre, Recoquillet, chanoine ; Fraisseix, vicaire de Masléon, prêtres commis ; 1782, Heyraud, vicaire ; 1783, Coutisson, vicaire ; 1784, l'abbé Soumy (de passage) ; 1785, Soumy, curé de Vedrenas, Delafont, vicaire ; 1786, Soumy, prieur, curé de Saint-Moreil.

Les curés depuis la Révolution sont : 1803, Guithont ; 1819, Raymond ; 1871, Mondon ; 1877, Boisgeaud ; 1881, Pailher ; 1894, Bonnetaud.

Vu le nombre de prêtres qui nous est révélé par les registres, nous ne serions pas surpris qu'il y ait eu une communauté de prêtres dans la maison priorale de Bujaleuf.

Les confréries. — Comme dans d'autres localités, il y avait à Bujaleuf des confréries. Les registres paroissiaux mentionnent en 1614 : la confrérie de M^{me} Sainte-Catherine ; les dignitaires sont : le roi, la reine, le connétable ; ces dignités sont adjudgées pour de la cire bouillie et au plus offrant et dernier enchérisseur ; — la confrérie du précieux corps de N. S. J. C., avec les mêmes grades que ci-dessus et en outre ceux de porteurs du pavillon, au nombre de quatre ; — la confrérie de M. Saint-Martin, patron de la paroisse, dont les dignitaires sont : le roi, la reine, le connétable, le lieutenant du roi, le porte-épée, le porte-enseigne, le porte-étendard, le fou et le mignon du roi.

Nous trouvons aussi la confrérie de Notre-Dame ; — plus loin en 1624, celle de M^{me} Sainte-Catherine ; la dignité de reine est adjudgée à une femme ; — la confrérie de M. Saint-Roc, avec les dignités déjà mentionnées et en plus celles de porte-image et porte-torche de M. Saint-Roc ; chaque adjudicataire fournit caution ; — enfin en 1631, celle de la Fête-Dieu, et en 1731, celle du Saint-Rosaire.

Les seigneurs de Bujaleuf et du Chalard. — Bien que les matériaux nous aient été fournis en abondance par les registres paroissiaux de Bujaleuf, nous ne pouvons entreprendre ici la généalogie de ces seigneurs. Il eut fallu en outre compulsier les papiers de ces grandes familles, ce que nous n'avons pas essayé et ce qui appartient à des généalogistes plus compétents que nous.

Nous dirons cependant ici, qu'il y avait un château à Bujaleuf et un château au Chalard ; celui-ci beaucoup plus important que le premier. Le *Nobiliaire du Limousin* (t. I, p. 272) cite pourtant un Aimeric de Bujaleuf et son fils Andoin qui vivaient avant 1238.

En 1260, le prieur de l'Artige avait des biens dans la paroisse de Bujaleuf ; il avait des droits sur plusieurs tènements, et en 1372 sur les seigneuries de Bujaleuf et du Chalard, avec des droits sur la dime que prenait, en la paroisse de Bujaleuf, le curé de Roziers-Saint-Georges. (A. Leroux, *Invent. des Arch. dép.* Fonds de l'ancien collège de Limoges, D. 1026).

Avant la Révolution le château de Bujaleuf est mentionné sur les registres paroissiaux.

Quant au château du Chalard, le P. Bonaventure de Saint-Amable dit qu'en 1590 les royalistes s'y seraient cantonnés. (B. p. 804). — Grignard prétend qu'il fut construit vers la fin du xv^e siècle. Sur ce point nous donnons les appréciations de Grignard sous bénéfice d'inventaire.

Nous savons qu'il a appartenu à la famille de Maumont. Nous avons recueilli les noms de quelques-uns de ses membres sur les registres de la paroisse depuis 1613.

En 1641 nous trouvons noble Jean de Maulmont, écuyer, seigneur de Pontfeuille et du Chalard.

1647, 4 septembre. Nota quod quarto septembris 1647 hora circiter 7^a et serotina, sacris fontibus inundata fuit filia Dⁿⁱ du Chaslard et Annæ de La Brousse, et nominavimus eam Ioannam Armandam : ceremonia subsecuta sunt ut infra : le 6 octobre 1647, jour de dimanche, a reçu les saintes cérémonies du baptême Jeanne Armande, fille de honorable Guy de La Regondie, seigneur de Bujaleuf et de d^{lle} Anne de La Brousse. Parrain : noble de Maulmont, s^r de Bourdelas, fils à M. de Ponfeuille, et marraine nommée et destinée, très noble Jeanne Armande, fille unique de très haut et très puissant Monseigneur le comte de Schomberg, maréchal de France en son vivant ; et en l'absence de la dite Jeanne Armande, d^{lle} Gabrielle de Maulmont, femme de M. de Breix, a représenté la susdite Jeanne Armande.

En 1654, noble Charles de Maumont, s^r du Chalard se marie le 1^{er} novembre avec Jeanne Josephite de La Regondie, fille à feu

noble Guy de La Regondie, sr du Chalard et d'Anne de La Brousse, dame de Bujaleuf et de Pontfeuille....

1683. Henry de La Regondie, écuyer, seigneur de Bujaleuf, époux de Louise de Luguët, dame de Bujaleuf.

1689. Noble Marc Antoine de Maumont, écuyer, seigneur du Chalard, époux de dame Louise Poyllévê.

En 1699 est mentionné un Joseph David, seigneur de Bujaleuf, habitant Limoges, et en 1703, Philippe de Châteauneuf, écuyer et seigneur du Chalard, époux de dame Marie de La Sagne.

En 1718 on trouve Antoine de Maumont, écuyer, seigneur du Chalard. Puis :

1735, 3 septembre. Parrain, messire Grégoire Benoit de Venteaux, seigneur de Bujaleuf, conseiller du roi, président trésorier de France, général des finances en la généralité de Limoges.

1736, 17 février. Baptême de Louis Antoine, fils de messire Ignace de Châteauneuf, écuyer, seigneur de Bellabre et du Chalard, et de dame Françoise de Maumont, né le 15 au château de Bellabre. Parrain : Messire Joseph-Augustin-Antoine de Maulmont, chevalier, seigneur du Chalard, et marraine, dame Louise de La Pommellie.

1736, 4 septembre. Décès et enterrement dans l'église, dans la nef, du côté droit en entrant de messire Gervais de Maumont, fils de messire Jean Léonard de Maumont, chevalier, seigneur du Chalard et de dame Marie Blondeau de Laurière ; âgé de 2 jours.

1737, 6 septembre. Baptême de Marie, fille de messire Jean-Léonard de Maumont, chevalier, seigneur du Chalard, et de dame Marie Blondeau de Laurière, née le 13 août même année. Elle avait été auparavant baptisée dans la chapelle du château du Chalard, par nécessité le 13 août. Parrain, messire J.-B. Poyllévê, prêtre prieur de Saint-Géral et chanoine de l'église cathédrale de Saint-Etienne de Limoges, et marraine, dame Marie de La Poméllie, qui a porté au nom de dame Marie Moulinier grand'mère.

1738, 5 août. Naissance et baptême le 7, de Madeleine-Elisabeth, fille de messire Jean-Léonard de Maumont, chevalier, seigneur du Chalard et de dame Marie Blondeau. Parrain, messire Martial Blondeau, marquis de Laurière, aïeul maternel, représenté par messire Léonard Devoyon, chevalier, seigneur de La Planche; marraine, dame Madeleine-Elisabeth de Verdilhac, épouse de messire Jean Devoyon, procureur du roi au bureau des finances de la généralité de Limoges.

1739, 3 octobre. Naissance et baptême le 6 de Marianne, fille à messire Jean-Léonard de Maumont, écuyer, seigneur du Chalard et de Bujaleuf, et de dame Marie Blondeau de Laurière, demeurant au château noble du Chalard. Parrain, messire J.-B. Guillon, seigneur

de La Villatte Billon, représenté par messire Jean Brunet, prêtre prieur de Bujaleuf, et marraine demoiselle Marianne Blondeau de Laurière, représentée par dame Marie Moulinier, grand'mère.

1761, 24 avril. Enterrement de Marie de Maumont, fille à messire Léonard de Maumont, écuyer, seigneur du Chalard, et de dame Marie de Laurière ; âgée de 18 mois. A été ensevelie dans le sanctuaire du côté droit en entrant dans les tombeaux du Chalard.

1763, 13 octobre. Naissance et baptême de Marie-Anne, fille de M^{re} Jean-Léonard de Maumont, chevalier, seigneur du Chalard, Bujaleuf, Augne et autres places, et de Marie Blondeau de Laurière. Parrain, M^{re} Léonard Blondeau, chevalier, seigneur de Laurière et autres places, officier aux gardes françaises, représenté par M^{re} Brunet, prêtre prieur de Bujaleuf, et marraine demoiselle Marie-Anne de Maumont.

1766, 28 janvier. Enterrement de Marie, fille à messire Jean-Léonard de Maumont..... et de Marie Blondeau de Laurière..... dans les tombeaux des seigneurs du Chalard.

1767, 13 janvier. Enterrement dans le chœur de l'église (décédée le 12) de Anne-Marie, fille de messire Jean-Léonard de Maumont, chevalier, seigneur du Chalard et Bujaleuf, et de dame Marie Blondeau de Laurière (âgée de six ans environ).

En 1781, nous relevons sur l'*Inventaire des archives de la ville de Limoges* (GG. 65) l'acte de sépulture suivant :

« 1781, 19 mai. Enterrement de Léonard-Jean de Maulmont, chevalier, baron du Chaslard, sr de Bujaleuf et autres lieux, époux de dame Marie Blondeau de Laurière, 54 ans. »

Nous trouvons encore dans l'*Inventaire des archives hospitalières de Limoges* (C. 16) : « 1781, 11 juillet. Enterrement de M. de Meaumont, seigneur de Bujaleuf, à Saint-Pierre. »

En 1789, 4 août, nous avons trouvé cette mention : « Investiture de lods et ventes et quittances faite par M^r Marc-Antoine de Maulmont du Chalard au profit de Maureil La Leymaude. »

D'après M. Champeval qui a exploré le chartrier de M. le comte Roger de Bony. Marc-Antoine de Maulmont, baron du Chalard, épousa en 1789 Jeanne Méricot de Sainte-Fère dont il eut Alexandrine de Maulmont qui, en 1813, donna sa main au comte Joseph de Bony.

Nous placerons ici un fait qui est rapporté par le *Limousin historique* (p. 22) :

« En 1594, des paysans soulevés sous le nom de Croquants s'étaient retirés à Bujaleuf avec leur capitaine que M^r de Chambrét, gouverneur du haut et bas Limousin, n'osa attaquer. »

La justice. — La juridiction du Chalard et de Bujaleuf. — Les juges et les officiers de justice. — Touchant cette juridiction seigneuriale laïque, nous n'avons pas trouvé de documents antérieurs au ^{xviii} siècle. Les registres paroissiaux la mentionnent seulement. Nous en avons extrait les noms suivants des juges, procureurs fiscaux ou d'office, procureurs, greffiers et notaires.

Les juges. — 1639, Bourdeyx (Joseph), procureur du roi à Saint-Léonard, avocat au parlement de Bordeaux et juge du Chalard; 1668, Dutour (Martial), juge du Chalard, habitant de la ville d'Eymoutiers; en 1673, il est qualifié de juge du bourg de Bujaleuf et en 1678 de juge du Chalard et de Bujaleuf. — 1698, Dumont (Martin) est encore en 1736 juge des juridictions du Chalard et Bujaleuf. D'abord notaire et procureur d'office près la dite juridiction, il épousa en premières noces, en 1680, Madeleine Dubois qui mourut en 1713 et, en secondes noces, en 1714, Anne de Chadoulénas, veuve de Léonard Soumy, avocat. Il mourut en 1739 dans sa soixante-dix-septième année et fut inhumé dans l'église de Bujaleuf où la famille Dumont possédait un tombeau vis à vis de son banc. — 1708, David (François), s^r de Quercy, juge de Bujaleuf, demeurant dans le bourg des Alloix. — 1740, Dumont (J.-B.), juge du Chalard. — 1757, Dumont (François), avocat et juge de Bujaleuf; en 1764, nous retrouvons encore Dumont (François), sieur de Charapoux, avocat en parlement et juge châtelain de Bujaleuf. — 1789, Dumont, avocat, juge du Chalard et de Bujaleuf.

Procureurs fiscaux ou d'office. — 1658, Mazeau (Martial), procureur d'office de Bujaleuf, de Saint-Léonard. — 1680, Dumont (Martin), déjà nommé, procureur d'office du Chalard; en 1682, procureur fiscal du Chalard et Bujaleuf (ès juridictions de Bujaleuf et le Chalard); en 1693, procureur d'office de la juridiction de Bujaleuf et du Chalard. — 1723, Soumy (J.-B.), procureur fiscal du Chalard et Bujaleuf. — 1736, Ruben (François), de Vervialle, procureur d'office de Bujaleuf et du Chalard. — 1770, Labesse (J.-B.), procureur d'office.

Nous avons relevé les noms des avocats suivants qui ne devaient pas tous habiter la localité ni exercer en corporation, près la juridiction qui nous occupe. Ce sont M^{rs} de Volondat (André), mentionné en 1637 comme avocat au Parlement de Bordeaux. — En 1679, Soumy (Léonard), plus haut nommé, avocat en la cour et la ville de Bourganef. — 1714, Soumis (Jean), aussi avocat. — 1780, Second de Villedard (Louis), avocat en parlement.

Les greffiers. — Dubois (François), né en 1630, décédé en 1705,

marié à Marthe de Volondat dont le père était notaire de Bujaleuf. — 1697, Vallet (Léonard). — 1710, Dubois (Amable), né en 1687, mort en 1731, épousa Elisabeth de Lagrange, sœur de Guillaume de Lagrange, prieur de Saint-Maureil et de François de Lagrange, curé de Saint-Julien. — 1734, Dubois (Guillaume-Louis), né en 1714, épousa Marie Doiron de Chérignac, sœur de Pierre Doiron, écuyer, seigneur de Chérignac ; elle mourut en 1772 à l'âge de soixante ans et fut ensevelie dans l'église, chapelle de Saint-Amable appartenant à la famille Dubois — 1769, Dubois (Léonard), sieur de La Faye, né en 1748, mort en 1812, épousa Marguerite Faure dont il n'eut pas moins de vingt enfants ; les registres des baptêmes de Bujaleuf nous fournissent ce nombre.

Les notaires. — 1613, de Villegouleyx (Léonard), notaire royal. — 1623, Barry (Léonard), notaire de Bujaleuf. — 1627, Barry (Jean) est encore notaire en 1648 ; il mourut en 1638. — 1629, Debussanges (Arnaud). — 1631, de Volondat (François) est encore notaire royal en 1680 ; il mourut en 1681. — En 1641, il y a un notaire du nom de Voisin ? (Jean) et il est fait mention d'un autre Voisin ? (Simon), aussi notaire en son vivant. — 1644, Chapoulaudie (Jean), encore notaire en 1673 ; décédé en 1679. — 1646, Vaslet (Martin), en 1649 notaire de la juridiction du Chalard et encore notaire royal en 1673. — 1656, Vincent (?) du Rouveix. — 1661, Dubois (François), notaire et procureur (?) ; 1663, Bourdicaud (Léonard), notaire et procureur du Chalard et Bujaleuf ; 1673, Barry (Antoine), praticien de la Cour (*sic*) du Chalard ; en 1674 et 1688, procureur et notaire du bourg de Bujaleuf ; 1680, Dumont (Martin), notaire et procureur d'office de la juridiction du Chalard ; 1684, Chapoulaudie (Jean), encore notaire en 1703 ; 1704, Barry (Léonard) ; 1722, Dumont (Amable) ; 1723, Moumot (Martial) ; 1730, Chapoulaudie (François) ; 1743, Dumont (François), notaire et procureur des juridictions du Chalard et Bujaleuf, encore en 1781 ; 1743, Soumy (Etienne), notaire et procureur. Son répertoire qui va de 1738 à 1769 est détenu par M^e Raymond, notaire à Eymoutiers. Etienne Soumy, époux en son vivant de dame Marguerite Berger, décéda à Bujaleuf le 30 mars 1773 âgé de 36 ans et fut inhumé le lendemain dans ses tombeaux de la chapelle de Notre-Dame en l'église du dit lieu ; 1763, Bourdicaud (Léonard), notaire et procureur près la dite juridiction, épousa en 1760 Elisabeth Dubois. Il est encore notaire en 1774. A la même époque et jusqu'en 1774 est aussi notaire et procureur à la même juridiction Labesse (J.-B.) ; 1779, Soumy (Charles), aussi notaire et procureur de la juridiction précitée occupe encore cette charge en l'an II ; 1781,

Dumont (Amable-Christophe), notaire et procureur. Ses minutes de 1781 à 1792 sont dans l'étude de M^e Raymond, notaire à Eymoutiers ; 1783, Labesse (Léonard), encore notaire et procureur en 1788, habitait le lieu de Pedeneix dans la paroisse de Bujaleuf ; 1791, Faucher, notaire royal, encore en l'an II ; 1770-1836, Dubois (Etienne), né en 1770, fut notaire royal à Bujaleuf et mourut le 6 novembre 1836. M^e Raymond, notaire à Eymoutiers, est détenteur de ses minutes ; 1852, Soumy (Adrien).

Il y avait aussi des huissiers et sergents attachés à cette juridiction.

Pour le recouvrement des impôts il y avait en 1816 un percepteur des contributions directes pour les communes de Bujaleuf et Augne ; c'était M. J.-B. Dubois de La Faye habitant du bourg de Bujaleuf. En 1822, sa perception comprenait : Bujaleuf, Augne, Masléon et Roziers-Saint-Georges. En 1827, Bujaleuf et Augne furent unis à la perception de Peyrat et le percepteur Dubois fut chargé de recouvrer les impôts de Châteauneuf, Neuviç, Roziers-Saint-Georges et Masléon.

Sous l'ancien régime, Bujaleuf n'était pas dépourvu de médecins et de pharmaciens, comme nous disons aujourd'hui. Parmi les chirurgiens, médecins et apothicaires, nous trouvons les noms suivants : 1636, Ponsard (Jean), maître-chirurgien du bourg de Bujaleuf ; 1666, Juxtaud (Martial), maître apothicaire ; 1669, Neufville (Gabriel), maître apothicaire de la ville de Peyrat, demeurant à présent au bourg de Bujaleuf ; 1673, Juxtaud (Pierre), maître apothicaire ; 1684, Juxtaud (Léonard), chirurgien ; 1698, Mommot (Georges), apothicaire ; 1721, Vitet (Jean), apothicaire ; 1833, Besse, docteur-médecin (d'après l'Annuaire).

Pour l'industrie et le commerce on trouve aux XVII^e et XVIII^e siècles des ouvriers merandiers, des tisserands, des tonneliers, des taillandiers, un maître-armurier ; aux environs il existe des moulins à papier de paille plus loin mentionnés.

La commune : les syndics, maires et autres officiers publics. — En parcourant les répertoires des notaires notre attention a été attirée par un procès-verbal d'assemblée communale pour la nomination d'un syndic ; en voici la teneur :

1762, 28 novembre. Nomination d'un syndic par les habitants de Bujaleuf. « Aujourd'hui, vingt huitiesme jour du mois de novembre mil sept cent soixante deux, au bourg de Bujaleuf, Haute Marche, étude et pardevant le notaire soussigné et témoins bas nommés,

environ l'heure de midy au devant la principale porte de l'église dudit Bujaleuf, à issue de la messe paroissiale, le peuple sortant en affluence s'est présenté Jean Peynaud, collecteur porte-bourse de la dite collecte de Bujaleuf de la présente année 1762, habitant du village de la Ribière au Chalard dite paroisse, lequel aurait crié et exposé à issue de messe à tous les principaux habitants de la dite collecte qu'attendu le décès de Pierre Mazeaud, ancien syndic de la dite collecte, depuis le mois d'octobre dernier sans avoir fait des démarches nécessaires à la nomination d'un autre syndic, qu'il avait été averti qu'il était contraire à la dite nomination, qu'à défaut de ce il demeurerait au lieu et place du dit défunt Pierre Mazeaud pour en faire les fonctions de la dite charge de syndic, suivant l'ordonnance de Monseigneur l'Intendant de la généralité de Moulins, portant permission aux habitants de la dite collecte de s'assembler, en date du 11 novembre 1762, aux fins de nommer un d'entre eux pour syndic au lieu et place dud. feu Pierre Mazeaud. Et en conséquence du tout quoy, nous nous sommes transportés avec nos témoins bas nommés au devant la porte de la dite église de Bujaleuf à issue de la grand'messe et comme dessus le peuple sortant de l'entendre en foule, où j'ai fait lecture au long de ladite ordonnance à haulte et intelligible voix ; et au même instant sont comparus Léonard Faucher, bourgeois ; M^r François Dumont, praticien ; M^r Léonard Bourdicaud de Pedeneix, praticien ; s^r J.-B. Mommot, bourgeois ; Jean Galliard, maréchal, tous habitants du dit présent bourg ; Léonard Peyraton, collecteur porte-bourse de l'année prochaine du village de La Ribière au Chalard ; Léonard Legrand et Léonard Jammot de la Latière, Jean Dutour et aultre Léonard Jammot de Vaux, Léonard Peyratout et Jean Lasfargeas du Monteil, Estienne du Martineix et Estienne Gery de Langlard, Léonard Borne et Léonard Serrut de Breix, Léonard Sortel et Léonard Lascaux de Fleix, Léonard Francillou et Léonard Martistran du Mazaud, Jean Redon et Pierre Depert de Maleval, Léonard de Villejoubert et Louis Chabant de Chazetas, Pierre Dufour et Antoine Dalliat du Rouveix, Léonard Patoune et Léonard de Lafaye, Jean Lecomte et Jean La Farge de Villetelle, Jean Redon et Jean Sayout d'Auliat, Léonard Gilounaud et Annet Peyrounaud de Bellarbe, Martin et François Poufenier du Prat, Estienne Bernard et Barthélemy Bazenu, Georges Martagier et Léonard du Rouveix, tous de la présente paroisse, faisant la majeure partie et plus saine des habitants de la susdite collecte, lesquels après avoir mûrement délibéré entre eux. Et en conséquence ils ont dit d'une unanime voix nommer pour syndic de la dite collecte au lieu et place dud. feu Pierre Mazeaud, ancien syndic, la per-

sonne de Léonard Bazenan, laboureur, habitant du village de Fantoulier, dite collecte et paroisse de Bujaleuf. De tout quoy, les susdites parties nous ont requis acte que nous leur avons octroyé pour servir et valoir que de raison. En présence de Georges Monteix du village de Vervialle, paroisse d'Augne, et de Léonard du Masubros, laboureur et habitant du bourg de Cheyssoux-la-Chapelle, annexe et paroisse de Champnétery, témoins connus et à ce appelés quy avec les susdites parties ont tous déclaré ne savoir signer de ce dûment enquis, excepté les s^{rs} Faucher, Dumont, Bourdicaud et Mommot qui se sont avec moy soussignés de ce enquis. Signé : BOURDICAUD, FAUCHER, DUMONT, MOMMOT et SOUMY, notaire. — Contrôlé à Saint-Martin-Chagnac (?), le 4 novembre 1762. Reçu douze sols six deniers. Signé : CHOMEAU. » — (*Minutes de M^e Etienne Soumy, notaire à Bujaleuf, M^e Raymond, notaire à Eymoutiers, détenteur*).

Liste des maires et officiers publics. Voici les noms que nous avons recueillis :

1790, de Maulmont, baron du Chalard, maire ; Dubois (Léonard), Lajoumard de Bellabre et Dumont échevins ; Soumy, procureur de la commune ; Labesse, secrétaire-greffier ; 1792, Faucher (François), officier public ; Dubois, administrateur du conseil (district de Saint-Léonard) ; an III, Dumont, maire ; Servaud (Georges), officier public ; an VIII, Soumy (Charles), maire ; 1812, de Bellabre (Alexandre), maire et officier de l'état-civil ; 1813, Dubois (Etienne), maire ; 1818, Sellier, maire ; 1820, Bony de Lavergne, maire ; 1824, Lajoumard de Bellabre, maire ; 1832, Dubois (Jean-Baptiste), maire ; 1837, Jagot-Lacoussière (François), maire ; 1840, Dubois (J.-B.), maire et officier de l'état-civil ; 1848, Feydaud (J.-B.), maire ; 1848, de Bony (Marc), maire ; 1849, Beaudemoulin (Pierre), maire ; 1851, de Bellabre (Alexandre), maire et officier de l'état civil ; 1854, Dubois (Louis-Joseph), maire et officier de l'état-civil ; 1861, de Bellabre (Frédéric), maire ; 1870, Soumy, maire ; 1871, de Bellabre (Frédéric), maire ; 1888, de Bony (Gaston), maire, officier de l'état-civil ; 1896, Gorceix (Henri).

Les écoles. — Les registres paroissiaux renferment plusieurs noms d'écoliers. C'est tout ce que nous savons sur l'instruction primaire dans cette commune avant la Révolution. Les actes de l'état-civil étaient rarement signés.

Il y a aujourd'hui à Bujaleuf une école de garçons avec un instituteur et un adjoint, une école de filles avec une directrice et deux adjointes, dont l'une est chargée de la classe enfantine pour les enfants des deux sexes jusqu'à l'âge de sept ans.

D'après la dernière statistique la population scolaire s'élevait pour l'école de garçons, au 31 décembre 1895, à 138 élèves, et au 1^{er} juin 1896, à 122 ; pour l'école de filles, au 31 décembre 1895 à 126, et au 1^{er} juin 1896 à 153 élèves ; pour l'école enfantine en 1895, à 69 élèves.

Instituteurs. — 1837, Mandavy (J.-B) ; 1857, Génébrias ; 1857 et 1859, Desbouiges ; 1866, Gourcerol ; 1869, Burguet ; 1870, Pailier (François) ; 1872, Deguillaume (François) ; 1873, Gourcerol (Léonard) ; 1877, Bichon ; 1877, Laurent ; 1878, Allard ; 1880, Deymond ; 1882, Royères ; 1886, Fillioux ; 1887, Guéry.

Institutrices et adjointes M^{mes}. — En 1869, Zukowska ; 1874, Donnet ; 1876, Peyrote ; 1877, Thoumieux ; 1878, Morin ; 1879, Moreau ; 1879, Peuchaud ; 1880, Auzeméry ; 1881, Ribes ; 1881, Peyrusson ; 1882, Fredon ; 1882, Ramby ; 1883, Branlant ; 1883, Caillaud ; 1883, Theulier ; 1887, Reygondeau ; 1889, Parat ; 1890, Vergnolle ; 1893, Borie ; 1894, Bardy ; 1894, Lonzy ; 1895, Bertignac.

La commune de Bujaleuf renferme les villages et hameaux suivants :

AULIAT. — En 1806, 25 habitants ; en 1836, 43 hab. ; en 1896, 30 hab. A 2,900 mètres ouest du clocher de Bujaleuf.

En 1628, 1640, les registres paroissiaux mentionnent noble Pierre Aubusson et Philippe de La Sagne, écuyers, seigneurs d'Auliat ou Auriat, et en 1746, Charles Bourdicaud, aussi écuyer et seigneur du dit lieu.

ARGIROLAS. — En 1806, 9 habitants ; en 1836, 17 hab. ; en 1896, 22 hab. A 2,500 mètres est de Bujaleuf.

BAZENANT. — En 1806, 26 habitants ; en 1836, 33 hab. ; en 1896, 42 hab. Sur la rive droite de la Vienne, à 3,500 mètres sud du bourg de Bujaleuf.

En 1645, mention d'un papetier habitant ce village.

BELLABRE . — En 1806, 31 habitants ; en 1836, 54 hab. ; en 1896, 84 hab. A 3,500 mètres sud-sud-ouest de Bujaleuf ; non loin de la rive droite de la Vienne, du chemin de grande communication qui conduit à Saint-Léonard et de la station de Saint-Denis-des-Murs. Il y a un moulin.

Au ^{xvii}e siècle, les registres paroissiaux mentionnent : noble Gaultier de Lassaigue, écuyer, s^r de Belabre, époux de Jacqueline de L'Ermite de La Rivière, décédés le premier en 1688 et la seconde en 1676 ; noble Léon de Lassaigue, écuyer, s^r de Belabre, décédé en 1689, et Catherine des Flottes, sa femme.

AN XVIII^e siècle, messire Ignace de Châteauneuf, écuyer, seigneur de Belabre, marié à Anne-Françoise de Maulmont de La Riberie, demeurant ensemble au château de Belabre. Mention de M. de La Joumard, écuyer, trésorier général de France ; en 1781, de M^e Antoine de La Joumard, chevalier, seigneur de Belabre.

BOISVERT (*de Bosco viridi*). — En 1806, 22 habitants ; en 1836, 24 hab. ; en 1896, 22 hab. Sur la rive droite de la Vienne et sur le chemin de grande communication qui va à Saint-Léonard ; à 4,100 mètres ouest de Bujaleuf. Sur le chemin de fer de Limoges à Eymoutiers, tunnel de Boisvert. Restes d'une ancienne chapelle dédiée à la sainte Vierge ; but de pèlerinage. Cassini mentionne un ancien manoir. Il y a un moulin. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, il y avait un moulin à papier qui fut affermé en 1699 pour quatre-vingt dix-neuf ans, au prix de 112 livres par année, plus trois rames de papier et un saumon. Il y eut un petit monastère, qui en 1295 appartenait à la province Grandmontaine d'Auvergne, et ne comptait pas plus de quatre frères ; il payait 60 sols de redevance annuelle au chef d'ordre. En 1733, le couvent, ses dépendances et les moulins à blé et à papier produisaient un revenu de 540 livres à l'abbaye de Grandmont, à laquelle Boisvert avait été uni en 1317. (L. GUIBERT, *Destruction de l'ordre et de l'abbaye de Grandmont*, 1877, p. 833).

BOSPERTUS. — En 1806, 18 hab. ; en 1836, 24 hab. ; en 1896, 2 hab. Sur la rive droite de la Maude ; à 1,550^m nord-nord ouest de Bujaleuf. On y remarque un entassement de rochers.

BRAMEFAM. — En 1806, 8 hab. ; en 1836, 11 hab. ; en 1896, 13 hab. A 1,100^m sud de Bujaleuf.

BREIX. — En 1806, 39 hab. ; en 1836, 78 hab. ; en 1896, 72 hab. A 2,550^m est de Bujaleuf. Tuilerie. Point trigonométrique, 526^m altitude. Les registres paroissiaux mentionnent, en 1628, honorable M^e Antoine de Villegouleix, sieur de Breix ; en 1640, demoiselle Gabrielle de Villegouleix ; en 1664, M^e François Pinchaud, bourgeois de la ville de Limoges habitant le susdit village ; en 1674, Marc-Antoine de Chadoulenas, sieur de Breix, et dame Marie de Gardampe, sa femme, demeurant au village de Breix ; en 1704, Jean Guillhot, bourgeois du susdit village, et Marguerite Chadoulenas, son épouse. En 1729, nous trouvons aussi le nom d'un teinturier habitant de ce lieu.

CHADEVIALLE. — En 1836, 14 h.

CHALARD (LE) 空. — En 1806, 9 hab. ; en 1836, 22 hab. ; en 1896,

18 hab. Château bien situé sur la rive droite de la Vienne ; à 4,450^m sud-sud-est du bourg de Bujaleuf et près de la station de Châteauneuf-Bujaleuf sur le chemin de fer de Limoges à Eymoutiers. Il y a un moulin. D'après Nadaud (*Pouille*), il y avait une chapelle en 1193 et en 1318 qui dépendait en 1193 du monastère de Saint-Léonard. Nous avons parlé plus haut, en nous occupant de Bujaleuf, de la seigneurie du Chalard.

CHAZETAS. — En 1806, 59 hab. ; en 1836, 63 hab. ; en 1896, 76 hab. A 2,700^m nord-ouest du clocher de Bujaleuf. Il y a un moulin.

CHEISSOUX. — En 1806, dans la commune de Champnétery, canton de Saint-Léonard, avait 118 habitants agglomérés dans le bourg, savoir : 33 feux, 33 familles, 24 garçons et 20 filles, 30 hommes mariés, 30 femmes mariées, 8 veufs et 6 veuves. En 1836, 150 hab. ; en 1896, 28 hab. Situé à l'extrémité nord de la commune de Bujaleuf près des limites territoriales de Saint-Julien-le-Petit (Haute-Vienne) et de Saint-Moreil (Creuse), sur un chemin de grande communication ; à 4,500^m nord-est du clocher de Bujaleuf. Aujourd'hui ce grand village est une paroisse desservie par le curé de Champnétery, dans la paroisse duquel se trouvait autrefois Cheissoux. Il y a une petite église près de laquelle on remarque une jolie croix en pierre ; il y a aussi une école de garçons et une école de filles.

L'église, a sur sa façade, dit Grignard, des sculptures d'un assez mauvais goût et d'une exécution grossière.

D'après Nadaud (*Pouille*), Cheyssou possédait une chapelle en 1193. Saint Gaucher, prieur d'Aureil, donna tout ce qu'il avait sur cette église à Allen, prieur de Saint-Léonard, vers l'an 1130, sous la réserve de 20 sols de rente annuelle, qu'en 1647 M^e Jean de Puytren reconnaît être due au prieuré d'Aureil. Cheissoux est une cure en 1318, 1384 ; elle fut unie au prieuré de Saint-Léonard dès 1478 et devint une annexe de Bujaleuf en 1538. Patrons : Nativité de la Sainte-Vierge et saint Antoine de Padoue. Collateur : le prieur de Saint-Léonard (V. Nadaud).

On trouve dans les registres paroissiaux de Bujaleuf, touchant cette localité, les mentions suivantes :

En 1662, 1674, Léonard de La Regondie, marié à Louise de Chadoulénas, demoiselle du Mazeau, a le titre de sieur de Cheissou. Il mourut en 1706 et fut inhumé le 3 avril 1706 dans l'église de Bujaleuf.

Parmi les notaires et praticiens demeurant au bourg de Cheissoux, les registres nous indiquent : M^{re} Maumot (Georges), notaire

(1633); Rudeau (Georges), notaire et praticien (1673); un chirurgien Mommot (G.) (1693).

En 1768 et 1769, les principaux habitants de la collecte du bourg de Cheyssou-la-Chapelle, annexe et paroisse de Champnétery (Haute-Marche), se réunissent pour nommer leurs syndics. Les élus furent Depert (Léonard) et Goumot de La Besse (Georges).

En 1782, messire Pierre de Bruxelles, prêtre, prieur-curé de la paroisse de Champnétery, est décimateur universel du bourg et des propriétés de Cheyssou-la-Chapelle, annexe de Champnétery. En cette qualité, il a droit de prendre la dîme dans les granges des différents particuliers avant qu'ils aient battu.

Ecoles. — Il y a une école de garçons et une école de filles. Il y avait auparavant une école mixte dont la fondation est antérieure à 1876. L'école de garçons comptait, en juin 1896, 66 présences en moyenne et celle de filles, créée en 1883, en avait 70. Nous avons trouvé les noms des instituteurs et institutrices qui suivent :

Instituteurs. — 1869, Burgnet; 1870, Pailler; 1872, Tarrade; 1873, Vinour; 1874, Carmelet; 1877, Peyclet, adjoint; 1881, Rougier; 1886, Lasfargue; 1888, Chapoutaud.

Institutrices, M^{mes} : — 1877, Peyclet; 1879, Gourinat; 1879, Raygondeau; 1881, Rougier; 1886, Lasfargue; 1888, Chapoutaud.

CHEISSOU (MOULIN DE). — En 1836, 4 hab.; en 1886, 6 hab. Situé sur le ruisseau de Cheissoux et près du chemin qui va à Peyrat-le-Château; à 4,800^m nord-est du clocher de Bujaleuf.

COMBE (LA). — En 1836, 11 hab.; en 1896, 12 hab. A 5,000^m nord de Bujaleuf.

COMBETTES (LES). — En 1836, 4 hab.; en 1896, 5 hab. Situé à l'extrémité nord-ouest de la commune, près de la limite territoriale de Champnétery; à 5,400^m nord du clocher de Bujaleuf.

CROIX-DE-MILAN. — En 1896, 14 hab. A 1,400^m est du bourg.

CROIX-MAUDE. — En 1836, 6 hab.; en 1896, englobée dans le bourg. A 1,000^m nord-ouest du bourg.

ÉPIED (MOULIN D'). — En 1836, 14 hab. Ne figure pas au recensement de 1896. Sur la rive droite de la Vienne entre la rivière et le chemin de fer; à 4,000^m sud-ouest de Bujaleuf. Le village d'Épied est de la commune de Masléon, canton de Châteauneuf; son moulin seul est enclavé dans celle de Bujaleuf. Les registres paroissiaux indiquent en 1626 noble de Lassigne, écuyer, sieur d'Espies, marié à Fleurance Dupont; en 1642, Léonard Dumeitz,



Château du Châlard.

percepteur à Epied ; en 1788, Léonard-Joseph Fargeaud a le titre de seigneur d'Espied. En 1634, il y a un moulin à papier.

FANTOUILLER. — En 1806, 12 hab. ; en 1836, 39 hab. ; en 1896, 10 hab. A 1,200^m ouest du clocher de Bujaleuf.

FLEIX. — En 1806, 45 hab. ; en 1836, 67 hab. ; en 1896, 39 hab. Sur la rive gauche de la Maude ; à 2,750^m nord-est du clocher de la commune. En 1628, noble François L'Hermite, écuyer, époux de Luce du Verdier, a le titre de sieur de Fleix. En 1677 est aussi sieur de Fleix noble Pierre de L'Hermite, écuyer. En 1638, mentions d'Etienne Coquille et de Michel Lardy, maîtres papetiers au moulin de Fleix.

FONDREAU (LE). — En 1896, 4 hab. Sur le chemin de grande communication n° 13 de Limoges à Aubusson ; à 3,500^m nord du clocher de Bujaleuf.

GANE-AUX-BARY (LA). — En 1836, 5 hab. Ne figure pas au recensement de 1896.

LA BROUSSE. — En 1806, 16 hab. ; en 1896, 24 hab. A 1,400^m sud-ouest du bourg de Bujaleuf. En 1641, d'après les registres paroissiaux, Guy de La Regondie, sieur du Chalard, était marié à demoiselle Anne de La Brousse.

LA FAYE. — En 1806, 18 hab. ; en 1836, 17 hab. ; en 1896, 19 hab. Sur la rive droite de la rivière la Maude ; à 2,050^m nord du clocher de Bujaleuf. En 1646, mention d'un papetier sur les registres paroissiaux ; sur les mêmes registres, en 1783, Léonard Dubois, greffier en chef des juridictions du Chalard et Bujaleuf, a le titre de sieur de La Faye.

LA FARGE. — En 1806, 23 hab., y compris Trimouillas ; en 1896, 10 hab. Situé près de la rive droite de la Maude ; à 2,300^m nord-ouest du clocher de Bujaleuf.

LA FAUX. — En 1806, 21 hab., y compris le Martinet ; en 1836, 16 hab. ; en 1896, 30 hab. Situé près de la rive gauche de la Maude ; à 3,600^m nord-nord-est du clocher de Bujaleuf.

LANGLARD. — En 1806, 38 hab. ; en 1836, 85 hab. ; en 1896, 65 hab. A 3,450^m est du clocher de Bujaleuf. Au XVIII^e siècle, le fief de Langlard payait des redevances au prévôt d'Eymoutiers.

LATIERE (LA). — En 1806, 37 hab. ; en 1836, 53 hab. ; en 1896, 55 hab. A 3,150^m est-sud-est du clocher de Bujaleuf.

MALAVAL. — En 1806, 26 hab.; en 1836, 45 hab.; en 1896, 44 hab. A 2,300^m nord-ouest du clocher de Bujaleuf.

MARTINET (LE). — En 1836, 8 hab.; en 1896, 12 hab. Situé près de la rive gauche de la Maude; à 3,950^m nord-nord-est du clocher de Bujaleuf.

MAS (LE). — Englobé dans le village des Mazeaux au recensement de 1896. A 1,750^m sud-ouest du clocher de Bujaleuf.

MAUDE. — En 1806, 11 hab.; en 1836, 5 hab.; en 1896, 15 hab. Situé près de la rive gauche de la rivière la Maude et près du chemin de Bujaleuf au hameau de Bospertus; à 1,050^m nord-ouest du clocher de Bujaleuf. Il y a le moulin de Maude.

MAZEAU (LE). — En 1806, 34 hab.; en 1836, 30 hab.; en 1896, 65 hab. A 1,000^m ouest du clocher de Bujaleuf. Il y avait autrefois un château. Les registres paroissiaux mentionnent comme seigneurs ou habitants notables de ce lieu : en 1678, noble Léon de La Saigne, écuyer; en 1712, Léonard de La Regondie, époux de dame Elisabeth de Bertrand, et leur fils Pierre-Joseph de La Regondie, seigneur du Mazeau, époux de dame de Lagoutte-Bernard, laquelle fut ensevelie le 30 septembre 1765 dans l'église de Bujaleuf, à main droite en entrant vis à vis de la chaire à prêcher; en 1763, mention de dame Marie-Anne Martin de La Goutte-Bernard, veuve de sieur Jean Cramouzaud, habitant au lieu noble du Mazeau, paroisse de Bujaleuf en Marche.

MAZEAUX (LES). — En 1806, 10 hab.; en 1836, 16 hab.; en 1896, 18 hab. A 2,500^m sud-ouest du clocher de Bujaleuf.

MENTEIX. — En 1806, 35 hab.; en 1836, 40 hab.; en 1896, 54 hab. Situé sur le chemin de grande communication de Bujaleuf à Châteauneuf; à 1,700^m sud-est du clocher de Bujaleuf. On y a trouvé, dans un champ, une médaille romaine. Les registres paroissiaux indiquent, en 1631, noble Jean de La Brousse, et dame Marion de Saint-Martin, son épouse, demeurant au dit village.

MONT (LE). — En 1806, 38 hab.; en 1836, 23 hab.; en 1896, 39 hab. A 2,500^m sud du clocher de Bujaleuf.

MONTEIL (LE). — En 1806, 32 hab.; en 1836, 62 hab.; en 1896, 58 hab. A 2,800^m est du clocher de Bujaleuf.

PEDENEIX. — En 1806, 16 hab.; en 1836, 20 hab.; en 1896, 8 hab. A 3,500^m est-sud-est du clocher de Bujaleuf. En 1705, M^e Martial Bourdicaud et M^e Pierre Bourdicaud, son frère, sieur de Fougeolles, époux de dame Marie Ruben, demeuraient dans ce village;

en 1761, on trouve aussi M^e François Bourdicaud, époux de dame Larte de Chassagnias, laquelle fut enterrée le 12 octobre 1761 dans l'église paroissiale de Bujaleuf, au milieu de la nef, entre la chapelle de Notre-Dame et celle de Saint-Roc ; en 1764, François Bourdicaud de Pedeneix, maître chirurgien ; en 1783, Léonard Labesse, notaire et procureur du lieu de Pedeneix.

PETITE-VARIE (LA). — En 1836, ce village est indiqué avec 14 habitants.

PRAT (LE). — En 1806, 16 hab. ; en 1836, 29 hab. ; en 1896, 15 hab. Sur la rive droite de la Vienne ; à 3,450^m sud-ouest du clocher de Bujaleuf. En 1684, mention d'un papetier habitant ce village.

RIBIÈRE-AU-CHALARD (LA). — En 1806, 29 hab. ; en 1836, 25 hab. ; en 1896, 25 hab. Sur le chemin de Bujaleuf à Châteauneuf ; à 3,150^m sud-sud-est de Bujaleuf.

RIBIÈRE-CHOMEAU (LA). — En 1806, 33 hab. ; en 1836, 60 hab. ; en 1896, 71 hab. Situé à l'extrémité ouest de la commune, près de la source du petit ruisseau de Trimouillas ; à 2,950^m nord-ouest du clocher de Bujaleuf. En 1775, mention de M. François Faucher de Chomont, seigneur de La Ribière.

RIDOUX (LE). — En 1836, 3 hab. ; en 1896, 5 hab. A 4,500^m nord du clocher de Bujaleuf.

ROUVEIX-HAUT. — En 1836, 37 hab. ; en 1896, 42 hab. A 2,250^m nord du clocher de Bujaleuf.

ROUVEIX-BAS. — En 1806, 55 hab., y compris le haut-Rouveix ; en 1836, 39 hab. ; en 1896, 20 hab. A 2,450^m nord du clocher de Bujaleuf.

SAINTE-HÉLÈNE. — En 1836, 7 hab. ; en 1896, 12 hab. Sur la rive droite de la Maude ; à 1,050^m nord du clocher de Bujaleuf.

TESSONNIÈRE (LA). — En 1806, 39 hab. ; en 1836, 62 hab. ; en 1896, 80 hab. A 4,700^m nord du clocher de Bujaleuf.

TRAS-LE-PRAT. — En 1806, 15 hab. ; en 1836, 18 hab. ; en 1896, 22 hab. A 2,950^m sud-est de Bujaleuf. En 1705, 5 décembre, est enterrée demoiselle Françoise Vitet, fille de feu M^e Pierre Vitet, maître apothicaire, et de dame Jeanne Péconnet, demeurant dans ce village ; témoin : M^e Jean Vitet, apothicaire.

TRIMOUILLAS. — En 1836, 37 hab. ; en 1896, 22 hab. Près de la rive droite de la Maude ; à 2,350^m ouest du clocher de Bujaleuf.

TROIS-FONTAINES. — En 1896, 19 hab..

VAUX (GRAND). — En 1806, 44 hab.; en 1836, 62 hab.; en 1896, 48 hab. A l'extrémité sud-est de la commune près de la limite territoriale d'Augne; à 4,100^m est-sud-est de Bujaleuf.

VAUX (PETIT). — En 1836, 13 hab.; en 1896, 21 hab. A 4,000^m est-sud-est du clocher de Bujaleuf.

VILLEMONTAIX. — En 1806, 129 hab.; en 1836, 131 hab.; en 1896, 164 hab. Situé à l'extrémité ouest-nord-ouest de la commune, près de la limite territoriale de Champnétery et sur la gauche du chemin de Bujaleuf à Sauviat; à 4,050^m nord du clocher de Bujaleuf. A la cime de la montagne de Villemontaix, il y a d'énormes blocs appelés dans le pays pierres d'Arfouilloux.

VILLETTELLE. — En 1806, 48 hab.; en 1836, 72 hab.; en 1896, 56 hab. A 2,850^m nord du clocher de Bujaleuf.

(A suivre)

Joseph Dubois.

INSCRIPTION TUMULAIRE DE MASCHALX

BOURGEOIS DE BRIVE

J'ai l'honneur de venir, après tant d'autres plus autorisés que moi, soumettre à notre Société archéologique quelques observations au sujet de l'inscription gravée sur la pierre funéraire du bourgeois Maschalx conservée à Brive.

M. A. de Roumejoux a publié dans le *Bulletin de la Société de Brive*, tome XIII, 1^{re} livraison, un article au cours duquel il donne, page 30, une photogravure de la dalle et de son inscription.

La photogravure reproduit les objets dans toute leur pureté, avec les détails les plus minutieux, et donne par suite à l'observateur la plus grande facilité pour étudier l'objet reproduit.

C'est ainsi que je suis parvenu, je le crois du moins, à lire, sur la gravure, cette inscription qui, depuis si longtemps, exerce en vain et tient en échec la pénétration et la sagacité des plus savants archéologues.

L'inscription commence par ces mots :

+ **EN G MASCHALX MORIT...**

Je crois, que la troisième lettre après la + ne saurait être prise pour un B, comme on l'a pensé à tort jusqu'à ce jour. Le B ne s'est jamais fait ainsi G, nous en trouvons la preuve dans l'inscription elle-même. Il y a, en effet, cinq B dans l'inscription, cinq B incontestables et incontestés, cinq B écrits de la même façon : « B » majuscule.

Supposerait-on que notre troisième lettre est, elle aussi, un B majuscule, dont la boucle supérieure aurait été altérée par le temps, à la suite d'une érosion du granit ?

La supposition serait inadmissible, car l'inscription est parfaitement bien conservée, surtout dans sa première ligne, dont les ciselures sont encore, après plus de six cents ans, aussi fraîches et aussi vives qu'au jour où le monument sortit des mains de l'artiste lapidaire. Cette troisième lettre n'a subi aucune altération, elle se détache ainsi, pure et nette, entre deux points : • G •

Ce n'est point un B, c'est un G majuscule, comme on les faisait au XIII^e siècle.

C'est un G, disons-nous, l'inscription elle-même nous en fournit la preuve éclatante : c'est en effet la même lettre, la même absolument que celle qui, plus bas, commence le mot GRAND écrit « GRAS », et enfin c'est un G parce que le mot, que jusqu'à ce jour on a cru devoir lire BIRAVS, commence également par cette même lettre G et doit dès lors se lire GIRAVS, qui est le nom ou le prénom de notre grand bourgeois de Brive et de Turenne (1).

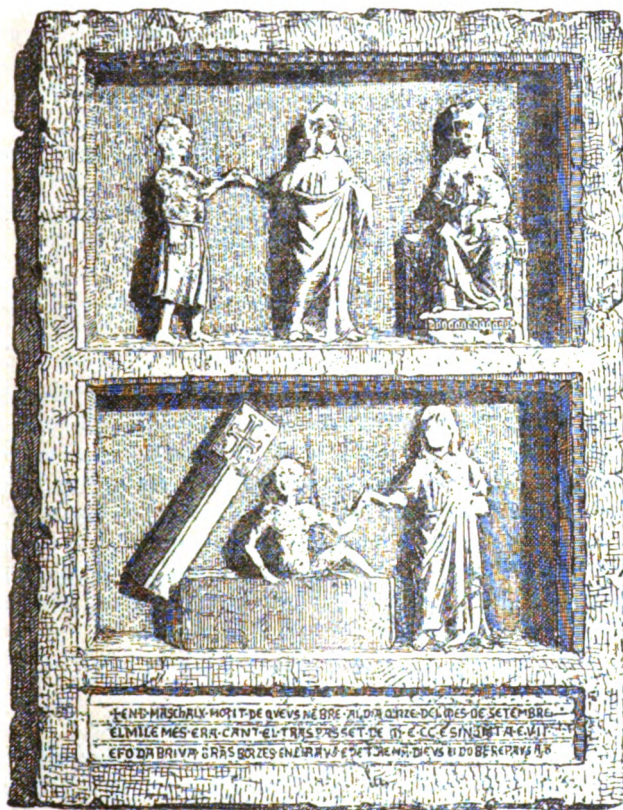
Il est vrai que la première lettre du mot GIRAVS est, de toutes celles de l'épithaphe, celle qui a le plus souffert des injures du temps, celle qui est le moins distincte. Mais les rudiments qui en restent ne peuvent laisser le moindre doute sur la nature de la lettre. Elle ne peut être prise pour un B, car elle n'a de boucle ni en haut ni en bas, et, dans tous les cas, s'il paraît y avoir une boucle en bas, c'est la boucle inférieure du G, puisqu'elle n'est pas complètement fermée comme devrait l'être celle du B.

Si, d'un autre côté, on reconnaît que la troisième lettre de l'inscription est la même que la première du mot GRAS, et si on admet que ces deux lettres sont un G, ce qui ne peut faire doute pour personne, la première lettre du mot qu'on lisait à tort BIRAVS doit être forcément un G, puisque l'initiale du nom ou du prénom du défunt était un G et que le sens de la phrase indique et démontre que le mot qui suit ceux de BORZES EN ne peut être que son nom ou son prénom. On arrive ainsi à se convaincre que le bonhomme, le grand bourgeois de Brive, s'appelait tout bonnement Giraud.

Qu'on persiste, au contraire, à prendre la troisième lettre pour un B et qu'on en fasse l'initiale de BIRAVS ; qu'un peu plus loin, après les mots BORZES on lise encore EN BIRAVS et l'épithaphe n'est plus qu'un galimatias inintelligible, car nous aurons alors : en biraus Maschalx mourut et il fut un grand bourgeois en biraus, ce qui, il faut bien le dire, ne signifie et peut signifier absolument rien, quel que puisse être le sens qu'on s'est ingénié à donner au mot BIRAVS.

(1) Voir la photogravure du t. XIII, 1^{re} livraison, p. 30.

Que servirait de se mettre plus longtemps l'esprit à la torture pour découvrir un sens à ce barbare de BIRAVS ? Tous l'ont en vain demandé aux nombreux lexiques des langues connues, d'autres en ont fait un nom propre, d'autres un manteau royal, un adverbe, un anagramme ; quelques-uns, plus radicaux, l'ont supprimé.



Pierre funéraire du bourgeois Maschalx, 1257.

(Musée de Brive)

Mais qu'on examine avec soin la troisième lettre de l'inscription G, la première du mot GRAS et la première du mot GIRAVS, et on sera convaincu qu'elle ne peut être qu'un G. Qu'on se rappelle en même temps que si, dans les langues romanes, le mot EN

est quelquefois une préposition, il veut dire souvent, ainsi que l'enseignent nos maîtres, *sieur, sire, seigneur* ou *maitre*, comme le mot *NA* signifie *la dame*, et on trouvera l'inscription toute naturelle et on l'écrira telle qu'elle est :

† EN · G · MASCHALX · MORIT · DE QVEVS NEBRE · ALDIA QUINZE · DEL MES DE · SETEMBRE
EL MILEMES · ERA · CANT · EL · TRASPASSET · DE · M · E · CC · E · SINQNTA · E · V · II ·
EFO DA BRIVA · GRAS BORZES · EN GIRAVS · E DE · TORENA · DIEVS LI DO BO REPAVS AM

Que nous traduisons ainsi mot à mot :

+ *Le s^r G(irau)s Maschalx mourut, duquel souvenez-vous,
Au jour quinze du mois de septembre.
Le milèmes (millésime) était quand il trépassa
De mil et deux cent et cinquante et sept.
Et fut de Brive grand bourgeois le s^r Girau
Et de Turenne. Dieu lui donne bon repos.
Amen.*

Et ceux qui voudront la traduire en français moderne diront : « Le sieur Giraud Maschalx, gardez de lui le souvenir, mourut le quinzième jour de septembre. Le millésime, quand il trépassa, était de mil deux cent cinquante sept, et le s^r Giraud fut grand bourgeois de Brive et de Turenne. Que Dieu lui donne bon repos. Amen. »

L'inscription ainsi lue se comprend, mais tant qu'on laissera cet étrange BIRAVS, elle restera aussi incorrecte qu'inintelligible. Comment traduire, en effet, EFO DA BRIVA GRAS BORZES EN GIRAVS E DE TORENA ?

Quel sens trouvera-t-on à ce mélange hétéroclite de mots qui se heurtent sans aucune liaison grammaticale ?

Et puis EFO est-il un substantif qui signifie enfant ? Mais alors c'est un sujet qui n'a pas de verbe. Sont-ce, au contraire, deux mots : la conjonction ET et le prétérit défini du verbe être ? Mais alors nous avons, dans la phrase, un verbe sans sujet.

Si EFO veut dire enfant, dira-t-on que Maschalx était enfant de Brive et de Turenne, ce qui serait contradictoire ? Dira-t-on qu'il était enfant de Brive, et grand bourgeois, d'abord en quelque chose qu'on appelait BIRAVS, et, en outre de Turenne ?

On ne dira ni l'un ni l'autre, car ni l'un ni l'autre ne satisfait l'esprit, et si la phrase, sous peine d'être un non sens, doit avoir son sujet et son verbe, il faut que EN GIRAVS soit le sujet et que FO soit le verbe.

Or, EFO ne veut pas dire enfant : Bertrand de Born dit bien MOS ENFANS et MOS EFANS, mais on n'y trouve nulle part MOS EFOS. Il est donc certain que EFO sont deux mots : la conjonction ET et le verbe FVT. Ce verbe doit avoir un sujet, et ce sujet ne peut être qu'EN GIRAVS.

Alors tout est clair, tout s'explique naturellement : le poète funèbre, après avoir indiqué la date exacte du trépas de Giraud Maschalx, a cru devoir faire du défunt un éloge mérité, il a commencé une nouvelle phrase qu'il a liée à la première par la conjonction ET, puis, pour les besoins du vers et de la rime, il a, par une inversion très intelligible, rejeté à la fin le sujet du verbe :

« Et fut le s^r Giraud grand bourgeois de Brive et de Turenne. Que Dieu lui donne bon repos. Amen. »

Il importe peu, au surplus, qu'on ait écrit Giraus au lieu de Giraud, lorsque nous trouvons, dans l'inscription, le mot grand écrit par une S finale, bien qu'il soit au singulier.

Enfin, pour ce qui est des mots DE QVEVS NEBRE, ils sont évidemment une recommandation de garder le souvenir de ce bon Giraud Maschalx, car « nembre » est mis « pour membre », comme on trouve souvent *renembrensia* pour *remembrensia*.

Les explications qui précèdent, trop longues peut-être, n'ont, de ma part, d'autre but que de donner de la célèbre inscription une lecture qui me paraît exacte. Je la soumets à l'appréciation des savants qui l'ont si longuement étudiée et commentée, mais je déclare humblement que tout le mérite de ma lecture revient à la photogravure qu'a publiée, du monument, le *Bulletin de la Société de Brive*.

GARRIGOU-LAGRANGE,

Ancien Secrétaire général.

UNE INSCRIPTION DU XVI^e SIÈCLE

A LIMOGES

Au cours de mes pérégrinations à travers nos rues de Limoges, je recherche avec plaisir et j'ai souvent admiré les bonnes vierges et les bons saints sous la protection desquels nos ancêtres étaient heureux de mettre leurs habitations et leurs personnes.

Au nombre de ces images naïves, qui presque toutes datent du moyen âge, et qui sont encore l'objet du culte et de la vénération de nos contemporains, il en est une qui a tout particulièrement attiré mon attention. C'est une madone en pierre, qui ne manque pas d'un certain mérite artistique, et que les habitants de notre quartier du Naveix honorent sous le nom de N.-D. du Port.

Elle est au coin de la rue du Naveix, dans une niche du XIV^e siècle, sur le mur d'un jardin faisant face à la Vienne. La piété de nos blanchisseuses entretient constamment de fleurs la niche de cette bonne mère, qu'un treillis de fil de fer fermé à cadenas protège contre toute profanation.

Tout en contemplant la douce madone qui, durant de longs siècles, a survécu à tant d'orages, j'ai remarqué, je ne peux pas dire j'ai découvert, car tous les passants ont vu, comme moi, une petite inscription de trois mots, gravée, non sur le marbre ou sur l'airain, mais sur une petite plaque de fer scellée dans le mur, à la hauteur du tiers à peu près de la statue et à 2^m30 environ au dessus du niveau du sol.

Cette inscription, en lettres majuscules qui accusent les formes usitées en épigraphie du XIV^e au XVI^e siècle, est ainsi conçue :

LAVTEVR • DE • LABAVT

Est-elle inédite ? Vous le savez mieux que moi. Dans tous les cas, je ne l'ai trouvée reproduite ni dans Duroux, ni dans Allou, ni dans le *Manuel d'épigraphie* de l'abbé Texier. Peut-être, après tout, nos devanciers ne l'ont-ils pas jugée digne d'être conservée à la postérité.

Je me suis cependant demandé, et vous vous demanderez peut-être avec moi, ce que peut signifier cette modeste inscription et à quel fait elle peut se rapporter.

C'est ce que nous allons rechercher ensemble, si vous le voulez bien, aussi rapidement que possible.

Et ici, permettez-moi d'ouvrir une parenthèse pour déplorer avec vous la simplicité de notre épigraphiste amateur, qui fut peut-être un des précurseurs de ces grammairiens de nos jours, dont tous les efforts consistent à proscrire avec horreur l'orthographe étymologique pour introduire sans raison, dans notre langue, l'orthographe phonétique.

Il eut bondi d'indignation notre bon Sauger-Préneuf, s'il eut rencontré sur son chemin cette étrange inscription, lui qui avait cru de son devoir de dénoncer à ses contemporains les innombrables fautes d'orthographe qui déparaient, de son temps, les enseignes des commerçants de Limoges.

Quoiqu'il en soit, nous ne croyons pas que l'humble monument, proposé à votre appréciation, soit l'œuvre d'un de ces fanatiques adeptes de cette orthographe fin de siècle qui hante encore quelques cerveaux. Nous croyons que notre modeste épigraphiste n'était qu'un bonhomme peu lettré, qui, frappé d'un événement extraordinaire, eut à cœur d'en transmettre le souvenir à la postérité. C'est dans cette pensée, croyons-nous, qu'il en consigna la relation, sans date, en trois mots de son langage usuel, gravés sur la plaque de fer scellée au mur de son jardin, près de la bonne Vierge, au lieu même où le fait s'était produit.

Que signifient donc ces mots ? Et d'abord pour ce qui est de LAVTEVR, vous avez tous déjà pensé, comme moi, que notre épigraphiste a voulu marquer une hauteur sur le mur de son jardin, et vous avez déclaré, comme nous, que LAVTEVR veut dire la hauteur.

La hauteur de quoi ? de LABAVT. Qu'était-ce que LABAUT ?

Nul ne s'arrêtera à cette idée qu'il y a là une indication de l'abbal, cette mesure des bois de chauffage encore en usage sur

certaines marchés. On sait en effet que l'abbal de bois contenait quatre cordes et que la corde mesurait huit pieds de long sur quatre de haut ; comment comprendre qu'on ait eu la pensée d'indiquer la hauteur de l'abbal à 2^m30 au dessus du sol sans en marquer les autres dimensions ?

Aussi pour nous le mot LABAVT, que notre navetaud peu érudit aurait dû écrire L'ABAVT, se réfère évidemment, en raison de la place qu'il occupe, à une crue extraordinaire de la Vienne, à un débordement tel qu'on ne se souvenait pas alors d'en avoir vu un pareil.

Ne savez-vous pas tous, vous qui avez vu, comme moi, l'inondation de 1840, que notre Vienne, si limpide et si douce d'ordinaire, devient parfois aussi terrible que le *flavum Tiberim* d'Horace.

Le mot *abat*, ou *abas*, que Littré nous donne comme substantif masculin signifiant averse, pluie torrentielle, n'est pour ainsi dire plus employé en français ; mais il s'est conservé jusqu'à nos jours dans notre patois limousin, et l'on peut encore entendre dire, dans nos campagnes, lors d'une inondation : *Qu'ei un rude abau d'aigo*. c'est le mot de l'inscription, il indique l'énorme quantité d'eau qui s'est abattue en pluies torrentielles sur notre cité.

L'inondation dont la hauteur nous a été ainsi transmise dût être un véritable fléau pour notre province, et, s'il en est ainsi, elle a dû laisser ses traces dans notre histoire locale.

A quelle date les rechercherons-nous, ces traces ? La forme des lettres, et surtout la langue de l'inscription qui n'est ni le roman, ni le patois, ni le français, nous conduisent à cette langue de transition que le vulgaire parlait au xvr^e siècle.

Et si nous ouvrons nos *Annales manuscrites*, durant cette période, nous y lisons page 321 : « L'an de sallut 1530, le temps » s'adonna à sy grandes pluyes, qu'elles durèrent sans cesser » depuis la my-novembre jusques à la my-mars....; en décembre, » les rivières de Vienne, Briançe et Gardempe devindrent sy » grosses que plusieurs édifices, ponts et moulins en furent em- » portés..... L'eau de la rivière de Vienne vint jusques au mur de » la Raigle, couvrit le moulin de S^t-Estienne, et, à S^t-Junien, l'eau » entra dans l'église de Notre Dame. »

M^{gr} Rougerie, dans sa monographie du canton d'Aixe, rappelle, d'après les *Chroniques de Saint-Martial*, que les eaux de la Vienne s'élevèrent, le 18 décembre 1529, à plus d'une toise au dessus du pont d'Aixe.

Nos *Registres consulaires* rapportent le fait, t. I, p. 198 : « Mement, y lisons-nous, le xviii^e jour de décembre (1529), dissolues les cataractes du Ciel et de la terre, escreurent subitement

» les rivières de Vienne, Briance, Creuse et Gartempe si énormément que oncques mais lon eust oy dire, dont plusieurs pontz, molins, maisons et autres édifices assy aupres les rives d'icelles furent dirruptz et fonduz avec les biens estans dedans, et plusieurs gens et bêtes submergees, avec autres maulx innumérables..... »

Et nos annalistes nous font assister aux lamentations des habitants, comme aux prières et aux processions qui eurent lieu alors pour conjurer le fléau.

De tout ce qui précède, il résulte que l'inondation de 1529-1530 fut pour Limoges un immense désastre, et qu'il est bien naturel qu'on ait noté exactement alors la hauteur qu'atteignirent les grandes eaux.

Tel est le sens que je me permets de proposer pour expliquer l'inscription qui nous occupe; mais j'ai retenu trop longtemps peut-être votre attention sur un monument qui sans doute n'en valait guère la peine, puisque nos devanciers n'ont pas cru devoir le signaler. Vous apprécierez.

GARRIGOU-LAGRANGE,

Ancien Secrétaire général.

LES SÉPULTURES

DE L'ABBAYE DE SAINT-MARTIN-LES-LIMOGES

et la Crosse de l'Archevêque Geoffroi

L'hôtel du commandant en chef du 12^e corps d'armée, à Limoges, a été édifié de 1863 à 1868 pour servir de résidence au général chargé du commandement de la 21^e division militaire. Ses constructions, cours et jardins couvrent une partie de l'emplacement de la très ancienne abbaye de Saint-Martin-lès-Limoges, qui, depuis 1622, était occupée par des religieux de la congrégation des Feuillants (réforme de Cîteaux). Toutefois, l'église et les bâtiments réguliers qui subsistaient encore en 1860, s'étendaient jusque sur les terrains de la rue actuelle des Feuillants ; peut-être même empiétaient-ils sur l'île où a été construite la première école laïque convenablement installée qu'ait possédée notre ville.

Ces bâtiments se composaient de deux grands corps de logis, soudés à angle droit par leur extrémité, à 30 ou 40 mètres de la place Jourdan actuelle. Le moins long, celui dont la façade regardait la place, était à peu près parallèle à la façade du quartier général ; le principal allait du sud-est au nord-ouest, suivant la direction actuelle de la rue d'Isly : Ce dernier avait sa façade sur un jardin avec terrasse, au-devant duquel s'étendait une belle prairie.

Le couvent des Feuillants avait été reconstruit vers le milieu du dix-septième siècle. Les travaux commencèrent, suivant l'abbé Legros, en 1638 ou 1639. Aussi ces constructions se trouvaient elles en assez bon état à la fin du siècle dernier. Les deux grands corps de logis dont nous venons de parler, bordaient le cloître au nord-est et au sud-est. L'église formait le troisième côté de la cour, le

côté nord-ouest, et se trouvait reliée, à angle aigu, au corps de logis principal, par une construction irrégulière, reste peut-être de l'ancien monastère. Aucun bâtiment ne fermait le quatrième côté de la cour.

Le cloître, à plein cintre, était moderne et n'offrait aucune particularité digne de remarque.

L'église, assez vaste, avait été « ajustée », pour employer l'expression du P. Bonaventure de Saint-Amable, à l'ancien moultier, c'est-à-dire qu'elle en occupait l'emplacement, mais on l'avait presque entièrement reconstruite. La première pierre du nouvel édifice fut posée le 25 juin 1650. C'est sous un arceau voisin de l'église et muré au dernier siècle, que se voyait le monument dit du *Bon Mariage*, actuellement au Musée de Limoges.

Les bâtiments de l'abbaye de Saint-Martin furent acquis, en 1791, par M. Barbou des Courières, qui y installa son imprimerie. Mesdemoiselles de Brettes, qui, après la fin de la crise révolutionnaire, avaient fondé un pensionnat de jeunes filles dans l'ancien monastère de Saint-Augustin, vendirent cet immeuble à l'Etat et achetèrent en 1810, au prix de 90,000 fr., le couvent des Feuillants avec son enclos ; elles y transférèrent leur établissement qui, durant près d'un demi siècle, jouit dans toute la région d'une estime et d'une réputation méritées. A la mort de la chanoinesse de Brettes seulement, en 1860, ses héritiers morcelèrent la propriété : une partie fut cédée à la ville de Limoges, qui y ouvrit tout un quartier nouveau ; le reste fut vendu à des particuliers.

L'abbaye de Saint-Martin, dont la tradition, confirmée du reste par le témoignage de nos chroniques, attribue la fondation soit à Alicius, frère de Saint-Eloi, soit à Saint-Eloi lui-même et aux parents du célèbre évêque-orfèvre, Eucher et Terrigie, avait été construite à peu de distance de la Cité de Limoges vers l'an 640. Ce fut, dit-on, leur propre habitation que les membres de cette pieuse famille consacrèrent au service de Dieu. Quand une seconde agglomération se forma, au cours des ix^e et x^e siècles, autour du tombeau de Saint Martial et de l'église bâtie sur cette illustre sépulture, le monastère de Saint-Martin, qu'on désignait alors sous le nom de *Monasterium ad Basilicam* et qui était déjà occupé par une communauté de moines, se trouva placé aux portes mêmes de la nouvelle ville. Cette situation pouvait offrir certains avantages ; mais elle avait surtout des inconvénients et des dangers (1). Cha-

(1) Et quod locus juxta muros Castri fuit positus, propter hoc majora damna fuit passus. (Manuscrit latin 5452 de la Bibliothèque nationale).

que fois que le Château de Limoges était menacé d'une attaque, et le cas se présenta souvent du ^x^e au ^{xvii}^e siècle, la garnison ou les hommes de la commune envahissaient les bâtiments de l'abbaye, qui devenait un des postes avancés de la place. La ville était-elle pressée par l'ennemi et celui-ci avait-il réussi à contraindre les habitants de se renfermer entre leurs murailles : l'assiégeant s'établissait aussitôt à Saint-Martin, dont les dépendances s'étendaient jusqu'à la contrescarpe des fossés de l'enceinte. On plantait des palissades, on élevait des retranchements, on creusait des tranchées, des approches, des chemins couverts, et, en remuant cette terre toute pleine de tombeaux, on troublait le repos des morts dont les restes avaient été confiés à ce lieu sacré.

D'autres fois, à la suite de quelque différend entre les bourgeois et les religieux — et ils étaient trop proches voisins pour ne pas avoir souvent querelle — une troupe de gens du Château pénétrait de force dans le monastère, le mettait littéralement au pillage, coupait les conduits qui y amenaient l'eau, brisait les meubles et se livrait à toute sorte d'excès, n'épargnant pas plus les morts que les vivants, fouillant les tombeaux et dispersant les ossements que des mains sacrilèges en avaient arrachés. C'est ce qui arriva le 22 mai 1326. Ce jour-là, pendant la procession de la Fête-Dieu, les consuls de la ville, suivis d'une foule armée, firent irruption dans l'enclos de Saint-Martin, s'introduisirent de là dans le cloître, y commirent d'importants dégâts et violèrent ou détruisirent un certain nombre de sépultures. Un arrêt du Parlement du 29 mars 1327 condamna les magistrats municipaux à une réparation publique (1). L'exécution de cette sentence paraît avoir produit une profonde impression, et à l'hôtel de ville on en garda le souvenir ; mais le temps efface tout, et les magistrats réussirent à faire prendre pour un acte spontané de dévotion ce qui n'était que l'exécution de l'arrêt rendu contre eux.

Le monastère avait traversé de telles vicissitudes, subi de si complètes transformations ; ses bâtiments avaient été tant de fois modifiés, réparés ou même totalement reconstruits (Saint-Martin fut, dit-on, *dix-huit fois* détruit) ; son église si souvent remaniée ; ses divers cimetières en tant de circonstances fouillés, que les religieux, dès le ^{xiii}^e siècle, ne conservaient pas un souvenir bien précis des grands personnages inhumés sous leur garde, non plus que du lieu de la sépulture de ceux dont, par aventure, ils n'avaient

(1) Archives du département de la Haute-Vienne, fonds de Saint-Martial, n° 2945 provisoire.

pas oublié les noms. Il ne nous reste pas d'obituaire de quelque importance de notre abbaye, et il n'est pas bien sûr qu'au temps de Pierre Coral, longtemps religieux de cette communauté et le mieux informé de nos chroniqueurs, les nécrologes de la maison fournissent des mentions bien anciennes et bien sûres. Toutefois, nombreuses devaient être les personnes de distinction qui avaient demandé au monastère, en échange de quelque libéralité, le repos de leur dernier sommeil. Saint-Martin avait eu des bienfaiteurs magnifiques, des amis puissants. L'abbaye possédait de précieuses prérogatives. Les évêques de Limoges, après leur élection, lui appartenaient un instant. Ils devaient, avant de prendre possession de leur siège, se rendre à Saint-Martin (1) où il semble bien qu'ils fissent, à une certaine époque, une sorte de retraite. Peut-être même reçurent-ils plus d'une fois la consécration épiscopale dans l'église de ce monastère. C'est de là qu'on les conduisait processionnellement à leur cathédrale pour les introniser. — Les caveaux d'un tel sanctuaire, le cimetière d'une telle abbaye ne devaient pas manquer d'hôtes illustres.

On peut dire au surplus que toute la région à l'entour de Saint-Martin avait, de temps immémorial, servi de cimetière. A deux cents mètres à l'ouest, les disciples de Saint-Martial ensevelirent l'apôtre auprès de la vierge Valérie et du fiancé de celle-ci, le légendaire Tève le Duc. A moins de distance encore, à l'est, dans la petite église de Saint-Paul, reposèrent longtemps les restes de deux évêques de Limoges, saint Ferréol et saint Asclèpe, auprès desquels d'autres notables personnages, sans doute, avaient été aussi inhumés. Trois cents mètres plus bas, le monastère de Saint-Augustin, fondé au v^e siècle par un autre successeur de l'apôtre d'Aquitaine, Rorice I, s'élevait sur les terrains mêmes que saint Martial avait, dès le temps du Christianisme naissant, choisis et consacrés pour le lieu de sépulture des membres de son clergé et des fidèles de sa ville épiscopale (2). Rorice bénit le nouveau cimetière et établit des prêtres spécialement chargés des funérailles. Là furent déposés,

(1) Dominus episcopus Lemovicensis, quando est consecratus, primo debet venire ad ecclesiam Sancti Martini quando venit Lemovicas, et hinc vadit ad ecclesiam cathedralem. . . . processione. (Bibl. nationale, man. lat. 12.746, p. 541).

(2) Quo quidem in loco, ut traditur ab antiquis, Beatus Martialis instituit sepulturam tam clericorum quam civium (Bernard Gui : *Nomina et Gesta Lemovicensium episcoporum*).

auprès du corps du fondateur de l'abbaye, les restes de la plupart des évêques de Limoges, du ^v^e au ^{xiii}^e siècle (1).

On ne voit pas qu'avant Hilduin, qui occupa le siège épiscopal de 990 à 1011 (al. 1012), aucun de nos évêques ait été enterré à Saint-Martin. De ce prélat, le monastère gardait avec une affection toute spéciale le souvenir. C'était à juste titre : Hilduin avait relevé la maison de ses ruines et l'avait fait reconstruire. Sur ses instances, dit-on, le pape avait accordé au chef de la communauté le droit de porter la mitre et la crosse. Aussi, lorsqu'en 1182, à l'approche du roi Henri II et de ses troupes, les religieux de Saint-Martin furent obligés d'abandonner leur abbaye, vouée à la destruction, pour se réfugier derrière les remparts du Château et demander asile à leurs confrères de Saint-Martial, un moine dévoué enleva-t-il les ossements d'Hilduin avec ceux d'un abbé du monastère du nom de Donadeus. En apprenant la venue du père du « roi jeune » à qui leur vicomte les avaient forcés de prêter serment, les bourgeois ne se bornèrent pas à détruire le clocher de l'église abbatiale pour empêcher les soldats du prince de s'y établir ; ils brûlèrent l'église elle-même, les bâtiments du monastère, ses dépendances et le bourg qui l'entourait (2).

Un demi-siècle plus tard, en janvier 1242 v. st. (1243) — ou 1240, — comme on travaillait à relever les constructions de Saint-Martin, les religieux trouvèrent, au cours des fouilles exécutées dans l'église, dix-neuf sépultures renfermant toutes des ossements, à l'exception d'une seule. Sous le Crucifix, à l'endroit où avait été autrefois placé le grand autel, on rencontra, à droite et à gauche des murs de fondation (ou peut-être du massif de maçonnerie destiné à supporter cet autel), des caveaux de six pieds et demi de profondeur, sans doute aussi remplis d'ossements. Les moines réunirent tous les restes qu'ils avaient exhumés, sans se préoccuper beaucoup, semble-t-il, de savoir à qui ils avaient appartenu, et les placèrent dans un tombeau qui était au devant de la statue ou de l'autel de saint Eloi. Au cours de ces fouilles, on trouva un anneau d'or à

(1) *Cœmeterium quoque ejus loci propria manu benedixit et altare in honore semper benedictæ Trinitatis consecravit, ac presbyteros qui curarent ea quæ ad ecclesiasticæ sepulturæ pertinent officium, ordinavit. Unde plures episcopi sepulti sunt, corpore fundatoris ibidem jacente* (Bernard Gui, *op. cit.*)

(2) Chron. de Pierre Coral, manuscrit latin 5352 de la Bibl. nationale, fol. 106.

deux chatons, garnis l'un d'un saphir et l'autre d'un camée (1). Pierre Coral le fit mettre au reliquaire en forme de bras que l'abbé Bernard, ancien prieur de Solignac, avait donné pour recevoir la relique de saint Martin de Tours. On recueillit aussi un cercle d'or provenant des gants d'un évêque, des fils d'or en assez grande quantité et d'autres objets dont les moines ne purent connaître la valeur ni la nature, les ouvriers les ayant volés (2).

Il existait donc, sur ce point, au moins une sépulture épiscopale. Mais quel prélat pouvait avoir été enterré dans cette partie de l'église ? Coral, qui était fort au courant de toutes les traditions de la maison et qui connaissait ses archives, se pose la question et ne peut la résoudre. « Je n'ai lu nulle part, déclare-t-il, que le corps d'aucun évêque ait été enseveli dans l'église de Saint-Martin, à l'exception d'Hilduin, et celui-ci avait été déposé dans un autre endroit », — précisément devant l'autel de Saint-Eloi, où on inhuma tous les ossements recueillis dans les diverses sépultures qui avaient été rencontrées.

D'autres tombeaux furent découverts à des dates postérieures ; mais nous ne possédons aucune indication sur les personnages dont on déplaça les restes au cours des nombreux travaux de réparation ou de reconstruction exécutés aux bâtiments du monastère. Il est à présumer que les trouvailles de ce genre n'ont même pas été toutes mentionnées. Legros en signale une en 1631, dans sa *Chronique des Evêques de Limoges*. — Pour troubler les morts, la foudre même se mettait de la partie : le 29 septembre 1271, le tonnerre tomba dans le cimetière de Saint-Martin et y creusa une profonde excavation (3).

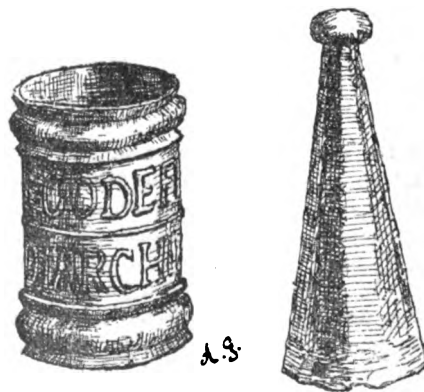
(1) Le mot *Camaïeu* s'applique aux onyx et aux agates, mais surtout, semble-t-il (v. le D^{re} de Trévoux) lorsqu'elles sont travaillées et que le graveur a interprété et précisé les dessins naturels que porte la pierre.

(2) *Invenimus decem et novem vasa in monasterio, et in omnibus erant ossa, excepto uno; et subtus Crucifixum invenimus locum ubi quondam fuit altare majus, et in qualibet parte juxta parietes, invenimus unum [vas?]; et unum sex pedibus et dimidii (sic) concavum erat. Et omnia ossa sepelivimus in quodam vase ante Beatum Eligium. Ibi eciam inventus fuit annulus aureus qui est in brachio S. Martini, quem ego ibi poni feci, ubi sunt duo chasto; et erant ibi duo lapides, saphirus et camaïeus... Quando annulus, de quo dixi superius, est inventus, erat in quodam vase circulus aureus quem episcopi habent in cirotecis suis quando celebrant, et fila aurea fuerunt ibidem satis reperta, et quedam alia de quibus nullam certitudinem habere potuimus, qui[a?] operarii furati fuerunt. Nec legi hic episcopum fuisse sepultum, nisi dominum Heldoinum, qui erat alibi (Man. lat. 5432, fol. 108 et 109).*

(3) *Magnam caveam faciens (Coral).*

Lorsqu'après la mort de Mademoiselle de Brettes, la ville, à la suite d'arrangements avec les héritiers de la vénérable chanoinesse, prit possession d'une partie des terrains qui formaient autrefois l'enclos de l'abbaye de Saint-Martin, le premier soin de l'administration fut de faire démolir les bâtiments. Le service municipal de la voirie procéda ensuite aux nivellements et aux terrassements nécessaires pour l'assiette des rues projetées. On dut opérer des décaissements considérables. Un grand nombre d'objets intéressants furent sans doute rencontrés durant ces travaux ; mais ils furent gardés par les ouvriers dont la pioche les avait exhumés, et aucun ne paraît avoir été l'objet d'une étude un peu sérieuse. Nous avons quelques raisons de penser que plusieurs de ces objets furent vendus au loin.

Un terrassier toutefois remit à M. Pierre Pallier, alors agent-voyer de la ville, deux fragments en cuivre, qu'il lui dit avoir trouvés dans une sépulture, à l'intérieur de l'église ou tout auprès. Ces deux fragments, qui paraissent avoir appartenu au même objet, ont été depuis trente-cinq ans conservés dans la famille Pallier ; celle-ci a bien voulu nous les confier et il nous a été permis de les communiquer récemment à la Société archéologique et historique du Limousin. Nous devons à l'obligeant et habile crayon de notre excellent confrère M. Gérardin, le très fidèle dessin de ces deux objets qui accompagne notre notice.



Ces fragments proviennent d'une croix placée dans la sépulture d'un prélat. Le moins important est une boulerolle d'environ 50 millimètres de longueur, y compris la boule un peu aplatie qui la termine. Cette boulerolle, assez forte et n'offrant ni décor, ni particularité quelconque, est percée, dans sa partie supérieure,

d'un seul trou, destiné sans doute au passage du clou de la virolle qui la fixait à la hampe.

Le second fragment offre plus d'intérêt : c'est une douille cylindrique qui paraît avoir été dorée ; elle a 34 millimètres de hauteur et 20 de diamètre intérieur. L'épaisseur du cuivre ne dépasse pas 1 millimètre. Cette douille présente, à son extrémité supérieure et à son extrémité inférieure, une sorte d'anneau, de 8 millimètres et demi environ de haut, offrant au milieu un renflement ou cordon n'ayant pas moins de 2 millimètres de relief. Dans le champ circulaire qui s'étend entre les deux anneaux, on lit une inscription, disposée sur deux lignes, que sépare un mince filet divisant ce champ en deux parties d'égale hauteur.

Cette inscription est ainsi conçue :

† : Godefridus gra[cia]
D[e]i archiepiscopus.

† : GODEFRIDVSGRA
DIARCHIEPIS@PVS

Les caractères sont assez irréguliers et d'inégales dimensions ; leur hauteur varie de sept à huit millimètres et demi. Ils appartiennent au type roman, et paraissent accuser le x^e ou le xi^e siècle, peut-être le xii^e. Ils ont été, comme le filet qui sépare les deux lignes de l'inscription, gravés dans le cuivre, et les trous ronds ayant servi de points de repère pour le tracé des lettres, traversent complètement le métal ; il en est de même des principaux jambages, qui sont à jour. Les creux ont été remplis au marteau avec des incrustations d'argent. La nature du métal est attestée par la couleur noire de l'oxyde qui s'est formé à sa surface.

Aucune particularité caractéristique à noter dans le dessin des lettres de cette inscription, — qui est du reste fort lisible, — si ce n'est le trait horizontal qui couronne l'A, sa traverse en ligne brisée et la forme allongée des E. A signaler encore ce détail : dans le mot *Archiepiscopus*, l'O a été inscrit dans la panse du C. Le graveur a remédié par cet expédient au manque d'espace et a pu, en

gagnant ainsi la largeur d'une lettre, laisser aux autres caractères de l'inscription des dimensions sinon égales, du moins à peu près en rapport les unes avec les autres. Au total, il n'y a là aucune indication décisive : des inscriptions du neuvième siècle et des inscriptions du treizième offrent des caractères de ce type. Il faut même reconnaître que les lettres ci-dessus n'ont pas un aspect très archaïque, et que l'inscription d'un caractère à l'intérieur d'un autre dénote seul une date reculée.

Il est fâcheux que nous ne possédions pas la volute ou la tête du *tau* formant la partie supérieure de cette crosse, dont les trois éléments principaux nous eussent été ainsi conservés. Peut-être le fragment qui nous manque avait-il été séparé depuis longtemps de ceux que nous possédons. Il n'y a dans cette hypothèse rien que de très vraisemblable : Nous avons vu que les morts dont les restes avaient été confiés à l'église ou au cimetière de Saint-Martin furent souvent troublés dans leur repos. Peut-être aussi la volute avait-elle été enlevée par un des camarades de l'ouvrier qui remit sa trouvaille à M. Pallier. Quant à la hampe, en bois selon toute apparence, elle devait être depuis longtemps tombée en poussière.

L'inscription de la crosse de Saint-Martin n'est pas la seule de ce genre qui ait été signalée ; mais les crosses portant un nom sont assez rares. Le P. Martin (*Le Bâton pastoral dans ses formes successives*, tome IV, p. 63 des *Mélanges d'archéologie*) en mentionne deux. La plus récente appartient au xiv^e siècle ; la fig. 126 de l'ouvrage la reproduit. L'autre est du xiii^e, mais d'un caractère archaïque assez prononcé. Elle porte le nom d'Othon, évêque d'Hildesheim de 1260 à 1279. L'inscription est ainsi conçue :

† : OTTO : EPC : I HILDENS

Nous ne sachions pas qu'aucun objet de cette nature ait été découvert dans notre région. La crosse de Gérald I, évêque de Limoges, mort en 1022, qui fut trouvée il y a un demi siècle dans son tombeau, à Charroux, n'était qu'un simple *tau* et ne portait aucune inscription.

La mention, sur notre crosse, du nom et de la qualité du personnage entre les mains duquel elle avait été placée lors de son inhumation, nous porte à penser que cette crosse avait été fabriquée exprès pour cette destination et que l'inscription gravée autour de la douille trouvée à Saint-Martin, est une inscription commémorative en quelque sorte, destinée à constater l'identité du

mort et à le faire reconnaître lors d'exhumations dont on avait toutes sortes de bonnes raisons, au moyen âge, pour prévoir l'éventualité, — et non une mention ayant seulement pour but d'indiquer le propriétaire de l'objet.

Tel est d'ailleurs l'avis d'un archéologue aussi bienveillant que distingué, particulièrement versé dans la connaissance de tout ce qui se rapporte à la liturgie, aux usages ecclésiastiques et aux ornements sacerdotaux : Mgr Barbier de Montault, que nous avons consulté au sujet des fragments, objet de cette étude, estime que les crosses *nommées* sont toutes destinées à être placées, en manière de *pitacium*, dans le cercueil du personnage dont elles portent le nom.

Reste à savoir à quel prélat se rapporte l'inscription. Cette attribution devrait être la partie principale de notre étude ; car si les fragments recueillis à Saint-Martin méritent d'appeler l'attention des archéologues et d'être décrits avec soin, ils posent un petit problème historique dont la solution présenterait un certain intérêt.

L'objet, en lui-même, n'indique pas sa date. Ni son dessin, ni sa fabrication, ni l'ensemble de son aspect ne fournissent d'éléments d'appréciation à cet égard. L'inscription, on l'a vu, ne peut nous permettre de fixer que très approximativement l'époque à laquelle il appartient. Nous avons déjà dit que les caractères paraissent la faire remonter au x^e ou xi^e siècle, au xii^e moins probablement. On trouve, dans les titres d'origine limousine de cette période, dans les manuscrits de Saint-Martial conservés à la Bibliothèque nationale en particulier, et sur un petit nombre de textes lapidaires, des graphismes se rapprochant beaucoup de ceux de notre inscription. Il est difficile d'admettre que celle-ci n'appartienne qu'au xiii^e siècle, malgré le retard, bien constaté par les paléographes, dans l'évolution de l'écriture en Limousin. — Impossible de la ramener à une date postérieure.

Or, dans la liste des bienfaiteurs de Saint-Martin donnée par Coral (1) ne figure pas un seul archevêque, pas même un personnage du nom de Geoffroi. Aucune de nos chroniques, aucune pièce de nos archives ne mentionne, du x^e au xiv^e siècle, la mort ou l'inhumation, à Limoges, d'un archevêque portant ce nom. Nous ne croyons même pas que la présence d'aucun Geoffroi revêtu de la dignité archiepiscopale, soit signalée au cours de cette période,

(1) *Historiens de France*, t. XXI, p. 799.

à la seule exception de Geoffroi II, archevêque de Bordeaux, qui, en 1028, assista à la dédicace de la basilique du Saint-Sauveur.

Mais il n'y a aucune raison de croire que ce prélat ait fait un autre séjour dans notre ville, ni qu'aucun lien l'ait rattaché au Limousin. Nous savons d'autre part que Geoffroi II, mort à Bordeaux le 6 des ides de juillet 1043, fut enterré à Saint-Séverin.

Un autre archevêque de Bordeaux porta, dans le cours du XII^e siècle, ce nom de Geoffroi : Geoffroi III de Loroux, décédé le 18 juillet 1158, après un épiscopat d'environ vingt-deux années. Mais il n'est pas probable que ce prélat soit venu à Limoges, et quoi qu'il en soit, le lieu de la sépulture de celui-là encore est bien connu : son corps fut déposé dans la chapelle de la Sainte-Vierge de son église métropolitaine.

Quant à Geoffroi I, qui siégea de 982 à 989 (?), il est nommé à un seul document : la charte de fondation de l'abbaye de Saint-Sever, qu'il souscrivit en 982. Rien n'atteste qu'il soit venu en Limousin ; mais les archevêques de Bordeaux avaient leur place aux grandes solennités religieuses de toute la région. Nous avons vu plus haut Geoffroi II figurer parmi les prélats qui rehaussèrent de leur présence l'éclat des fêtes de 1028 ; Bertrand assiste, en 1163, à la dédicace de la basilique de Notre-Dame de Grandmont ; vingt-quatre ans plus tard, en 1189, Elie est nommé aux cérémonies de la relevation des restes de saint Etienne de Muret, et la présence du propre successeur de Geoffroi I, Gombaud, en Limousin, est signalée près de deux cents ans plus tôt : Geoffroi I lui-même a donc bien pu venir en Limousin, y mourir et y être inhumé ; car on ne connaît ni la date, ni le lieu, ni les circonstances de sa mort, et on ignore où furent déposés ses restes.

Rien d'un autre côté, dans l'aspect des fragments que nous venons d'étudier, ne contredit cette attribution. Enfin, nous ne voyons par ailleurs aucun fait historique de nature à infirmer une hypothèse dont la difficulté même que nous trouverions à en formuler une autre constitue peut-être la principale valeur.

Aucun des prélats qui ont occupé le siège métropolitain de Bourges durant la période indiquée plus haut n'a porté le nom de Geoffroi. — Geoffroi de Vergy, archevêque de Lyon, mort en 1069, — Guifred de Cerdagne, archevêque de Narbonne, mort en 1079, — Geoffroi de La Lande, archevêque de Tours, mort en 1208, — les deux Geoffroi, archevêques de Besançon en 947 et 1236, — Geoffroi, de Rouen en 1128, n'ont eu aucun rapport avec le diocèse de Limoges. Nous nous en tenons donc à notre hypothèse, ne trouvant pas autre chose à offrir à nos lecteurs pour conclusion de nos recherches.

On voudra bien toutefois ne pas trop s'étonner que nous laissions sans réponse précise le point d'interrogation posé aux savants et aux curieux par l'inscription de la crosse de l'abbaye de Saint-Martin-lès-Limoges. Pierre Coral, lui-même, de six siècles et demi plus rapproché que nous de la date de l'inhumation des grands personnages déposés dans le monastère, n'a-t-il pas dû, on l'a vu plus haut, renoncer à trouver la solution d'un tout semblable problème ? Et qui sait ? Peut-être l'anneau pastoral, le cercle doré et les restes d'ornements pontificaux découverts au cours des fouilles de 1243 par les religieux du monastère, provenaient-ils, eux aussi, de la tombe déjà profanée de cet archevêque Geoffroi, dont les terrassements de 1862 et 1863 seulement devaient faire exhumer la crosse... Il n'y aurait ainsi qu'un seul problème à résoudre, et la question que nous nous posons aujourd'hui serait celle-là même que se posait l'auteur de la grande chronique de Saint-Martin.

Louis GUIBERT.

LA

VIERGE OUVRANTE DE BOUBON

Découverte de la seconde partie

Lorsque en 1889, mon respectable ami le savant abbé Lecler, trouva chez son confrère M. Hugonneau-Beaufet, curé de Dournazac, le précieux ivoire du ^{xiii}^e siècle provenant de l'abbaye limousine de Boubon, il en comprit la valeur artistique et archéologique et s'empressa d'en faire l'objet d'une très intéressante communication à notre Société. Dans ce travail, consciencieux comme tout ce qui sort de la plume de notre infatigable confrère, M. l'abbé Lecler, après avoir constaté l'origine de cette *vierge ouvrante*, apportée dans sa famille, à l'époque de la Révolution, par une des religieuses de Boubon qui la laissa à son neveu M. Hugonneau-Beaufet, en faisait une description aussi détaillée et complète que possible. Il constatait les frappantes analogies des sujets sculptés, avec ceux de la Vierge de même matière et de même époque que possède le musée du Louvre et qui a été gravée au tome XX des *Annales archéologiques* de Didron en 1860, pour servir de document à un remarquable article de Mgr Barbier de Montaut, sur l'iconographie du chemin de la Croix. Et enfin, un excellent dessin à la plume de M. Bourdery permettait de juger de l'exactitude du travail de M. Lecler et de la beauté du précieux objet qu'il avait découvert (1).

M. l'abbé Lecler ne manquait pas de faire observer avec raison combien l'ivoire de Boubon, tout en étant presque identique à

(1) La Vierge ouvrante du Louvre a été retirée des collections de ce musée et ne figure pas dans le dernier catalogue, dressé par M. Emile Molinier, conservateur dudit musée, et édité en 1896 chez May et Motte-
roz, 7, rue Saint-Benoît, Paris.



LA VIERGE OUVRANTE DE BOUBON.
TRIPTYQUE IVOIRE DU XIII^e SIÈCLE.



VUE DE TROIS-QUARTS



RECONSTITUTION PHOTOGRAPHIQUE DE LA
VIERGE OUVERTE



VUE DE FACE

celui du Louvre, lui
 apportait : « L'ivoire »
 « devant en deux pa
 « la moitié du derri
 « tableaux latéraux
 « Malheureusement
 « bon : on n'en poss
 « qui formait le tabl
 « ment plus. Des rec
 « n'ont pu me faire co
 « chassées de l'asile
 « rent, avant de se s
 « plus. Seul Hugon
 « nous reste ; une aut
 « Un heureux hasard
 « recherches infructueus
 « faisaient croire perdue
 « de Pierre de Verneill
 « beau d'ivoire, finement
 « entre voisinage et qu'il
 « simple de ce que c'éta
 « en effet voir ce *bibele*
 « M. le docteur Lavergn
 « présent. Je me rendis
 « trouvaille que mon fils
 « la moitié postérieure
 « époque gothique, c'es
 « tement, je ne connais
 « de la *Société historique*
 « dessin de M. Bourdery
 « deux joyau d'ivoire, un
 « qui avait montré à Saint
 « qui pourrait être inté
 « Saint-Mathieu et d'Abja
 « les un tout. C'est ce qu
 « Saint-Mathieu sont dista
 « environ, sur les confins
 « Haute-Vienne. Les ruine
 « Vence à moitié chemin

1. Bouhon était non une
 « mais un simple prieu
 « de Rochechouart, g
 « religieusement à l'évê

celui du Louvre, lui était supérieur au point de vue de l'art, et il ajoutait : « L'ivoire du Louvre est complet. La statue s'ouvre sur le » devant en deux parties, et ces deux parties mobiles, rattachées à » la moitié du derrière par des charnières, forment les deux » tableaux latéraux du triptyque ouvert.

» Malheureusement il n'en est plus de même de celui de Bou- » bon ; on n'en possède que la partie antérieure. L'autre moitié, » qui formait le tableau central du triptyque, n'existe probable- » ment plus. Des recherches continues depuis plus de quinze ans » n'ont pu me faire connaître son sort. On croit que les religieuses, » chassées de l'asile où elles s'étaient consacrées à Dieu, partagè- » rent, avant de se séparer, les objets auxquels elles tenaient le » plus. Sœur Hugonneau-Beaufet eut la moitié du triptyque qui » nous reste ; une autre religieuse dut emporter l'autre moitié. »

Un heureux hasard m'a fait retrouver cette seconde partie que les recherches infructueuses de M. l'abbé Lecler, durant quinze ans, lui faisaient croire perdue sans retour. Il y a un peu plus d'un mois, mon fils Pierre de Verneilh me parla avec admiration d'un certain morceau d'ivoire, finement sculpté, que lui avait montré un paysan de notre voisinage et qu'il m'engageait à aller voir pour me rendre compte de ce que c'était et quelle en pouvait être la valeur. J'allai en effet voir ce *bibelot* rare, non pas chez le paysan, mais chez M. le docteur Lavergne, maire d'Abjat, à qui celui-ci en avait fait présent. Je me rendis compte tout de suite de l'importance de la trouvaille que mon fils avait faite et reconnus sans peine que c'était la moitié postérieure d'une « vierge ouvrante » de la plus belle époque gothique, c'est-à-dire du temps de saint Louis. A ce moment, je ne connaissais ni la publication faite dans le *Bulletin de la Société historique du Limousin*, par M. l'abbé Lecler, ni le dessin de M. Bourdery ; mais en m'entendant parler de ce merveilleux joyau d'ivoire, une personne de mes amies me raconta qu'on lui avait montré à Saint-Mathieu quelque chose du même genre et qu'il pourrait être intéressant de réunir les deux morceaux, de Saint-Mathieu et d'Abjat, pour voir si, par hasard, ils ne formaient pas un tout. C'est ce que nous fîmes peu de temps après. Abjat et Saint-Mathieu sont distants l'un de l'autre de dix-sept kilomètres environ, sur les confins des départements de la Dordogne et de la Haute-Vienne. Les ruines de Boubon (1) sont situées dans la Haute-Vienne à moitié chemin à peu près de ces deux bourgs. — Les deux

(1) Boubon était non une abbaye, comme on dit généralement dans le pays, mais un simple prieuré. Quoique situé en Poitou, comme toute la vicomté de Rochechouart, grande comme l'arrondissement actuel, il appartenait *religieusement* à l'évêché de Limoges.

morceaux mis à côté l'un de l'autre, aucun doute n'était possible, ils se complétaient admirablement. Si les matières inertes avaient une âme, ces deux parties de la Vierge de Boubon, séparées depuis un siècle, auraient dû être heureuses d'être réunies de nouveau. Avec un peu d'imagination et de bonne volonté, j'aurais pu me persuader que toutes ces petites figures, si pieusement et si finement taillées dans l'ivoire, me souriaient et m'exprimaient leur gratitude ; au moyen âge on n'eut pas manqué de le croire. Je me contentai de me réjouir d'avoir contribué à leur réunion qui, cette fois je l'espère, sera définitive. M. Sailly, notaire à Limoges, mari de l'une des nièces de M. le curé Hugonneau-Beaufet, est aujourd'hui en possession des deux parties retrouvées de la Vierge ouvrante de Boubon.

M. l'abbé Lecler a expliqué comment la première partie de cette Vierge était arrivée à M. le Curé de Dournazac : il est bon, avant de passer à la description de la seconde partie, de dire comment son possesseur actuel, M. le docteur Lavergne en est devenu propriétaire. Au moment de la Révolution, un M. Chaperon était régisseur des terres de l'abbaye de Boubon. C'est lui qui, ainsi que la sœur Hugonneau-Beaufet, porta dans sa famille, en souvenir de son administration, la précieuse moitié de l'ivoire. Sa fille M^{lle} Chaperon la porta à son tour à son mari, M. Duvoisin, lequel la transmit à son fils Antonin Duvoisin, décédé en 1897, et qui, par son testament, la laissa avec le reste de sa fortune au paysan son métayer, qui vient d'en faire présent à M. le docteur Lavergne. Il était essentiel, — si, comme c'est probable, cette Vierge reconstituée est vendue, — de bien établir son état civil. Les amateurs d'antiquités ont été si souvent trompés par des faussaires, qu'ils tiennent à savoir d'où proviennent les objets qu'ils achètent et à s'assurer de leur parfaite authenticité. Les musées mêmes, souvent trompés eux aussi, sont encore plus exigeants que les simples collectionneurs. Après ce que nous venons de dire, huit ans après ce qu'avait dit M. l'abbé Lecler, il nous semble difficile de contester la provenance de la Vierge de Boubon et de la considérer comme un produit moderne de la coupable industrie des *truqueurs*. Et maintenant, passons à sa description.

Nous avons dit que c'était la partie postérieure, celle qui, extérieurement, montrait le dos de la Sainte-Vierge et le fauteuil sur lequel elle était assise. Cette partie un peu sacrifiée, mais suffisamment exécutée pour le rôle effacé qu'elle jouait dans l'ensemble, représente le voile qui enveloppe la tête de la Vierge, les draperies de son manteau, le dossier et les bras du fauteuil. Ce dossier, de forme carrée, était orné au sommet de ses montants, de boules ou

de fleurons qui ont disparu, mais en laissant des traces apparentes. La hauteur totale de la moitié que nous allons décrire est de 0^m,435 environ ; son poids est de 2 kilos 720 grammes. La différence entre elle et celle publiée par M. l'abbé Lecler (qui n'a que 35 centimètres et demi de hauteur et pèse 1 kilog. 760 grammes) tient à ce que la nôtre a un socle de 7 centimètres et demi, fait d'un autre morceau d'ivoire, et sur lequel reposaient les pieds de la Vierge. Le poids total des deux parties réunies est de 4 kilos 480 grammes.

Comme à la Vierge ouvrante du Louvre, sur ce socle est représentée la naissance du Sauveur. Dans une sorte de grotte ou d'arcade trilobée, soutenue par des colonnettes à chapiteaux gothiques, on voit au premier plan, la Vierge vêtue, couchée sur un lit, la tête appuyée sur sa main droite. A sa gauche, saint Joseph assis près du lit, un peu en arrière. Dans le fond de l'arcade, le berceau de l'Enfant divin que regardent le bœuf et l'âne, dont on ne voit que les têtes. Sur les deux côtés en retour du socle, qui est à peu près de forme carrée, s'ouvrent deux petites arcades cintrées, au milieu desquelles sont sculptées deux figures de femmes debout, dont je ne trouve pas le sens iconographique. Ces deux arcades ont un peu souffert ; elles sont incomplètes, il y manque des deux côtés un morceau d'ivoire, par suite d'une avarie quelconque, la seule d'ailleurs qui vaille la peine d'être mentionnée, l'ensemble étant d'une conservation parfaite. Une moulure sépare ce socle de la partie supérieure dont nous allons parler.

Cette partie est identiquement de même dimension et de même forme que la moitié décrite par M. Lecler et dessinée par M. Bourdery. Elle se compose d'une sorte de cartouche ou encadrement, formé par des moulures en creux, trilobées en haut et en bas et réunies par une ligne brisée, exactement comme dans la gravure de M. Bourdery. Mais, si l'encadrement est le même, la disposition des sujets est toute différente. Dans le bas cependant, deux demi-arcatures, assez profondément creusées, sont occupées par deux évangélistes assis et écrivant qui continuent la série et font pendant aux deux autres représentés sur la gravure. Ce sont, à droite saint Mathieu avec l'ange, et saint Jean avec l'aigle. M. l'abbé Lecler avait cru reconnaître l'aigle dans la partie décrite par lui et en avait conclu à la présence de saint Jean, mais il avait commis une erreur, qui s'explique par la petitesse des attributs des évangélistes et la difficulté de les bien distinguer. Dans notre moitié, il ne saurait y avoir l'ombre d'un doute, l'aigle étant nettement représenté avec indication de son plumage et ayant — seconde dégradation à noter — perdu sa tête.

Immédiatement au-dessus, dans le bas du trilobe (car notre description va se continuer en allant de bas en haut), notre Seigneur,

mort, est étendu sur une table ; trois personnages sont auprès de lui, dont l'un paraît verser le contenu d'une fiole dans sa poitrine. C'est l'embaumement précédant la sépulture. Dans la scène suivante, placée juste au milieu de l'encadrement, le Christ en croix, ayant au pied de la croix, à sa droite, la sainte Vierge, à sa gauche, saint Jean, le disciple bien aimé ; à droite de la Vierge et la touchant presque, une figure de femme, couronnée comme une reine et tenant à la main un calice, représente la religion chrétienne, la vraie, à laquelle vient de donner naissance, le supplice et la mort de Jésus-Christ. Par contre, à la gauche de saint Jean, une autre femme avec un bandeau sur les yeux, tenant à la main la hampe brisée d'une bannière, et laissant tomber les Tables de la Loi, baisse la tête et s'éloigne car son règne est fini. C'est la synagogue.

Sur les bras de la croix, de chaque côté, un ange les ailes éployées, pleure la mort du divin crucifié et s'essuie les yeux avec un linge. Deux autres anges, toujours avec les ailes éployées, sculptés au-dessus de ceux-ci, supportent une auréole quadrilobée, au milieu de laquelle est représenté l'agneau divin. Ce dernier sujet occupe le sommet de l'encadrement. A droite et à gauche, dans la partie correspondante aux épaules de la Vierge, deux petites rosaces en creux, pareilles en apparence à celles qui sont autour de l'encadrement, ont la prétention de figurer le soleil avec ses rayons et la lune avec son croissant ; mais il y faut regarder de près pour s'en convaincre.

Dans la tête de la sainte Vierge, en un ovale ogival, est représenté le Christ dans sa gloire, couronné, avec un nimbe crucifère, assis sur son trône, il bénit de la main droite pendant que la gauche s'appuie sur un livre : le livre de la loi nouvelle. Cette petite figure est pleine de noblesse et couronne à souhaits l'ensemble des bas-reliefs en miniature que nous venons de décrire et qui sont des chefs-d'œuvres de grâce et de finesse.

Cette Vierge ouvrière de Boubon, qu'un heureux hasard nous a permis de compléter, soulève un certain nombre de problèmes archéologiques, que nous allons exposer, sans nous flatter de les résoudre. Et d'abord, en quel lieu et par quels artistes de talent a-t-elle été exécutée ? Comme tout le monde, je n'ignore pas que la ville de Dieppe était renommée anciennement pour ses sculpteurs sur ivoire, et on serait tenté de leur attribuer notre Vierge, à moins qu'on n'en fit honneur à des sculpteurs italiens ; mais pourquoi n'en ferions nous pas plutôt honneur à nos artistes Limousins ? La ville de Limoges a été pendant tout le moyen-âge un centre artistique incomparable. Ses émailleurs étaient, on peut le dire, depuis le xiii^e siècle, sans rivaux en Europe. Mais il n'excellaient pas seulement à peindre sur des plaques de cuivre, en couleurs

harmonieuses et indestructibles, des personnages et des rinceaux. Orfèvres habiles, fabricant des bijoux et des châsses où, très souvent, des figurines en relief, modelées et ciselées avec art, se mariaient aux émaux de la plus heureuse façon, ils étaient à la fois sculpteurs et peintres (1). Et comme leurs sculptures étaient en général de petites dimensions, ils pouvaient tout aussi bien tailler des figures dans l'ivoire que dans le bronze. Il est probable qu'ils le firent souvent, et, paraît-il, on a des preuves que des ivoires ciselés par eux étaient répandus en différents lieux. Quelle invraisemblance y aurait-il à ce que la Vierge de Boubon, provenant d'un petit monastère, perdu dans une solitude Limousine, eût été faite par des artistes Limousins ? Il nous serait très agréable que telle fut son origine et, jusqu'à preuve du contraire, nous la tenons pour un produit de nos sculpteurs.

Voici maintenant une autre question fort délicate. La Vierge ouvrière du Louvre, la seule que possède ce musée, a avec celle de Boubon de si étonnants rapports, qu'il semble, que l'une soit, sinon la copie de l'autre, tout au moins une imitation très approximative. Les sujets de la Passion, de la Résurrection, de la Nativité, du Crucifiement, du Triomphe du Christ sont disposés aux mêmes places dans l'une et dans l'autre, entourés d'un encadrement pareil, et traités, à très peu de choses près, de la même manière, avec le même nombre de personnages, agissant d'une façon presque identique. Le socle en diffère pourtant d'une façon absolue.

D'où peut venir cette ressemblance ? Notre Vierge limousine, M. l'abbé Leclerc n'a pas manqué de le remarquer, est très supérieure à celle du Louvre. La sculpture en est infiniment meilleure. On serait donc tenté de supposer que c'est elle qui a servi de modèle à l'autre, à l'époque même où elles sortirent toutes deux des mains des sculpteurs, c'est-à-dire au ^{xiii}^e siècle.

Mais voici qui va déranger toutes les hypothèses. D'après les conservateurs du Louvre eux-mêmes, la Vierge que possède ce musée, depuis les dernières années du règne de Louis Philippe, ne daterait que de cette époque et serait l'œuvre d'un faussaire. A la vérité, Didron qui la publia dans ses *Annales archéologiques*, et qui était, il y a trente ans, l'homme de France le plus connaisseur en fait d'iconographie chrétienne et spécialement d'ivoires du moyen-âge, Didron s'y était complètement trompé ; son neveu, Edouard Didron, qui l'avait dessinée avec soin ; Léon Gaucherel qui

(1) Les bas-reliefs des tombeaux gothiques de la cathédrale de Limoges et du tombeau de Saint-Etienne, d'Obazine, montrent qu'il y avait au ^{xiii}^e siècle, des sculpteurs limousins extrêmement habiles.

l'avait gravée ; Viollet le Duc qui l'avait décrite, Mgr Barbier de Montaut et cent autres savants s'y étaient trompés comme lui et la tenaient pour contemporaine de saint Louis. Qui a tort ou raison des anciens archéologues ou des nouveaux ? Je n'en sais rien et, ne connaissant l'ivoire du Louvre que par la gravure des *Annales archéologiques*, je n'ose pas avoir une opinion dans ce débat ; mais il est permis d'élever des doutes sur celle des conservateurs du Musée, et j'avoue que j'en ai de très sérieux.

Que si cette Vierge du Louvre était réellement l'œuvre d'un faussaire, comment expliquerait-on sa ressemblance avec celle de Boubon qui n'est jamais sortie depuis cent ans, des mains de ses possesseurs, qui n'en soupçonnaient pas la valeur archéologique, et n'a pu, par conséquent, servir de modèle à l'habile contrefacteur ? Il faut reconnaître que cet artiste peu scrupuleux avait un remarquable talent et de rares connaissances iconographiques ; mais encore un coup, où avait-il pris son modèle ? C'est une question à laquelle j'aimerais à voir les conservateurs du Louvre faire une réponse satisfaisante. Je ne prévois pas comment ils se tiraient de la difficulté.

Bien que le nombre des « Vierges ouvrantes » authentiques, soit paraît-il fort restreint, à telles enseignes que le Louvre n'en possède qu'une, et encore réputée fausse, comme celle du Musée de Lyon (1), fausse également, — il est évident que ce genre de joyau pieux était assez répandu, surtout dans les communautés de femmes. Le fait est établi historiquement. Il devait y avoir, pour les sculpter, certaines formules, certaines règles fixes, dont les artistes du moyen-âge n'avaient garde de s'écarter. C'est ainsi que, encore de nos jours, le fait a été raconté par Didron qui en avait été témoin, les moines du Mont-Athos, restés fidèles aux traditions les plus anciennes, peignent leurs églises exactement de la même façon qu'elles l'eussent été au ^{xii}^e siècle. Un livre spécial, dont on leur fait la lecture pendant qu'ils travaillent, leur rappelle les règles iconographiques qu'ils doivent suivre scrupuleusement.

Quelque chose de pareil devait se passer pour les vierges ouvrantes. Les artistes n'avaient rien à inventer ; tout était prévu d'avance : la place que devaient occuper les sujets et jusqu'aux attitudes des personnages. Cela, était conforme aux habitudes des sculpteurs du moyen-âge et à la discipline de l'Eglise. Qu'on regarde aux portails des cathédrales et qu'on examine de quelle

(1) J'ai vu d'excellentes photographies de cette Vierge, identique à celles du Louvre et de Boubon comme disposition des sujets, mais d'une autre main incontestablement. Je la crois contemporaine des deux autres et la tiens pour ancienne jusqu'à preuve du contraire.

manière est représenté le jugement dernier par exemple. On verra que c'est presque invariablement de la même façon que les morts soulèvent le couvercle de leur tombe, que les anges sonnent de la trompette, que les âmes sont pesées et que Jésus-Christ préside au jugement. Tout était prévu et rien n'était laissé, en dehors de quelques détails insignifiants, à l'imagination ou au caprice des artistes. Et du reste, n'en était-il pas de même pour nos émailleurs Limousins du moyen-âge. Un sujet étant donné, il n'y avait en quelque sorte qu'une manière de le traiter. Nous pouvons supposer qu'il en était ainsi pour les vierges ouvrières. C'est la seule explication de la ressemblance qui existe entre elles.

Quoiqu'il en soit, la Vierge de Boubon, par suite des contrefaçons vraies ou fausses des autres, acquiert par son incontestable ancienneté, un prix tout particulier, et la Société archéologique du Limousin doit se réjouir doublement de l'avoir révélée au monde savant.

Baron DE VERNEILH.

Puyrâteau, octobre 1897.

*Extrait d'une lettre adressée à M. le Baron de Verneilh
par M. A. Ribet, notaire à Saint-Mathieu*

« Lors de la Révolution et de la dispersion des religieuses du couvent de Boubon (Cussac), une d'elles, Anne Hugonneau, vint se retirer à Saint-Mathieu, emportant avec elle le précieux ivoire chez Jean Hugonneau-Beaufet, son frère, décédé en 1800. A cette date, elle se fixa chez son neveu, Jean Hugonneau-Beaufet, officier de santé, auquel elle transmit l'ivoire par son décès, arrivé à Saint-Mathieu en 1826.

» Ce dernier, M. Jean Hugonneau-Beaufet, et sa femme, dame Marie-Françoise Deguercey, conservèrent cet objet jusqu'à leurs décès, arrivés celui du mari en février 1848 et celui de la femme, en octobre 1855.

» Lors du partage des biens dépendant de leurs successions, l'objet religieux, l'ivoire en question, fut attribué à l'un de leurs enfants, en sa qualité de prêtre, M. Pierre-Némorin Hugonneau-Beaufet, longtemps curé de Dournazac.

» Ce dernier a conservé précieusement l'ivoire jusqu'à son décès, arrivé à Saint-Mathieu, le 30 novembre 1896, et par son décès l'a transmis à ses huit neveux et seuls héritiers qui sont : M^{me} veuve Besse, M. Lessard, M. Jolivet, M^{me} Bourinet, M. Bonis, M^{me} Sailly, M. Joseph Hugonneau-Beaufet et M^{me} Pescher, auxquels il appartient ensemble et indivisément..... »

LES

ARCHIVES DE FAMILLE DES PÉCONNET

DE LIMOGES

Un profane ne peut imaginer ce que recèle un coffre plein de papiers de famille et dont la clé a été perdue depuis plusieurs générations. Toute l'histoire d'une race dort là, avec les épreuves et les joies, les deuils et les fêtes, les grandeurs et les chutes, les mariages et les baptêmes, les voyages et les procès : tout cela sommeille comme la Belle enchantée du conte, n'attendant pour se réveiller qu'un heureux hasard ou un bon mouvement de quelque héritier pris de remords. Le hasard, il faut le confesser à la honte de l'humanité, se produit plus souvent que le bon mouvement, et il est rare que les vieilles archives de famille reléguées dans les greniers doivent à un sentiment pieux leur transfert dans un chartrier plus décent. Plus d'une fois l'humidité a réduit en poussière toute la vénérable paperasse, ou les rats, qui entrent partout, ont achevé de la grignoter aux jours de disette, avant qu'un regard respectueux ou seulement curieux se soit glissé dans les profondeurs du mystérieux fouillis depuis tant d'années soustrait à la lumière, avant qu'une main libératrice ait soulevé le couvercle du tombeau où sommeille le passé familial. C'est grand dommage, et l'histoire générale, comme les annales de la lignée, y perd de précieuses informations.

Par bonheur, le parchemin a la vie dure, et le papier lui-même — je parle du papier d'autrefois — traverse des siècles et des siècles avant d'éprouver les inconvénients trop ordinaires de la

vieillesse. Les archives départementales de la Haute-Vienne, sans aller chercher plus loin des exemples, possèdent des diplômes carolingiens sur parchemin dont plusieurs ont environ mille ans : ces frêles monuments font pâlir la gloire de Mathusalem, l'homme qui a vécu ici bas la plus longue vie. Nous savons dans le fonds de l'abbaye de Solignac, au même dépôt, quelques feuillets d'un robuste papier très corsé, un peu jaune, couvert de rugosités, sillonné de profondes vergeures, atteignant l'âge respectable de près de cinq cent cinquante ans et ayant toute raison de se promettre encore une existence patriarcale si la toiture de l'immeuble départemental qu'on sait, veut bien toutefois la protéger. Nous pourrions en dire autant du livre de raison, en papier aussi, de l'honnête Pierre Esperon, juge épiscopal de Saint-Junien, dont les premières mentions remontent à 1384 et que conserve le riche chartrier du château de Nexon.

C'est grâce à cette résistance obstinée de la matière au temps et à toutes les autres causes de destruction, que tant d'archives de famille, abandonnées, dédaignées, oubliées, reléguées dans des galetas, sont, malgré tout, arrivées jusqu'à nous.

Postérité pieuse ou fureteur indiscret, poussez la porte sans serrure du réduit où depuis longtemps travaillent seules les araignées : faites sauter le cadenas qui ferme si mal la grande caisse de bois oubliée entre un meuble hors de service et un lot de bouteilles vides ou d'ustensiles de ménage rongés de vert de gris. Sous cette poussière il y a pour vous mainte surprise charmante, mainte bonne fortune. Pour peu que vous aimiez l'histoire vraie, l'histoire humaine, intime, celle du foyer et de l'atelier de travail, celle de la famille, du ménage, de la conscience, des rapports sociaux et des mœurs, vous allez être à la fois intéressés et charmés. Notre confrère Champeval, l'intrépide explorateur de tous les greniers, soupentes, réduits et galetas du Limousin et du Quercy, pourrait vous en dire quelque chose : de bonnes et belles récompenses attendent les braves que n'effraie pas la moisissure et qui ne reculent point devant les rats.

C'est ce qu'un de nos concitoyens, feu M. Adolphe Péconnet du Châtenet, expérimenta il y a quelques années. Ne sachant comment distraire les loisirs forcés d'une longue maladie, il s'avisa d'ouvrir des malles pleines de papiers de famille, déposées depuis de longues années dans un coin de son appartement et provenant du petit manoir du Châtenet près de Nicul, qui est resté deux cents ans dans sa famille ; il ne se laissa pas rebuter par l'aspect rébarbatif de bon nombre de ces papiers, par la mauvaise écriture ou

l'encre pâlie de beaucoup d'autres. Il y mit le temps, parcourut tout et apprit en quelques semaines, outre l'histoire vraie de sa famille, que peu de gens en ce monde peuvent se flatter de savoir, bien des choses du passé qu'il est utile au présent de connaître et de méditer.

M. Péconnet pensa avec raison que d'autres aussi trouveraient intérêt et profit à étudier ces archives. Il eut la bonté de nous en communiquer une partie et de nous les laisser plusieurs mois entre les mains. Nous avons largement usé des documents qui nous étaient confiés avec tant d'obligeance. Plusieurs de nos confrères en ont aussi tiré parti, et l'histoire des mœurs et de la famille dans notre province y a trouvé son compte.

La famille Péconnet, originaire d'Eymontiers comme les Romanet et les Ruben, a depuis quatre cents ans tenu une place honorable dans la bourgeoisie limousine. Dans les dernières années du xv^e siècle, Psaumet Péconnet était venu se fixer à Limoges ; il y devint notaire, épousa Mathive Benoist, qui avait été élevée à un de nos plus anciens, de nos plus honorables foyers, et fit souche d'hommes de loi, de tabellions, d'avocats et de magistrats. Une des branches de sa lignée suivit une autre direction : elle se tourna vers le travail des métaux, prit rang dans la classe supérieure des hommes de métier, produisit des artisans habiles, presque des artistes, et fournit des orfèvres, voire des émailleurs à une ville qui dut pendant des siècles à l'émaillerie et à l'orfèvrerie sa renommée avec sa fortune.

On jugera aisément que l'étude de l'histoire d'une telle famille doit présenter un intérêt tout particulier, surtout quand nous aurons ajouté que, par un rare et bienheureux hasard, toutes les générations successives, toutes les branches de chaque génération ont laissé, dans les archives domestiques, des traces de leur œuvre particulière, de leurs travaux et de leurs épreuves, des témoignages des efforts faits par chacune pour la formation ou la conservation du patrimoine, des indices précis de la permanence des bonnes coutumes au foyer, du maintien de l'union et de la discipline, en dépit des frasques de deux ou trois irréguliers, des procès suscités par un petit nombre d'esprits de travers.

Quelques indications sommaires pourront donner une idée de la richesse et de l'intérêt de ces archives. Nous n'y avons pas trouvé moins de trois livres de raison : ceux du notaire Psaumet (1487-1502) ; de Jean, homme d'affaires (1644-1678) ; de Joseph, avocat (1679-1716), auxquels il faut ajouter plusieurs registres de comptes ruraux et un curieux cahier renfermant le papier

baptistaire et la généalogie de la famille avec un répertoire de son chartrier, le tout sous ce titre latin d'allure à la fois solennelle et macaronique : *Repertorium titulorum Peconetorum*.... Les testaments du xvi^e au xviii^e siècle abondent dans cette collection ; les inventaires, durant la même période, sont nombreux ; nombreux également les contrats de mariage et les autres grimoires, authentiques ou non, se référant aux actes principaux, aux grandes journées de la vie. Les titres, papiers, commissions, brevets de chacun révèlent de piquantes particularités, fournissent des explications sur quantité de faits indiqués d'une façon toute sommaire aux registres domestiques. Des centaines de lettres éclairent et commentent les événements, jetant un jour parfois pittoresque sur les rapports des membres de la famille entre eux, sur les incidents de certaines carrières, sur les arrangements auxquels se sont prêtées telle ou telle génération, sur la cause de la fortune de chacun, de ses pertes d'argent ou de ses dépenses extraordinaires. Parfois on met la main sur une liasse de mémoires annotés par le père de famille : c'est le dossier complet d'un mariage ou d'un enterrement. Le lecteur curieux prend là sur le fait la vie de nos pères ; il y participe en quelque sorte. S'il s'agit d'obsèques, il suit le cercueil du défunt avec le clergé, les pénitents, les confréries ; il voit allumer les cierges ; il en sait la quantité et le poids. Il assiste aux distributions d'aumônes qui se font à la maison mortuaire, aux services, à l'inventaire et à l'ouverture du testament. S'agit-il de noces ? Il est présent aux entrevues des futurs, sait quel magasin a fourni, et à quel prix, les collations que le jeune homme offre à sa fiancée, entend les violons des sérénades, s'attable devant de plantureux festins qui effraieraient nos estomacs débilités, mais qui n'étaient qu'un jeu pour le robuste appétit de nos pères ; il passe en revue les bijoux et le trousseau de la mariée, compte les pièces de la garde-robe de l'époux : vêtements d'intérieur et costumes d'apparat, vestes et robes, hauts-de-chausses, rabats de dentelles, paires de bas de soie et bonnets de nuit. Et en regard de chaque objet le prix est inscrit, accompagné parfois d'indications précieuses pour l'étude des mœurs et des conditions économiques de la vie d'autrefois... C'est ainsi que, grâce à l'obligeance de M. Péconnet du Châtenet, nous assistâmes, sans y avoir été invité, aux noces d'un de ses aïeux avec une demoiselle de la maison de Verthamon. Nous y rencontrâmes sans doute quelqu'une de nos grand-mères, mais ne la reconnûmes point et ne pûmes lui baiser la main. Sauf cette petite contrariété, la fête se passa le mieux du monde et nous fûmes si enchanté de ce que nous avions vu là, que le désir nous prit de faire partager nos

impressions à nos amis. Voilà comment les archives de famille de M. Péconnet nous fournirent, toute préparée, une brochure que nous avons intitulée : *Un mariage à Limoges en 1687*, et qui a, nous dit-on, égayé quelques-uns de nos concitoyens. Nous devions déjà à ces archives une bonne partie des éléments de notre étude sur *La Famille limousine*, et des textes publiés dans notre recueil de *Livres de raison limousins et marchois*.

La mine si abondante mise à la disposition des curieux et fouillée par plusieurs de nos confrères, n'est nullement épuisée. Qui voudra se donner la peine d'y chercher, y trouvera certainement de quoi le récompenser de sa peine. Pour donner une idée de la nature des documents qu'on trouve dans ces archives et de leur variété, nous allons en transcrire quelques extraits pris pour ainsi dire au hasard dans les volumineuses liasses qui nous ont été communiquées et ayant trait à diverses branches de la famille Péconnet.

Nous appelons d'une façon toute particulière l'attention de nos lecteurs sur le touchant et curieux Mémorial figurant sous le n° 5 et où Jean, fils de l'orfèvre Jean Péconnet et de Jeanne de Verthamon, a relevé avec soin les « dévotions particulières » de sa mère. C'est un aperçu des petites pratiques pieuses d'une riche bourgeoise de Limoges au temps de Louis XIV. Le testament de Jean Péconnet (n° 6) et l'inventaire du Châtenet (n° 11) contiennent des passages fort caractéristiques et fort intéressants pour qui étudie les mœurs de nos pères et leur vie au foyer. Nous nous abstiendrons d'allonger ces remarques, ayant tiré parti dans d'autres publications de la plupart des détails intéressants que saura bien, de lui-même, relever dans les pages suivantes le lecteur tant soit peu instruit.

Louis GUIBERT.

1. Installation de Jean Péconnet, sieur du Chastenet, en qualité de veneur et de louvetier pour le ressort de la Sénéchaussée de Limoges, 6 février 1610.

Leonard de Chastanet, baron de Murat, conseiller du Roy Nostre sire, lieutenant general en la cour de la Seneschaucée de Limosin et siege presidial de Limoges, scavoir faisons que aujourd'hui soubz escript, par devant nous, a compareu M^r Jehan Peconnet, s^r de Chastanet, en sa personne, lequel, en presence du Procureur du Roy, comparant par M^{re} Simon Descoustures, advocat du Roy en la present Seneschaucée (1), a dict que, par la nomination du sieur Despaux, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy, veneur et grand louvetier de France, il a esté commis et nommé veneur et louvetier au ressort de la present Seneschaucée et confirmé par lectres patantes de Sa Majesté en datte du dixiesme janvier mil six cens sept, qu'il nous a exhibées, signées : *par le Roy*, PEREAU, et selles du grant seau de sire jaulne, par lesquelles Sadicte Majesté luy donne pouvoir de chasser aux loupz, louves, louveteaux, regnartz, loutres, blereaux et aultres bestes nuisibles (2), dans les boys, buyssons et forrestz que sont ez deppandances de l'estandue du present ressort, avec les droictz et emolumentz y attribués, avecq pouvoir et permission de faire assembler tous nombres de gens suffisant et cappables qu'il verra affaire des villaiges dudict ressort en saisons de l'année ad ce les plus propres, avecq pouvoir aussy chasser à cort, cry, filectz et autres angins propres et convenables..., porter et faire porter ordinairement arquebuzes et aultres armes à feu pour tirer auxd. loutz, regnartz et aultres bestes nuisibles tant dedans que dehors, ez boys, buyssons et forrestz de Sa Mag^{te} que des esclesiastiques et aultres, ses subjectz, comme plus a plain est contenu par lesd. lettres [et] pouvoir y attaché : Nous requerant le vouloir recevoir, offrant prester le serment au cas requis. Ledit Descoustures, pour ledict procureur du Roy, a dict avoir veu lesdictes lettres et provisions dudit sieur Despaux, avec autres confirmations d'icelles données a Paris le dixiesme janvier mil six cens [dix?], signé : *par le Roy*, PEREAU, et seellées, et n'avoir moien pour empescher ledict Peconnet estre receu aux estactz de veneur et louvetier. et jouyr du contenu en icelles. Par quoy, avons concedé acte audict Peconnet de son dire, ensemble du consentement dudict Procureur du Roy, et, veu lesdictes lettres, edict et pouvoir attribués audict office, et que ledict m^r Jehan Peconnet, present, a levé la main et faict et presté le serment en tel cas requis et acoustumé et qu'il a juré fidelité au Roy, nous avons concedé acte des direz, consentement et serement

(1) Personnage bien connu, à qui nous devons le récit de l'entrée de Henri IV à Limoges, en 1605.

(2) On s'étonne de ne pas trouver mentionnés à cette énumération les sangliers, qui pourtant étaient alors nombreux sur plusieurs points de la province.

presamment presté, et veu iceux, avons receu et recepvons ledict Peconnet audict estat et office de veneur louveitier avec les droictz et pouvoir y attribués, faisant inhibicions et deffance a tous de ne le troubler et empescher en l'exercice de ses charges, a peyne de vingt (?) livres et autres telles peynes que de droict; et afin que personne n'en pretande cause d'ignorance, ordonnons que lesdictes lettres seront enregistrées au greffe de la presant senechaucée pour y avoir recours quand besoingt sera. Faict a Limoges, par devant Nous, Lieutenant general susdict, le sixiesme fevrier mil six cens dix. GUY, greffier, DESCoustures, ..., l' gral. — Coll. GARAT.

*II. Vente par Jean de Verthamon à Jean Péconnet
d'une part de banc dans l'église de Saint-Pierre-du-Queyroix
9 mars 1623.*

Comme soict ainsin qu'il appartieine a Messire (?) Jehan de Verthamond, prebtre et curé de St-Martin-Sepert (1), une tierce partie d'ung banc estant en l'esglize St-Pierre, avec dame Jehanne Verthamond, sa soeur, au devant l'autel du Bastiment, jougnant au banc de Joseph de Verthamond et autres, — aujourd'huy, neufviesme jour de mars mil six cents vingt trois, a Limoges, en la maison du notaire royal soubzsigné, a esté present ledit sieur Jehan de Verthamond, lequel, de son bon gré, a vendu, ceddé, quitté a sieur Jehan Peconnet, son beau frere (2), M^{re} orfeuvre dudit Limoges, present et acceptant, sa part et cottité quy luy peut competer et appartenir, a cause de la subcession de ses feuz pere et mere, pretendant que icelluy sieur Peconnet en puisse jouyr, luy et les siens, a l'advenir et en disposer comme de sa chose propre, et ce moyennant la somme de six livres, que ledict sieur Péconnet a illect payé comptant, reallemant et defaict, en testons et autre bonne monnoye, dont ledit sieur de Verthamond s'est contenté et l'en acquitte, etc. Ez presances de M. Marcial Delomenie, procureur; Joseph Malombre, tesmoingt ad ce appellés et requis. Ainsi signé a l'original des presentes : J. VERTHAMOND, pour avoir faict la susdite vante. PECONNET, DELOMENIE, present, et MALOMBRE, present. DE LOMENYE, n^{re} royal.

*III. Contrat d'apprentissage de Léonard Péconnet
18 décembre 1643.*

Le dix huictiesme jour du moys de decembre mil six centz quarante trois, a Lymoges, estude du Notaire royal soubz nommé, avant midy, fust presente dame Jehanne Verthamond, veufve et

(1) Saint-Martin-Sepert. — *de Septem Piris*, aujourd'hui commune du canton de Lubersac, arrondissement de Brive (Corrèze).

(2) On voit qu'il avait existé, avant le mariage de Joseph Péconnet et de Jeanne de Verthamon, d'autres alliances entre les deux familles.

heritiere de feu sieur Jehan Peconnet, vivant marchand orfeuvre de la present ville (1) ; laquelle, de son bon gré et vollonté, a mis en apprentissage Leonard Peconnet, son fils et dudit feu, present et consentant, en la maison et compagnie de Leonard de Bruxelles, marchand poelier de la ville de Saint-Leonard (2), present et acceptant, pour le temps et terme de deux années prochaines, entieres et consecutives, commencans au premier jour du moys de janvier prochain, et finissants a pareil semblable jour, moyennant le prix et somme de cent dix livres, et pour chascune desdites deux années, payable de six en six moys, par advance, comme ladite dame de Verthamond promet, a peyne de tous despens, dommages et interets ; durant lequel terme de deux ans, ledit s^r Bruxelles promet nourrir honnestement ledit apprentif et luy montrer legalement ce qui est dudit mestier et vacation de maistre poelier, en ce que ledit apprentif servira son maistre bien et fidellement, de tout son pouvoir et industrie, duquel service et fidelité, ladite dame Verthamond respond et s'oblige, sauf toutesfoys si ledit apprentif venoit a quitter et se retirer devant ledit terme de deux ans par infirmité ou autre incommodité qu'il treuvast dans ledit mestier : auquel cas ladite dame de Verthamond ne pourra estre contraincte et obligée de le fere demeurer dans ledit service ; et audit cas, le prix de la premiere année sera payé et avancé a raison de sept vingt livres, qui reviendra a soixante dix livres pour chascune des deux premieres demy années, et quatrevingt livres pour la seconde année : duquel payement qui se trouvera faict lorsque ledit Peconnet se voudroit retirer, ladite dame de Verthamond ne pourra demander et pretendre aulenne restitution ny rembourcement : pacte expressément convenu, sans lequel ledit de Bruxelles n'auroit consenty aux presentes. Dont a esté concedé lettres soubz scel royal, en la meilleure forme, avecq serement, obligation, renonciation, submission et autres clauses requises, en presences de s^r Louys de Bruxelles, marchand de ladite ville de S^t-Leonard, et Martial Pinchaud, clerc, habitant de la present ville, tesmoins a ce appellés, lesquels ont signé avecq lesdites parties a l'original des presentes, et moy, A. ROUGIER, notaire royal hereditaire (3).

(1) Celui dont il est parlé à l'acte précédent.

(2) On sait de quelle réputation jouissaient les poëliers de Saint-Léonard et quelle importance eut longtemps leur industrie. Nous avons publié (*Liures de raison et Registres de famille Limousins et Marchois*, p. 146 et 172), des traités passés au quinzième siècle entre des industriels de Saint-Léonard et des poëliers Normands, engagés par eux.

(3) On trouvera peut être singulier le fait de l'envoi en apprentissage du fils d'un orfèvre chez un poëlier ; mais il faut se rappeler que des artisans et petits industriels qui travaillaient les métaux : orfèvres, forgerons, balanciers, conchiers, fondeurs, maréchaux, tout en constituant des corps de métiers distincts, se considéraient comme appartenant tous à une famille commune de travailleurs, dont S^t Eloi était le patron.

A cet acte est attaché une lettre signée : DE BRUCELLES et datée de Saint-Léonard, le 3 janvier 1644 :

Madame,

Pour response a la vostre, je vous diray que j'ay receu vostre filz, et m'en aquiteray comme je vous promist et en auray soingt comme de moy mesme.

..... Ma mere vous promest qu'elle en aura autant de soin comme si c'estoit son filz (1).

IV. *Estat des fraiz funebres de deffuncte dame Jeanne Deverthamond, ma mere, decedée le samedy, 3 febvrier 1674, jour de S^t-Blaize, et ensemble le lendemain dimanche.*

Premierement, donné à M ^r Martin, prebtre, viccayre de S ^t -Pierre, pour les distributions necessaires.....	47 l.
Pour messes, aux Peres Recoletz.....	3 l.
A M ^r Dupuy et Dumas l'ayné, prebtres, pour 4 messes.....	4 l. 12 s.
A M ^r Martin, pour souder (<i>sic</i>) le compte du s ^r Faute, ciergier, donné.....	28 l. 10 s.
En messes, pendant le cours de l'année, pour le repos de l'ame de madite mere : a esté payé pour messes a M ^r Croizier, Gaumy, Dauvergne, Celiere, Faute, Dutrenil et Tyrebast, jusques et y compris le 16 febvrier 1675.	406 l.

MONTE..... 486 l. 2 s.

Compte du luminaire que j'ay faict et fourny pour les honneurs funebres de feu dame Jeanne Verthamont, veufve de feu s^r Jean Peconnet, marchant de la present ville :

Premierement, pour veiller le corps dans la maison, 4 flambeaux cire blanche 4 livres (2).....	5 l. 4 s.
Plus 36 flambeaux cire blanche de 17 livres.....	21 l. 11 s.
Plus, au grand autel de l'église Saint-Pierre, dix cierges, de 1 livre 1/4 cire.....	4 l. 5 s.
Plus 4 cierges a l'ampoule, de 1/2 livre cire ...	» 10 s.
	28 l. 10 s.

(1) Cette lettre est un témoignage de la façon dont l'apprenti était traité dans la maison du maître. On en trouve beaucoup de ce genre.

(2) Soit 26 s. la livre.

M^r Martin, prebtre, doit dire une messe tous les jeudis de chaque sepmaine, a l'honneur du Sainet-Esprit : a commencer ce jeudy, 4 febvrier 1673, ayant esté payé du passé...

M^r Croizier, prebtre, doit dire une messe tous les samedis de chasque sepmaine, a l'honneur de Notre-Dame : a commencé ce 17 febvrier 1673 (1).

Et doivent ces dits messieurs Martin et Croizier, continuer a l'advenir une messe du jeudy pour la prosperité de la maison par ledit s^r Martin, et celle du samedy par M^r Croizier, *pro deffunctis*, celle-ci à raison de 6 s. prix ancien et convenu.

V. « *Devotions particulieres de ma deffuncte mere qu'il faut entretenir a sa memoire et tant qu'il nous sera possible* »

Tous les dimanches de l'année, une messe pour la maison, a l'honneur de Notre-Dame, et *in memoriam vivorum et deffunctorum* (2).

Tous les jeudys, a l'honneur du S^t-Esprit, pour la neccsité des affaires de la maison.

JANVIER. — Le premier dimanche, une chandelle d'un sol a la confrerie du nom de Jesus, dans le cloistre de s^t Martial. — Le 2^e dimanche, a l'ange Raphael, une chandelle d'un sol. — A s^t Pol, le 10^e janvier, une chandelle d'un sol. — Le 17^e, a s^t Anthoine, aux Arenes (3), une chandelle et trois deniers de rente. — Le 22, a s^t Vincens, dans l'eglise S^t-Martial, une chandelle.

FEBVRIER. — Le 5, a la Confrerie S^{te}-Agatte, dans S^t-Martial, une chandelle. — Le 9, a S^{te}-Appolline, dans S^t-Martial, une chandelle (4).

MARS. — Le 19, a s^t Joseph, dans Saint-Pierre, une chandelle. — Le ... a Notre-Dame-du-Portailh (5), dans S^t-Pierre, une chan-

(1) Ces messes sont payées de 6 sous à 7 sous 6 deniers — et par abonnement quinze ou dix huit livres par an. On a vu plus haut les messes de Dupin et Dumas à 8 sous.

(2) Ces messes hebdomadaires étaient très communes. Presque toutes les vicairies fondées par nos pères avaient à acquitter des fondations de même nature, auxquelles certaines rentes spéciales étaient affectées.

(3) Cette petite chapelle, qui se trouvait dans le grand cimetière des Arènes, et dont on a constaté l'existence vers le milieu du xiv^e siècle, était dédiée à s^t Antoine, ermite ou abbé, et non à s^t Antoine de Padoue comme le dit le P. Bonaventure de S^t-Amable. Les Pénitents gris s'y établirent en 1670.

(4) Il s'agit, dans toutes ces mentions, tantôt d'une confrérie, tantôt d'une chapelle ou autel placés sous le patronage du saint qui est désigné.

(5) Notre-Dame du Porteau, autrefois S^{te}-Geneviève, possédait une vicairie fondée par Jacques Noalhier avant 1564. On peut se demander si ce nom lui avait été donné parce qu'elle était placée à proximité du portail de l'Eglise, ou si la statue de cette chapelle n'était pas l'ancienne vierge de la porte Mirebœuf ou de la porte Poissonnière.

delle de deux solz ; un denier de rente. — Le premier dimanche d'apprez Pasques, a l'honneur des 5 playes de Jesus, aux Augustins, une chandelle.

AVRIL. — Le 29, a s^t Pierre-le-Martir, dans l'eglize des Peres Jacobins, une chandelle d'un sol. — Le 30^e, a s^t Eutrope, dans S^t-Martial, une chandelle.

MAY. — Le 4^e, a s^{te} Monique, aux Peres Augustins, une chandelle. — Le 7, a s^{te} Flavie, aux Peres Benedictins, une chandelle. — Le 8, a s^t Aurelien, une chandelle.

JUN. — Le 24, a la frairie de S^t-Jean-Baptiste, a S^t-Pierre, une chandelle d'un sol et suivre la procession. — Le 25, a s^t Esloy, aux Jacobins, une messe de cinq solz.

JUILLET. — Le 7 juillet, jour de l'octave Saint-Martial, une chandelle. — Le 20, a s^{te} Marguerite, dans l'eglize S^t-Pierre, une chandelle d'un sol. — Le 28, a s^{te} Anne, dans S^t-Pierre, une chandelle.

AOUST. — Le 2, a la frairie Notre-Dame des Anges, dans S^t-Pierre, une chandelle. — Le 10, a la frairie S^t-Laurens, dans S^t-Pierre, une chandelle. — Le 12, a la frairie S^{te}-Claire, dans S^t-Pierre, une chandelle. — Le 16, pour la lampe devant s^t Roch, un sol. — Le 17^e, (s^t Rustique), une chandelle. — Le 30, a la frairie S^t-Fiacre, dans S^t-Pierre, une chandelle. — Le... (1) devant le bienheureux Bardon (2), dans S^t-Pierre, une chandelle.

SEPTEMBRE. — Le 1^{er} dudit mois, a accoustumé de tenir la frairie de Notre-Dame de Bonnes-Nouvelles, dans S^t-Pierre : fere dire la messe et vespres. — Le 4, a la frairie de S^t-Leonard, dans S^t-Pierre, une chandelle. — Le 6, a la frairie de S^t-Cloud, dans S^t-Pierre, une chandelle. — Le (3) ... a la frairie de Notre-Dame de Bon-Conseilh, a S^t-Pierre, une chandelle. — Le (4) ... a la frairie de Notre-Dame de Bonne-Nourriture (5), trois solz quatre deniers pour une livre de cire. — Le dimanche après le jour de Nostre-Dame, a la confrerie de Nostre-Dame sous les Arbres, une chandelle (6).

OCTOBRE.

(1) Date restée en blanc.

(2) Bardon de Brun, l'*avocat des pauvres*, mort en 1625. Il n'a jamais été l'objet d'un culte régulier ; mais on vénérât sa mémoire comme celle d'un grand serviteur de Dieu et d'un des citoyens les plus dévoués aux intérêts de la ville.

(3) Date restée en blanc.

(4) Date restée en blanc.

(5) C'est la seule mention que nous ayons jamais rencontrée de cette fête et de cette appellation donnée à la Vierge, considérée sans doute ici comme la protectrice des enfants à la mamelle.

(6) De cire commune évidemment : on a vu plus haut les cierges et flambeaux payés vingt six sols la livre.

NOVEMBRE. — Le 2, a s^t Dampnolet (1), pour les fidelles trepassez, une chandelle et six deniers pour deux absolutions. — Le 23, a la frairie S^{te}-Catherine, dans S^t-Pierre, une chandelle.

DECEMBRE — Le 1^{er}, a l'honneur de s^t Esloy, aux Jacobins, une messe. — Le 4, a la frairie de S^{te}-Barbe, dans S^t-Pierre, une chandelle.

VI. *Modèle de testament préparé par Jean Péconnet. Août 1678.*

Le.... jour du mois de.... (2) mil six cens..... (3) a Limoges, maison de s^r Jean Peconnet, bourgeois de ladite ville, par devant le notaire royal et tesmoins soubzsignés, etc., a midy, fust present en sa personne ledit s^r Peconnet, lequel, en son bon sens, apres avoir consideré la certitude de la mort et son heure incertaine, a desiré pourvoir a ses affaires et disposer de ses biens, et a faict son testament comme s'ensuit :

Premierement, s'est muny du signe de la croix, disant : *In nomine Patris, et Filii et Spiritus Sancti, amen !* et recommandé son ame a Dieu, invoqué la glorieuse Vierge Marie, saint Jean son patron, saint Martial et tous autres saints et saintes de paradis.

Veut, lorsqu'il aura pleu a Dieu l'appeller de ce monde, son corps estre inhumé ez tombeaux de ses predecesseurs, et estre employé, pour ses obseques et prieres pour le salut de son ame, la somme de cent livres, une fois payée (4).

De plus, donne et legue dix livres une fois payée aux s^{rs} bayles de la grande confrerie de Saint-Marcial (5), pour estre employée en ornement de la chapelle S^t-Benoist, ou ladite frairie est célébrée (6).

Comme ledit testateur soit conjoint par mariage avecq damoiselle Narde Michel, son espouse, il recognoit avoir receu son

(1) Il ne faut pas s'étonner de voir Jeanne de Verthamont porter ses offrandes à une église de la Cité. S^t Domnolet était considéré comme un des patrons spéciaux de la ville de Limoges, et on exposait ses reliques, comme celles de s^t Martial, de s^t Aurélien et de s^t Loup, dans les temps calamiteux. Ses restes figuraient également à la procession « des Châsses », appelée aux xiii^e et xiv^e siècles, procession « du Miracle » en souvenir de la guérison des Ardents.

(2 et 3) Ces blancs existent dans la copie certifiée par Chavepeyre, notaire royal, que possédait M. Ad. Péconnet du Châtenet.

(4) Dans presque tous les testaments de l'époque, on trouve les dépenses des obseques du testateur ainsi fixées par lui-même ; c'était une précaution prise à la fois contre la parcimonie des héritiers et contre leur prodigalité.

(5) Jean Péconnet avait été secrétaire de cette confrérie.

(6) La chapelle de Saint-Benoit, qu'on croit être l'édifice désigné par quelques documents sous le nom de *Basilica Isemberti*, était au nord de l'église de Saint-Martial, parallèle au vaisseau et séparée du chœur par la basse église. On sait que l'hôtel de ville de 1239 se trouvait auprès de la « basilique d'Isembert ».

entiere constitution de quatre mil livres, et encores avoir receu d'elle la valeur en argent, meubles, grains ou effects, de la somme de onze cent livres, provenant de son tiers en la succession de feu messire Joseph Michel, son frere, vivant curé de St-Prieth prez Aix, mort ab intestat, revenant lesdites deux sommes a celle de cinq mil cent livres, de laquelle, desdultz cinq cents livres que sa dite femme a constitué de son chef a Jeanne Peconnet, leur fille aynée, expouze de s^r Jacques Garnier, et que ledit testateur a payé a la descharge de sadite femme, reste quatre mil six cent livres, que ledit testateur a receu et recognoit a sa dite femme, qu'il veut par elle estre prins et retirés, quand bon luy semblera, sur tous ses biens, preferablement, pour en disposer a sa volonté.

Declaire encores qu'il appartient a sadite femme autre somme de quatre cents livres de principal, echüe en partage des effects dudit feu s^r curé son frere, et dhüe en constitution de rente de vingt livres, par le s^r Robert, de la ville d'Aixe.

Outre et pardessus lesquels biens propres, appartenant a sa dite femme, ledit testateur luy donne et legue la somme de deux mil livres une fois payée, plus son coffre de noyer garny de ses bagues et joyaux, et autres choses qui se trouveront dans ledit coffre a l'heure du decez du s^r testateur, sans que personne ayt rien a voir ny examiner dedans.

Veut encore (1), par dessus tout, qu'elle soit nourrie, logée et entretenüe sa vie durant aux despans de son heredité, et en cas d'incompatibilité avecque son heritier bas nommé — qu'a Dieu ne plaize ! — ledit testateur a creé et assigné sur tous ses biens a sadite espouze, pour sa nourriture et d'une servante, une pension de trente setiers bled seigle et deux barriques de vin a la mesure de Limoges, et cinquante livres en argent, pour chacune année de sa vie, et sa demeure dans deux chambres a son choix, garnies des meubles qu'il luy plaira dans la maison que le testateur habite a present ; cette dite pension payable annuellement, par advance. Moyennant ce, a faict saditte femme son heritiere particuliere.

Comme de leur mariage soient esté procreés ladite Jeanne, Joseph, Jean, Anthoine, Leonarde, Martial, Valerie Peconnet, leurs enfans et filles legitimes, et que ladite Jeanne soit mariée avecq s^r Jacques Garnier, dottée et payée suffisamment, ledit testateur veut qu'elle se contente, et pour tout autre droict legitime et supplement d'icelle, luy legue la somme de cinq sols (2) ; moyennant quoy la faict son heritiere particuliere.

Item, donne et legue ledit testateur a chacun desdits Jean, Anthoine, Martial, Leonard et Valerie, ses autres enfans et filles, la somme de trois mille livres pour tous droictz, part, portions, legi-

(1) C'est-à-dire : en outre.

(2) C'était, dès le moyen Age, la somme stipulée en faveur des personnes qui ne devaient pas être omises au testament, mais auxquelles le testateur ne voulait pas faire de legs. Cette stipulation avait évidemment pour but d'affirmer que le testateur avait songé à elles, mais n'entendait pas leur laisser une part des biens dont il disposait par son testament.

time, supplement d'icelle qu'ilz pourroient demander et pretendre en ses biens, payables lesdits legats a l'aage de vingt ans complets, et aux filles plus tost si elles trouvent party sortable pour se marier et assigner (*sic*). Cependant veut que lesdits enfans et filles soyent nourris et entretenus decemment, aux despens de son heredité, mesme que les enfans masles soyent eslevés a telles vacations qu'ils souhaiteront et que neanmoins leur mere jugera plus propres et convenables par l'advis et conseil de leurs plus proches parens et du s^r executeur du present testament; et [au cas] ou quelq'un de ses enfans masles ne voudroit se compatir (1) avecq sa mere et de (*sic*) l'heritier soubz nommé, et se retireroit contre leur gré de leur compagnie pour vaguer sans honneste et utile occupation, il declaire le priver de toute pension, entretenement et interet de son leguat, et ne veut luy estre payé de pension que du jour qu'il reviendra a une occupation honneste et vacation decente a sa condition : laquelle pension, en cas d'employ, ledit testateur reigle a la somme de quatre vingt livres par an, payable de six en six mois, par advance, sans que, par tel pretexte que puisse estre, aucun de ses enfans legués (2) puisse fonder ny pretendre, en jugement ny autrement, une plus haute pension sur la proportion des leguats : lesquels, pour oster toute matiere a procès, le testateur declare avoir rendu esgaux et si avantageux, sur l'esperance de l'union, concorde, obeissance, travail, service mutuel entre freres et devoirs envers leur mere, ainsin qu'il les exhorte (3); joint que ledit testateur a dict estre dhuement informé de la modicité de ses revenus, lesquels, se trouvant divisés, en resteroient très peu a son heritier; aussy, pour ne semer de discorde entre ses enfans, ledit testateur n'a voulu en grever aucun de subztitution, si ce n'est Jean, son filz (4), lequel, pour n'avoir voulu respondre de sa personne aux louables employs qu'il luy avoit procurés, et ne le trouvant d'une inclination raisonnable, a voulu subztituer iceluy Jean, comme il le subztitue, pour son entier leguat de trois mil livres, en faveur de son frere Joseph, heritier cy-apprès institué, non seulement jusques a l'aage complet de vingt cinq ans, mais encore pour toute sa vie, s'il vient a mourir sans enfans procreés de legitime mariage; que s'il change de mœurs meilleures qu'il n'a pas tesmogné jusques a present, travaille utillement et se marie legitiment au gré de sa mere, de son advis, de ses proches parens et du sieur executeur testamentaire, après avoir atteint l'aage de vingt cinq ans complet, le testateur veut que son leguat de trois mil livres luy soit payé en biens fondz valant ladite

(1) Compatir n'est plus en usage dans ce sens. On a cependant conservé *incompatible* et *incompatibilité*.

(2) C'est-à-dire « pourvus d'un legs ».

(3) Ces idées sont plus ou moins explicitement exprimées dans beaucoup de testaments; mais elles le sont ici avec beaucoup de netteté et de simplicité à la fois.

(4) Ce Jean était une mauvaise tête qui, après avoir donné beaucoup d'ennuis et de chagrin à ses parents, n'en donna pas moins à son frère aîné.

somme pour servir d'assignat et fournir a l'ouverture de sa substitution en cas qu'il n'ayt d'enfans de son legitime mariage.

Moyennant ce, ledit testateur faict ses dits enfans et filles, et chacun d'iceux, ses heritiers particuliers. Veut qu'ilz ne puissent rien plus demander et pretendre a ses biens.

Et [au cas] ou sa femme se trouveroit enceinte, il donne et legue au posthume, soit garçon ou fille, la somme de deux mil livres, une fois payée, au mesme terme et condiction, suivant son sexe, de ses autres freres et sœurs. Moyennant ce, le faict son heritier particulier (1).

Item, a tous autres qui se diront parens du testateur et pretendront en ses biens, il donne et legue a chacun la somme de cinq solz pour tous droiets, et moyennant ce, les faict ses heritiers particuliers (2).

Item, et au residu de tous et chacuns autres biens dudict testateur, meubles, immeubles, presents et avenir, droitz, noms, raisons et actions, il a faict, institué, de sa propre bouche nommé, comme faict et nomme, son heritier universel, seul pour le tout, ledict Joseph Peconnet, son fils ayné, a present licencié ez loix, et receu advocat au siege presidial de ceste ville, en supportant les charges, pour disposer de sadite heredité a sa volonté, comme de sa chose propre, l'attestant suffisant, capable et solvable pour lever et recevoir les sommes qui luy sont dhiées et aussy de payer les susdits leguats, voulant que, pour raison d'iceux, il ne luy puisse estre demandé aucune caution ny assurance, telle qu'elle soit, dont il le descharge dès a present, moyenant qu'il soit faict inventaire et description sommaire des biens et effects dudict testateur, deux ou trois jours après son decès, par devant tel notaire royal que bon semblera a sa mere, et en presences de deux proches parens qu'elle voudra appeler, et avecq le s^r executteur bas nommé, et moyennant aussy que ledict heritier se charge en mesme temps du contenu audit inventaire [sur] sa simple caution et foy juratoire. [Au cas] ou il refuseroit d'abord d'accepter purement et simplement l'heredité et ne se soumetroit au payement des dites charges, ledit s^r testateur refaire (3) la mesme heredité a ladite damoiselle Narde Michel, son espouse, et faict leguat audict Joseph Peconnet de la somme de six mil livres, payable en argent ou biens fondz de l'heredité au choix et plus grande commodité de sadicte mere, a l'aage complet de vingt cinq ans. Cependant sera nourry et entretenu aux despens de l'heredité.

(1) Stipulation très commune dans les anciens testaments. On remarquera que le legs éventuel de l'enfant posthume est inférieur à celui de ses frères et sœurs. Le père ne l'aura pas connu, et il tient à marquer une différence entre lui et ses autres enfans.

(2) On trouve cette clause de précaution dans presque tous les testaments. Nous avons vu plus haut pareil legs de cinq sols fait à une fille que Péconnet estime suffisamment dotée.

(3) *Réfère*. La clause est à remarquer. Nous avons dit ailleurs qu'on trouve souvent la mère constituée héritière, conjointement avec l'aîné des enfans.

Nomme ledit testateur, pour executeur de son present testament, M. Vidaud, seigneur du Carrier, conseiller du Roy, lieutenant particulier aux siege presidial senechal de Limoges, luy donnant le pouvoir qui est requis a cest effect, avecq priere très humble de continuer envers sa famille les mesmes affections qu'il luy a tesmognées pendant sa vie.

Casse et revoque ledit testateur tous autres testaments, codicille, donation s'il s'en trouvoit, declairant n'en avoir jamais plus faict aucun autre (1). Veut que celuy cy soit le sien dernier et qu'il vaille par droict de testament, codicille, donation accause de mort et autrement, en la meilleure forme qu'il pourra et debvra valloir. Et parce qu'il est selon son desir et intention, il l'a escript et signé de sa main après avoir declairé, pour le repos de sa famille, qu'il ne doit ny n'est obligé a personne d'aucune somme de deniers par obligation ny cedulle, et du tout a requis acte audit notaire royal soubzsigné. *Signé* a la minute des presentes : J. PECONNET, testateur susdict. *Et plus bas* : MOULINIER DE PUYMAUD, juge royal de Limoges : *Ne varietur* (2).

VII. *Inventaire au décès de Jean Péconnet. 31 octobre 1679 et jours suivants.*

Aujourd'huy, dernier du mois d'octobre mil six centz et soixante dix neuf, a Limoges, estude et par devant le notaire royal et les temoins soubsignés, avant midy, s'est présenté M^e Joseph Peconnet, advocat en la Cour, habitant de la present ville, lequel a exposé

(1) Nous voilà loin de la précaution qu'Etienne Benoist *le vieux* recommandait à ses neveux au quatorzième siècle : « Tenez votre testament prêt et le refaites chaque année ».

(2) Ce testament, non daté, comme on l'a vu plus haut, mais écrit sur une grande feuille de papier timbré de six liards, avait été déposé entre les mains de Narde Michel par son mari, dans les derniers jours de décembre 1678, au moment où il se disposait à partir pour Paris. Son séjour dans cette ville, où l'avaient appelé ses affaires, se prolongea bien au-delà de ses prévisions et il ne put repartir pour Limoges que vers la fin du mois d'août 1679. Arrivé à Poitiers par le « carrosse » — la diligence d'alors — il y tomba malade et y mourut le 30 août. Sa veuve remit, le 11 septembre 1679, le testament de son mari au juge royal, et l'authenticité de la signature, du paraphe et de l'écriture de cette pièce, toute entière de la main de Jean Péconnet, fut attestée, sous la foi du serment, par son fils aîné et quatre témoins.

La pièce, intéressante à divers titres, pourrait, si elle contenait un peu plus de libéralités pieuses, être considérée comme le type de l'expression des dernières volontés de nos bourgeois limousins aux XVII^e et XVIII^e siècles. On a vu que le chapitre des legs de dévotion ou de charité se réduit à dix livres données à la Grande confrérie de Saint-Martial. Rien aux autres confréries, rien à sa paroisse, rien à l'hôpital, rien aux religieux mendiants, rien à l'ermitte ni à la recluse. Toutefois le ton général de ce document, l'ensemble de ses dispositions et les mesures prises à l'égard d'un de ses fils qui menait déjà une mauvaise conduite et avait causé beaucoup de chagrins à ses parents, méritent d'être remarqués.

que feu sieur Jean Peconnet, son pere, etant decedé en la ville de Poictiers, il se seroit trouvé, en son coffre et parmy ses papiers, son testament, escrit et signé de sa main, lequel auroit esté mis ez mains du notaire royal sousigné; et parceque, par ledit testament, ledit feu s^r Peconnet vouloit qu'il fut fait inventaire de ses meubles et papiers par devant un notaire, de ce en consequence ledit s^r Peconnet nous a requis nous vouloir porter tout presentement en la maison dudit feu sieur son pere, et dans laquelle il fesoit son habitation, scize a la Porte Poulaliere, pour proceder audit inventaire, disant a ces fins avoir faict advertir ses parentz proches pour assister a iceluy, suivant et conformement au susdit testament. Ce que executant, et nous etant a l'instant portés en la maison dudit deffunct, avons trouvés assemblés M^{rs} M^{rs} Jean Vidaud, seigneur du Carrier, conseiller du Roy, lieutenant particulier en la senechaussée de Limousin et siege presidial de Limoges; Jacques de Petiot, seigneur de La Mothe de Gain, conseiller du Roy en ses conseilz; sieur Joseph Michel, clerc tonsuré, filz de feu s^r Jacques Michel, parentz, au desir du testament; — et en leur presence et dudit sieur requerant et de damoiselle Leonarde Michel, veufve dudit feu sieur Peconnet, avons procedé audit inventaire comme s'ensuit :

Premierement, estant montés en la chambre de ladite maison qu'est sur le devant et regarde sur la rue, avons trouvé, dans icelle, un grand coffre bois de noyer, fermant a clef, lequel ayant esté ouvert, s'y est trouvé divers livres traitantz de diverses matieres, au nombre de neuf livres in folio, trente trois in quarto et sept in octavo; — Plus une table ronde, bois de noyer, ayant un mauvais tapy de Bergame; trois petits lits a pantes aussy garnys de Bergame, ayant chacun une coïette, cuissin, paillasse et couverte : le tout fort usé; quinze chiezes aussy garnyes de Bergame, uzées; un payre armoires bois de noyer, fermant a quatre portes avecq trois serrures, servant a mettre le pain et autre depence (1) de la maison; un payre chenets de fonte anciens et une cramaliere; un petit coffre dans lequel s'est trouvé quatre livres chandelle; plus un baricot de sel; plus a l'attelier (*sic*) qu'est sur la porte, s'est trouvé huict vieux mousquetz, acquebuzes ou fuzils, pliés dans leur enveloppe; un epee, la garde et pognée de fert.

Passés dans la chambre de plein pied sur le derrier, servant de cuisine, avons trouvé une table bois de chesne fort vieille; six escabeaux servant a ladite table, vieux; un vieux armoire a deux tirettes, fort ancien et de tres peu de valeur; plus quatre potz de fert de diverses contenances, dont l'un est de Lorraine; trois chaudrons, l'un de trois éculées, l'autre d'un demy sceau, et l'autre d'un sceau et demy; un basin contenant un sceau; trois platz commungs; huict assiettes, neuf ecuelles, une peinte, les trois chopines, une tarsiere, une chopine et la roquille, une eguiere couverte, le tout d'eteing commung; plus deux platz d'airain, plus un

(1) On donne encore, dans plusieurs vieilles maisons de Limoges, le nom de *dépense* à l'office de la cuisine.

petit pot de Loraine, contenant une eculée, son couvercle d'airain ; deux poyles, une grande et une petite ; une lechefritte, un gril, une grille, un culier a pot et un passoir ayant la queue de fert ; deux chandeliers de laiton, un chauffe-fert, une broche de fert, deux payres chenetz de fert : l'un grand, l'autre petit ; une payre pinsettes, une pasle, une cremaliere, plus un coffre dans lequel s'est trouvé dix livres chandelle ; une cheze de bois pour les malades (1), un mortier de fert, un grand trepied de fert.

Montés dans la chambre seconde, sur le devant, y avons trouvé deux lictz : l'un grand et l'autre petit, garnis de rideaux de sarge, couleur bleufve, avec leurs couëttes, cuissins, paillasse et couvertes même couleur ; une vieille table avec ses deux bancz : ladite table ayant un tapy aussy de sarge, couleur bleufve, fort ancien ; plus un grand payre d'armoires, bois de noyer, a quatre portes et deux tiroirs, dans lesquels s'est trouvé un petit livre journal couvert de parchemin, intitulé : *Livre des mettayers du Chastenet*, ou il y a trente sept feuillets et demy escript, le restant en blanc ; plus troys payres chandeliers d'eteing fein et un autre servant pour un cabinet, aussy d'eteing ; dix huit platz grands et moyens ; deux assiettes creuzes ; dix huit assiettes, deux assiettes percées ; un escuelle couverte, un sucrier d'eteing, un grand plat bassin : le tout d'eteing fin, marqué des armes dudit deffunct (2) ; plus une douzaine d'assiettes d'eteing commung ; deux grandz platz, quatre moyens et quatre assiettes creuzes, trois salieres, un moutardier, aussy d'eteing commung, et un biberon d'eteing fin ; plus une coulteliere garnye de six couteaux de peu de valeur ; un payre pistoletz de forest... (3) ; diverses petites comedies (4) : le tout ayant esté dans les dites ormoires ; plus un bahu noir, dans lequel s'est trouvé diverses petites hardes de ladite damoiselle Michel et de ses habitz, qu'on a veu ne devoir estre inventoriées en detail, la clef lui ayant esté remize ; plus avons trouvé un grand coffre bois de noyer, fermant a clef, lequel ladite damoiselle Michel a dict luy avoir esté legué par le testament dudit feu s^r Peconnet, son mary ; et n'a voulu souffrir l'inventaire des choses qui estoient dedans, pour luy appartenir, sans qu'on peu voir ni examiner dedans ; et [a] asseuré moyenant son serement qu'il n'y a autre chose, seulement ses bagues, joyaux et autres choses portées par le leguat dudit coffre sans examiner et sans argent ; — plus un vieux armoire, proche dudit coffre, fermant a deux portes, lequel ayant esté ouvert, s'est trouvé deux lanternes, du pain et autre petite chose de depence de

(1) Peu à sa place dans une cuisine, il faut en convenir. Mais il ne faut pas oublier que la cuisine était la seule pièce habitée durant le jour.

(2) Le livre de raison de Jean Péconnet nous apprend que cette vaisselle, marquée à ses initiales et à ses armes, avait été achetée au cours d'un voyage à Paris, en juillet 1660. (V. nos *Livres de raison et registres domestiques*, p. 310.)

(3) Une déchirure.

(4) Nous croyons bien lire. S'agit-il de livrets de pièces représentées au collège des Jésuites ?

la maison ; plus, joignant ledit armoire, s'est trouvé une (*sic*) autre armoire vieux, fermant a quatre portes, dans lequel s'est trouvé divers caiectz de philosophie et de droict et des quartes montées sur des cadres pour la geographie ; la robbe et bonnet de palais dudit sieur Peconnet requerant, avecq deux payres de ses habitz : l'un de drap de Carcassonne, gris, et l'autre de ras noizette ; plus un grand armoire presque neuf, fermant a quatre battans, a deux serrures, dans lequel s'est trouvé un vieux tapy de ras....., un autre tapis de Bergame melé de soye ; trois tableaux : l'un representant un Crucifix, a l'huyle, et les autres deux representant la Sainte Vierge et un Ecce Homo ; un autre representant Notre Dame du Rozaire ; deux caries de geographie ; six chemizes d'homme, toyle blanchie ; trois douzaines serviettes grosses ; six napes grossieres ; quatre payres calessons d'homme ; huit payres pour les enfantz ; deux douzaines chemizes pour les enfantz ; une douzaine de tabliers ; deux pieces coitis (?) contenant en tout quarante aulnées ; six payres chausses ; deux douzaines chemizes d'hommes grossieres et uzées, dix essuye mains, et le linge et chemizes de ladite damoizelle Michel, tout le dit linge etant a demy uzé ; plus deux douzaines serviettes fines, avecq quatre napes fines aussy uzées. Plus il s'est trouvé une autre table double sans bancz ; un payre chenetz, une cramaliere ; plus a l'attelier (*sic*), sur la porte de ladite chambre, s'est trouvé six vieux mousquetz ou fuzils tous rompus et de tres peu de valeur, une vieille halebarde et deux petits mousquetons aussy rompus ; plus une grande cheze a bras, couverte de sarge bleue uzée, etc.....

Et advenant le troizieme jour du mois de novembre audit an, estant remontés dans ladite chambre seconde sur le devant, ou nous etions la derniere sceance, avons trouvé dans icelle, outre les choses deja inventoriées, un demy coffre boys de noyer, lequel ayant été ouvert, avons trouvé dans iceluy le livre d'affaires dudit defunct s^r Peconnet, ecript de sa main, couvert d'un parchemin et relié, commençant au premier feuillet, numerotté un : « *Jesus, Marie, Joseph* », en chef, et ensuite : « C'est le Livre Journal de moy, Jean Peconnet (1) », finissant au feuillet numerotté cent unze, par ces motz : « Cothe nouvelle, qu'avons faict cy pour quatorze sestiers », ledit livre escript en divers articles et y ayant plusieurs feuilletz en blanc ; et a cette occasion, a la requeste dudit s^r Peconnet, a été paraphé par le notaire soubzsigné au bas de l'endroit de chaque page ou finissoit l'écriture dudit s^r Peconnet defunct : iceluy livre ayant l'alphabet ou repertoire a la fin ; plus un sacq dans lequel avons trouvé une obligation de la somme de deux centz cinquante deux livres, dheue audit feu s^r Peconnet par Jean Chabrol dit Rouchaud, etc. (2) ; plus un contract d'obligation du deuxieme aoust xvi^e soixante deux, par lequel le seigneur de Bonneval doibt au defunct la somme de six centz trente livres, et pour

(1) C'est le manuscrit dont nous avons publié de nombreux extraits dans nos *Livres de raison*, p. 301 et ss.

(2) Nous passons l'énumération de quelques créances et contrats.

l'assurance, ledit seigneur a delaisé audit s^r Peconnet un bassin, deux porte assiettes et quatre flambeaux, le tout d'argent, qui ont été trouvés dans le mesme coffre avec ladite obligation ; plus une saliere d'argent en son estuy, laissée audit feu s^r Peconnet pour assurance de trente six livres, prêtées a Anne la Chapeliere (1) ; plus deux crochets d'ort, aussy laissés audit feu s^r Peconnet pour assurance de dix sept livres prêtés a ladite La Chapeliere ; plus deux bagues d'or aussy laissées audit feu s^r Peconnet pour assurance de douze livres dix solz prêtés a la dame Denoyer ; plus deux culiers et une chesne d'argent, aussy laissés en assurance audit deffunct pour vingt huit livres prêtés a la dame Faute ; plus un bassin d'argent, une aiguiere, un vinaigrier aussy d'argent, laissés aussy pour assurance par la susdite Anne La Chapeliere, pour la somme de 180 livres. Plus a esté trouvé dans ledit coffre un petit sac de cuir, et dans iceluy soixante dix pistoles ou louys d'or, valant la somme de sept centz soixante dix livres ; plus un sac de toyle, ayant dedans des louys de trois livres et de trente solz, lesquels ayant été comptés, s'y est trouvé la somme de huit centz trente livres ; plus un autre sac de toyle dans lequel se sont trouvés aussy des louys de trois livres et de trente solz, lesquels ayant été comptés, s'y est trouvé la somme de cinq centz quarante livres, de laquelle somme ledit s^r Peconnet, requerant, a dict qu'il appartient certaines portions aux sieurs de Chaztandeu et de Faugeras, comme ladite somme provenant du remboursement de rente sur l'hostel de ville de Paris, en laquelle lesditz sieurs estoient parprenantz (*sic*) en qualité de coheritiers de M^r de Verthamond des Villenes ; plus un autre sac de douzains, lesquels ayant été comptés, s'y en est trouvé cent treize livres ; plus un sac de deniers, dans lequel s'est trouvé dix livres ; plus s'est trouvé un sac de toyle et dans iceluy les pieces concernant les affaires que ledit feu s^r Peconnet avoit avec demoiselle Marselle Decordes et feu Jean de Verthamond, sieur des Montz, etc..... Plus deux sacz, attachés ensemble, cottés H et B, ou sont les tiltres des affaires domestiques dudit deffunct : lesquels ayant été parcourus, s'est trouvé d'enciens contractz de mariage, inventaires, testementz, dation de tutelle, transactions et autres enciennes affaires dudit s^r Peconnet et de ses auteurs, le tout cotté de la main du deffunct et remarqué par lettres d'alphabet, savoir : dans le premier desditz sacz, puis la lettre A jusques a la lettre double AA. et l'autre, puis lettre double BB jusques a quatreuple R, en ce qu'il n'y a pas de triple alphabet.

Plus un gros sac cotté par lettre C et numerotté *sac troizieme*, notté par les motz cy appres : *Ou sont les papiers, tiltres et contractz d'acquisition de nostre maison de Leymagene, autrement la Porte Poulalière, inventoriez au repertoire*, ladite cotte escripte

(1) Nous trouvons, dans tous les livres de famille, mention d'objets remis au prêteur en garantie du remboursement. Le prêt sur gage peut assurément donner lieu à bien des abus ; mais rien n'est, en soi, plus naturel et plus licite.

de la main du deffunct. Plus autre sac cotté D et cotté de la main dudit feu s^r Peconnet par ces motz : *Sacq quatriesme, ou sont les tiltres et contractz de nostre maison de l'Arbre peint....*; plus autre sacq numerotté C, cotté de la main dudit feu s^r Peconnet : *Sacq cinquieme, ou sont les tiltres et contractz de la maison de Consulat, de laquelle nous appartient un tiers, etc.....* Plus autre sacq numerotté et cotté de la main du deffunct : *Sacq sixieme, ou sont les tiltres et contracts de nostre vigne de Balezis, inventories au repertoire, ayant y attaché un autre sac aussy cotté de la main du deffunct : Pour Jeanne Verthamon, veufce du sieur Peconné de Menderesse, etc.....* (1)

Et advenant le lendemain, quatriesme dudit mois de novembre soixante dix neuf..... avons continué ledit inventaire comme s'en-suict :

De plus, avons trouvé, dans ladite chambre seconde, un bahus de La Rochelle, couvert de cuir noir, lequel ayant été ouvert, s'est trouvé dedans un sacq cotté de la main dudit feu s^r Peconnet : *Sacq ou sont les papiers et procedures contre le prieur (?) Rougier, concernant l'affirme de l'Aumosnerie*; plus autre sacq cotté de la main du deffunct : *Sacq pour dame Jeanne Verthamond, veufve de Jean Peconnet, opposante aux criées des biens de dame Valerie Morel et Martial Pouret, etc...* Plus un grand sacq de toyle cotté dessus : *Sacq ou sont les pieces et tiltres concernant nostre metterie du Chastenat et rente fonciere dheüe sur ledit village*; plus autre sacq intitulé : *Missives escriptes au s^r Jean (?) Peconnet pour plusieurs affaires qu'il avoit faict pour diverses personnes*; — finalement s'est trouvé un livre relié couvert de parchemin, intitulé : *Repertorium titulorum*, commençant par ces motz au feuillet numero un : « M^e Psaulmet Peconnet, filz de M^e Pierre Peconnet », etc., et finissant, au feuillet numerotté cent cinquante huict verso, par ces mots : Signée Flottes, et de moy » (2), etc...

...Tous lesquelz papiers, sacqs et tiltres sont esté remis dans ledit coffre, dans lequel il s'est trouvé, outre ce que dessus, un esguiere d'argent, une saliere, une vinaigrette, trois taces en ovalle (?), autres trois tasses rondes, le tout d'argent fin, pesant : lesdites aiguiere, saliere, vinaigrette et tasses, six marcs quatre onces; six culiers et six fourchettes d'argent fin, pesant deux marcs; plus autres six culiers d'argent commung pesant six onces; plus autres huit culiers d'argent fin du poids d'un marc.

Et a coté de ladite chambre, y a un cabinet dans lequel avons trouvé cinq livres in folio, dix sept livres in quarto et dix huict in octavo, tous lesquelz livres estantz pour le Droict; plus un habit de drapt noir dudit s^r requerant, un manteau barracan gris, une espée façon d'argent, un payre pistoletz a foureaux, un autre espée noircie, un mousqueton, une cheze garnie de sarge bleufve vieille...

(1) La plupart de ces dossiers se trouvent encore dans les archives de la famille.

(2) Nous publions des extraits de ce manuscrit dans notre recueil : *Nouveaux registres domestiques*.

D'illecq sommes montés a la troizieme chambre sur le devant, dans laquelle avons trouvé un grand coffre en bois de noyer fort vieux, fermant a clef, dans lequel avons trouvé, apres qu'il a esté ouvert, vingt quatre linceulz toyle de brin neufz ; six autres d'etouppes grosses, a demy uzés ; plus un autre grand coffre *sive* arche dans lequel s'est trouvé six napes d'estouppes, vingt linceulz aussy de brin neufz ; quatre napes fines uzées ; une douzaine serviettes fines neufves ; une autre douzaine fines uzées ; six chemizes d'homme uzées ; quatre autres nappes grosses uzées ; plus un vieux payre d'armoires fermant a deux battans, avecq une serrure, ou avons trouvé un grand tapy de Bergame neuf, un autre vieux tapy de table gris, de sarge, tout uzé ; deux vieux habits de camelot noir, dudit feu sieur Peconnet, tous uzés ; deux petits cuissins de plume, et de la ferraille de peu de valeur ; plus un autre payre d'armoires aussy a deux battantz, fort vieux, ou il n'y a qu'une serrure, ou il ne s'est rien trouvé qui merite d'estre inventorié ; sur lesquelz armoires s'est trouvé un crucifix de bois ;

Plus un autre coffre de noyer, aussy fort vieux et uzé, fermant a clef, lequel ouvert, s'est trouvé y avoir deux napes fines pour une table longue, six linceuilz uzés, un sabre a garde de Suisse, façon d'argent, et un autre sabre garde de fert ; deux douzaines serviettes fines uzées ;

Plus un autre grand coffre ou arche, ou s'est trouvé deux douzaines serviettes etouppes neufves, six nappes etouppes neufves ;

Plus autre vieux coffre servant a mettre des chandelles, dans lequel il y a dix livres chandelle de suif, avecq les panonceaux pour les mortuaires aux armes des Peconnetz (1) ;

Plus une vieille table avecq ses deux bancz, uzée et de peu de valeur ; un vieux lict et couchette garnys ledit lict de rideaux vert tous petits (?) et ladite couchette sans rideaux, avecq leur cuissin, paillasse, couette et couvertes, le tout encien et uzé ; une vieille cheze a bras de bois, sans tapisserie.

Passés dans la troizieme chambre sur le dernier (*sic*), de plein pied, la susdite servant de grenier, dans laquelle avons trouvé deux vieilles tables sans bancz, un payre chenests de fert ; une cassette fermant a clef, que ladite damoizelle Michel a dict luy appartenir et avoir dans icelle les chezebles du feu sieur, son frere, curé de Saint Prieth, auquel elle a succédé pour un tiers ; plus une piece de sarge couleur d'olive, contenant quinze aulnes ou environ ; autre piece de sarge jaulne, moytié layne et fil, de dix aulnes ; un autre tapys de Bergame servant aux processions (2) ; une couverte blanche neufve ; une couverte bleufve uzée ; un payre

(1) Voilà des objets qui prouvent à la fois et l'attachement des Péconnet à leurs traditions domestiques et leurs habitudes d'ordre et d'économie qui se conciliaient très bien, on le voit, avec leur petite vanité, fort excusable du reste.

(2) Cette pièce de tapisserie, qui se met aux fenêtres les jours de processions, est mentionnée dans le livre de raison de Jean. Il avait acheté à Paris cinq pièces de Bergame, plus un tapis, en 1661.

de vieilles bottes ; une valize, un habit ras capat du deffunct ; un vieux manteau barracan gris, deux haches, un grand pot de fert avecq sa couverture de cuivre, contenant un sceau et demy ; un autre pot de Lorraine mediocre, avecq sa couverture de cuivre ; un pot de fert a accommoder les chatagnes ; une coignée et deux coins de fert, un gril, un poylon, deux bassines de laton uzées et toutes cassées, deux chaudières : un grand et un petit ; autres deux petits bassins uzés ; une platene de laton ; deux broches de fert ; un rascheau de fert uzé.

Montés au galatas, sur le devant, y avons trouvé un grand coffre ou arche fort vieille, fermant a clef, ou avons trouvé six nappes blanchies, etoupes fines, neufves ; deux douzaines et demy serviettes fines blanchies neufves ; deux pieces toiles brin, contenant vingt aulnes chacune ; dix aulnes toyle blanchie ;

Plus une autre grande arche, dans laquelle nous avons trouvé une cuirasse, casque, ganteletz de fert et de la ferraille environ trente livres pesant, plus deux picques, une halebarde, un vieux bois de lict avec sa couette, cuissin fort vieux, sans rideaux, un grand plaque de fert ronde.

Et plus haut, sur le degré de ladite maison, avons trouvé un cabinet fermant a clef, et y avoit dedans vingt trois livres d'escoliers fort vieux, uzés et rompus, trois arcageletz (?) d'acier fort vieux, un payre balances fort vieilles.

Montés dans le grenier du lard, y avons trouvé un suif de pourceau du poids de dix livres, six livres de lard rance, un saloir de bois uzé, cerclé de bois.

Et d'illecq montés dans la galerie, n'avons rien trouvé dans icelle.

Descendus dans le bas de la maison, au dernier (*sic*) le degré, au lieu appelé le bucher, y avons trouvés un tonneau de la contenance de quinze charges de vin ou environ, ayant quatre cercles de fert ; deux charrettées de bois a brusler ou environ.

De là sommes allés dans la boutique, sur le devant, ou avons trouvé huit aix commungs bois cerizier, de huit piedz de longueur chacune, et dans l'arriere boutique, proche du porge, s'est trouvé une charretée de serments.

Descendus dans la cave basse, avons trouvé dans icelle quatre pippes cerclées de quatre cercles de fert chacune, pleines de vin vieux du present pais ; six pippes cerclées de quatre cercles de fert vuides.

.....(1)

CHAVEPEYRE, notaire royal hereditaire.

(1) Ce document se termine par l'inventaire des propriétés, qui nous a paru peu intéressant.

VIII. *Extraict des fraix funeraires de feu s^r Anthoine Peconnet*
1685 (1).

Premierement :

Pour les droicts de M ^r de S ^t Michel (le curé), tant pour sa distribution que droicts curiaux, la somme de.	11 l. 7 s.
P. M ^r Texier, v[ic]aire].	2 l. 14 s.
P. M ^r Gadaud, v.	1 l. 11 s.
P. M ^r Renaudin, v.	1 l. 11 s.
P. M ^r Collusson, v.	1 l. 11 s.
P. M ^r Farne et pour les <i>Agonisants</i> (confrérie).	1 l. 16 s.
Pour les cloches.	3 l. 2 s. 6 d.
P. M ^{rs} Bardonnaud et Roussaud. diacres.	2 l. 12 s.
M ^{rs} Peyrat et Pradelas.	2 l. 12 s.
M ^{rs} qui ont porté les crois.	2 l. 12 s.
M ^r Valade, sacristain.	1 l. 6 s.
M ^r Freysineaud, orgueniste.	1 l. 6 s.
M ^r Martin (1).	13 s.
M ^r Reymond.	13 s.
M ^r Granchaud.	0 s. (<i>sic</i>)
M ^r Michel.	13 s.
M ^r Lamy.	13 s.
M ^r Brugiére.	13 s.
M ^r Progey (?).	13 s.
M ^r Pichon.	13 s.
M ^r Leymarie.	13 s.
M ^r Crouchaud.	13 s.
M ^r Garat.	13 s.
M ^r Ribaignat.	13 s.
Le R. P. (<i>sic</i>) Ermite (2).	19 s.
La Recluse.	6 s.
P. Ribierre.	13 s.
P. Bouchelou.	13 s.
P. les droicts de la fabrique et merguillier. ...	3 l. 2 s. 6 d.
P. le candelabre.	1 l.
P. le paly (3), torches et pour le Corps de Dieu	7 l.
P. les coups des <i>Agonisants</i> (4).	5 s.
<i>A Reporter.</i>	55 l. 2 s.

(1) Antoine Péconnet, frère de l'avocat Joseph, était décédé sur la paroisse de Saint-Michel et avait été enterré à Saint-Pierre le 17 septembre 1685.

(2) M. Martin et les suivants sont probablement les prêtres communalistes de la paroisse n'ayant pas le titre de vicaires.

(3) Peut-être l'ermite et la recluse assistaient-ils à cette époque aux enterrements de quelque importance.

(4) Le poêle.

(4) La sonnerie au moment de l'agonie des confrères de cette association.

<i>Report</i>	55 l. 2 s.
P. les porteurs.....	2 l. 5 s.
P. les valets.....	1 l. 10 s.
Pour la plainte (<i>sic</i>), pain et vin (1).....	12 s.
P. l'eschaffou (?) (2).....	1 l.
Pour celui qui a porté le ban pour poser le corps.....	5 s.
P. le masson (3).....	1 l. 6 s.
P. la caisse, donné au Baby (4).....	2 l. 5 s.
P. le serviteur de M ^r Vertamond, chanoine (5)	5 s.

Donné dans St-Pierre pour le susdit enterrement :

P. M ^r le Curé.....	5 l. 4 s.
P. M ^r Ardy, v[icaire]..	2 l. 6 s.
P. M ^r Croysier.....	1 l. 3 s. 4 d.
P. M ^r Defflottes.....	1 l. 11 s.
P. M ^r Limousin.....	1 l. 4 s. 6 d.
P. l'asistant de M ^r Vertamond (6).....	1 l. 6 s.
P. M ^r Cybot, v.....	1 l. 8 s.
P. M ^r Chouzy, v.....	17 s.
P. M ^r Jolivet, v.....	17 s.
P. M ^r Pabot.....	12 s.
P. M ^r Malet.....	12 s.
P. M ^r Voureyx.....	6 s.
P. M ^r Goumy.....	6 s.
P. M ^r Guery.....	6 s.
P. M ^r Decordes.....	0 s.
P. M ^r Farne.....	6 s.
P. M ^r Beaulaygue.....	6 s.
P. M ^r Dumas.....	0 s.
P. M ^r Dupin.....	0 s.
P. M ^r Bechade.....	6 s.
P. M ^r Cybot, curé.....	6 s.
P. M ^r Goudin.....	6 s.
P. M ^r Mailhot.....	6 s.
P. M ^r Sardine.....	6 s.
P. M ^r Laroudie.....	6 s.
P. M. Guineaud.....	6 s.
P. M ^r Londeyx.....	6 s.
P. M ^r Tixier.....	6 s.

A Reporter..... 85 l. 14 s. 10 d.

(1) S'agit-il d'une collation donnée aux sonneurs de cloches ?

(2) Le catafalque.

(3) Pour ouvrir et fermer le caveau de famille.

(4) Sans doute un surnom du menuisier qui a fait le cercueil.

(5 et 6) Ces deux articles semblent indiquer que le chanoine de Verthamon, allié à la famille du décédé, avait présidé aux obsèques.

<i>Report</i>	85 l. 14 s. 10 d.
P. M ^r Vidaud (1).....	6 s.
P. M ^r Martin.....	0 s.
P. M ^r Courteyx.....	6 s.
P. M ^r Vouzeaud (?).....	6 s.
P. le merguillier.....	4 l. 10 s. 6 d.
P. les porteurs.....	3 l.
P. les clochettes par ville (2).....	3 l.
P. le <i>Revelier</i> (3).....	2 s.
P. Montandre.....	10 s.
P. les Agonisants.....	10 s.
P. les valets.....	1 l. 10 s.
P. les pauvres de l'Hospital.....	2 l. 17 s.
P. l'offrande.....	1 l. 2 s.
Donné aux pauvres pour aumosnes.....	15 s.
Pour avoir adverty pour le service.....	2 s.
P. le mande (4) des Penitents.....	2 l. 5 s.
P. M ^r Mailhot, qui a donné les deniers.....	2 s.
P. les deux goujats (?).....	10 s.
P. la fabrique.....	1 l.
P. le paly et porte verge.....	2 l. 16 s.
P. l'eschaffou?.....	"
P. avoir descendu le corps.....	10 s.
P. deux messes.....	1 l.
P. ceux qui on servy les messes.....	1 s.
P. le service des Agonisants le lendemain, la somme de.....	5 l.

Monte le tout la somme de.... 219 l. (5) 15 s. 4 d.

A ce mémoire est joint la note suivante : S^r Joseph Peconnet, s^r de Chastenet, avocat en la Cour, demendeur.

Just Masleau, m^e *passementier*, deffendeur, contra.

Le 4^e jour du mois de decembre 1685, Coulomb, pour ledit deffendeur ?] a dict que, n'ayant gardé aucune memoire ny broussiard du compte dont est question, il auroit esté obligé d'avoir

(1) Les deux prêtres qui ont reçu 12 sols ont sans doute assisté à l'enterrement ; les autres communalistes, taxés à 6 sols, n'ont pas été présents aux obsèques.

(2) Le décès et l'heure de la cérémonie funèbre étaient *criés* aux carrefours par des hommes munis de clochettes. Il n'y a pas bien longtemps qu'on annonçait encore les enterrements de cette façon dans plusieurs localités de la Haute-Vienne : à Saint-Junien, par exemple.

(3) On appelait ainsi un courrier de la confrérie des Agonisants qui parcourait la ville la nuit comme les *serenos* d'Espagne en invitant les personnes qui ne dormaient pas à prier pour les morts. (Voir Juge, *Change-ments survenus*....)

(4) L'agent de la confrérie chargée de convoquer les associés (*mandare*). Le nom de *courrier* est aujourd'hui adopté dans presque toutes nos confréries : on le trouve du reste employé dès le moyen âge.

(5) Cette somme est beaucoup plus élevée que le total de l'addition (117 l. 15 s. 4 d.) : elle comprend d'autres frais.

recours aux s^r prebtres et clocheteurs qui luy auroient fourny un estat conforme a celuy que ledit deff[endeur] auroit déclaré audit s^r dem[andeur], duquel estat et compte ledit deff[endeur] a donné tout presentement par exuberance (*sic*) une seconde coppie audit s^r demandeur. Partant ledit Coulomb requiert ledit deff[endeur] sa partie estre relaxée de la demande dudit s^r Peconnet, avec despans.

IX. Memoire des fraix que j'ay faictz pour le mariage de ma soeür dam^{elle} Leode Peconnet, arresté avec M^r Michel s^r de La Bachelerie, filz de M^r Jean Michel, M^r de Poste a Pierrebuffiere

Premierement, le jendy, 3^e febr 1689, led. s^r de La Bachelerie etant venu avec le s^r de La Regondie, son cousin, leur avons donné a colation, pour biscuiz, massepains, etc..... 15 s.

Et leur avons donné soupper, ou a esté fourny un levraud, 4 pignonneaux et autres choses, cy pour le tout, nous a cousté. 3 l. 10 s.

Le lendemain, 4^e dud., pour leur avoir donné a desjeuner et a colation l'apresdisnée..... 1 l. 15 s.

Le samedi, 5^e dud., M^r Michel le pere est venu et nous l'avons invité a disner, pour quoy a cousté pour poisson et soles et du dessert..... 2 l.

Donné a son valet..... 5 s.

Le lundy, 7^e dud., le s^r de La Regondie est revenu et a receu (?) a soupper, pourquoy nous a cousté, en viande et dessert..... 1 l. 10 s.

Le mardy, 8^e dud. febr, avons achepté pour la colation de l'assemblée des parens qui se devoit faire le lendemain, pour le passemment du contract, deux douzaines de verres a 1 s. 6 d., la douzaine... 1 l. 16 s.

Six langues de bœufz salées, a 10 s. piece..... 3 l.

Deux jambons, a 15 s. piece..... 1 l. 10 s.

Le mecredi, 9^e dud., pour la colation de M^{rs} les parents, achepté du pain blanc pour..... 2 l.

Du vin blanc de Bergerac, 13 bouteilles a cinq solz la bouteille, pris chez Ant. des Frairous (1)... 3 l. 5 s.

En confitures suivant le conte du s^r Pouyat, m^r confisseur, dud. jour, comprins ce qu'il fourny pour le dessert du soupper..... 40 l. 12 s.

Pour le soupper des parents, qui y furent invités au nombre de 30, a cinquante cinq sols par teste, suivant le conte et receu etant au pied. Donné par M^r Antoine Martialot, traiteur..... 75 l.

A Reporter..... 136 l. 18 s.

(1) On sait qu'un terrain sur la déclivité portait le nom de Clos Orfrayroux.

Report..... 136 l. 18 s.

Le jeudy, 10 dud. febv^r, payé a la paroisse, apres
les espouzailles, pour les droictz curiaux ou pour
les valetz de l'esglize, scavoir : a M^r le curé..... 3 l.
Pour les valetz..... 2 l.
Pour le desjeuner dud. jour, suivant le receu dud.
M^r Antoine Martialot..... 12 l.
Dud. jour, pour 13 bouteilles de vin muscat, pris
chez M^r Moulinier, marchand epissier, suivant son
receu, daté du 15^e febv^r, de muscat..... 9 l. 13 s.
Pour huit bouteilles qu'on a emporté et deux
flambeaux..... 2 l.
Pour les tambours qui sont venus a la porte, le
matin..... 10 s.
Pour le soupper dudit jour, donné aud. s^r de La
Bachelerie et au s^r de Regondie, son cousin..... 3 l.
Pour le disner et soupper d'eux (*sic*) qui ont resté
a la maison les vendredy et samedy, 11^e et 12^e dud.
febv^r, en tout..... 12 l.
Pour le desjeuner de dimanche matin, 13 dud., a
10 personnes, avant le depart pour aller a Piere-
buffiere..... 10 l.
Donné a Bordas, pour nous avoir servy pendant
le temps que le mariage a duré..... 4 l. 10 s.
Pour le vin qui s'est beu de ma cave pendant led.
mariage, cleret et rouge vieu..... 16 l.
Plus, donné aux valetz et servantes de la maison
du s^r maistre de poste, etant a Pierebuffiere, ou a la
servante du s^r Martin, chez qui nous avons couché,
en tout..... 12 l.
(4 servantes, le postillon, 2 valetz, un cuisinier,
les aubois (*sic*), etc.)
Plus pour insinuation du contract de mariage ou
donation portée en iceluy, payé a M. le Lieutenant
g^{ral} pour sa signature, trente solz ; au greffe, pour
l'enregistrement et l'expedition, comprins le scellé,
44 solz, cy pour tout..... 3 l. 14 s.
A Mes^{rs} Garlandier et Baillot, procureurs, pour
leur requisition d'icelle et acception..... 4 l. 10 s.
A M. Chavepeyre, notaire, pour l'expedition de
la grosse dud. contract de mariage, comprins les
droictz du clerc et papier tymbré..... 3 l. 14 s.
Le vendredy, 18^e du susd. febv^r, avons eu a dis-
ner M^r le M^{re} de Poste et M^r Martinaud, m^{re} de Poste
a Boisseuilh, pour quoy nous a cousté..... 4 l. 10 s.
Plus, pour dix livres de chandelle uzée pendant
les nuitz et a cette occasion..... 2 l. 19 s.
Plus, pour le bois qui s'est bruslé pendant le
mariage, en diverses chambres..... 20 l.

A Reporter....., 233 l. 18 s.

Report..... 253 l. 18 s.

Le vendredy, 8^e febv^r, le s^r M^e de poste est venu ceans avec M^r Martinaud, m^e de poste de Boisseuil, et leur avons donné a disner a poisson (1)..... 2 l. 10 s.

Le 13^e dud. le s^r de La Bachelerie est venu et a couché icy, pour la collacion du soir et disner du lendemain..... 1 l. 10 s.

Le 23 dud., le s^r M^e de poste est revenu et a emmené avec luy ma sœur, et ont demeuré jusques au lundy, 25^e dud. après le disner, cy pour le tout en a cousté..... 4 l.

Pour divers coppies d'actes et contractz portant quittances des payements faitz des debtes dud. s^r Michel, et declarations portant subrogation, j'ay fait un presant a M^r Chavepeyre, notaire, de six livres..... 6 l.

Pour les coppies desd. contractz, payé a ses clers, compris le papier tymbré..... 2 l.

Monte le conte cy dessus..... 269 l. 18 s.

X. Mémoires relatifs au même mariage

Memoire d'un souper que je porté ches M^r Peconnet, du 9^e fevrier 1689, pour le mariage de sa sœur.

Pour trante personnes, a cinquante sols par teste, en pain et vin et desert, pour le mariage de mademoiselle sa sœur, monte 75 l.

Pour le desjeuner du jeudyt matin, 12 l.

Receu le compte si dessus, 12^e fevrier 1689.

Antoine MARCIALOT.

Du 9^e fevrier 1689

Monsieur Peconet doit, qu'il l'a pris pour le mariage de mademoiselle sa sœur :

Confitures sesches et bisquis, 3 l. 1/4.....	1 l. 15 s. 9 d.
Bisquis communs, 5 l.....	2 l. 15 s.
Retortilions, 6 l. 1/4.....	3 l. 8 s. 9 d.
Escorsse de citron, 5 l. 1/4.....	4 l. 4 s.
Confitures sesches, 18 l. 1/2.....	10 l. 3 s.
Amandes et anis. 10 l.....	5 l. 5 s.
Conserves de toutes façons, 9 l.....	4 l 19 s.
Massepains fains, 4 l. 1/2.....	3 l. 12 s.
4 compostes de.....	3 l.
3 grosses de gaufres, de.....	1 l. 10 s.

40 l. 12 s. 6 d.

Reçut le comptant ci dessus des mains de Monsieur Peconet, dont le quite. Fait a Limoges, ce 12^e fevrier 1689. **POUYAT.**

(1) Expression typique de l'époque : nn dîner ordinaire, sans cérémonie, se donnait avec les seules ressources du ménage; le dîner « a poisson » comportait des achats.

XI. *Inventaire des meubles et autres choses
trouvées dans les bastimenz du Chastenet, le 15^e janvier 1694*

Premierement, dans la maison neufve ou pavillon :
 Dans la premiere chambre, servant de cuisine, il y a
 Un crucifix de bois sur la cheminée ;
 Un image de la s^{te} Vierge a costé de la cheminée ;
 Un petit tableau de s^t Jean-Baptiste ;
 Un autre image de N^{re}-Dame, tenant le Petit Jesus, avec s^t
 Joseph et s^t Jean-Baptiste, en theze (1) ;
 Un autre theze representant s^t Jean-Baptiste, baptizant les Juifz
 sur le fleuve du Jourdain ;
 La carte et plan de la ville de Paris,
 Le tout attaché aux murailles ;
 Un grand lict garny de rideaux en pantes de sarge jaune, avec sa
 couette et chevet de plume et une couverte blanche ;
 3 tables vieilles, avec leurs traitaux, l'une servant pour les
 repas, et les autres deux de remizes (2) ; un petit banc de quatre
 pieds de long ; un payre de grandes armoires a 4 etages, fermanz
 a 2 clefz, servant de descharge de la cuizine et de buffet, sur
 lesquelz il y a la vaisselle, qui consiste, scavoir, en
 2 grandz placetz pottagers, d'estaing,
 6 autres platz moyens,
 4 assiettes creuzes,
 12 assiettes communes et une percée pour le bouly (3) ;
 6 escuelles, 6 culiers, 2 salieres, 10 fourchettes, aussy d'estaing
 et une esguiere, le tout d'estaing commun, ayant nos armes, — et
 une chopine aussy d'estaing ; un petit panier de jonq a mettre les
 culiers et fourchettes ;
 A costé de la cheminée, a gauche, y a de petitz paletz (4) de bois,
 attachés a la muraille, propres a mettre des verres et bouteilles,
 dans lesquelz il y a 3 bouteilles ou brocs de fayance, l'un de pinte
 et les autres deux de 3 chopines chacun ; un vinaigrier, aussy de
 fayance, une petite esguiere, aussy de fayance (5), et une poivrette
 de bois, une rappe de fert blanc ; deux bouteilles de verre, de tar-
 ciere chacune, et 6 verres ;

(1) Les thèses de philosophie, de théologie, de médecine ou tout au moins l'annonce de la thèse et les *positions* s'imprimaient en placard. Il s'agit d'un de ces passe-partout décoratifs imprimés d'ordinaire sur papier, mais souvent aussi sur toile et même sur satin, servant d'entête et d'encadrement aux thèses et dont il reste encore un assez grand nombre d'exemplaires dans plusieurs familles et chez les collectionneurs.

(2) Ne servant pas, de rechange.

(3) Nous avons déjà rencontré une mention de ces assiettes, dans lesquelles s'égouttaient les viandes bouillies ou rôties.

(4) Rayons, morceaux de bois plats, du mot *palle*, pelle.

(5) La mention de pièces de faïence est rare dans nos inventaires avant le dix-huitième siècle.

Dans l'esviere ou bassie qui est a costé de la porte de l'entrée, il y a 2 cruches de terre et un pot de Lorraine avec sa couverture de cuivre. de la contenance d'un sceau d'eau ou peu plus ; autres 2 plus petit, aussy de Lorraine, l'un ayant sa couverture de cuivre, et l'autre l'ayant de fert seulement ; un autre plus grand pot de fert, servant pour accomoder des chastagnes, de la contenance d'un sceau et demy d'eau, faisantz 4 potz, avec chacun leurs ances de fert ;

2 petits chaderons, l'un de cuivre rouge et l'autre jaune ; 1 bassin de cuivre jaune tout neuf, de la contenance d'un sceau d'eau, avec un anneau de fert pour l'attacher ; 1 poylon, de la contenance d'une esculée et demy ; 2 chandeliers de laton, et un autre petit, aussy de laton, — fesant 3 ; un chauffelet de cuivre ; une poyle, 2 grilz de fert, une casse ou lechefritte de fert ; une crix (?) de cuisine pour hacher la viande, 2 couteaux de cuisine ; une chaufferette de terre, — et dans les passetz de ladite eviere, il y a une bouteille de terre servant a mettre du vinaigre, six escuelles de bois, un plat de terre avec son couvercle, a faire cuire de la viande ; 2 ou 3 petit potz de terre, une ou deux buhées a mettre de l'huyle.

A costé de ladite esviere, il y a un autre grand payre d'armoires vieux, a trois etages, ne servant presque point, a cause des ratz et fermantz chacun d'une clef.

Dans la cheminée de lad. chambre, il y a un grand payre de chenetz de fert en fonte, pesant plus d'un cent chacun ; plus une autre payre de chenetz plus petit, aussy de fert, servant pour tenir et tourner la broche ; une cramaliere de fert, avec deux gonds pour la porter ;

Aux costés d'icelle, il y a une pesle de fert, un soufflet, une caissette a mettre les allumettes (1), 2 petites barres de fert dans lesquelz on attache les culiers du pot ; deux culiers de pot, l'un plus grand et l'autre plus petit, de cuivre jaune, et un passe purée de mesme, avec des pincettes pour tirer la viande du pot, aussy de laton ; une lampe a huyle et un chandelier et broches de fert ;

Plus, dans ladite chambre, il y a, a costé du lict, une grande chaise a bras, a l'antique ;

Et a costé de la porte du degré, un vieux amet (2) a petrir pain qui nous sert pour faire le pain, ayant le four dans la maison et au dedans de la cheminée ;

Plus, un garde menger monté en toyle, a deux etages, fermant avec une clavette, attaché au plancher, ayant au dedans un crochet de fert et 4 crampons ;

Plus, dans lad. premiere chambre, il y a 4 cheres de bois, sans garniture, et un escabot pour le foyer ; une souche de bois de noyer montée a 4 jambes de bois, pour hacher de la viande ; une petite hache ; un petit trepier de fert ;

Plus, dans 2 armoires qui sont engravés de pierre dans la mu-

(1) Il faut entendre par là le menu bois, fendu à la hache et dont on se servait pour allumer le feu.

(2) Une maie.

raille delad. chambre, fermantz tous deux a clefs, sont divers petitz gages (1), comme bouteilles, deux entonnoirs de fert blanc pour le celier, un guimbelet (2) pour percer les barriques, et un autre plus gros pour percer a mettre les fontaines, un payre de petites tenailles (*sic*) pour arracher les douzils ou faussetz, 2 petites fontanes de barrique, de fonte ;

Plus au-devant la cheminée, il y a 2 crampons de fert plombés en iceluy, ou sont deux fuzils d'ont l'un est monté en carabine ; une broche de fert de la longueur desd. fuzils, servant de tire-boure ; 2 scies grandes pour scier les arbres a faire du bois ; une broche de fert a faire cuire la viande et un eycran ; plus une payre de crochets de fert a pezer, poidz de marc ; un crible, et une grande cuve ou chaudiere de fert en fonte servant a faire la lessive, qui a coûté 12 l.

Dans le celier qui est a costé de la cuisine :

Il n'y a presentement qu'une barrique presque vuide, ayant deux cerceles de fert, et quelques 30 a 40 eminaux de chatagnes vertes de nostre part, plus un crochet a 2 crampons pour mettre de la viande en été.

Dans la 2^e chambre au 2^e etage sur la 1^{re} :

Il y a 2 grandz lietx garnys de rideaux de sarge couleur olive a frange jaune, dont l'un a la frange de soye et l'autre de layne simplement, avec leurs chevetz et coïettes de plume, bien garnys, et 2 couvertes blanches de Montpellier en l'un, et une autre semblable couverte en l'autre, avec les paillasses ; — une table ou volant, avec son traitteau en pliant, de bois de serizier, avec son tapis de sarge, semblable aux rideaux des lietx ; un grand payre d'armoires a 2 fenetres en divers etages, fermant a une clef, dans lequel on met le linge d'icy (3) et ou il s'est trouvé : 3 linceulz de brin ; 3 autres linceulz de boiradis (4) et 10 autres linceulz d'etouppes uzés ; 4 nappes grosses unies et 2 autres ouvrées, faisant 6 nappes, toutes grosses ; — 10 serviettes fines et 15 grosses, 6 draptz de vaisselle ; 10 chemizes des miennes (5), 2 payres de calesons, 2 payres de chaussettes et de chaussons, 4 coiffes de bonnetz ; — plus, dans lesd. armoires, six mouchoirs ; deux autres mouchoirs de toyle peinte ; un bonnet de nuit pour esté, picqué a l'esguille ; une piece de pl... uzé pour la garniture d'un petit liet ;

Plus, dans lad. chambre, il y a un coffre en bahut de la contenance de 2 sestiers bled, servant a serrer des grains, comme la graine de chanvre, accause des ratz ;

Plus, huit chezes couvertes d'une sarge olive semblable a la garniture des lietx ; — d'autres petites chezes de bois, sans garniture ;

(1) On appelle encore ainsi, en Limousin, tout objet pouvant contenir quoi que ce soit, mais surtout des liquides : écuelles, bouteilles, seaux, etc.

(2) Un foret et une tarière.

(3) Du Châtenet, celui qu'on y laisse pour l'usage de la campagne.

(4) De chanvre.

(5) L'inventaire est fait par Joseph Péconnet.

Plus, a la cheminée, y a un payre de petitz chenetz de fert et une petite cramaliere avec son gond ; et au-devant de ladite cheminée, il y a un atelier (*sic*) a mettre des armes, ou il y a un vieux fuzil, 2 achereaux, une vieille pertuyzane, un crochét de fert au bout d'un long baton servant a pescher au tramail dans la Glaine (1) : 2 barres de fert de grille de 3 piedz de long chacune, qui estoient autrefois a une demy croyzée a l'ancienne maison ;

A costé de lad. cheminée, par dessus un ormoire de pierre, y a deux petitz passetz attachés en la muraille ou il y a quelques fioilles et bouteilles ;

Autour de lad. chambre sont attachés a la muraille de petitz tableaux : les uns, au nombre de 5, representant les Cinq Sens ; — les autres, d'un autre costé, representant l'Histoire de l'*Enfant Prodigue*, sous la figure des 4 parties du Jour ; — les autres, d'un autre costé, representant les Sept Merveilles du Monde, et, d'un autre costé, d'autres representant les 4 Saizons de l'année, et quelques payzages, et aux 4 coins des 2 croyzées, sont aussy les 4 parties du monde en 4 tableaux de mesme grandeur ;

Plus bas, du costé de la porte du grenier, sont les pourtraictz et figures des Roys et Reynes de France, en 2 grandes planches, avec un sommaire de leur regne au bas de chacun (2) ;

Au dessus de la porte de l'entrée de lad. chambre, y a le portrait de Louys XIV, nostre bon Roy, et de la deffuncte Reyne.

A costé d'un des lictz, y a un petit tableau d'un Crucifix, et par dessus un autre petit crucifix en croix de bois, et a l'autre costé un payre de tablettes ayant dessus un petit image d'un s^t Hyerosme et au dedans un petit cadre de N^{re}-Dame et quelques petits livretz ;

A costé de l'autre lict, y a un *Ecce Homo* en un petit tableau, et a l'autre costé une petite glace de miroir, monté en cadre a petite plaque de cuivre, et un benittier de fayance ;

Et encore, autour de lad. chambre, y a des cartes de diverses provinces, montées en de petitz quadres, sur de la toyle, au nombre de 7. L'une estant celle des 17 provinces des Pais Bas, l'autre l'Europe Maritime et generale de toutes les costes des mers Mediterranée et Océane, etc. ; carte du Berry, de la Beausse, du gouvernement de Guienne, de Xaintonge et Angoumois, et celle du duché d'Anjou ; et encores une petite theze que j'avois soustenu en prenant mes licences a Poitiers, ou il y a un Jesus, une Vierge et s^t Joseph ;

Plus, dans lad. chambre, il y a deux armoires engravées dans la muraille, a pierre de taille, fermantz a clefz, dans l'un desquelz et celui qui est prest de la cheminée, il y a un coffret de bois fermant a clef ou je metz mes livres et papiers des affaires d'icy.

Les livres que j'ay icy sont : 1^o *les Conseilz de la Sagesse* ou *les Maximes de Salomon*, en deux tomes in-8^o ; *les Meditations et Soliloque de S^t-Augustin*, in-8^o ; *le Vray et parfait praticien Francoys*,

(1) La rivière de la Glane coule à peu de distance du Châtenet.

(2) Nous connaissons plusieurs de ces séries de gravures, dont une au moins remonte au xvi^e siècle.

in-4° ; les (*sic*) *Code Louis, civil et criminel*, en deux petitz livretz ; *l'Essay des Merveilles de Nature*, in-4° ; *le Jardinier François*, in-8° ; *Histoire de France* par Bernard du Girard, jusques a Charles Sept seulement, in-4° ; une ancienne *Vie des Sainctz*, en lettre gothique, presque toutte deschirée ; *le Mercure François* sous Louis XIII, tome VII, contenant principalement les troubles et guerres en France contre les pretendus Catholique Reformés, in-4° — et divers autres petitz livretz et historiettes.

Plus, sur la table, un escrutoire ancien a mettre plumes, ancre, ganifz, poudre, etc., 2 payres d'escrutoires ;

Plus, un chandelier en placard de fert blanc sur le haut de la porte ;

Plus, dans le susdit coffret, il y a un grand couteau fermant, a manche d'escaille et acier, ayant le couteau, la sarpette, et la petite scie pour anter des arbres nainz ; plus une autre petite scie fine en arc pour anter petitz sauvageons ; une boette d'orvietan et un emplastre pour la brulure ; un autre grand couteau en forme de bayonnette ; 2 petitz mauvais cadenz ; une bouteille de poudre ;

Et dans ledit armoire de pierre il y a, dans un panier, des clous d'une charrette ferrée, a demy uzés ; 12 vires de fert, neufz en partie et les autres uzés, pour les corps de la fontaine ; 1 vieille boette de charrette, de fonte ; une vieille giroüette qui estoit autrefois sur l'uné des tours de l'ancienne maison que je fis abbattre en 168 (*sic*) accause qu'elle estoit en ruine, et le cintre d'un bajour (*sic*) de dessus la porte de l'entrée de la maison, que j'avois osté parcequ'elles se rompoient et y estoient presqu'inutiles (?) ;

Plus, dans l'autre armoire de pierre qui est aussy en lad. chambre, il y a divers outliz et ferrementz, comme 2 hacheraux ou gibaux a la main, une (*sic*) autre pour emmencher au bout d'un baston, pour taillier les hayes ; une petite scie non montée en bois ; 2 petites autres scies a la main pour anter ; une petite hache ; 2 eyssoles ou planes de charpentier ; un tarradeau ; un cercle de fert d'un bouton (*sic*) de charrette ; 3 verrouilz de portes ; 3 cizeaux de fert pour masson ; un cizeau en bois pour charpentier et diverse autre ferraille, avec des clous latterez plus de 300 l. et quelq'autres d'un double et d'un demi (?) ; un marteau a cloüer ; plus, dans lad. armoire, 2 raquettes en parchemin pour jouër au volant, avec le volant ;

Dans le grenier, a costé de lad. chambre, sur le cellier :

Il y a un grand lit sans rideaux, encores ayant sa paillasse, une petite couette et chevet, une couverte verte et une courte pointe de grosse toyle, fourrée au dedans de chanvre ;

Un coffret en forme de bahut rond, fermant a clef, vieux et uzé, dans lequel il y a aussy diverses ferraille, comme 3 ou 4 meschantes serrures vieilles, de diverses lassons, un payre de enferges (?) de cheval, sans coupe, rompiés, des gondz de portes, clavettes, verrouillezt et serrures de fenestres, crampons, limes, etruelles ; une chenetle avec le col de cuir pour un chien de chasse ; un etrier de cheval ; 2 vieux esperons de bottines ;

Plus, dans ledit grenier, il y a un eminal a la mesure de Limoges, tout neuf et bien ferré, que j'ay faict fere et m'a cousté 4 l. ; une

quarte mesure de Nieuil (1), aussy toutte neufve, que j'ay aussy faict fere, et une couppe reglée a la mesme mesure ; 2 pasles de bois a mesler du bled ; plus quatre fenestres de bois, avec leurs vitres et voletz, qui estoient autrefois en la maison vieille, pour des demy croizées ; plus deux bombes de fert ou cougnées pour rompre du bois a brusler, l'une toutte neufve et l'autre uzée ; six coins de fert, ou sceites, pour fendre du bois, dont 2 sont toutes neufves et les autres 4 asses uzées et courtes ; une grosse barre de fert pour lever des fardeaux ou traire de la pierre ; 4 marteaux de massons, pointus, dont 2 sont presque neufz ; 5 picqz dont 2 sont presque neufz et les autres 3 a demy uzés ; une sarcelle pour le jardin et une besche ; un tren... et une grande hache a fendre du bois ; autres trois petits coins ou ceites a fendre du bois, uzées et trop courtes ;

Plus, dans led. grenier, il y a a present la quantité de 15 sestiers de bled sceigle, 10 quartes de baillarge, un sestier de jarrosses et 40 esminaux de chatagnes seches, le tout de cest (*sic*) année ; plus nostre part de chanvre de cest année, non encores broyé, consistant en 40 livres ou environ ;

Plus, autour dud. grenier, sont attachés à la muraille, des 2 costés, les figures des anciens Empereurs et Imperatrices de Rome, en 24 petitz tableaux de carton, montés sur de petitz cadres de bois ; plus une trappe pour le foine (*sic*) (2) et une autre pour les ratz, de bois.

Dans le haut grenier, au 3^e estage.

Il y a une grande arche, vieille, fermant a clef, servant a serrer des grains et les oster des ratz, comme de l'avoine, des poids, etc., ou des noix ; dans laquelle il y a presentement 4 esminaux avoine, 3 quartes de poix et une couppe de feves blanches ;

Un autre vieux coffre sans couverture, propre a mesme uzage : 2 panieres propres a porter du fruict en ville sur une monture ; un bat pour une bourrique ; un cable ; divers petitz paniers ; 2 ruches a miel ; un autre panier de paille ronde ; une autre quarte vieille, et une couppe mesure de Nieuilh ; une autre trappe pour prendre le foine ; un habit de droguet drappé a demy uzé que je porte etant icy ; un payre de bas de layne blancs ; un autre payre de bas de (*sic*) chamoy ; une vergne (3), machine propre a lever la couverture d'un bastiment, faict en tour, et 4 ou 5 aix de bois de cerizier.

Plus, dans ledit grenier, y a presentement la quantité de 27 sestiers blé noir, en commun avec les mettayers ; et tout le long des razes et couverture dudit grenier, y a 4 ou 500 tuyles platz, pour le besoin et de provision pour la couverture dudit bastiment (4)....

(1) Le setier, mesure de Limoges, valait 54 litres 20 cent., l'éminal 25 l. 60 c., et la quarte 12 l. 80 c. ; le setier de Nieul, 57 l. 64 c., l'éminal 28 l. 80 c., et la quarte 14 l. 40 c.

(2) Evidemment un piège à fouline.

(3) Un cric.

(4) Cet inventaire n'a rien d'officiel. Il a été dressé par Joseph Péconnet lui-même ; il est surtout curieux en ce qu'il énumère une grande quantité de tableaux, de cartes de géographie, de livres et de vieilles armes.

XII. *Deux lettres de l'abbé de Verthamon, des Missions
Etrangères.*

A Paris, le juin 1742.

Mon très cher oncle,

Je vous envoie une copie en forme de l'acte passé entre M. de Lafosse et moy, conformément à votre procuration. J'ay fait mettre le terme du premier payement au premier septembre suivant votre lettre, les autres clauses sont de la façon du notaire, tous en la règle, et de quelque manière que vous veuillez disposer de vos biens, vous n'aurez plus à craindre aucune difficulté au sujet de mes droits. Je vous averti qu'il n'y a point de controle à Paris, les notaires de cette ville ayant racheté ce droit, afin que vous ne soyez pas surpris de voir que l'acte en question n'est pas contrôlé. Il m'en a coûté 21 ll. M. de Lafosse m'a chargé de vous faire bien des compliments. Pour moy, mon cher oncle, il ne me reste plus qu'à vous remercier : je le fais de tout mon cœur. Soyez persuadé que je n'oublierai jamais vos bontés et que je prierai Dieu, tous les jours de ma vie, de vous récompenser.

Je viz M. Trenchant deux fois mardi dernier, le matin chez luy et le soir à notre maison. Il est encore fort incommodé d'une dislocation ou d'une foulure de nerf qu'il s'est faite à la cheville il y a trois semaines, se portant du reste aussi bien que son âge le permet.

M. Barbou vouloit retenir la dixme royale sur sa pension viagère, mais on luy a dit que ces sortes de pensions n'y étoient pas sujettes. Si vous voyez M. Barbou par hasard, vous pourrez luy dire que M. Trenchant ne veut point payer cette dixme royale, qu'on ne luy a point demandée jusque ici et dont on luy a dit que les pensions viagères étoient exemptes.

Je n'ai pu voir M^{me} de Lavau que deux fois depuis qu'elle est à Paris ; elle a été incommodée, mais elle se porte bien maintenant. J'ai été malade de mon côté, et je ne suis pas encore bien rétabli. Les fluxions de poitrine et les fièvres malignes sont très communes icy et emportent beaucoup de monde ; on dit que depuis longtemps on n'a vu tant de maladies en ce pays. Dieu veuille que cela ne s'étende pas jusqu'en Limousin ; quelques provinces ont déjà bien souffert.

Vous scaurez que nos troupes ont remporté une victoire en Bohême ; nos deux Verthamon ont dû y être. Le chevalier de la Vauzelle est sain et sauf, et son régiment n'a eu qu'un seul capitaine tué sur la place et sept à huit autres officiers blessés. Pour le chevalier de Verthamon je n'en sçai point de nouvelles ; tout ce que je sçai c'est que la cavalerie a essuyé le fort du combat, mais je n'en ai pas encore vu le détail.

On m'a dit que M. l'abbé de Lavergne étoit en Limousin, où il avoit permuté son canoniat avec la cure de St-Cyprien ; je vous prie de luy faire mes compliments lorsque vous le verrez, et de luy demander ce qu'il a fait de quelques papiers concernant la ferme

de mon archidiaconé, dont il voulut bien se charger à mon départ de Luçon ; s'il les a entre les mains, je luy serai obligé de vous les remettre pour me les envoyer icy ou de me faire sçavoir s'il les a laissés à M. Nouhau ou à quelque autre en Poitou.

M. l'abbé Le Franc de Pompignan passera bientôt à Limoges : il devoit partir mercredi passé, mais un accès de fièvre l'a obligé à différer jusqu'à mercredi prochain. S'il va vous voir en passant, comme cela pourroit être, je vous prie de le recevoir comme une personne à qui j'ai les obligations que vous sçavez.

Je suis bien sensible au souvenir de M. Du Puy Dutour (1) ; je vous prie de l'en remercier de ma part, et de faire à tous nos amis mes compliments lorsque vous les verrez. J'ay été chez l'abbé de Ribière la semaine passée, mais il étoit sorti ; il demeure un peu loin et je n'ay pas toujours le temps de me promener. Portez-vous bien, mon cher oncle. Je salue de tout mon cœur la famille.

J'ay l'honneur d'être, avec bien du respect, mon très cher oncle, votre très humble et très obéissant serviteur.

VERTHAMON, prêtre.

Il ne faut pas être fâché de ce que M. Devoyon n'a pas voulu vous servir contre M. Maledent ; comme M. Maledent auroit tort, s'il se fâchoit de ce qu'il ne l'a pas servi contre nous. Maledent et moy sommes également amis de Devoyon, et Maledent même étoit son ami avant que je le connusse. Ainsi Devoyon n'a fait à notre égard que ce que j'aurois fait à son égard en pareil cas, et ce qu'un honnête homme ne pouvoit pas se dispenser de faire. Je vous serai obligé de leur faire mes compliments si vous les voyez, à M^{rs} les avocats et à MM^{rs} les abbés, aussi bien qu'à tous les messieurs du Séminaire et de la Mission, particulièrement à M. Guichard.

A Paris, le 9^e juillet 1742.

Mon très cher oncle,

Je me doutois que M. l'abbé de Pompignan ne vous verroit point, parce qu'il auroit dû voir en même temps M. l'évêque de Limoges qu'il a connu à l'assemblée de 1740, et tant de visites sont incommodes pour un voyageur qui arrive le soir bien fatigué pour partir le lendemain matin. Quant à M. de Burgurien, il vous auroit vu sans doute, mais il a été obligé de s'arrêter plusieurs jours à St-Benoit-du-Sault, dont le prieuré est uni au séminaire des Missions étrangères ; de là il doit se rendre chez lui par Bordeaux au lieu d'aller jusqu'à Cahors, et je ne sais si, en suivant sa nouvelle route, il passera à Limoges. Je vous suis toujours obligé de la bonne volonté que vous avez eue de bien traiter les uns et les autres, mais s'ils jugent à propos de vous épargner cette dépense et cet embarras, j'en suis bien aise pour vous.

(1) Il y a un domaine de ce nom dans la commune d'Isle.

J'ai vu depuis peu M. Trenchant aux Invalides ; il ne souffre plus de sa dislocation, que je crois, moy, n'avoir jamais été qu'une simple foulure, mais en cela même plus difficile à guérir ; sa cheville est toujours un peu enflée, et quoiqu'il marche sans douleur, il ne peut pas aller bien loin.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de lui écrire exprès là dessus. Je conçois qu'il s'ennuie beaucoup à l'hôtel, mais je doute fort qu'on luy donne la compagnie qu'il demande toujours. M. de Breteuil a maintenant d'autres affaires qui ne luy donnent guère le temps de penser à un officier invalide, et on m'a assuré même que sa santé n'alloit pas bien depuis quelque temps ; mais je vous prie de ne dire cette circonstance à qui que ce soit. Le pis aller de mon oncle, c'est de s'en aller finir ses jours en Limousin, et ce pis aller seroit à mon avis ce qu'il peut faire de mieux à son âge ; mais je ne sçais si cela seroit de son goût. Je vois très clairement qu'il n'y a rien à faire pour luy en ce pays cy ; il n'en est peut-être pas si persuadé que moy et je n'oserois luy dire au juste ce que j'en pense ; mais vous pouvez, si vous le jugez à propos, le luy faire pressentir lorsque vous luy écrirez.

Pour moy, mon cher oncle, je suis, grâce à Dieu, toujours résolu à partir pour les missions, et j'espère que Dieu me fera encore la grâce de ne pas m'en repen[tir] ; ce seroit le premier exemple depuis que cette maison envoie des missionnaires aux Indes. Je ne veux point tenter Dieu assurément, mais je crois aussi que je puis très bien arriver à la Chine sans que Dieu fasse aucun miracle pour cela ; le miracle est de choisir parmi tant de saints prêtres un si grand pécheur pour une si sainte œuvre. Après tout, si Dieu veut que je meure en chérin, qu'importe, pourvu que je meure en faisant sa sainte volonté. Les quatre Jésuites qui furent martyrisés il y a quelque temps au Tonquin furent pris en y arrivant et sans y avoir exercé aucune fonction ! Leur couronne en est-elle moins belle dans le ciel ? Dieu, qui avait inspiré à St-François Xavier le dessein d'aller convertir la Chine, ne permit pas qu'il y entrât ; mais il avait arrêté qu'il mourroit à la vue de ce royaume. La prudence veut assurément que chacun mesure ses entreprises à ses forces ; mais il y a une prudence chrétienne, bien différente de la prudence mondaine dont les hommes apostoliques doivent se garder comme de l'écueil peut-être le plus dangereux pour eux. M. de Lionne, fils du ministre et secrétaire d'état de ce nom, avoit en France un estomach si faible, qu'il ne pouvoit ny faire maigre ny souffrir plusieurs sortes d'aliments : extrêmement délicat d'ailleurs et accoutumé dès son enfance à tous les aises d'une maison opulente. Cependant il ne laissa pas de passer et repasser la mer, d'arriver à la Chine en bonne santé, d'y travailler beaucoup et longtemps, d'y vivre pauvrement (?) comme les autres missionnaires et d'y faire de grands biens, qu'il n'auroit pas fait s'il avait décidé sa vocation suivant toutes les règles d'une prudence purement humaine.

Je vous suis cependant extrêmement obligé, mon cher oncle, de vos conseils : je les reçois comme venant d'un bon cœur que je

connois depuis longtemps ; mais je crois que Dieu ne veut pas que je les suive. Je viens de recevoir une lettre pleine de bonté de M. l'évêque de Montauban, où il m'exhorte à persévérer dans un si bon dessein. J'ay des amis dans le monde et de vrais amis, je puis le dire, qui pensent tous de la même manière, quoyque gens du monde et quoyque mes amis. Enfin je ne me conduis pas en cela par mon propre esprit, qui assurément ne seroit propre qu'à m'égarer ; mais je crois que Dieu m'ayant donné des conducteurs, il leur a aussi donné son esprit pour me conduire. Je sçai qu'il y a du bien à faire partout, en France comme à la Chine, et à Luçon autant qu'ailleurs ; mais on ne peut pas partout faire le bien qu'on voudroit et Dieu ne veut pas qu'on fasse partout le bien qu'on peut faire, mais dans les endroits auxquels sa providence nous a destinés ; il y en a qu'il appelle à un endroit, et d'autres qu'il appelle ailleurs ; il faut que chacun aille où il est appelé ; mon n'a jamais été pour Luçon.

J'ai écrit à M. l'évêque que vous m'aviez accordé les 2,000 ll. que je vous avois demandées pour mes exercices ; mais je l'ay prié pour quelques raisons de permettre que je gardasse encore quelque temps mon archidiaconné.

Si j'ay manqué en quelque chose à l'égard de M. d'Aligre, je vous prie, mon cher oncle, de me dire en quoy, car je ne veux manquer à personne ; mais ma conscience ne me reproche rien sur cet article. Je respecte fort M. d'Aligre ; mais je crois qu'en toute rigueur de bienséance, je ne luy dois rien que la première avance de politesse, et je vous avoue même que je suis bien aise qu'il n'y ait pas répondu, ce qui m'auroit engagé à le voir quelquefois et à me distraire par conséquent de mes occupations.

Je luy ay rendu visite : je m'en tiens là, n'étant ny porté d'inclination, ny obligé en aucune sorte à luy faire ma cour. Je vous dis ici simplement et autant qu'il me semble sans me piquer, par une sotte vanité, de ce que M. d'Aligre ne m'a pas rendu ma visite ; mais je profite de l'occasion pour me tenir chez moy, où je suis mieux à ma place que chez tous ces messieurs là. Je n'ay plus de papier. Mes compliments à tout le monde. J'écirai à Beaupré et au père de Verthamon. M. Bourguine, frère de celui qui m'avoit fait venir mon poêle, s'est chargé d'écrire à son frère : apparemment que M. de Luçon n'a pas pris le poêle comme il le vouloit.

Portez-vous bien. J'ai l'honneur d'être avec respect, mon très cher oncle, votre très humble et très obéissant serviteur.

VERTHAMON, prêtre.

ÉTAT DU CLERGÉ OU DU DIOCÈSE

DE LIMOGES

Dressé par Gilles Le Duc (1702)

Gilles Le Duc est originaire de Coutances ; il fut appelé dans le diocèse de Limoges par Mgr Carbonel de Canisy, qui était son frère de lait, nous dit l'abbé Nadaud (1). Aussi ne peut-on pas regarder comme membres de sa famille Joseph Le Duc, novice chez les Doctrinaires de Bellac, et autre Joseph Le Duc, marchand à Bellac en 1656, pas plus que Jean Le Duc, prêtre et curé de Berneuil en 1737. Il faut probablement en dire autant de la famille Le Duc qui habitait à Limoges, au moins dès le siècle dernier. Les armes de la famille Le Duc en Normandie sont : *de gueules, au dauphin contourné d'argent, entravé dans une jumelle d'azur en bande*. J'ai vu quelques volumes sur lesquels étaient ces armes, ce qui fait supposer qu'ils venaient de la bibliothèque de notre savant ecclésiastique.

Avant de suivre à Limoges son compatriote, Mgr Carbonel de Canisy, qui fit son entrée solennelle dans cette ville le 16 mai 1696, Gilles Le Duc était docteur en théologie et doyen du chapitre de Linière en Berry. Chez nous, il devint official général de Limoges. C'est avec cette qualification que je trouve son nom pour la première fois le 24 avril 1700 (2). Il fut alors nommé curé de Saint-

(1) *Nobiliaire du Limousin*, tome I, 2^e édition, p. 633. — Article : Carbonel de Canisy.

(2) *Registres paroissiaux de Saint-Maurice*. — Archives municipales de Limoges, GG. 94. — 251.

Maurice, la paroisse la plus importante de la Cité, succédant à M. Pétiniaud, qui régissait cette paroisse depuis 1693. Il dut en prendre possession le 9 mai 1700 ; toutefois, à partir de cette date, il a rédigé et signé les actes des registres paroissiaux jusqu'en 1717. Dès ce moment il avait pour vicaire un abbé Chambon, qu'il garda jusqu'à sa mort.

Il rassembla dans son presbytère de Saint-Maurice, comme le fit plus tard à la pépinière des Arènes M. Juge de Saint-Martin, un certain nombre d'inscriptions romaines et de restes antiques. Pour former le piédestal d'une croix placée sur la porte de son habitation, il se servit d'une pierre portant une épitaphe de l'époque romaine. Il en respecta le texte, mais y ajouta une indication nouvelle. On y lisait : D. M. IUSTINI SIBI ET SVIS POSVERVNT. — DVX CRVCEN POSVIT AN. MDCCL. Aux Dieux Manes de Justinus. Tombeau construit pour lui et les siens. — Le Duc a placé cette croix l'an 1701. Cette pierre a été perdue pendant la Révolution.

En 1702, lorsque Gilles Le Duc écrivait l'*Etat du Clergé de Limoges*, il était aussi conseiller-député de la chambre ecclésiastique ; mieux que personne il pouvait donc nous renseigner sur elle et sur ses attributions : c'est ce qu'il fait dès les premières pages de son manuscrit.

Le 8 janvier 1712, il prit possession d'une vicairie ou chapellenie appelée des Thouars, fondée dans l'église cathédrale à l'autel de Saint-Joseph ; il y avait été nommé par M. Jacques Faucher, qui en était le patron laïc, et cela à la mort de M. Michel de Verthamon, chantre et chanoine de cette église (1).

Par une rencontre assez singulière, ce fut lui qui baptisa, le 13 mars 1712, le futur abbé Joseph Nadaud, lequel, avec des goûts et une érudition semblable à la sienne, devait rendre de si grands services à l'histoire de notre province. Il était né en effet sur la paroisse de Saint-Maurice le 12 mars, et était fils de Joseph Nadaud et d'Anne André (2).

Gilles Le Duc mourut curé de Saint-Maurice, dans les premiers mois de l'année 1717, et il fut remplacé dans sa cure par M. Léonard Romanet, bachelier de Sorbonne. Le 27 août 1717, ce dernier était aussi nommé à la vicairie des Thouars, vacante par le décès de son prédécesseur.

Le manuscrit de Gilles Le Duc se trouvait au siècle dernier au Séminaire de Limoges, comme le constate l'abbé Joseph Nadaud ; aujourd'hui il est à la bibliothèque Mazarine, à Paris (Catalogue, III, 78. — N° 3428). C'est un volume recouvert de parchemin, mesurant 0^m25 sur 0^m25 environ, contenant 148 pages. Il est en très bon état, avec marges, sans aucune tache, et d'une fort jolie écriture, fine, mais très lisible, légèrement penchée à droite. Le titre

(1) Registres capitulaires. — *Archives historiques du Limousin*, tome VI, p. 78.

(2) Registres paroissiaux de Saint-Maurice.

de chaque chapitre est en lettres plus grosses (1). Sur la demande de la Société archéologique (2), un de ses membres, M. Henri Deschamps, a bien voulu en faire une copie, afin d'en permettre la publication.

L'Etat du Clergé en 1702, par Gilles Le Duc, et le *Tableau religieux de la ville de Limoges*, écrit un siècle plus tard par l'abbé François Bullat (3), sont les deux Mémoires les plus précis et les plus intéressants publiés jusqu'ici sur l'histoire religieuse du diocèse de Limoges.

A. LECLER.

L'Etat du Clergé ou du Diocèse de Limoges

Dressé par l'ordre de Monseigneur François CARBONEL DE CANISI, évêque de Limoges, par M. GILLES LE DUC, pretre, docteur, official général et conseiller député de [la] chambre ecclésiastique, curé de la Cité de Limoges. M D CC II.

Clergé de Limoges

Le Clergé est, en ordre et en dignité, le premier corps d'un royaume qui est ordinairement divisé en trois états, qui sont : le clergé, la noblesse et la justice qui est le dernier ou le tiers état. — Ainsi le clergé en général, la hiérarchie de l'Eglise ou l'état ecclésiastique est un corps composé de plusieurs membres subordonnez, sous un même chef qui est le Souverain Pontife, duquel dépendent d'un côté les patriarches, primats, archevêques, évêques, chapitres, curez, vicaires, prêtres et clercs séculiers, et de l'autre les cardinaux, généraux d'ordres, abbez, prieurs, prevots, religieux et religieuses.

Le clergé de Limoges est donc le corps ecclésiastique dont le diocèse est composé, et se divise en séculier et régulier sous un seul et même chef qui est le seigneur évêque de ce diocèse, qui a sous luy, d'un côté, son chapitre cathédral et dix autres chapitres collégiaux, plus de mille curez ou vicaires perpétuels, plus de

(1) M. G. Berthomier. Lettre du 11 février 1896.

(2) *Bulletin de la Société archéologique*, tome XLIV, p. 268-272.

(3) Publié dans les *Archives historiques du Limousin*, tome II, et dans les *Martyrs et Confesseurs de la foi du diocèse de Limoges pendant la Révolution*, tome I.

quatre cents vicaires auxiliaires, plus de cinq cents vicaires ou chapelains titulaires, plus de six cents prêtres ou clercs séculiers, prez de cent hopitaux et communautéz séculières.

Le clergé régulier est composé de vingt-cinq abbayes, de vingt prieurés conventuels, de dix prévotés réguliers et plus de trente ou la régularité n'est plus, de trente couvents d'hommes et quinze de filles qui n'ont point de titre ; car il y a quatre abbayes et cinq ou six prieurés (1), si bien que les hommes peuvent bien être au nombre de..... et les filles au nombre de....., sans compter les hopitaux et les commanderies de Malte et de Saint Antoine de Vienne.

Mais le mot du clergé se prend encore dans une autre signification, qui est pour marquer la Chambre ecclésiastique ou Bureau des décimes, qui représente tout le clergé du diocèse, qui fait la répartition des décimes et de toutes les autres taxes imposées sur l'église et sur les biens et les personnes qui la composent (2), et cette chambre ou juridiction est royale et ecclésiastique, tout ensemble établie pour l'exécution des édits et declarations du roy et des

(1) Il y a évidemment ici une lacune.

(2) « C'est une erreur assez commune de nos jours, de croire que le clergé de France était exempt de tout impôt avant 1789. Dès l'origine de la monarchie française, les rois mérovingiens voulurent dans un but pieux exempter les biens ecclésiastiques de certaines charges, sans cependant les exempter de toutes. Sous Charlemagne et Louis-le-Débonnaire, l'Eglise n'était chargée que des impositions pour les réparations des ponts et des routes ; les empereurs avaient même affranchi de toutes servitudes les dîmes, les offrandes, la maison du curé, les jardins et une étendue de terre déterminée, appelée « manse » pour chaque église paroissiale. Mais si l'église acquérait quelque nouveau fonds soumis à l'impôt, elle était obligée d'abandonner ce fonds, ou de satisfaire au cens accoutumé. A moins d'une immunité spéciale, toutes exemptions accordées ne laissaient pas moins subsister les droits de gîte, le service militaire, et les dons que le clergé était tenu de faire comme les autres sujets. Devenus riches et puissants à la fin du ix^e siècle et au x^e, les ecclésiastiques prétendirent que les biens d'Eglise devaient être exempts de toutes charges comme la personne des clercs ; il y en eut qui allèrent jusqu'à soutenir que l'une et l'autre de ces exemptions étaient de droit divin. On était à l'époque de la formation du régime féodal : les biens d'église entrèrent, comme tous les autres, dans la hiérarchie des terres qui se formait ; seigneurs féodaux ecclésiastiques, ils exigèrent toutes les redevances et tous les hommages qui leur étaient dus à ce titre ; vassaux, ils durent payer à leur tour. Les rois, à cette époque, disparaissaient pour ainsi dire de la scène, et l'impôt proprement dit avec eux.

► Vinrent les Croisades, et l'impôt reparut sous le nom de dîme. — Ne pas

arrêts du conseil pour le fait des décimes et taxes du clergé, tant en general qu'en particulier, et pour juger les procez et les différens que les receveurs et les particuliers peuvent avoir les uns contre les autres pour l'imposition ou le payement des décimes.

Le Bureau particulier ou diocésain de Limoges, qui se qualifie du nom de chambre ecclésiastique, est composé d'un président, six conseillers députés, ou d'un syndic du clergé qui fait les fonctions de procureur du roy, d'agent du partie (*sic*) publique. Le president et chef est toujours Monseigneur l'évêque de Limoges et en son absence un des grands vicaires. Les deux premiers députez sont deux dignitaires ou chanoines de la cathédrale; le troisième est l'official général du diocèse; le quatrième et le cinquième sont deux dignitaires ou chanoines de la collégiale de Saint-Martial; le sixième est un curé de la ville, tous nommez par M. l'Évêque quand il lui plaît et proposez au premier cynode qui se tient après leur élection; et quoiqu'on soit en possession, en cette chambre, de n'observer pas la distinction qu'on fait ailleurs des députez des différens

confondre la dime saladine payée aux rois pour les frais des Croisades, avec la dime d'origine juive prélevée par le clergé sur les biens de la terre pour les frais du culte. — Les Conciles et les Papes s'empressèrent d'ordonner des contributions sur les biens ecclésiastiques en faveur de ces expéditions saintes, puis en faveur de toutes les expéditions contre les hérétiques, les Albigeois et autres excommuniés; ils en accordèrent même toutes les fois que les besoins du royaume le demandaient, lorsque les biens de laïcs ne suffisaient plus. Réciproquement, les rois de France accordèrent aux Papes de faire de semblables levées dans certaines occasions. On connaît les démêlés qui survinrent à ce sujet entre Philippe-le-Bel et Boniface VIII, et la captivité des Papes à Avignon qui en fut la suite. Pendant cette captivité, les dîmes levées sur le clergé de France au profit des Papes et des Rois, devinrent de plus en plus fréquentes; elle diminuèrent sensiblement au xv^e siècle, sans cependant disparaître.

» A partir du xvi^e siècle, l'immunité des impôts accordée aux biens ecclésiastiques aux premiers siècles de la monarchie, devient un vain mot. Le clergé, tant régulier que séculier, continue à la vérité d'être exempt des tailles et impositions accessoires, du vingtième, des aides et gabelles et de certaines charges personnelles (exemption qu'il paya quelquefois à bons deniers comptants, témoin l'exemption des droits de main-morte, de franc-fief et de l'aide pour l'entretien des gens de guerre, obtenue par le diocèse de Limoges en 1522, moyennant un subside de 22,500 l. tournois); mais ce clergé paye aussi au roi des décimes, des dons gratuits et autres subventions qui sont des contributions ordinaires et annuelles. Ces contributions affectent, il est vrai, la forme d'offrandes volontaires; elles sont votées par les assemblées générales du clergé, et réparties par elles entre

états du clergé ; il est pourtant vrai qu'elle y est observée, puisque les députés de la cathédrale sont les députés de l'évêché et du chapitre ; l'official y est député pour les abbez, les deux de Saint-Martial y représentent les chapitres, les prieurs et les prevots, et le curé est député des curez du diocèse.

Les noms de ceux qui composent aujourd'hui la Chambré, sont : M. Michelin, archidiaque ; M. Ardent, chanoine ; M. Le Duc, official général du diocèse, curé de Saint-Maurice de la Cité ; M. Perrière, chantre de Saint-Martial et prévot des Séchères ; M. Volondat, chanoine de Saint-Martial ; M. Juge, curé de Saint-Pierre de Limoges, qui a succédé à M. François Juge, son oncle, à la cure et à la chambre. Le greffier est le s^r de la Treille, et l'huissier audiencier est le s^r Senamaud, qui a succédé à son neveu ; le s^r Morin est clerc du greffe et est aussi huissier de la chambre. On ne doit pas oublier M. Besse, chanoine de Saint-Martial, qui est syndic et fait les fonctions de procureur du roy.

Les officiers du clergé sont trois receveurs : l'ancien, l'alternatif et le triennal, qui font la recette chacun leur année. Les enfants ou héritiers de M. Maldent de la Cabane sont possesseurs et titulaires de la charge de receveur ancien : il y a longtemps que cette charge est dans leur maison de père en fils, et, comme il n'y a que des

les différents diocèses du royaume ; mais il en est de ces dons, comme des dons des pays d'Etat, la Bretagne et le Languedoc par exemple, et le roi finit toujours par être payé. Quoiqu'il en fût en théorie de l'exemption des biens du clergé et de la liberté de ses dons, le résultat en pratique était toujours le même, et sur toutes les demandes adressées à diverses époques par les rois aux assemblées générales, il ne s'est jamais agi que du plus ou du moins dans la réponse des prélats. Toutefois cet état de choses ne laissait pas d'être de beaucoup préférable à la condition des pays d'Election ; mais les pays d'Etat jouissaient des mêmes privilèges, puisque eux aussi votaient le montant de leurs impositions et les répartissaient. Il est difficile de dire si les impositions qui pesaient sur les biens ecclésiastiques étaient dans la même proportion que celle des biens laïcs ; cependant on peut affirmer que ce qui excitait les murmures du Tiers-Etat au xviii^e siècle, était moins l'immunité des biens ecclésiastiques que la mauvaise répartition dont les taillables étaient victimes.

» Tous les subsides payés au roi de France par le clergé, au moyen-âge, furent consentis préalablement par les Papes et les Conciles nationaux : une fois votés, ces subsides étaient répartis et perçus par les agents royaux, et les contestations qui s'élevaient à ce sujet étaient jugées en dernier ressort au grand Conseil. Les besoins de la royauté augmentant de jour en jour, elle ne se fit pas faute au xvi^e siècle de demander de nouveaux subsides, si bien que ces concessions ne tardèrent pas à devenir annuelles et

mineurs, on la fait exercer par un commis, qui a toujours été le sieur Croissier. M. Martial Descordes a succédé à son père à la charge de receveur triennal, et celle d'alternatif qui avoit été rachetée et retirée par le clergé de M. de Vertamont, vient d'être revendue ou engagée par le même clergé à M. Martial Baillot, sieur de la Valette, qui a payé trente mille francs qu'on a employez à payer le reste du don gratuit de l'assemblée de 1700. Le sieur de la Valette a été reçu et installé à cette charge au mois de febvrier 1702 et a fait incontinent la recepte, parce que le rang du receveur alternatif s'est trouvé cette année là.

Les offices des contrôleurs ancien, alternatif ou triennal ont été toujours sans fonction et réduits aux gaiges qui ont été attribués, et le clergé les a rachetez et en reçoit les gaiges : si ce n'est que M. Pierre Faute jouit du revenu de quelqu'une de ces charges.

Ces receveurs comptent et portent leur argent à la recepte provinciale de Rion ou Clermont, d'ou le receveur provincial compte au bureau général de la recepte du clergé de France à Paris, sous les quittances du sieur Pierre-Louis Rovel de Penautier, conseiller du Roy, receveur général du clergé de France, ou du sieur Crozat, son premier commis.

régulières, et que l'on vit Henri II créer, en 1551, des receveurs des impositions du clergé dans chaque archevêché et évêché.

» Le clergé de France dut en prendre son parti. Il reconnut, aux Etats d'Orléans tenus en 1580, qu'il avoit à craindre pour son temporel, non seulement de la part des hérétiques, mais encore de la part des catholiques qui s'étoient élevés contre l'abus des biens ecclésiastiques. Ce fut alors que les Prélats, assemblés à Poissy en 1561, pour le fameux colloque qui se tint avec le ministre de la religion réformée, s'engagèrent par contrat, au nom du clergé de France, à payer au roi chaque année, pendant six ans, la somme de 1,600,000 ll., et à racheter dans dix ans 630,000 ll. de rente au capital de 7,500,000 ll. C'est de ce fameux contrat de Poissy que tirent leur origine les décimes ordinaires, les assemblées du clergé, les bureaux provinciaux, les chambres ecclésiastiques et toutes les hiérarchies d'officiers créées pour l'administration des impositions.

» La subvention promise à l'origine pour six ans seulement, fut renouvelée, non sans de vives protestations, et s'est maintenue à peu près la même sous le nom de *décimes ordinaires* ou *décimes du contrat*, jusqu'au xviii^e siècle, à côté des décimes extraordinaires qui furent votés postérieurement, des dons gratuits que le clergé payait au roi tous les cinq ans, sans compter les autres subventions extraordinaires. » (*Notice sur la chambre ecclésiastique du diocèse de Limoges*, par M. C. Rivain. — *Inventaire des Archives de la Haute-Vienne*).

Voici ce qui a été imposé sur le clergé de l'année 1702 :

Décimes ordinaires de febvrier.....	23.597 l. 20 s. 8 d.
Décimes ordinaires d'octobre.....	21.908 l. 6 s. 9 d.
Cy pour toutes les décimes anciennes.....	47.505 l. 17 s. 5 d.
Gaiges nouveaux.....	2.069 l. 9 s. 6 d.
Séminaire.....	2.168 l. » 6 d.
Rentes de 1690 et 1693.....	14.695 l. 4 s. »
Rentes de 1695.....	10.539 l. 2 s. »
Ministres convertis.....	395 l. 17 s. »
Oblats.....	4.050 l. (1) » »
Subvention.....	90.426 l. 7 s. »

Outre et par dessus quoy, le clergé a eu permission d'emprunter quatorze cents mille livres pour payer le restant des trois millions cinq cents mille livres de don gratuit de 1700, dont il restoit encore deux quartiers à lever cette année ; mais au lieu d'emprunter pour la part du clergé de ce diocèse, on a venu la charge de receveur alternatif, et l'argent qu'on a reçu du sieur Baillot a été employé pour payer les offices des huissiers des décimes qui ont été créés, et supprimez moyennant 23 ou 24 mille livres que le clergé a payez.

La chambre du clergé de Limoges n'est pas souveraine et ne juge sans appel que jusqu'à la somme de 20 l. et au-dessous ; mais quand la somme excède 20 l., il y appel au bureau souverain de Bourges, qui est une cour souveraine, composée du seigneur archevêque (et en son absence un de ses vicaires généraux y préside), douze conseillers, dont il y en a huit ou dix ecclésiastiques et quatre ou au moins deux laïques qui sont aussy conseillers au présidial. Le procureur et les advocats du Roy au présidial, sont aussy procureur et advocats du Roy au bureau, où l'on juge souverainement toutes les causes pour le fait des décimes et dépendances d'ycelles, qui y sont portées par appel de la chambre diocézaine de Bourges et des chambres particulières des diocèses de Limoges, Clermont, Saint-Flour, Tulle et Le Puy en Auvergne ou en Velay, et il n'y a aucun tribunal supérieur ou on puisse se pourvoir par appel et il faut aller directement au Grand Conseil en cassation d'arrest.

Voicy un extrait fidèle, tiré des *Archives du clergé de France*, le 20 octobre 1701, signé par M. l'abbé de Cotmal, agent du clergé, dans lequel est énoncé tout ce que le clergé de Limoges a payé

(1) Peut-être 405 l. seulement.

depuis 120 ans, d'augmentation de rentes en plus que les décimes ordinaires :

« Le diocèse de Limoges a été taxé, en 1580, pour les décimes ordinaires, à la somme de vingt neuf mille cinq cents onze livres..... 29.511 l. 9 s. 3 d.

Par le contrat de vente des offices fait en 1573, de 18 d. pour livre des décimes, sur le pied de la somme cy-dessus, c'est pour Limoges..... 2.413 l. 6 s. 6 d.

Par le parlement de 32.523 l., fait en 1615 pour la dépense des ministres convertis, c'est pour le diocèse. 737 l. 15 s.

Par le département de 150.000 l., fait l'an 1626, pour les gages des officiers provinciaux, c'est au diocèse..... 3.373 l. 4 s. 6 d.

Par le département de la somme de cent quarante mille livres d'imposition annuelle fait en l'année 1628, le diocèse fut taxé à..... 3.148 l. 6 s. 6 d.

Par le département de cinquante six mille livres, fait sur les maisons religieuses en 1636, le diocèse fut taxé à 552 l. » »

Par le département de cent mille neufcents quarante quatre livres fait en 1636, le diocèse a été taxé à la somme de 2.242 l. 8 d.

Par le département de cent mille livres en 1646, le diocèse taxé à..... 2.223 l. » »

Par le département de cent mille livres, imposées annuellement en l'année 1675, le diocèse a été taxé à..... 1.904 l. 6 s. 3 d.

Avant cette année, le diocèse ne payoit que 47.220 l. 6 s. 3 d., qu'on appelle décimes ordinaires ou décimes anciennes.

Par le département de 32.823 l. 13 s. 2 d., fait en l'année 1680 pour l'augmentation des ministres convertis, taxé à 378 l. 15 s. 3 d.

Par le département de quatre centz soixante et huit mille livres et 27 l. 14 s. fait en 1690, le diocèse a été taxé à 10.410 l. 6 s. 6 d.

Par le département de cent cinquante mille livres fait en l'assemblée de l'année 1693, le diocèse a été taxé à la somme de 3.329 l. 12 s.

Par le département de soixante onze mille neuf cent vingt cinq livres, fait en 1693 pour l'augmentation des gaiges 1.597 l. »

Par le département de cent trente sept mille cinq cent livres, fait en 1693 pour autre augmentation des gaiges d'officiers, taxé à..... 3.052 l. » »

Par le département de deux cent quarante trois mille neuf cents soixante sept livres d'imposition annuelle faite à l'assemblée de 1695 pour faire le fond des rentes constituées, le diocèse taxé à..... 5.413 l. 8 s.

Et c'est tout ce qui s'appelle décimes nouvelles ou nouvelles rentes, qui, n'étant pas pour ce diocèse à 30,000 l. en 1580, comme

on peut voir au premier article de cet extrait, se trouvent aujourd'hui augmentés jusqu'à 72.000 l. de rente à payer tous les ans. La capitation ou subvention estoit de quatre millions, pourquoy on a payé, en 1698, 1699 et un quartier en 1700; les sommes de 90.426 l. par chacun an, et le quart d'une des années. L'an 1701 on a payé les deux tiers de la subvention de 90.426 l., qui, jointe avec les ordinaires et les extraordinaires et autres taxes qu'on a payé cette année toutes entières, montent cette année 171.878 l. 3 s. 2 d., sans parler des dons gratuits de cinq en cinq ans, dont les trois derniers ont esté de quatre millions par cinq ans, et pour le diocèse 9.000 l.

Sans comprendre aussy les frais d'assemblée, qui montent bien 4.000 l., et plus de 20.000 l. qu'on a payées pour supprimer les charges des huissiers et de commissaires des décimes.

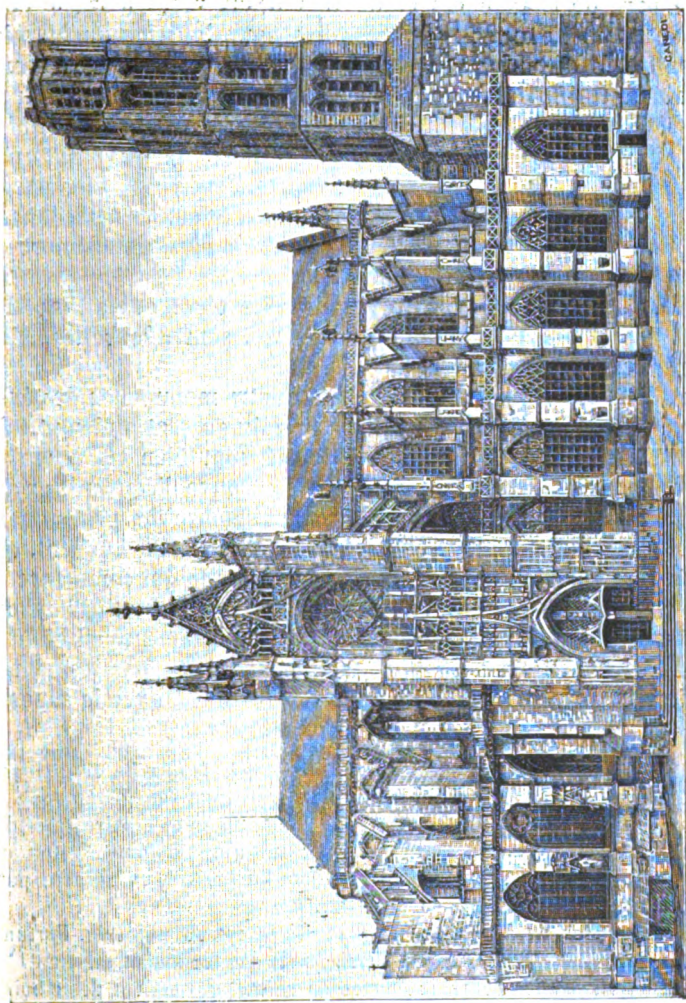
L'Eglise cathédrale de Saint-Etienne de Limoges

L'église cathédrale de Saint-Etienne de Limoges est entreprise sur le plus beau dessein et de la plus agréable structure gothique qu'il y en ay en France (1). Elle n'est pas achevée; mais ce qu'il y a de fait est un très excellent et très parfait ouvrage pour sa hauteur, ses ouvertures, ses vitraux, son architecture, ses proportions et la délicatesse de ses piliers; la croisée, qui est parfaite, est une des belles qui se puissent voir; le chœur, le tour de chœur et les chapelles du rond-point qu'on appelle la carolle, sont [de] la dernière perfection; mais ce qui charme les étrangers est ce jubé soutenu en l'air entre le chœur et la croisée (2), tout de bas relief en pierre, aussi fin et aussi délicat que s'il étoit d'orfèvrerie.

Ce qu'il y a d'achevé est de plus de 220 pieds de long et consiste

(1) Au moment où Gilles Le Duc écrivait, la nef de la cathédrale n'avait que deux travées. Le dessin que nous en donnons ici la représente telle qu'elle est aujourd'hui : la nef allongée de trois travées et précédée d'un porche qui la relie au clocher. Cet agrandissement, commencé par Mgr Duquesnay en 1877, a été terminé en 1888. Consulter à ce sujet l'*Histoire de la Cathédrale de Limoges*, par M. le chanoine Arbellot, in-8°. Paris, 1883.

(2) On voit qu'à cette époque le jubé étoit encore à sa place primitive, à l'entrée du chœur. Il fut déplacé et transporté au fond de l'église en 1789. On y installa l'orgue monumental de la cathédrale en 1842. Après l'agrandissement de cette dernière, il fut de nouveau placé au fond de la nef; mais il attend encore l'orgue qu'il portait précédemment. On peut voir la description de ce chef-d'œuvre de la Renaissance dans l'*Histoire de la Cathédrale de Limoges*, par M. Arbellot, page 95.



Cathédrale de Limoges

en un chœur de vingt pas de long ; l'anti-chœur et le sanctuaire en ont quinze. Le grand autel est dans la simplicité qu'il doit estre, avec une suspension à l'antique (1) et entouré d'un très beau candélabre d'airain qui en fait tout l'ornement les jours de férie ; mais on le pare de chandeliers et de très beaux vases d'argent bien ciselés et extrêmement bien travaillez pour l'orner aux grandes solennités. Le chœur est très beau de luy même, mais trois rangs de tapisseries le distinguent beaucoup, aussy bien que les trois rangs de chaires en stalles qui est si particulier à cette église qu'on ne connoist aucune qui en ayt plus de deux, ny qu'en ayt un si grand nombre, fait (?) qu'il y en a jusques à six vingt, sans parler de la chaire épiscopale, qui n'est pas dans le chœur mais dans le sanctuaire et près du grand autel, qui n'est la plus [belle] chose de l'église parce qu'elle est trop antique.

Les ailes d'alentour sont larges de seize pieds et les chapelles toutes en rond-point, au nombre de seize, sont très belles, bien éclairées et assez bien ornées.

Aux deux cotez du sanctuaire, il y a quatre monuments des évêques de Limoges, et un au milieu d'airain en plat, qui sont très beaux ; les sépulchres de chaque costé sont bien travaillez et relevez en bosse ; mais comme il ne s'y trouve d'écriture, ny aucune mémoire, on a perdu les noms et la mémoire des prelatz dont on voit les effigies ; mais le beau tombeau de M. de Langeat, qui est au coté gauche du grand autel, sous l'arcade qui commence le rond-point du chœur, que l'on peut voir par dedans et par dehors avec son effigie de bronze à genoux, est du même travail et de la même délicatesse que ce jubé fait de son temps par les mêmes ouvriers et à ses dépens. Et ces deux ouvrages, avec le superbe

(1) L'abbé Bullat, dans son *Tableau religieux de la ville de Limoges*, en parle ainsi : « Au-dessus du maître-autel, un ange sur une colonne, le tout en airain, tenant suspendu à une main un saint ciboire garni des saintes espèces, recouvert d'un riche voile en forme de dôme. C'étoit anciennement une manière de mettre la Sainte-Eucharistie en réserve pour les malades ; on l'appelait le *corpus elevatum*. »

Cet usage avait été adopté par l'Eglise dès le iv^e ou v^e siècle. Fortunat en parle dans le vi^e siècle. Saint-Yrieix, dans son testament écrit en 572, nommé « trois petites tours couvertes de soie », qui étaient des ciboires en forme de tour, qu'on suspendait au-dessus de l'autel. Plus tard on donna à ces ciboires la forme d'une colombe, qui était suspendue de la même manière. Mais ce ne fut pas toujours un ange qui porta ces suspensions. On trouve, dans plusieurs de nos églises, comme à Beaulieu, à l'abbaye de la Valette, des crosses richement sculptées autour desquelles passait la corde de suspension.

palais qu'il avoit commencé et [que] par malheur il n'eut pas le temps d'achever, et plusieurs autres monuments de sa piété feront honorer sa mémoire à Limoges pendant qu'il y aura des chrétiens et des catholiques. Les deux benetiers, de marbre blanc, avec les armes du même M. de Langeat au fond, et l'autre de bronze avec un ange qui le tient en l'air, méritent d'être considérés.

La sacristie est du côté droit, pas trop grande, mais fort commode et garnie de magnifique argenterie et de très précieux ornements à l'antique, donnés par des papes, et d'autres à la moderne, donnés par des évêques; mais les plus nouveaux, donnés par Messieurs d'Urfé et de Canisy, les deux derniers évêques, sont des plus beaux et des plus riches des temps. A côté de la porte de la sacristie, il y a un sépulchre qui ne s'ouvre que pendant la semaine de Pâques (1), dont les figures, toutes en bosse et au-dessus du naturel, sont très bien faites. Vis-à-vis de ce sépulchre, contre le mur, se voit l'épitaphe de M. Delomenie, évêque de Marseille, et son tombeau y est à plate terre (2).

La croisée est sur le travers de l'église, entre le chœur et la nef, longue de 150 pieds depuis le très beau portail qui sert présentement d'entrée à l'église jusqu'à l'autre portail du côté du chœur, qui n'est ni si beau ni si grand que le premier; mais l'effet d'orgues à l'antique qui est au-dessus y attire les yeux et empêche qu'on en observe la dissemblance et n'empêche pas qu'on admire la rose de vitre qui est par dessus tout, assez égale à celle qui est au-dessus du portail, qui passe pour une des plus belles de France. En entrant par ce portail de la croisée, on trouve d'abord à gauche la chapelle où l'on dit que sainte Valerie apporta sa tête aux pieds de saint Martial lorsqu'il y célébroit la messe.

C'est un grand mal que la nef qui est si bien commencée n'est pas achevée; mais c'en est un bien plus grand qu'apparemment elle ne le sera jamais: il n'y a que deux arcades et deux chapelles de chaque côté parfaites, mais tout en est aussi beau, si fin, si délicat et si proportionné que, s'il y en avoit seulement encore une faite, l'église seroit en croix parfaite et on n'y en souhaiteroit

(1) C'étoit la représentation de la *Mise au Tombeau* qu'on appelloit le *Monument*, du mot latin *monumentum* qui signifie tombeau. Paule Audier, veuve de Mathieu Benoit, revenant de Jérusalem en 1421, en fit exécuter un à Saint-Pierre-du-Queyroix, qui a servi de modèle pour celui de la Cathédrale. Voir *Etude sur les Mises au Tombeau*, dans le *Bulletin de la Société*, tome XXXV, page 511.

(2) L'épitaphe de François de Lomenie, évêque de Marseille, mort dans sa famille à Limoges le 27 février 1631, est reproduite dans l'*Histoire de la Cathédrale*, par M. Arbellot, page 236.

jamais davantage, comme on croit celle de Sainte-Croix d'Orléans parfaite quoiqu'elle ne le soit pas plus que celle cy, ou ce qui reste à faire (dont les murailles des deux côtés et les huit chapelles commencées sont déjà élevées de plus de vingt-cinq ou trente pieds) est de quarante pas ou de six-vingt pieds de longueur depuis le mur d'attente qu'on a fait de même pierre pour fermer ce qu'il y a de fait d'avec ce qui reste à faire, jusqu'au portail de dessous le clocher ; ce mur se considère pour sa hauteur.

Ce clocher étoit un très bel ouvrage du temps de l'ancienne église (1), dont on voit encore la hauteur à quelques vieux restes qui s'y remarquent. C'étoit une pyramide d'une figure octogone et presque ronde, avec quatre rangs de fenestragés et qui y sont encore l'un sur l'autre, sommée de quatre tourettes ou fillettes aux quatre coins, qui n'y sont plus, ayant été abattues l'une après l'autre par la foudre, aussy bien que la principale pyramide du milieu : si bien que ce clocher ne paroist aujourd'hui que commencer une haute tour assez bien figurée, couverte en plate forme. Elle avoit été bastie sur quatre piliers de la hauteur de la première église, avec son architecture observée depuis le plus bas jusques au haut ; mais à la suite des temps ayant paru très mal soutenue on y a fait un massif de pierre de taille qui l'appuie et en cache l'ordonnance de l'architecture jusques à la hauteur de quatre-vingts pieds. Ce clocher, dans lequel le marguillier ou sonneur demeure avec sa famille et tous ceux qui lui sont nécessaires pour sonner, est garny de cinq cloches qui ne sont pas les plus grosses de la ville, mais qui sont aussy belles qu'on les puisse souhaiter, du meilleur accord et du plus agréable son et plus harmonieux qu'on puisse entendre.

Le chapitre se tient dans une maison séparée de l'église, qui étoit le réfectoire des chanoines quand ils vivoient en commun après les conciles d'Aix-la-Chapelle et celui de Mayence qui l'avoient ordonné. Cette maison tenoit tout un côté du cloître dont on voit encore les vestiges (2) et des naissances de voûtes en cul de lampe contre les murailles.

(1) Ce clocher est composé de deux parties bien différentes de style et d'époque. La base, comprenant trois étages en style roman, masqués par un revêtement massif, remonte à la seconde moitié du x^e siècle. La tour proprement dite, qui comprend quatre étages en style ogival primitif, a été construite en 1242.

(2) Les restes de ce cloître et les traces des voûtes de l'église romane ont disparu de nos jours pendant l'achèvement de la cathédrale. Ce cloître occupait l'emplacement où sont aujourd'hui les trois nouvelles chapelles de la nef, du côté du midi.

Avant que de sortir de cette grande église, il ne faut pas oublier de considérer cette belle chapelle qui est la première en entrant par le grand portail de la croisée dont nous avons déjà parlé, qui a été conservée et enfermée dans l'église parce que c'est le lieu de celle où l'on croit par tradition que saint Martial célébroit la sainte messe lorsque sainte Valerie luy apporta sa tête : dont on dit qu'on voit encore les marques du sang sur la table d'autel qui est de marbre gris, marqueté de veines un peu rouges ou brunes ; mais si ce sont marques de sang, cette pierre n'a pas d'antiquité. Dans cette chapelle est élevé un tombeau de marbre blanc sur lequel on voit en bosse une effigie d'un cardinal sans inscription ; mais on connoist à ses armes que c'est Nicolas Besse, évêque de Limoges, neveu, fils de [Delphine Roger] la sœur du pape Clément VI.

Au côté gauche de l'église, vis-à-vis du portail, une rue entre deux, on voit la petite église de Saint-Jean, bastie à l'antique, qui est l'ancien baptistère de Limoges, ou dans la première église et avant la division des paroisses, on baptisoit tous les enfants des fidèles et les adultes qui se convertissoient à la foy, — dont on a jusques icy conservé les marques certaines et évidentes, puisque le chapitre y fait la bénédiction solennelle des eaux baptismales tous les samedis de Pâques et de la Pentecote, et y va faire station tous les jours après vespres pendant les octaves de ces deux festes : pendant lesquelles deux semaines on ne baptise dans aucune église de la ville, cité et faubourgs ; et on est obligé par coutume de porter les enfants baptiser dans cette seule église de Saint-Jean ; et l'on dit, par une tradition que je n'autorize pas, que ceux qui ont été baptisés à Saint-Jean, devenant pretres, peuvent s'habituer en quelle paroisse de la ville et de la cité ils voudroient comme s'ils y avoient été baptisés. C'est cette église ou chapelle qui sert de paroisse au curé de Saint-Jean, quoyque le Saint-Sacrement n'y repose pas et qu'il soit obligé de le prendre dans la cathédrale, même quand il le faut porter à quelque domestique malade dans les maisons canoniales, dans lesquelles il le peut porter, et non à d'autres personnes ny en autre lieu, n'ayant aucun territoire ny aucunes marques curiales. Ce curé est toujours un des quatorze vicaires de Saint-Etienne, qui n'y tient pas le rang d'un vicaire prêtre.

L'évêché de Limoges et de la Jurisdiction du diocèse

L'évêché de Limoges est un des plus anciens des Gaules par rapport à son apotre et premier évêque saint Martial, car soit qu'il y ait été envoyé par saint Pierre, comme on le croit pieusement et sans aucun doute dans toute l'Aquitaine et principalement

dans le Limouzin et dans la ville et diocèse de Limoges, fondez sur l'autorité des papes et sur la définition des conciles, soit qu'il ne soit venu que sous l'empire de Dèce comme certains critiques le veulent persuader, il est très certain que saint Martial est le premier qui a apporté la connaissance de J. Christ et qui ayt annoncé son évangile au deçà des monts dans les Gaules et les Aquitaines et qu'il vint en droiture à Limoges où il établit son siège, qu'on peut dire être le premier et le plus grand des Gaules.

En effect, sa juridiction spirituelle s'étend sur dix ou douze grandes provinces dans un espace de cinquante lieues de long et de quarante de large, où l'on compte plus de cinquante villes murées et autant de gros bourgs où il y a foire et marché, plus de mille paroisses, toutes de grande estendue, et y compte dix-huit cents clochers, à compter les succursales, les régulières, les abbayes, pricurés, prevotés et chapelles fondées et titrées, sous quatre officialitez, scavoir : l'officialité générale de Limoges et celle de Brive pour le ressort du parlement de Paris (1).

Ce grand diocèse comprend le haut et bas Limouzin tout entier, à la reserve de cinquante paroisses qui composent le diocèse de Tulle; la haute et la basse Marche, une grande partie du Poitou, du Périgord et du Berry, presque toute la Combraille et la vicomté de Turéne, et a des étendues dans le Bourbonnois, l'Auvergne et le Quercy; il est divisé par archiprêtres qui sont au nombre de dix-huit, scavoir celui de Limoges, Anzème, Aubusson, Bénévent, Brive, Brivezat, Chirouze, Combraille, Saint-Exupéri, Gimel, Lubersat, Nontron, Saint-Paul, La Porcherie, Saint-Junien, Rancon et Vigéois.

Dans l'archiprêtré de Limoges, il n'y a plus que quinze paroisses,	
cy.....	15
Dans Anzème, y compris la cure de Malte, quarante-huit, cy.....	48
Dans Aubusson, cinquante-six paroisses, cy.....	56
Dans Bénévent, quatre-vingts paroisses, cy.....	80
Dans Brive, trente-huit, cy.....	38
Dans Brivezat, vingt-six, cy.....	26
Dans Chirouze, quarante-six, cy.....	46
Dans Combraille, nonante six, cy.....	96
Dans Saint-Exupéri, quarante-six, cy.....	46
Dans Gimel, trente-six, cy.....	36
Dans Saint-Junien, quatre-vingt-douze, cy.....	92
Dans Lubersat, quarante-cinq, cy.....	45

(1) Il y a évidemment ici une lacune : les deux autres officialités siégeaient à Brive et à Chénérailles.

Dans la Meyze, quarante, cy.....	40
Dans Rancon, cinquante, cy.....	50
Dans Saint-Paul, trente-deux, cy.....	32
La Porcherie, quarante, cy.....	40
Rancon, cinquante, cy.....	50
Vigeois, quarante, cy.....	40

*Villes du Limousin**Villes de la Marche*

Limoges, capitale.	Guéret, capitale.
Brive, capitale du bas Limousin.	Belac, senechal.
Uzerche, senechaussée.	Le Dorat, senechal.
Ussel, capitale du duché de Ventadour.	Maignat, chastellenie.
Saint-Junien, chapitre.	Aubusson, chapitre.
Saint-Léonard, prieuré conventuel.	Felletin.
Emoutiers, chapitre.	Chambon-Sainte-Valérie, prevoté.
Aixe.	Chenerailles, officialité.
Chaluz.	Bellegarde, tapisserie (<i>sic</i>).
Solignat, abbaye.	Evahon ou Evaux en Combraille.
Saint-Yrier, chapitre.	Ahu, abbaye.
Château-Poinsat.	Auzance.
Benevent, abbaye.	Lépau, chastellenie.
La Souterraine, prevoté.	Gouzon.
Saint-Germain, chapitre.	Peyrat, prieuré.
Treignat.	Jarnage, gros bourg, prieuré.
Pierre-Buffière.	Boussac en Berry.
Segur.	Bourganeuf en Poitou.
Saint-Vaury, prevoté.	Chabanais en Angoumois.
Meymac, abbaye.	Rochechouard en Poitou.
Donzenat.	Confolent en Angoumois.
Allassac.	Nontron en Périgord.
Meyssac.	Saint-Germain-sur-Vienne (Angoumois ou Poitou).
Egletons.	Turenne, dans la vicomté.
Curemonte.	Beaulieu, en vicomté.
Bort.	
(<i>Un mot illisible</i>) Neuvic (?).	
L'Eterp, abbaye.	

Sur toutes lesquelles villes, chapitres, abbayes, prevotez, le seigneur évêque a l'autorité et la juridiction spirituelle, et il n'y a que les chapitres de Saint-Yrier et de Moutier-Rousseille transféré à Aubusson, qui dépendent comme membres de Saint-Martin

de Tours, qui prétendent quelque exemption dont ils ne jouissent pourtant pas, ainsy que les commandeurs de Malte qui prétendent instituer de leur seule autorité des curés dans les paroisses de leur demeure seulement, pourvu qu'ils ayent été approuvez dans le diocèse : encore n'en usent-ils qu'à l'égard de leurs religieux.

Temporel de l'évêché

Les droits temporels de l'évêché de Limoges sont très grands et très nobles et très anciens, quoiqu'il ne soit pas des plus riches et des plus honorablement titrés. Il possède quatre baronnies, sept chastellenies, dix ou douze grandes seigneuries d'où relèvent cinq ou six cents fiefs nobles, parmi lesquels il y en a des grands et des plus considérables de toutes les provinces qui composent le diocèse (1).

LA CITÉ. — Premièrement, Monseigneur l'évêque est seul seigneur chatelain et seul haut justicier de la cité de Limoges et de la prévôté du Naveix, qui luy donne un droit de péage, qu'on appelle droit de buche, sur tout le bois qui aborde et qui se decharge au Naveix. Son juge de la cité exerce la haute et moyenne et basse justice, et est aujourd'hui lieutenant général de police de la cité de Limoges, indépendamment du lieutenant général de la police de la ville, qui n'en peut connoître que par appel.

SAINT-JUNIEN. — Il est baron de Saint-Junien, dont le chapitre et la ville relevent de luy, et quand il en prend possession ou qu'il y fait sa première entrée toute la ville vient sous les armes une lieue au devant de luy et le conduisent avec toute la pompe et l'appareil qu'ils peuvent dans la ville, ou le Maire et les consuls se rendent sous une fueillée ou pavillon qui se fait à la porte de la ville, ou Monseigneur arrivant, il descend de son carosse et la on luy presente dans un bassin d'argent les clefs de la ville avec une obole d'or fabriquée exprez avec les armes du seigneur d'un côté, et sur le revers son nom avec les marques de l'hommage que la ville luy rend ; puis, le seigneur leur ayant rendu les clefs et promis de conserver leurs privilèges, monte sur son cheval caparaçonné ou couvert d'une housse pendante ; quand il est monté, les consuls luy mettent devant luy une grande écharpe dont les deux premiers tiennent les deux bouts sur la croupe du cheval et les deux autres

(1) Les Archives de la Haute-Vienne possèdent le *Livre des Hommages de l'Evêché*, où se trouvent énumérés et prouvés tous les droits temporels de l'évêque.

prennent les deux branches de brides, et le conduisent en cet équipage, au milieu des bourgeois rangez en haye sous les armës, jusqu'à la maison qui luy a été préparée pour son logement, parce qu'il ne peut pas loger dans son palais qu'il a dans cette ville, qui tombe par vétusté et qui ne sert plus que pour l'auditoire et la prison, pour l'exercice de la juridiction du dit seigneur évêque; il y eut différent, en la réception et première entrée de Monseigneur de Canisy, entre les députez du chapitre et les consuls de la ville de Saint-Junien : prétendant le dit chapitre que ces quatre députez devoient tenir les deux portières du carosse, et les consuls prétendant que le chapitre ne s'y devoient point trouver et que les députez devoient seulement venir faire leur harangue et compliment au seigneur et puis se retirer sans se mesler avec leur milice ny avec leur cavalerie ; il y eut un procès entre eux sur ce sujet au sénéchal de Limoges, et il a été réglé que, le cas advenant, le chapitre tiendrait la portière droite et les consuls la gauche.

SAINT-LÉONARD. — Le seigneur évêque de Limoges est aussy baron et seigneur de la ville de Saint-Léonard (1) : le prieur, le chapitre et toute la ville dépendant en toute seigneurie et en justice qu'il ne possède qu'en commun pariage avec le Roy, qui s'exerce pendant un temps par un juge nommé et pourvu par le Roy, après la mort duquel l'évêque y en pourvoit un qui l'exerce en son nom et pendant sa vie ; mais il est seigneur et haut justicier en seul et toujours du pont de Noblac, qui est une grande seigneurie dans les faubourgs de Saint-Léonard.

EYMOUTIERS. — Eymoutiers est encore une ville, baronnie et seigneurie des dépendances de l'évêque de Limoges, dont le prévôt, chanoines et chapitre et les consuls luy rendent hommage, comme à leur seigneur temporel et spirituel qui a la haute justice, quoyque le prévôt y ayt aussy quelque justice par concession du seigneur Evêque.

ALLASSAT. — Allassat, en bas Limousin, est aussy une ville, baronnie et grosse seigneurie, appartenant à mon dit seigneur Evêque, d'ou relevent plusieurs très grosses terres dont il est haut seigneur, spécialement de la ville de Brive et des fiefs que tiennent les chartreux de Glandiers, qui luy doivent à son entrée au pontificat une croix d'or en luy rendant hommage. Il est aussy seigneur de la terre de Comborn, dont le seigneur prétent un droit tout a fait exhorbitant pendant la vacance du siège au préjudice de la régale.

(1) Voir : *La commune de Saint-Léonard de Noblat au XIII^e siècle*, par M. L. Guibert, dans le *Bulletin de la société*, tome XXXVII, page 1.

Outre les baronnies cy-dessus, on trouve dans les Archives de l'Eveché qu'il y a sept chastellenies appartenant à la Crosse dans le haut Limousin, scavoir : la cité de Limoges, Isle, la sale Episcopale, le pont Saint-Martial, Nueil, Razeix et Bessines, dont il y en a aujourd'huy qui sont reunies ou confondues dans d'autres : au moins n'en connoist on pas la distinction. Quoyqu'on se souviene encore des noms et du detroit de la sale Episcopale et du pont Saint-Martial, il est néanmoins vray qu'elles sont unies à celle d'Isle et la juridiction de ces trois ne s'exerce plus que par un meme juge.

ISLE. — Isle est une chatellenie très riche pour ses domaines, dix^m et revenus, et très noble pour le grand nombre de fiefs qui en relèvent (1). Il y en a beaucoup dans la paroisse dont l'éveque est seigneur (seigneur temporel et spirituel et général décimateur). Il y a prez et joignant l'église et dans le bourg, une ancienne grosse tour et un beau chateau qui est la maison de campagne du seigneur évêque, dans un grand parc clos de murailles qui enferment de beaux jardins ; une vigne de cent barriques de vin, un grand pré de cent charretées de foin, un beau bois et belle garenne sur la rivière de Vienne, en bel air, belle vue et belle situation, à une petite lieue de Limoges. Les dix^m, rentes et domaines valent bien 5,000 l. de rente sans le casuel qui est fort considérable pour la quantité des fiefs qui relèvent de la tour d'Isle, dont la juridiction s'exerce par un seul juge pourvu par le seigneur évêque : ce qui donne lieu de croire que la sale épiscopale et le pont Saint-Martial sont unies à celle d'Isle et ne sont plus qu'une seigneurie.

NUEIL. — Nueil ou Nienl est une autre chastellenie ou il n'y a nul vestige de motte ny de chateau, ny aucun domaine ; mais il y a des reliefs et redevances de plusieurs fiefs dans plusieurs paroisses, qui doivent hommage à Nueil à cause de cette chastellenie, dont ils relèvent ; et je crois que la justice de Nueil s'exerce à Peyrillac ou il y a un juge pourvu par le seigneur évêque de Limoges ; et je n'ay point ouy dire qu'il y en ayt à Nueil, si ce n'est pour le seigneur de Lescours.

RAZEIX. — Razeix est une autre noble et ancienne chastellenie d'ou relevent beaucoup de beaux fiefs nobles, parmy lesquels on compte Saint-Pardoux, Tournon, Les Laizes, Montchenu, Montrocher, La Motte de Guain, L'Age Ridau, Chavanat, Bleumont et plusieurs autres dont quelques uns peuvent relever de Nueil.

(1) Voir : *Le Spolium de l'Evêque de Limoges*, Aimeric Chat, mort dans son château d'Isle, le 10 novembre 1390, par Mgr Barbier de Montault, dans le *Bulletin de la société*, tome XLI, page 369.

BESSINES. — Le seigneur évêque a son juge à Razeix, comme à Bessines, qui est une ancienne chastellenie, ou on ne voit rien d'utile mais tout honorable, n'y ayant que la haute justice et la haute seigneurie pour la grosse terre de Monisme, qui a la basse justice seulement et la viguerie dans la grande paroisse de Bessines ; elle vient d'être vendue par décret à Paris, et Monsieur de Bethune en a payé, au seigneur évêque, 4 ou 3,000 l. de lotz et vente. Il y a plusieurs autres fiefs en ces quartiers la qui relevent de Bessines.

LA JONCHÈRE. — Il y a une grande quantité de belles terres et seigneuries qui n'ont pas titre de baronnies, ny de chastellenies, tant dans Haut et Bas Limousin que dans le Poitou, l'Engoumois, la Marche et la Combraille, entre lesquelles est la terre, seigneurie, justice et prevoté de la Jonchère, dont le seigneur évêque est seigneur spirituel et temporel et decimateur universel. Le chapitre y a cent sols et quelque droit qu'on appelle prevoté, qui est aliénée au sieur du Vignaux, qui est aujourd'hui le premier président de Limoges.

SAINT-AURICE. — Saint-Maurice-des-Lions, en Engoumois, est une belle paroisse, prez la ville de Confolens, dont l'évêque est seigneur et decimateur universel, ou il a sa justice d'ou dépendent quelques fiefs et terres considérables.

BOUTEZAT, SADROC ET LA GRAULIÈRE. — En bas Limousin, les terres et seigneuries de Boutezat et de Sadroc et La Graulière sont très considérables pour le revenu et pour les reliefs de plusieurs gros fiefs et pour les dix^m du vin, et font, avec Allassat, le plus grand revenu de l'évêché.

Il y a encore des seigneuries en Marche, en Combraille et ailleurs qui ne sont connues que par les gens d'affaires du seigneur évêque et de luy quand il y a quelque profit de fief à recevoir ou quelque investiture à donner, et tout cela ne vaut pas à present plus de 23 ou 24,000 ll. de ferme, sans le casuel qui pourroit bien estre equivalle à 2,000 ll. par an.

De plus, il a le revenu d'un canonicat. Sur tout quoy il faut payer les pensions des curez et vicaires perpetuels et auxiliaires, et les autres charges extraordinaires et ordinaires.

Les décimes anciennes sont de..... les nouvelles de.....

Les autres impositions de..... (1)

La subvention est de 700 ll.

(1) Les sommes ont été omises.

Les charges de la judicature dependantes de l'Eveché

L'officialité générale de Limoges.

Le-promotoriat.

Le greffe.

L'officialité ou vice-gérance de Brive.

L'officialité de Gueret.

L'officialité ou assessoriat de Cheneraille.

Judicatures temporelles

La Cité de Limoges.

Procureur d'office et greffier.

La judicature d'Isle ou de la sale Episcopale.

La judicature du pont de Noblac à Saint-Léonard.

Procureur d'office, greffe, notaires et procureurs.

La judicature de Saint-Junien et une charge de notaire.

La judicature d'Eymontier, une charge de notaire.

La judicature de Razeix et Bessines.

La judicature de Peyrillac.

La judicature de Sadroc.

La judicature de La Graulière.

La judicature de Boutezat.

La judicature d'Allassat.

La judicature de la Jonchère.

Une charge de mesureur et peseur dans la Cité. (Faut voir s'il y a judicature à Saint-Maurice-des-Lions).

La Réception et intronization du seigneur évêque de Limoges

L'illustrissime seigneur évêque de Limoges, François de Carbone de Canizi, qui fut nommé par le Roy le 8 septembre 1695, préconisé à Rome le 14 novembre et proposé le 23 janvier 1696, fut sacré à Paris dans l'église du séminaire de Saint-Sulpice, le 25 mars, jour et fête de l'Annonciation de Notre-Dame, par Messeigneurs Léon de Gesvres, archevêque de Bourges, assisté des évêques de Tulle et de Perpignan ; ce jour, le Saint-Sacrement fut exposé dans la cathédrale et dans toutes les églises de la ville, par ordre du grand vicaire qui avoit été institué dez le premier mars, que le dit seigneur avoit pris possession par procureur.

Après son sacre, il commença à donner ses ordres pour venir prendre possession en personne et faire son entrée publique. Il arriva en cette ville le 16 may, et ce jour toute la ville, avec ses

huit compagnies de bourgeois, allèrent au devant de luy jusqu'au delà du Petit Limoges, ou Messieurs les Consuls le haranguèrent, Messieurs les Députés du chapitre étoient allés plus avant pour le haranguer les premiers; et de la vinrent tous en ordre militaire dans la ville, où arrivant il fut salué par une descharge de faux-conneaux et par une salve générale de toute la mousqueterie, et, passant par les rues qui étoient toutes illuminées, par ce qu'il étoit nuit (?), il fut conduit au séminaire, où il fut encore salué par toutes les compagnies qui passèrent devant luy.

Le lendemain matin, tous les corps ecclésiastiques et civils vinrent au séminaire haranguer le seigneur évêque, qui les reçut dans la sale et leur répondit à tous obligeamment et les remercia, les conduisant jusqu'ou la civilité et le cérémonial le requéroit. Messieurs du chapitre commencèrent; après eux vinrent Messieurs du chapitre de Saint-Martial, puis Messieurs de la ville, Messieurs du présidial et du sénéchal, Messieurs les trésoriers généraux de France, Messieurs les élus; et le reste du jour les curez à la teste de leur clergé et les religieux de tous ordres, les confesseurs et députés de toutes les religieuses vinrent rendre leur devoir et faire leurs harangues ou leurs compliments, qui s'en allèrent tous très contens de l'accueil que ce prélat leur avoit fait.

Ces trois jours se passèrent en compliments de tous les corps du diocèse, et à disposer la cérémonie de l'intronization, qui fut indiquée au 20, qui fut marqué aux six compagnies des pénitents, aux cinq couvents des mendiants, aux deux abbayes, aux paroisses, qui assistèrent au chapitre, à la procession et à la cérémonie de l'intronization comme il en suit :

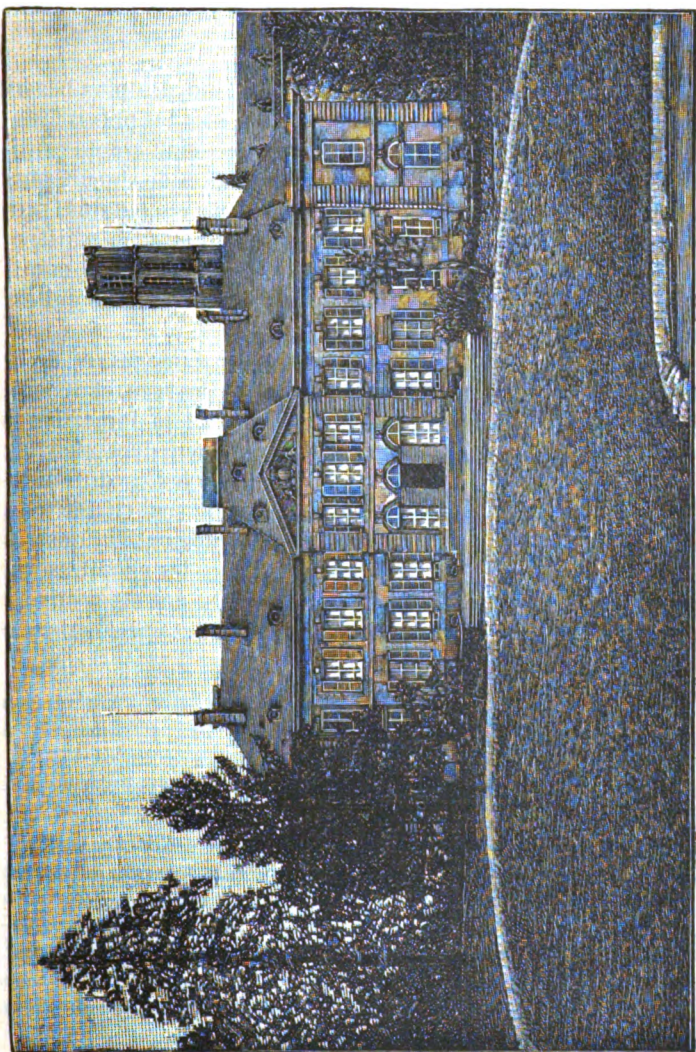
Le 20 may 1696, sur le midy, tous les pénitents, religieux, paroisses et chapitre, étant assemblés à Saint-Etienne, allèrent en procession au séminaire, où Monseigneur parut en camail et en rochet à la porte de l'escalier ou du vestibule, assis sur un fauteuil d'où il vit par ordre toutes les compagnies, leur donnant la bénédiction; et lorsque le chapitre fut prez d'aborder, ses aumôniers commencèrent à le revêtir de ses habits pontificaux, et le doyen, accompagné du chantre avec son bourdon, entre les deux chapiers avec leurs bastons, s'arrêtèrent devant la porte et sur le perron, où le doyen présentant la croix et faisant quelques petits compliments en latin, le prélat se mit à genoux sur un carreau et le baisa. Puis, luy ayant mis la mitre en teste, il commença à marcher sous le dais ou pavillon, porté par quatre consuls, dont le lieutenant-général en estoit un, jusques hors la cour du séminaire, et là, le donnèrent à porter aux quatre sergents ou officiers de ville, et les consuls prirent, par cérémonie, quatre cordons pendant aux quatre coins

du dais, qu'ils portèrent pendant toute la procession jusqu'à l'entrée de la cathédrale, qu'ils reprirent les quatre bastons comme au commencement et portèrent le dais jusqu'à l'entrée du chœur.

La procession, sortant du séminaire, prit sa marche par le faubourg à la porte de Manigne, montant par la Croix de ce nom, coupant par la rue de Croche-d'Or, rabattant par devant l'église de Saint-Pierre pour tomber à la porte Boucherie (c'est ce qu'on appelle le tour de l'évêque, que l'on fait à présent le jour de l'Assomption); ensuite on monta par le faubourg de Boucherie dans la Cité, où l'on trouva plusieurs portiques ou arcs de triomphe, et enfin on arriva à la cathédrale, et pendant tout ce tour, monseigneur donnoit la bénédiction à une si grande multitude de peuple qu'il sembloit que les pavez étoient changés en hommes et les murailles en femmes, tant il y en avoit aux fenestres, qui estoient dans leurs plus beaux habits; et les fenestres estoient toutes ornées de tapis pendant comme on a coutume d'orner les rues à toutes les plus solennelles processions, excepté celle de l'octave de la Feste-Dieu, que les rues sont totalement tapissées et couvertes. Messieurs de la ville en corps, avec leurs chaperons de cérémonies, d'un côté, et messieurs du présidial et du sénéchal de l'autre, avec leurs robes d'écarlate, précédés de leurs huissiers, faisoient l'honneur et la closture de la procession qui, étant arrivée à la cathédrale, le seigneur évêque fut conduit à son throne pontifical, où toutes les dignités, chanoines, vicaires, habituez et autres supposts et officiers de l'Eglise luy allèrent baiser la main pendant que l'on chantoit le *Te Deum* en musique; et après la cérémonie, en retournant par dans le chœur, on lui fit toucher l'Aigle pour prendre possession du canonikat joint et uny à l'épiscopat. Il y avoit un notaire royal apostolique qui dressoit un procès-verbal semblable à celui-cy; et chacun se retira chez soy, et le prélat fut conduit dans son palais épiscopal dont il prit pareillement possession. (1)

(1) Le palais épiscopal, dont Mgr Carbonel de Canisy prit possession au mois de mai 1696, était une demeure assez ordinaire au point de vue architectural, reconstruite ou remaniée au xvi^e siècle. A l'exception des anciennes caves qui existent encore sous la partie la plus rapprochée de la cathédrale, on possède peu de souvenirs s'y rapportant. On peut cependant voir Allou (*Description des monuments de la Haute-Vienne*, p. 184) et Camille Leymarie, *Les frères Brousseau et le palais épiscopal de Limoges*, p. 749 du tome XXI^e de la *Réunion des Sociétés des beaux-arts du département*. Gilles Le Duc nous apprend cependant que « frère Luc, carme des Arènes de Limoges, y éternisa son nom, par les dorures et les tableaux qu'il y a faits » sous l'épiscopat de Mgr de La Fayette.

Le nouveau palais, dont nous donnons ici une vue prise du côté du jardin,



Evêché de Limoges

Cette cérémonie de recevoir l'évêque en procession commença le 17 septembre 1457, lorsque le premier Jean Barton de Monbas prit possession de l'évêché.

Le Chapitre de Limoges

Le chapitre de Saint-Etienne de Limoges est un des plus beaux et des plus célèbres de France, quoiqu'il ne soit pas des plus riches; il est composé de trois grandes dignités, un personat, trente canonicats ou prébendes égales, quatorze grands vicaires de chœur, plus de cinquante petites vicairies ou chapelenies, deux sacristains, plusieurs habituez et musiciens, six enfants de chœur et le maistre, six bacheliers, six bedeaux ou marguilliers, tous en titre à la nomination et provision du chapitre en général ou du chanoine qui est en tour d'aigle.

Il est exempt de juridiction de l'évêque de Limoges et de la métropolitaine et primatiale de l'archevêque de Bourges, et dépend immédiatement du Saint-Siège pour luy, ses officiers domestiques et supposts, et même pour quelques curez qui en dépendent de plein droit, se prétendant fondés sur plusieurs bulles du Saint-Siège, et sur un usage prescrit : c'est peut-être le seul chapitre du royaume qui jouisse encore aujourd'hui paisiblement de tous ces privilèges, puisque, sur la fin du siècle passé, tous les chapitres qui ont été entrepris par leurs prélats les ont perdus, ont été remis au droit commun et soumis à la juridiction ordinaire et épiscopale. Ce

est au contraire un des plus beaux évêchés de France. Mgr d'Argentré en posa solennellement la première pierre le 13 mars 1766, et commença à l'habiter, quoiqu'il ne fut pas entièrement achevé, le 13 décembre 1773.

L'inscription suivante, gravée sur une plaque de cuivre, a été placée dans les fondations :

Joannes Aegidius du Coëtlosquet, Episcopus Lemovicensis, novam episcopalem domum, veteri ædificio in ruinam inclinante, locorum adjectione amplificatam, adquisito etiam uberrimo fonte, extruendam suscepit a fundamentis. Sed in ipso conatu rei inchoandæ serenissimorum principum, Ludovici XV nepotum institutioni præpositus, et non sine magno dioceseos suæ desiderio, in aulam revocatus, carissimæ sibi civitatis numquam immemor, destinatum opus, ex consilio suo, suisque sumptibus perficiendum, successorî consanguineo reliquit.

Ludovicus-Carolus Duplessis d'Argentré, Episcopus Lemovicensis, consanguinei et decessoris sui vestigiis insistens, ejusque incepta studiose persequens, hortis consilis, ruderibus egestis, exæquato solo, quod bonum, faustum, felixque sit sibi, successoribus suis, ac civitati Lemovicensi, primum palatii episcopalis lapidem posuit die XIII mensis martii, An. D. M. DCC. LXVI^o, episcopatus VIII^o.

chapitre en est redevable en partie à la bonne conduite de ceux qui le composent et à la bonne discipline qu'ils observent et font exactement observer à ceux qui en dépendent, mais principalement à la modération et à l'humeur pacifique de leur seigneur évêque à présent séant, qui leur a déclaré que pendant qu'ils ne manqueront point aux devoirs respectueux et révérentiels dus à sa dignité, qu'ils n'entreprendront rien sur ses droits, ny au delà de ce qu'ils sont en usage et possession de faire, qu'ils n'abuseront point de leurs privilèges et qu'ils exerceront leur juridiction suivant le bon ordre, les saints canons et ordonnances de l'Eglise et la doctrine ecclésiastique, il ne les entreprendra point sur leurs privilèges.

Le bien temporel du chapitre, qu'on estime par droit commun valoir 20.000 l. de rente, est en plusieurs endroits, tant dans la cité que dans la ville, qu'aux environs, et dans plusieurs paroisses du haut et bas Limousin, du Poitou, de la Marche et de la Combraille; chaque chanoine a un gros séparé de la mense, qui consiste en dixmes, rentes et moulins dont ils jouissent en particulier et qu'ils ne changent entre eux que de trente en trente ans, et ce changement se vient de faire en 1702. Mais le plus beau bien en gros pour leur mense est au bourg de Salagnat, qui leur appartient de toute ancienneté et la seigneurie de Salagnat qui a été achetée et unie à celle du bourg depuis quelques années. Ce chapitre est seigneur, haut justicier, décimateur universel de cette grande paroisse et de son annexe de Lizière et du bourg, où il y a beaucoup de foires et des plus belles du Limousin. La ferme vaut bien 6.000 l. de rente.

La terre, seigneurie et paroisse de Vignaux, en bas Limousin, fournit à tous Messieurs du chapitre, du vin qu'ils partagent ensemble sur le lieu et en ont quelquefois assez pour leur provision.

Il y a une terre en Poitou nommée Vausse, dont on dit que le revenu est destiné pour payer la musique de l'église cathédrale; mais on n'en demeure pas d'accord, et on veut que cela ne se dise que sur l'analogie qu'il y a de Vausse à *voce*; mais ce qu'il y a de bien effectif et de particulier est que cette ferme produit du safran et qu'il en vient quelque légère quantité à tous les chanoines.

Le chapitre a la nomination de vingt-cinq cures, dont il y en a où ils présentent et confèrent de plein droit, chacun à son tour d'aigle et qui sont exemptes de ce nombre; il y en a qui sont à portion congrue parce que le chapitre en a la seigneurie, les rentes, la justice et les dixmes; mais il y en a aussi qui sont d'assez bon revenu. Saint-Jean de la cité est la première et la moindre, et n'est qu'une quasi cure qui n'a aucun territoire, si ce n'est deux maisons ou métairies dans la campagne, à plus d'une lieue de Limoges; car

dans la ville ou la cité. elle n'a aucun territoire, mais seulement la cure des domestiques demeurant dans les maisons canoniales, non pas de chanoines à qui le doyen ou l'hebdomadier (1); et cette cure est unie à un vicaire de la cathédrale qui n'y a que son rang de vicaire.

Le bourg de Salagnat a deux vicairies entretenues pour servir la paroisse avec le vicaire perpétuel, parce que c'est une des plus grandes paroisses du diocèse. Saint-Michel, Laurière (2), Saint-Pierre et Saint-Léger-la-Montagne, Saint-Goussaud, Razeix et Saint-Pardoux-de-Razeix, Janaillat, Saint-Augustin, Objat, Seraillat, Uzurat et Saint-Priet-Torion sont vers le haut du Limousin; Juillat, Rosiers, Maléon, Seillat, Vignaux, sont vers le bas; Le Compeix, Faux, Saint-Séverin-de-Valière, Saint-Pierre-le-Bost, La Nouaille et Rochenouzil sont dans la Marche et la Combraille, toutes cures à la disposition du chapitre; Mialet, Veisset, La Chapelle-Blanche et sont quatre bénéfices simples qui portent le nom de prieurez, qui dépendent du chapitre.

Le chapitre en corps élit et confère le doyen, le chantre et le théologal; mais le chanoine aquilaire nomme les canonicals, les grandes et petites vicairies et autres bénéfices et offices de l'église, ainsi que toutes les cures qui en dépendent, et le chapitre les confère et les reçoit.

Si le revenu du chapitre est considérable, les charges sont grandes par la quantité des portions congrues qu'il faut payer aux curés et vicaires des paroisses où ils prennent les *dixmes*; l'entretien de leur église et de celles dont ils sont décimateurs, les gaiges d'officiers, les décimes ordinaires anciennes et nouvelles, les dons gratuits, la subvention et les autres taxes exorbitantes qui ont depuis dix ou quinze ans absorbé presque tout le revenu du chapitre et de tout le clergé du diocèse.

Les décimes ordinaires du chapitre sont de 498 l. 3 d., les nouvelles rentes sont de 98 l. 10 d., le don gratuit, 400 l. La subvention de 700 l., sans parler des taxes de bois et de charbon, des eaux et fontaines et dix ou vingt autres taxes dont on a créé de nouvelles rentes qui se payeront à l'avenir.

Le doyen est la première et principale dignité du chapitre après l'épiscopale, le chef et le président, et on ne fait aucun acte sans faire mention de sa présence ou de son absence. Cette dignité est élective, collative, et si on la résigne en cour de Rome, elle est con-

(1) Il y a probablement ici une lacune. Faut-il comprendre que les fonctions de curé, en ce qui concerne les chanoines eux-mêmes, sont dévolues au doyen ou au chanoine de semaine.

(2) Ou peut-être Saint-Michel-Laurière.

sistoriale et on n'en expédie les provisions que par bulles en plomb, et il en coûte à présent de 6.000 l. Il a une assez belle maison decanale et un très beau jardin ; son revenu est considérable ; car, y compris sa prébende, il peut valoir à l'estimation commune 2.000 l. de rente : aussi paye-t-il pour sa dignité en particulier, de décimes anciennes, 71 l. 17 s. 9 d., subvention 111 l. 9 s. 4 d. ; il nomme à cinq cures à cause de sa dignité, dont il en a trois très bonnes : Cublat, Saint-Jouvent et Royère ; Saint-Quentin prez Felletin, Saint-Yrier-le-Dejalat et la Palisse sont médiocres. Celui qui possède aujourd'hui cette dignité est M. Estienne de Chevaille, le jeune, qui la tient par résignation de M. Estienne de Chevaille, son oncle, qui a retenu mille livres de pension, dont il jouit actuellement ; et parce que ces deux doyens ont même nom et surnom, on n'en croira pas deux dans les temps à venir.

Le chantre est la seconde dignité de l'église et du chapitre et président du chœur, qui n'a point d'autre revenu que celui du canonicat ou prébende unie à la chantrerie ; et cependant est obligé de faire un O (1), aussi bien que le doyen et l'évêque : vieille routine, qui ne laisse pas de leur coûter vingt cinq écus ou 80 l. Si le chantre n'a pas beaucoup de revenu, il a un peu d'honneur en règle à cause de sa dignité : il nomme à la cure de Saint-Maurice de la Cité et à celle de Condat près d'Isle ; la première est comme la chantrerie, quelque honneur et point de revenu, n'ayant ny gros ny pension et très peu de casuel ; celui qui possède aujourd'hui cette seconde dignité est M. Michel Devertamon, qui a succédé à son frère et à son oncle à cette dignité, qui est dans le nom et la maison de Vertamon depuis longtemps, ainsi que le doyen y a été longtemps et encore aujourd'hui : ce nom éclate dans plusieurs cathédrales comme dans celle cy, ou il y a encore un chanoine de ce nom ; dans celle de Nantes ou il y a un trésorier et chanoine, grand vicaire et official, neveu de M. le Chantre, qui en a deux à Pamier, scavoir : Monseigneur l'évêque et M. l'Abbé de Saint-Gérard, son grand vicaire et official.

(1) On désigne, par O, les antiennes solennelles de vêpres qu'on chante les sept jours précédant la fête de Noël, et qui commencent toutes par cette lettre. C'est un cri vers le Messie attendu sept fois répété. On voit ici que ce sont les grands dignitaires de l'Eglise qui avaient le privilège de les chanter. C'est ce qu'on appelait faire un O, c'est-à-dire chanter une des antiennes commençant par la lettre O. Mais comme le jour où ils remplissaient cette fonction était pour eux un jour de fête, ils offraient, à cette occasion, aux autres officiers de l'église, une collation dont le menu est rapporté plus loin.

L'archidiacre de Limoges, titré du nom d'archidiacre de Malemort, est aujourd'hui seul (1). L'archidiacre est la troisième dignité de l'église de Limoges qui n'a plus aucune fonction de sa dignité, l'exercice et l'usage s'en étant perdus par le long temps qu'elle a été possédée par des grands seigneurs de la maison de Nouailles, qui en ont fait un bénéfice simple, s'étant contentés de jouir du revenu qui étoit fort considérable, sans jamais résider n'y en faire aucune fonction ; et depuis que ce bénéfice est sorti de leur main, il y a toujours eu procez entre les seigneurs évêques et le chapitre, qui prétendoit avoir la disposition de cette dignité comme il a de tous les autres bénéfices de l'église ; et Monseigneur de la Fayette, prétendant le contraire, le fit juger par arrêt contradictoire du parlement de Bordeaux, qui maintint en possession le sieur Maillard, son official, sur la provision du dit seigneur évêque, et déclara cette dignité la troisième de l'église de Limoges. Il en a joui très long temps et la résigna à son neveu, qui ne la garda guères, et sur son décès Mgr Durfé, pour lors évêque, en pourvu M. Noël Drouet,

(1) On connaît des archidiacres de Limoges depuis le vi^e siècle. Bantardus, le premier dont on ait le nom, fut le délégué de Rorice II, évêque de Limoges, au concile d'Orléans en 549. Les archidiacres étaient les ministres de l'évêque pour toutes les fonctions extérieures et particulièrement pour l'administration des biens de l'Eglise. Après avoir acquis une grande puissance, ils furent supprimés, dans le diocèse de Limoges, par une bulle du 21 janvier 1476 (vieux style), et leurs fonctions furent attribuées à des vicaires généraux et à des officiaux.

Après cette date, l'évêque de Limoges continua cependant à en nommer un, qui conserva le nom d'archidiacre de Malemort dans l'église de Limoges ; mais c'était une simple dignité, et il n'avait aucun pouvoir ni juridiction. C'est de cette dignité dont parle ici Gilles Le Duc, en rapportant les prétentions qu'avait le chapitre de faire cette nomination.

Au xvi^e siècle, les archidiacres de Limoges sont : Antoine Veilhan, 1508. — Martial Benoit, 1521. — Martial Gallicher, 1530-1536. — Pierre Benoit, 1538. — Autre Pierre Benoit, 1582, qui meurt en 1596.

Au xvii^e siècle : Bertrand de Maulmont vers, 1600. — Jean de Verthamon, 1605. — Gabriel de Noailles, 1654. — Pierre Mailhard, qui résigna à son neveu en 1693. — Pierre-Noël Mailhard, mort en 1694. — Noël Drouet, 1695-1702. — Pendant ce temps, le chapitre nommait archidiacre, le 21 mai 1694, Louis-Eléonor Hennequin, puis le 19 octobre de la même année, Léon Lancelot Lalanne, clercs de Bordeaux, qui furent obligés de démissionner. Il en fut de même de Pierre de Verthamon, nommé par le roi le 28 novembre 1695.

Au xviii^e siècle on trouve : Jean-Baptiste Michelon, 1702. — Jacques Perrière, 1764. — N... Romanet, jusqu'au 29 juillet 1767. — Georges Ardant du Mas-du-Puy, 1767-1775. — Pierre Pétinaud de Jourgnac, 1788. — Léonard-Marie Foucault d'Hauteville, 1791.

son official, qui fut encore fortement troublé par le chapitre, qui en voulut pourvoir deux abbez, l'un de Bordeaux et l'autre de Paris, qui ne voulurent pas l'accepter; mais le seigneur évêque étant venu à mourir, il se présenta un régaliste contre lequel le sieur Drouet fut maintenu par arrêt du parlement de Paris et en a jouy paisiblement et de son revenu, qu'on estime valoir 1.500 ou 2.000 l. à prendre sur les paroisses de Goules et de Queyssat dont il est patron présentateur; le dit sieur Drouet étant mort à Angers, résigna ce bénéfice, mais trop tard, et Mgr de Canisy en pourvu M. Jean Michelon, qui en jouy présentement sans aucun trouble, et de son rang dans Saint-Estienne, comme troisième dignité et de sa fonction d'archidiacre, aux ordres sacrés : il paye les décimes de son archidiaconat à Tulle et sa subvention personnelle icy.

Le souchantre ne passe pour une dignité quoy qu'il en ayt les prérogatives et la prééminence au chœur, mais non au chapitre; aussy on ne le qualifie que de personat ou office qui préside au chœur en l'absence du chantre, qui a droit de le pourvoir de la souchantrerie, pourvu qu'il soit chanoine; et quand il en est pourvu, possède l'un et l'autre et précède tous les chanoines quoiqu'il soit plus jeune, et tient place de dignité dans le fond du chœur à costé du doyen. Ses autres prérogatives luy sont aujourd'huy contestées, mais elles seront bientôt jugées; on ne voit pas qu'il y ait aucun revenu attaché à sa souchantrerie, si ce n'est celuy de sa prébende, si ce n'est quelque peu de chose qu'il a pour faire ce qu'on appelle un O, qu'il donne comme l'évêque, le doyen et le chantre, mais d'une autre espèce et en un autre temps : les trois premiers [ont] leurs O avant Noël, à *O Sapientia*, *O Adonay* et *O Radix*. Ils donnent des cornetz d'épices, des petits gâteaux, des pates d'amidon qui devroient être de sucre, avec l'impression de leurs armes, et deux poires; et après vespres, tous Messieurs et tous leurs officiers d'église vont au chapitre ou on leur fait collation qui consiste en un morceau de pain et de *tribus vinis* : un verre de vin blanc, un de claret et un de rouge; le souchantre donne la même collation le dimanche de la septuagésime, mais au lieu d'épices, à chacun un morceau de tourte ou pain bis, sur lequel est une tranche de jambon, une tranche de langue de beuf et une tranche de fromage avec une feuille de laurier, le tout attaché ensemble avec une épine ou épingle de bois (1). Tout cela se fait encore

(1) L'épingle de bois, dont l'usage a presque complètement disparu, n'est autre chose qu'une épine prise sur un arbuste épineux, tel que l'aubépine, l'épine-vinette ou autre, et dont on a soigneusement enlevé l'écorce. La partie centrale ligneuse, qui se termine par une pointe fort acérée, rendait presque tous les services qu'on demande aujourd'hui à l'épingle métallique.

aujourd'hui de la sorte, mais se pourroit bien être changé en quelque chose de plus honneste, de plus utile et de plus nécessaires à l'église, comme Monseigneur de Canisy taschait de l'insinuer à Messieurs, qui ont peine à quitter leur vieille routine. M. Jean Malignaud est celui qui possède aujourd'hui la souchantrerie, qui tient le canonicat par résignation de son oncle, M. Descoutures, qui est mort âgé de plus de quatre-vingt ans, et la souchantrerie lui a été conférée par M. le Chantre.

Le premier chanoine est l'abbé de Bénévent, qui, étant abbé, est né premier chanoine du chapitre de Limoges; et s'il résidoit il auroit son gros et ses distributions comme un autre chanoine et aurait rang et séance après les dignités. Mais comme aujourd'hui M. Jean-Baptiste de la Croix Chevières de Saint-Vallier, évêque de Québec et abbé de Bénévent, et a obtenu du Roy la sécularisation et la suppression de la régularité et du service divin de cette abbaye et qui vient d'obtenir du pape la translation du service et du revenu à Québec, pour faire la mense épiscopale et capitulaire du nouvel évêché de la Nouvelle France, on ne verra jamais l'abbé de Bénévent, chanoine de Saint-Estienne de Limoges.

Le seigneur évêque jouit du revenu d'un canonicat uny et annexé à la dignité épiscopale, gaigne absent comme présent et contribue à toutes les charges du chapitre comme chanoine.

Le prieur d'Aureil avoit autrefois rang et séance parmi les chanoines de Saint-Estienne; mais depuis que ce prieuré est uny aux jésuites, on ne voit plus quel rang il y tenoit et quelle part il y prenoit; depuis même que les jésuites jouissent de la preceptoriale, un d'eux pourroit tenir rang; mais tout cela est hors d'usage.

Le théologal est un chanoine élu par le chapitre en corps, qui n'a point d'autre rang que celui de sa réception, d'autre revenu que celui de sa prébende, ny d'autres charges que celles de faire ou faire faire quelques sermons en certains jours de l'année, comme à la procession du Saint-Sacrement, à la Saint-Estienne d'août, à l'Assomption, à la Nativité et à la Toussaints. M. Léonard Rogier possède maintenant cette prébende théologale et en fait les fonctions.

Messieurs les autres chanoines n'ont rien qui les distingue que leurs noms propres, que je ne puis mettre icy que par le rang qu'ils tiennent et par l'ordre qu'ils ont :

Costé droit :

Le doyen.
 Le souchantre.
 L'abbé de Bénévent.
 M. de Verthamon.
 M. Maldent, sieur Depeyrat.
 M. d'Argentan.
 M. Douhet de la Gorse.
 M. Dumas.
 M. Maldent de Puy-Méry.
 M. Mérigot.
 M. Cibot.
 M. Duverdier.
 M. de L'hort.
 M. Boyer.

Costé gauche :

Le chantre.
 L'archidiacre.
 M. Maledent vieux.
 M. Romanet.
 M. Ardent l'aisné.
 M. des Voyons.
 M. Ardent le jeune.
 M. Manent.
 M. Douhet du Puymoulinier.
 M. Roger, théologal.
 M. des Maisons de Bone.
 M. Dalesme.
 M. Segond.
 M. Chavaignat.
 M. Poilevé.
 M. Pabot.

Les quatorze vicaires du chœur, qualifiés de grands vicaires de Saint-Etienne, font un collège à part, inférieur à celui du chapitre ; ils doivent assister à trois points chaque jour ; mais deux d'entre elles (*sic*) s'appellent vicairies sujetes, doivent assister assiduellement à tout l'office, et s'ils s'absentent six mois de suite, l'Aquilaire y peut nommer comme vacantes ; le curé de Saint-Jean est toujours un de ces quatorze vicaires, qui n'ont qu'un certain revenu que le chapitre leur a assigné en *dixmes* au Compeix et à Saint-Goussaud ; et leur doit encore donner quelque supplément sur leur mense ; et tout le revenu ne va pas à 200 l. pour chacun ; tous ensemble payent pour subvention 44 l. 3 s.

Il y a trois sacristains en titre de bénéfice, dont l'un a soin de ornements et l'autre de l'argenterie. Leurs bénéfices ne valent pas grand chose.

Le grand bedeau et le marguillier pour la sonnerie sont deux offices bien fondez et il y a encore quatre petits bedeaux ; il y avaient aussy quatre bacheliers dont on ne voit plus rien, et étoient amovibles.

Le bas chœur, maistre de psallette, musiciens et six enfants de chœur réduits à quatre, estoient taxé à 3 l. de subvention, et c'étoit trop de tout. Voilà l'estat présent du chapitre cathédral de Limoges, qui n'a pas esté toujours de même ; car il y avoit autrefois plusieurs archidiacres comme dans les autres églises cathédrales, et dans la charte de la fondation de Bénévent, il y avoit quatre archidiacres, nommez Guy, Gaubert, Jordain et Arnaldi. J'ay trouvé

même, en feuilletant de vieux papiers, les noms de grand archidiacre de Malemort, de la Marche, de Combraille, de Gimel et de Monbron; il n'y a plus que celui de Malemort. Il y avoit aussi deux prévôts de l'obedience de Salagnat, et il y a deux siècles que les chanoines estoient possédez par les plus grandes maisons de la province, comme des Hélics de Pompadour, de Rochechouar, de Malemort.

Il y avoit un très grand nombre de petits vicaires ou chapelains qui portoient les draps à l'église, pour lesquels on avoit fait un troisième rang de chaires ou bas stales dans le chœur, qui s'y voit encore; mais ce ne sont plus aujourd'hui que de petits vicaires fuyards qui ne paraissoient jamais dans l'église, et pas un seul n'y rend aucun service ny assistance : aussi n'en connoist on plus aucun, quoy qu'on connoisse encore les noms des bénéfices et des patrons qui y pourvoyent. Il y en a même qui payent quelques décimes nouvelles et subvention; et afin qu'il ne manque rien à la connoissance de l'estat du chapitre, voicy ce qu'on en a pu recueillir.

Chapellains ou petits vicaires du chapitre

L'aumonerie de la salle épiscopale dépend de l'évêque : c'estoit autrefois l'hospital de la cathédrale, comme il y en a ou comme il y en a eu auprès de toutes les cathédrales.

La vicairie de la Bonne-Arnaude dépend de l'évêque.

L'aumonerie des Arènes dépend de l'évêque.

La vicairie de M. Guillaume de Memac, à l'autel du Crucifix, dépend du doyen.

La vicairie N.-Dame du Puy, en la Cité, dépend du chantre.

La vicairie de M. Estienne de Vassant dépend du chantre.

La vicairie de M. Hélie Bayé (?), curé de Saint-Paul, dépend du souchantre.

La vicairie fondée par Renou de Pompadour à l'autel de Sainte-Catherine, dépend du souchantre.

La vicairie de Barbarot, fondée à l'autel de Notre-Dame, par M. Guy Barbarot, archidiacre, dépend de l'aquaire et les suivantes :

La vicairie de Brachet.

La vicairie de Malemort à l'autel des Trois-Rois.

La vicairie fondée par Renaud de la Porte, évêque de Limoges, cardinal évêque d'Ostie.

La vicairie fondée par M. Pierre d'Ahun.

La vicairie fondée par M. Estienne de Marillac.

La vicairie fondée par M. Jean Brisson.

Par M. Guy de Guaing.

Par Valérie Fouchère.

Par M. Paul Desmonts.

Par M. Jean Bardon.

Par M. Roger Moureil.

Par M. Jean Sancier.

Par M. Bernard Fouchier.

Par M. Jean de Ceyzat.

Par M. Gilbert Pulverot.

Par M. Guillaume Faure.

Par M. Bernard de Cavaille, chanoine, à l'autel de la Sainte-Trinité.

Par la dame Dupuy à l'autel de Notre-Dame-du-Puy.

Par M. Hélié de Campanis à l'autel de Saint-Jean-Baptiste.

Par M. Pierre Rodier, évêque de Carcassonne, à l'autel de Saint-Barthélemy.

Par M. Jean Vincent, à l'autel de Saint-André.

Par Aymeric, évêque de Limoges, à l'autel Saint-Georges.

Par M. Jean de Gensannes, chanoine, à l'autel de la Magdeleine

Par M. de Sainte-Fortunade, à l'autel de Saint-Victurnien.

Par M. Guillaume de Meaumont.

Par M. Estienne Vassand.

Par M. Elie d'Autun.

Par M. Georges de Chassaignat.

Par M. Estienne de Cossis.

Par M. Géraud d'Oignat.

Par M. Olivier de Veyrac.

Par M. Pierre de Valière.

Par M. Pierre de Masleu.

Par M. Pierre Alaric.

Par M. Antoine Aymedieu.

La vicairie fondée par M. Guillaume Le Sage, dépend du curé de Saint-Jean, qui ne la peut donner qu'à un vicaire.

La vicairie fondée par M. Guillaume Des Monts, en l'église de Saint-Jean de cité, par un vicaire de Saint-Etienne.

La vicairie des Marteaux dépend des héritiers de Jean Meyze, vaut 200 l., subvention 5 l. 16 s.

La vicairie fondée par M. Jean Barton, chevalier, chancelier du comte de la Marche, dépend du seigneur de Monbas.

La vicairie fondée par M. Jean de Beyssac, dépend de l'héritier.

La vicairie de Villagier dépend des Dinematin.

La vicairie fondée par M. Audoin Marcheix à l'autel de Saint-Martial, dépend du seigneur de La Royère.

Les vicairies fondées par M. Jean du Peyrat de Saint-Joseph, et par M. Jean de Courcelles, dépendent des héritiers.

L'Eglise collégiale de Saint-Martial (1)

L'église collégiale, ci-devant abbatale, de Saint-Martial de Limoges est peut-être la plus ancienne de France, sy elle étoit église dès le temps qu'on y déposa le précieux corps de Saint-Martial, apôtre de l'Aquitaine, ou sy ça été dans cette église, comme on le croit, où il fut déposé incontinent aprez son décès ; elle n'a pas toujours porté le nom de Saint-Martial ; elle ne l'a porté que depuis que son corps fut miraculeusement révélé et solennellement relevé dans cette église, qui portoit le nom et titre de Saint-Sauveur, après avoir porté celui de Saint-Pierre. Cette royale basilique, qui subsiste encore aujourd'hui, est une des plus grandes et des plus magnifiques qui se voient, et il se trouve dans l'histoire de sa consécration qu'elle a été bastie de fond en comble par l'empereur et roi de France Louis le Pieux et le Débonnaire, fils de Charlemagne, qui fut présent à la relèvement du corps de Saint-Martial et à sa translation dans cette basilique ; mais elle fut brûlée vers l'an 952, sous l'abbé Aymeric, et souffrit encore un autre incendie dont il est dit que la grotte dorée de Saint-Martial fut brûlée sous l'abbé Guigo, vers l'an 980, et ayant esté ruinée et presque entièrement renversée par divers accidents, elle fut rebatie, réparée et ornée par dedans et dehors par l'abbé Aymar ou Adémar, et solennellement dédiée et consacrée par le pape Urbain II, assisté des archevêques de Lion, de Bourges et de Bordeaux et de Pise en Italie, et des évêques de Segni en Italie, de Périgueux, de Poitiers, de Saintes, de Rodez et de Limoges, le dernier de décembre 1093, deux jours après qu'il eut consacré celle de Saint-Etienne ; on fait encore tous les ans la feste ou la mémoire de ces dédicaces dans ces deux fameuses basiliques.

C'est assurément l'église même qui se voit encore aujourd'hui, au moins depuis le portail jusqu'au haut des bords du chœur, car la croisée qui est entre le chœur et l'autel et qui fait un bel avant-chœur, paroît estre d'une structure plus nouvelle : il est dit que sous l'abbé Amblard, en 1143, *monasterium cum villa adjacenti flammis absumitur*, mais il n'est pas bien marqué si l'église fut endommagée.

Cette église a un portique au bas sous un grand clocher qui est ouvrage à l'antique, assez massif et confus, long de 60 pieds, où il

(1) On peut consulter : *Chroniques de Saint-Martial de Limoges*, publiées par M. H. Duplès-Agier, vol. in-8°, Paris, 1874. — *Supplément aux chroniques de Saint-Martial*, publié par M. J.-B. Champeval, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, tome XLII, p. 304. — *Les manuscrits de Saint-Martial de Limoges*, par M. Léopold Delisle, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, tome XLIII, p. 1.

y a deux chapelles de Notre-Dame entretenues de luminaire par dévotion. Faut descendre de plein pied quinze pas dans l'église, qui a 300 pieds de longueur, assez proportionnée pour sa hauteur, mais non pas pour sa largeur qui n'est que de 70 pieds sans aucune chapelle dans la nef, qui a neuf piliers et huit arcades dans la nef; et le chœur en a sept, toutes portées sur trente piliers et autant de demy piliers, pour porter les hautes et basses voûtes et le rond-point où, autour duquel et de la croisée, il y a douze chapelles.

La croisée est au-dessus du chœur, assez belle et longue de plus de deux cents pas, avec deux collatéraux où il y a quatre chapelles; la structure en est fort massive et porte bien le caractère des siècles éloignés, par le dedans et le dehors. Il y a deux assez hautes tours de même fabrique de l'église, au moins celle qui est sur le portail, qui est couverte de pierres en manière de dôme, car celle qui est couverte sur le milieu de plomb, en forme de pyramide, est plus nouvelle; dans la grosse tour d'enbas il y a onze cloches très belles, et la Sauveterre est une des plus grosses de la Guyenne; le gros Saint-Martial et la Valérie sont considérables.

A côté de cette grande église, il y en a deux autres plus petites et plus basses qui sont encore en estat, scavoir : l'église de Saint-Sauveur, dans laquelle on entre par le bout de la croisée, à gauche, en descendant sept ou huit degrez : elle est longue de 100 pieds et large de 25, au bas de laquelle se voit la grotte ou caveau où est le sépulchre de Saint-Martial, fermé de grilles de fer, dans lesquels on entretient jour et nuit plusieurs flambeaux allumez; et tous les matins, à quatre heures en hyver et en été, on chante une messe solennelle, diacre et soudiacre, aux despens de l'abbé; à côté de cette église, il y en a encore une autre de Saint-Benoit, de même longueur et de même largeur, par le bas de laquelle on entre dans le cloistre et le chapitre de l'ancienne abbaye.

Ce chapitre, qui subsiste entier, est si beau et si grand qu'il sert d'auditoire où s'assemble toute la ville pour entendre les prédications de l'Advent et du Caresme. C'est un grand édifice, dont la route en ogive est un peu basse, supportée par trois piliers fort minces et délicats dans le milieu, et tout à l'entour sont des tribunes pour placer tous les estats et compagnies de la ville : Messieurs les abbé, chanoines et vicaires, Messieurs les consuls et officiers de ville, Messieurs du présidial et sénéchal, Messieurs les trésoriers de France, les eleus, le corps des marchands et les confrères de la grande confrérie de Saint-Martial y ont chacun leur tribune, et le reste est par terre ou dans le cloistre qui est encore entier et paroist avoir été très beau; y ayant encore sur un des côtés des niches et de grandes

figures de la Sainte-Vierge, de notre Sauveur, des Apostres, de Saint-Martial et de Sainte-Valérie et d'autres saints au dessus de nature, qu'on dit avoir [été] couvertes de lames d'argent. La fontaine qui est au coin du cloistre et qui coule encore, servoit de lavoir aux anciens moines et ne sert plus que pour fournir d'eau aux émailleurs de la ville (1). Tous ces lieux claustraux sont tellement négligés qu'ils ne subsistent plus que par ce qu'ils ne veulent pas tomber et qu'on les entretient encor de couverture, aussy bien que le grand réfectoir, qui est assurément un des plus beaux édifices qu'il y ait en France.

Etat spirituel de Saint-Martial

L'estat de cette grande et célèbre abbaye a eu le sort des premières et anciennes églises du royaume, qui, ayant esté bastie, fondée et desservie dès les premiers siècles de l'Eglise, on ne peut pas dire qu'elle fut une abbaye avant qu'il y eut des moines en Occident; et cependant elle estoit église et basilique royale, qui, n'étant pas cathédrale, ne se nommoit pas encore collégiale ny canoniale, puisque ces noms n'étoient pas encore en usage; mais cette royale basilique, comme celle de Saint-Martin de Tours, de Saint-Hilaire de Poitiers et plusieurs autres, estoit desservie par les prêtres et les clerks séculiers qui veilloient et gardoient les précieuses reliques de Saint-Martial, y faisoient les offices divins et y célébroient les divins mystères, comme on faisoit alors dans les premières et anciennes églises, jusqu'au temps des rois Lothaire et Charles-le-Chauve, que ce dernier, tenant ses estats généraux à Limoges au temps de carême de l'an 848, accompagné de tous les archevêques, évêques et princes de l'Aquitaine, — l'abbé ou supérieur Ainard qu'on qualifioit *princeps monasterii*, avec tous ses prêtres ou chanoines, à la réserve d'un seul nommé Geoffroy, inspirés comme ils croyoient du ciel, allèrent se prosterner au pied de son throne et le supplièrent instamment de leur permettre de changer leur habit de chanoine en un froc de moine : ce que le roy leur permit nonobstant l'opposition de Stodile, évêque de Limoges, qui n'y consentit que pour ne déplaire pas au roy. Et c'est icy à remarquer que, quand cette église a changé l'estat religieux en canonial, l'évêque qui tenoit alors le siège s'y opposa, comme avoit fait Stodile, lorsqu'elle changea le canonial en

(1) C'est la fameuse fontaine de marbre, qu'aucun étranger ne manquoit de visiter, et dont l'eau passait pour avoir des propriétés merveilleuses, surtout pour être tout-à-fait propre à la fabrication des émaux. On n'a jamais expliqué pourquoi ni comment; mais l'auteur constate ici l'usage qu'en faisaient nos émailleurs.

régulier. Et enfin pour l'autorité de l'empereur et roy Louis-le-Pieux, Ainard et tous les chanoines ou prêtres changèrent leur habit ou leur état, et [ont] été depuis moines de l'ordre de Saint-Benoit, et depuis un longtems agreez non unis à la congrégation de Cluny, gouvernez par des abbés dont on connoist le nom de 55, parmy il y en a eu de très bons et de très mauvais ; et cet estat monachal a duré près ou plus de 700 ans, sçavoir depuis 848 jusqu'à l'an 1537. (1)

Mathieu Jovion, 3^e abbé du nom des Jovion, et ses moines obtinrent du pape Paul III, à la sollicitation du roy François 1^{er}, par les poursuites de Charles, évêque de Mâcon, ambassadeur à Rome, la permission de reprendre leur premier estat et leur premier habit et de devenir chanoines ; la bulle de sécularisation est de l'an 1535, et fut fulminée par Pierre Benoist, official de Limoges, le 14 octobre 1537.

Il y avoit alors un grand nombre de religieux, d'officiers claustraux et autres bénéficiers dans cette église et abbaye ; il se trouve, dans l'acte de fulmination, un grand prieur, un souprieur et un troisième prieur, un grand chevecier, un cellerier de cuisine et sous-cellier, chantre, sous-chantre, aumônier, sous-aumônier, chambrier, sous-chambrier, réfectoirier, sous-réfectoirier, trésorier, sous-trésorier, un sacristain de Saint-Pierre, jardinier, sous-jardinier, maistre et sous-maistre des enfants, maistres et sous-maistres des novices, un grand *custos* de l'autel, chevecier et sous-chevecier, hostelier, pistancier, sous-pistancier et infirmier ; il y avoit outre cela plusieurs prevotez, vicairies et chapelles régulières, sans comprendre douze vicaires séculiers de la communauté, qui étoient perpétuels, à la nomination et disposition de l'abbé.

A la place desquels, supprimant les prieurez ou prevotez des Combes, de Panazol, de Manoc, d'Azat, des Cars, de Roth, d'Anezio, de Mutone [Mouton], de Fisco, de Roussat et de Rosiers et les chapelles ou vicairies régulières, on a établi un abbé séculier et titulaire, un prévôt, un chantre, qui ne sont que deux personnnats et petites dignités, vingt canonicats qui ont vingt-deux prébendes, sçavoir : deux pour l'abbé, une au prévôt, une au chantre et dix-sept ou dix-huit chanoines. Il y a en outre douze vicaires perpétuels en titre, un diacre, soudiacre gaigés, un maistre et six enfants de chœur fondez et entretenus.

L'abbé séculier, sans autre bulle ny bref que celle de son institution et sans autre bénédiction, jouit de tous et chacuns des droits, dignités, privilèges, grâces et exemptions dont jouissent les abbez

(1) On peut voir la liste des abbés de Saint-Martial dans la notice sur cette abbaye, publiée par M. l'abbé Roy de Pierrefitte en 1857.

réguliers bénits, et a l'usage des pontificaux, et les petites fonctions et bénédictions épiscopales, comme avoit l'abbé régulier avant la sécularisation dans son église. Voicy les termes de la bulle en vertu de laquelle il jouit : *Gaudebit de latione et usu mitre, baculi pastoralis, sandalium, et omnium pontificalium, necnon benedictione imaginum, crucium, calicum, ornamentorum sacerdotalium et paramentorum altarium, ac benedictionis elargitione ac omnibus aliis, necnon aliis autoritatibus, prærogativis, præminentis, jurisdictionibus, concessionibus*, et il n'est pas pourtant exempt, ny son église, ny son chapitre, ny tous ses bénéfices séculiers et réguliers, de la juridiction du seigneur évêque de Limoges et ne le prétend plus estre, quoyque ses prédécesseurs l'ayent prétendu autrefois, et l'évêque y va officier quand il luy plait et spécialement le mardy de Pasques où il fait la procession des corps saints.

Les abbez qui ont esté depuis la sécularisation ont été :

Mathieu Jovion, qui de régulier devint séculier.

Robert de Lenoncourt, évêque et comte de Châlons.

Louis de Genouillac de Vaillac, évêque de Tulle.

Jean de Fonseques, des barons de Surgères.

Jean de l'Aubespine, évêque de Limoges, puis d'Orléans.

Léonard Cluzeau, qu'on dit avoir été confidentiaire de M. de Chateaufort.

Pierre du Verdier, qui a beaucoup plaidé pour rétablir le chapitre.

François de la Vieuville, abbé de Savigny et puis évêque de Rennes.

Henry de la Mote Oudancourt, archevêque d'Auch.

Jacques de Courtarvel de Pézé.

Jean-Charles de Taillefer de Barrière est aujourd'huy le 62^e abbé.

Chapitre du Dorat

Le Dorat est une ancienne abbaye fondée par Boson II, comte de la Marche, vers l'an 990, pour des chanoines dont le supérieur se nomma d'abord *Abbas Scotoriensium canonicorum* ; il ne prenoit pourtant que le nom de prieur dez le temps de la Charte de la fondation, qui fut confirmée par Hugues, Roy de France et d'Aquitaine, et signée par Guillaume, comte de Poitiers, et autorisée par l'archevêque de Bourges, l'archevêque de Tours, les évêques d'Orléans, d'Angers et de Limoges. Ces chanoines devinrent moines et eurent un abbé ; mais depuis un assez longtemps et avant le Concordat, ils se sécularizèrent et furent faits chanoines séculiers,

dont la première et principale dignité garda le nom d'abbé, qui est électif collatif, quoique presque tous les abbez du royaume soient aujourd'hui de nomination royale et que le Roy y ayt nommé encore depuis peu ; mais l'élection faite au mois de febvrier 1700 vient d'être maintenue par arrêt, contre et au préjudice du nommé par le Roy, qui étoit le chantre du Dorat, nourry enfant de chœur dans cette église, qui a été si opiniastre en cette affaire, qu'il s'est pourvu contre ledit arrest en cassation, dont il vient encore d'être debouté aux dépens (?) du conseil en cette année 1707, si bien que le droit d'élire est conservé et confirmé pour le temps à venir, et les canonicats ont toujours [été] et sont encore électifs ou en corps ou *ad Aquilam*.

Ce chapitre est composé d'un abbé, d'un chantre, de seize chanoines, divisés en quatre premiers, huit seconds et quatre derniers, et la preceptoriale ; le bas-chœur est composé de deux semi-prébendes et quatre parts de prébende, un maître de musique, six enfants de chœur et plusieurs chantres à gage entretenus.

La ustice de la ville appartient à l'abbé et au chapitre dez leur fondation, et jay vu dans un [livre] imprimé qu'ils possèdent, la seigneurie et justice en titre de duché paire.

L'église est belle et grande, solidement bastie, avec deux ailes ; la croisée est entre le chœur et l'autel ; le clocher est tout de pierre, en pyramide : le patron est Saint-Pierre. Il y a une vicairie de N.-Dame de Paix à l'autel du Rosaire et un prieuré à l'hospital. Il y a aussi des Récollets dans le faubourg et un prieuré et couvent de Bénédictines dans la ville, qui est le seul du diocèse sans titre (1).

Les décimes ordinaires de l'abbé et du chapitre sont de 395 l. 5 s. 9 d. ; les nouvelles, de 94 l. 10 s. ; la subvention du chapitre est de 586 l. 13 s. 4 d. ; celle de l'abbé en particulier, 58 l. 13 s. 4 d. ; celle de chantre, 17 l. 12 s. ; des quatre premiers chanoines, 35 l. 4 s. ; les huit seconds, 35 l. 4 s. ; les quatre derniers, 13 l. 6 s. 8 d. ; la preceptoriale, 4 l. 8 s. ; les quatre [parts du] chœur, 4 l. 8 s. ; les deux semi-prébendes, 4 l. 8 s., et la musique, 2 l. 13 s. 4 d. ; le curé pour sa cure et patrimoine, 23 l. 9 s. 4 d.

(1) Voir plus loin, parmi les prieurés, celui des bénédictines du Dorat. Les bâtiments de ce couvent, admirablement situés sur les remparts de la ville, sont aujourd'hui occupés par le Petit Séminaire du Dorat, établissement diocésain, fondé en 1818.

On peut consulter : *Histoire du Dorat*, par Henri Aubugeois de la Ville du Bost, publiée en 1880, et les documents sur cette même ville du Dorat, publiés par M. A. Leroux, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, tome XXIX, pages 133, 197, 155.

Le Chapitre de Saint-Junien

Saint Junien s'est sanctifié dans le lieu même où il est honoré : il fut disciple de saint Amand et devint maître de saint Rorice, évêque de Limoges, qui fit bastir une église et fonda un monastère où il s'est fait une ville au lieu même de l'hermitage de ce saint, qui étoit de la seigneurie de ce saint évêque, qui la transféra à ses successeurs évêques, qui sont barons, seigneurs et justiciers de la ville et baronnie de Saint-Junien ; et quand ils en vont prendre possession, on leur fait une entrée magnifique ; on leur fait hommage en grande cérémonie, et pour marque de leur seigneurie, on leur fait fabriquer exprès une maille d'or aux armes du seigneur évêque (1).

Ce lieu s'appeloit au commencement *Commodoliacum*, ou Rorice II bastit un monastère, qui dépendoit d'abord de Saint-Martial ; mais ayant été détruit par les Normans, il fut réparé l'an 880 et fut sécularisé.

Le chapitre a quelque part à la justice avec l'évêque et se disent seigneurs ; il est composé d'un prévôt, d'un théologal et de seize chanoines dont les prébendes sont égales et des meilleures du diocèse ; le bas-chœur est composé de semi-prébendes, un maître et six enfants de chœur, et de vicaires.

La dignité de prévôt est assez noble et assez riche. Quand il officie, il est en usage de porter un bâton qu'il appelle pastoral ; il est électif collatif, aussi bien que toutes les prébendes et semi-prébendes. Il jouit de quatre portions de chanoine et a la seigneurie et la cure de la Bretagne (2) pour son gros qui ne vaut plus rien, ayant tout abandonné au curé.

Il y a deux paroisses dans la ville : N.-Dame, qui est grande et dans la collégiale ; Saint-Pierre, fort petit et en dehors. Il y a des Jacobins, des Cordeliers et des Récollets, des filles de N.-Dame et un hospital ; mais ce qui la rend célèbre, est la dévotion de N.-Dame du Pont, dans une fort belle chapelle.

Les décimes ordinaires du chapitre en général vont à 367 l. 2 s. 4 d. ; les nouvelles, 117 l. 15 s. ; la subvention, à 715 l., et les

(1) Pour tout ce qui regarde Saint-Junien, on peut consulter la *Chronique de Maleu*, chanoine de Saint-Junien, publiée par M. Arbellot en 1847.

(2) La Bretagne étoit alors une paroisse dédiée à sainte Madeleine. Mais, en 1771, elle fut unie à celle de Notre-Dame de Saint-Junien. Son territoire forme aujourd'hui la partie nord-est de la commune de Saint-Junien.

chanoines en particulier en ont chacun 4 l. 8 s.; quelques-uns en ont le double à cause de leur patrimoine; les semi-prebendez en corps n'en ont que 8 l. 6 s.

Il y a une vicairie de Saint-Charles qui paye la subvention, 8 l. 6 s., et une de Saint-Clément qui paye autant, et une de Sainte-Valérie, néant.

Chapitre d'Eymoutiers. — Ahentis Monasterii

C'est un chapitre assez célèbre, dans le bas Limousin (1), dont on ne connoit pas bien la fondation n'y l'ancien état passé; car on ne sçait s'il a été régulier ny de quel ordre. On y revere les reliques de saint Pseumet, — saint Psalmody, — et l'église est dédiée à Saint-Estienne. Il semble que Emmée, sœur d'Hilduin, 37^e évêque de Limoges, soit fondatrice d'Eymoutiers, ou elle mit des moines que son frère ôta pour y mettre des chanoines réguliers de Saint-Augustin vers l'an 1000, qui furent bientôt sécularisez. Il se trouve pourtant que Dagobert, roy de France, bastit la ville et fonda l'église en mémoire de la victoire qu'il emporta sur les Sarrasins (2); et les Anglois ayant destruit cette ville, elle fut reedifiée du temps de Charles VI.

L'évêque de Limoges est seigneur de la ville et en a la justice; mais le prévot y a aussy son juge et ses officiers. Il est chef du chapitre, première et principale dignité: il est assez riche et très noble. Il y a eu des évêques, des archevêques et des cardinaux qui l'ont possédée: il a sous luy les quatorze chanoines, dont un est théologal.

Tous sont honnêtes gens et font bien l'office, avec neuf semi-prébendés et quatre vicaires; il y a un maistre et quatre enfants de chœur; la musique n'est pas entretenue quand à présent, mais le plein chant y est bien observé; la dignité y est élective, collative; les canonicats sont à tour d'aigle; le prévot a deux aigles (3).

L'an 1443, il est dit dans un vieux titre que cette église avoit esté fondée *ab antiquo* de 18 prébendés et d'un prévot, de 18 vicaires perpétuels, scavoir: 9 de la mense et 9 *de mortuis* (?), qui ne

(1) Lisez: dans le Haut-Limousin.

On peut voir les *Documents historiques sur Eymoutiers*, publiés par M. J. Dubois, dans le *Bulletin de la Société archéologique*, tome XXXVI, page 377.

(2) Nous n'avons pas besoin de faire ressortir les grosses erreurs historiques de notre manuscrit.

(3) Cela signifie probablement qu'il a deux tours de nomination.

prenoient rien sur le chapitre, et avoient leur revenu à part : 15 de ces vicaires estoient à la disposition du chapitre et trois à celle de Messieurs de Vieille-Ville. Les chanoines avoient en ce temps-là chacun huit vingt setiers de seigle, trente cinq de froment, dix d'avoine et 25 l. en argent ; mais depuis l'argent a diminué et le grain aussy, et n'ont que chacun cent setiers de seigle, 25 de froment, 12 setiers d'avoine et 22 l. en argent et quelques obits qui ne produisent qu'à chacun 15 l.

On conserve le précieux dépost de la mammelle de sainte Anne, dont un Grand Maître de Malte avoit fait présent à la chapelle de Sainte-Anne, à une lieue d'Eymoutiers, d'où quelques soldats l'ayant voulu enlever, se trouvèrent endormis dans la dite chapelle, et cependant leur sommeil, le prêtre du lieu la prit et la porta dans l'église du dit chapitre où elle est conservée et reverée.

Le chapitre en commun paye : déc. ord., 286 l. 16 s., et les nouvelles, 65 l. 10 s. ; la subvention est 337 l. 4 d. ; celle du prévôt en particulier est forte de 220 l., réduite à 180 l. ; les treize chanoines en commun n'en payent que 48 l. ; les six semi-prébendes, 8 l. 2 s. et les quatre petits vicaires, 4 l. 8 s.

Le chapitre est patron de 16 cures.

La prévosté est en litige : M^e Claude Séguret la permuta avec M. Jean François qui en prit possession le jour de Saint-Jean, 24 juin 1705 ; mais ils moururent tous deux dans l'année, et M. de La Pomélie fut élu, mais il est venu un regaliste.

Chapitre de Saint-Yrier. — Sancti Aredii

Atanum étoit le nom ancien du lieu où est bastie la ville de Saint-Yrier-la-Perche, et où Saint-Yrier, fils du prince Jocundus et de Pélagie, fit bastir un monastère vers l'an 550, sous la règle de saint Basile et de saint Cassien, celle de saint Benoit n'étant pas encore connue, et par son testament et celui de Pelagie, sa mère, qui s'est conservé jusqu'à présent (1), il soumit le monastère et en mist les moines sous la protection de saint Martin, dont le célèbre chapitre de Tours reconnoist celui-cy pour son premier fils, et l'a toujours conservé dans son union, qui, ayant été renouvelée en l'an 1185, subsiste encore : de sorte que quand un chanoine de Saint-Yrieix va à Saint-Martin-de-Tours, il a rang au chœur aprez les dignités et avant les chanoines.

(1) Voir ce testament : *Bulletin de la Société archéologique*, t. XXIII, page 171, et la Vie de saint Yrieix : *Semaine religieuse de Limoges*, tomes VIII et IX : ces deux publications faites par M. Arbellot.

Ce monastère fut rétabli par Pépin, père de Charlemagne, et le père et le fils le prirent sous leur protection, luy donnèrent toutes juridictions spirituelle et temporelle, sinon de celle de Saint-Martin-de-Tours à laquelle ils étoient soumis de leur institution.

On croit que ce fut Charlemagne, qui, étant sur les lieux, où il séjourna quinze jours, voyant qu'il n'y avoit point d'eau ni de rivières dans le pays d'ou les moines pussent avoir du poisson pour se nourrir et entretenir 32 chanoines, auxquels il donna quatre colonnes, — ainsy appelloit-il quatre dignitez, — scavoir : un abbé, un doyen, un chantre et sacriste, et tout cela, par la suite des temps, se trouve réduit à un chapitre séculier, composé d'un doyen et un chantre en dignité, et treize chanoines qui ont très peu de bien pour vivre : leurs prébendes ne valant pas plus de 200 l. Les dignitez et les prébendes sont électives par le chapitre à la pluralité.

Le chapitre en gros paye : décimes anciennes, 421 l. 14 s. 6 d. ; nouvelles, 115 l. 15 s. ; subvention, 469 l. 6 s. 8 d., réduites en considération de pauvreté du chapitre.

Le doyen en particulier a de subv., 70 l. 8 s. ; le chantre, 7 l. 6 s. 8 d., et les chanoines chacun 4 l. 8 s. ; les semi-prébendes, en commun, 8 l. 16 s.

Il y a, dans la ville ou aux environs, six petites paroisses qui dépendent du chapitre pour le spirituel et temporel, et ils pourroient et devroient avoir recours à l'autorité de l'évêque pour les faire réduire à deux qui suffiroient et le chapitre gagneroit 400 écus de rente. Leur juridiction temporelle se qualifie royale.

Il y a, dans la ville, des Récollets et des religieuses de Sainte-Claire qu'ils gouvernent, qui sont taxées à la subvention, 29 l. 6 s. 8 d., et une aumonerie.

Je trouve deux vicairies du Palmier dans Saint-Yrier, taxées à la subvention, 17 l. 12 s.

Chapitre de Moutier-Rauzeille, uni à Aubusson (1)

Rausulia, en la Marche, estoit un célèbre monastère, basti et fondé par notre Dame Karissime, qu'on croit avoir esté nièce de saint Yrier, au monastère duquel elle soumit celui-ci, et ainsy l'un et l'autre se trouvent encore aujourd'huy soumis à Saint-Martin-de-Tours, duquel ils dépendent et sont membres. Ce monastère, ayant été usurpé par les vicomtes d'Aubusson pendant un

(1) Voir la notice sur *Moutier-Rauzeille*, publiée, en 1859, par M. Roy de Pierrefitte, et *l'Eglise collégiale de Moutier-Rauzeille*, par M. J. de Cessac, dans les *Mémoires de la Société de la Creuse*, tome V, page 422.

longtemps, tomba entièrement en ruine, jusqu'à ce qu'Itier, évêque de Limoges, appuyé de Guillaume, comte d'Auvergne, obligea Reynaud, fils d'Arnoul, comte d'Aubusson, de le restituer et de le réédifier vers l'an 1090 ou 1109. Après quoy les chanoines de Saint-Yrier reprirent possession, y portant la chasse de saint Yrier qui y fit plusieurs miracles ; et le comte Reynaud, luy restituant ce monastère, dit qu'il le rend au précieux saint Yrier, au bienheureux saint Martin et à leurs serviteurs, qui sont les chanoines qui y furent rétablis et sont électifs par le chapitre, ainsy que le prévot, qui est la première et seule dignité. Ce chapitre vient d'être transféré de Moutier-Rauzeille, qui est un village, au petit bourg, où l'église et quelques maisons du chapitre sont encore debout.

Il y a une paroisse du Moutier-Rauzeille et une annexe, nommée Saint-Hilaire, qui paroissent deux paroisses, mais n'en sont qu'une qui n'a qu'un curé et qu'une taille ; elle se tenoit exempte du temps que le chapitre y étoit : cela a pu changer depuis que, par l'autorité de M. Durfé, évêque de Limoges, du consentement de M. le Maréchal d'Aubusson, duc de la Feuillade, ce chapitre fut transféré et assez mal placé en la ville et église du Mont d'Aubusson.

La première dignité est le prévot, et ils sont douze chanoines et vicaires de chœur. Le chapitre, séparé du prévot, paye : décimes anciennes, 180 l. ; nouv., 12 l. 18 s. ; subvention, 140 l. 16 s. Le prévot en particulier, paye : décim. nouv., 19 l. 15 s. ; subvention, 87 l. Les douze chanoines ensemble payent : subvention, 23 l. 9 s. 4 d., et la vicairie du chœur, 10 l. 18 s. 8 d.

Le Chapitre de la Chapelle-Taillefer

Ce chapitre séculier a été fondé par le cardinal Pierre de la Chapelle, natif du lieu dont il étoit seigneur. Il avait été prévot d'Emoultiers vers l'an 1289. Il fut ensuite évêque d'Agen ; il paroît même l'avoir été de Paris et de Carcassone, et enfin évêque de Toulouse, le penultième des évêques de Toulouse avant qu'ils fussent titrés d'archevêques. Ce fut le premier cardinal de la main de Clément V en 1305, et, l'an suivant, il fut élevé au titre de cardinal, évêque de Palestrine, et mourut à Avignon, le 16 may 1312. Son corps fut apporté au mois d'octobre suivant dans cette église collégiale de la Chapelle-Taillefer dans la haute Marche, dans sa maison et sa seigneurie dont il portoit le nom de la Chapelle, où il est inhumé dans un [tombeau] assez noble, avec une longue épitaphe, où il est dit qu'il avoit été évêque d'Agen, de Paris, de Carcassonne, de Toulouse, et cardinal de Palestrine.

Ce chapitre est composé d'un doyen et de douze chanoines et quelques vicaires. On a déjà fait plusieurs tentatives pour transférer ce chapitre à Guéret. Il seroit bien mieux dans une capitale que dans un village, ou ce qu'il y a de batimens tombent en ruine; mais les puissances dont cette translation dépend ne s'accordent pas, et quand l'espirituel la veut, le temporel s'y oppose; il est pourtant très certain qu'elles s'accorderont un jour et que c'est une chose à faire dans le temps (1).

Les prébendes ne valent pas 300 l. et les cléricales ne valent pas 100 l.; mais le doyené a valu, dans les années chères, jusqu'à 1,500 l. Le chapitre paye : décimes ordinaires, 143 l.; nouv., 27 l. 15 s.; subv., 146 l. 13 s. 4 d.

Le doyen, pour son bénéfice, pour son patrimoine, estoit à 50 l.; mais on luy a rabatu, parce que celui-cy n'a pas de patrimoine acquis.

La vicairie de Saint-Pierre et Saint-Paul, dans la dite église, paye : subv., 17 l. 14 s. 4 d.

La vicairie de Saint-Louis paye : déc. nouv., 10 s.; subv., 17 l. 12 s.

Le Chapitre de Saint-Germain

Le chapitre de Saint-Germain prez Masseret, nommé vulgairement Saint-Germain-les-Filles, ou mal nommé les [Belles], a esté fondé dans un petit lieu qu'on qualifie aujourd'huy de ville, par un cardinal de Saint-Laurent *in Damaso*, nommé Hugues Roger, frère de Pierre Roger, qui fut le pape Clément VI, et oncle d'un autre Pierre Roger de Beaufort, qui fut le pape Grégoire XI, et fut dit-on luy-même élu pape pour succéder à Innocent VI l'an 1362; mais, étant trop vieux, il refusa et mourut l'année suivante 1363, ayant été fait cardinal par son frère Clément VI, l'an 1342.

Il avoit fait un legs considérable pour fonder dans le faubourg d'Avignon; mais le Saint-Siège ayant été reporté à Rome, ses exécuteurs testamentaires et ses parents, étant Limousins, achetèrent la terre de Saint-Germain pour en doter le chapitre qu'ils y firent bastir et fonder l'an 1385, sous le pontificat de Clément VII, par Pierre, cardinal de Sainte-Marie *in Porticu*, exécuteur du testament de Hugues Roger, cardinal. Cette fondation fut confirmée par bulle des papes, et même, pendant le schisme, par Innocent VIII, par bulle du mois de juin, l'an 1424 (2).

(1) Il a été transféré à Guéret en 1762. — Voir: *Le Cardinal de La Chapelle-Taillefer et son tombeau*, par M. Roy de Pierrefitte, dans les *Mémoires de la Société de la Creuse*, tome III, page 63.

(2) Voir: *Le tombeau du cardinal de Tulle à Saint-Germain-les-Belles*, par M. R. Fage, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Limoges*, tome XXXIII, p. 51.

Le chapitre est composé d'un doyen électif, confirmatif, qui n'a que double portion, et de douze chanoines, dont il y en a un théologal et un curé, tous à la nomination de l'aquilaire et à la collation du chapitre ; il y a un chantre sans aucune prééminence ny revenu particulier ; il y a encore six semi-prébendes et deux vicairies qu'on appelle cantoriales, qui n'ont que chacun la moitié d'une prébende, et chaque prébende n'a qu'environ 80 setiers seigle : le setier plus petit d'un cinquième que celui de Limoges. Il y a quelque bien assez noble qui ne vaut que pour payer le bas-chœur et quelques autres menus frais, car ce chapitre est seigneur foncier de la ville, terre et seigneurie de Saint-Germain, avec haute et moyenne justice, et relève des seigneurs de Bouillon de la vicomté de Turenne, parents du cardinal fondateur.

Les décimes sont grosses : les ordinaires, 219 l. 6 d. ; les nouvelles..... ; la subvention, 234 l. 13 s. 4 d.

Le doyen, à part, paye la subvention, 35 l. 4 s.

Les chanoines en commun, 4 l. 8 s. et tous les semi-prébendes ensemble, 7 l. 2 s. 8 d.

Chapitre olim prieuré de Brive.

Ce chapitre ou prieuré a esté fondé par Rorice I, évêque de Limoges, en l'honneur de saint Martin, natif d'Espagne, et (*sic*) Martin de Brive, dont les miracles furent si grands après sa mort que l'empereur Valentinien, étant à Constantinople, fist vœu à ce saint de Brive et luy envoya un calice et une patène d'or avec cette inscription : *Valentinianus Augustus Deo et sancto martyri Martino Brivensi pro se suisque omnibus rotum vovit et reddidit.*

Ce précieux calice fut trouvé à Toulouze, dans la sacristie de Saint-Sernin, par Rorice II, évêque de Limoges, qui le revendica et le rapporta à Brive dans l'église que son oncle y avoit bastie et fondée pour des chanoines seculiers, qui ont esté depuis faits religieux et sont enfin retournés à leur premier état seculier, y ayant toujours un prieur commandataire nommé par le Roy ; l'archipreste de Brives y est dignité honoraire ; l'aumonier, le trésorier, le curé de Saint-Martin, premier chanoine ; le curé de Saint-Sernin ; deux chanoines : l'infirmier, le curé de Saint-Pierre, — et quatre autres chanoines ; il y a quatre prébendés, deux enfants de chœur et le maistre ; le prieur du Buis est honoraire et precede les chanoines.

Il y a, dans Brive, outre les trois paroisses de Saint-Martin, de Saint-Sernin et de Saint-Pierre, trois couvents de Jacobins, de Cordeliers et de Recollets, des penitents blancs (1).

(1) Consulter : *Histoire de Brive-la-Gaillarde*, par quatre citoyens de cette ville, 1810, — rééditée en 1879.

Chapitre de Noailles.

Il y a un doyen curé et chef du chapitre, quatre chanoines, dont le premier depend de la nomination du prieur de Brives et du duc de Noailles.

Chapitre de Turene.

Il n'y a que quatre ou cinq chanoines ou plutôt chappelainz, dont quelqu'un depend du prevost de Turene ou de l'abbaye de Soulac, et les autres dependent du viconte de Turene; ils sont très mal fondés, aussy ne payent-ils point de decimes, mais seulement tous ensemble 8 l. 20 (?) de subvention.

Prieuré de Saint-Léonard, ou chapitre.

Ce prieuré conventuel, de l'ordre des chanoines reguliers de saint Augustin, fut apparemment basti en hermitage par saint Léonard meme, a qui Clovis, allant à Bordeaux pour se rendre maistre de l'Aquitaine, après avoir detait Athanaze auprez de Poitiers, qui étoit roi des Gotz, donna une grande partie de la grande forest de Pauvein pour s'y habituer, en reconnoissance de ce que ce saint homme avoit fait miraculeusement delivrer la Reyne Clotilde d'une couche périlleuse qu'elle fit en ce lieu, ou il y avoit un chateau royal. Depuis, la renommée et les miracles du saint y attirèrent grand nombre de personnes, qui y ont basti une ville qui fut affranchie dez le commencement de toute sorte de taille et d'impôt; ce qui a fait nommer celle-ci *Nobiliacum* et ce qui a duré jusqu'à ces derniers temps; et même encore, aujourd'huy, ils ne payent que mille livres par forme de don gratuit qui leur est imposé à part par l'intendant de la province.

On y hastit un monastere en titre de prieuré conventuel de l'ordre de Saint-Augustin qui subsiste encore; mais, parce que les lieux réguliers sont ruinez et qu'il est impossible de les retablir, d'autant que le revenu est absorbé par les charges publiques et par les pensions congrües, on tasche de secularizer ce prieuré, et quand une place vient à vaquer, on y pourvoit un seculier *in defectum regularium*, qui se dit chanoine, et on s'y croit autorisé par le consentement du seigneur eveque, qui est seigneur et baron de la ville et du pays de l'entour, par la complaisance du prieur commendataire, qui croit estre dechargé de l'entretien de la regularité, et sur quelque arrest de parlement de Bordeaux qui semble l'autoriser; et, selon les apparences, ces trois causes concourant ensemble, sans contredit ce prieuré pourra devenir chapitre.

Ce prieuré étant tombé en décadence, Ithier, eveque, le repara en 1062 et y ordonna douze prébendés pour y vivre regulierement et prier jour et nuit pour ses parents et pour ses predecesseurs évêques de Limoges, qu'il insinue avoir été les principaux fondateurs de ce prieuré, erigé en l'honneur de saint Trophime et de saint Leonard; il y avoit dez longtemps aussy, encore aujourd'hy, l'eveque a encore la clef de la relique de saint Leonard, y entretient quelque luminaire, leve quelques offrandes et est le maistre du clocher et des cloches.

Le prieur commendataire est et sera toujours pourvu par le Roy; il y a encore deux ou trois chanoines réguliers, les autres se traitent en seculiers sur la nomination du prieur et collation de l'évêque. Il y a quelques vicaires qui aident au service et un maître de musique (?).

Les décimes du prieur sont de 242 l. 8 s. 10 d.; les nouvelles, 76 l.; la subvention, 413 l.; celles du couvent ou chapitre anciennes, net 52 l. 9 s.; nouvelles, 43 l.; subvention, 152 liv. 10 s. 8 d.

Le prieur vient d'assigner les chanoines en nouveau partage de la mense.

ABBAYES DE L'ORDRE DE SAINT-BENOIT

L'abbaye de Saint-Augustin de Limoges.

L'abbaye de Saint-Augustin de Limoges, sur la Vienne, est très ancienne puisqu'elle est au cimetière que saint Martial désigna pour ensevelir les premiers chrétiens de Limoges; elle fut érigée en abbaye par Rorice premier, évêque de Limoges; mais ayant été ruinée de fond en comble par Pepin, Turpio ou Turpin d'Aubusson, évêque, la réédifia et y mit des moines bénédictins au lieu des prestres ou chanoines qui y avoient été, et la dédia à saint Augustin, dont il avoit apporté quelques reliques. On y compte 28 évêques de Limoges inhumés et on y trouve les noms de quarante abbés depuis la restauration jusqu'à sa reformation, qui fut l'an 1613, le 8 may, que l'abbé Jean Reynaud la donna à la congrégation de Saint-Vaune, en Lorraine, pour la reformer, et, depuis 1627, elle a été gouvernée par des abbez réguliers triennaux, ayant obtenu ce privilege du roy, en considération que c'est la première de la reforme de Saint-Maur, qui est aujourd'hui si étendue et si renommée en France, qu'au chapitre général de cette année 1703, il s'est trouvé 185 monastères, abbayes ou prieurez reformez (1).

(1) Voir : *Abbaye de Saint-Augustin-les-Limoges*, par M. Roy de Pierre-fitte, 1857; *l'abbaye de Saint-Augustin-les-Limoges*, par M. P. Laforest, dans *Limoges au XVII^e siècle*, page 95.

Comme elle est régulière, tous les prieurez et tous les offices qui en dependent sont réunis à la mense, et tout cela réuni ne seroit pas suffisant pour faire subsister un assez petit nombre de religieux ; mais toute la congrégation, et principalement la province d'Auvergne, dite de Chezal-Benoit, pourvoit à la subsistance, comme des bonnes filles doivent à leur mère, pourquoy on y a éably le noviciat de la province et on y tient la diete de trois en trois ans ou les deputez et les superieurs de la province se rendent et apportent chacun la contribution de leur monastère pour l'entretien de celui-cy.

L'abbaye paye : décimes anciennes, 198 l. 6 s. ; nouv., 26 l. 12 s. ; subvention, 180 l. Le couvent, décimes anciennes, net 50 l. 14 s. ; nouv., 2 l. 12 s. ; subvention, 88 l. Le pitancier, 12 l. 14 s. 6 d. nouv. ; 1 l. 6 s. ; subvention, 17 l. 12 s. La prevoté, 20 l. 8 s. 6 d. ; nouv., 2 l. 12 s. ; subvention, 38 l. 5 s. Les prieurès réunis sont taxés dans le lieu où ils se trouvent.

L'abbaye de Soloignat. — Solemniacum.

Cette ancienne et célèbre abbaye, située à deux lieues de Limoges, vers le midy (1), fut bastie par saint Eloy, eveque de Noyon, natif de Limousin, ou il mit un abbé et jusqu'à cent cinquante religieux, et pensoit y venir demeurer luy mesme avec eux si Dieu ne l'eust destiné ailleurs ; son testament ou charte de fondation subsiste encore en original ou très ancienne copie. L'église fut dediée à saint Pierre, mais ayant esté ruinée rez pied, rez terre avec le monastère, Louis le Débonnaire, Empereur et Roy de France, la rebastit par les fondements et la mit sous sa protection et sauvegarde royale : ce qui fut confirmé au concile de Soissons, l'an 866, par tous les prelatz qui le composoient. On a les noms de cinquante-cinq abbez.

M. de Barraut, archevêque d'A[r]les, y mist la reforme de Saint-Maur et y introduisit six religieux reformés le 26 juin 1619. M. l'abbé Bitaud en est abbé et y demeure souvent, et va au chœur comme un moine.

Il faut qu'il y ayt bien du bien perdu ou que l'on vecut a meilleur marché du temps de saint Eloy que du notre, car il n'y a que dix ou douze religieux reformés qui ont à peine à y vivre, et n'estime pas tout le reveu de l'abbé et des religieux plus de 7 ou 8.000 l.

L'abbé paye, de décimes anciennes, 246 l. 5 s. 8 d. ; nouv., 187 l. 5 s. ;

(1) Voir : *Abbaye de Solignac*, par M. Roy de Pierrefitte, et *Chronique du monastère de Saint-Pierre de Solignac*, par Dom Laurent Dumas, publiée en 1697, par A. Lecler. *Bulletin de la Société archéologique*, tomes XLIII et XLV.

subv., 700 l. Le couvent, 127 l. 3 d.; nouv., 39 l. 23 s.; subv., 222 liv. La sacristie, 10 l. 6 s. 6 d.; nouv., 4 l.; subv., 17 l. 12 s. L'aumonerie, anc., 3 l. 17 s.; nouv., 2 l.; subvention, 8 l. 16 s. 6 d. La chambrerie, 8 l. 5 s. 6 d.; nouv. 2 l. 13 s.; subv., 17 s. 12 d.

L'Abbaye de Meymat.

Meymat, ordre de Saint-Benoist, reformé par saint Maur dans la ville de ce nom, en bas Limousin, de l'archiprêtre de Saint-Exupéri (1). On n'en connoit point la fondation et on a aucune mémoire de ses abbez; on voit seulement le chef et la main de saint Léger, évêque d'Autun, qu'on croit y avoir été apporté d'Ebreuil ou de Saint-Maixen en Poitou, sans savoir quand n'y comment, y sont gardez et reverez.

On a pourtant trouvé qu'elle fut fondée en 1085, par Archambaud, vicomte de Comborn, du consentement d'Ebles et Léonard, ses frères; Rotberge, sa mère, et Ermengarde, sa femme, — avec l'approbation de Guy, évêque de Limoges, et du chapitre de Saint-Etienne qui avoit quelque droit à Meymat; elle fut unie à la congrégation de Saint-Maur, lorsque Aimé de Levy de Ventadour, archevêque de Bourges, en étoit abbé commandataire, dont l'estat du nom a trompé ses successeurs, qui ayant ce titre d'abbé pensoient avoir quelque chose, et ne trouvoient rien dans leurs mains.

Ses décimes anc. étoient à 299 l. 6 s. 3 d.; nouv., 55 l. 5 s.; subv., 330 l. Le couvent, 2 l. 10 s. 9 d.; nouv., 11 l. 16 s.; subvention, 176 l. La prevoté, 19 l. 6 s.; nouv., 13 l. 1 s.; subv. 46 l. 18 s. 9 d.

L'Abbaye de Beaulieu.

L'abbaye de Beaulieu, en Turenne, fut fondée en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, et donnée à l'abbé de Soloignat nommé Sylvius et a douze de ses religieux, par Raoul, archevêque de Bourges, qui la fonda dans son pays et des biens de sa famille qui étoient apparemment celles des vicomtes ou seigneurs de Turenne, du consentement de saint Odile, eveque de Limoges, par son testament daté du XVI du règne de Charles le Chauve, qui fut vers l'an 846, d'autres disent 857 (2). Cette abbaye a rendu longtemps hommage

(1) Voir : *Les Eglises de Saint-Angel et de Meymac*, par M. Poulbrière, dans le *Bulletin de la Société de Tulle*, tome II, p. 337.

(2) Voir *Cartulaire de l'abbaye de Beaulieu*, publié par M. Maximin Deloche, en 1859. — *L'Abbaye de Beaulieu*, par M. Roy de Pierrefitte, 1837. — *L'Eglise de Saint-Pierre de Beaulieu et son portail sculpté*, par M. Poulbrière, dans le *Bulletin de la Société archéologique*, t. XXII, p. 41.

aux archevêques de Bourges, les reconnoissant pour fondateurs ; cependant il semble que Radulfe ou Raoul les ayt exemptés de toute direction, et à luy et à tous autres, dans la charte où il se qualifie *Rodulphus primo dedit Episcopus*. Il étoit fils de Raoul, comte de Turenne et de Cahors.

On y garde quelques corps saints des Innocents, et dez le commencement on y honoroit sainte Félicité ou plustot saint Prime et saint Félicien, dont on croit qu'il y a des reliques et en l'honneur deuzquels l'église paroissiale étoit fondée.

On a les noms que de quatorze ou quinze abbez anciens. Elle est de la reforme de Saint-Maur. L'abbé commendataire étoit Jean Philippe de Saint-Viance, a qui succeda de Segliere de Boisfranc.

Le bail de tous les fruits de l'abbaye fust fait en 1703, pour 2.700 l.

Les décimes anciennes de Beaulieu, 358 l. 4 s. 3 d. ; nouvelles, 72 l. ; subvention, 396 l. 10 s. 8 d. Le couvent, nouv., 32 l. 6 s. ; subvention, 205 l. 6 s. 8 d. La sacristie, anc., 15 l. 6 s. 9 d. ; nouv., 10 l. 15 s. ; subvention, 44 l. L'aumonerie, 5 liv. 12 s. ; nouv., 9 l. 13 s. ; subvention, 35 l. 4 s. L'infirmerie, 7 l. 3 s. ; nouv., 10 l. 13 s. ; subvention, 35 l. 4 s. La chambrerie, 24 l. 3 s. 3 d. ; nouv., 11 l. 16 s. ; subvention, 52 l. 16 s. La pitancerie, 5 l. 3 s. 3 d. ; nouv., 5 l. 15 s. ; subvention, 17 l. 12 s. La celererie, 50 l. 16 s. ; nouv., 18 l. ; subvention, 70 l. 8 s.

L'abbaye d'Uzerche

L'église de Saint-Pierre d'Uzerche fust donnée par Hildegair, évêque, fils de Gérard, vicomte de Limoges, et de Rotilde, à la prière de Guy, son frère, et d'Emme, sa femme, érigée en abbaye sous la règle de saint Benoist, vers l'an 980 (1). Elvolus, son prédécesseur à l'évêché, avait déjà donné un même privilège, à la prière d'Adémar, vicomte, et de sa femme, Milesinde, qui avoient déjà donné l'église de Sainte-Aulaire ou Eulalie et plusieurs biens à l'autel de Saint-Pierre d'Uzerche, et tout fut confirmé par le pape Léon.

Quelques mémoires la font bien plus ancienne et la disent avoir été restaurée et non bastie par Pépin, vers l'an 760, qu'on dit aussy avoir basti le fort et ville d'Uzerche et l'avoir fortifié de dix-huit tours pour soutenir contre Gaifre, duc d'Aquitaine, qu'il deffit tost après.

(1) Voir: *Cartulaire de l'abbaye d'Uzerche*, par M. Champeval, en cours de publication dans le *Bulletin de la Société de Tulle*.

Cet autel fut consacré par Hugues, archevêque de Lion, et ensuite, l'an 1097, toute l'église fust consacrée par Arnaud, évêque de Périgueux, le dernier janvier. Ayant esté brûlée du temps de l'abbé Richard en 1028, et commencée à rebastir en 1030, on n'y connoit que 27 abbez, tous de grande qualité et de grand mérite ; ceux du siècle passé ont esté évêques et le précédent étoit frère de M. Lascaris Durfé, évêque de Limoges, à qui a succédé M. l'abbé de Dromesnil, et à luy, M.

L'abbé est seigneur de toute la ville, quoiqu'il y ait un senéchal royal étably, qui ne connoist des causes de la ville que par l'appel du juge de l'abbé. Les religieux, qui sont sept ou huit, ne sont point en communauté, et sous prétexte que les lieux réguliers sont détruits et qu'il cousteroit trop à les rétablir, ils travaillent à se faire séculariser et ne veulent entendre à aucune réforme ; ils ont déjà obtenu des bulles de Rome, sur lesquelles il y a dix ou douze ans qu'on a commencé quelques enquêtes, et je ne sais à quoy il tient que cela ne soit fait, car le roy et l'évêque y consentent et ne s'opposent pas à ce que cette riche abbaye ne devienne un pauvre chapitre, comme il est arrivé à ceux qui se sont fait sécularizer. Ce chapitre pourroit estre bon si on y réunissoit tous les offices claustraux et les prieurés qui en dépendent, qui sont des meilleurs du diocèse.

Les décimes ordinaires sont grosses et on a toujours tenu cette abbaye des meilleures. L'abbé paye : décimes anciennes, 613 l. 14 s. ; nouvelles, 75 l. ; subvention, 586 l. 13 s. 4 d. ; le couvent, 33 l. 4 s. 10 d. ; nouvelles, 29 l. ; la sacristie, 6 l. 8 s. 6 d. ; nouv., 17 l. 13 s. ; subvention, 35 l. 4 s. ; l'infirmierie, 52 l. 2 s. ; nouv., 62 l. ; subvention, 117 l. 6 s. ; la chambrerie, 13 l. 7 s. 6 d. ; nouvelles, 32 l. 15 s. ; subvention, 93 l. 17 s. 4 d. ; l'aumonerie, 37 l. 16 s. 9 d. ; nouv., 18 l. 8 s. ; subv., 76 l. 5 s. 4 d.

L'abbaye de Vigeois

Cette abbaye de Saint-Pierre-du-Vigeois, située dans l'archiprêtré qui porte son nom, a été très célèbre ; mais on ne sçait pas bien quand et par qui elle a esté bastie et fondée (1) ; il y a quelques mémoires qui disent qu'elle avoit esté bastie par saint Yrier, et ce qui pourroit le faire croire, est que le premier abbé qu'on y connoist est saint Astier, neveu de saint Yrier, qui avoit esté abbé de Saint-Michel-de-Pistorie. On trouve aussi que cette abbaye ayant esté brûlée, les moines crurent que ce châtiment leur étoit venu pour

(1) Voir *Cartulaire du monastère de Saint-Pierre de Vigeois*, publié par M. de Montégut, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, tome XXXIX, p. 1.

leur relaschement, prièrent l'abbé de Saint-Martial de leur donner un abbé de sa main pour les reformer ; depuis il ont eu presque toujours des abbez pris dans l'abbaye de Saint Martial, jusqu'à ce que s'étant relaschez eux-mêmes, ils furent obligés de se faire seculariser. L'abbé de Pompadour en jouit il y a plus de soixante ans et laisse tout dépérir et detruire.

Sainte Maldebodé y étant venue de la Grande-Bretagne, on ne sçait par quel rencontre, y fleurit en miracles. Le moyne Geoffroy a illustré cette maison par sa chronique de Vigeois ; on la cite partout ; mais on ne la trouve plus nulle part, et c'est une grande perte pour la province (1). On a conservé à Vigeois seulement le nom de vingt abbez ; il n'y a plus que dix religieux sans communauté, tous pauvres et tous nuds, pendant que leur abbé, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, fait bastir un hôtel à Paris. Ils se disent exempts et ne sont point reformez.

Les décimes ordinaires de l'abbé sont à 287 l. 16 s. ; les nouvelles, 92 l. 10 s. ; subvention, 586 l. 11 s. ; les décimes ordinaires du couvent, 6 l. 10 s. ; nouv., 12 l. 13 s. ; subvention, 13 l. 6 s. 8 d. ; l'infirmerie, 12 l. 1 s. 10 d. ; nouvelles, 12 l. 2 s. ; subvention, 49 l. 17 s. 4 d., je crois qu'on l'a toute ostée parce qu'il ne se trouve pas de bien pour la payer ; la sacristie, 10 l. 16 s. 4 d. ; nouv., 12 l. 13 s. ; subvention, 14 l. 13 s. 4 d. ; la chambrerie, 13 l. ; nouv., 12 l. 13 s. ; subvention, 69 l. 17 s. 4 d.

L'abbaye d'Ahun

AHUN, *Agedunum*, en la Haute-Marche, fondée par Boson, comte de la Marche, du temps et du consentement d'Hilduin, évêque de Limoges, l'an 997, qui se soumit à l'abbaye de Saint-Pierre d'Uzerche, entre les mains de l'abbé Aldebert (2), *ut unitus fiat*

(1) La Chronique de Geoffroy se trouve dans différents manuscrits de la Bibliothèque nationale. Les Archives de la Haute-Yienne en possèdent une copie faite par M. Robert du Dorat, au commencement du xvii^e siècle. En 1637, le P. Labbe a publié cette Chronique dans sa *Bibliotheca nova mss. librorum*, tome II, p. 279-312. Les continuateurs du *Recueil des Historiens de France* en ont publié la plus grande partie, tome X, page 267 ; XI, p. 288 ; XII, 421-451. M. François Bonnelye, bibliothécaire de la ville de Tulle, en a publié une traduction en 1864. (Voir *Etude historique et biographique sur Geoffroy de Vigeois*, par M. Arbellot, *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, tome XXXVI, page 133).

(2) Consulter *L'Abbaye d'Ahun*, par M. Roy-de-Pierrefitte, 1858. — *Contribution à l'Histoire d'Ahun*, par M. A. Mazet, dans les *Mémoires de la Société des sciences de la Creuse*, tome VII, p. 346. — *Les Boiseries du Moutier d'Ahun*, par M. F. Autorde, dans les *Mémoires de la Société des Sciences de la Creuse*, tome VIII, p. 219.

cœnobiorum ; mais cette union ne subsiste plus depuis que celle cy s'est aggrégée à Cluny et que l'autre est tombée dans le dérèglement. Les six moines de Cluny qui y sont vivent encore en commun.

L'abbaye est fondée de N.-Dame, située au pied d'un rocher ou une montaigne au-dessus de laquelle est la ville d'Ahun ; mais la vue du côté du levant et du midy est très belle et très agréable à cause des prairies qu'arrose la petite rivière de la Creuse.

Au moutier et à la ville, on honore saint Sylvain, qui fut en ce lieu martyrisé par les Vandales avec quarante autres, à l'âge de quinze ans. Sa feste s'y fait le 15 septembre. Ce n'est pas ce saint Sylvain qui est patron de quantité d'églises dans le Berry et dans le Limousin et la Marche, mais le bon sens voudroit que ce fut luy plustot que le prétendu Zachée de l'Evangile, dont la feste se fait vers ce temps, et dont on croit avoir le chef au chapitre de Levroux en Berry ; mais ce qui est constant, c'est que ce lieu sera toujours célèbre par les premières prédications et les premières persécutions de saint Martial, qui, venant de Toul, entra par là dans ce diocèse.

L'abbaye n'est pas riche, et l'abbé Coquille, qui a esté longtemps enfermé, à cause de son imbécilité, dans le couvent des Cordeliers de la Cellete, sur les confins d'Auvergne, avoit bien de la peine d'en tirer cent écus par an pour payer sa pension, avant même qu'il eut de subvention. Les moines jouissoient et jouissent encore de tout tous. L'abbé Geneix fut nommé, sur le décès de Coquille, à la Toussaint 1704 ; il paye les décimes ordinaires et extraordinaires, les ordin. montent à 306 l. 4 s. 8 d. ; les nouv., 57 l. 5 s. ; la subvention, 152 l. 10 s. 8 d. ; le couvent paye : décimes ordinaires, 38 l. 10 s. ; nouv., 22 l. 10 s. ; subvention, 220 l.

Il y a bénéfices cures, dans ce diocèse et dans celui de Bourges, à la nomination de l'abbé, et dans l'église du moutier et dans celle de ville, il y a quelques vicairies, comme celle de Sainte-Croix, deux de Saint-Paul et une de Saint-Hierome.

L'abbaye de la Règle

L'abbaye de N.-Dame de la Règle, aux dames de l'ordre de Saint-Benoist, dans la cité de Limoges, est si ancienne qu'on ne connoit point l'origine (1) ; on sçait seulement qu'elle fut réparée par celui qui l'avoit détruite, qui fut Pépin, Roy d'Aquitaine, qui luy donna

(1) Une notice sur l'Abbaye de la Règle a été publiée, en 1837, par M. Maurice Ardant, dans la *Revue du Centre*, page 368. — *Chronologie des abbesses du monastère de N.-D. de la Règle*, par l'abbé Legros, dans le *Calendrier ecclésiastique du Limousin*, année 1784.

du bien et luy confirma tous ses revenus, droits et privilèges. Il y a plusieurs prieurez en plusieurs diocèses, qui dépendent de l'abbesse de la Règle, où elle institue des prieurez, entre lesquels le prieuré de Charly, en Bourbonnois, diocèse de Bourges, où il y a trente religieuses sous une prieure perpétuelle, instituée par l'abbesse de la Règle, où elle a droit de visite, est une des belles maisons de filles que l'on voye, où est le plus beau parloir de France, si ce n'est celui de Maubuisson. On y a conservé le nom de trente deux abbesses, jusqu'à Dame Jeanne Valérie de Vertamont, qui vient de succéder à Dame Marie d'Aubusson de Banson, qui n'a esté que neuf mois abbesse, aprez le décès de dame Elisabeth d'Aubusson de la Feuillade, qui a réparé presque toute la maison ; mais ce beau chœur et cette grille magnifique qu'elle y a fait faire et qui rendent l'église la plus belle, la plus grande et la plus parfaite de toutes les églises d'abbayes de filles qui soient en France, feront vénérer son nom dans tout le temps à venir. En effet, ces deux illustres noms d'Aubusson et de Vertamont semblent être consacrez à l'honneur et à la maison de la Règle, car Catherine et Margueritte la gouvernent l'une après l'autre depuis 1440 jusqu'à 1473, et de nos jours, Elisabeth et Marie l'ont gouvernée 20 ou 22 ans, et dame Jeanne-Valérie de Vertamont est la quatrième de son nom et de sa maison ; et parmi elles, dame Jeanne de Vertamont y a présidé près de quarante ans et l'a ornée de superbes bastimens précieux et de plus d'argenterie du royaume (?), et y mist la réforme de Sainte-Croix de Poitiers, qui s'y observe encore aujourd'huy à la rigueur par soixante religieuses qui vivent très régulièrement.

Les décimes ordinaires de la Règle, pour la maison seulement et les annexes de Vars-Champoignat et la Maison-Dieu, sont à 229 l. 6 s. ; les nouv., 26 l. 5 s. ; la subvention est si énorme que si elle ne cesse pas bientôt, la maison va estre ruinée par les prieurés unis qui sont devenus à rien, par les pensions congrues des cures et vicairies, et le reste ne suffit pas pour payer les décimes et la subvention de chaque prieuré.

Il y a trois vicairies nommées de Chamberet, deux de Sainte-Catherine, deux ou trois du chœur et une de l'eau bénite à la disposition de la dame abbesse ; mais le revenu est si modique que les chappellains font des procez pour s'exempter de faire les charges de leurs vicairies et chappellenies.

L'Abbaye de Bonnesaigne.

Cette abbaye n'estoit de son origine qu'un prieuré fondé à ce qu'on croit dez l'an 730 (1); on ne la connoist pourtant que depuis un bref du pape Alexandre III, donné à Clermont le 8 juillet 1165, qui en fait mention et en confirme les biens à Jovite, prieure. Si les seigneurs de Pompadour n'en sont pas les fondateurs originaires, au moins en sont-ils les bienfaiteurs insignes et les protecteurs, et ceux de Combourn, de Maumont, d'Anglars, de Chabans, de Turene, de Castelnau, d'Ambrugeac, de Isnars, de Chalon, de Penacors et autres seigneurs du bas Limousin y ont contribué.

La dame de Canillhac de Beaufort fist ériger ce prieuré en titre d'abbaye l'an 1633 et eut de grands démêlés avec le seigneur de Pompadour; mais enfin elle en fut la première abbesse, et depuis, les dames qui en ont esté pourvues ont eu le titre d'abbesse. La dernière étoit la dame de Levy de Charlus, qui a laissé cette abbaye assez bien accomodée, mais toujours très mal bastie et encore plus mal située, dans un pays le plus ingrat et un air plus sauvage qu'il y ayt dans le bas Limousin, du costé des montaignes, dans l'archiprêtré de Gimel. Et par son deceds, le Roy y a nommé la dame de Beauverger de Nougon, qui en jouit à present.

On l'estime valoir 8.000 l. Paye de décimes ordinaires, 183 l. 4 s. 6 d.; nouv., 22 l. 13 s.; subvention, 440 l. Il y a une vicairie simple à Bonnesaigne, qui vaut 60 l. en bled payé par la dame abbesse qui y presente: le curé de Rosiers Masleón en est titulaire et en a payé décimes nouvelles 5 s. et subvention 10 l. Les prieurez et cures de Villevalleix, autrefois conventuel, la Drouille noire de mesme, de Maussac, de Combressol avec son annexe de Bonnesaigne, Champognat et Notre-Dame de Mémoire en dépendent.

L'Abbaye des Allois (2).

Cette abbaye, de l'ordre de Saint-Benoist, à deux lieues de Limoges et autant de Saint-Léonard, n'étoit dans son commencement qu'un prieuré dont on ne sçait ny la fondation ny quand elle a esté érigée en titre d'abbaye de nomination royale comme elle est aujourd'hui, possédée par la dame de la Beaume de Foursat, et on n'en peut rien dire si non que l'abbesse et les religieuses sont aujourd'hui dans une extrême nécessité et ne vivent presque que d'un petit prieuré

(1) Consulter l'*Abbaye de Bonnesaigne*, par M. Roy de Pierrefitte, 1860.

(2) Voir l'*Abbaye des Allois*, par M. Roy de Pierrefitte, 1859.

qui en dépend, nommé la Ronze, dans la paroisse d'Arenes, archiprêtre de Benevent. Aussi la chambre ecclésiastique, connoissant leur pauvreté, ne leur a presque point donné de subvention ; elles ne payent de décimes ordinaires que 30 l. 16 s. ; nouv., 41 l. 13 s. ; subvention, 8 l. 16 s.

PRIEURÉS ET PREVOTES DE L'ORDRE DE SAINT-BENOÎT

Prieuré de Saint-Angel (1).

Ce prieuré conventuel, de l'ordre de Saint-Benoist, se met icy le premier par ce qu'il est reformé et possédé par les religieux de la congrégation de Saint-Maur ; il dépend de l'abbaye de Charoux et a esté longtemps possédé par Monseigneur de Lafayette, eveque de Limoges, qui le donna à l'abbé de Bouillon, depuis cardinal et de present doyen du sacré collège, lequel le donna à un religieux reformé de la congrégation de Saint-Maur, en 1698, moyennant une pension de 2.200 l. qui est plus qu'il ne vaut ; mais ils l'ont pris pour le remettre en regle : il a sept ou huit religieux.

On croit qu'il fut fondé dez l'an 778, par Roger, comte de Limoges, et Euphrasie, sa femme ; les seigneurs de Mirabel, de Champiers et de Monce possedoient le chateau à foy et hommage des abbez de Charoux, et sont bienfaiteurs du prieuré ; a la place et au droit de ce seigneur est à present le baron de Saint-Angel.

Les décimes anciennes sont de 395 l. 6 s. 9 d. ; nouv., 404 l. 10 s. ; subvention, 550 l. Le couvent n'a que des nouvelles, 8 l. ; subvention, 58 l. 13 s. 4 d. Sacristie, 5 l. 13 s. ; nouvelles, 8 l. 10 s. ; subvention, 35 l. 4 s.

Prieuré de Bort.

Situé sur la Dordogne, aux confins du diocese et de celui de Clermont, dans l'archiprêtre de Saint-Exuperi, est un membre de Cluny, où il devoit avoir trois moines avec un sacristain et le prieur, qui est aujourd'hui commandataire ; il paye de pension ou redevance à l'abbé de Cluny, 32 l. ; il n'y a plus de religieux, mais seulement un sacristain, qui est régulier.

Bort est une petite ville, partie en Limousin, deça la Dordogne, et partie au dela où il y a des freres minimes. en Auvergne ; il n'y en a point de cet ordre en tout ce diocese. Le prieur de Bort paye : décimes ordinaires, 254 l. 1 s. ; nouvelles, 65 l. 10 s. ; subvention, 404 l. 11 s. Le sacristain paye : décimes nouvelles, 9 l. 5 s. ; subv., 44 l.

(1) On peut consulter : *Le Prieuré de Saint-Angel*, par M. Vaissière, étude historique et archéologique, accompagnée de documents inédits. (Brive, 1884, in-8°.) — *Les Eglises de Saint-Angel et de Meymac*, par M. Poulbrière, dans le *Bulletin de la Société de Tulle*, t. II, p. 337.

Prieuré de La Faye.

Estoit autrefois conventuel, dependant de la Chaise-Dieu. Il est devenu simple et ne vaut presque plus rien ; on l'estime 800 l. et paye : décimes ordinaires, 72 l. ; nouvelles, 39 l. 15 s. ; subvention, 220 l. et la pension de son curé ; il a autrefois esté possédé par Hugues de Roffignac, eveque de Rieux, qui y fist bastir une très belle maison ou demeure aujourd'huy messire François de Montaignac, prieur, homme de bien et de qualité, et le curé demeure dans la maison des moines.

Prieuré du Port-Dieu (1).

Ce prieuré conventuel, basti sur le penchant d'une affreuse montagne, semble prêt à tomber sur la Dordogne, dans l'archiprestre de Saint-Exuperie. Il dépend de la Chaise-Dieu, ordre de Saint-Benoist ; on ne sçait pas qui l'a basti dans un lieu si inaccessible ; mais on sçait bien que le comte de la Voute, qui fut le premier duc de Ventadour, le detruisit dans le temps de la ligue sous prétexte qu'il s'y pourroit refugier des gens mal intentionez et opposez aux intérêts du Roy et de l'état, dont il se repentit a la fin de ses jours, car il legua par son testament la somme de six mille livres pour rebastir l'église du Port-Dieu qu'il avoit fait detruire sans nécessité. Cette somme est encore a payer et l'église à rebâtir, et l'office se fait comme il peut, dans une chapelle hors l'enclos du monastère, qui ne consiste plus qu'en un gros pavillon ou demeure l'abbé, le reste des lieux reguliers et l'ancienne eglise n'étant plus qu'une affreuse ruine. La chapelle mesme alloit tomber dans le mesme desordre et ne se soutenoit plus que par plus d'appuis au dedans qu'il n'y avoit de chevrons au dessus, si le prieur de la Nogerete ne l'eust faite rebastir vers l'an 1703. Il y a cinq ou six religieux qui ne vivent pas en commun, mais vivent et sont habillés comme des sauvages ; aussy le pays et le lieu où ils sont l'est tout à fait.

Le prieuré est cependant bien riche et bien noble. Il vaut plus de 7.000 l. de rente et a d'assez bons offices pour les religieux et d'assez bons bénéfices à sa disposition ; mais celui de la Ville-Dieu, dont M. Georges d'Aubusson, archeveque d'Ambrun, eveque de Metz, a joui jusqu'à la mort, et que depuis on a obtenu pour..... est très considérable et vaut bien 1.500 l.

Le dernier prieur du Port-Dieu se noya voulant passer la Dordogne au bas de la montagne où il y avoit autrefois un pont. L'abbé

(1) Voir *Le Port-Dieu et son prieuré*, par M. le docteur Longy, dans le *Bulletin de la Société de Tulle*, t. XI, p. 41.

de la Nogerette, docteur en Sorbonne, lui a succédé et y a été maintenu sur la nomination de l'abbé de Chaize-Dieu ; mais après luy, le Roy pourvoira comme à un benefice consistorial, par arrêt de l'an 1701 ou 1702.

Il paye, décimes anciennes, 503 l. 6 s. ; nouvelles, 57 l. ; subvention, 409 l. 6 s. 8 d., sur quoy il a esté diminué de 200 l. Le couvent : décimes nouvelles, 32 l. 4 s. ; subvention, 132 l. Sacristie, décimes anciennes, 5 l. 3 s. 9 d. ; nouvelles, 5 l. 18 s. ; subvention, 0. Le pitancier, 12 l. 15 s. 6 d. ; nouv., 9 l. 5 s. ; subv., 44 l. L'infirmier jouit du prieuré de Merlines et ne paye rien.

Prieuré de Vedrenes.

Ce prieuré, dans l'archiprestré de Gimel, dépend aussy de la Chaize-Dieu ; il a esté conventuel et régulier, car il y a encore un sacristain en titre ; il est possédé et commandé par M. l'abbé de Conroz, qui paye de décimes anciennes, 172 l. 3 s. ; nouvelles, 73 l. 10 s. ; subvention, 375 l. 9 s. 4 d. Le sacristain, décimes anciennes, 14 l. 1 s. ; nouv., 3 l. 3 s. ; subv. 4 l. 8 s. Le prieur doit 6 l. de visite pour luy et pour la paroisse.

Prieuré de Ventadour.

C'est un prieuré cy devant conventuel, dans le bas Limousin, archiprestré de Gimel, de l'ordre de Saint-Benoît, congregation de Cluny, dont il depend, et paye 8 l. de redevance à l'abbé general de Cluny ; mais il n'y a plus aujourd'huy aucuns vestiges de régularité, si ce n'est qu'il y a un sacristein en titre, mais je crois qu'il n'y en a pas en possession.

Il vaut encore 1.500 l. de rente et a esté possédé par un prieur commendataire nommé M. Gerbois, qui l'a resigné à un moine benedictin de Beaulieu. Pour moy, je crois qu'il est reuny à cette abbaye ; il paye de décimes anciennes, 168 l. 5 s. ; nouvelles, 83 l. 10 s. ; subvention, 558 l. La sacristie : anciennes, 6 l. 8 s. 6 d. ; nouvelles, 1 l. 13 s. ; subvention, 19 l. 4 s. 4 d.

Il y a trois vicairies dans Ventadour : une de Saint-Georges, une de Saint-Martin et une de Sainte-Croix, et encore une autre de Besière, qui payent de subvention chacune, 13 l. 12 s. 8 d.

Les Benedictines du Dorat (1).

C'est le seul couvent sans titre d'abbaye ny de prieuré qui soit dans le diocese pour les benedictines ; il est fort nouveau et pas encore basty dans la ville de Dorat : je ne le crois pas mesme bien

(1) Voir précédemment le chapitre du Dorat.

riche ny bien fondé. Je ne le mets icy que par ce qu'il est des filles benedictines, et parce que j'ay trouvé qu'il fut fondé en titre d'abbaye par Jeanne de Bourbon de Lavedent, abbesse de la Regle, puis de la Sainte-Trinité de Poitier, qui y mist pour premiere abbesse perpetuelle Catherine de Brion de Salaignac, le 3 octobre 1624; leurs patentes sont de 1648; cependant il a fallu qu'il y manquast quelque chose, car la superieure est triennale; depuis 1663, elles paient: décimes nouvelles, 7 l. 16 s.; subvention, 11 l. 14 s. 4 d.

Prieuré des Ternes aux Célestins (1).

Les Célestins des Ternes, dans la haute Marche, paroisse de Pionat, ont esté fondez par le B. Roger, fils de Geoffroy, seigneur des Ternes, qui, ayant esté archidiacre d'Evreux et doyen de Bourges, fut eveque de Limoges, d'ou il fut transféré a l'archeveché de Bourges en 1343; il fonda ce couvent pour douze celestins prestres, et le prieur dans le chateau de son père, qu'il leur donna pour les loger avec sa bibliothèque, et 200 l. de rente en fond, qui suffisoient pour leur subsistance et suffisient encore, parce qu'ils sont en fond; il mourut nonagénaire en 1367, ayant élu sa sépulture aux Ternes où il ne fut pourtant pas apporté, car il est inhumé à Bourges, dans sa cathédrale, auprez de la chaire episcopale, ou il a esté reveré pour saint; et on y apportoit pour offrandes des toisons d'agneaux. Les Celestins suivent la règle de saint Benoist. Ce couvent paye, décimes anciennes, 60 l. 3 s.; nouv., 47 l. 10 s.; subvention, 357 l. 9 s. 3 d.

La prevoté de Chambon-Sainte-Valérie (2)

Chambon-Sainte-Valérie est une prevosté de l'ordre de Saint-Benoist, aggrégée à Cluny, qui garde la régularité, quoy qu'elle ne soit pas dans l'étroite reforme; elle a esté fondée par des ducs de Bourbon en l'honneur de sainte Valérie, vierge et martyre de Limoges, d'ou l'on y transporta ses reliques; mais on ne sçait quand, ny comment, n'y si elles y sont encore.

C'est une grande église à deux ailes, avec une croisée au-dessus du chœur, qui est voûtée, mais la nef et une partie de la croisée ne le sont pas, et il y a une des murailles qui menace ruine et qui pourroit bien faire tomber toute la nef, en sorte qu'on voudroit bien ne garder que le chœur, qui seroit assez grand; il n'y a plus de

(1) Voir *Prieuré des Ternes*, par M. Roy de Pierrefitte.

(2) Consulter : *Prévôté de Chambon-Sainte-Valérie*, par M. Roy de Pierrefitte, 1858.

cloître ny d'autres lieux réguliers ; on y en veut rebastir, et il y a un côté assez réparé de nouveau.

Le prévôt qu'on qualifie abbé est régulier, pourvu par le Roy et par bulles en plomb comme d'un bénéfice consistorial, jouit de son tiers et de celui des charges ; les six religieux jouissent de l'autre tiers et de quelques offices ou prieurez en dependant, qui ne leur produisent pas grand revenu ; le dernier prevot s'appeloit M^r l'abbé de Paris ; le présent est M^r l'abbé Domergues ; il presente a plusieurs cures qui ne valent pas grand chose.

La prévôté paye, de décimes ordinaires, 258 l. 12 s. ; nouvelles, 109 l. 13 s. ; subvention, 573 l. 9 s. 4 d. Le couvent, 40 l. 18 s. 4 d. ; nouvelles, 19 l. 13 s. ; subvention, 117 l. 6 d. 8. d.

La chambrerie, avec son annexe de N.-Dame de la Borne, 41 l. 19 s. 7 d. ; nouvelles, 13 s. 14 d. ; subvention, 45 l. 9 s. 4 d. La sacristie, 20 l. 11 s. 9 d. ; nouvelles, 7 l. 5 s. ; subvention, 30 l. 16 s. L'infirmerie, 13 l. 10 s. 2 d. ; nouvelles, 5 l. 18 s. ; subvention, 26 l. 8 s.

La prévôté de Saint-Vauri.

Cette ancienne prévôté, qui garde les reliques du saint qui s'est sanctifié sur cette montaigne (1), qui paroist au-dessus de la petite ville ou est bastie cette église, n'a gardé presque aucuns restes de la régularité de son ordre de Saint-Benoist, ny de son aggrégation avec Cluny, comme l'abbaye de Saint-Martial de Limoges dont elle dépend pour le patronage ; il n'y a pas cinquante ans qu'il y avoit six religieux, et il n'y a plus qu'un sacristein en titre, qui a gagné, par arret, les droits honorifiques de l'église et en jouit aux festes solennelles comme si la communauté y étoit encore, par arrêt du Conseil. Sa sacristie lui vaut bien 4.000 l. ; M. Hervé, eveque de Gap et dom d'Aubrac, en est prevot et paye : décimes anciennes, 150 l. 17 s. 6 d. ; nouvelles, 92 l. 10 s. ; subvention, 410 l. 13 s. 2 d. ; elle ne vaut pas de 15 ou 1.800 l. de rente. Le sacristein doit 16 l. 9 s. ; nouvelles, 13 l. 18 s. ; subvention, 61 l. 12 s.

La prévôté de la Souterraine.

C'est une petite ville en Limousin, environnée du Poitou, ou il y a une grande église ancienne qui tombe en ruine ; on dit qu'elle a

(1) On peut voir : *Vie de Saint-Valeric, ermite*, par M. l'abbé L. J. Rouzier, 1876.

esté bastie⁽¹⁾ d'un saint André, qui fut ressuscité par saint Martial : mais on ne les connoist plus dans le lieu, ou il n'y a plus de marques de régularité ny de religieux, qu'un sacristein en titre, où plusieurs religieux se sont fait pourvoir ; mais quand ils en ont pris possession, on ne les revoit plus. Il n'y a pourtant pas longtemps qu'il y avoit quelques religieux, et on dit que M. le cardinal de Bouillon, comme abbé general de Cluny, y en veut retabliir ; mais il n'y a aujourd'huy que les prestres de la ville, qui n'y font que le service de la paroisse et de leur communauté assez mal.

Cette prevoté est une fille de Saint-Martial qui n'a pas esté secularisée avec sa mère ; c'est pour quoy elle demeure encore aggrégée à Cluny. M. Georges d'Aubusson, archeveque d'Ambrun, eveque de Metz, en a joui tres longtemps et l'a resignée il y a neuf ou dix ans à M. l'abbé d'Aubusson, archidiacre de Perigueux, comme dependant de Saint-Martial.

Les décimes ordinaires sont 202 l. 16. s. 3 d. ; nouv., 110 l. 17 s. ; subvention, 469 l. 5 s. 8 d. Le couvent, nouv., 26 l. ; subvention, 70 l. 8 s. La sacristie, anc., 23 l. 4 s. 10 d. ; nouv. 10 l. 10 s. ; subvention, 48 l. 8 s.

La prevoté d'Arnac.

Depend de Saint-Martial, mais il n'y a plus aucune marque de regularité : il n'est plus qu'un bénéfice simple. Il y avoit une grande et belle eglise bastie pour recevoir le corps de saint Pardoux, quand il fut raporté de Sarlat par un seigneur de Las Tours, vers l'an 1026. Ces seigneurs de Las Tours, qui ont passé en Pompadours, en sont fondateurs et de beaucoup d'autres ; celui cy estoit un très beau et riche monastère, réduit presqu'a rien. Le prevot paye pourtant, décimes ordinaires, 298 l. 9 s. ; nouv., 120 l. 5 s. ; subvention, 479 l. 5 s. 8 d. : il faut qu'il soit encore bon.

(1) Le copiste a passé ici une partie de la phrase, ce qui rend le texte inintelligible ; peut-être faut-il le restituer ainsi : « on dit qu'elle a esté bastie [sur l'emplacement du monastère où étoit le tombeau] d'un saint André. Les *Annales Manuscrites de Limoges*, dites *Manuscrit de 1638*, en parlant des disciples de saint Martial (page 49), mentionnent : « Andreas, ainsi nommé en la légende de saint Martial, décédé six mois après lui, qui fust la 4^e calende de juin, et fust enseveli près saint Martial, et puis transféré à la Souterraine, en Limousin, où il repose de présent. »

L'abbaye chef d'ordre de Grandmont (1).

L'ordre de Grandmont fut institué par saint Etienne surnommé de Muret, parce qu'il fut à Muret, dans la paroisse d'Ambazat en Limousin, ou il vécut saintement et ou il donna sa règle à ses frères, qui se sont beaucoup étendus depuis leur fondation ; il n'y a plus qu'une chapelle, que ces religieux abandonnèrent après la mort de leur saint fondateur, pour aller bastir et demeurer à Grandmont, dont l'église et le cloître furent batis aux dépens de Henry et Richard, père et fils, roys d'Angleterre, qui y firent aussy bastir un palais pour leur demeure, dont il ne reste plus que le nom. Tout y étoit couvert de plomb, et encore aujourd'huy, l'église vient d'être recouverte tout a neuf de plomb qu'on avoit ramassé sur la dite église et autres bastiments : cette église fut consacrée, l'an 1165, par Pierre, patriarche de Bourges, assisté de l'archeveque de Bordeaux et des eveques de Limoges, de Perigueux, d'Angouleme, de Cahors et de Sées.

Dès l'an 1200, il y avoit des maisons de cet ordre, qu'on appelloit celles, en 48 evechez, distribuées en neuf provinces ; mais il y a eu de si grands changements dans l'ordre, et comme ces maisons estoient petites, on en a reuny une grande quantité et on a supprimé d'autres, qu'il n'en reste aujourd'hy d'habitées que qui sont tous prieurés dependant de Grandmont et sujets à la visite de l'abbé general de Grandmont, auxquels ils doivent droit de visite et certaine redevance annuelle.

Cette abbaye a plusieurs prieurez unis à sa mense pour faire subsister l'abbé et trente religieux qui y sont actuellement, vivant selon la règle de saint Estienne mitigée, ou ils gardent religieusement le depot précieux de son corps et un des plus riches tresors de reliques qu'il y ayt en France après celui de saint Denys.

Cet ordre a été confirmé par plus de trente papes, dont plusieurs sont venus en personne à Grandmont, et a été gouverné par vingt-deux prieurs, jusqu'au temps du pape Jean XXII, qui érigea ce prieuré en abbaye, et depuis ce temps là, il y eut vingt-six abbez, dont le second fut Pierre Alberti, frère du pape Innocent VI, et il y a eu cinq cardinaux qui en ont esté abbez, toujours electifs ou privilégiés à cause du cardinalat, jusqu'à M. Henry de la Marche, homme de qualité et de mérite, qui est aujourd'hui abbé général et

(1) Pour Grandmont et les prieurés qui en dépendent, consulter *Destruction de l'ordre et de l'abbaye de Grandmont*, par M. L. Guilbert ; voir aussi l'ouvrage de Levesque : *Annales ordinis Grandimontensis*. Troyes, Palliot, 1662.

a joui du privilège accordé par les papes et conservé par les roys, de pourvoir aux quatre premiers bénéfices de son ordre qui vaquent après son election; et ceux qui vaquent ensuite sont nommés et pourvus par le roy.

On estime le revenu de Grandmont 30,000 l. Il paye pour l'abbaye et pour les membres qui y sont réunis, de décimes anciennes 402 l., 5 s., nouvelles 217 l., 10 s., subvention 854 l.

Prieuré du Chatenet

Ce prieuré de moniales de l'ordre de Grandmont est dans l'archiprêtré de Saint-Paul, paroisse de Festiac, à une lieue et demie de Limoges, dont on ne sçait ny l'origine ny la fondation; la prieure est perpétuelle et de nomination royale, quand il ne vaque pas un des quatre premiers après l'élection de l'abbé général de Grandmont, qui en est le supérieur temporel et spirituel et qui y nomme deux de ses religieux pour diriger la prieure et les religieuses.

La maison passe pour être bien bastie et assez accommodée, Madame de la Lime, sœur du président de la Lime, de Bordeaux, la gouverne noblement; ses décimes anciennes sont de 24 l. 7 s. 8 d., les nouvelles 11 l. 8 s. et la subvention 44 l.

Prieuré de la Droüille-Blanche

C'est aussy un prieuré de moniales de l'ordre de Grandmont, situé dans les montagnes de Grandmont, paroisse de Bonat, archiprêtré de Rancon, à trois lieues de Limoges. L'église est fort ancienne, et la maison et les murs de la closture seroient entièrement ruinés si Madame de la Marche, sœur de M. l'abbé de Grandmont, a qui il a donné ce prieuré comme un de ses quatre premiers échus, ne travailloit pas à les réparer et à mettre la régularité dans cette maison par les conseils et les secours de son frère, car cette maison n'est pas riche et avoit esté presque abandonnée faute de revenu; elle payoit des décimes ordinaires 13 l., de nouvelles 8 l. 5 s., subvention 17 l. 12 s.

Prieuré de la Droüille Noire

A deux cents pas de la Droüille Blanche est la Droüille Noire, qui est un autre prieuré de l'ordre de Saint-Benoist, dépendant de l'abbaye de Bonnesaigne (1), qui étoit autrefois conventuel, mais où il n'y a plus aucune marque de conventualité qu'une chapelle aban-

(1) La Drouille-Noire avait été jadis de l'obédience de Grandmont.

donnée. Il y a un prieuré pourvu par la défunte abbesse de Bonne-saigne, qui ne demeure ny à son prieuré ny à son abbaye. Elle paye décimes ordinaires, 6 l. 8 s. 9 d. ; nouvelles, 13 l. 3 s. ; subvention 26 l. 4 s. On dit qu'il vaut bien 400 l.

Prieuré de la Ronze

Est des moniales de l'ordre de Saint-Benoist, dependant des Allois : il n'y a plus qu'une chappelle, aux pieds des affreuses montaignes de Saint-Goussaud, dans la paroisse d'Arènes, a une lieue et demie de Benevent ; il n'y a pas grand revenu, mais c'est pourtant presque ce qui nourrit les dames des Allois. J'ai vu un testament d'un M. de Saint-Germain-Beaupré qui donnoit cent solz aux nonnes de la Ronze pour prier Dieu pour luy.

ABBAYES DE L'ORDRE DE SAINT-BERNARD

Saint-Martin de Limoges, aux Feuillans

Je commence l'estat des abbayes de l'ordre des Cisteaux, par celle de Saint-Martin de Limoges, qui n'en est pas et n'en a jamais été ; car, dans son institution, elle estoit de l'ordre de Saint-Bernard, de la congrégation des Feuillans depuis l'an 1622, que Louis Marchandon, chanoine de Limoges et dernier abbé commendataire, consentit à faire unir cette abbaye à la congrégation des Feuillans ; et depuis elle a été regie par des abbez triennaux, eleus et deputez par le chapitre général de l'ordre, qui s'assemble tous les trois ans à Orléans, en l'abbaye de Saint-Mesmin. Cette abbaye est ancienne et probablement fut bastie par saint Eloy dans la maison paternelle et au lieu de la demeure et de la sépulture de ses parents, dont on garde les cendres dans ce monastère, et quoyqu'on dise que ce fut à Chatelat que saint Eloy fit bastir un monastère *in solo patrio*, je crois que c'est ce monastère qu'il y fit bastir, car il n'y a nul vestige ny nulle memoire qu'il y ait jamais eu de monastère à Chatelat, et celui-ci subsiste encore avec la mémoire des cendres des parents de saint Eloy ; mais s'étant trouvé ruiné et abandonné par la malice du temps, il fut rebasty et retably par Hilduin, évêque de Limoges, fils et frère des vicomtes de Limoges, vers l'an 988, à cause que ce quartier se trouva alors habité par les orfèvres venus de Venise, qui en faisoient leur église ; cet évêque s'y fit inhumer l'an 1012, mais on n'y voit plus aucun vestige de sa sépulture, ny même d'église qui a été détruite plusieurs fois dans les guerres et destructions de Limoges, et il n'y a plus qu'une chapelle qui sert d'église,

en attendant que le temps devienne meilleur pour y en bastir une rotonde sur le dessin général qu'on en a pris, en prenant celui du cloistre et de la maison, qui est ce qu'il y a de plus beau et de mieux fait à Limoges, et qui fut commencée vers l'an 1638.

On connoit encore les noms de vingt-huit abbez, depuis Raoul qui mourut en 988 jusqu'à 1623, que les Feuillans y sont entrez; il y a des prieurés et des prevotéz unies à cette abbaye en ce diocèse et en plusieurs autres, et spécialement à la Rochelle, où il y a une rue dans la ville qui s'appelle la rue Saint-Martin et qui dépend d'icy.

Les décimes anciennes, pour l'abbaye et pour ses annexes de Beaune, de Saint-Laurens et autres, sont de 112 l. 11 s. 6 d.; les nouvelles 21 l. et la subvention 258 l. 5 s.; mais elle a été beaucoup diminuée à la considération de la modicité du revenu. Le couvent : nouvelles 2 l. 13 s.; la prevoté avec son annexe des Eglises, du Doignon, paye d'ordinaires 9 l. 12 s. 6 d.; nouvelles 26 l. 11 s. 6 d.; subvention 17 l. 12 s. Toute la subvention a été réduite à 130 l.. l'année 1703.

L'Abbaye d'Aubepierre (1)

Cette abbaye, située sur les confins de la Marche et du Berry, a une lieue de la ville d'Eygurande, dans la paroisse de Méasnes, archipretré d'Anzeme, est de l'ordre des Cisteaux, filiation de Clairvaux, fut fondée 3 *idus junii* 1149, sous le regne de Louis VII, dit le Jeune, on ne voit pas par qui. L'église et le cloistre paroissent en assez bon état, mais elle n'est pas trop riche; il n'y a que trois religieux, et l'abbé Le Vasseur se plaint fort de n'en toucher presque rien dans le temps de la subvention; il y a pourtant d'assez bons membres, mais les portions congrues l'ont ruinée.

Elle paye de décimes anciennes 190 l. 19 s.; de nouvelles 73 l., et de subvention 300 l. Le couvent ne paye que de nouvelles, 22 l. 3 s., et de subvention 114 l. 3 s.

L'Abbaye de Bonnegue (2)

L'abbaye de Notre-Dame de Bonnegue, située dans l'archipretré de Saint-Exuperi, paroisse d'Aix sur la Dordogne, est de l'ordre des Cisteaux, filiation d'Obazine, et une des cinq que Saint-Estienne fit bastir et soumit sous sa filiation. Il y mourut le 8 mars 1159; il

(1) Voir l'*Abbaye d'Aubepierre*, par M. Roy de Pierrefitte, 1860.

(2) Voir l'*abbaye de Bonnaigue*, par M. Laveyx, dans le *Bulletin de la Société de Brioe*, tome XVI, p. 535.

l'a bastie dès l'an 1143, mais ce ne fut qu'avec du bois et des branches d'arbres et quelques mottes de terre, comme il avoit accoutumé de bastir. Mais depuis, les seigneurs du pays, et même, dit-on, les roys d'Angleterre y donnèrent des terres et des revenus, et M. du Chateau-Verd m'a fait voir une chartre en original de la fondation de ses predecesseurs, datée de 1157, par laquelle Guillaume et Pierre d'Uxel frères donnèrent à Dieu et à Saint-Estienne d'Obazine le lieu de Bonnaigue pour bastir et six ou sept fiefs de terre pour nourrir les frères.

L'abbé de Bonnaigue d'aujourd'hui est régulier et bénit.

L'abbaye vaut et paye décimes anriennes 303 l. 4 s. 6 d. ; nouvelles 114 l. 10 s. ; subvention 660 l. ; le couvent nouvelles 17 l. 8 s. ; subvention 64 l. 4 d.

L'Abbaye de Beuf ou Bueil (1)

Bullium est une abbaye de l'ordre des Cisteaux, filiation de Dalon, qui fut commencée a bastir l'an 1123, 10 *calendas mai*, en l'honneur de Notre-Dame, par Ramnul, abbé du Dorat, qui donna le fond pour bastir à Girard de Sales, fondateur de Dalon, qui y mit Roger premier abbé, qui se plaignit que Saint-Bernard vouloit unir Bueil à Clairvaux et l'unit effectivement à l'abbé Estienne d'Obazine et à Cisteaux l'an 1123 ; elle est si peu riche qu'il n'y a qu'un prieur et un moine, qui avec l'abbé n'en tirent pas 1,500 l. pour payer les charges et pour vivre. Il faut que son revenu ayt esté plus fort qu'il n'est aujourd'huy, car quand on voit un homme qui est de trop grande dépense, on luy dit : « Tu mangerois tout le revenu de l'abbaye de Beuf. »

L'abbé qui vient de posséder cette abbaye en 1702 s'appelle M. Poisson, aumônier de M^{me} la duchesse de Bourgogne, qui a fait voir que cette abbaye ne vaut 300 l. quittes, pourquoy sa subvention a été diminuée. L'abbé paye de décimes ordinaires 92 l. 5 s. 6 d. ; nouvelles 72 l. ; subvention 229 l. ; le couvent paye décimes annuelles 16 l. 17 s. ; subvention 132 l.

L'Abbaye de Bonlieu (2)

Bonlieu en Limousin, abbaye de l'ordre des Cisteaux, filiation de Dalon, dans la Haute-Marche, sur la Tarde, dans la paroisse de Peyrat, au terroir de Mazerolles, fut fondée l'an 1121, sous Eustorge,

(1) Voir une notice sur l'abbaye de Beuil, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Limoges*, tome XLII, page 132.

(2) Voir *Abbaye de Bonlieu*, par M. Roy de Pierrefitte, 1860.

evêque de Limoges, par Amelius de Comborn ou de Chambon en Combraille, qui en donna le fond à Roger, abbé de Dalon, entre les mains d'Enstorge, après le décès duquel, Giraud, son successeur, bénit le cimetière, consacra l'église et l'autel, y tint une espèce de synode et mist en possession l'abbé et le couvent du lieu de Mazerolles, dont il changea le nom en celui de Bonlieu. Voici la version d'une petite charte qui prouve cela : « Que tous sachent que moy, Amelius de Comborn (il faut dire de Chambon), père d'Alard et d'Aubert, donne à Dieu et Notre-Dame, à Gérard, serviteur de Dieu et à ses successeurs, pour le salut de mon âme et de tous mes parents, en aumône, le tenement de Mazerolles avec toutes ses appartenances ; et le tenement de Risevieux, entre les mains d'Enstorge, évêque de Limoges, en présence, etc. »

Bonlieu compte parmi ses bienfaiteurs Albert et son fils Boson et Hugues le Brun, comtes de la Marche ; Guillaume, comte d'Auvergne ; Guillaume de Bourbon, comte de Montluçon ; les vicomtes de Limoges, de Brosse et de Comborn, les anciens vicomtes d'Aubusson, comme aussi les seigneurs de la Roche-Aymon, de Saint-Julien, de Gouzon, de Saint-Prix, de Saint-Domet, de Saint-Avit, dont on voit les sepulchres dans l'église de Bonlieu, qui fut encore consacrée par Guy, évêque de Limoges, le 29 septembre 1232 ; Pierre de Saint-Julien, de la famille de Chambon, y fut installé premier abbé par Roger, abbé de Dalon, après lequel on compte et on connoît trente abbés jusqu'à Nicolas de la Saigne de Saint-Georges, qui y entra en 1646 (2) et vient d'en sortir à la fin d'avril 1707.

Quoiqu'il y ayt eu tant de donateurs et de bienfaiteurs à ce Bonlieu, il n'est pourtant pas trop riche. Le 1^{er} juillet 1703, une tempeste en jetta le chocher à terre, qui, par sa chute, écrasa le cloître et le tout fut réparé la même année par le prieur qui s'appelle Salmon, qui travaille beaucoup à rebastir cette abbaye qui sans luy seroit ruinée ; il y a quatre religieux avec luy. Les décimes ordinaires de l'abbé sont de 243 l. 3 s. 6 d. ; nouv., 27 l. ; subvention, 176 l. Le couvent paye : nouvelles, 17 l. ; subvention, 274 l. 8 s. 8 d.

L'abbaye de la Colombe

L'abbaye de N.-Dame de la Colombe, ordre des Cisteaux et filiation du Prétilly en Brie, située sur les confins des diocèses de Bourges et de Limoges, en sorte qu'elle a été du premier, mais il

(2) Nicolas de la Saigne de Saint-Georges, résigna le 5 novembre 1652 en faveur de son frère Antoine de la Saigne de Saint-Georges ; c'est ce dernier qui resta jusqu'en 1707.

est trouvé que l'église est sur Limoges et le cloître sur Bourges, ainsi est elle de ce diocèse, dans le vicomté de la Brosse, fondée par ses vicomtes, l'an 1137 ou 1146, le 25 juin ; mais les seigneurs de la Trémouille en sont les principaux bienfaiteurs et y ont leurs tombeaux dans une chapelle de leur nom, où il y a plusieurs seigneurs et dames de cette illustre maison inhument. On ne sait pas le nom des deux premiers abbez ; mais on en trouve 45, dont les quatre ou cinq derniers ont été réguliers et nommez par le roy, et le dernier est Pierre de la Sale, qui tache de se mettre dans la plus étroite observance de la Trape, mais il n'y a pu encore réduire ses religieux ; elle peut valoir 3,000 l. Les décimes ordinaires pour l'abbaye et le couvent sont de 128 l. 4 s. 9 d. ; décimes nouvelles, 50 l. 10 s. ; subvention, 220 l. Il y a l'abbé et 18 religieux, dans la paroisse de Tilly ou Tilis.

Abbaye de Dalon (1)

Dalona, fille de Pontigny, qui a sous elle cinq filles, est située dans l'archipreste de Lubersat, paroisse de Teilloux, fut fondée 8 des calend. maii, anno 1120 ou 1144. Géraud de Sales, natif de Périgord, frère de Grimaud, évêque de Poitiers, vint l'an 1114, dans la forest d'Alon, qui lui fut donnée, exempte de toutes charges, par Gérard et Gouffier de Lastours, frères, et confirmée par Eustorge, évêque de Limoges. Il y bastit un monastère, d'abord avec des gazons et des branches d'arbres, et en basty ensuite quelques autres qui en dépendent ; depuis, plusieurs seigneurs du pays y donnèrent beaucoup de biens ; les religieux ont pourtant toujours reconnu les seigneurs de Lastours qui ont passé en Pompadour pour fondateurs, et il se trouve que Amelius, 3^e abbé, assista aux obsèques d'Almode, femme d'Olivier Lastours. Géraud de Salis, premier abbé et patriarche de son ordre, ne leur donna pour règle que son exemple et ses pratiques, mais étant mort en 1120, sous Roger II, abbé, ils prirent la règle de Saint-Benoist et s'unirent à la congrégation des Cisteaux, et il est fait mention de cette abbaye dans l'épître 125 du pape Innocent III et dans celle de Jourdain, abbé de Chaize-Dieu, qui dit, écrivant à l'abbé de Dalon : « Bénit soit Dieu qui vous a mis en la Sainte Eglise comme un flambeau de la religion et de l'ordre monastique et étend en tous lieux l'odeur de votre conversation qui réjouit les fidèles ». — On trouve les noms de 15 ou 16 des premiers abbez, mais on n'en connoist de ces derniers, que M. de la Fayette, évêque de Limoges, qui en a joui

(1) Voir *Abbaye de Dalon*, par M. Roy de Pierrefitte.

longtemps et on dit qu'elle lui valoit 6,000 l. de rente. Ses décimes ordinaires sont 313 l. 6 d. ; nouvelles, 124 l. ; subvention, 704 l. ; le couvent, 72 l. ; subvention, 171 l. 12 s.

Abbaye d'Obasine (1)

Obasine, près Brive et de l'archiprestré de Brive, est une abbaye célèbre de l'ordre de Saint-Benoist, congrégation et filiation des Cisteaux, à qui elle fut unie, 6 *calend. octobris* 1142. Estienne, surnommé d'Obazine, en fut le premier abbé, qui mourut le 10 mars, après l'avoir basti et fondée, aydé des seigneurs de Malemort, de Comborn, de Gourdon et autres, et protégé par Gilbert de Malemort, évêque de Limoges. Il fit unir cinq autres monastères à sa filiation et puis les alla tous unir et assujétir à Cisteaux, au chapitre général, où le pape Eugène III présidoit en personne. On connoit les noms de 3½ abbez, dont deux sont anciens et beaux, sçavoir : Georges de Cardaillac, qui vivoit du temps de saint Dominique, et Pierre de Comborn, qui vivoit en 1462. L'abbé Blaouin y est aujourd'huy et a six ou sept religieux non reformez.

L'abbaye est la meilleure du bas Limousin et vaut plus de 8,000 l., sur quoy elle paye : décimes anciennes, 628 l. 4 s. 6 d. ; nouvelles, 226 l. ; de subvention, 880 l. Le couvent a de subvention 440 l.

L'abbaye du Palais (2)

Palais N.-Dame, ordre des Cisteaux de Dalon, dans l'archiprestré de Benesvent, paroisse de Bosmoreau près de Bourganenf, est une de celles qui furent basties par Géraud de Salis, fondateur de Dalon, ou par son successeur, Roger, l'an 1120, et fut unie à Cisteaux ainsy que les autres filles de Dalon, l'an 1162. C'est tout ce qu'on en trouve : on ne trouve pas mesme le nom et le nombre de ses abbez ; on n'y connoist que Jean de Coulonges, qui abdica et se fit moine à Saint-Martial ; celui d'aujourd'huy est l'abbé de Saint-Pardoux de Nadaillat.

Il paye : décimes ordinaires, 132 l. 9 s. ; nouvelles, 210 l. 15 s. ; de subvention, 586 l. 13 s. 4 d. Le couvent : décimes nouvelles, 23 l. 10 s. ; subvention, 112 l. 18 s. 8 d.

(1) Consulter *Abbaye d'Obasine*, par M. Roy de Pierrefitte. — *Notice sur le Cartulaire d'Obasine* par M. L. Guibert, dans le *Bulletin de la Société de Tulle*, tome XI, page 435. — *Vie de saint Etienne d'Obazine*, par un moine son disciple, publiée à Tulle en 1881.

(2) Consulter *Le Palais de Notre-Dame*, par M. Roy de Pierrefitte, 1862.

L'abbaye du Pré-Benoit (1)

Notre-Dame du Pré-Benoit, ordre des Cisteaux, fille de Dalon, située sur la Creuze, entre les confins du Berry et de la Marche, dans la paroisse de Betestes, archiprestre d'Anzème. Elle fut fondée par les seigneurs de Malval et les vicomtes de Broce, desquels il y en a d'inhumés. Elle possède du bien en Berry qui lui a été donné par les seigneurs de Château-Meillan, de la maison des princes de Déols. Les seigneurs de Sainte-Sevère y ont aussi aumonné. On trouve encore les noms de trente trois abbez, dont la plupart ont été des maisons de Saint-Julien et de Saint-Avit, seigneurs du pays, et ces derniers l'ont tenue prez de deux siècles sous le nom de gardiens. Mathieu de Verthamont, doyen de Limoges, en fut abbé depuis 1624 jusqu'à 1639 et y fist du bien. Les décimes anciennes sont de 100 l. 19 s. 3 d.; nouv., 77 l.; subv....., le couvent.....; nouvelles, 18 l. 1 s.; subv.....

L'abbaye ou prieuré de Coyroux (2)

Ce monastère des Cisteaux, de moniales, est dans *Gallia christiana* parmy les abbayes : il n'a pourtant été qu'un prieuré, basti par saint Etienne, tôt aprez qu'il eut basti Obasine, d'ou il a toujours dépendu et en dépend encore comme une fille de sa mère. Ce même saint Estienne l'unit avec Obazine et cinq autres, qu'il soumit à Cisteaux par l'autorité du pape Eugène III. Ce couvent fut commencé à bastir en 1139, et achevé en 1142. Il y avoit au commencement 150 religieuses, qui vivoient en perpétuelle cloisture et très étroite observance; elles n'avoient aucunes rentes, cens, ny métairies, mais les religieux d'Obazine leurs fournissoient les choses nécessaires jusqu'à l'année 1600, que l'abbé et les moines leurs donnèrent certains biens fixes et leur unirent le prieuré d'Albignat pour leur subsistance; par le laps du temps elles étoient devenues dans un grand relachement et dans un grand décri; mais aujourd'huy, il y a 25 ou 30 religieuses assez réformées et bien renommées.

Je ne trouve point Coyroux aux décimes, peut estre par les raisons que j'ay dites, et seulement à la capitation, 79 l. 4 s., mais le prieuré d'Albignat uny à Coyroux paye décimes anciennes, 18 l. 10 s.; nouvelles, 53 l. 6 s. 3 d.; subvention, 102 l. 13 s. 4 d. Il y a une dame d'Aubusson, abbesse ou prieure.

(1) Voir *Abbaye de Pré-Benoit*, par M. Roy de Pierrefitte, 1859.

(2) Voir *Prieuré de Coyroux*, par M. Roy de Pierrefitte.

ABBAYES ET PRIEURÉS DE SAINT-AUGUSTIN

L'abbaye de Bénévent (2)

Saint-Barthélémy de Bénévent est en état si incertain qu'on en (*sic*) peut faire un bon état ; c'estoit la plus belle et la plus riche abbaye de tout le diocèse, qui se trouve réduite à très peu de chose et va estre réduite à rien du tout. Cette abbaye avait été fondée l'an 1028 par Humbert, chanoine de Limoges, dans un lieu appelé Secon-delas, que le chapitre de Saint-Etienne luy fit bastir une belle et grande église que l'on y voit en l'honneur de saint Barthélémy, dont il avoit reçu des reliques de Bénévent en Italie, où étoit alors le corps de ce saint, et les mist dans cette église, à laquelle il donna le nom de Bénévent. Cette fondation d'un chapitre collégial fut faite par le chapitre cathédral, du consentement de Guy, évêque, à charge que cette église seroit toujours sous leur puissance, comme un membre de leur chapitre, en sorte que quand les frères de Bénévent auroient élu un prieur, chantre ou sacristain, ils les ameneroient au chapitre de Saint-Etienne, à Limoges, pour conférer la dignité *in omnium presentia fratrum*, et un chanoine de mesme : *in capitulum adducatur et canonicus approbetur*. Le prieur, qui ne fut abbé qu'en 1459, est le premier chanoine de Saint-Etienne, dont les chanoines députez ont droit de visite à Bénévent, et on les y a toujours reçus et défrayez jusqu'à la fin du siècle dernier passé, quoy qu'ils fussent chanoines réguliers.

Tout cela est aujourd'huy changé, parce que Mgr Jean de la Croix-Chevrières du Saint-Valier, évêque de Québec en la Nouvelle-France, a obtenu du roy et mesme du pape la suppression de cette abbaye pour en porter le revenu et le service à Québec pour sa mense épiscopale, ce qu'il a déjà fait en supprimant la règle, la conventualité, le service et en faisant exiler le reste des chanoines réguliers et en n'y mettant plus de prestres pour faire l'office : ce qui fait bien murmurer contre luy, qui d'ailleurs est un saint homme, et comme il est le premier ou second évêque des Indes, il imite en sa vie et en ses mœurs les évêques des premiers siècles. Il est depuis trois ans prisonnier en Angleterre, ayant été pris sur mer en allant à son évêché de Québec.

Le revenu de cette abbaye a monté à 15,000 ou 16,000 l. de rente dont l'abbé ne touche à ce qu'il dit que 8,000 l. Il paye de décimes ordinaires, 583 l. 12 s. ; nouvelles, 94 l. 10. ; subvention,

(2) Consulter *Abbayes de Bénévent*, par M. Roy de Pierrefitte, 1838.

677 l. 12 s. 18 d. Le couvent, quoy qu'il n'y en ayt plus, est taxé : décimes anc., 38 l. 5 s. ; nouvelles, 33 l. 5 s. ; subvention, 112 l. 18 s. 8 d. L'aumonerie : décimes nouvelles, 9 l. 10 s. ; subvention, 44 l. Il y a des vicaires de Saint-Germain qui subsisteront toujours ; payent : décimes nouvelles, 8 l. ; subvention, 26 l. 12 s. La vicairie de Saint-Martial dépend de l'abbé : elle est unie à l'office de la chandelle, paye de subv., 26 l. 8 s. La vicairie de Sainte-Marguerite dépend des M^{rs} Maclot. La vicairie de Sainte-Berte doit quatre messes la semaine, dépend des hoirs Marchandon et paye : décimes nouv., 76 l. ; subvention, 13 l. 6 s. 8 d.

L'abbaye de l'Esterp

Stirpum, Saint-Pierre de l'Esterp, est une abbaye de chanoines réguliers de Saint-Augustin, de la Congrégation de France, reforme de Sainte-Geneviève, située en Limousin sur les confins de la Marche et de Poitou, dans l'archiprestré de Saint-Junien, où il s'est fait une petite ville, fondée avant l'an 1050, et son église fut consacrée l'an 1090 ; mais ce fut la seconde rebastie par Audebert II, comte de la Marche, et Jourdain, prince de Chabanez, qui brûlèrent la première et tout le couvent, et tuèrent les moines et les habitants. Mais s'étant repents et étant allez à Rome pour en avoir l'absolution, ils réparèrent tout vers 1040. Cette abbaye fut encore brûlée par les troupes Huguenotes que l'amiral menoit au siège de Poitiers en 1567 ; mais l'église, qui est belle et grande, résista au feu.

Saint Gautier (1) en fut un des premiers abbez vers 1057 et mourut en 1070, en odeur de sainteté et fut canonisé par Guy de Laron, évêque, en 1073. On a basti un prieuré en son nom et en son honneur, dans le Berry, sur la Creuse, deux lieues au dessous d'Argenton, qui vaut mieux que l'Esterp d'où il dépend, pour sa belle situation et presque autant pour son revenu, et il s'y est fait une petite ville aussy grande que celle de l'Esterp, d'où il dépend comme prieuré. On ne trouve, depuis saint Gautier, que les noms de douze ou quinze abbez, tous bien qualifiez ; il y a une borne quantité de prieurez-cures qui en dépendent, où l'on place fort les religieux qui sont fort accomodez et dont les successions accommodent bien cette abbaye. L'abbé de Vizé, qui en est pourvu par le roy, ne l'est pas par le pape : c'est pourquoy, quand un benefice vaque, il est dévolu à l'évêque qui n'y pourvoit que des chanoines réguliers de la congrégation quand ils le requièrent.

(1) Voir *La Vie de saint Gautier, abbé de Lesterps*, par M. Rougerie, curé de Magnac-Laval (actuellement évêque de Pamiers). Limoges, 1877.

L'abbé paye : décimes ordinaires, 208 l. 1 s. 6 d. ; nouvelles, 157 l. 10 d. ; subvention, 594 l. ; le couvent : nouvelles, 33 l. 15 s. ; subvention, 24 l. 13 s. 4 d. ; chambrerie : anciennes 20 l. 12 s. 8 d. ; nouvelles, 7 l. 15 s. ; subvention, 38 l. 13 s. 4 d.

Prieuré de Saint-Gérard de Limoges

Ce prieuré conventuel régulier et hospitalier de Saint-Augustin, fondé en l'honneur de Saint-Gérard, comte d'Aurillac, qui étoit pendant sa vie grand dévot à Saint-Martial, fut réédifié et augmenté par Gérald de Cher, évêque de Limoges, qui mourut en 1177, pour un prieur et six religieux qui devoient faire l'office et servir les pauvres pour l'administration des sacrements, auxquels il assigna à chacun douze setiers de blé segle, neuf charges de vin, 36 l. d'argent et entre tous 50 l. pour 5 repas, et donna à l'hospital 100 setiers segle et 20 charges de vin.

Ce prieuré a été plusieurs fois détruit par les guerres, s'étant trouvé entre la ville et la cité sans défense, jusqu'à ce que le B. Alain de Solminnac et les religieux de la Chancellade, en 1636, entreprirent de le rebastir et de le reformer dans la ferveur de leur réforme et édifier l'église, dont on voit les murailles fort avancées ; mais enfin ils l'abandonnèrent à la congrégation de Sainte-Genève, qui y entretient trois ou quatre religieux qui ont assez de peine à vivre. L'abbé de Verthamont, grand vicaire de son cousin-germain l'évêque de Pamiers, en est prieur commendataire pourvu par le roy. Il paye : décimes ordinaires, 41 l. 15 s. 9 d. ; nouvelles, 65 l. 12 s. ; subvention, 220 l. réduit à 70 l. parce qu'il a fait voir qu'il n'avoit pas de quoy payer les charges. Le couvent : anciennes, 8 l. 9 s. ; nouvelles, 7 s. ; subvention pour luy et pour la cure, 44 l. 13 s.

Prieuré ou prévôté d'Evahon

La prévôté de Saint-Pierre-d'Evahon ou d'Evaux vaut bien une abbaye : aussy en porte-t-elle bien le nom et est possédée par des abbez de grand mérite. Telz qu'est aujourd'hui l'abbé de Méliand, évêque d'Aleth. On ne scait point sa fondation ny le nombre de ses abbez ou prévôts, non plus que celle des autres prieurés ou prevotiez, dont on n'a pas eu soin de conserver les mémoires (1). Il est parlé d'Evaux comme d'une ancienne solitude dès les premiers siècles de l'église, et ce fut là où se retira Evolius, qui est le troisième évêque de Limoges.

(1) Voir *Liste des prévôts du monastère d'Evaux*, par M. Pierre de Cessac, dans les *Mémoires de la Société des Sciences de la Creuse*, tome VI, page 101.

On sait seulement que saint Marian, hermite, qui s'est sanctifié prez de là, y repose, et que, l'an 1300, Renaud de la Porte, qui fut cardinal, évêque de Limoges, et depuis, archevêque de Bourges, leva son corps de la muraille où il étoit, et le mist dans une châsse d'argent, sur un autel dédié sous son nom où il est encore. On en fait mémoire et office dans le brevière de Bourges, où il est qualifié de saint de Berry, le lieu de sa retraite étant sur le diocèse de Bourges, quoique proche d'Evaux qui est sur celui de Limoges.

L'église est grande et belle, très bien ornée de belle menuiserie. Le couvent est tout neuf et tout basti de la main du prieur qui y est, avec douze religieux de la réforme et de la congrégation de Sainte-Geneviève; il y a beaucoup de prieurez-cures à Bourges, à Clermont, à Limoges, qui en dépendent. Les décimes ordinaires de la prévôté sont 297 l. 6 s. 9 d. ; nouvelles, 89 l. 10 s. ; subvention 487 l. 12 s. Le couvent paye décimes nouvelles, 13 l. 5 s. ; subvention 192 l. Le chambrier paye décimes, 23 l. 9 s. 6 d. La sacristie : d'ordinaires, 19 l. 3 s. 6 d. ; nouvelles, 3 l. 5 s. ; subvention, 20 l. 10 s. 6 d.

Prieuré de Lartige, uny aux Jésuites (1)

Ce prieuré a été célèbre pour avoir été un chef d'ordre ou de réforme, de l'ordre canonial de Saint-Augustin, qui avoit sous luy trente-six maisons en l'an 1303, et avoit déjà eu treize ou quatorze prieurs, depuis que saint Marc et saint Sébastien, son neveu, nobles vénitiens, estant venus par dévotion au corps de saint Léonard, se retirèrent a une demi lieue de la ville de Saint-Léonard, en un lieu qui s'appelle encore L'Artige-Vieille, où ils bastirent un petit oratoire, dans lequel ils vivoient du quart d'un pain de segle que les chanoines de Saint-Léonard leur envoioient tous les jours, et y vivoient en grande austérité, veilles et prières.

Sébastien succéda à son oncle Marc et beaucoup de frères vinrent avec eux et y restèrent sous cinq prieurs, jusqu'au temps de Geraud de Cher, évêque de Limoges, qui leur aida à se transporter au lieu le plus affreux du monde où est aujourd'huy L'Artige, où ils transférèrent avec eux les corps de leurs fondateurs Marc et Sébastien, non sans miracles. Hélie d'Elort, prieur, y basti le réfectoir et le dortoir et y est inhumé dans l'église de Saint-Laurent, aux pieds du

(1) Consulter *Le Prieuré de l'Artige*, par M. Roy de Pierrefitte. 1858. — *Recherches étymologiques sur l'Artige*, par M. E. Ruben, dans le *Bulletin de la Société archéologique*, tome IX, page 1. — *Le Cartulaire de l'Artige*, publié par M. G. de Senneville, paraîtra dans un des prochains *Bulletins de la Société archéologique*.

tombeau de Bernard de Savenne, évêque de Limoges, qui y est inhumé.

Ce prieuré étant déchu de sa sainteté et de son état, s'est trouvé sans régularité depuis que les calvinistes, conduits par le sieur Beaupré, s'emparèrent de ce prieuré, l'an 1587, et firent housses à leurs chevaux des ornements de l'église. On vient de le donner aux jésuites et de l'unir à leur collège de Limoges, sans pourtant l'avoir sécularisé *nec in capite, nec in membris*, et en vertu d'iceluy, ils ont de belles collations en plusieurs diocèses. Ce prieuré paye : décimes ordinaires, 242 l. 5 s. 6 d. ; nouvelles, 76 l. ; subvention, 233 l. 4 s. Le couvent, où il y a encore des religieux : nouvelles, 1 l. 10 s. ; subvention, 44 l.

Prieuré d'Aureil, uny aux Jésuites (1)

Prieuré ci-devant conventuel de chanoines réguliers de Saint-Augustin, maintenant uny au collège de Limoges et sécularisé, *in capite, non in membris*, étoit un beau, riche et noble bénéfice. Il fut basti, fondé et peuplé vers l'an 1030, par un normand qui fut saint Gauchier, et un limousin, nommé Humbert, qui furent les deux premiers prieurs, sous lesquels saint Estienne de Muret étudia quelques temps la régularité. Ils se retirèrent d'abord au lieu de Chavaignat, mais, par l'indice d'une colombe qui apportoit tous les jours quelque paille de là au lieu d'Aureil, ils vinrent s'y établir sous la permission du chapitre de Saint-Estienne de Limoges, dont le prieur d'Aureil est chanoine d'honneur.

Les chefs de saint Gaucher et saint Faucher reposent dans l'église Saint-Jean-l'Evangeliste d'Aureil, enchassez en argent, et s'y montrent l'année de l'ostention, auquel temps il y va bien du peuple par dévotion. Il y a des très beaux prieurez simples et cures dans le Berry, la Marche et le Limousin, et ailleurs, auxquels les jésuites pourvoient toujours un régulier ou au moins *in defectum regularium*, quoiqu'il n'y ait plus de réguliers dans la maison.

Les décimes ordinaires et anciennes d'Aureil sont de 119 l. 15 s. ; nouvelles, 63 l. 5 s. ; subvention, 220 l. Le couvent, 9 l. 10 s. 7 d. ; nouvelles, 5 s. 13 d. ; subvention, 17 l. 12 s. Chambreterie, 6 l. 1 s. 3 d. ; nouvelles, 4 l. 12 s. ; subvention, 17 l. 13 s. Aumonerie, 3 l. 12 s. 6 d. ; nouvelles, 2 l. 18 s. ; subvention, 8 l. 15 s. ; quoique le couvent et les offices soient sécularisés et supprimés, ils ne laissent pas de payer.

(1) Voir *Aureil et le Bost-les-Monges*, par M. Roy de Pierrefitte, 1857. — *Quelques notes extraites du cartulaire d'Aureil*, par M. L. Guibert, dans le *Bulletin de la Société de Tulle*, tome V, page 203. — M. G. de Senneville publiera *Le Cartulaire d'Aureil*, dans un des prochains *Bulletins de la Société archéologique*.

Prieuré des Sales

On ne sait rien de la fondation du prieuré des Sales, situé dans le Poitou, diocèse de Limoges, archiprêtre de Nontron : il n'y a plus de conventualité, n'y ayant qu'un prieur et quelques religieux dans les bénéfices qui en dépendent, parmi lesquels il y en a d'assez bons dans plusieurs diocèses. Le roy nomme le prieur conventuel, qui laisse tomber les bâtiments et perdre la régularité qui estoit de chanoines réguliers de Saint-Augustin. Le prieur moderne est le sieur Gras, curé de Chatou, qui paye : décimes anciennes, 177 l. 16 s. ; nouvelles, 70 l. 10 s. ; subvention, 294 l. 16 s. Le couvent et (?) prieur claustral paye : nouvelles, 5 l. 5 s. ; subvention, 52 l. 16 s.

Prieuré du Chalar

Ce prieuré est très ancien, car il fut ruiné par les Normans, qui massacrèrent le vénérable Paul, abbé, et ses moines, et après eux, les Danois le pillèrent encore en 848. Il fut rebasty par Geoffroy de Vilo, aidé des seigneurs de Lastour, de Combourn, de Saint-Viance et autres voisins, vers l'an 1072 (1). Il n'y a plus aucune marque de régularité ; il a esté possédé par le cardinal des Cars, dit cardinal de Givry, d'où il est venu à M. l'abbé du Masnadaut, son parent, qui en tire ce qu'il peut et a toujours l'annexe de Ladignat. Pourquoy il paye : décimes anciennes, 176 l. 6 d. ; nouv., 62 l. 5 s. ; subv., 230 l. 13 s. 4 d. La sacristie, où il n'y a plus de sacristain, doit : 5 l. 5 s. 6 d. ; nouv., 3 l. 13 s. ; subvention, 13 s. 12 d. Le prieur est de nomination royale et le prieuré consistorial.

Les Chartreux de Glandiers (2)

L'établissement de ces religieux à Glandiers fut commencé à la fête de Saint-Martin, en l'an 1219, par Archambaut, vicomte de Combourn, qui leur donna la place pour bastir dans un affreux vallon près de son château, dont on voit encore les ruines dans les

(1) Consulter *Vie de saint Geoffroy*, fondateur du Chalard, publiée par M. A. Bosvieux dans les *Mémoires de la Société des sciences de la Creuse*, tome III, page 75.

(2) *Notice historique sur l'ancienne chartreuse de Glandier*, par M. Joseph Brunet, 1860, dans le *Bulletin de la Société archéologique*, tome X, page 97. La précédente notice a été reproduite par M. Roy de Pierrefitte dans *Les Chartreux dans les diocèses de Limoges et de Tulle*, 1860, et M. Poulbrières en a donné une 2^e édition, revue et annotée en 1879. — *La Chartreuse de Glandier*, par un religieux de la maison (F. Cyprien-Marie Boutrais), 1886.

confins de la paroisse de Troche et d'Orgniat, archiprêtre de Vigeois. La chartre est donnée par le susdit Archambaut, du consentement de ses fils Bernard et Guichard, du temps de Durand, évêque de Limoges, qui donna de son chef six mille sols pour bastir l'église. Bernard De Savena, qui fut évêque après luy, le daufin de Clermont, Bernard abbé de Tulle, Hugues, comte de la Marche, Ebles de Ventadour, le père et le fils, Guy, comte d'Aubusson, les seigneurs de Malemort, de Peyrusse et de Ségur y fondèrent jusqu'à vingt cellules et de quoy nourrir vingt religieux qui gardent encore la règle.

Prieuré de Rochouard

Conventuel, fondé par Roger, comte de Limoges, et sa femme, Euphrasie, après qu'à la persuasion de Charlemaigne, ils eurent basti l'abbaye de Charoux, à laquelle ils en soumirent beaucoup d'autres qu'ils firent bastir et les fondèrent de leurs biens. Celuy-cy fut détruit par les Danois et restauré par les seigneurs de Rochechouard. Il y avoit encore en 1500 un prieur et cinq moines que les calvinistes ont depuis chassé et pillé l'église et le revenu. Et n'est aujourd'huy qu'un bénéfice très simple, dont le prieur ne tire presque rien (*mot illisible*) la subvention. Le curé de Biennat en fait son église paroissiale parce qu'elle est dans la ville.

Prieuré de Nontron

Il est fondé et soumis à Charoux comme celuy cy-dessus. Il est fait mention de celuy-cy dans le testament de Roger ; mais ayant été détruit plusieurs fois, il fut réparé vers l'an 890 par les comtes de Périgord, les vicomtes de Comborn et les seigneurs de Thiviers. Au seizième siècle, il y avoit encore un prieur et quatre moines, que les huguenots chassèrent. Les seigneurs du voisinage s'emparèrent des biens et une partie fut unie aux religieuses de Saint-Antoni d'Engoulême, par la faveur et l'authorité de Louize, duchesse d'Engoulême, mère de François premier, l'an 1527, en sorte qu'il semble qu'il y a deux couvents, un pour les hommes, l'autre pour les femmes.

Les prieurez bastis par Roger et soumis à Saint-Sauveur de Charoux, sont presque tous fondés de Saint-Sauveur et sont tous devenus simples, excepté Saint-Angel cy-dessus.

Saint-Sauveur, de Nontron.

Saint-Sauveur, de Rochechouard.

Saint-Pierre-Sauveur, de Colonges *olim* Léolmon, prez de Turenne.

Saint-Mesme ou Maximin de Grand-Maignat.

Le prieuré de Celle-Frouin.

Prieuré de Blessat (Ordre de Fontevraud) (1)

C'est un prieuré de moniales de l'ordre de Fontevraud, à demi lieue de la ville d'Aubusson, fondé par Arnulphe ou Arnou d'Aubusson, vers l'an 1060, qui donna ce lieu avec une grande étendue de pays alentour, à sa fille, pour y bastir cette maison dont elle fut la première supérieure et la fondatrice, apparemment sous la règle de Saint-Benoist, car l'ordre de Fontevraud auquel elle fut unie ne commença à paroître qu'en 1100. Les comtes de la Marche, les seigneurs de Laron et de Saint-Julien en ont été bienfaiteurs, mais les seigneurs d'Aubusson y sont reconnus fondateurs et plusieurs y ont été inhumés ; mais on n'y voit plus aucun vestige de leurs tombeaux. L'église est petite et vieille et sert aussy de paroisse ; le chœur des dames est une méchante petite tribune sur la nef. La maison est assez bien bastie et assez neuve. Il y a 25 ou 30 religieuses, sous la conduite d'un père de leur ordre, qui est ordinairement prieur, car il y a un prieuré pour un religieux et un pour les religieuses, dont la supérieure est élue par la communauté et confirmée par la dame abbesse chef d'ordre de Fontevraud.

Ces deux prieurez ensemble payent : décimes ordinaires, 135 l. 10 s. 4 d. ; nouvelles, 64 l. 5 s. ; subvention, 400 l.

Il y avoit deux prieurez de N.-Dame de Pont-Chollet pour un prieur et pour une prieure du même ordre ; mais il dura peu et ses revenus sont réunis à Blessat et à Fontevraud, même on n'y peut trouver de quoy payer les décimes.

Prieuré de Boubon (2)

Boubon est aussy un prieuré de moniales, de l'ordre de Fontevraud, situé à l'autre extrémité du diocèse, dans l'archiprestré de Nontron, bien moins riche que Blessat, quoy qu'il ne soit pas accommodé. Ce prieuré, fondé en l'honneur de N.-Dame, fut basty en 1119, sous Pétronille de Chemillé, générale de l'ordre. Pierre de Montfrebeu donna le fond avec les seigneurs nommez Brun, qui ont donné le nom au château de Montbrun ; mais ayant été ruinés par les Anglois, il fut rebasty par les seigneurs de Lastour et de Pompadour, qui en sont aujourd'huy reconnus fondateurs, et ceux de Peyrusse des Cars, de Maumont, de Montbrun, de Cramaud, de

(1) Voir *Monastères de l'ordre de Fontevraud dans le diocèse de Limoges ; Monastère de Blessac*, par M. Roy de Pierrefitte, 1862.

(2) Voir *Monastères de Fontevraud dans le diocèse de Limoges ; Notre-Dame de Boubon*, par M. Roy de Pierrefitte, 1862.

Saint-Auvent et de Champaignat sur Gorre en sont insignes fondateurs. Il y a vingt religieuses, qui payent les décimes ordinaires, 52 l. 8 s. 9 d. ; nouvelles, 47 l. ; subvention, 88 l.

Il y avoit un monastère de cet ordre de N.-Dame sur Seure, assez près de la ville de Dorat, fondé dès le temps de B. Robert d'Arbrissel, fondateur de l'ordre. Le pape Calixte II en fait mention dans sa bulle datée à Tours ainsi que de Bourbonnais ; on n'en voit plus aucun vestige. On ne voit pas même que Boubon ayt aucun revenu en ses quartiers-là et on peut croire que ce bien-là a été recueillie par les hospitaliers de Montmorillon, qui y ont une preceptorerie ou commanderie.

COUVENTS D'HOMMES DU DIOCÈZE

Dominicains de Limoges dits Jacobins (1)

Furent envoyez de Paris par saint Dominique, même du règne de Louis, père de saint Louis, sous le pontificat de Bernard de Savene, vers l'an 1219, qui les plaça d'abord vers Saint-Lazare. Et on dit qu'on faisoit l'office à Sainte-Félicité jusqu'à ce qu'ils fussent bastis, au delà du pont, où ils ne furent pas longtemps, où l'église fut commencée et la première pierre mise par Guy, archidiacre, le 25 mars 1220, et l'an suivant, étant devenu évêque, il la consacra et y dit la première messe. Et après y avoir demeuré environ vingt ans, ils achetèrent la place où ils sont six mille solz, qui furent payés par Aymerie Palmut, chanoine du Dorat, et y firent bastir avec le secours des évêques Durand et Aymerie, d'un pénitencier de Limoges [Guillaume de Fabri] et plusieurs autres seigneurs pieux et bienfaiteurs. Quoiqu'ils y fussent transportez dès l'an 1240, on y célébra la première messe que l'an 1250 et le grand autel ne fut consacré par Philippe, archevêque de Bourges, que l'an 1256, de sorte que les Jacobins sont les premiers religieux mendiants établis à Limoges. Le couvent est le cinquième de l'ordre, le premier soumis à Paris, mais il en fut tiré pour l'unir à la province de Provence, et est présentement de la plus rigide réforme de la congrégation du Languedoc, faite par le père Michaelis, dont les premiers réformés vinrent à Limoges le jour de Sainte-Catherine de Sienne, l'an 1622.

(1) Consulter *Les Dominicains en Limousin : Couvent de Limoges*, par M. Roy de Pierrefitte, 1860. Voir aussi les documents publiés sur ces religieux par M. l'abbé Douais, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, t. XL, p. 261,

*Jacobins de Brive la Gaillarde (1)**Jacobins de Rochechouart du Chatenet (2)*

Établis dans le prieuré du Chatenet et dans le faubourg de la ville et château de Rochechouard, dans la paroisse de Biennat, sont mitigés de la province d'Aquitaine. Les trois vicairies, nommées de Cramaud pour avoir été fondées par Simon de Cramaud, sont unies à ce couvent pour lesquelles il paye : décimes ordinaires, 20 l. 5 s. 6 d. ; nouvelles, 51 l. 13 s. ; subv., 36 l. 8 s. 10 d., et pour le prieuré du Chatenet qu'il possèdent : décimes anciennes, 13 l. 16 s. 9 d. ; nouv., 7 l. 10 s. ; subvention, 35 l. 4 s.

Jacobins de Saint-Junien

De la province d'Aquitaine mitigez (3).

Cordeliers de Limoges (4)

Établis par saint Antoine de Padoue, qui y vint l'an 1226, qui bastit leur couvent et leur église dont il fut le premier gardien et y fit plusieurs miracles pendant la vie même de saint François. Ils faisoient cependant leur office à Saint-Paul et ne vinrent demeurer au lieu où ils sont, qui s'appeloit Palvezi, qu'au mois de septembre 1243. Ce sont les seconds religieux mendiants établis à Limoges, et tous les couvents du diocèse sont comme ceux-cy de l'étroite observance et de la province d'Aquitaine majeure.

*Cordeliers de Brive**Cordeliers de Donzenat**Cordeliers de Nontron**Cordeliers de Saint-Junien*

(1) Consulter *Les Dominicains en Limousin : Couvent de Brive*, par M. Roy de Pierrefitte, 1860.

(2) Consulter *Les Dominicains en Limousin : Couvent de Rochechouart*, par M. Roy de Pierrefitte, 1860.

(3) Consulter *Les Dominicains en Limousin : Couvent de Saint-Junien*, par M. Roy de Pierrefitte, 1860.

(4) Pour cet article et les suivants, consulter *Les religieux de Saint-François d'Assise dans la Marche et le Limousin*, par M. Roy de Pierrefitte, 1863. — *Notice sur saint Antoine de Padoue en Limousin*, par M. Arbellot, 2^e édition, 1895.

Cordeliers de Saint-Project

Ce petit couvent champêtre est du diocèse, sur la Dordogne, paroisse de Neuvic, prez Bort-Saint-Angel. Il y a six ou sept religieux de la province d'Auvergne.

Cordeliers de Boisferru

Louis de Malval et Galienne, sa femme, avoient donné une chapelle qui étoit au lieu du repaire dit Boisferru, sur la petite Creuse, paroisse de Linards d'Azenne, entre Bonat et Chéniers, aux Cordeliers de Limoges. Frère Jean Coulom, maistre en théologie, cordelier, présenta requête à Jacques de Bourbon, comte de la Marche, qui luy permit d'y bastir un couvent par ses lettres patentes du premier juin 1400, à charge de chanter tous les ans une messe pour luy le jour de saint Jacques, apôtre.

Cordeliers de la Cellette.

C'estoit un hermitage basti vers l'an 1144 par un religieux de Marsac, en l'honneur de la Vierge, dans un petit vallon proche de la paroisse de Merlines, province de la Marche, aux confins du Limousin et de l'Auvergne. Les religieux de Marsac l'ont habité longtemps, mais l'ayant abandonné, l'abbé le donna à deux peres cordeliers qui avoient été chassés par les Anglois de leur couvent de Murat, en Auvergne, le 9 novembre 1448. Ils y bastirent un petit couvent où il y a des cordeliers fort celebres pour la doctrine et la discipline, entr'autres les peres Didier et Rabanus, et l'observance régulière y est encore en vigueur : mais je crois qu'ils ne veulent plus estre de diocèse, et comme ils sont province d'Auvergne, ils se disent du diocèse de Clermont.

Carmes des Arènes de Limoges.

L'an 1244, les Carmes vinrent s'établir à Limoges. Ils demeurèrent longtemps au pont Saint-Martial et peut-estre dans la maison que les Jacobins venoient de laisser, puis vinrent, en l'an 1260, commencer leur église des Arènes. Le clocher ancien qui est sur la porte fut fait en 1506, et celui qui est sur le fond du cœur vient d'être fait en 1674; les chaires du chœur furent mises derrière l'autel en 1626, après que le provincial Jean Turand y eut mis la réforme en 1619. Le frère Luc y a éternisé son nom pour les dorures et les tableaux qu'il y a fait et par celles dont l'évêché est orné, par M. de la Fayette, qui donnoit une pension de 200 l. au frère Luc. Ces Carmes sont de la province de l'Aquitaine et le suivant.

Carmes de Mortemar (1).

Establis vers l'an 1342 par Pierre Gauvin, eveque d'Auxerre, cardinal *in Monte Cælio*, natif de pauvres parents du lieu de Mortemar, et non pas des seigneurs de Mortemar. Il fonda un hôpital sous la direction du prieur et des carmes, sous prétexte duquel ils se deffendent de payer aucune taxe au clergé, et en effet, ils sont exempts de décimes, aussy bien que les Augustins qui y sont pareillement établis. Et dans leur article nous parlerons des desseins du cardinal, qui estoient les plus beaux qu'il y ait dans l'église, s'ils eussent été exécutez. Cette fondation fut confirmée par les papes Clément VI, par Jean XXIII et Eugène IV, et par les roys Charles V(?) et Philippe VI. Ce couvent est aussy de province d'Aquitaine.

Carmes Dechaux de Limoges.

Furent mis en possession du prieuré-cure de Saint-André, dans la basse cité, dependant de Benevent, le 18 juillet 1625, et le sixième aoust suivant la croix fut plantée. Ce prieuré leur fut donné par M. Estienne Vidaud qui en estoit le prieur, et luy et François Vidaud, son frère, y prirent l'habit. Ils furent aydés et favorisés par Reymond de la Martonie, qui en osta la paroisse et l'unit à la cure de saint Domnolet, et c'est a present le meilleur couvent de leur province. Ils y travaillent si bien a present que, de la plus vilaine eglise de Limoges, ils en viennent de faire la plus belle et la plus propre, et leur bibliotheque, nouvellement bastie, est la plus belle et la mieux garnie de la province.

Augustins de Limoges.

Sont établis à Montmallier dès l'an 1290, et commencèrent à bastir leur eglise qui étoit très belle et y celebrèrent la première fois le jour de l'Assomption 1301 : elle a esté détruite plusieurs fois par les guerres et troubles de Limoges, comme toutes les églises de la cité et celles qui sont dehors la ville. On voit l'architecture de son ancien portail et elle a esté rebastie comme elle est en 1638.

Nota que les quatre mendiants ont été reçus et établis à Limoges en même siècle. Les Jacobins en 1217, les Cordeliers en 1226, les carmes en 1244 et les Augustins en 1290.

(1) Sur la fondation de ce couvent voir *Histoire de Mortemar* par M. Lorgue, 1893. — *Les Chartreux dans le diocèse de Limoges; Mortemar*, par M. Roy de Pierrefitte, 1860.

Les Augustins de Mortemar (1).

Le dessein de la fondation du cardinal de Mortemar est si singulier et si excellent qu'il est unique dans son espèce. Son dessein étoit de bastir une église au lieu de sa naissance où il voulut estre inhumé, avec cet épitaphe : *ubi natus, ibi sepultus*. Il souloit et vouloit fonder dans cette église l'office divin continuel et perpetuel jour et nuit, ce qu'on appelle *laus perennius*. Pour cela il vouloit quatre autres églises et quatre couvents aux quatre coins de cette grande église; sçavoir : une pour les Carmes, qui y sont encore avec leur hôpital; une pour les Augustins; une pour les Chartreux, qui y ont esté près de cent ans; une pour douze clercs ou douze chanoines qui n'y ont jamais été, mais qui dans ce dessein devoient y estre, et qui devoient les uns aprez les autres venir faire l'office dans cette église du milieu qu'on appelle le Moutier. Le cardinal voulut que les Chartreux eussent le choix des heures propres a faire leur office selon leur règle. Ces chartreux ayant quitté, leur bien fut partagé en trois par des arbitres nommez, qui en donnèrent un tiers au chapitre de Saint-Junien, a condition de certains offices dans leur église, un tiers aux Carmes et l'autre tiers aux Augustins qui y sont : lequel partage fut confirmé et autorisé par le pape Jean XXIII, par sa bulle datée de l'an 1412, confirmée depuis par Eugène IV en 1440, comme la fondation des Chartreux, Carmes et Augustins l'avoit esté par Clément VI.

Les Augustins doivent nourrir douze pauvres enfans du lieu ez humanites et en philosophie, ou les parens du fondateur, quand il s'en trouve, doivent être preferez, et aujourd'huy ils en nourrissent encore quelquesuns qu'ils ont en pension, sous le pretexte desquels, comme ils sont exempts des décimes ordinaires aussy bien que les Carmes, ils voudroient s'exempter aussi bien qu'eux de la subvention et des taxes extraordinaires du clergé, mais leur collège n'est pas si privilegié comme l'hôpital des Carmes.

Récollets de Sainte-Valérie.

Cette église étoit anciennement un prieuré dépendant de Saint-Martial au lieu même du martyre de sainte Valérie, qui étant tombée en ruine fut donnée aux Récollets pour la relever. Ils en priront possession le 1^{er} aoust 1596, quelque tamps après qu'on y avoit fait le preche, et commencerent à y faire le service le 3 du meme mois; et cependant qu'on batissoit le couvent, ils demeurèrent

(1) Voir ci-devant *Les Carmes de Mortemar*.

à Saint-Gérard; ceux et la plupart des suivans sont de la province de Guienne, dite de la Conception. Les Récollets, formés en Italie par le pape Clément VII, furent reçus en France en l'an 1584 : 1° à Tulle, en Limousin; 2° à Murat, en Auvergne. Ils se sont tous bien étendus, qu'ils sont à present divisez en sept provinces.

Hospice de Saint-François.

L'an 1614, les Pères Récollets furent mis en possession de la maison du Bastiment le 14 avril, et le dimanche suivant y celebrent la premiere messe dans une des sales du logis. La premiere pierre de leur église fut posée le 14 juillet 1616. C'est un hospice baty pour servir la ville ou il n'y avoit et n'y a encore aucuns religieux; il dépend du convent de Sainte-Valérie. Il y eut grande division dans l'ordre pour la division des provinces, qui dura depuis 1532 jusqu'à 1634, que le pape y donna reglement, et cependant les portes de Saint-François furent rompues par ordre du gouverneur de la province ou le lieutenant du roy, qui mourut, dit-on, bientost après.

Couvent de Saint-Léonard.

Fut etabli par les consuls et habitans de Saint-Leonard [et] par le general Duverdier, qui y mist la premiere pierre de l'église, le 18 may 1594; et y mist des reliques qui y furent données par l'abbé de Grammont. Ce couvent est de province de Guienne de la Conception.

Couvent de Guéret.

De la mesme province de Guienne dite de la Conception.

Couvent de Saint-Junien.

De la mesme province.

Couvent de Saint-Yrier.

De la mesme province.

Récollets du Dorat.

Province de Guyenne, dite de la Conception.

Couvent de Confolens.

Sont deça le pont et aussy de ce diocèze, province sus-dite.

Couvent d'Aubusson.

De la province de Tolose, nommée entr'eux du Saint-Sacrement.

Couvent de Brive

De la mesme province du Saint-Sacrement.

Couvent d'Ussel

De la mesme province du Saint-Sacrement.

Jésuites de Limoges et de Beaulieu (1)

Ces Pères de la Société de Jésus furent établis dans un collège qui étoit au lieu où ils sont, qui étoit sous la direction du chantre de la cathédrale ; pourquoy la ville luy doit 40 livres de rente. Ils commencèrent les exercices le premier jour de caresme de l'an 1599 ; ils disoient la messe dans une chapelle qui y étoit, qui, étant tombée, ils allèrent dans l'église de Saint-Pierre. M. Henry de la Marthonie mist la première pierre à leur église l'onze juillet 1607, qui fut achevée et consacrée par M. François de la Fayette le 14 août 1629, ayant été 22 ans à bastir. Ils commencèrent l'oraison de 40 heures dans l'église de Saint-Pierre le 17 février 1608 ; le chapitre de Saint-Estienne leur donna 300 livres pour le revenu de la prébende préceptoriale, le 16 avril 1598, et celui de Saint-Martial leur donna aussi pour le revenu de leur M. Simon Palais leur donna le prieuré d'Aureil pour unir à leur collège. On ne sçait comment ils ont l'hospice de Beaulieu en Turène, où ils sont deux religieux ; mais on sçait qu'il vaut très peu de chose.

*Doctrinaires de Belac**Doctrinaires de Treignat**Grand Séminaire de Limoges (2)*

Etably par M. de la Fayette, évêque, basty par les soins de M. Jean Bourdon, premier supérieur, aux despens de M. Maledent de Savignat ; et l'église a été bastie par M. Durfé, évêque, avec l'appartement qui est au bout où il demouroit ; et y est inhumé dans le chœur, sous une tombe de marbre sans aucune inscription.

(1) Consulter *l'Ancien collège de Limoges*, par M. A. Leroux, dans *l'Inventaire-sommaire des Archives départementales*, série D. 1882.

(2) Voir *Relation de ce qui s'est passé à l'établissement de l'Hôpital général de Limoges, du Séminaire, etc.*, dans les *Archives historiques de la Marche et du Limousin*, tome II, page 7.

*Le Séminaire de Maignac (1)**Séminaire de Guéret aux Barnabites*

Ils ont été établis pour y faire un petit séminaire sous l'autorité de M. François de Carbonel de Canisi, par M. Couturier de la Prugne, exécuteur testamentaire du sieur de Varillas, historiographe du Roy, dont une partie des effets de la succession ont fait le fond de cet établissement, qui est fort nouveau ; les lettres patentes sont de l'an 1699, et leur entrée y fut faite en 1700, malgré les recollets qui s'y opposèrent et qui ont été obligé d'avoir des arrêts du Parlement et du Conseil pour confirmer cette institution. Il n'y a encore que six religieux, tant Pères que Frères, qui demeurent en maison de louage et se servent de la chapelle de Saint-Sylvain, mais ils ont commencé un beau bâtiment auprez des pénitens blancs.

Pères de l'Oratoire de Limoges (2)

Ils commencèrent leurs exercices le 21 juillet 1624, dans la maison du Peyrat, devant la fontaine du Cloître de Saint-Martial, où les Ursulines avoient été logées d'abord, puis vinrent auprez de l'Arbre peint, et enfin où ils sont, rue Manigne, dans les maisons de Boyol et Benoist, où ils sont si mal que dez qu'ils auront trouvé un lieu propre, ils y bastiront ; ils ont été fondés par le sieur Sahuguet, chanoine de Saint-Estienne. Ils n'y sont que quatre prestres.

La Mission de Limoges (3)

C'est une communauté de douze prestres bastie avec sa grande église par M. Maldent de Savignat, riche prestre, dont une partie font les missions dans le diocèse et l'autre a la direction de l'hôpital général et fait le service dans l'Eglise de Saint-Alexis, qui est commune à l'hôpital et à la mission, dans le chœur de laquelle est inhumé M. de la Fayette, évêque. Cette église servoit aussi au séminaire avant qu'il y eust une église bastie.

(1) Consulter *Histoire du collège de Magnac-Laval*, par J.-H. Normand, principal du collège.

(2) Consulter *Le Père Le Jeune et l'Oratoire de Limoges*, par M. P. Laforêt, dans *Limoges au XVII^e siècle*, page 563.

(3) Pour cet article et le suivant voir *Relation de ce qui s'est passé à l'établissement de l'Hôpital général de Limoges, de la Mission et du Séminaire*, etc., dans les *Archives historiques de la Marche et du Limousin*, tome II, page 4.

Hôpital Général de Limoges

Il a été établey par patentes en 1659, à la place où étoit autrefois l'hospital Saint-Gérard, auquel on a uny l'ancien hospital de Saint-Martial, l'ausmonerie de la salle Episcopale, au moins le revenu, et d'autres revenus publics, qui peuvent valoir, avec les questes et les biens adventifs, neuf ou dix mille livres. pour nourrir les malades de l'un et de l'autre sexe, qui y sont très bien gouvernés par les sœurs de Saint-Alexis et par les soins des administrateurs, qui sont dix et monseigneur l'Evêque à la teste, qui ont soin non seulement des malades, mais des valides tant hommes qu'enfans, garçons et filles qui travaillent à la manufacture.

Le refuge de Sainte-Magdeleine est un membre de l'hospital général basty par M. Durfé et agrandi comme il est par les ordres de M. de Canisy, aux despens de l'administration, l'an 1703.

COUVENTS DE RELIGIEUSES DU DIOCÈSE

Ursulines de Limoges (1)

L'an 1620, les religieuses de Saint-Ursule arrivèrent à Limoges et furent d'abord logées dans la maison du conseiller du Peyrat, devant la fontaine du cloistre de Saint-Martial, depuis le 13 novembre jusqu'au mois de mars suivant, qu'elles se retirèrent au lieu où elles sont, prez le landeix du Vieux marché qu'on appelloit la vigne de fer, où leur église fut achevée l'an 1674, dans laquelle elles reçurent le corps de Sainte-Elisée vers l'an 1670 ou quelques années aprez. Elles sont de la congrégation de..... et au commencement elles étoient habillées de blanc.

Ursulines de Aimoutiers (2)

Elles y ont esté établies par celles de Limoges.

Ursulines de Beaulieu

Ursulines de Brive

(1) Voir *Chronique des Ursulines de Limoges*, dans les *Archives historiques de la Marche et du Limousin*, tome II, page 137.

(2) Voir *Chronique des Ursulines d'Eymoutiers*, dans les *Archives historiques de la Marche et du Limousin*, tome II, page 201.

Ursulines d'Ussel (1)

Establies par les seigneurs ducs de Ventadour, dont le dernier est inhumé dans leur église ; leur couvent fut aussitôt brûlé que basti, pourquoi les religieuses ont peine à y vivre.

Les Filles de N.-Dame de Limoges

Vers l'an 1634, les Carmélites, ayant quitté leur première demeure, la vendirent aux filles de Notre-Dame, de l'institution de la dame....., de Bordeaux, sur la règle de l'institution des Jésuites, pour l'instruction des filles, et l'y vinrent habiter le 20 novembre, l'an 1634. Cette maison leur coûta 22,000 livres, quoy qu'elle n'eut coûté aux Carmélites, du sieur Decordes-Balezis, que 6,500 livres ; mais elles y avoient fait faire et sacrer l'église qui y est encore et quelques lieux réguliers.

*Filles de N.-Dame de Saint-Junien**Filles de N.-Dame de Saint-Léonard*

Fondée 1640.

Filles de Sainte-Claire de Limoges

Arrivèrent à Limoges le 18 novembre 1619, s'établirent d'abord dans la chapelle de N.-Dame du Puy, où sont aujourd'hui les filles de la Providence, et depuis elles ont basti une église qui est la plus belle de la province en son genre : elles sont conduites par les pères Cordeliers.

Les Petites Claires (2), sorties du Grand Couvent, furent réformées par la [Sr] Dupuy-Laurens, religieuse du Grand Couvent, qui reconnut une ou deux nièces de M. de Savignat pour fondatrices, en faveur desquelles le dit sieur de Savignat basti leur couvent et le fonda ; et se servit de l'église de l'aumonerie des Arènes, où ces filles vivent dans la plus étroite régularité depuis l'an 1660, étant toujours sous le gouvernement de l'évêque.

Filles de Sainte-Claire de Brive, de Nontron, de Saint-Yrier

Celles de Nontron sont gouvernées par les Cordeliers, qui y ont le meilleur couvent de leur province.

(1) Pour les Ursulines d'Ussel, voir la chronique de celles d'Eymoutiers déjà citée, page 257.

(2) Voir *Relation de ce qui s'est passé à l'établissement de l'Hôpital général de Limoges... et à la fondation du petit couvent de Sainte-Claire*, dans les *Archives historiques de la Marche et du Limousin*, tome II, page 1.

Filles de la Visitation de Limoges

Sont les seules du diocèse : elles furent reçues et placées d'abord au faubourg Mommaillé où elles sont à présent, l'an 1644 ; elles y sont assez bien basties dans un grand enclos et ont une belle fontaine depuis.

Carmélites de Limoges et de Brive (1)

S'establirent, vers l'an 1618, au lieu où sont les filles de N.-Dame, où elles firent bastir l'église qu'on y voit ; mais elles vendirent ce couvent 22,000 livres pour acheter le lieu où elles sont à Manigne, où elles commencèrent leur église en 1678, qui a été consacrée par Monseigneur Durfê, 1682. Elles firent une fondation à Brive en 1666, qui faute de lettre patentes, n'a pas subsisté, et les religieuses sont revenues icy.

Filles de la Providence de Limoges

Furent associées par Marcelle Chambon, veuve du sieur Germain, libraire. La première messe fut cèlesbrée dans leur chapelle N.-Dame du Puy, par M. de la Fayette, en l'octave de l'Epiphanie 1660. Elles ont eu leurs bulles et sont parfaites religieuses depuis.

Hospitalières de Limoges et de Guéret (2)

Celles de Limoges ne sont pas religieuses et ne gardent pas de closture : elles sont nommées filles de Saint-Alexis, habillées de noir avec une médaille d'argent qui a la figure de Saint-Alexis. Elles furent fondées par M. de Savignat l'an 1659, et dirigées par M. Mercier, official, frère de la première supérieure, et le sont aujourd'huy par MM. de la Mission.

Celles de Guéret sont religieuses hospitalières de Saint-Augustin, établies dans l'hôpital où elles servent les pauvres.

(1) On peut consulter *Vie de la vénérable mère Isabelle des Anges*, par François Nicolas de Tralage, prieure du monastère. Nouvelle édition par le P. Marcel Bouix, 1876.

(2) Voir ci-devant l'article sur l'Hospice général de Limoges.

Etat du clergé ou du diocèse de Limoges en 1702

TABLE

Clergé de Limoges	303	Abbaye de Vigecois.....	354
Eglise cathédrale de Saint-Etienne de Limoges	310	— d'Ahun.....	355
L'Evêché de Limoges et la juri- diction du diocèse.....	315	— de La Règle.....	356
Temporel de l'Evêché.....	318	— de Bonnesaigne.....	358
Les charges de la judicature dépendantes de l'évêché....	322	— des Allois....	358
Judicatures temporelles.....	322		
Réception et intronisation du seigneur évêque.....	322	PRIEURÉS ET PRÉVÔTÉS DE L'ORDRE DE SAINT-BENOIT	
Le Chapitre de Limoges.....	326	Prieuré de Saint-Angel.....	359
Chapelains et petits vicaires du chapitre.....	334	— de Bort.....	359
L'église collégiale de Saint- Martial.....	336	— de La Faye... ..	360
Etat spirituel de Saint-Martial	338	— du Port-Dieu.....	360
Chapitre du Dorat.....	340	— de Vedrenne.....	361
— de Saint-Junien.....	342	— de Ventadour.....	361
— d'Eymoutiers.....	343	Les Bénédictines du Dorat....	361
— de Saint-Yrieix.....	344	Prieuré des Ternes.....	362
— de Moutier-Rauseille uni à Aubusson....	345	Prévôté de Chambon.....	362
— de La Chapelle-Taillefer	346	— de Saint-Vaury.....	363
— de Saint-Germain.....	347	— de La Southerraïne....	363
— de Brive.....	348	— d'Arnac.....	364
— de Noailles.....	349		
— de Turenne.....	349	ABBAYES DE L'ORDRE DE GRANDMONT	
— de Saint-Léonard....	349	Abbaye chef d'ordre de Grand- mont.....	365
ABBAYE DE L'ORDRE DE SAINT-BENOIT		Prieuré du Châtenet.....	366
Abbaye de Saint-Augustin de Limoges	350	— de la Drouille-Blanche.	366
Abbaye de Solignac.....	351	— de la Drouille-Noire. .	366
— de Meymac.....	352	— de la Ronze.....	367
— de Beaulieu.....	352		
— d'Uzerche.....	353	ABBAYES DE L'ORDRE DE SAINT-BERNARD	
		Abbaye Saint-Martin de Limoges	367
		— d'Aubepierre.....	368
		— de Bonnaigue.....	368
		— de Beuil.....	369
		— de Bonlieu.....	369

Abbaye de La Colombe.....	370	Récollets de Sainte-de-Valérie ..	386
— de Dalon.....	371	Hospice de Saint François...	387
— d'Obazine.....	372	Couvent de Saint-Léonard ...	387
— du Palais.....	372	— de Guéret.....	387
— de Prébenoit.....	373	— de Saint-Junien	387
— ou prieuré de Coyroux.	373	— de Saint-Yrieix	387
		— du Dorat	387
		— de Confolens.....	387
		— d'Aubusson	387
		— de Brive.....	388
		— d'Ussel.....	388
ABBAYES ET PRIEURÉS DE S ^t -AUGUSTIN		Jésuites de Limoges et de Beaulieu	388
Abbaye de Bénévent.....	374	Doctrinaires de Bellac	388
— de Lesterps.....	375	— de Treignac.....	388
Prieuré de Saint-Gérard de		Grand Séminaire de Limoges ..	388
Limoges.....	376	Le Séminaire de Maignac.....	389
Prieuré ou prévôté d'Evauz....	376	Séminaire de Guéret aux Barna-	
— de Lartige.....	377	bites.....	389
— d'Aureil.....	378	Pères de l'Oratoire de Limoges.	389
— des Sales.....	379	La Mission de Limoges.....	389
— du Chalard	379	Hôpital général de Limoges ...	390
Les Chartreux de Glandier	379		
Prieuré de Rochechouart.....	380	COUVENTS DE RELIGIEUSES DU DIOCÈSE	
— de Nontron.....	380	Ursulines de Limoges.....	390
— de Blessac (ordre de		— d'Eymoutiers	390
Fontevraud).....	381	— de Beaulieu.....	390
— de Boubon	381	— de Brive.....	390
		— d'Ussel	391
COUVENTS D'HOMMES DU DIOCÈSE		Les Filles de Notre-Dame de	
Dominicains à Limoges (Jacobins)	382	Limoges.....	391
Jacobins de Brive	383	Les Filles de Notre-Dame de	
— de Rochechouart du		Saint-Junien.....	391
Châtenet	383	Les Filles de Notre-Dame de	
— de Saint-Junien	383	Saint-Léonard	391
Cordeliers de Limoges.....	383	Les Filles de Sainte-Claire de	
— de Brive	383	Limoges	391
— de Donzenac.....	383	Les Filles de Sainte-Claire de	
— de Nontron.....	383	Brive, de Nontron, de Saint-	
— de Saint-Junien	383	Yrieix	391
— de Saint-Project....	384	Les Filles de la Visitation de	
— de Boisferrut	384	Limoges	392
— de La Cellette ..	384	Carmélites de Limoges et de	
Carmes des Arènes de Limoges	384	Brive.....	392
— de Mortemart.....	385	Filles de la Providence de	
— Deschaux de Limoges.	385	Limoges	392
Augustins de Limoges.....	386	Hospitalières de Limoges et de	
— de Mortemart.....	386	Guéret.....	392

INVENTAIRES DES CHATEAUX

Appartenant aux Peyrusse des Cars

(SUITE ET FIN)

VII. — LOGIS D'HURTEBIZE (1759)

1. *Cuisine* : Deux armoires, une table, deux chenets, 10 l.
2. *Chambre ou salon, dite des quatre croisées* (1) : Deux vieilles tables, une armoire à deux portes (2), 6 l.
3. *Ancienne cuisine* : Deux bois de lit, 3 l.
4. *Chambre du pavillon* (3) : Un bois de lit, ses garnitures de laine sur fil brune, coucher (4) très ordinaire, 30 l.
5. Une table et cinq chaises paille, 3 l.
6. *Chambre au dessus de la cuisine* : Un lit comme dessus, 12 l.
7. *Greniers* : Un boisseau et demi froment, quatre et demi de seiglat, trois et demi de baillarge, treize de blé d'Espagne, 70 l.
8. *Cellier* : 7 barriques vin à 10 l. la barrique, 70 l.
9. 14 futs de barrique, 28 l.
10. Trois cuves moyennes et quatre petites cuves de charrois (5), 100 l.
11. Une met de treuil, un tercaïn et un antonoir (6), 40 l.

(1) Ces quatre croisées, placées peut-être en regard, dénotent une certaine étendue.

(2) Porte ou battant.

(3) Le *pavillon* donnait au logis un aspect seigneurial.

(4) *Coucher* se dit de l'intérieur du lit, de ce qui le remplit et sert au coucher.

(5) Pour le transport de la vendange.

(6) Entonnoir pour mettre le vin en barrique.

- 12. *Etables* : Deux paires bœufs, 510 l.
- 13. Une paire vaux, 130 l.
- 14. 36 brebis, 36 l.
- 15. Deux charrettes et outils, 60 l.

Cet inventaire, fait après la mort du propriétaire, François des Cars, a été copié par M. Champeval. Le marquis était *seigneur* d'Hurtebize, qui est situé en Angoumois.

Logis indique une maison noble, qui tient le milieu entre le château et la maison bourgeoise. Les pièces y sont au nombre de cinq, avec grenier.

Les céréales sont de quatre sortes : froment, seigle, baillarge et maïs.

VIII. — CHATEAU DE PRANZAC (1759)

Cet inventaire est d'ordre moyen, c'est-à-dire que, sans être précisément dépourvu d'intérêt, il ne peut se classer, parmi les documents de ce genre, qu'à une place tout à fait secondaire, car il n'apporte à la lexicographie et à l'ameublement aucun élément nouveau ou important. Malgré cela, il doit être publié intégralement : d'abord, il fait nombre dans la série et permet de contrôler utilement les inventaires déjà publiés ; puis, il montre comment se meublait et ornait un château, qui n'avait pas la prétention de rivaliser avec ceux de la Rochefoucault et de Jarnac, que nous ont fait connaître en détail les inventaires si curieux édités par MM. de Fleury et Biais.

Le château de Pranzac appartenait au marquis François des Cars, qui s'en déclare simplement *seigneur* : ce n'était donc pas un fief titré.

L'inventaire de 1759 fait partie des archives de la famille des Cars : c'est là que l'a découvert M. Champeval, avocat à Figeac, qui a bien voulu me le communiquer pour que j'en prenne copie, avec autorisation du propriétaire. Je les remercie tous les deux de leur courtoisie, qui ne peut que profiter à la science.

Les meubles se répartissent ainsi : *banquettes* (n° 5, 64), *bergère* (n° 27), *buffet* (n° 2), *bureaux* (n° 4, 64), *chaises* (n° 7, 19, 53, 63, 72), *chaises longues* (n° 27, 44), *chenets* (n° 16, 23, 40, 52, 62, 71), *commode* (n° 12), *couchette* (n° 53), *encoignure* (n° 38), *fauteuils* (n° 6, 11, 14, 18, 19, 26, 28, 36, 41, 48, 52, 69), *fontaine* (n° 3), *glaces* (n° 15, 37, 47, 70), *lits* (1) (n° 10, 34, 49), *miroirs*

(1) Les lits affectent quatre formes : *duchesse* (n° 55), *jumeau* (n° 73), *romaine* (n° 68), *à tombeau* (n° 63, 72).

(n° 51, 59), *poile* (n° 8, 29), *secrétaire* (n° 13), *tables* (n° 9, 21, 22, 31, 39, 51, 56), *tableaux* (1) (n° 17, 33, 60, 70), *tabouret* (n° 27).

Les bois employés à la confection de ces meubles sont : *noyer* (n° 4, 17, 21, 22, 51, 56, 60, 64), *peuplier* (n° 9), *palissandre* (n° 12, 13) et *bois des îles* (n° 30).

Les étoffes sont de plusieurs sortes : *brocatelle* (n° 25, 48) jaune (n° 50), rouge et jaune (n° 54) ; *camelot* (n° 34) citron (n° 68) ; *coton* (n° 34, 49), *chenille* (n° 35), *damas* (n° 44, 65), *drap* vert (n° 67), *indienne* (n° 27, 32), *moire* (n° 42), *moquette* (n° 18, 57), *serge* aurore (n° 49), blanche (n° 49), bleue (n° 53, 72), rouge (n° 63), verte (n° 64) ; *taffetas* vert (n° 55), jaune (n° 43).

Les rideaux sont enregistrés sous les numéros 24, 38, 41, 61.

La broderie comporte trois genres : *gros point* (n° 69), *petit point* (n° 45, 58) et *point de Hongrie* (n° 49, 53, 55, 57, 63, 64).

Il n'y a de tapisseries qu'en trois endroits : n° 1, on les dit « de Flandre ancienne » et « à animaux » ; n° 74 et 85, on les estime « d'Aubusson ».

1. *Grande salle* : 8 pièces de tapisserie de Flandre ancienne, plus que my usée, représentant des animaux, 400 l.

2. Deux buffets en armoire à deux portes et un tiroir (2), fermant à clef, 40 l.

3. Une fontaine de marbre commun en urne, avec sa coquille (3), sur son pied d'estal, 10 l.

4. Un petit bureau ancien de nohier (noyer), à trois portes et 14 tiroirs, 20 l.

5. Deux banquettes en serge verte, très usées, 10 l.

6. Huit fauteuils, 7 petits, un grand antique à point d'Ongric, très usés, 14 l.

7. Huit chaises de paille, plus que my usés, 2 l.

8. Un poêle de fonte avec ses tuyaux, 24 l.

9. Deux tables à manger, de peuplier, ayant un seul pied pour les deux, 3 l.

10. *Chambre au bout de la grand salle* : Un lit à la romaine, avec les rideaux, courte-pointe et les trois soubastements pareils, une pailleasse, deux matelas, un lit de plume, un traversin, deux couvertures fines, 150 l.

11. Quatre fauteuils de tapisserie en gros point de laine, my usés ; deux rideaux de fenêtre en toile de coton (4) encadré d'indienne, 60 l.

(1) Parmi les tableaux, il faut distinguer les *dessus de porte*.

(2) A ces armoires, qui s'ouvrent à deux battants, le tiroir est placé à la partie inférieure.

(3) La coquille servait de bassin pour recevoir l'eau.

(4) « Deux rideaux de fenestre de toile de coton » (*Inv. du maréchal d'Humières*, 1694). « Deux rideaux de fenestre de toile de coton ». (*Inv. de Marie Guérin*, 1718).

12. Une commode de pallissandre, avec son dessus de marbre, 30 l.
13. Un petit secrétaire de pallissandre, cassé, 10 l.
14. Un fauteuil paille, 10 s.
15. Une petite glace sur la cheminée, avec la baguette dorée; un petit tableau au-dessus, avec la baguette dorée; deux bras de cristal, dont un cassé; un tableau avec son cadre doré et deux petits tableaux sans cadre.
16. Deux chenets à demie grille (1), avec leur garniture en cuivre; une pelle et pincette garnie de même, 8 l.
17. *Salle des tableaux* : Boisée en bois de noyer, avec des tableaux faisant cinq panneaux, représentant l'un le siège de Pavie, un autre celui du château St-Ange (2), dans un autre l'entrée de Charles-Quint à Rome, dans un autre, l'entrée de Charles-Quint et François I^{er} et dans le dernier un grand personnage à cheval (3); y ayant aussi sur la cheminée un tableau encadré de noyer, ainsi que sur la porte de l'escalier.
18. Huit fauteuils de moquette (4) rouge et jaune, avec un canapé de même, 80 l.
19. Quatre chaises à la reine, pareilles, 40 l.
20. Quatre fauteuils de paille, my usés, avec un grand fauteuil antique de tapisserie my usé, 1 l. 10 s.
21. Une table à quadrille (5), couverte d'un tapis vert et une table plus petite, couverte d'un tapis vert, toutes deux en noyer, 6 l.
22. Un pied de table en couronne, en noyer, avec un dessus de marbre commun, 6 l.
23. Deux chenets demie grille, avec pelle et pincette, 6 l.
24. Des rideaux de cotton encadrés d'indienne aux deux fenêtres, 5 l.
25. *Cabinet au bout de la salle* : Deux pièces de tapisserie brocatel rouge et jaune, plus que my usés, 10 l.
26. Quatre fauteuils de paille, avec leurs coussins d'indienne (6), 10 l.
27. Une chaise longue, en bergère (7), avec son tabouret de paille, garnie de coussins d'indienne, 6 l.
28. Deux fauteuils en paille, plus que demy usés, sans coussin, 1 l.
29. Un poêle de fayance, 3 l.
30. Un secrétaire en menuiserie de bois des isles, 8 l.

(1) « Grille de feu se dit des chenets attachés par une barre de fer qu'on met dans les âtres, entre deux chenets, pour soutenir les tisons et faire mieux brûler le bois » (*Trévoux*).

(2) A Rome.

(3) Ce personnage devait être le seigneur de Pranzac, qui avait pris part à l'expédition d'Italie.

(4) « Moquette, étoffe de laine, qui se travaille à la manière du velours » (*Trévoux*).

(5) Pour le jeu de quadrille.

(6) Des fauteuils, ainsi rembourrés et du siècle dernier, se voient aux Châtelliers (Deux-Sèvres); un des coussins formait le siège et l'autre le dos, ils s'attachaient avec des cordons.

(7) « Bergère, espèce de long fauteuil » (*Trévoux*), à coussins mobiles.

31. Une petite table de noyer pour écrire, 2 l.
32. Un rideau de coton de deux pièces, encadré d'indienne (1), qui est à la fenestre, 4 l.
33. Deux tableaux sur la cheminée, encadrés avec leurs petites baguettes dorées, un petit au-dessus de la porte avec sa petite baguette dorée, un petit tableau en médaillon, encadré dans la menuiserie faisant face à la cheminée ; le tout ayant été impliqué pour mémoire seulement.
34. *Chambre appelée de Madame* : Un lit dans une niche (2), composé de deux matelas, un lit de plume, une couverture de laine, une de coton, les trois côtés de la niche tapissés en moire jaune, brodée en chenille (3) my usée, l'impériale (4) la même chose, une pente, un soubassement, deux bonnes grâces semblables, les rideaux en camelot jaune de laine et la courte-pointe semblable, 300 l.
35. Cinq petits morceaux de tapisserie moirées, brodées en chenille jaune my usée, 100 l.
36. Six fauteuils pareils à la tapisserie, 60 l.
37. A la cheminée, il y a une glace de deux pieds en largeur, un tableau camayeux (5) bleu au-dessus, avec deux bras de cristal, ainsi que trois dessus de portes, aussi camayeux bleu.
38. Plus, une encoignure de bois pallissandre, avec son dessus de marbre commun, 10 l.
39. Une table de toilette et un petit écran en gros point, son bois de fayau, 6 l.
40. Deux chenets à demie grille ; une pelle, pincette, avec leurs garnitures, 8 l.
41. Deux rideaux de tafetas à la fenestre, 6 l.
42. *Chambre servant d'antichambre à la précédente* : Trois pièces de tapisserie moire (6) jaune, brodée en chenille, my usée, 60 l.
43. Les rideaux de la fenestre en tafetas jaune, 6 l.

(1) « Quatre rideaux de toile, encadrés de toile mouchetée, avec leurs triangles de fer » (*Inv. de Petau, 1771*).

(2) « *Niche*, se dit d'un petit réduit pratiqué dans un appartement pour y mettre un lit. Lit en niche » (*Trévoux*).

(3) « *Chenille*, sorte d'ornement en tissu de soie ou de laine, rond et velouté, présentant l'aspect d'une chenille » (*Larousse*). — « *Chenille*. Terme de passementier. Ouvrage de soie en forme de cordon tors, présentant des poils assez semblables à ceux de la chenille. On a fait grand usage de cette passementerie au siècle dernier pour broder des meubles. » (*Havard, Dict. de l'ameublement, I, 799*).

(4) « *L'impériale* d'un lit, le dessus d'un lit, surtout en parlant d'un lit à colonnes » (*Litté*).

(5) « La ressemblance qu'elles présentaient avec les onyx gravés en relief fit donner, de bonne heure, aux peintures en ton sur ton le nom de *camayeux*. » (*Havard, I, 533*).

(6) « *Moire*, étoffe de soie, tant en chaîne qu'en trame, qui a le grain fort serré et est de même fabrique que le gros de Tours » (*Trévoux*).

44. Une chaise longue en damas jaune, avec son matel (1) et un petit coussin semblable, 30 l.

45. Six fauteuils à petit point en soye, 60 l.

46. Deux fauteuils en laine à petit point, 12 l.

47. A la cheminée, une glace de trois pièces en transeau, avec un vieux cadre doré, deux de dessus de porte en camayeux cramoisi font blanc et un tableau de famille en casdre doré.

48. 2^e étage, chambre au-dessus de la précédente : Trois pièces de tapisserie brocatel rouge et jaune, plus que my usés, 30 l.

49. Un lit, dont le dedans est de serge blanche, les pentes et soubastements en bandes point d'Ongrie et serge aurore, avec les rideaux en laine aurore (2), une pailleasse, deux matelas, un lit de plume, un traversin, une couverte de laine fine, une de coton, une courte-pointe piquée en fil, 56 l.

50. Six fauteuils antiques, avec leurs housses brocatel jaune, très usés, 8 l.

51. Un miroir fort antique et une table noyer, 6 l.

52. Deux fauteuils paille et deux chenets, 4 l.

53. Garde robe de cette chambre : Une couchette de sangle (3), cassée, un matelas, un traversin, un mauvais pavillon de serge blüe, une chaise en point d'Ongrie, 5 l.

54. Chambre au-dessus de la salle des tableaux : Cinq pièces de tapisserie brocatel rouge et jaune, plus que my usés, 20 l.

55. Un lit à la duchesse, en tafetas vert piqué, avec ses pantes, bonnes graces et soubastements, à point d'Ongrie, sa courte-pointe de tafetas piqué, une pailleasse, deux matelas, un lit de plume, un traversin, une couverte laine fine et une coton, 110 l.

56. Une table noyer, 3 l.

57. Cinq fauteuils antiques à point d'Ongrie, encasdrés de mocquette, plus que my usés, 5 l.

58. Deux petites chaises à petit point, 2 l.

59. Deux fauteuils paille et un vieux miroir antique, 8 l.

60. Au-dessus de la cheminée, un petit tableau encasdré de noyer.

61. Deux vieux rideaux de fenêtre, 2 l.

62. Deux chenets, 2 l. 10 s.

63. Garde robe : Un lit à tombeau de serge rouge, une pailleasse, un lit de plume, un traversin, un matelas, une couverte laine, une table noyer et une vieille chaise en point d'Ongrie, 20 l.

64. Antichambre de la chambre du balcon : Un bureau à deux battants en noyer, une banquette en serge verte et bandes de tapisserie, une chaise paille et une à point d'Ongrie fort usée, 10 l.

(1) Matelas sur lequel on s'étendait et qui rendait la chaise molleuse.

(2) « Plus, une chasuble, avecq son estolle et manipulle, à fleurs de diverses couleurs, le fonds horore ; avecq un devant d'hautel de mesme estoffe » (*Inv. du chât. de Jarnac, 1668, n° 237*). — « Aurore, nom de la couleur orangé clair. La couleur aurore a été fort à la mode dans le mobilier, au xvii^e siècle. » (Havard, I, 200).

(3) Dont le dessous est garni de sangles clouées.

65. *Chambre du balcon* : Cinq petites pièces de tapisserie de damas sur fil citron et blanc, 30 l.

66. Un lit à la romaine, avec l'impériale et rideaux, courte-pointe et soubastement semblable à la tapisserie, quatre matelas, une couverture de soye et une de laine fine, 140 l.

67. Une petite table en noyer, couverte d'un drap vert, 3 l.

68. Les rideaux de la fenêtre en camelot de laine citron, 6 l.

69. Un fauteuil de tapisserie à gros point et trois fauteuils de paille, 5 l.

70. A la cheminée, une petite glace en deux pièces, avec un tableau au-dessus (1), encadré de bois blanc.

71. Deux chenets anciens, avec leur garniture en cuivre, pelle, pincette, 4 l.

72. *Garde robe de la chambre du balcon* : Un lit à tombeau en serge bleue, une paillasse, un lit de plume, un matelas, un traversin, une couverture commune, une chaise paille, une table noyer, 18 l.

73. *Chambre au-dessus de la grand salle* : Deux lits jumeaux (2), dont le ciel et dossier sont garnis de coton (3) rayé bleu et blanc, ainsi que les soupantes et soubastements et couvertes bardantes (4); le coucher est composé d'uné paillasse, deux matelas, un traversin, 200 l.

74. Neuf anciens pands de tapisserie, dont deux fort petits iuseix (jugés?) Aubusson, représentant l'histoire de Jacob, 80 l.

75. Un bureau à deux portes, fermant à clef, 6 l.

76. Une table noyer avec son tiroir, 2 l.

77. A la cheminée, un tableau de famille en cadre doré.

78. Un garde feu et deux vieux petits chenets, 5 l.

79. Dix fauteuils et une chaise paille, 3 l.

80. Une banquette (5), couverte d'un tapis vert, 4 l.

81. Un ancien fauteuil à point d'Ongrie, 1 l.

82. Un vieux jeu de trictrac, 2 l.

83. *Chambre du pavillon de l'escalier* : Un bois de lit, les rideaux bruns très mauvais, une paillasse, un lit, un traversin, un matelas, une couverture, 21 l.

84. Une table, deux chaises paille, un fauteuil antique garni de point d'Ongrie, usé, 4 l.

85. *Chambre du pavillon prest des latrines* : Quatre vieux pends de tapisserie d'Aubusson très usés, 16 l.

86. Deux lits jaunes à la romaine, avec les impériales de mocquette rouge et jaune, ainsi que les rideaux ; coucher, deux paillasses, deux lits

(1) M. Person de Champoly, à Poitiers, possède une glace de cette sorte, du siècle dernier : le tableau, peint sur toile, s'ajuste à la partie supérieure et représente une bergerie.

(2) C'est-à-dire côte à côte, un pour le mari et l'autre pour la femme.

(3) « Lit de coton pour vous gésir », dit Eustache Deschamps.

(4) C'est-à-dire enveloppant le lit de tous côtés.

(5) « Banquette. Au xvii^e siècle, elle devient un banc léger, facilement transportable » (Havard, I, 248).

de plume, deux traversins, deux matelas, une couverte laine fine, deux couvertes de fil picquée, une couverte de coton, 80 l.

87. Quatre vieux fauteuils usés, dont la couverture est de cadis (1) vert pour deux et deux ont les couvertures déchirées, 4 l.

88. Un fauteuil paille et une table noyer, 3 l.

89. Un ancien miroir, 4 l.

90. Deux vieux petits chenets, 2 l.

91. Un tableau de famille en cadre doré.

92. *Chambre de domestique au-dessus* : Quatre couchettes de domestique, dont trois garnies d'une paillasse, un matelas, un traversin et dont deux garnies de deux matelas, deux traversins et quatre couvertures, 25 l.

93. *Chambre du cuisinier* : Un lit à mauvais rideaux, une paillasse, un matelas, un lit de plume, un traversin, une couverture, une courte-pointe, 20 l.

94. *Chambre au-dessus de la précédente* : Un lit à rideaux d'étoffe grise, une paillasse, un matelas, un lit de plume, un traversin, une couverte d'indienne, 2 fauteuils et une chaise paille, une table, 30 l.

95. *Chambre sur la cuisine* : Deux lits à rideaux d'étoffe brune de laine, composés comme dessus, 90 l.

96. Quatre grandes armoires et une de peuplier, 30 l., ayant 15 douzaines de serviettes usées, demi douzaine de chanvre et l'autre demie est de reparonne (2), huit mauvaises nappes fines, dont cinq grosses, 50 draps de lit usés, 20 d'étoupes et 30 de brin, 200 l.

97. Quatorze flambeaux de composition (3), 14 l.

98. Deux pots à l'eau et deux plats d'étain commun, pesant 15 livres, à 13 sols, 40 l.

99. Une table, un grand fauteuil, 5 petits fauteuils, 2 chaises paille, 5 l.

100. Deux chenets, une pelle, pincette, 4 l.

101. *Chambre à côté* : Un lit, une paillasse, un matelas, une couverte, 45 l.

102. *Chambre occupée par le marquis de St Ybard* : Un lit, composé d'une couchette (4), une paillasse, deux matelas, un lit, un traversin, une couverture de soye, une de laine, un couvre pié, le tout my usé ; la courte pointe, le sousbatement de la niche étant d'indienne usée, pareille aux deux morceaux de tapisserie de la chambre, 100 l.

(1) « Cadis, gros drap bourru, en laine non peignée, du genre des bureaux, mais dont il différait surtout par la variété des couleurs » (*Glossaire archéologique*).

(2) « Reparon, seconde qualité du lin qui a passé au séran » (Havard, IV, 706). « Une douzaine de serviettes de thuille de reparon » (*Ino. de Bassire*, 1642). « Quatre douzaines de serviettes de reparon » (*Ino. de Boissot*, à Angoulême (1660)).

(3) « Composition. On donne ce nom à un composé de cuivre, de plomb, de zine et d'étain, dont on fait des pendules, des candélabres, etc. » (Havard, I, 905).

(4) « On appelloit les lits *couchette* quand ils n'avoient que six pieds de long et six de large » (Sainte-Foix, *Essais historiq. sur Paris*, III, 73).

103. Sur la cheminée, une glace de deux pièces, un tableau en camaïeu bleu, ainsi que le dessus de la porte.

104. Deux fauteuils de tapisserie en gros point, deux chaises pareilles, une petite table, une chaise paille, rideaux de la fenêtre encadrés d'indienne, 12 l.

105. *Garde robe* : Un lit de sangle, un matelas, un traversin, une couverture, une chaise paille, 8 l.

106. *Garde meuble* : dix pièces de tapisserie très ancienne, 60 l.

107. Une tente pour camper, doublée d'indienne, avec tous ses bâtons et piquets, 140 l.

108. Un petit matelas, un traversin et une couverture laine, 12 l.

109. Un grand tapis de Turquie, my usé, 10 l.

110. Cinq pièces de tapisserie d'étoffe jaune, 9 l.

111. Une petite table et un vieux fauteuil, 2 l.

112. *Cuisine* : Deux casseroles, un gril de fert, deux pots de fert, une baignoire de cuivre, un chaudron, deux poeles, une cuillère à pot de fert, deux poeles, une grande et une petite ; deux chenets, une barre de fert, pelle, pincette, une armoire, une table, deux bancs pour faire manger les domestiques, un vesselier (1) pour la batterie de cuisine, un tournebroche, le tout usé, 60 l.

113. *Dépense joignant la cuisine* : Un garde manger, un crochet (2), une table, un coffre, 4 l.

114. *Office* : Une table, huit chaises, un fauteuil paille, 5 l.

115. *Appartement où loge le receveur, sa chambre* : Un lit à tombeau, garni d'étoffe brune (3) sur fil, my neuve, une paillasse, un matelas, un lit de plume, un traversin, une couverture laine, une courte pointe, 25 l.

116. *Cabinet* : Une table, six chaises paille, 6 l.

117. *Chambre à côté* : Un lit comme dessus, 20 l.

118. Quatre chaises paille, 1 l.

119. *Chambre de la servante* : Un lit garni, 10 l.

120. *Grenier de la recette* : Froment, blé d'Espagne, seigle, avoine.

121. *Grange* : Foin.

122. *Etable* : Deux bœufs, 200 l.

123. *Cellier* : 15 barriques vin rouge, avec les futs, 250 l.

124. 100 barriques vides, 200 l.

125. 3 cuves, 100 l.

126. Un pressoir, 20 l.

127. *Chambre du trésor* : Titres.

(1) « *Vaisselle*, meuble de cuisine. Sorte d'étagère ou de dressoir sur lequel on place la vaisselle de service » (Havard, IV, 1489). « Le haut d'un vesselier bois de sapin » (*Ino. de Nic. de Ségur*, à Bordeaux, 1753). « Un buffet avec son vesselier au-dessus » (*Ino. d'Angely*, 1777).

(2) Balance dite *romaine* pour peser (ce mot n'est pas dans le *Glossaire archéologique*), ou mieux, comme dans l'inventaire de Poinsoy, à Lyon, en 1780, « un crochet à pendre viande ».

(3) Juge, p. 40, dit des lits en Limousin : « Des lits dont le dossier, le ciel, les amples rideaux et la courte pointe étaient de même étoffe rembrunie ».

IX. — HOTEL D'ESCARS, A PARIS (1771).

Il fut « procédé à l'inventaire et description de tous les meubles meublans, vaisselle d'argent, bijoux, deniers comptants, titres, papiers et renseignements dépendant de la succession dudit seigneur vicomte d'Escars, étant et qui se sont trouvés dans les lieux cy après désignés, dépendance d'une maison sise à Paris, rue du Cherche Midy, en laquelle il est décédé. » L'acte fut passé par notaire, « à la requête » des frères et neveux, « très haut et très puissant seigneur Louis-Michel-René de Pérusse d'Escars, marquis de Saint-Ibart, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint Louis, demeurant ordinairement au château d'Escars en Limosin, de présent à Paris, logé rue de Vaugirard, paroisse Saint Sulpice » ; de « très haut et très puissant seigneur Louis-Nicolas d'Escars, marquis de Pérusse, chevalier, seigneur d'Ecoué, Boesse, Marais, Aix et Tangon, La Plissonnière, Monthoiron, Targé et duché de Châtellereau, maréchal des camps et armées du roi, demeurant ordinairement en son château de Targé, de présent à Paris, logé rue du Parc royal, paroisse Saint-Paul » ; de « très haut et très puissant seigneur Louis-François-Marie de Pérusse, comte d'Escars et de Saint-Bonnet, baron d'Aix et de la Renaudie, seigneur de Saint-Ibart et autres lieux, brigadier des armées du roy, son premier maître d'hôtel et lieutenant général au gouvernement du haut et bas Limosin, demeurant à Paris, rue de Vaugirard, paroisse Saint-Sulpice » ; de « très haut et très puissant seigneur Jacques-François de Pérusse, baron d'Escars, lieutenant des vaisseaux du roy, demeurant à Paris, rue de Vaugirard », ces deux derniers représentant leur père, « très haut et très puissant seigneur François-Marie de Pérusse, comte d'Escars et de Prinsac, comte de Saint-Bonnet, baron d'Aix et de la Renaudie, maréchal des camps et armées du Roy ».

L'acte forme un registre petit in-folio de six cahiers, soit 142 pages. Le papier est marqué au timbre de la Généralité de Paris et porte en filigrane : une *coquille* avec le nom du lieu de fabrication PARIS et le nom du vendeur.

LABBE A PARIS

(*fleur de lys*) MARCHAND DE FIN

*Inventaire de Monsieur le vicomte d'Escars, fait par M^e Bronod,
notaire à Paris, le 29 juillet 1771.*

Premièrement, dans l'antichambre, au second étage, ayant vue sur la cour :

1. Quatre fauteuils de bois d'hêtre, foncés de canne, peints en jaune ; une bergère de bois peint en gris, foncée de cuir, avec son coussin de damas rempli de plumes, prisés ensemble, 40 l.

2. Item, deux petits corps de bibliothèque, de bois de merisier (1), à deux battants, fermants à clef, avec leurs dessus de marbre brèche d'Alep (2), et une petite table à écrire de bois de palissande, couvert de maroquin noir, 48 l.

3. Item, une armoire de bois de placage, à deux battants, fermante à clef en bascule ; une petite commode à la Régence, à un seul tiroir, garni de mains (3) et entrée et ornemens de cuivre doré, avec un dessus de marbre brèche d'Alep, 72 l.

4. Item, neuf aulnes ou environ de cours (4) de tapisserie toutisse, fond cramoi, à ramages jaunes, 30 l.

5. Item, un baromètre et un thermomètre à cadran, garni d'ornemens de bois doré, 16 l.

6. Item, deux rideaux en quatre parties, de toile fil et coton à carreaux, cramoi et jaune, avec leurs tringles et anneaux, 24 l.

7. Item, trois tableaux peints sur toile, un représentant un paysage, un autre cintré par le haut représentant sujet de la fable et le troisième le roi Henri quatre, tous troués dans leurs bordures dorées, 80 l.

8. Item, huit estampes sous verre, dont six marines de Vernet et les deux autres différentes marines, tous dans leurs filets dorés, 120 l.

9. Item, trente-cinq autres estampes, sous verre, de différentes grandeurs, représentant des portraits, batailles et autres sujets, dans leurs filets dorés ; un petit tableau en pastelle, représentant le maréchal de Saxe, 120 l.

Dans le salon ensuite, ayant vue sur la terre :

10. Item, une cheminée à la prussienne, (5) 6 l.

(1) « *Mérisier*, c'est le cerisier sauvage » (*Trévoux*.)

(2) « *Brèche*, sorte de marbre fort dur, qu'on tire particulièrement des Pyrénées » (*Trévoux*). — *Brèche d'Alep*. Ce marbre, à fragments, rouges, gris ou jaunâtres, liés par un ciment grisâtre tacheté de noir, se tire sur-tout des carrières d'Alep en Syrie » (*Larousse*). — Voir *Alep*, dans le *Dictionnaire* de Havard. — Il y en a un notable spécimen au musée de Chièvres à Poitiers, où il forme le dessus d'une commode Louis XVI.

(3) Littré définit : « *main*, sorte d'anse ». Ici il s'agit de poignées.

(4) « *Cours* se dit aussi quelquefois de l'étendue des choses, en longueur seulement, sans avoir égard à la hauteur. Cette tapisserie a 25 aunes de cours » (*Trévoux*.)

(5) « *Cheminée à la prussienne*, sorte de cheminée en tôle, qui s'adapte à une cheminée ordinaire et se termine par une espèce de tuyau de poêle caché dans le conduit de la cheminée » (*Littré*.)

11. Item, un dessus de cheminée, d'une seule glace, de soixante-cinq pouces de haut sur quarante-huit de large sur son parquet (1) et dans sa bordure de bois sculpté doré, 400 l.

12. Item, deux bras de cheminée à deux branches chacun, de cuivre, doré d'or moulu, 120 l.

13. Item, un miroir d'entre-croisée, de deux glaces (2), la première de quarante-neuf pouces, et la seconde de trente, toutes deux sur dix-sept de large dans son parquet de bois peint en blanc, avec ornemens de bois doré, 96 l.

14. Item, deux fauteuils et une chaise de bois de hêtre, foncés de canne, avec le dossier et coussins de maroquin rouge; deux fauteuils en cabriolet (3) et deux chaises de bois de hêtre, foncées de cuir, couvertes de velours d'Utrecht à colonnes cramoisies et blanches et vertes; deux bergères de bois de hêtre à dossiers foncés de crin, avec leurs coussins de plume, le tout couvert de dauphine (4) fond vert, à fleurs aurore, 112 l.

15. Item, deux tableaux peints sur toile, représentant sujets d'histoire dans leurs bordures de bois doré, 120 l.

16. Item, un portrait peint sur toile, représentant un homme; un autre peint en pastelle, représentant une femme et deux raisins, et deux tableaux dessus de porte peints en camaïeux (5), représentant deux laisants, 72 l.

(1) « Parquet se dit aussi de l'assemblage de bois qu'on applique sur le manteau d'une cheminée ou sur le trumeau d'un mur, pour y mettre ensuite des glaces » (*Trévoux*.)

(2) Les anciennes glaces, vu la difficulté de la fabrication, étaient souvent alors en plusieurs pièces.

(3) « Cabriolet, espèce de petit fauteuil » (*Littre*).

(4) « Dauphine, étoffe. Les laines dont cette étoffe est composée sont teintées et mélangées avant que d'être cardées, mais on carde ce mélange de couleurs teintées. On file le même mélange et ensuite on le travaille sur le métier et c'est ce qui fait la jaspure des étoffes appelées *dauphines*. C'est une espèce de petit droguet, très léger, tout de laine, qui se trouve par la préparation précédente imperceptiblement jaspé de diverses couleurs. Le nom de *dauphine* vient d'un ouvrier dauphinois qui a inventé cette étoffe à Reims » (*Trévoux*).

(5) Michel-Hubert Des Cours, peignit à Bernay (Eure) en 1755, dans une maison de la rue d'Alençon, « huit panneaux en camaïeu bleu, représentant des scènes champêtres ». Dans une autre maison de la même ville, il exécuta, « vers la fin de sa vie », « huit médaillons, également en camaïeu bleu, qui ornent les dessus de porte d'un petit salon élégamment lambrissé ». Sont attribués au même artiste, au Long-Pré, « quatre petits dessus de porte, peints en camaïeu bleu, représentant des scènes champêtres ». Toujours à Bernay, il y a encore du même peintre « un dessus de cheminée en camaïeu bleu, représentant un berger apprenant à une bergère à jouer du chalumeau » (Porée, *Michel-Hubert des Cours*, Paris, 1889, in-8°, p. 12, 13, 33).

17. Item, deux armoires en bibliothèques, de bois de placage, à deux battants chacune et deux armoires par le côté, garnies d'entrées de serrures et ornemens de cuivre doré, 500 l.

18. Item, une petite chiffonnière (1) de bois de placage, montée sur ses roulettes et garnie de ses tiroirs et ornemens de cuivre doré ; une petite commode à la régence, à un seul tiroir, garnie de mains et entrées de serrures de cuivre en couleur (2), avec un dessus de marbre brèche d'Alep ; une petite armoire de vieux laque, à deux battants, fermant à clef et garnie d'ornemens de couleur et un dessus de marbre de brèche d'Alep, 300 l.

19. Item, deux rideaux de fenêtre, en quatre parties, de vieux taffetas rayé cramoisi, vert et blanc, avec leurs tringles et anneaux ; prisé avec un petit écran de bois de hêtre et sa feuille de papier de la Chine, 48 l.

20. Item, onze estampes sous verre, dont huit vues de marine, d'après Vernet, et les trois autres tempêtes, marines, baigneuses de Balechou (3), toutes dans leurs filets (4) dorés, 190 l.

21. Item, deux bronzes, l'un représentant Psiché et l'autre Vénus et l'Amour et une urne d'ancien bleu, le tout monté en cuivre doré d'or moulu, prisés ensemble avec un petit Hercule, aussi en bronze, monté de même, 400 l.

22. Item, une pendule en cartel (5), faite par Charles Le Roy à Paris, à cadran d'émail marquant les heures et les minutes, avec ornemens et supports de cuivre doré d'or moulu et deux chandeliers à trois branches chacun sur leurs pieds et un pot de fleurs, aussi de cuivre doré, 1,000 l.

23. Item, quatre pots à œil (6) de différentes grandeurs et leurs couvercles de porcelaine d'ancienne Chine, fonds blanc à fleurs vertes et

(1) « *Chiffonnier*, petit meuble à tiroir, où les femmes serrent leurs chiffons et leurs travaux d'aiguille » (*Littre*).

(2) « Il y a à la Chine un très beau cuivre vert, veiné et soieux. On diroit qu'il chatoie » (*Trévoux*).

(3) Baléchou (Jean Joseph), célèbre graveur français, né à Arles en 1715 et mort à Avignon en 1764 (*Larousse*). Le portrait de Balechou figure parmi *Les graveurs du XVIII^e siècle, estampes, portraits, vignettes*, par le baron R. Portalis et H. Beraldi, t. I.

(4) « *Filet*, en termes d'architecture, est un petit membre ou ornement carré dont on se sert en diverses occasions et qui accompagne ou couronne une moulure plus grande » (*Trévoux*). Aux XVI^e et XVII^e siècles, on fit souvent de ces cadres plats.

(5) « *Cartel*, la pendule même » (*Littre*). — « Encadrement de certaines pendules qui s'appliquent ordinairement contre une muraille » (*Larousse*).

(6) Si on lit *œil*, ce peut être un *pot pourri*. — « Le pot pourri était un vase d'or, d'argent ou d'une autre matière, souvent en porcelaine, plus généralement en forme d'urne ou d'encensoir, surmonté d'un couvercle percé de trous ou d'*yeux*, comme on disait alors. Ce meuble servait à répandre de l'odeur dans les appartements » (Bapst, *Ino. de M. Jos. de Saxe*, p. 179, note 1).

rouges ; quatre vases, deux soucoupes et leurs couvercles d'ancienne porcelaine du Japon, dépareillées, dont une montée en argent, 36 l.

24. Item, sept aulnes ou environ de cours de vieille tapisserie brocatelle, par bandes cramoisies et vertes, 30 l.

25. A l'égard de deux tableaux en pastelle sous verre dans leurs cadres de bois sculpté et doré (1), représentant Monsieur et Madame de Belle-Isle, il n'en a été fait aucune prisee comme portraits de famille.

26. Item, deux tringles de fer poli pour portières, 2 l.

Dans la chambre à coucher ayant vue sur la rue :

27. Item, une cheminée à la prussienne, 6 l.

28. Item, deux chenets, pelle et pincette de fer, avec ornemens de cuivre doré, 20 l.

29. Item, deux bras de cheminée à deux branches chacun, de cuivre doré d'or moulu, 150 l.

30. Item, un dessus de cheminée de deux glaces, la première de cinquante-huit pouces et la seconde de vingt-cinq, le tout sur trente-huit de large, dans leurs filets de bois doré et parquet de bois peint en blanc, 350 l.

31. Item, un miroir de deux glaces, la première de quarante-deux pouces et la seconde de vingt-deux, toutes deux sur quarante et un pouces de large, dans son cadre de bois sculpté doré, 240 l.

32. Item, un trumeau d'entre croisée de deux glaces, la première de quarante-neuf pouces et la seconde de trente, toutes deux sur dix-sept, dans son parquet de bois peint de blanc, avec ornemens dorés, 90 l.

33. Item, un secrétaire de bois de palissande, garni de mains et entrées de serrures et de ses tiroirs en dedans, avec un dessus de marbre de brèche d'Alep cassé, 45 l.

34. Item, une commode de bois de placage, à deux grands et trois petits tiroirs, fermant à une seule serrure, garnie de mains et autres ornemens de cuivre, doré d'or moulu, avec un dessus de marbre brèche d'Alep, 240 l.

35. Item, une petite commode à la régence, à deux petits tiroirs, garnies de mains et entrées de serrure de cuivre en couleur, avec un dessus de marbre brèche d'Aleps et une petite chiffonnière, aussi de bois de placage, à trois tiroirs, aussi garnis en cuivre doré, avec son dessus de marbre brèche d'Aleps ; une petite table à coins, de bois de palissande, avec ses ornemens de cuivre doré, 200 l.

36. Item, deux fauteuils en cabriolets et deux bergères de bois de hêtre, foncées de crin et couvertes de vieux velours d'Utreck (2) bleu et blanc rayé, 60 l.

37. Item, deux rideaux de fenêtre en quatre parties de camelot, rayé bleu et blanc, avec leurs tringles et anneaux et deux portières par bandes de tapisserie de damas bleu et blanc, 40 l.

(1) « A Drouard, sculpteur (en 1788, à Nîort), 159 l. 6 s., pour 88 pieds de baguettes dorées, à 36 s. le pied » (*Bullet. de la Soc. de stat. des Deux-Sèvres*, 1890, p. 470).

(2) Voir le mot dans Havard, IV, 1526. — « Deux bergères de velours bleu ciselé d'Utrecht » (*Inv. de la Bastille*, 1758).

38. Item, une petite chiffonnière de bois de noyer, à un tiroir et dessus de marbre commun et un petit miroir rond, concave, dans sa bordure de bois noircey, 3 l.

39. Item, un tableau peint en pastelle, représentant une Vierge, dans sa bordure de bois sculpté et doré et un dessus de porte peint sur toile, représentant des bergers, dans son filet doré et un petit plan de Paris enluminé sous verre avec son filet doré, 60 l.

40. A l'égard d'un tableau peint sur toile, dans sa bordure de bois sculpté et doré, représentant Madame de Belle-Isle en costume de Vestale, il n'en a été fait aucune prise comme portrait de famille.

41. Item, une couchette à bas piliers de trois pieds et demi de large, garnie de son enfonçure sanglée (1), un sommier de crin de toile à carreaux, deux matelats de laine couverts de futaine, un lit et un traversin de couil rempli de plumes, une couverture de laine blanche et une autre de coton et un petit couvre-pied d'indienne piqué, couvert de taffetas vert ; la housse en niche, composée de son ciel à chassis, plate, doubles pentes et rideaux et courte-pointe, le tout de moire bleue et blanche et six aulnes ou environ de cours de tapisserie de pareille moire, 240 l.

42. Item, une petite pendule de cheminée à réveil et cadran d'émail, marquant les heures et les minutes, dans son petit cartel de cuivre doré, porté sur un taureau de bronze ; une autre pendule de cheminée, sans nom d'auteur, à cadran d'émail, marquant les heures et les minutes, sur son pied, avec un génie et les attributs de l'astronomie, le tout de cuivre, doré d'or moulu, 400 l.

43. Item, un chandellier à trois branches, avec un petit pot pourri (2) ; deux autres chandelliers avec leurs bobèches et deux petits chandelliers en colonnes coupées, le tout de cuivre, doré d'or moulu, 200 l.

Dans une garde robe ensuite, ayant vue sur l'escalier :

44. Item, une portière de moire bleue et blanche, doublée de siamoise (3) flambée de la même couleur ; trois autres portières de camelot moiré à rayes cramoisies et vertes, doublée de toile à carreaux, 20 l.

45. Item, une armoire de bois de noyer, à deux battants, fermante à clef et sans corniche, 20 l.

46. Item, une petite armoire à hauteur d'appuy, de bois de palissande, avec son dessus de marbre commun ; une autre petite armoire de bois de palissande à fleurs, garnies d'entrées de serrure et ornemens de cuivre

(1) « Un lit de sangles ou *baudet*, celui qu'on dresse sur un châssis pliant et portatif, qui se soutient par des sangles attachées d'un côté à l'autre » (*Tréboux*).

(2) « Un pot pourri, de vieux lacq monté en or » (*Inventaire de M. J. de Saxe, 1767*).

(3) « *Siamoise*, tissu de fil et de coton, rayé de couleurs différentes, d'assez bon teint pour pouvoir être savonné et dont on fit des tentures bon marché, des garnitures de sièges et de lits pour l'été et surtout des housses. La siamoise se fabriquait, dans le principe, à Rouen..... dès l'année 1750 ; on en faisait aussi à Paris [et à Limoges] » (Havard, IV, 998).

doré, avec un dessus de marbre brèche d'Alepis et un serre papier (1) de bois rouge, 72 l.

47. Item, une table de nuit ; une encoignure (2) avec son dessus de marbre commun et une chaise de commodité de bois de hêtre, 12 l.

48. Item, une lampe à deux mèches à pompe et sur son pied, le tout de cuivre argenté, avec son garde vue de fer blanc et un bassin de commodité d'étain, 12 l.

49. Item, cinquante sept estampes, représentant différents portraits de roys et d'hommes illustres, tous sous leurs verres, dont un cassé et tous leurs filets de bois doré, 100 l.

Dans la chambre des domestiques :

50. Item, une couchette à bas piliers, garnie de son enfonçure et une paillasse, deux matelats de laine, couverts de toile à carreaux, deux couvertures de laine blanche et un petit baldaquin (3) de damas de Caux ; un lit de sangle, deux autres matelas de laine couverts de toile à carreaux, un traversin de couffin rempli de plumes, deux vieilles couvertures de laine blanche et un petit baldaquin de damas de Caux, 73 l.

51. Item, quatre vieux porte manteaux, de vieux draps jaune, garnis de livrée ; un vieux lit de sangle, 6 l.

52. Item, un bidet, couvert de maroquin rouge, garni de sa cuvette et d'une seringue d'étain (4), 9 l.

53. Item, deux harnois de carrosse et deux brides, une autre bride et deux selles, dont une de domestique et l'autre garnie de son siège de velours cramoisi, 40 l.

54. Item, deux portières en quatre parties de tapisserie à l'éguille, fond jaune à fleurs, doublé de serge cramoisie, 24 l.

55. Item, deux chenets, pelle et pincette et tenaille de fer poli (5), avec ornemens de cuivre doré d'or moulu, 120 l.

Sur une soupente (6), pratiquée dans la garde-robe :

56. Item, quatre grandes urnes de porcelaine de la Chine, trois autres et deux grands cornets de porcelaine du Japon ; un sceau aussi de por-

(1) « On appelle aussi *serre-papier*, une sorte de tablette, divisée en plusieurs compartiments, qui se met ordinairement au bout d'un bureau et où l'on arrange des papiers » (*Trévoux*).

(2) Meuble triangulaire, qui se place dans un angle ou coin.

(3) « *Baldaquin*, dais .. On dit aussi le baldaquin d'un catafalque et un lit à baldaquin » (*Trévoux*).

(4) « Deux seringues en estain » (*Inventaire du baron de Ville, 1708, n° 36*). — « Une écuelle et une seringue, le tout d'étain » (*Inventaire Dejean, 1732, n° 178*). — « Deux bassins de lits, six palettes et deux seringues » (*Inventaire de l'hôpital de Neuschâteau, 1760*).

(5) « Un feu... avec tenailles, pelle, pincettes et mains aussi de bronze doré » (*Vente de M^{me} de Pompadour, 1766*).

(6) « *Soupente*, entresol ou petite construction pratiquée entre deux planchers pour la commodité d'un appartement. Une soupente est commode pour y faire coucher des valets » (*Trévoux*).

celaine, deux cornets (1) de porcelaine de la Chine ; quatre vases couverts de porcelaine de la Chine, montés en cuivre doré d'or moulu ; un autre vase couvert, non monté ; deux oiseaux de porcelaine grise, un lion et une lionne, le tout monté en cuivre doré d'or moulu ; deux petits pots pouris de porcelaine de la Chine, montés en cuivre doré ; deux vases ou pots pouris de laque rouge, montés en cuivre doré d'or moulu ; une écuelle couverte et sa jatte de porcelaine de Saxe ; deux grandes tasses à chocolat, avec leurs plateaux de pareille porcelaine ; une grande écuelle, avec son couvercle et son plateau de porcelaine de Saxe ; une tégère aussi de porcelaine, garnie de cuivre doré ; un pot à œil, son couvercle et sa jatte d'ancienne porcelaine de la Chine ; deux tasses de porcelaine, leurs couvercles et leurs soucoupes, montées en argent ; une écuelle de la Chine, son couvercle et son plateau, monté en argent ; deux petites jattes de porcelaine du Japon ; deux tasses de porcelaine, leurs couvercles et leurs soucoupes, dont une cassée, montée en argent ; une jatte de porcelaine du Japon et deux autres de la Chine, quatre autres jattes avec leurs soucoupes, un pot à tabac de porcelaine et son couvercle, monté en cuivre doré d'or moulu ; un petit cabaret (2) sur son plateau, composé de cinq tasses et leurs soucoupes ; une tégère et un pot au lait de porcelaine blanche, 1200 l.

Suivent les papiers, linge et hardes à l'usage dudit défunt :

57. Item, un habit, veste et culotte de velours cramoisi, doublé de satin blanc ; un habit et veste, grand uniforme de maréchal de camp ; un habit et veste et deux culottes de drap brun, doublé de velours tigré ; un habit, veste et culotte de velours de coton mordoré, à boutons de Pimbeck, doublé de raz de castor (3) et la veste de molton ; une vieille culotte de velours de soie ; un habit, veste et culotte de laine tricottée, doublé de croisé blanc ; une robe de chambre (4) et sa veste d'anglaise, fond brun à fleurs, doublée de gros de Tours (5) rayé ; une vieille robe

(1) « On donne le nom de *cornet* à des vases de faïence ou de porcelaine, présentant la même forme que les cornets à jouer » (Havard), c'est-à-dire à bords droits et l'ouverture plus large que le pied.

(2) « *Cabaret*, espèce de petite table ou plutôt plateau, dont les bords sont relevés, ordinairement couvert de vernis, sur lequel on met des tasses et des soucoupes, pour prendre du thé, du café » (Trévoux).

(3) « Un justaucorps, veste et culotte de drap de castor, garni de boutons d'acier. Un justaucorps, veste et culotte de drap de castor, garni de boutons d'acier doré. Une paire de bas de castor » (Inv. du baron de Ville, 1717, n^{os} 125, 127).

(4) « Une robe de chambre, mauvaise, de satin d'Inde. Une robe de chambre satin raïé, violette. Une robe de chambre jaune. Une robe de chambre, bleu et or » (Inv. du baron de Ville, 1717, n^{os} 60-63).

(5) « Un bois de lit, garni.... la garniture complète d'étoffe de gros de Tour bleu et aurore, aux crépines de soie et argent » (Inv. du baron de Ville, 1708, n^o 24). — « Une robe et son jupon de gros de Tours vert pomme, brochée en argent » (Inv. de Petau, 1771).

de chambre, de gros de Tours broché, fond olive (1) à fleurs; une robe de chambre et sa veste de ratine blanche; un habit, veste et culotte de velours raz noir; un habit, veste et culotte de voile noir et un surtout (2), veste et culotte de velours noir; un habit et sa culotte de drap de Silèzle brun; un habit et sa culotte de gourgouran (3) gris, doublé de croisé blanc, garnis de boutons d'or à lames; un habit, veste et culotte de velours à la reine (4) gris, doublé de croisé blanc; un habit, veste et culotte de moire sur fil mordoré, doublé de croisé blanc; un surtout et sa culotte de baracan (5) gris à boutons à mille pointes en argent; un habit, veste et culotte de drap brun, à boutons de Pimbeck, doublé de raz de castor; une redingotte de drap bleu, galonnée en or; un habit, veste et culotte de ratine mordoré, doublée de satin blanc et garnies de boutons de traits d'or; une veste blanche piquure de Marseille; une autre, étoffe de Lyon, fond or à petits bouquets (6); une autre fond argent à fleurs rouges et vertes; une veste de Perse, brodée au tambour, une veste de nanquin (7), un coupon de quatre aulnes et demie de satin blanc, un coupon de sept aulnes de croisé blanc, un coupon de une aulne et demie velours raz noir, six camisolles de flanelle d'Angleterre, une doublure de veste de soie blanche, 1200 l.

Dans l'armoire inventoriée avec la garde-robe :

58. Item, soixante onze chemises de jour, de différentes toilles, partie usée et non garnie, 190 l.

59. Item, douze chemises de jour, garnies de manchettes de mousseline brodée; douze autres de pareille toille, quatre chemises de toille commune garnies de manchettes effilées, dentelées, six autres chemises garnies d'effilé, vin(gt) six autres garnies de manchettes de mousseline brodée; dix chemises de nuit, garnies de manchettes de baptiste à petit ourlet et neuf autres, garnies de manchettes de batiste à grand ourlet, 197 l.

60. Item, vingt-quatre cols de mousseline, trente mouchoirs de toille blanche, douze mouchoirs des Indes à carreaux, six autres de toille d'orange rouge à carreaux, 84 l.

(1) « Un habit noisette olive » (*Ino. du baron de Ville, 1707, n° 134*).

(2) « Surtout, c'est un nom qu'on a donné à une grosse casaque ou justaucorps, qu'on met en hiver par dessus les autres habits » (*Trévoux*).

(3) Le *gourgourand* est un tissu reps et satin. Jacques-Augustin de Mondion le mentionne deux fois dans ses *Principes de fabrication*, manuscrit appartenant à M. Victor de la Ménardière, à Poitiers.

(4) J.-A. de Mondion décrit la fabrication du velours à la reine, qu'il dit « employé pour habit d'homme et pour la broderie ».

(5) « *Bouracan*. On disoit autrefois *baracan*. Gros camelot ou étoffe, tissée de poil de chèvre » (*Trévoux*).

(6) M. Garran de Balzan possède, aux Châtelliers, une veste semblable, style Louis XVI.

(7) « *Nankin*, toile de coton, ordinairement (non toujours, car il y a du nankin blanc) d'un jaune particulier » (*Littre*).

61. Item, deux manteaux de lit, de toile de coton ouettée; sept paires de bas de soye blanche; une autre d'étrame, six autres vieux paires de bas de soye blanche, quatre paires de bas et quatre paires de chaussettes de coton; une paire de bas de laine grise, trois paires de bas de fil gris, 80 l.

62. Item, un vieux chapeau à mettre sous le bras, deux paires de souliers de cuir noir, une paire de pantoufles de maroquin, deux vieilles perruques en bourse (1) et deux vieilles bourses de taffetas noir, 5 l.

63. Item, quatre caffetières du Levant (2), de différentes grandeurs; un vieux pot de fer blanc à chauffer au bain mari (3), 3 l.

64. Item, cinquante huit serviettes, dont trente ouvrées, dépareillées et vingt huit de toile à linteau (4), 24 l.

65. Item, deux paires de manchettes de point d'Argentan, six paires de manchettes de dentelles Valenciennes, deux autres pareilles et une autre de fausses Valenciennes, 460 l.

Suivent les bijoux :

66. Item, une épée d'acier, damasquinée, avec sa poignée en or, avec son ceinturon de soie verte et une petite épée à garde et poignée d'argent, 200 l.

67. Item, un étuy d'or cannelé, avec son cure oreille et une boëtte d'or oblongue; une paire de boucles de souliers et une paire de boucle de jarretière à tour d'or, chape et ardillons d'acier; une boucle de col en or, une paire de boutons d'or, une paire de boucles de souliers et une de jarretières à tour d'argent, chape et ardillons d'acier; une boucle de col en argent; un flacon de cristal, avec son bouchon d'argent; un portecrayon d'argent avec son étuy de galuchat (5) et une loupe dans son étuy, un cachet de cristal à trois facette monté en or, 700 l.

68. Item, une montre à cadran d'émail et doubles aiguilles d'or, dans sa boëtte d'or et à répétition (6), avec un cordon de soie rouge et trois cachets, dont deux en or et l'autre d'une pierre, une clef de cuivre, 240 l.

69. Item, un graphomètre (7) en cuivre, avec son étuy, 74 l.

Suit l'argenterie :

70. Item, vingt quatre cuillères et vingt quatre fourchettes à bouche, deux cuillères à soupe et huit à ragout, deux grands gobelets en timballe,

(1) « Une vieille perruque, avec la bourse de taffetas noir, l'un et l'autre hors d'usage » (*Ino. Dejean*, 1732, n° 73). — « Une tête à perruque » (*Ino. de Cadalen*, 1794, n° 41).

(2) Havard ne mentionne pas cette espèce.

(3) « Bain-marie se dit d'un vaisseau plein d'eau chaude, qui est sur le feu, où l'on met le vase qui contient les matières qu'on veut faire distiller » (*Trévoux*). Ce procédé est une précaution pour empêcher que ce que l'on fait ainsi chauffer brûle, n'étant pas en contact direct avec le feu.

(4) Liteau.

(5) Peau de roussette ou chien de mer, peinte en vert par un bijoutier nommé Galuchat.

(6) « Montre à répétition à boëtte et chaîne d'or » (*Ino. de Petau*, 1771).

(7) « Graphomètre, instrument de mathématique..... on l'appelle plus communément *demi-cercle* » (*Trévoux*).

le tout d'argent, poinçon de Paris (1), pesant ensemble vingt six marcs sept onces quatre gros, prisé à juste valeur et sans crue comme vaisselle plate, à raison de quarante huit livres six sols cinq deniers le marc, 1256 l. 6 s.

71. Item, une cuvette avec son chausse col (2), deux boîtes à savonnettes, une cafetière, une autre petite cafetière, un crachoir, une théière et deux gobelets en forme de cafetière avec leurs couvercles, le tout d'argent, poinçon de Paris, pesant douze marcs, 607 l.

72. Item, douze cuillères à café (3), d'argent d'Allemagne (4) doré, pesant un marc deux onces, 59 l. 15 s.

73. Item, un nécessaire de cuir noir, doublé de peaux cramoisie, garni de deux flacons de cristal avec leurs bouchons d'argent, avec un étuy à razoirs de galuchat, garni en argent, 30 l.

74. *Sous la remise* : Un vis-à-vis (5) en jonc gris, doré sur les corps, doublé de velours d'Utrecht jaune, avec son surtout de drap et sa housse de velours d'Utrecht de même couleur, monté sur son train et sur roues neuves ; un cabriolet, peint en jaune, doublé de drap de la même couleur, garni de trois glaces, 1200 l.

Suivent les livres trouvés dans la salle de compagnie, prisés et estimés par François Méricot, libraire à Paris, y demeurant, quay de Conty, paroisse de Saint-André-des-Arts :

75. Item, *Histoire généalogique de la Maison de France*, par Anselme, neuf volumes in-folio grand papier, 100 l.

76. Item, *Les fables de la Fontaine*, quatre volumes in-folio, 80 l.

77. Item, *Les monuments de la monarchie française*, par Montfaucon, cinq volumes in-folio grand papier, 120 l.

78. Item, quarante-un volumes in-octavo, dont les *Œuvres de Voltaire*, 100 l.

79. Item, trente huit volumes in-douze, dont *Dictionnaire de la fable*, 60 l.

80. Item, soixante-dix-neuf volumes in-octavo et in-douze, dont *Histoire des troubles de Transilvanie*, 160 l.

81. Item, quarante volumes in-quarto et in-douze, dont *l'Année littéraire*, de Fréron, 30 l.

82. Item, trente cinq volumes in-octavo et in-douze, dont *Mémoires du marquis d'Argens*, 80 l.

83. Item, le *Dictionnaire encyclopédique*, vingt cinq volumes in-folio, 1000 l.

(1) « L'argent marqué au poinçon de Paris est meilleur que celui d'Allemagne » (*Trévoux*).

(2) Ce mot n'est pas dans les dictionnaires ; il signifie peut-être le pied dans lequel s'emboîte le rebord inférieur (col ?) de la cuvette.

(3) *Traité historique de l'origine et du progrès du café* ; de son introduction en France et de l'établissement de son usage à Paris (vers 1700), 4 vol. in-12 (*Extr. du Voyage de l'Arabie heureuse*).

(4) Au titre de l'Allemagne, différent de celui de France.

(5) « Vis-à-vis, sorte de voiture en forme de berline, mais où il n'y a qu'une seule place dans chaque fond » (*Trévoux*).

84. Item, soixante volumes in-octavo, dont *Histoire des femmes françaises*, 200 l.

85. Item, soixante six volumes in-octavo et in-douze, dont *Dictionnaire abrégé de Lamartinière*, 180 l.

86. Item, soixante trois volumes in-octavo, dont *Dictionnaire de Richelieu*, 200 l.

87. Item, trente huit volumes in-octavo et in-douze, dont *l'Art de s'opiler* (de se désopiler) *la rate*, 72 l.

88. Item, quarante volumes in-douze, dont *Bibliothèque amusante*, 60 l.

89. Cent trente trois volumes in-octavo et in-douze, dont livres d'Eglise, 218 l.

90. Item, cent douze volumes in-douze, dont *Menus loisirs*, 80 l.

91. Item, soixante dix volumes in-octavo et in-douze, dont *Mémoires de Villars*, 100 l.

92. Item, soixante quinze volumes in-octavo et in-douze, dont *Lettres du cardinal d'Ossat*, 96 l.

93. Cent douze volumes in-quarto et in-douze, dont *Abrégé de l'histoire de France*, par le président Haynault, 148 l.

94. Item, vingt-trois volumes in-quarto, dont *Histoire des voyages*, 130 l.

95. Item, cinquante volumes in-douze, *Année littéraire*, 25 l.

96. Item, vingt-deux volumes in-quarto, dont le *Grand vocabulaire français*, 96 l.

97. Item, vingt-deux volumes in-quarto et in-douze, dont *Mémoires de Castelnau*, 76 l.

98. Item, sept volumes in-folio, dont *Histoire de la maison de Châtillon*, 30 l.

Suivent les papiers :

99. Premièrement, une feuille de papler à la Tellièrre (1), écrite aux deux tiers environ sur la première page recto et commençant par ces mots : « Au nom du Père, du Fils et du S.-Esprit, je François de Pérusse, vicomte d'Escars, sain d'esprit, mémoire et entendement....., je donne et lègue à Messire Louis-Michel-René de Pérusse, dit marquis de St-Ibart, mon frère, une somme de soixante quatre mille livres..... — A l'égard de mes autres biens, meubles, acquets, argent et argenterie et tout ce qui est réputé meubles et effets, dont je jouis et jouirai lors de mon décès, je les donne en plein droit de propriété à Messire Louis Nicolas de Pérusse d'Escars, dit marquis de Pérusse, mon frère..... — Je lègue à Monsieur Gay, que je prie de vouloir bien se charger de l'exécution de mes dernières volontés, un diamant de six mille livres, pour luy donner une preuve de mon amitié et de ma reconnaissance des bons offices qu'il m'a rendus pendant ma vie. — Je donne et lègue à mon premier domestique les deux tiers de ma garde-robe et le tiers au second. — Je donne et lègue aux enfans trouvés de Paris une somme de quatre mille livres..... »

(1) « Papier à la Tellièrre. Il est plus petit que celui à la Colberte et fut fabriqué par ordre de M. Le Tellier, dans le temps qu'il étoit ministre. Il est pareillement à ses armes » (*Trévoux*).

DEUX ÉMAUX LIMOUSINS DU MOYEN-ÂGE

La bibliothèque du chapitre de Saint-Gall en Suisse (*Stiftsbibliothek*) possède un manuscrit du ix^e siècle, contenant la *Règle* de saint Grégoire et les *Epistolæ de gradibus sacerdotalibus* de saint Jérôme, et qui offre cette particularité assez rare d'être pourvu d'une reliure ornée d'émaux incrustés sur les deux plats. M. E. Rupin, qui a signalé une demi-douzaine d'évangélistes du moyen-âge reliés de la même manière (1), n'a pas connu le manuscrit de Saint-Gall. L'origine limousine de ces émaux, quoique admise par les conservateurs actuels de la bibliothèque, n'est d'ailleurs pas indiscutable. Le docteur Rahn ne se prononce pas sur ce point dans l'étude qu'il a faite de ces pièces en 1876. Voici en tout cas la description qu'il en donne dans sa *Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz* (*Hist. des arts plastiques en Suisse*), p. 281 :

« Plus importante (que les pièces dont il a précédemment parlé) sont deux plaques émaillées qu'on peut attribuer au xii^e siècle environ. Elles servent de couvertures à un manuscrit coté 216 de la bibliothèque capitulaire de Saint-Gall. Chaque plaque est entourée d'un cadre plat, taillé en biseau sur son bord intérieur et orné, comme les plaques elles-mêmes, de rosaces d'émail à quatre feuilles de couleurs variées sur fond bleu. Sur les coins et le milieu du cadre pris dans sa longueur, six médaillons renfer-

(1) Mgr Barbier de Montault en a signalé récemment un autre en la possession d'un libraire de Francfort-sur-le-Mein. Voy. *Bull de la Soc. scient. et hist. de Brioe*, 1896, p. 109.

ment des têtes d'anges accolés chacun d'une croix. Quant aux surfaces intercalaires elles sont décorées de figures plus grandes, exécutées également en métal doré.

» Sur l'une des deux plaques on voit le Christ couronné, barbu, la main droite levée pour bénir, suivant le rite latin, la main gauche appuyée sur un livre. Il est entouré d'une gloire ovale, en émail bleu clair, parsemé de fleurs. Près de lui, dans les coins, on a disposé des figures plus petites : les emblèmes des quatre évangélistes en métal.

» Sur l'autre plaque est figuré le Sauveur crucifié entre Marie et Jean. Il est vêtu d'un long jupon, les pieds fixés l'un près de l'autre. Au-dessus de lui planent deux anges en prière.

» La plupart des personnages sont gravés sur le panneau (1); seuls leurs têtes et le corps du Christ sont en haut relief sur les deux plaques. Ce corps long et décharné est remarquable. Il produit, au milieu des autres personnages aux têtes rondes et saillantes, aux cous effilés et maigres, une impression d'effroi. Le vêtement, quoique le détail en soit exécuté grossièrement à la pointe, est d'un dessin net et simple. Les attitudes sont naturelles; celle du Christ couronné peut même passer pour énergique. »

D'autre part, un archéologue d'Aix-la-Chapelle, le docteur Franz Bock, qui s'est occupé de cette pièce, veut bien nous fournir l'appréciation suivante. Nous traduisons sa lettre (2) :

« Les archéologues suisses ont à tort décrit cette magnifique couverture comme émail cloisonné. Elle appartient incontestablement à l'école de Limoges et doit être considérée comme *opus lemoviticum* (sic), *opus de Limugis* (sic), remontant tout au plus à la première ou à la deuxième décade du ^{xiii}^e siècle, comme vous pouvez en juger par la photographie que je vous envoie, représentant la *Majestas Domini*, entourée des attributs des quatre évangélistes. De ces émaux champlévés limousins, de la fin du ^{xii}^e siècle et des quarante premières années du ^{xiii}^e, je connais encore un très grand nombre dans les sacristies et trésors d'églises de l'Allemagne, dans les musées de la rive gauche du Rhin, et dans les collections privées des deux rives du fleuve. Ainsi que vous le verrez par les fragments ci-joints de mon dernier ouvrage sur les émaux cloisonnés d'Occident, qui existent encore, je viens d'achever un autre ouvrage plus considérable sur les émaux cloisonnés

(1) Nous croyons pouvoir traduire ainsi l'expression du texte : *flach gearbeiteter*, littéralement, *travaillés d'une manière plane*.

(2) Lettre du 26 avril 1897.

en or d'origine byzantine (1). Je souhaite fort qu'un de mes successeurs publie un pareil travail, soit aux frais de l'État, soit avec le secours de quelque riche mécène, sur les magnifiques émaux que l'on trouve encore en si grand nombre dans la haute et la basse Lorraine et dans les bas pays du Rhin, pour le XII^e et le XIII^e siècle ».

. . .

L'*Album archéologique* de la Société des antiquaires de Picardie reproduit et décrit, dans son 10^e fascicule (1895), une châsse du XIII^e siècle pourvue de deux plaques émaillées. « Sans être d'une très grande finesse, dit l'auteur de la description, ces deux plaques ne sont cependant pas une des plus mauvaises productions de l'industrie de Limoges. » On ne nous dit point en quel lieu cette châsse est actuellement conservée.

A. L.

(1) *Die byzantinischen Zellenschmelze der Sammlung Dr. Alex. von Savenigorodskoi* (Aachen, 1896).

LETTRE DE CHAMILLARD A M. DE S^T-AULAIRE

Relative à l'émeute de Limoges du 8 mai 1705

A Versailles, ce 30^e juin 1705.,

MONSIEUR,

J'ay reçu la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, le 23^e de ce mois, par laquelle je suis bien ayse d'apprendre que la mutinerie soit entièrement cessée à Limoges. Vous ne sçauriez avoir trop d'attention à en détruire les moindres vestiges, et à faire des exemples des plus coupables, pendant que vous avez des troupes, parcequ'autrement ils recommenceroient dèz qu'elles seroient parties, et il est bon de les y laisser séjourner plus longtemps que vous ne proposez, pour faire connoistre à ces peuples qu'ils ne se soulèveront pas impunément. Le Roy a paru fort content du zèle et de l'empressement que M. le comte de Saint-Jean a fait paroistre dans cette occasion, et sa Majesté désire que vous lui tesmoigniez de sa part le gré qu'elle lui en sçait.

Je suis,

Monsieur,

Votre très humble et très affectionné serviteur.

Signé : CHAMILLARD

A M. de Saint-Aulaire.

Nous avons pris copie de cette pièce au chartrier considérable et fort pourvu en très vieux titres, que Mademoiselle de Vanteaux a bien voulu nous laisser dépouiller et analyser au château de Saint-Jean-Ligoure.

La lettre en question se réfère à une sédition connue, au cours de laquelle le peuple de Limoges avait brûlé la maison de recette où était concentré le produit de cet impôt trouvé si vexatoire qu'il survint, à ce que nous apprend M. Paul Ducourtieux, notre confrère, semblable émotion à Guéret, et que les habitants de cette dernière ville, pour s'exciter sans doute à mieux faire, s'écriaient : *Faisons comme à Limoges !* (1)

J.-B. CHAMPEVAL.

(1) Voir sur le même événement le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin* et les *Registres consulaires de Limoges*, t. IV, p. 172.

LES ASSEMBLÉES

de la Confrérie du St-Sacrement de St-Pierre-du-Queyroix

DE LIMOGES

A LA FIN DU SEIZIÈME SIÈCLE

La paroisse de Saint-Pierre-du-Queyroix a toujours été la plus riche parmi celles de Limoges ; aussi voit-on, de longue date, son église bénéficier, sous toutes les formes, de la générosité des fidèles. Les donations pieuses s'y succèdent sans cesse, de nombreuses vicairies y sont fondées pour assurer à perpétuité (telles étaient, du moins, les intentions du fondateur !) les secours des prières de l'église aux membres défunts de la famille et diverses confréries y groupent leurs membres et y tiennent leurs assemblées.

Parmi ces pieuses compagnies, la plus puissante et la plus magnifique était, sans contredit, celle du *Précieux corps de Jésus-Christ*. Fondée en 1235 (1) sous le nom du *Sacrifice*, elle s'appela plus tard confrérie du *Saint-Sacrement*. Elle conserve encore ce nom aujourd'hui.

Ses revenus lui permettaient de faire les frais de la procession de la *Fête-Dieu* et des cérémonies de l'Octave. Bien plus, elle aidait la fabrique de ses deniers lorsque des circonstances graves l'exigeaient, par exemple, pour l'entretien et les réparations importantes de l'église.

(1) Maurice ARDANT, *Saint-Pierre-du-Queyroix de Limoges*, p. 62. — Limoges, Martial Ardant frères, 1851, in-8°.

Son trésor était d'une grande richesse. On connaît le précieux *Registre de la Confrérie du Saint-Sacrement* de Saint-Pierre-du-Queyroix, conservé dans les archives de l'Hôtel-de-Ville de Limoges, et exposé dans notre ville en 1886 (1). Il donne, de 1530 à 1680, les comptes des recettes et des dépenses de l'association, et il est orné de riches miniatures et de dessins d'un caractère très artistique dus à la main de nos célèbres émailleurs, à Pierre Reymond, en particulier, figures représentant quelques uns des joyaux dont la compagnie avait donné la commande à nos orfèvres.

N'entrait pas qui voulait au sein de la confrérie. Le nombre des membres en était limité et il fallait qu'une vacance se produisît pour recevoir un nouveau confrère. Une élection était-elle annoncée qu'aussitôt les candidats se mettaient en campagne et employaient toutes leurs influences auprès des titulaires pour faire aboutir leur nomination. Rarement les choses allaient d'elles-mêmes. Les confrères s'étaient donné le mot par groupes et on voyait l'assemblée scindée en factions se refusant à démordre du nom qu'elles avaient mis en avant. Dès qu'un parti s'apercevait que son candidat n'obtiendrait pas la majorité, les meneurs soulevaient un incident qui prenait bientôt la tournure d'une querelle et les confrères se levant, quittaient la réunion, afin de rendre l'élection impossible, au moins pour cette fois.

Ces scènes étaient fréquentes. Elles s'expliquent par le caractère jaloux de ces associations, qui attachaient la plus grande importance au recrutement de leurs membres, par l'ardente ambition d'une certaine catégorie de citoyens d'en faire partie, et par la rudesse relative des mœurs du temps.

Quelques rares procès-verbaux d'assemblées de confréries nous ont été conservés dans les vieilles minutes de notaires, au milieu des actes les plus variés. Et parfois il y est fait mention en marge des copies signées que se sont fait délivrer les parties, voulant posséder une pièce authentique dont elles pourront se servir à l'occasion ; car cette affaire est grave et doit être traitée comme telle.

Nous publions ici deux de ces documents. Ils donneront la physionomie des séances de la puissante compagnie dont nous venons de parler.

L'un est le procès-verbal de l'assemblée de la *Confrérie du Précieux corps de Jésus-Christ*, tenue le 16 avril 1575.

(1) *Exposition rétrospective* de Limoges, en 1886. Manuscrits et imprimés n° 32 du catalogue.

Cet acte est rédigé sur une feuille simple, et, bien qu'il ait l'aspect d'un brouillon, puisque le scribe a employé un papier ayant déjà reçu d'autres écritures, et qu'il débute, sans explications, par une énumération de noms accompagnés de simples notes, c'est bien le procès verbal lui-même d'une réunion que nous avons sous les yeux, car il est revêtu, au bas, de la signature de l'un des témoins et de celle du bayle. D'ailleurs, ce document, d'une rédaction très sommaire, ne nous ferait même pas connaître le nom de la confrérie dont il s'agit, si ce nom ne nous était révélé par les pièces qui y sont annexées, comme nous allons le dire.

Une supplique, adressée à « Messieurs les pere et confreres de la devote confrerie du Precieux Corps de Jhesus Christ, cellebree en l'esglise Sainet-Pierre » nous fixe à cet égard. C'est sur le verso et sur la moitié blanche du recto de cette pièce qu'est écrit le procès verbal lui-même dont nous parlons. Enfin, ce dernier fait mention du vote par correspondance de l'un des confrères, dont la missive est heureusement jointe à l'acte et vient confirmer la déduction tirée de la supplique. Nous reproduisons ces deux documents intéressants à la suite du procès verbal.

Ce dernier donne d'abord la liste des confrères, au nombre de vingt et un, qui ont été présents à l'assemblée, ou qui ont envoyé leur billet de vote écrit. Des notes accompagnent quelques noms et constituent le canevas de la rédaction qui est au-dessous. Suivent les noms de deux candidats, avec l'indication du nombre de voix obtenu par chacun d'eux, au moyen de deux raies croisées, l'une de cinq barres, l'autre de quatorze, chacune en regard d'un nom.

Le secrétaire, après avoir daté le procès verbal, constate l'élection de deux nouveaux confrères, M. François Verthamon et M. le receveur Martial Benoist, en ayant soin d'indiquer que le premier remplace « feu M. Jehan Romanet », et le second, sans doute, Jehan ou Helie Verrier, comme on le verra d'après les pièces annexes. Il s'ensuit, comme nous l'avons dit, que le nombre des confrères était limité. Sur dix-neuf votants, M. Benoist obtient quatorze voix ; cinq se reportent sur le nom d'un autre candidat, M. le général des finances Mauple. Quant au nombre des suffrages accordés à François Verthamon, il n'est pas indiqué.

Mais un désaccord a surgi entre les confrères. MM. Pierre Mauple et le contrôleur Rogier protestent contre ces élections et s'y opposent, prétendant qu'elles ne devraient pas avoir lieu à la date de cette assemblée. Ils invoquent la parole du bayle lui-même, qui leur donne un démenti, et ils quittent la réunion, sans doute, au milieu

d'un certain trouble, pour ne pas prendre part au vote (1). Malgré cet incident, il n'en est pas moins procédé à la nomination des candidats, et M. Benoist, l'un des récipiendaires, qui se tenait à portée des confrères, entre en séance, dès que sa réception est connue, pour prêter serment.

La supplique de la veuve de M^e Pierre Boyol est touchante. Elle témoigne du prix que l'on attachait, dans les familles de la bourgeoisie, à la qualité de membre de l'une des pieuses confréries, et avec quel zèle les enfants réclamaient, comme un précieux héritage, le titre dont s'était honoré leur père. C'était une coutume commune et très ancienne, que la place du père revint presque de droit au fils. Encore fallait-il, ici, que ce dernier fut âgé de quatorze ans, au moins. Bien que les enfants Boyol eussent les conditions requises, la supplique de leur mère demeura sans effet, tout au moins à l'assemblée dont le procès verbal que nous connaissons donne, en quelques traits, la physionomie.

Le second document est un procès-verbal très explicite de l'assemblée tenue le 18 novembre 1590, derrière le grand autel de l'église Saint-Pierre, de Limoges, par les membres de la « *Frairie de la Feste-Dieu* ».

La confrérie ainsi désignée se confond avec celle du *Saint-Sacrement*, ou du *Précieux corps de Jésus-Christ*. Le beau registre de cette confrérie dont nous avons parlé plus haut, et qui est connu sous le nom de registre de la confrérie du Saint-Sacrement, a, d'ailleurs, pour titre : « *Registre de recepte et de mise de la confrérie de la Feste Dieu.* » On voit qu'elle comptait parmi ses membres les principaux dignitaires et les représentants des familles les plus distinguées de la ville.

Si la séance fut un peu moins orageuse que la précédente, les partisans de Psaulmet Faulte et de Pierre de Grandsaigne n'en paraissent pas moins avoir divisé l'assemblée en deux partis plus disposés à user de toutes les intrigues qu'à se faire des concessions.

LOUIS BOURDERY.

(1) Le local de la séance n'est pas indiqué. Les confrères devaient être rassemblés à l'église Saint-Pierre, dans une des chapelles ou derrière le maître autel, comme ils le sont en 1590, d'après la pièce suivante.

*Procès-verbal d'assemblée de la Confrérie du Précieux Corps
de Jésus-Christ, à Saint-Pierre-du-Queyroix, de Limoges (1).*

(16 avril 1575)

Sire Léonard Duboy, baylle.

Monsieur le contrerole[ur] Gregoere.

Monsieur leslu Doeyt (Douhet).

Sire Jehan Vertamon.

Sire Francoys Vidaut.

Audoys Duboy.

Monsieur le recepveur Mauple. — M[ectr]e les remonstrances,
opposition, et comment sest retire avant opiner.

Monsieur le contrerole[ur] Petiot.

Monsieur le contrerole[ur] Rougier. — Sest absente, causant
l'opposition.

Monsieur le recepveur general Vertamon.

Jehan Decordes layne. — A envoye sa nom[inati]on par escript,
et nomme Monsieur Benoist.

Monsieur le greffier Roumanet.

Sire Marcial Duboys.

Monsieur la Garde Duboys (2).

Sire Jehan Gergot.

Sire Josept Martin.

Sire Josept Decordes.

Sire Francoys Martin.

Sire Matieu Malledant.

Monsieur le recepveur Vertamon.

M^e Guillaume de Juillien.

Monsieur le general Mauple. — |||||

Monsieur le recepveur Benoist. — |||||||||||||

Le xv^e avril mil v^e septante cinq, ellection a este faicte de
s^r Francoys Verthamon, au lieu de feu M^r Jehan Romanet.

(1) Minutes de l'ancien notaire Bonnin, à Limoges. On trouve dans ce
fonds un certain nombre de pièces relatives à diverses confréries. Parfois
le tabellion se dit lui-même membre de l'une d'elles, comme dans la pièce
suivante.

L'acte est écrit sur le verso et la moitié blanche du recto de la suppli-
que, la feuille ayant été tournée de bas en haut.

(2) Duboys était garde de la Monnaie de Limoges.

Aultre ell[ecti]on de Monsieur M^e Mar[ci]al Benoist, icelle faicte au (1).
 par Monsieur M^e Pierre Mauplo, recepveur ancien des tailhes p[ou]r le roy, qui a remonstre que lell[ecti]on ne se faict que au jour que le service de la freyrie se faict p[ou]r le decede, et que Monsieur le bayle la ainsin declaire a plusieurs confreres qui sen sont alles ; ce que led. bayle a desnye. Et ayant faict lad. remonstrance, led. s^r Mauplo sest absente, ensemble Monsieur le contre-rolle[ur] Rogier. Et en leur absence a este procede a lad. ell[ecti]on ; laquelle faicte, led. sieur Benoist sest presente et a preste le serement accoustume de garder et observer les statutz de la freyrie. Presentz M^e Jehan de la Barde, et Francoys Faulte, h[abi]tantz dud. Lymoges.

DELABARDE p[rese]nt.

L. DUBOYS.

Supplique de Jehanne de Chazettes

A Messieurs :

Messieurs les pere et confreres de la devote confrerie du precieulx corps de Jhesus-Christ, cellebree en lesglise Saint-Pierre.

SUPPLIE humblement Jehanne de Chazettes, vefve de feu M^e Pierre Boyol, en son vivant, recepveur pour le Roy au Hault pays de Lymosin, et lung desd. confreres ; comme par la fondation et institution faicte de ladicte frerie, decedant lung desd. confreres, les enfans et herictiers dudict feu soyent par vous esleuz en son lieu, et que despuys voz predecesseurs layes ainsy inmotablement (*sic*) observe, sy est ce que apres le deces dudict feu Boyol, dottant que son filz navoyt attingt leaige d^r quatorze ans, remittes son ellec[ti]on jusques a ce quil seroit parvenu aud. eaige de quatorze ans, quil a completz ; CE CONSIDERE, suyvant les status portes par lad. institution, vous plaise nommer et eslire lung des enfens dudict feu au lieu de feu Monsieur le recepveur Roumanet ou Jehan Verrier, et vous feres bien.

(1) La dernière ligne de la page est déchirée. On peut la rétablir ainsi, d'après la supplique et le billet de Decordes : « lieu de feu s^r Jehan (ou Helies) Verrier, o protestation ».

Billet de vote de Jehan Decordes

Messieurs mes freres, jay entandu que vous faictes une election dung fraire de la frayrie du Corps de Dieu, au lyeu et en la plasse de feu sire Hellies Verrier. Causant mon indisposition, ne me pouvant trouver a la semblee (*sic*), nomme pour estre de lad. frayrie, M^r Mar[ci]al Benoist, recepveur general du tallon. Faict a Lymoges le xv^e avril mil v^e soixante quinze.

Jehan DECORDES.

*Procès-verbal d'assemblée de la Confrérie de la Fête-Dieu,
à Saint-Pierre-du-Queyroir, de Limoges (1)
(18 novembre 1590)*

Aujourd'hui dixhuitiesme de novembre mil cinq centz quatre vingtz dix, environ l'heure de neuf heures de matin, au dernier le grand authel de l'esglise parrochielle M^r St-Pierre de Limoges, messieurs les confreres de la frairie de la Feste Dieu, que se celebrent en lad[ite] esglise, assembles en nombre de dix-neuf pour proceder a l'lection et nomina[ti]on dung confr[er]e au lieu de feu M^r Guilhaume Disnemat, en son vivant juge du commun pariage de la cite de Limoges, sire François Vidaud, marchand dud. Limoges, l'un des confreres et premier baile de lad. frairie, a remonstre locca[si]on de lad. assemblee, et que M^r Pierre de Grandsaigne, contregarde de la monoye establie en la pr[esen]t ville, et sire Psaulmet Faulte luy avoyent bailhe charge [s]ur requ[er]te po[ur] eulx aux fins destre esleuz et receuz a lad. frairie au lieu dud. feu Disnemat ; comme aussi la veufve dud. feu Disnemat avoit fait requ[er]te po[ur] M^r Geral Desvignes, gendre dud. feu. Ce qu'ayant este propose par led. Vidaud, a este procede a la nomina[ti]on. Et dix des confr[er]es assembles ont nomme led. Faulte, et les autres neuf led. Grandsaigne. Et parceque aucuns de ceux qui ont nomme led. Faulte ont declare avant lad. nomina[ti]on quilz luy avoyent faict promesse quelques jours auparavant de le nommer, honorable M^r Guilhaume de Verthamont, thesorier general aud. Limoges et greffier civil en la present sen[es]chaulcee et siege pre[sidi]al dud. Limoges, l'un desd. confr[er]es, sest oppose, disant que la nomina[ti]on de ceulx qui avoyent faict auparavant la promesse ne debvoit estre receue par ce qu'elle est contraire aux status jures par lesquelz est deffendu expressement

(1) Minutes de l'ancien notaire Bonin, à Limoges. On lit en marge : « Led. Faulte a heu la copp[ie] signee. Aussi M^r Pierre de Grandsaigne a heu aultre copp[ie] signee ».

de promettre aulcune nomina[ti]on jusques ad ce qu'elle se faict a lassemblée. Sur quoy lesd. s^{rs} confr[er]es se sont leues et sortis du dernier led. grand authel, les ungs apres les aultres. Ez p[rese]nces de Pierre Faulte, marchant dud. Limoges, et Pierre Gloton, de la ville d'Uzerche, a pr[esen]t demeurant aud. Limoges, tesmoingt, etc.

FRANÇOYS VIDAUD, premier bayle ; P. FAULTE, p[rese]nt ;
P. DE GLOTON, p[resen]t ; E. BONY, notaire royal.

Et tost apres (1), honnorable M^r M^e Michel de Verthamond, president en llection du Hault Limosin, lung des confreres de lad. frairie, a nommé led. de Grandsaigne par un brevet signe de sa main. Et environ une heure apres, sire François Verthamond et Pierre Dubois, aussy confr[er]es de lad. frairie, ont aussy nomme ledit Grandsaigne par les breues quilz ont envoyes, signes de leurs mains. Dont du tout, je Estienne Bonyn, not[air]e royal en la sen[eschau]llee de Limosin et scindic de lad. frairie soubzsigne, ay concede acte, ez p[rese]nces de M^r Pierre Bersoyre et Pierre Gloton, habitans aud. Limoges, tesmoingt ad ce appellees et requis.

P. DE GLOTON, p[rese]nt ; BERSOYRE, p[rese]nt ;
E. BONY, not[air]e royal.

Suivent les trois billets ci-dessous, annexés à l'acte par un lien de parchemin :

Monsieur Bonnin, je nome pour nostre confrere, au lieu et plase de feu mons^r le Juge du pariage, mons^r de Grandsaigne. Faict à Lymoges ce dimanche xviii^e novembre 1590.

Votre bon amy et serviteur,
VERTHAMOND (2).

Monsieur Bonnyn, nayant peu assister ce matin a lassemblée pour la nomynation dung n[ost]re confrere de la Feste Dieu, il suffira que je nome mons^r de Grandsaigne au ranc et plasse que estoit feu mons^r le recepv[eu]r du pariage. Faict ce 18 no[vemb]re 1590.

V[ot]re affectionne amy et servi[teu]r.

François VERTHAMON.

Monsieur Bounyn, nayant peu assister ce matin a lassemblée pour la nomination dung n[ost]re confrere de la Feste Dieu, il suffira que je nome mons^r de Grandsaigne au reng et place questoit feu mons^r le juge du pariage. Faict ce dix huitie[sm]e novembre 1590.

Pierre du Bois.

(1) On lit en marge, comme ci-dessus : « Led Faulte a heu la copp[ie] signee. Aussi M^r Pierre Grandsaigne a heu aultre copp[ie] signee ».

(2) Dans le coin du billet a gauche on lit : « President ».

FONDATION D'UNE VICAIRIE

dans l'église de Saint-Hilaire

Le village de Saint-Hilaire est une sorte de prolongement du bourg de Moutier-Rauzeille (Creuse), dont il touche presque les maisons. Sur cette hauteur, qui domine l'antique fondation de la pieuse matrone Carissime, existait jadis un château, aujourd'hui détruit. Ce château appartenait au siècle dernier à M^r Du Peyroux de Saint-Martial (1). Le village de Saint-Hilaire possède une église sans grand caractère qui a été reconstruite sur ses anciennes bases. On y remarque, au retable, un *Christ en croix*, tableau signé: E. DE LA SEIGLIÈRE. 1771. (2).

Au commencement du seizième siècle, l'église de Saint-Hilaire, placée sous le vocable de la Sainte-Vierge, était dénommée église paroissiale, annexe de Moutier-Rauzeille. Le chapitre de la collégiale en était patron et curé primitif. On la trouve unie au chapitre en 1408. D'après « l'Etat du clergé du diocèse de Limoges de 1702 », Moutier-Rauzeille et Saint-Hilaire « qui paraissent deux paroisses n'en sont qu'une qui n'a qu'un curé et qu'une taille (3). »

(1) Mss. de l'abbé Legros, d'après les mémoires fournis par l'abbé Morin, en 1770. — Les armoiries de la famille Du Peyroux de Saint-Martial, sont : *d'or, à trois cheorons d'azur, au pal de même brochant sur le tout.*

(2) E. De la Seiglière de la Cour était peintre du roi, attaché à la manufacture royale de tapisseries d'Aubusson et de Felletin.

(3) L'Etat du clergé du diocèse de Limoges, dressé par ordre de Mgr François de Carbonel de Canisi, évêque de Limoges, par M^e Gilles Le Duc, official général du diocèse, 1702. — M. Jean de CESSAC : *L'Eglise collégiale de Moutier-Rauzeille* (Bulletin de la Soc. des sc. nat. et arch. de la Creuse, t. V, 1886, p. 430.)

Nous avons retrouvé l'acte de fondation d'une vicairie de Notre-Dame dans l'église de Saint-Hilaire, par Gabriel de Chouveix, prêtre, à la date du 31 mars 1524. Cette pièce est une copie assez défectueuse, faite au dix septième siècle, d'après l'original en parchemin, qui était lui-même rongé en quelques endroits. Nous la reproduisons textuellement, en l'accompagnant de notes qui nous paraissent indispensables.

Cyprien PÉRATHON.

ACTE DE FONDATION

31 mars 1524. — A tous ceux qui ces presantes lettres veront et auront, Jean Barton, licencié en chacun droit, esvêque de Lestour, chancelier de la Marche (1), salut.

Scavoir faisons que fut messire Jean Coste, notaire juré dud. sel de lad. chancellerie de la Marche, husant quant à ce de nostre autorité et pouvoir, fut fait, passé et accordé une note..... de laquelle la teneur s'en suit.

In nomine sancte individue Trinitatis, patris et filii et spiritus sancti, Messire Gabriel de Chouveix, prestre, sain par la grace de Dieu de son entendement, combien qu'il fust en estat de maladie, considérant qu'il n'est chose plus certaine que soit la mort et la plus incertaine de scavoir l'heure, a fait et ordonné son testament et dernière volonté. Et, *Premièrement*, pour empescher l'ennemy, s'est signé du signe de la croix, disant : *In nomine patris et filii et spiritus sancti, amen*. Et après, a donné son ame à Dieu, l'a recommandée à la glorieuse vierge Marie, à mons^r s^t Michel, à tous les anges, à monsieur s^t Martin, s^t Barbaire (2), s^t Hilaire, s^t Blaize. et à tous les saints et saintes du paradis.

(1) Jean Barton, licencié es droits, abbé de Saint-Augustin de Limoges et du Dorat, plus tard évêque de Lectoure, chancelier de la Marche dès 1514. Après son décès, cet office fut supprimé.

(2) Saint Barbaire, ou Barbary, l'un des premiers prieurs de Moutier-Rauzeille, a été oublié par les hagiographes limousins. Il avait son office particulier et sa fête, très populaire, était célébrée le 12 juillet. Ses reliques furent transférées processionnellement et en grande pompe dans l'église de Notre-Dame du Mont d'Aubusson, en 1683, malgré les résistances des habitants de Moutier-Rauzeille. Elles sont conservées actuellement dans l'église paroissiale de Sainte-Croix. (V. notre *Histoire d'Aubusson*, page 246).

Item. A l'heure de son trépas, a voulu et ordonné son corps estre mis et enterré dans l'église de St-Hilaire auprès de là où est ensevelie sa feue mère, au devant de l'hostel qu'il a fait bastir.

Item. A voulu que au jour de son trepas soient priés les venerables messieurs les chanoines de Moustier Rouzeille et tous les prestres de lad. paroisse, et que à chacun d'eux soit donné, tant chanoine que prestre, de ses biens, trois sols.

Item. Au lendemain, scavoir, seullement deux sols.

Item. A la huitaine, et à chacun chanoine et prestre, deux sols six deniers.

Item. A l'an revolu, tant chanoines que prestres, à chacun, deux sols six deniers.

Item. Encore quatre petites torches de cire appellée fulte, jusqu'à la quantité de deux livres. (*Ajouté* : une augier, turgier ?)

Item. A voulu que du consentement des venerables chanoines dudit Moustier-Rouzeille soit fondée une vicairie à l'honneur de Nostre-Dame, pourveu que lesd. venerables chanoines et prestres consentent que le patron et patronnage d'icelle vienne et soit à François de Chouveix, son père, et autres plus entien demeurans en lad. maison dud. de Chouveix (1) et desendu par droit et lignée, et la collation ausdits venerables. Par fondation d'icelle vicairie a donné led. fondateur soixante livres, de laquelle soit fait assignat dès maintenant sur Bartasar Tissier vingt escus tournois (2) ;

Item. Sur Antonique de Champneuf (3) que tient Jean de Villedeaux (4), son gendre, habitans de Felletin, et sur le Vergier, vingt-cinq livres, ou la rente qu'ils en paient ;

Item. Par led. Jean de Villedeaux, cinq livres huit sols cinq deniers, à cause et en déduction du bled et de compte fait entre eux ;

Item. Plus sur la meteyrie du lieu de Varinas (5) que tient Jean Bonnet, au lieu de Moustier-Rouzeille, deux sols de rente ;

(1) Chouveix est le nom d'un village de la commune de Moutier-Rauzeille. — Un Chouveix était, en 1647, secrétaire de la commune d'Aubusson et chargé d'apposer sur les actes municipaux le sceau aux armes de la ville (*Archives de la Creuse*). — On trouve Jacques Chouveix, maître tapissier à Felletin, en 1669.

(2) Barthezard, *alias*, Balthazard Tissier, bourgeois de Felletin, vivait encore en 1537. Son fils, Jehan Tissier, seigneur de la Vaud, possédait les cens et rentes reconnues par les tenanciers du village de la Villate, paroisse de Saint-Quentin. (*Archives de la Creuse, Familles*).

(3) Champneuf, commune de Moutier-Rauzeille.

(4) Villedaut, commune de Saint-Frion.

(5) Varinas, commune de Saint-Frion.

Item. Pierre Rougier de Varinas, huit livres tournois pour une..... pour approprier ladite somme au profit dud. vicaire. A voulu que led. vicaire qui seroit nommé soit tenu cellebrer une messe à l'hostel sus dit tous et chacun les samedy de l'an à perpétuel, à l'hostel de Nostre-Dame, à basse voix ;

Item. Plus a donné et donne à Jean, fils de feu Michel, frère dud. donateur, la somme de..... pour une fois lui estre payée, pour tout agreable seroit frais de la maison qu'il fera faire ;

Item. A Blaizie, fille batarde dud. testateur, la somme de vingt livres tōurnois, une fois payée ;

Item. Aux prestres qui porteront son corps..... et à diners ;

Item. Au sacristain de l'église de Saint-Hilaire, trente sols pour une fois païés ;

Item. A nommé Anthoine Doumet auquel il a donné pouvoir d'accomplir led. testamens..... (Le surplus dudit testamens contenant les estras du not^{re} coupés et mangés par les ras et husés qu'on n'a pu lire).

En parchemin, signé : Coste, en date du dernier mars mil cinq cents vingt quatre.

A tous ceux qui ces presentes lettres verront et auront, Jean Barton, licencié es droits, esveque de Lectour, chancelier de la conté de la Marche, salut en nostre seigneur.

Savoir faisons que pardevant nostre amé et féal Jean Coste, prestre, notaire juré de la chancellerie de la Marche (1), et de nostre husance quant à ce de nos pouvoirs, puissance et autorité, furent assemblés dans le cœur de l'esglise collégiale de Monsieur Saint Martin, de Moustier-Rouzeille, au sortir de la grande messe, aujourd'huy date des presantes, venerables personnes : Jacques

(1) On constate, à la même époque, l'existence de plusieurs personnages du même nom. Jean de Costes, bourgeois de Guéret, vivant en 1481, est peut-être le même que Jean de Costes, secrétaire de Pierre de Bourbon-Beaujeu, comte de la Marche (1477-1503), qui épousa Anne de Villemonne, dont il eut Gilbert et autre Jean de Costes. Nous croyons pouvoir identifier le secrétaire du comte de la Marche avec le suivant : « Jean de Costes, licencié es lois, châtelain de Guéret, en remplacement de François Aubert, décédé le 7 juillet 1515, et qui était encore châtelain de Guéret en 1527. » (M. ANR. THOMAS, *Bibl. nat.* : *franç.* 22399).

Le notaire-prêtre qui rédigea l'acte de fondation de Gabriel de Chouveix, en 1524, était vraisemblablement le fils de Jean de Costes et de Anne de Villemonne.

du Bridieu (1), Léonard Combelon, François et Mathurin de Saint-Julien, Jean Durand, Anthoine d'Aubusson, bachelier en droit (2), Jacques Giraud, autre Jean Durand, Anthoine de La Chassaigne, Léonard Trompsel, Gabriel Feydel et Martial Tissier, chanoines résidans en ladite esglize, parlant ausquels nostre dit notaire a exposé esd. que depuis soit honeste personne messire Gabriel de Chouveix, estant au lit de maladie, auroit fait et ordonné son testaments par lequel il auroit donné la somme de soixante livres pour fonder une vicairie en la chapelle qu'il a fait bastir et hostel dans l'esglize paroissiale de Monsieur saint Hilaire, annexe de Moustier-Rouzeille, pourveu que lesd. venerables permettent que les droits de patronage et de presentation soient réservés à François de Chouveix, père dud. fondateur, et après son trépas, au plus vieux demeurans en la maison dud. François de Chouveix, et la collation et institution de laditte chapelle sont audit venerable prevot et chapitre dudit Moustier-Rouzeille, de laquelle clause, led. notaire estant chargé a supplié et requis lesdites venerables, lesquels estant raisonnables à ce faire, ont baillé leur consentement et de presentement pour eux et leurs successeurs, et notre dit notaire comme de ce ayant expressé charges led. consentement a accepté pour lesd. de Chouveix absents et ont voulu que lettre en soit faite et passée par nostre dit notaire sous le sel de la chancellerie de lad. Marche, pourquoy en a fait et rédigé les presentes par lesquelles avons relaté toutes et chacune les choses des susdits estre vraye et y devant de nous avoir esté passée, recevée et accordée ainsy que dist est et auquel nous donnons et ajoutons foy très emblemens et reçu thesmoings de ce en ces presantes avons mis et apposé le sel authentique de la chancellerie de lad. Marche.

Fait et donné sous led. sel et ayant presant à de ce Pierre Bonnet et Pierre Giraud, habitans au lieu dud. Moustier-Rouzeille, tesmoins à de ce appellés et requis. Le premier avril mil cinq cents vingt quatre.

Signé : COSTE.

(1) Lire *Piédiu*, de la famille des seigneurs de Sainte-Feyre, près Guéret. Le chapitre de Moutier-Rauzeille se composait de douze chanoines et d'un prévôt. Le prévôt ne figure pas dans l'énumération des chanoines et il est vraisemblable qu'il y avait à ce moment vacance de la prévôté. L'année suivante (1525), Jean Piédiu était en possession de cette dignité. On peut supposer qu'il existe une confusion entre Jean et Jacques Piédiu, celui-ci paraissant en tête de la liste des chanoines, le 1^{er} avril 1524.

(2) Anthoine d'Aubusson était fils de Louis, seigneur de la Villeneuve, et de Catherine de Gaucourt. Il était chanotne de Moutier-Rauzeille dès 1523 et il fut élu prévôt en 1530. En juin 1532, il était doyen de la h apelle-Taillefert et il mourut en 1533.

A la pièce qui précède était jointe une courte notice rédigée par un chanoine de la collégiale, vers le milieu du siècle dernier. Nous reproduisons cette note historique qui renferme quelques particularités inédites :

Monastère de Rauzeille

L'établissement du chapitre ou monastère de Rozeille fut fait par saint Yrier, au lieu de Rozeille, depuis appelée Moutier-Rozeille, en 594. En l'année 751, la princesse Karissime, descendante du grand Clovis par son deuxième fils Clodomir, roy d'Orléans, père de saint Cloux, ou Clodoard (1), augmenta si considérablement laditte fondation qu'elle en a été regardée comme fondatrice.

Ledit chapitre fut sécularisé entour l'an Mille. Le chapitre institua et dota son prévôt le vendredy après les Rois, en 1230 (2).

Les canonicats, qui étaient nombreux, furent réduits à douze, en l'année 1267.

Il fut transféré à Aubusson, en 1673 (3). Il est membre de l'église de Saint-Martin de Tours et en dépend tant au spirituel qu'au temporel. Dans les temps de sa régularité, il étoit sous la juridiction et dépendance de son abbé. Lorsqu'il fut sécularisé, il dépendoit de celui de Saint-Yrier en Limousin, qui n'a conservé de son droit que le privilège de confirmer les pourvus de la prévôté et des canonicats. Dans les treizième et quatorzième siècles, il admit des

(1) On disait aussi à Rauzeille que sainte Carissime était fille de Thierry, fils de Clovis, roi d'Austrasie. Suivant Mabillon, elle était fille d'Odon, prince de Bourges et de Basilie. On a beaucoup disserté sur la charte de donation de Carissime à Rauzeille. Quoique cet acte ait été publié par les Bénédictins, son authenticité est aujourd'hui mise en doute, et l'on pense qu'il a été rédigé vers l'an Mille pour remplacer le titre original qui était perdu.

(Voir *Gallia christiana nova*, t. II, *instrumenta*. — MABILLON, *Annales*, t. II. — ROY-PIERREFITTE, *Monastère de Moutier-Rauzeille*. — M. Jean DE CRESSAC, *l'Eglise de Moutier-Rauzeille*, loc. cit. — M. Louis DUVAL, *Chartes communales du département de la Creuse, Introduction*, p. ix).

(2) En 1231, nouveau style. — Nous possédons une copie de cet acte. Au dos, se trouve la note suivante : « Collationné la présente copie à son original en parchemin représenté. Ce fait, le tout rendu par les notaires royaux, à Tours, le 27 janvier 1690. Signé : MORIN et DOUTET ».

(3) Le transfèrement ne fut réellement exécuté que le 16 février 1674, après la fermeture officielle du monastère de Rauzeille par M. Alexandre Seiglière, sieur de Cressat, délégué à cet effet par l'intendant de la généralité de Moulins.

évêques pour le visiter. Un évêque de Limoges fit la visite comme supérieur ordinaire à Moutier-Rozeille, le 19 juin 1343 (1).

Le 31 janvier 1460 (vieux style), Saint-Martin de Tours fut reconnu pour son supérieur immédiat, par transaction passée ledit jour à Paris et homologuée au Parlement. Le député de Saint-Martin de Tours était M^e Pierre Viam, chanoine, et celui de Moutier-Rozeille, M^e Michel Joli, prévôt (2).

(1) Il est difficile de préciser le nom du prélat visiteur. Le B. Roger-le-Fort des Ternes, évêque de Limoges dès 1328, eut pour successeur, en 1343, Nicolas de Bessé, cardinal. Guy de Comborn de Treignac fut nommé évêque en 1344 (*Biographie Limousine, Evêques*, art. Auguste Du Boys). — Simon de Beaulieu, archevêque de Bourges, et primat d'Aquitaine, avait visité le monastère de Rauzeille, à la fin du mois de mars 1293, le jour de la fête de Saint-Germain (V. ROY-PIERREFITE, *Moutier-Rauzeille*).

(2) Michel Joli ne figure pas sur la liste des prévôts de Rauzeille, dressée par M. Bosvieux et publiée par l'abbé Roy-Pierrefitte (art. *Moutier-Rauzeille*). Il est nommé dans la transaction passée à Paris, le 31 janvier 1461 (nouveau style). D'après M. Bosvieux, Jean Piedieu était encore prévôt en janvier 1461. Michel Joli pouvait, à ce moment, être élu prévôt, mais non encore confirmé par le chapitre de Saint-Yrieix. Du reste, la liste de M. Bosvieux présente quelques lacunes. Ainsi, nous n'y trouvons pas Pierre Malengue qui fut confirmé dans la prévôté de Moutier Rauzeille par le pape Clément VII, en 1345, et il n'a pas connu Bertrand Garreau d'Aubusson, qui remplaça le prévôt Antoine Gudin, en 1608.

C. P.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

SÉANCE DU 26 JANVIER 1897

Présidence de M. Arbellot, président

Présents : MM. l'abbé Arbellot, J. Dubois, P. Ducourtieux, Faissat, L. Guibert, J. Garrigou-Lagrange, Hersant, Hervy, Leroux, Moufle, Ruchaud, Touyeras et C. Jouhanneaud.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu par le secrétaire et adopté après quelques observations.

La Société a reçu comme dons : la notice de M. Louis Guibert sur la *Pierre dite de Jabreilles*, avec dessins de M. Bourdery, figurant ce monument sous ses différentes faces ; la *Chronique du monastère de Saint Pierre de Solignac*, publiée par M. l'abbé Lecler ; le *Partage des frères Petiot*, document par M. Louis Bourdery ; l'*Almanach-annuaire de la Corrèze*, pour 1897, par M. Paul Ducourtieux.

La Société a reçu également un assez grand nombre de publications émanant des sociétés savantes avec lesquelles elles correspondent.

M. le Président signale dans la *Revue d'Aunis et Saintonge* des citations des articles de M. l'abbé Duchesne, l'abbé Arbellot et Mgr Bellet, sur la question des origines chrétiennes de la Gaule. Cette revue fait aussi mention de l'étude de M. Arbellot sur Bernard Guidonis et de celle de M. Paul Ducourtieux sur les Barhou.

La *Revue Bénédictine* annonce avec éloge la publication d'une nouvelle *Vie de saint Waast*, écrite par un jeune religieux bénédictin, sans doute à l'occasion du dernier Congrès de Reims.

M. le Président observe à ce propos que les *Analecta Bollandiana* ont aussi signalé une autre biographie du même saint Waast,

par M. le docteur W. Spanow Simpson, en collaboration avec sa fille.

Dans le *Bulletin de la Société scientifique et archéologique de la Corrèze* (année 1896, 4^e livraison), nous trouvons, entr'autres articles, une notice généalogique sur la *famille du général Souham*, dont l'auteur est M. Dutheillet de Lamothe.

DÉLÉGATIONS. — La Société désigne comme délégués au Congrès des sociétés savantes qui aura lieu au mois d'avril prochain à Paris, MM. l'abbé Arbellot, Paul Ducourtieux, Alfred Leroux, Louvet, Mouffle et C. Jouhanneau.

PRÉSENTATION. — M. Courtot, professeur de dessin au Lycée de Limoges, est présenté comme membre titulaire par MM. l'abbé Arbellot et Gouttenègre.

COMMUNICATIONS. — M. le Président donne lecture d'une lettre de Gay-Lussac, offerte par M. Joisson à la Société, qui le remercie de ce don ; cette lettre, écrite par le savant chimiste à son frère, est datée de Berlin, du 5 janvier 1812, et contient surtout des détails d'ordre intime.

M. Charles Regard, lieutenant au 78^e de ligne et membre de la Société, présente un pistolet double à pierre, portant des armoiries gravées sur argent ; l'arme est du siècle dernier ; les armoiries paraissent avoir été ajoutées après coup.

M. Faissat offre un certain nombre d'épreuves photographiques prises par lui dans le quartier Viraclaud pour le compte de la ville de Limoges.

M. Hersant communique aussi une épreuve tirée par M. Bernard, de Limoges, de la vierge du Naveix, et une autre épreuve provisoire de cette même vierge, accompagnée de l'inscription décrite au mois d'août dernier par M. Joseph Garrigou-Legrange.

Le même sociétaire présente un curieux petit coffret en chêne massif, taillé dans un seul bloc, dont les faces sculptées rappellent l'ornementation de nos reliquaires émaillés ; ce coffret, qui appartient à M. Terrier, comptable à Limoges, a dû lui-même servir de reliquaire et paraît bien antérieur au xvi^e siècle.

Une découverte importante vient d'être faite dans la commune de Cherves, près Cognac (Charente) ; c'est celle d'une grande chasse, trouvée en pleine terre, présentant, paraît-il, tous les caractères d'un travail limousin du xiii^e siècle, et à laquelle on aurait déjà reconnu une valeur artistique considérable. Cette découverte a déjà été signalée par la *Revue d'Annis et Saintonge* ;

nous regrettons que notre collègue M. Mariaux, qui a reçu des renseignements et même des dessins ou photographies de ce précieux morceau, n'ait pu assister à la séance pour nous en faire part.

M. Alfred Leroux communique, de la part de M. Wincker, capitaine au 12^e escadron du train des équipages, à Limoges, un travail très complet, accompagné de croquis et d'un plan, sur les voies de communication en Limousin pendant la période romaine ; ce travail est chez nous une nouveauté, en ce sens qu'indépendamment des voies militaires déjà connues, l'auteur a cherché à déterminer les voies commerciales ou secondaires, et même les voies de communication de troisième ordre qui existaient aux abords de Limoges et dans la province. L'auteur y mentionne également deux anciennes voies gauloises qui se dirigeaient de Clermont l'une vers Limoges, l'autre vers Ahun, Breith, etc.

COMPTE RENDU DE L'EXERCICE FINANCIER

Au nom de M. L. Bourdery, trésorier de la Société, qui n'a pu se rendre à la séance, M. Louis Guibert fait connaître le compte rendu de l'exercice 1896 présenté par celui-ci.

Recettes

1 ^o En caisse au 1 ^{er} janvier 1896.....	270 27
2 ^o 136 cotisations de membres titulaires à 15 fr.....	2.040 »
3 ^o 81 cotisations de membres correspondants à 10 fr.	810 »
4 ^o 7 droits d'entrée à 10 francs.....	70 »
5 ^o Allocation du Conseil général pour l'année 1896..	500 »
6 ^o Produits de la vente de bulletins et publications...	20 »
7 ^o Bonis sur frais d'encaissement par la poste, sauf déduction des frais d'encaissement et bonis divers.....	22 37
8 ^o Dividende de 33 p. 0/0 sur 3.606 fr. 65 c. (ancien fonds de réserve de la Société), touché en deux fois à la liquidation de la banque Maigne, Ranson et Cie.....	1.190 13
Total des recettes.....	<u>4.922 77</u>

Dépenses

1 ^o Impression du tome 44 du bulletin (1895) 2 ^o livraison	248 50
2 ^o Impression du tome 43 (1894).....	2.460 50
3 ^o Tirages à part à 100 exemplaires du <i>Manuscrit de Saint-Martial</i> pour M. Léopold Delisle.....	38 »
A reporter.....	2.747 »

<i>Report</i>	2.747	»
4° Acompte sur l'impression en cours du tome 45 du bulletin (1896).....	1.000	»
5° Bibliothèque de la Société, abonnements, achats, reliures.....	92	80
6° Organisation de l'excursion à Coussac-Bonneval.	14	»
7° Appointements de l'encaisseur	100	»
8° Chauffage, éclairage, service des séances.....	65	90
9° Port des tomes 43 et 44, 2° livraison, ensemble...	112	»
10° Timbres, fournitures, impressions diverses.....	123	60
Total des dépenses.....	4.255	30

« D'où un excédent de recettes de 667 fr. 47 en caisse au 1^{er} janvier 1897 ; toutes les cotisations de l'année 1896 sont rentrées sans exception, tant de la part des membres titulaires que de la part des membres correspondants.

» Par suite de la liquidation judiciaire de la banque qui était dépositaire des fonds de réserve de la société, la somme de 667 fr. 47, indiquée comme restant en caisse au 1^{er} janvier 1897, constitue aujourd'hui, avec la créance sur la liquidation dont il s'agit, tout l'avoir de la Société : il sera insuffisant pour subvenir aux frais d'impression et de distribution du bulletin de l'année écoulée. Les dépenses ne doivent être engagées, pour 1897, que dans la mesure des ressources annuelles de la Société. Il y aurait économie de ports et d'impression à faire paraître chaque bulletin en une seule livraison.

» Une somme supérieure à 200 fr. sera nécessaire pour payer des notes présentées tardivement et qui sont relatives, en majeure partie, à l'installation de l'exposition du *Livre Limousin* pendant les fêtes du cinquantenaire de la Société.

» En dehors des chiffres qui composent le premier rapport, il y a lieu d'indiquer une somme de 1,000 fr. touchée le 17 août 1896 à la caisse municipale, comme subvention de la ville de Limoges, pour l'impression du tome VI des *Registres consulaires*, et versée à la même date entre les mains de M. Ducourtieux, qui en est l'imprimeur.

» Signé : L. BOURDERY. »

LECTURES. — M. LOUIS GUIBERT a fait rechercher et relever aux archives de la Tour de Londres, le texte original du procès-verbal relatant les conférences de 8, 9 et 10 décembre 1361, qui précédèrent la remise du château de Limoges au commissaire du roi d'Angleterre après le traité de Brétigny.

Ce procès-verbal avait été copié par Brecquigny, mais celui-ci n'avait pas cru devoir publier la copie de ces pourparlers préliminaires qui sont peut-être pour nous la partie la plus intéressante du document.

Le commissaire anglais, Jean Chandos, se trouvait à Bellac le 3 décembre de la même année ; il n'était pas sans avoir quelques inquiétudes sur les dispositions des bourgeois de la ville, et comme le bruit courait que des troupes s'organisaient en vue de la résistance, il avait dépêché des messagers pour mieux s'assurer de l'état des esprits.

Quoi qu'il en soit, peu de jours après, le 8 décembre, il arrivait d'abord devant la cité, qui se soumettait facilement, au vu des chartes et des lettres du roi enjoignant de se conformer au traité.

Mais avec les habitants de la ville du château, les choses n'allèrent pas aussi vite et la soumission ne se fit pas sans phrases, ni sans conditions. Ce fut dans la Cité même, en la maison de Ramnulphe de Pompadour, que les pourparlers s'agitèrent entre Jean Chandos, assisté du maréchal Boucicaut, et les consuls, pourparlers qui ne durèrent pas moins de trois jours.

Les magistrats du Château, dont le document cite les noms, commencent par solliciter des explications au sujet de la résolution qu'on attend d'eux ; ils veulent être éclairés sur leur devoir et ce devoir est-il de prêter hommage au roi d'Angleterre ? Puis sur l'assurance donnée par Boucicaut que telle est bien la volonté du roi, ils en viennent aux observations tirées de leurs droits et de leurs intérêts particuliers. Ils font valoir avec une minutieuse insistance leurs libertés et leurs anciennes franchises dont la confirmation s'impose avec le changement de suzerain.

Le commissaire royal ne résiste pas, il accepte la remise de la ville avec toutes ces conditions et celle-ci ouvre enfin ses portes restées closes jusqu'à ce moment.

En somme et au point de vue municipal, cette soumission était une sorte de victoire pour les consuls, car ils se trouvaient recouvrer une indépendance dont ils avaient été privés depuis la sentence des Maumont, c'est-à-dire depuis environ cent ans, et ils redevenaient chez eux leurs maîtres plus que jamais.

Lorsque dix ans plus tard, les habitants du château de Limoges revinrent au roi de France, ils ne manquèrent pas de stipuler le maintien de cet état de choses ; ils demandèrent à être les sujets directs du roi et à n'avoir pas d'autre suzerain que lui ; ce dernier leur en fit la promesse et il produisit même un acte formel par lequel la vicomté lui était cédée par le seigneur ; mais cette cession était fictive, car elle était assortie d'une contre-lettre ignorée des

bourgeois, d'un pacte secret de rétrocession par le roi au vicomte. C'était là un acte de politique peut-être habile, mais néanmoins difficile à excuser : les bourgeois durent s'en souvenir et s'en souvinrent sans nul doute dans les longs démêlés qu'ils eurent plus tard avec leurs vicomtes.

M. JOSEPH DUBOIS, continuant sa monographie des communes du canton d'Eymoutiers, entretient la Société de la commune de Doms, dont il a recherché l'état ethnographique dans le passé et de nos jours. Les registres paroissiaux lui ont permis de recueillir divers renseignements tels que les noms des anciens curés de la paroisse ; l'église, restaurée en 1487, relevait du chapitre d'Eymoutiers.

Le Secrétaire,
Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 23 FÉVRIER 1897

Présidence de M. Arbellot, président

Présents : MM. l'abbé Arbellot, E. Hervy, J. Dubois, P. Ducourtieux, Fray-Fournier, J. Garrigou-Lagrange, L. Guibert, Hersant, l'abbé Lecler, Mariaux, l'abbé Pénicaud, Ruchaud et C. Jouhanneaud.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

M. Guibert fait hommage à la Société de l'intéressante notice qu'il vient de publier sur le *Quartier Viraclaud*, et M. Paul Ducourtieux du dernier fascicule du *Bibliophile Limousin*, contenant des extraits et le commentaire d'un article de M. A. Claudin sur les origines et les débuts de l'imprimerie à Bordeaux. Il résulte de cette étude qu'un très beau missel *in-folio*, en lettres gothiques rouges et noires, portant la date de 1543, et que l'on avait attribué jusqu'à ce jour à un des premiers imprimeurs de cette ville, est en réalité un produit des presses de Limoges ; on savait déjà que la fondation de l'imprimerie à Bordeaux était postérieure à celle de Limoges ; elle ne date guère, en effet, que de 1517 ou 1518.

Nous avons reçu de M. de Roumejoux, président de la Société archéologique et historique de la Dordogne, l'envoi de quatre brochures dont il est l'auteur et qui ont pour titre : *l'Ornementation aux époques mérovingienne et carlovingienne, le château de Claud*,

l'autel de la *crypte de Saint-Astier*, neuvième excursion archéologique (localités diverses de la Dordogne).

Les Annales du Midi (janvier 1897) ont inséré une lettre de M. Alfred Leroux en réponse à des observations assez peu sérieuses faites par M. Bladet, au sujet de l'article publié par notre collègue, en 1895, dans le même recueil, sur la *Primatie de l'église de Bourges*.

M. le président indique les autres publications reçues au cours du présent mois.

ADMISSION. — M. Courtot, professeur de dessin au Lycée de Limoges, est admis comme membre titulaire au scrutin secret.

COMMUNICATIONS. — M. Louis Guibert signale la découverte faite, il y a déjà un certain nombre d'années, sur l'emplacement de l'ancien monastère des Feuillants à Limoges, dans le quartier actuel compris entre le Champ-de-Juillet et la place Jourdan.

Dans les fouilles d'un tombeau, on trouva deux petites pièces de métal, dont l'une en cuivre devait être le bout d'une crosse d'évêque et l'autre a la forme d'un anneau ou d'une virolle qui s'adaptait à cette crosse et porte en lettres d'argent incrusté l'inscription : *Godfridus gratia dei archiepiscopus*.

Les deux pièces appartiennent aux héritiers de M. Pailler, ancien agent-voyer en chef de la ville.

Il y a eu trois archevêques de Bordeaux qui se sont appelés *Godfridus*, l'un qui vivait dans la dernière partie du x^e siècle et qui assista au concile de Limoges ; le second qui a appartenu au xi^e siècle et le troisième au xii^e. M. Guibert incline à penser, d'après le type des caractères de l'inscription, que celle-ci doit concerner le premier ou le second de ces prélats.

M. l'abbé Arbellot estime qu'elle pourrait être attribuée au premier. On ne possède au surplus aucun autre indice ni aucune mention dans les chroniques de la sépulture du prélat faite en ce lieu.

M. Mariaux communique cinq belles reproductions photographiées des divers morceaux de la châsse émaillée découverte dans la commune de Cherves, près Cognac (Charente) dont il a été parlé à la dernière séance. Cette précieuse trouvaille a été faite en fouillant dans une terre de Château-Chesnel, appartenant à M. Maurice d'Auteville. On ne peut faire que des conjectures au sujet de l'enfouissement en pleine terre d'une œuvre de cette sorte ; la châsse a été trouvée disloquée, portant des traces de ruptures violentes, les gonds arrachés. Cet enfouissement a pu avoir lieu à une époque de luttes et de désordres, par exemple pendant les guerres de religion. Mais il est difficile de rien affirmer.

Si la châsse n'est plus intacte dans son ensemble, tous les fragments, toutes les faces du moins se retrouvent dans un état de conservation très suffisant. A côté, on a découvert une croix et une plaque émaillée qui constituent des morceaux distincts. Ces diverses pièces, fidèlement reproduites dans les photographies que présente M. Mariaux, accusent une ornementation des plus délicates, un travail vraiment remarquable en même temps que tous les caractères d'une œuvre d'émaillerie limousine.

La châsse est de grande dimension, les panneaux principaux mesurent, en effet, chacun 80 centimètres de longueur. C'est bien là un véritable trésor, dont on aurait déjà, paraît-il, offert un prix considérable.

M. Hersant a recueilli dans le chemin dit de la Font Pino, à Limoges, au bas du remblai du nouveau quai de la Vienne, des débris d'une poterie d'une pâte très fine, aux dessins très caractérisés et dont l'origine gallo-romaine ne peut être douteuse, car sur plusieurs de ces fragments apparaît très nettement la marque connue : *off. primi*.

La Société d'archéologie et de littérature de Beaune (Côte-d'Or) a demandé à la Société si elle possédait des renseignements ou des documents relatifs à l'étymologie du nom de la commune de Beaune, canton d'Ambazac (Haute-Vienne). La question posée provoque un échange d'observations entre M. Louis Guibert qui dit avoir trouvé dans les textes latins le terme *Beuna* et point d'autres ; M. l'abbé Arbellot, d'après lequel l'étymologie serait certainement *Belna*, car il a rencontré cette désignation précisément pour Beaune (Côte-d'Or) dont le nom est le même que celui de Beaune (Haute-Vienne), et M. l'abbé Pénicaud qui déclare avoir lu dans un manuscrit des archives de la Haute-Vienne le mot *Belnaco*, en même temps que celui de *Bonnaco* ; ce dernier terme, ajoute-t-il, doit désigner la localité voisine de Bonnac, le premier se réfère évidemment à Beaune. M. Guibert observe que les deux pourraient bien désigner la même localité, celle de Bonnac.

M. l'abbé Arbellot annonce une nouvelle édition du manuscrit de l'ancienne vie de Saint-Martial que doit faire paraître Mgr Bellet ; il remarque, à ce propos, que les conclusions du savant prélat concordent entièrement avec les siennes au sujet de l'antiquité de ce livre. D'après lui, en effet, ce manuscrit doit être antérieur au *vii^e* siècle, car il est écrit avec le *cursus*, sorte de rithme dans la composition, et ce mode avait déjà cessé complètement d'être en usage au commencement de ce siècle.

LECTURES. — M. L'ABBÉ LECLER lit une description de la pierre sculptée de Berneuil, monument taillé dans un seul bloc de pierre du pays, revêtu de sculptures et qui présente un certain intérêt. Ce monument, dont la face principale mesure soixante centimètres en longueur, devait servir de socle à une croix de grande dimension qui n'existe plus, mais il est très mutilé et n'offre plus que deux de ses pans à peu près intacts. L'appendice en ciment dont on a cru devoir l'augmenter à une époque relativement récente, a causé la méprise de quelques archéologues, tels que M. Allou, qui après un examen trop rapide et superficiel l'ont pris pour une chaire ou une sorte de prie-Dieu.

Cette pierre, en somme, est encore très mal connue et n'a point été étudiée d'assez près ; pour pouvoir la décrire plus fidèlement et en fournir une explication assez exacte, il serait nécessaire d'en relever tous les traits, à l'aide de bonnes photographies. Toutefois, M. Lecler a pu reconnaître déjà une analogie très frappante entre cette pierre et celle de Jabreilles ; ce sont mêmes dispositions, mêmes dessins, mêmes personnages, semble-t-il, ce qui en ferait un monument de l'époque romaine.

M. L'ABBÉ LECLER donne aussi lecture d'une notice sur la cloche de l'église d'Arrènes (Creuse), que l'on doit attribuer à l'un de ces fondeurs ambulants originaires de Flandre, de Lorraine ou d'Allemagne, qui aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles parcouraient nos régions et dotèrent beaucoup d'églises de leurs produits. Cette cloche offre une très grande similitude, au point de vue de l'aspect, de l'ornementation et des bas-reliefs, avec celle de Saint-Léger-Bridereix, qui porte la date de 1510. Elle doit être contemporaine de celle-ci et sortie sans doute des mains du même fondeur. Ce fondeur pourrait être un maître allemand du nom de Hans, dont les chroniques de Saint-Junien signalent le séjour, en cette ville, à la date du 16 novembre 1510, et qui a dû vraisemblablement fondre un grand nombre des cloches du pays.

L'inscription de la cloche d'Arrènes contient une invocation à Dieu et à ses saints ; elle offre ceci de curieux qu'elle est écrite en patois. Les lettres sont en gothique carrée, belles de dessin ; les mots sont séparés par des croix, le tout est assorti de motifs décoratifs divers. Les bas-reliefs représentant le Christ en croix, l'enfant Jésus, saint-Antoine, sont aussi de belle venue et dignes d'attention.

M. LOUIS GUIBERT, rappelant la longue période de luttes soutenues par les bourgeois de Limoges contre leurs vicomtes, constate que ces luttes n'ont pas duré moins de quatre cents ans, car, com-

mencées au début du xiii^e siècle, elles s'étendent jusqu'à la mort de la reine de Navarre, Jeanne d'Albret. Toutefois la période principale, la plus aiguë, celle des hostilités proprement dites, que l'on désigne sous le nom de guerre de la vicomté, va seulement du milieu du règne de Louis IX à celui de Philippe III; c'est aussi la plus obscure, la plus chargée de faits et d'événements, la plus toulfue et par beaucoup de motifs, la moins connue. S'il est difficile encore à cette heure, en l'état de nos connaissances, d'en tracer un tableau exact et complet, M. Louis Guibert a cherché du moins à en donner une chronologie aussi fidèle que possible. Qui pouvait mieux s'acquitter de cette tâche que le laborieux érudit, auquel on doit déjà sur cette période et sur bien d'autres de l'histoire municipale de Limoges, tant de détails et d'intéressants aperçus?

De l'année 1231 à l'année 1277, d'année en année, en quelque sorte pas à pas, M. Louis Guibert nous conduit à travers les faits si multiples, si complexes et si embrouillés de cette période. Conflits et luttes de toutes sortes, guerres à main armée parfois violentes et sanglantes, interventions du roi d'Angleterre et du roi de France en sens opposés, péripéties diverses, trêves et traités, finalement sentence des arbitres, les frères Maulmont, et soumission des bourgeois qui sont obligés de s'incliner non seulement devant leurs seigneurs, mais aussi devant le Parlement et le roi. Une des particularités de cette lutte, non la moins remarquable, ce fut le rôle joué en ces circonstances par le roi d'Angleterre qui, à plusieurs reprises, soutint les habitants de Limoges contre la vicomtesse Marguerite, les assista de ses subsides et de ses hommes d'armes et encourut de ce chef les sévérités du Parlement, qui le condamna à une forte amende. Il s'en fallut aussi de bien peu que cette querelle locale ne fut le prélude d'une nouvelle guerre générale entre les deux souverains et les deux pays. L'étude de cette histoire dépasse l'intérêt d'une question d'ordre purement local, puisqu'elle met en jeu des événements touchant d'aussi près aux choses de la féodalité et de la politique nationale.

De tous les historiens de cette époque, c'est notre vieux chroniqueur, Pierre Coral qui paraît l'avoir la mieux connue et qui en a transmis les renseignements les plus circonstanciés et sans doute les plus fidèles.

M. Joseph Dubois consacre à la commune d'Eymoutiers une partie importante de la monographie qu'il a entreprise du canton de ce nom. Remontant aux origines de cette localité, il établit que, d'après tous les souvenirs, tous les témoignages, son premier berceau fut l'hermitage d'un noble et pieux solitaire, saint Psalmet,

qui vint s'y réfugier vers l'an 630. Partout dans le passé on retrouve des traces persistantes de sa mémoire, de son influence et de ses actes. Il faut repousser évidemment la légende fantaisiste qui a voulu faire d'un chef sarrazin le fondateur d'Eymoutiers.

L'église de cette ville appartient, comme on le sait, aux deux époques romane et ogivale ; la distinction entre ces deux styles est, dans cet édifice, on ne peut plus tranchée.

M. Dubois insiste particulièrement sur la description de l'élégante nef construite au ^{xiv}^e siècle, sur ses belles verrières, les plus remarquables du Limousin, dues peut-être à un artiste du pays, sur les stalles sculptées qui rappellent celles de Solignac et de Saint-Léonard. On remarque dans l'intérieur du monument plusieurs inscriptions et d'assez nombreuses armoiries, telles que celles des Romanet, de la famille des Comborn, dont deux membres ont fait partie du chapitre, de Jean Barthon de Montbas, des Ruben, etc....; quelques-unes de ces armoiries n'ont pu encore être attribuées avec exactitude. L'image du saint ou les traits de sa vie sont aussi reproduits en beaucoup d'endroits. Dans la sacristie, à côté du reliquaire et de la croix si connus, sont réunies de nombreuses reliques, celles de saint Psalmet, de saint Etienne, de saint Martial et d'autres saints.

Aux approches de la ville, on retrouve encore les ruines informes de Saint-Pierre-Château, qui furent, dans un temps reculé, des fortifications ou les murailles d'un château ; leur caractère n'a jamais été bien déterminé ; plus tard, il y eut en ce lieu une paroisse de la ville.

Le chapitre qui partagea assez longtemps la seigneurie d'Eymoutiers avec l'évêque de Limoges, avait certainement une lointaine origine. Avait-il succédé à un monastère ? On n'a aucun motif de le supposer. De nombreux conflits s'élevèrent entre ce chapitre et l'évêque ou les bourgeois d'Eymoutiers, lesquels, avec la marche des temps et comme presque partout ailleurs, surent conquérir une assez grande indépendance.

Le Secrétaire,

Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 30 MARS 1897

Présidence de M. Arbellot, président

Sont présents : MM. le chanoine Arbellot, Courtôt, Ducourtieux, Joseph Garrigou-Lagrange, Guibert, Hervy, abbé Lecler, A. Leroux, C. Marbouty et Ruchaud.

Le procès verbal de la précédente séance est lu et adopté après quelques rectifications.

Le président rend compte de quelques-uns des derniers ouvrages reçus par la Société :

Le *Bulletin de la Société de Rochechouart*, contenant un article de M. le docteur Marquet sur Biennac ;

L'Ancienne vie de saint Martial et la prose rythmée, par Ch.-F. Bellet. L'auteur, qui abonde dans le sens de M. l'abbé Arbellot en reculant jusqu'au vi^e siècle la composition de l'ancienne vie de saint Martial, a dédié sa brochure à notre président.

Le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, 2^e livr. du tome XLV nouvellement paru. Il contient entre autres choses l'étude de feu l'abbé Granet sur Mme de Mirabeau, deux articles de M. Arbellot sur le temple de Jupiter à Ausiac et sur les titres de bourgeois et de sieur, une longue étude de M. C. Jouhannaud sur Jeanne d'Albret et les Limousins, une description du château de Bort, par M. de Verneilh, divers documents et notes par MM. l'abbé Lecler, Champeval, Leroux, Barbier de Montault, P. Cousseyroux, etc.

Le président signale également, comme pouvant intéresser quelques membres, le tome XII des *Œuvres complètes* de Mgr Barbier de Montault, consacré à l'hagiographie romaine ; — les *Etudes d'ethnographie préhistorique* de M. Viette ; — le *Concile de Clermont en 1095 et la première croisade*, par l'abbé Crégut ; — un *Essai sur la géographie de l'Auvergne*, thèse de doctorat par M. Léon Gobin. Ces deux derniers ouvrages, particulièrement remarquables, forment les tomes VIII et XI des mémoires de l'Académie de Clermont ; et enfin l'ouvrage de M. L. Audiat qui a pour titre : *Deux victimes des septembriseurs*. Il s'agit d'un Larochevoucauld, évêque de Saintes, et de son frère, évêque de Beauvais.

Le président informe ses confrères que la Société française d'archéologie tiendra son prochain congrès à Nîmes du 18 au 23 mai. Il transmet en même temps une demande de souscription faite par

la Société archéologique de Châlon-sur-Saône, pour le monument de l'égyptologue Chabas, et signale la récente publication de M. Falgairolle, procureur de la République à Aubusson, sur Jean Nicot, ambassadeur de France en Portugal au xvi^e siècle.

MM. J. Dubois et de Rouilhac présentent comme membre titulaire M. le vicomte Tristan de l'Hermitte, capitaine instructeur au 21^e chasseurs.

M. Leroux présente, de la part de M. le capitaine Winkler, deux estampages fort réussis : l'un d'une tête de Christ, avec monogramme, qui se voit sur la maison n° 25 du faubourg d'Angoulême et que la tradition prétend provenir de l'abbaye de Saint-Martial ; c'est un morceau du xiii^e ou du xiv^e siècle ; — l'autre, d'une tête assez fruste, ayant formé clef de voûte, qui se trouve aujourd'hui dans la maison Gaston, au n° 8 du chemin de Naugeat. Il est malaisé de dire ce que représente ce morceau, dans lequel on peut voir une tête de dieu solaire aussi bien qu'une tête de saint.

M. Leroux rappelle qu'au mois de février 1896 un libraire de Munich, J. Rosenthal proposait la vente d'un manuscrit à miniatures, censé provenir de Saint-Martial de Limoges, et qui n'était autre que le manuscrit de la *Vita Christi* ayant appartenu jadis à Ambroise Didot et reproduit en 1878 par M. de Bastard d'Estant, à l'occasion de l'exposition universelle. M. Rosenthal en demandait 18.000 marcs, c'est-à-dire un peu plus de vingt mille francs.

M. Leroux vient d'apprendre que ce manuscrit avait été vendu en Angleterre, mais n'a pu savoir ni le prix d'achat ni le nom de l'acheteur, quoiqu'il ait directement posé la question au vendeur.

M. Louis Guibert communique, de la part de M. Barbier de Montault, deux paquets de fiches provenant de feu Léon Palustre, président de la Société d'archéologie française. L'un concerne les émaux limousins du moyen-âge, l'autre les plans de divers monuments de l'ordre de Grandmont. La Société remercie M. Barbier de Montault de ce don.

M. Guibert lit une note de M. de Bosredon sur quelques récentes acquisitions du musée de Cluny, entre autres un retable d'Allemagne du xii^e siècle, avec figures entourées d'émaux champlevés ; — deux candélabres d'églises, venus d'Espagne, les plus grands que l'on connaisse, exécutés pour Godisalvus par P. et Th. Palmada, limousins, en 1266. (*Tomasso e Petrus Palmada me fesit Lemovisenci.*) Ces sortes de signatures sont extrêmement rares sur les œuvres

d'orfèvrerie du moyen âge; on n'en connaît guère que quatre en Limousin (Voir le *Temps* du 22 mars 1897.)

Enfin, M. Guibert entretient la Société, de la part de MM. Bourdery et Lachenaud, d'une récente acquisition de la Bibliothèque communale de Limoges, à la vente Tandau de Marsac en novembre dernier. C'est celle d'un inventaire manuscrit des collections, créances, meubles, etc., délaissées à la fin du xvii^e siècle par un richissime amateur d'art, Evrard Jabach, directeur de la Compagnie des Indes, et, par un singulier cumul, directeur de la manufacture royale de tapisseries d'Aubusson.

Ce manuscrit, de 262 pages in folio, acheté 53 francs, abonde en mentions instructives. Il mérite d'être tout entier publié, et MM. Bourdery et Lachenaud, qui possèdent déjà de nombreux renseignements sur Jabach et ses collections, ont commencé le travail de copie et d'annotation du précieux document. On aura une idée de la valeur de cet inventaire, quand on saura qu'il énumère et décrit plus de six cents tableaux et quatre mille dessins, tous de maîtres, des bronzes, des statues, et 168 émaux de la belle époque. Les articles concernant ces divers objets pourront être utilisés sur le champ par nos confrères pour leur *Catalogue descriptif des émaux peints de Limoges*, dont le premier volume est actuellement sous presse. L'impression de la pièce elle-même ne sera pas longtemps différée. MM. Bourdery et Lachenaud comptent en faire très prochainement l'objet d'une publication spéciale, richement illustrée, à laquelle ils vont donner tous leurs soins et qui offrira un intérêt exceptionnel pour les collectionneurs, les archéologues et les amateurs d'art.

La Société accueille cette communication avec la plus vive satisfaction, félicite MM. Bourdery et Lachenaud de l'heureux choix qu'ils viennent de faire d'un nouveau sujet d'étude et elle les encourage à poursuivre la publication qu'ils ont entreprise, malgré toutes les difficultés qu'elle peut présenter. Elle félicite également M. le conservateur de la Bibliothèque de son opportune acquisition.

La parole est donnée à M. l'abbé LECLER pour la lecture de son mémoire sur les archidiacres du diocèse de Limoges. Après avoir montré leur origine historique et établi leur rôle d'après le droit canon, M. Lecler, qui a soigneusement dépouillé les cartulaires limousins et les recueils de textes originaux, établit que le nombre des archidiacres a beaucoup varié dans le diocèse de Limoges. Il y en avait quatre en 897, trois en 1080, deux en 1085, trois en 1148, sans circonscriptions fixes.

A partir de l'épiscopat de Sébrand Chabot, au contraire, on trouve un certain nombre d'archidiaconés : 1^o celui de Limoges, appelé

aussi de Malemort ou encore de Goulles, et plus tard grand archidiaconé, parce qu'il subsista seul après la disparition des autres; 2° celui de Saint-Junien ou de la Marche; 3° celui de Bénévent; 4° celui de Combraille; 5° celui de Meymac; 6° celui de Nontron. Ce sont les seuls qu'il y eut en l'année 1258, mais on en rencontre d'autres à diverses dates : à Brivezac, Ayen, Vigeois et Chénérailles. Ils furent tous supprimés par une bulle pontificale de 1477, et il n'y eut plus dès lors que celui de Limoges, dont la circonscription se confondait avec celle du diocèse et qui dura jusqu'à la Révolution.

M. Leclerc fournit quelques détails sur un grand nombre de titulaires de ces subdivisions ecclésiastiques et rappelle que Gilles le Duc en parle assez longuement dans son *Etat du clergé du diocèse de Limoges* (en 1703). A la fin du XVIII^e siècle, le titre d'archidiacre rapportait 2.000 livres. Aujourd'hui, cet office est exercé par les vicaires généraux du diocèse.

L'ordre du jour appelle ensuite la lecture par M. L. GUIBERT de l'avertissement qu'il a placé en tête de son « Recueil de documents, extraits et notes historiques concernant les deux villes de Limoges » (tome VII des *Archives historiques du Limousin*, sous presse). Cet avertissement est, à vrai dire, un résumé de l'histoire politique de la Cité et du Château, distincts l'une de l'autre matériellement et administrativement jusqu'à la date du 11 novembre 1792.

En ce qui touche la Cité, il faut décidément renoncer à établir une filiation entre son consulat et la curie du municipe gallo-romain. Cette hypothèse d'Achille Leymarie ne s'appuie d'aucun texte. Il est vrai que les documents relatifs à la Cité sont fort rares, même pendant le moyen-âge féodal. Il n'est pas moins douteux que le consulat du Château soit issu du consulat de la Cité. Ces deux corps ont des origines analogues, mais distinctes l'une de l'autre.

Le Château n'est né qu'au IX^e siècle, sur l'emplacement de constructions isolées situées en dehors de la Cité. Ce Château n'est donc pas un démembrement de la cité. Il a prospéré sous la crosse des abbés de Saint-Martial, tandis que la Cité se développait sous celle des évêques.

Le Château s'est peuplé d'étrangers venus du Quercy, du Périgord, de l'Angoumois, presque autant que du Limousin, alors que la population de la Cité n'a guère vu modifier son fonds primitif.

Au début, les deux communes ont emprunté le cadre d'une confrérie pieuse. Mais celle de la Cité n'a jamais eu de coutume spéciale, tandis que le Château a eu la sienne dès 1212. Autant la vie locale a été faible dans la première de ces deux agglomérations, autant elle a été intense dans l'autre. Aussi les documents abondent sur le Château de Limoges; beaucoup ont été imprimés en Angle-

terre; les plus intéressants figurent dans le cartulaire récemment édité par M. Chabaneau pour la Société des langues romanes de Montpellier.

Il n'y en aura pas moins de 478 dans le recueil que publie M. Guibert, pour 122 qui concernent la Cité. Encore l'auteur s'arrête-t-il à 1366, date d'une transaction entre les bourgeois de Limoges et leur vicomtesse Jeanne d'Albret.

M. le président exprime à M. Guibert le vif désir qu'éprouve la Société de voir paraître ce volume, où se trouveront réunies tant d'indications précieuses pour l'histoire de notre ville et de son glorieux passé.

M. E. HERVY commence la lecture de quelques lettres inédites de Michelet à Emile Montégut et se réserve de les commenter à la prochaine réunion.

Pour le Secrétaire général,
Alfred LEROUX.

SÉANCE DU 27 AVRIL 1897

Présidence de M. Arbellot, président

Présents : MM. l'abbé Arbellot, J. Dubois, P. Ducourtieux, Fray-Fournier, J. Garrigou-Lagrange, Hersant, E. Hervy, A. Leroux, l'abbé Lecler, L. Ruchaud et C. Jouhanneau.

Le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la précédente séance qui est adopté.

OUVRAGES REÇUS. — M. René Fage fait hommage à la Société de la remarquable étude qu'il vient de faire paraître sur la vie du *Général Souham*, et M. Louis Guibert de son intéressant opuscule concernant les *Prédications et prédicateurs d'autrefois*.

M. Herluison, bibliothécaire de la Société archéologique de l'Orléanais, adresse aussi à la Société, qui le remercie de son envoi, un curieux Noël publié par lui en *fac simile*, avec musique sur un ancien air, et qui doit être attribué au xv^e siècle.

Le Bulletin de la Société des Lettres, sciences et arts de la Corrèze (Tulle, 1^{re} livraison, 1897) publie, entre autres articles, des recherches de M. E. Bombal sur la ville gallo-romaine de Longour, avec sept dessins et un plan.

Dans le volume de la LXI^e session du *Congrès archéologique de France*, tenue à Saintes et à La Rochelle en 1894, nous remarquons le travail de M. l'abbé Noguès, relatif à la *Question des cavaliers au portail des églises de l'Ouest*, qui confirme une fois de plus l'opinion émise depuis longtemps par M. l'abbé Arbellot sur l'identification à faire de ces cavaliers avec le personnage de l'empereur Constantin.

Dans le *Lemouzy*, un article de M. Louis de Nussac qui a pour titre : *Légendes des villes disparues en Limousin : Vezy et vieux Turenne*.

Le *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest* (tome VIII, 4^e trimestre 1896) contient une étude de M. Alfred Richard sur les *Thaifales*, la *Thaïfalie* et le *pays de Tiffauge*. Les Thaifales étaient des guerriers barbares, probablement de race sarmate, qui servaient dans les armées romaines et formèrent plusieurs colonies disséminées en Poitou et en Bretagne. On discute encore en ce qui concerne les lieux d'établissement de certaines de ces colonies, dont l'une, d'après l'auteur de l'article, serait bien le pays de Tiffauge.

On doit aussi une mention au dernier *Bulletin de la Société archéologique de Constantine*, qui, par le grand nombre d'inscriptions romaines récemment découvertes qu'elle nous fait connaître, témoigne du zèle et de l'émulation des correspondants du ministère et surtout des officiers de notre armée sur le sol de la vieille Afrique.

ADMISSION. — M. le vicomte de l'Hermite, capitaine instructeur au 21^e chasseurs, en garnison à Limoges, est admis comme membre titulaire, au scrutin secret.

COMMUNICATIONS. — M. le président annonce le décès de M. Iorgue, membre de la Société, domicilié à Montrol-Sénard, et auteur d'une *Histoire de Mortemart*; au nom de tous ses collègues, il exprime les regrets causés par cette perte.

A la réunion des Sociétés savantes, qui vient de se tenir à la Sorbonne, plusieurs mémoires ont été adressés ou lus par des Limousins; nous devons citer les noms de MM. Imbert, d'Abzac, Camille Leymarie, C. Pérathon, L. Drapeyron et L. de Nussac. Ce dernier a traité des anciennes fontaines sacrées en Limousin, travail qui, pour n'être pas tout à fait original, n'en a pas moins obtenu la faveur d'une citation dans le discours prononcé par le ministre à la réunion générale de clôture.

La Société archéologique de l'Yonne donne avis qu'elle doit célébrer le cinquantenaire de sa fondation à la date des 5, 6 et 7 juillet prochain, et convie toutes les Sociétés de France à envoyer des délégués à cette solennité.

M. Alfred LEROUX, en rappelant la lecture faite par M. l'abbé Lecer à la dernière séance, relative aux archidiaconés du diocèse de Limoges du viii^e au xvi^e siècle parmi lesquels il a cité celui de Saint-Junien ou de la Marche, pose la question de savoir si cette ville faisait réellement partie de la Marche pendant le moyen-âge ; la question est intéressante à élucider, au point de vue de la délimitation exacte de cette province, délimitation qui a bien été indiquée par M. Deloche, mais dont plusieurs points sont encore douteux. Selon plusieurs des sociétaires présents, la réponse doit être affirmative, car dans un assez grand nombre de documents anciens et dignes de foi, Saint-Junien est expressément désigné comme étant situé en Marche.

M. Paul Ducourtieux rend compte de la vente de la bibliothèque de M. Tandeau de Marsac, ancien notaire à Paris, qui vient d'avoir lieu dans cette ville, et à laquelle il avait été chargé de faire des acquisitions, particulièrement pour le compte de la Bibliothèque communale de Limoges.

L'importante et riche collection de M. Tandeau de Marsac, indépendamment d'un certain nombre de volumes vendus antérieurement à Limoges, avait été répartie en cinq séries cataloguées, formant 2,762 numéros. A la quatrième série appartenaient les livres limousins (512 numéros), qui offraient pour nous un intérêt spécial, et qui provenaient à son propriétaire de diverses sources, telles que le fonds Bosvieux et celui de M. l'abbé Tandeau de Marsac, son frère. Dans cette catégorie les enchères ont été assez actives, car leur montant a dépassé 7,000 francs.

M. Ducourtieux mentionne d'une façon spéciale 26 ouvrages qui ont atteint le chiffre de 3,670 francs. On sera satisfait d'apprendre que la Bibliothèque de Limoges en a acquis un assez grand nombre, et des plus précieux pour l'histoire ou la bibliographie limousine, entr'autres : les *Heures à l'usage de Limoges*, imprimées à Paris, par Gillet Hardouin, en 1510, au prix de 505 fr. ; le *Dathus* imprimé par Paul Berton, à Limoges, en 1518 (380 fr.), *Généalogie et armes des gentilshommes* de la généralité de Limoges, recueillies par Simon Descoutures, seigneur de Bort, de 1668 à 1688, manuscrit (365 fr.) ; *La Vie du R. P. Frémont*, réformateur de l'ordre de Grandmont, manuscrit ; la *Tragédie de saint Jacques*, par le vénérable Bardon de Brun, etc.

La Bibliothèque du grand séminaire de Limoges a racheté le manuscrit de l'abbé Legros, *Mémoire pour servir à l'histoire de l'abbaye de Grandmont*, qui avait été jadis soustrait à cette collection par un bibliophile doublé d'un escroc. Plusieurs autres acquisitions ont été aussi faites par des amateurs de notre ville.

Nous jugeons utile d'ajouter que l'ensemble de la bibliothèque de M. Tandeau de Marsac a produit la somme considérable de 207.000 fr. ; les livres déjà vendus à Limoges avaient dépassé 10 000 francs.

M. l'abbé LECLER, auteur de la généalogie de la famille de Lambertie, explique qu'il n'avait pu justifier par aucun document la participation des ancêtres de cette famille aux croisades, bien qu'elle lui parût à peu près certaine. Or, il résulte d'une citation faite par M. Osgard de Poli, d'après un cartulaire, dans le dernier *Annuaire du conseil héraldique de France*, qu'en 1156, *Gerardus Lambertie* se trouvait à Antioche. Ce Gerardus doit être identifié avec Geraldus qui figure dans la généalogie.

Le même *Annuaire* publie, au surplus, un article de M. Lecler, donnant une liste des Limousins qui ont pris part aux croisades, dressée d'après les documents les plus authentiques ; cette liste est déjà longue, mais elle doit être encore complétée par son auteur.

LECTURES. — M. l'abbé ARBELLOT, qui a écrit il y a déjà longtemps, une étude sur la vie de Saint-Yrieix, estime devoir relever une assertion d'un savant allemand, le docteur Krusch, bibliothécaire de Hanovre, concernant l'auteur de la vie du saint. Dans le tome III (page 576) de son ouvrage, qui traite des écrivains des choses mérovingiennes, cet érudit affirme que l'auteur de cette vie n'était pas contemporain d'*Aredius*, mais vivait à une époque postérieure, et qu'il a copié effrontément (*sic*) son ouvrage sur la vie de saint Eloi par saint Ouen ; et son opinion paraît être acceptée par les nouveaux Bollandistes.

Le plagiat n'est pas douteux, fait observer M. Arbellot, mais bien loin d'avoir été commis par l'auteur de la vie de saint Yrieix, c'est à l'auteur de la vie de saint Eloi qu'il faut l'imputer ; c'est ce dernier qui a copié l'auteur de la vie saint Yrieix, et il a fait bien d'autres emprunts, par exemple à la vie de saint Césaire ; ses imitations sont manifestes et il est facile de les expliquer par l'époque de décadence littéraire où il écrivait, époque relativement plus barbare que les siècles qui avaient précédé.

Les anciens Bollandistes avaient admis du reste que l'auteur de la vie de saint-Yrieix avait été presque le contemporain du saint.

M. l'abbé Arbellot partage cette opinion qui lui paraît reposer sur des motifs très convaincants ; il signale la découverte faite assez récemment à Rome, par M. l'abbé Ardant, d'un manuscrit de cette vie, plus ancien et plus correct que ceux déjà connus, et il compte pouvoir fournir des preuves matérielles et complètes de la thèse qu'il a toujours soutenue.

M. Emile HERVY donne lecture de quelques lettres de Michelet et de Jules Simon adressées à notre regretté compatriote Emile

Montégut, qui fut du reste en rapport avec la plupart des notabilités littéraires de son temps ; sa correspondance en fait foi.

Quelques-unes de ces lettres sont pleines d'intérêt, tant pour la connaissance des caractères que pour les jugements à porter sur les œuvres mêmes des ces écrivains.

Dans l'une d'elles, datée du 19 décembre 1858, Michelet proteste avec une certaine vivacité contre l'importance attribuée par le critique aux facultés de son imagination, ce qui n'empêchait pas d'ailleurs ce dernier de rendre hommage aux rares mérites de l'auteur et de le considérer comme un écrivain de race.

Nous souhaitons que ces citations ne soient pas les dernières ; littérateur de la meilleure marque, utile et sincère autant que modeste, étranger à la réclame et à l'intrigue, Emile Montégut est peut-être un de ceux que leur correspondance peut contribuer le plus à faire mieux connaître et estimer.

Le Secrétaire,
Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 25 MAI 1897

Présidence de M. Arbellot, président

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Courtot, P. Ducourtieux, René Fage, J. Garrigou Lagrange, Hersant, E. Hervy, A. Leroux, l'abbé Lecler et C. Jouhanneaud.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Louis Guibert, qui ne peut assister à la réunion de ce jour, prie la Société d'accepter une rectification au procès-verbal de la séance du 20 mars dernier, en ce qui concerne la communication par lui faite à cette date au nom de MM. Bourdery et Lachenaud et relativement à l'inventaire de Jabach. La rectification aura lieu conformément au désir de l'intéressé.

OUVRAGES REÇUS. — M. Paul Ducourtieux fait hommage de la 2^e livraison trimestrielle du *Bibliophile limousin* (1897) dont il est l'éditeur ; et M. L. Bourdery de sa notice sur la bibliothèque de *Pierre Loménie de Faye*, écuyer (20 juin 1681). En faisant part de ce dernier envoi, M. le président informe les sociétaires que M. Bourdery va faire paraître très prochainement sa publication

entreprise avec la collaboration de M. Emile Lachenaud et déjà annoncée à l'avant-dernière séance, qui a pour titre : *Evrard Jabach et ses collections*. Cet ouvrage formera un grand et beau volume contenant le texte intégral de l'inventaire du 15 juillet 1696 précédé d'une introduction développée, muni de notes documentaires très abondantes et orné de riches illustrations.

Parmi les nombreux ouvrages reçus depuis un mois, il y a lieu de remarquer spécialement le bulletin de la *Société nationale des Antiquaires de France* (1895) où l'on trouve trois mentions intéressant le Limousin ; la première est relative à la communication faite par M. Emile Molinier d'une pièce d'émail champlévé de Limoges, représentant une scène de fauconnerie avec inscription latine, qui devait être destinée à un usage civil et que l'on peut attribuer au ^{xiii}^e siècle. La seconde consiste en une description par M. Ed. Saglio du reliquaire figurant sainte Valère ou Valérie, acquis par le musée de Cluny et dans lequel quelques érudits voyaient une œuvre limousine de la première moitié du ^{xiii}^e siècle ; nous savons depuis que l'origine et la valeur de ce reliquaire sont très contestables et que le vrai reliquaire de sainte Valérie, provenant de l'abbaye de Grandmont, qui appartenait à M. l'abbé Texier, est demeuré la propriété de la famille de ce dernier.

Dans une autre note du même recueil, M. R. Mowat constate que la dénomination *Ausritum*, attribuée à la ville de Limoges comme une forme différente de celle d'*Augustoritum* que lui assigne Ptolémée, ne doit pas être considérée comme une contraction ou une altération phonique, mais comme une mauvaise lecture d'un copiste qui a travesti la lettre G en S.

Un mémoire de M. Maximin Deloche, traitant des *Indices de l'occupation par les Ligures de la région qui fut plus tard appelée la Gaule* (extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, t. XXXVI (1^{re} partie).

L'analyse de ce travail de notre savant compatriote est faite par M. René Fage, qui rappelle la discussion soulevée à l'Académie des inscriptions entre MM. Bertrand et d'Arbois (de Jubainville), au sujet des territoires occupés par les Ligures dans le pays qui fut plus tard la Gaule. M. Deloche estime, avec ce dernier, que les Ligures peuplèrent tout le territoire qui s'étend du Rhin à l'Océan et des Alpes aux Pyrénées, et non pas seulement la région des Alpes et du littoral méditerranéen ; il était cette opinion d'arguments d'onomastique géographique ; c'est ainsi qu'en Limousin plusieurs localités : Saint-Jean-Ligoure, Saint-Priest-Ligoure, le village de Ligoure et la petite rivière ainsi dénommée, ont conservé

le nom de cet ancien peuple, dont la race et les origines sont assez incertaines, mais dont le long habitat dans le pays ne saurait être mis en doute.

Le *Bulletin de la Société scientifique et archéologique de la Corrèze* (1^{re} livraison 1897) publie, indépendamment de la suite de documents importants recueillis par MM. L. Guibert et Champeval, et de divers autres articles, une intéressante notice de M. Rebière sur l'*astronome de Turgot*, ce modeste personnage patronné par l'illustre économiste, connu sous les noms de Montagne, Montaigne et d'autres noms, qui vécut longtemps et mourut à Limoges, s'y occupa d'astronomie et de météorologie et eut l'honneur de découvrir plusieurs comètes.

Le dernier *Bulletin de la Société archéologique de la Charente* mentionne le mémoire de M. l'abbé Arbellot en réponse aux observations critiques de M. l'abbé Duchesne sur les origines chrétiennes de la Gaule et l'apostolat de Saint-Martial, publié dans un de nos derniers bulletins.

Le *Bulletin de la Société les Amis des Sciences et Arts de Rochecouart* (t. VI, n° vi) contient diverses études de MM. Marquet, Masfrand, Colin, Précigou et Pouyaud.

M. Louis Guibert vient de faire paraître le *Recueil des documents, notes et extraits sur les deux villes de Limoges*, qui forme le tome VII des *Archives historiques du Limousin*. Les textes sont abondamment annotés et pourvus d'une ample table analytique ; on trouve rassemblés dans ce volume une foule de textes disséminés dans nos archives locales ou dans des recueils peu accessibles. C'est une solide assise pour l'histoire future de notre ville.

M. Alfred Leroux signale aussi à l'attention des érudits la publication toute récente de la *Chronique d'Adhémar de Chabannes*, par M. Jules Chavanon, archiviste du département de la Sarthe (collection des textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire. Paris, Picard et fils, 1897, 1 v. in-8). Cette édition peut être regardée comme la première édition complète et critique publiée en France, de ce document précieux non seulement pour l'histoire de la région, mais encore pour l'histoire générale.

Dans le texte, qu'il a fait précéder d'un sommaire et qu'il a accompagné d'une table alphabétique, M. Chavanon a distingué, par la différence des caractères typographiques, les parties de l'œuvre qu'Adhémar a empruntées à d'autres sources et celles qui lui appartiennent en propre.

Dans sa préface, qui contient une biographie du savant religieux, l'éditeur ne paraît pas douter que le lieu de sa naissance ne soit la localité de Chabannes, située à trois lieues environ de Châteauponsac, arrondissement de Bellac (Haute-Vienne).

COMMUNICATIONS. — M. Alfred Leroux fait part à la Société de la visite faite ces jours-ci aux archives de la Haute-Vienne par M. Dopsch, professeur de l'Université de Vienne, chargé de collationner quelques-uns de nos diplômes carlovingiens pour la publication que prépare la direction des *Monumenta Germaniæ historica*.

M. l'abbé Lecler a relevé dans les actes paroissiaux de la cathédrale de Limoges l'acte de baptême de Pierre-Arcole-Adèle Michelin du Mabarreau, enfant d'Etienne-Vincent Michelin du Mabarreau, inspecteur des droits réunis à Limoges, qui fut tenu sur les fonts baptismaux par le maréchal et la maréchale Augereau ; l'acte est du 11 juillet 1810. Le parrain et la marraine vinrent à Limoges pour cette solennité et ont signé au registre : Adèle, maréchale Augereau, et, le maréchal d'Empire Augereau. L'enfant ne vécut qu'un an et un mois.

Cette famille du Mabarreau, dont le nom patronymique paraît être, au surplus, celui de Michelin, ne saurait, évidemment se rattacher par ses origines à celle des frères Masbareau, célèbres orfèvres du Limousin du commencement du xvii^e siècle, dont parlent les chroniques locales lors du passage d'Henri IV à Limoges et que l'on retrouve assez longtemps après à Paris et à Bordeaux. L'un d'eux vivait encore en 1649.

M. l'abbé Arbellot, rappelant la trouvaille faite l'an dernier dans les fouilles du jardin de Oblats à Limoges, de deux petites figurines de plomb, d'un travail assez bizarre et du reste grossier, constate que ces objets, ayant été examinés à Paris par des érudits, ont été jugés n'avoir aucune valeur archéologique ni artistique.

LECTURES. — M. Alfred Leroux lit un nouveau chapitre de son *Histoire du massif central*, relatif à la défense militaire de cette région au moyen-âge ; il énumère les nombreuses invasions qui l'ont contournée, les armées qui l'ont traversée depuis César jusqu'au duc des Deux-Ponts, « les marches » et les gouvernements dont elle a été flanquée du vii^e au xvi^e siècles, marche de Toulouse, marche d'Argenton, marche d'Auvergne, marche du Limousin, etc. Les renseignements rassemblés par l'auteur ne sont pas courants ; aucun ouvrage ne les a encore présentés sous le point de vue régional. M. Leroux rappelle ensuite quelles étaient les idées du duc de Rohan, du maréchal Soult, du général Chanzy en ce qui

touche la valeur défensive du Massif, et il termine par l'exposé de ce qui a été fait depuis vingt-cinq ans pour préparer cette région au rôle de « réduit de la défense nationale » que lui assignent les écrivains militaires.

M. l'abbé ARBELLOT entretient la Société de la personnalité de l'abbé de Rey rac (François Philippe de Laurens de, né au château de Longueville, le 29 juillet 1734, chanoine régulier de l'abbaye de Chancelade, curé de Saint-Maclou-d'Orléans, qui fut aussi homme de lettres, censeur royal, associé correspondant de l'Académie des inscriptions, et mourut à Orléans le 21 décembre 1781. L'abbé de Rey rac composa de nombreux livres, des odes, des épîtres, etc., et collabora au *Mercure de France*. Au cours de sa carrière ecclésiastique et littéraire, il sut se concilier de très nombreuses sympathies. Son ouvrage le plus important et le plus connu est l'*Hymne au Soleil* paru en 1777, composé de quatre chants en prose, qui eut un grand succès, fut traduit en vers français et en vers latins et obtint plusieurs éditions.

M. Arbellot lit quelques extraits de cette œuvre, conçue du reste dans le genre convenu et un peu banal de l'époque et qui paraît, de nos jours, fort démodée.

Les biographes de l'abbé de Rey rac ne s'accordent guère sur le lieu de sa naissance ; notre collègue, M. Fray-Fournier, qui a mentionné un portrait de l'abbé dans son Catalogue des portraits limousins et marchois (*Bulletin Soc. arch.*, t. XLIII) a placé cette naissance aux environs de Bort (Corrèze). Mais des recherches récentes de M. l'abbé Lecler ont conduit celui-ci à retrouver le château de Longueville à proximité de Confolens, dans la commune d'Esse, qui fait partie de l'Angoumois, mais qui dépendait de l'ancien diocèse de Limoges.

M. René FACE signale sous ce titre : l'*Anecdote de La Roche-Karlan*, un bien curieux et très énigmatique personnage qui, vers le milieu du xvii^e siècle, s'était retiré et termina ses jours dans le petit bourg de Champagnac, à trois lieues de Tulle.

L'anecdote a été contée dans un numéro du *Mercure galant*, de l'année 1679, et à l'intention de Madame Royale, par un correspondant anonyme du journal. Moréri s'en est aussi occupé dans son *Grand dictionnaire* (édition de 1759, tome IX), mais il n'a guère fait que reproduire le récit du *Mercure*. Ce La Roche-Karlan passait ou avait cherché à se faire passer pour un prince indien, dépourvu de ses Etats par une princesse de sa famille et réfugié en France. Mais la légende est trop invraisemblable. On a pu même

se demander si le personnage en question n'était pas purement imaginaire, s'il n'avait pas été inventé de toutes pièces par un gazetier mystificateur ; car la presse de ce temps, quoique bien novice, en comptait déjà peut-être quelques-uns ! Mais le ton très naturel du récit, le nom de La Roche, certains détails très précis et les circonstances de la mort du héros, permettent de discerner dans la narration une part assez grande de vérité. Sans avoir même à supposer que l'on ait eu affaire à un extravagant ou à un maniaque, il serait permis de voir en lui quelque exilé étranger, peut-être un Anglais chassé et désabusé par les révolutions de son pays, ami du calme et de la solitude qu'il serait venu chercher dans une des plus pauvres régions du Limousin. La Roche-Karlan est dépeint par le chroniqueur comme un homme de bon ton, ayant des lettres et de la philosophie, respectueux de la religion et d'apparences fortunées. Il mourut dans l'humble localité où il s'était retiré et y fut inhumé par les soins du curé de la paroisse. Mais sa mémoire n'a point laissé de traces dans la contrée, les registres paroissiaux sont perdus et dans aucunes archives M. Fage n'a pu recueillir d'indices sur ce personnage qui restera sans doute toujours très mystérieux.

Le Secrétaire,
Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 29 JUIN 1897

Présidence de M. Arbellot, président

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Courtot, Cousseyroux, Dorat, Dubois, Ducourtieux, J. Garrigou-Lagrange, Louis Guibert, Hersant, E. Hervy, l'abbé Joyeux, l'abbé Lecler, A. Leroux, Camille Marbouty et C. Jouhanneaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. Louis Guibert présente un nouveau type de diplôme destiné aux membres de la Société et dont le dessin très artistique est l'œuvre de M. Louis Bourdery ; ce projet est accepté avec remerciements à son auteur.

OUVRAGES REÇUS. — *La Chronique d'Adhémar de Chabannes* par M. Chavanon, archiviste de la Sarthe, dont il a été parlé à la dernière séance, est offerte en hommage à la Société par MM. Picard

et fils, à Paris, éditeurs de l'ouvrage ; M. Camille Jouhanneaud fait également hommage de sa notice qui a pour titre : *Jeanne d'Albret et les Limousins*.

M. le président signale dans le bulletin de l'*Académie des inscriptions*, une appréciation très élogieuse et très juste de M. Maximin Deloche, sur la biographie du *Général Souham* de notre collègue M. René Fage.

Le même bulletin contient une intéressante communication de M. Jullian, correspondant de l'Institut, au sujet d'un dyptique de plomb trouvé dans les ruines d'un tombeau gallo-romain en Saintonge, et composé de deux tablettes, contenant en lettres cursives et latines du second siècle apparemment, une formule d'exécration contre les adversaires en justice, en autres termes, une formule d'envoûtement ; le texte est un des plus complets qui ait été signalé dans ce genre.

A noter, dans le *Lemouzy*, divers articles, en particulier un nouveau commentaire sur le sermon bien connu du *Curet de Peirabuffera* (Pierrebuffière).

M. le président mentionne en outre dans les *Annales de l'Académie de Mâcon* une étude sur le *Labarum* de Constantin (rapport de M. Canet sur un ouvrage de M. le chanoine Desroches traitant la question : 2^e série, tome XII).

Dans le *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* (tome XXII, 1^{er} fasc.), un article de M. Depeyre sur Murat.

Enfin une livraison de la *Société archéologique de Touraine*, consacrée au compte rendu des solennités du troisième centenaire de Descartes.

Sur la proposition de M. Leroux, la Société accepte l'échange de son bulletin avec les *Nouvelles annales de la Société d'Heidelberg*.

PRÉSENTATION. — MM. l'abbé Arbellot et l'abbé Lecler présentent comme membre correspondant de la Société, M. le docteur José Ignaccio Vallenti, de Palma, de Mallorca (Baléares, Espagne). Il sera statué sur son admission à la prochaine séance.

COMMUNICATIONS. — M. l'abbé Joyeux dont on connaît les récentes et importantes découvertes archéologiques faites à la Ville-aux-Bois, près le village de Rissac, paroisse de Saint-Maurice (Creuse), présente de nombreux spécimens des objets par lui recueillis, un fragment de mosaïque, des débris de vase, de verre et de poterie, des ustensiles et objets de métal fort bien conservés, tels qu'un mors de cheval, une agrafe d'épée, une sorte de curette, etc. ; ses fouilles, dit-il, ont pu lui permettre de constater des substructions

sur une largeur de deux cents à deux cent cinquante mètres et une longueur d'un kilomètre, et lui ont été très facilitées par la complaisance d'un propriétaire de Rissac, M. Galbrun dit Lafleur. Il y avait, selon notre collègue, en ces lieux et à l'époque gallo-romaine, une ville certainement importante.

Le même sociétaire propose à la Société d'émettre deux vœux, l'un qui serait relatif à la nomination d'une commission à l'effet de dresser l'inventaire de tous les points de la région où l'en a trouvé des gisements de poteries, tuiles, ciments, murailles et autres indices de substructions romaines ou gallo-romaines.

Le second consisterait à solliciter de l'autorité diocésaine que, dans la tenue des registres paroissiaux, deux ou trois pages spéciales fussent consacrées dans chaque paroisse à la narration des faits notables ou intéressants.

La Société reconnaît volontiers l'opportunité de ces vœux.

M. le colonel Dorat présente, de la part de M. le marquis des Monstiers-Mérinville, le dessin d'un tombeau trouvé dans l'église de Bussière-Boffy lors de réparations faites en 1892, et transporté depuis dans le jardin de M. de Saint Mathieu à Fougerolles.

M. Leclerc communique aussi la matrice du sceau de la sénéchaussée de Limoges, bien connu par les publications de MM. Guibert et de Bosredon. Ce sceau ne porte d'autres indications que le mot : *Limoges*.

M. P. Cousseyroux fait connaître un extrait d'une vente du fief du Chalard (Peyrat) reçue Tramonteil notaire le 9 avril 1753, et relatant les noms de onze religieuses de la Congrégation des Filles-Notre-Dame résidentes à cette époque en la ville de Saint-Léonard, parmi lesquels on distingue celui de Révérende dame Antoinette de Guittard de Villejoubert, supérieure de la communauté ; les autres noms appartenaient, pour la plupart, à des familles de la province.

M. Louis Guibert, au nom de M. Beimer, rédacteur du journal *l'Echo de Saint-Yrieix*, lit une communication relative aux origines lointaines du principe de l'impôt sur le revenu, que l'on retrouve déjà dans la législation romaine, dans la loi Gombette, et, plus tard, à diverses époques de la monarchie française ; l'idée n'est donc pas neuve, mais son application en fut presque toujours assez limitée et donna lieu du reste souvent à de grandes difficultés et à des contestations. Le travail un peu sommaire de M. Beimer est une utile indication pour tous les érudits désireux d'étudier une question que recommande un intérêt d'actualité ; nous souhaitons que l'auteur lui-même veuille bien lui donner de nouveaux développements.

LECTURES. — M. l'abbé ARBELLOT rappelle la mémoire si sympathique du général de Sonis, qui résida à Limoges à deux reprises, d'abord comme lieutenant au 5^e régiment de hussards et plus tard, quelques années après la guerre franco-allemande, comme inspecteur général de cavalerie.

Les biographes du général ont négligé de signaler en lui l'archéologue et l'érudit, et il appartient à ses anciens collègues de réparer cette omission. Reçu membre de la Société archéologique du Limousin en 1852, le lieutenant de Sonis donnait lecture, le 10 septembre de cette année, d'une étude sur l'architecture du premier moyen âge, où il s'attachait à rechercher les caractères des différents styles, en remontant du iv^e siècle au xi^e siècle. Au mois de janvier 1853, il devait faire une autre lecture sur le château de Châlusset, mais les circonstances ne lui permirent pas de donner suite à ce projet, ou, du moins, de faire part de son travail à la Société. M. de Sonis avait du reste, comme l'on sait, laissé à Limoges les meilleurs souvenirs et des amitiés qui avaient survécu à son éloignement.

M. P. COUSSEYROUX, en compulsant une série des volumes du *Mercur de France*, de 1784 à 1790, a relevé certains articles ou mentions intéressant le Limousin ; il signale entre autres, dans le numéro du 17 janvier 1784, une ode de Gorsas, alors chef d'institution à Versailles, poète d'occasion et du reste fort médiocre ; la présentation à la famille royale de divers personnages du pays ; la publication de cartes du Limousin, du diocèse et de la région ; et, dans le numéro du 26 juin 1784, le discours prononcé à l'Académie française par M. de Montesquieu sur Mgr de Coëtlosquet, évêque de Limoges et précepteur des enfants de France.

M. Paul DUCOURTIEUX complète les indications qu'il avait déjà fournies à la Société sur la bibliothèque de M. Tandean de Marsac, ancien notaire à Paris, lors de la vente de cette importante collection au mois d'avril dernier.

On sait que le produit de la vente a dépassé le chiffre de 215,000 francs, en y comprenant un certain nombre de volumes vendus à Limoges pour le prix de 10,000 francs environ. Les douze ou treize mille volumes de M. de Marsac, comprenant dans leur ensemble les genres littéraires les plus divers, avaient été répartis en cinq catalogues pour la plupart analytiques et méthodiques ; la première série qui comptait sept cent soixante treize ouvrages était de beaucoup la plus importante au point de vue du bibliophile ou de l'amateur ; on y trouvait une vingtaine de manuscrits, pour la

plupart du *xiv^e* ou *xv^e* siècle, enrichis de miniatures de la belle époque, dont un a atteint le chiffre de 13,900 fr. ; plusieurs autres ont été adjugés à des prix très élevés. Il en a été de mêmes des livres, remarquables en général par la rareté, la beauté ou la reliure des éditions.

A noter, dans la section relative aux belles-lettres, quatorze éditions complètes des œuvres de Molière, plus trente éditions d'œuvres isolées du même auteur : l'une de ces éditions, formée de huit volumes in-12, a atteint le prix de 6,000 francs.

M. Ducourtieux analyse sommairement les autres parties du catalogue et termine par celle qui était formée de livres limousins et sur laquelle il avait déjà donné des renseignements détaillés à l'une des précédentes séances. M. Tandeau de Marsac avait composé sa riche bibliothèque avec un soin, avec une patience auxquels on doit rendre hommage ; la collection limousine avait été réunie surtout dans notre pays même, grâce au concours éclairé de M. l'abbé Tandeau de Marsac, son frère, grâce à des achats judicieux tels que ceux faits à la vente de la bibliothèque Bosvieux où il n'avait pas acquis moins de trois cent vingt-deux volumes. Nous devons nous féliciter de ce que beaucoup de ces ouvrages, et des plus précieux, ne soient pas perdus pour nous, ayant été rachetés pour le compte de la ville ou par des amateurs limousins.

M. Louis GUIBERT s'est proposé de compléter ses importants travaux sur l'abbaye et l'ordre de Grandmont par des recherches concernant sa bibliothèque, au sujet de laquelle on possède malheureusement fort peu de renseignements. Tout le monde a entendu parler des richesses du trésor de Grandmont, richesses si multiples, si nombreuses, que l'on a pu supposer avec assez de vraisemblance, même à défaut de preuves positives, qu'il avait existé en ce lieu un foyer d'enseignement artistique, une école d'orfèvrerie. Il est à remarquer, soit dit en passant, que cette richesse des objets ou des ornements du culte, était en opposition complète avec la simplicité, l'austérité des édifices et des bâtiments de l'abbaye, dont les faces et les murs étaient nus et dépourvus de toute décoration. Ce contraste s'explique assez facilement par les traditions de l'ordre qui professait le vœu de pauvreté pour tout ce qui ne concernait pas directement le culte lui-même. Mais à côté de cet épanouissement de l'art religieux, sur les autels du moins, existait-il un trésor littéraire digne de ce nom ? La bibliothèque a été fort peu connue, on n'en a signalé aucun catalogue ; des lettrés ou des érudits, comme le Père Bonaventure, dom Col et bien d'autres, n'en ont dit mot. Cependant, il est juste de reconnaître que bien

avant eux, Bernard Ythier et Bernard Gui y avaient recueilli des informations ; plus tard, Pierre Robert, du Dorat, eut recours à cette source et dom Martène la compulsa ; plus près de nous, l'abbé Nadaud y a puisé les éléments de plusieurs de ses mémoires.

Il est évident, ajoute M. Guibert, qui résume ainsi par avance l'impression résultant de ses investigations, que Grandmont ne fut jamais un foyer d'activité littéraire ; dans ses chroniques il est bien rarement fait mention de livres ; son école n'était pas florissante et les sciences, même élémentaires, comme la grammaire, y étaient certainement fort négligées. De là, la réputation d'ignorance faite aux moines de Grandmont ; mais tout s'explique par la règle rigoureuse imposée par les fondateurs de l'ordre, règle qui prescrivait l'isolement complet, le détachement entier des choses de ce monde et n'admettait d'autres occupations de l'esprit que la prière et les exercices religieux.

Le secrétaire,
Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 27 JUILLET 1897

Présidence de M. Arbellot, président

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Courtot, Cousseyroux, J. Garrigou-Lagrange, L. Guibert, E. Hervy, l'abbé Lecler, A. Leroux, C. Marbouty et C. Jouhanneaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

OUVRAGES REÇUS. — M. le président mentionne en particulier l'inventaire de la sénéchaussée du Dorat, publié par M. Leroux, et qui forme la suite de la *série B* des archives départementales de la Haute-Vienne.

Le dernier fascicule du *Bibliophile limousin* (12^e année, n^o 3), offert par son éditeur M. Paul Ducourtieux et contenant un article de ce dernier sous le titre : *Comment on devenait libraire et imprimeur à Paris au XVIII^e siècle* ; un compte-rendu des livres et brochures du Bas-Limousin parus pendant le dernier trimestre par M. René Fage ; celui des publications faites en Haut-Limousin au cours de la même période par le même M. Ducourtieux, et une lettre de M. Henri Stein faisant connaître ou rappelant que l'inventaire d'Evrard Jabach, dont il a été beaucoup parlé depuis quelques

temps, n'est pas inédit, ayant été publié par M. de Grouchy dans le volume XXI (1894) des *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*.

Une notice biographique et nécrologique de M. Jean-Baptiste Mignot sur M. François-Xavier Robert, dont la publication remonte du reste à l'année 1877.

La Généalogie de la famille Germain de la Pomélie (grand in-4° de 192 pages, imp. V° Ducourtieux), par M. l'abbé Lecler, ouvrage comprenant dans sa première partie la généalogie proprement dite avec les armes de soixante-dix familles alliées et faisant connaître dans sa seconde partie environ cent vingt actes et documents jusqu'à ce jour inédits, qui non seulement servent de preuve à la généalogie, mais encore fournissent de précieux renseignements sur les familles alliées et les paroisses qu'elles ont habitées.

La famille Germain était originaire de Solignac, où elle existait avant 1148. Elle ajouta à son nom celui de la Pomélie, fief situé dans la commune de Saint-Paul-d'Eyjeaux, lors du mariage de Pierre Germain avec Marie de la Roche, dame de la Pomélie, en 1448.

Des sept branches formées par cette famille, une seule existe de nos jours et habite Le Montjeoffre, commune de Saint-Denis-des-Murs, où elle a succédé aux de Carbonnières.

La bienheureuse Suzanne de la Pomélie, de Neuvillars, dont la vie a été publiée en 1649 par le père Nicolas du Sault, appartenait à une des branches éteintes.

M. le président signale, en outre, parmi les ouvrages étrangers à Limoges, le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze* (Brive, tome IX, 2^e livraison) où l'on remarque un mémoire de Mgr Barbier de Montault sur les émaux de Limoges à l'exposition d'Orvietto ; parmi ces émaux se trouve notamment une vierge avec l'enfant conservée au trésor de Lorette : — une étude de M. Louis de Nussac sur saint Eloi et ses résidences en Limousin.

Le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze* (Tulle, 1897, 2^e livraison) qui, à côté d'un article sur le graveur Bresdin, dit Chien-Caillou, article presque d'actualité, écrit avec la finesse d'observation et la délicatesse de style qui distinguent les œuvres signées de M. Emile Fage, insère une traduction de la chanson limousine : *Mathilde de Turenne*, par M. Joseph Roux ; le règlement de l'ancienne manufacture de Tulle en 1778, document récemment acquis par nos archives départementales, communiqué par M. Leroux, etc...

Le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord* (tome XXIV, 3^e livraison), dans lequel on lit un intéressant mémoire de M. R. de Boysson sur Bertrand de Born et la troisième croisade.

La *Revue d'Aunis et Saintonge* (XVII^e volume, 4^e livraison) qui cite quelques-uns des articles parus dans le dernier bulletin de notre Société, en particulier le mémoire du regretté abbé Granet sur M^{me} de Mirabeau.

A noter aussi dans le *Bulletin de la Société les amis des sciences et arts de Rochecouart* (tome VII, n^o 1) la continuation du travail de M. A. Pouyaud sur la superstition en Limousin.

ADMISSION. — M le docteur José Ignaccio Vallenti, de Palma (Mallorca, îles Baléares) est admis comme correspondant au scrutin secret.

COMMUNICATIONS. — Au nom de M. le comte d'Abadie, M. Louis Guibert fait part de fouilles faites dans la commune de Saint-Martin-le-Mault, près la rivière la Benaize, aux confins du département de l'Indre, qui ont amené la découverte de vestiges importants et paraissant s'étendre sur une superficie de quatre ou cinq hectares ; comme objets, on y a trouvé une tête de statue, une pièce de bronze, des débris d'établissement balnéaire ; le correspondant convie du reste les membres de la Société à visiter ces restes, qui révèlent apparemment le site d'une villa gallo-romaine.

M. Guibert communique aussi deux notes de M. Valette, publiciste à Saint-Yrieix.

La première est relative au châtelet de la Bregère, distant de cinq kilomètres environ de la ville de Saint-Yrieix, et dont l'auteur trace une description détaillée et précise ; à côté de cette construction, qui ne semble pas être antérieure au xv^e siècle, il existe un vaste bâtiment qui paraît avoir servi d'écurie pouvant contenir un très grand nombre de chevaux ; selon notre correspondant, la Bregère n'était pas un château proprement dit ; ce devait être un poste de défense détaché où l'on mettait garnison et ayant pu jouer un rôle à l'époque des guerres civiles et religieuses, qui ont désolé cette région comme tant d'autres. La supposition n'a rien d'in vraisemblable et en tous cas les renseignements et l'indication de M. Valette sont utiles à retenir.

Dans une seconde note, celui-ci mentionne un curieux procès criminel poursuivi en l'an 1312 au Châtelet de Paris contre une femme accusée d'exercice illégal de la médecine : le délit était prévu et puni par un édit spécial de Philippe-le-Bel, mais en fait on le confondait souvent dans les poursuites avec l'accusation de sorcellerie ou de maléfice ; c'est ce qui était advenu dans la circons-

tance, où l'on reprochait à l'inculpée d'avoir jeté un *sort* sur le *Pré aux Clercs* ; toutefois le procès ne paraît pas avoir abouti, du moins à une peine grave.

LECTURES. — M. l'abbé ARBELLOT rend compte des travaux de restauration qui viennent d'être terminés dans la chapelle de Sainte-Croix à la cathédrale de Limoges. Cette chapelle, placée au fond de la nef du côté sud, a été érigée, comme l'on sait, en l'honneur de la vraie croix dont l'église possède une insigne relique provenant de l'abbaye de Grandmont, à qui elle fut donnée par Amaury, roi de Jérusalem, et transmise par Bernard, évêque de Lydda ; ce fragment, l'un des plus considérables que l'on connaisse, a été décrit dans l'ouvrage du frère Ogier.

M. l'archiprêtre de la cathédrale a tenu à ce que la chapelle fut digne de ce précieux dépôt ; la disposition et l'ornementation ont donc été traitées avec les plus grands soins et même avec richesse ; il convient de signaler les vitraux dont le sujet principal représente l'invention de la Sainte-Croix, accompagnée de motifs secondaires empruntés à l'histoire de Grandmont, l'autel figurant l'exaltation de la croix, et un très beau baldaquin à droite et à gauche duquel sont gravées sur des tables de marbre blanc deux inscriptions apposées avec l'autorisation du ministère des cultes, nécessaire, paraît-il, en pareil cas. Le reliquaire en bronze doré, enrichi d'émaux, renfermant un reliquaire plus petit qui contient la relique, est l'œuvre de M. Caillat, orfèvre à Lyon.

La dépense de cette restauration a dépassé le chiffre de 21,000 francs, sans y comprendre divers accessoires, tels que les émaux des panonceaux, qui sortent des mains de notre collègue, M. Louis Bourdery.

M. Alfred Leroux attire l'attention de la Société sur l'intérêt qu'il y aurait à publier au plus tôt plusieurs de nos chroniques locales encore inédites. Il cite ainsi *La petite chronique du Consulat* (1372 à 1543), *la chronique de Razès* (1603-1630), celle de *Mesnager* (1635-1676), *la continuation des annales de Bonaventure Saint-Amable*, par l'abbé Legros, qui va de 1683 à 1790 et forme 443 pages in-4° ; enfin *la chronique de la grande confrérie de Saint-Martial*, ou du moins les fragments historiques que l'on peut en détacher. Avec ces publications, l'ensemble de nos chroniques publiées serait à peu près complet.

La Société s'associe pleinement au vœu émis par M. Leroux, en souhaitant qu'elle puisse dans l'avenir disposer de ressources financières suffisantes pour y donner satisfaction.

M. Louis GUIBERT indique, parmi les manuscrits récemment acquis par la Bibliothèque communale de Limoges, deux ouvrages qui concernent l'ordre de Grandmont.

L'un deux est une traduction des maximes de Saint-Etienne, faite en français par un religieux nommé Brunet, de Villiers, en Touraine, lequel appartenait non à la famille grandmontaine, comme on l'avait supposé, mais à l'ordre de Saint-Benoît.

Le second de ces ouvrages offre un intérêt plus saillant, car il contient dans sa première partie la biographie de Charles Frémon, réformateur de l'ordre de Grandmont, écrite par J.-B. Rochias, religieux de son observance (ms. de 116 pages, très serré). Cette biographie est précieuse à connaître, non seulement pour le sujet même, mais encore à raison des multiples indications qu'elle nous fournit sur l'état de l'ordre au xvii^e siècle.

Charles Frémon, né à Tours, d'une famille fortunée, mais nombreuse, entra encore très jeune (27 octobre 1629) dans un monastère de cet ordre : animé d'une vocation et d'une piété très ardentes, il conçut dès l'abord le dessein de réformer les mœurs et la discipline de l'institution qui, comme tant d'autres, s'étaient relâchées et altérées. Ce dessein devait rencontrer des résistances opiniâtres, des difficultés sans nombre ; le réformateur se trouva à un moment réduit à lui-même et à un disciple unique ; il y consacra du reste sa vie entière.

M. Guibert suit Frémon à travers toutes les phases et toutes les péripéties de son entreprise, toujours active et mouvementée ; il le montre, après avoir reçu la prêtrise, envoyé au chef-lieu de l'ordre, où il s'occupa d'abord d'enseignement et écrivit un historique des premiers temps de l'ordre ; devenu prieur en 1639 et bientôt envoyé à Paris où il eut à s'acquitter de fonctions importantes, il obtint enfin de l'abbé une autorisation régulière de travailler à la réforme qui fut même reconnue en 1643 ; mais il avait à lutter presque partout contre l'inertie ou l'indifférence, sinon même contre des hostilités ouvertes.

Il parvient cependant, après bien des efforts, à fonder plusieurs maisons ; l'une d'elles, celle de Thiers, devient en quelque sorte le siège de la réforme, en même temps que celui du nouveau noviciat. De précieux encouragements stimulent le zèle du religieux, tels par exemple que ceux de Saint-Vincent-de-Paul, dont le biographe relate quelques lettres ; on sait que le cardinal de Richelieu s'était intéressé à ses projets. Enfin, après la fondation d'une nouvelle maison près de Troyes, Charles Frémon mourut, succombant au poids des fatigues encore plus qu'à celui des ans (13 novembre 1689), laissant la réforme établie dans sept monastères.

Son influence continua, du reste, à se faire sentir, après lui, à divers titres. En dehors même de son action réformatrice proprement dite, il paraît avoir fait revivre pour quelque temps le goût de l'étude et des lettres au sein de son ordre ; tout au moins plusieurs de ses disciples se firent-ils remarquer par un certain degré de culture intellectuelle.

Charles Frémon avait composé plusieurs ouvrages, parmi lesquels il faut citer : Une *Vie de saint Etienne*, imprimée à Troyes ; un *Commentaire des maximes* de ce saint, imprimé à Clermont, *L'esprit de l'ordre de Grandmont* (1666), sans compter une poésie en vers français qui est malheureusement perdue. Le manuscrit de Dom Rochias, qui relate la vie de Frémon, n'est pas une œuvre banale ; elle offre en outre ce mérite, très rare parmi les œuvres similaires de l'époque, de raconter les actes et les faits sans y mêler le merveilleux.

M. P. Cousseyrout continuant sa lecture des extraits tirés du *Mercure de France*, intéressant le Limousin, fait connaître : 1° un rapport du 13 juillet 1784 concernant les troupes de la marine dans les Indes, où figure le nom de M. de Frédy, officier blessé mortellement au combat de Goudoulour et décoré de l'ordre de Saint-Louis par M. de Bussy ; 2° des nominations aux abbayes de Dalon et de Saint-Martial ; 3° plusieurs pièces de vers signées par M. le Chevalier de Limoges, lieutenant des maréchaux de France, sans autre indication qui permette de vérifier si l'auteur avait avec la province d'autres liens que son nom ou son titre ; 4° une appréciation sur le comte Pacha de Bonneval, imprimée à Bruxelles ; 5° la signature du contrat de mariage du marquis des Monstiers de Mérinville avec M^{lle} de la Briste d'Amilly, par le roi et la famille royale, le 30 janvier 1785 ; 6° la mention d'une centenaire, Marguerite Benoit de Blémont, morte à Limoges ; 7° enfin une critique par Marmontel de la tragédie malheureuse de *Cléopâtre*.

Le Secrétaire,

Camille JOUANNEAUD

SÉANCE DU 31 AOUT 1897

Présidence de M. Arbellot, président

Présents : MM. l'abbé Arbellot, P. Cousseyroux, Dubois, Louis Guibert, l'abbé Lecler, A. Leroux, Charles de Lasteyrie, P. Ducourtieux, Mariaux et C. Jouhanneaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

OUVRAGES REÇUS. — Plusieurs ouvrages sont offerts en hommage à la Société ; c'est d'abord la publication qui a pour titre : *La garde mobile de la Haute-Vienne*, et pour but de coopérer à la souscription encore ouverte pour l'érection à Limoges d'un monument destiné à rappeler le souvenir des soldats de notre département morts en 1870-71 ; tout le monde s'associera à la généreuse pensée qu'ont eue ses auteurs, MM. le comte de Couronnel, Camille Leymarie, Blanchaud, L. Baudout et d'autres collaborateurs, en écrivant ces pages que leur intérêt et leurs mérites suffiraient déjà à recommander.

L'Album de Limoges, récemment édité par M. Paul Ducourtieux et qui contient de très belles reproductions phototypiques des vues de Limoges et de ses principaux monuments.

Le recueil des *Extraits des rapports des préfets de la Haute-Vienne, de 1816 à 1837*, nouvelle et utile contribution à l'étude de notre histoire locale pendant la première moitié de ce siècle, publiée par M. Alfred Leroux.

Notons aussi un article de ce dernier auteur, extrait de la *Revue internationale de l'enseignement* et qui, sous la rubrique : *L'Avenir de l'Université de Clermont*, développe cette thèse, à savoir que pour acquérir une importance et une influence jusqu'à présent trop annihilées par le voisinage des universités de Lyon, de Toulouse et de Montpellier, celle de Clermont doit chercher à devenir le centre d'informations, d'explorations et d'union scientifiques de tout le massif central.

Parmi les nombreuses publications périodiques reçues depuis un mois, M. le président signale en particulier, dans la *Revue de l'Art chrétien*, un article de M. Joseph Mallat, sur la chapelle de Notre Dame-de-la-Pesne, à Angoulême, monument chrétien de la plus haute antiquité et qui dépendait de l'évêché de cette ville. La même revue donne une analyse de l'étude de M. l'abbé Arbellot relative à l'église de Saint-Léonard-de-Noblat.

Le bulletin de la *Société des Antiquaires de l'Ouest* qui annonce la découverte d'une statuette figurant la déesse *Epona*, la première qui ait été trouvée en Poitou.

Le *Mois bibliographique*, revue bénédictine de la congrégation de France, où l'on remarque des notices très élogieuses consacrées à la *Chronique du Monastère de Saint-Pierre de Solignac*, publiée par M. l'abbé Lecler; et à l'étude biographique et bibliographique de M. l'abbé Arbellot sur Bernard Guidonis, évêque de Lodève.

M. Louis Greil, membre de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, a publié dernièrement dans le bulletin de cette Société trois lettres fort intéressantes de Baluze, adressées à l'abbé de Souillac et au cardinal de Bourbon; l'éditeur, qui a trouvé ces lettres dans une collection particulière, a profité de l'excellent avis donné par notre collègue M. Fage, qui conseillait de s'adresser aux archives privées pour augmenter ce que l'on possède déjà de la nombreuse correspondance de l'illustre érudit.

COMMUNICATIONS. — M. le président fait connaître le programme du congrès des sociétés savantes qui se tiendra à la Sorbonne en avril 1898; ce programme énumère un assez grand nombre de questions proposées à l'examen des lettrés et des érudits dans les diverses sections.

Plusieurs découvertes récentes faites dans le département et à Limoges même méritent d'être signalées à la Société.

A Nedde, des ouvriers ont mis à jour un vase contenant un très grand nombre de monnaie en or du *xv^e* siècle. Quelques-unes de ces pièces ont été soumises à M. Ducourtieux, sous-conservateur de la collection des médailles au musée Adrien Dubouché; elles étaient toutes à fleur de coin, fort bien conservées, et frappées aux effigies de Charles VI, de Charles VII, de Jean-sans-Peur, de Ferdinand V *le Catholique*; il y avait aussi une très belle médaille en or, de la grandeur d'une pièce d'un franc, représentant saint Martin partageant son manteau.

Au village de Peypot, commune du Vigen, on a trouvé un trésor de monnaie en argent, écus et demi-écus, datant du règne de Louis XIV et de Louis XV; d'après certains renseignements, ces pièces étaient au nombre de cinq ou six cents.

M. le docteur Filhoulaud, de Pierrehuiffère, a offert au musée Adrien-Dubouché des objets et ornements en bronze recueillis par ses métayers dans la fouille d'un tumulus au lieu de Puymie, commune de Saint-Priest-Ligoure; ces objets trouvés au milieu de cendres, de charbons, d'os calcinés et de débris de poteries, consistent en anneaux, bracelets, agrafes, une anse en bronze; d'autres

tumulus existent, paraît-il, dans la même propriété, et il serait à souhaiter qu'ils pussent être fouillés par le propriétaire lui-même ou en présence de membres de la Société.

A Limoges, rue du 71^e mobiles, M. Darconnat a découvert dans des substructions des morceaux de bases et de chapiteaux de colonnes qui proviennent apparemment du couvent des Cordeliers qui existait dans ce quartier dès le xiii^e siècle.

Dans la même ville, à l'angle de l'avenue Baudin et de l'avenue du Midi, en faisant creuser les fondations d'une maison, l'entrepreneur, M. Daccord, a rencontré à une assez grande profondeur du sol, indépendamment d'une tombe en brique et d'ossements, des fragments de moulures, de chapiteaux et de colonnes, une aire en ciment mêlée de briques pilées, épaisse de dix centimètres environ et s'étendant sur trois ou quatre mètres de superficie, et enfin une brique de revêtement très épaisse, creuse à sa face postérieure et recouverte à sa face principale d'un enduit très dur, sur lequel une *grecque* est figurée en relief. M. Ducourtieux, appelé à examiner ces vestiges, estime que cette brique, comme l'aire elle-même, a une origine gallo-romaine, sans qu'on puisse avoir toutefois à cet égard une complète certitude; la tombe et les ossements doivent provenir de l'ancien cimetière de l'hôpital, les pierres sculptées et les moulures d'une ancienne chapelle.

Au nom de M. Dujarric-Descombes, vice président de la Société archéologique du Périgord, et l'un de nos plus obligeants correspondants, M. Paul Ducourtieux donne communication de deux actes notariés passés à Périgueux pour des ventes de tapisseries; l'un de ces marchés était fait le 3 avril 1621 par Pierre Blanchonnet, marchand-tapisserie à Aubusson, à Martial d'Alesme, conseiller du Roy et magistrat criminel à Périgueux; le second à la date du 1^{er} juin 1629, par Léonard de la Mazure, marchand-tapisserie à Felletin, à Jehan Chancel, sieur de Genebrières; la tapisserie, objet de cette seconde vente, devait représenter un sujet de chasse semblable à celui d'une tapisserie déjà acquise par M. des Bordes, conseiller au présidial de la même ville. Le nom de Blanchonnet, vendeur indiqué dans la première vente, n'avait pas encore été signalé; il se pourrait que ce soit le même que celui de Blanchon porté par des tapisseries d'Aubusson. Ces deux documents révèlent aussi des noms nouveaux d'amateurs et la grande vogue dont jouissaient les tapisseries au xvii^e siècle dans la ville de Périgueux.

La Société remercie vivement M. Dujarric-Descombes de sa précieuse communication.

LECTURES. — M. l'abbé LECLER donne lecture d'une notice biographique sur l'abbé Bullat, auteur de divers ouvrages manuscrits ou déjà édités, tels que le *Tableau ecclésiastique et religieux de la ville de Limoges*, le *Catéchisme sur la solennité des Ostensions*, etc. Né à Limoges, le 9 septembre 1764, Bullat fit ses études au collège de cette ville, entra dans les ordres et soutint avec succès ses thèses pour les mathématiques. Après avoir été ordonné prêtre en 1788, il fut placé comme vicaire à Saint-Pierre-du-Queyroix, et lorsqu'un an après le curé de cette église devint député aux Etats Généraux, il fut chargé par celui-ci, bien que très jeune encore, de l'administration de cette paroisse. La mission n'allait pas tarder, avec la marche si rapide des événements, à devenir difficile et même périlleuse; mais Bullat y fit preuve d'une grande fermeté et de beaucoup de courage; tout en refusant, en effet, de prêter serment à la Constitution, il demeura à son poste et refusa même l'entrée de son église à l'évêque constitutionnel; de ce fait, il faillit être renvoyé devant le tribunal criminel d'Orléans. L'église de Saint-Pierre demeura bientôt la seule de toutes les paroisses de la ville où le culte continuât à s'exercer; mais ce ne pouvait être pour longtemps. Il fallut céder aux sommations et aux violences et transporter les objets sacrés dans une maison privée, la maison Ardent.

L'énergie déployée par l'abbé Bullat l'avait exposé aux fureurs des révolutionnaires; à plusieurs reprises il fut sur le point d'être fusillé ou assassiné. Il avait même été désigné, avec l'infortuné abbé Chabrol, pour être une des premières victimes qu'on voulait faire dans le clergé; celui-ci périt sous les coups des meurtriers; Bullat put leur échapper.

Mais lorsque parut la loi qui intimait aux prêtres non assermentés de quitter le territoire sous peine d'être déportés, il dut quitter la France et se rendit en Espagne où il arriva avec treize autres ecclésiastiques, non sans avoir couru de grands périls, car à Uzès notamment les fugitifs furent sur le point d'être écharpés.

Le séjour en Espagne fut long et pénible; l'abbé Bullat ne put rentrer en France que lors de la réouverture du culte catholique. Il revint à Limoges et fut nommé curé de la paroisse de Sainte-Marie; en 1803 on le voit figurer au nombre des commissaires chargés de vérifier l'authenticité des reliques de Saint-Martial.

L'esprit de dévouement et de charité de Bullat se manifesta de nouveau pendant la durée de la peste dite des Espagnols qui éclata à Limoges en 1811, et sévit surtout dans la paroisse de Sainte-Marie. Il échappa cependant à la contagion qui causa la mort de son vicaire, de onze autres prêtres, de huit religieuses et d'un certain nombre de notables et de dames de la ville.

Très attaché à sa paroisse, Bullat refusa la cure de Chambon; il se décida néanmoins à accepter peu après celle de Saint-Junien. En 1816 il quitta le diocèse et fut appelé à Niort comme curé de l'église de Saint-André, où il demeura huit ans et se retira enfin à Poitiers. Il mourut dans cette ville le 8 avril 1836, après avoir fait quelques libéralités en faveur du Grand Séminaire de Limoges.

L'abbé Bullat possédait une bibliothèque importante qui fut répartie après sa mort entre divers ecclésiastiques du Poitou; cependant quelques-uns de ses ouvrages sont revenus en Limousin et se trouvent aujourd'hui entre les mains d'un ecclésiastique de notre ville.

M. Alfred LEROUX lit un nouveau chapitre de la longue étude qu'il a entreprise, il y a déjà six ans, sur l'*Histoire du massif central*. Ce chapitre a pour objet de déterminer quelle place occupe cette région dans l'histoire générale de la France. En s'attachant aux faits généraux qui sont en relation certaine avec le milieu géographique, l'auteur fixe par une méthode très sûre ce que représente ce massif dans les divers domaines de l'activité humaine. Avant tout pays de pâturage et d'élevage, d'industries extractives ou textiles, de communications difficiles, le massif a fourni cependant depuis vingt siècles une foule de faits importants à l'histoire des sciences, des lettres, des arts, du droit, des institutions, des croyances, des mœurs, etc.

M. Leroux montre aussi que le jeu des forces physiques, morales et historiques qui ont fait sa civilisation, n'offre pas moins d'intérêt qu'ailleurs, et il conclut que, s'il n'est point possible de considérer le Massif, comme une entité historique absolue, il faut au moins y voir une région dont l'histoire se distingue réellement, par des traits essentiels, de celle des régions voisines.

M. Louis GUIBERT, poursuivant ses études pleines d'actualité sur les quartiers de la ville condamnés à disparaître ou qui ont déjà subi dans la dernière moitié de ce siècle de profondes modifications, donne quelques détails sur l'ancienne porte Tourny qui a laissé son nom à une rue du quartier. Sur ce lieu se trouvait jadis la porte dite *Mirebœuf*, édifiée au xiii^e siècle, à laquelle le comédien Beaumesnil prêtait une origine fantaisiste et qui tirait sans doute son nom de l'existence de quelques étangs ou marais (mare aux bœufs). Une petite rue du même nom se trouve encore près l'église Saint-Pierre.

En 1751, l'intendant Tourny fit démolir une partie du rempart que l'on appelait l'éperon Saint-Martin; à l'extrémité et dans l'axe

du cours qui prit le nom de cet intendant, on édifia une nouvelle porte assez monumentale, qui fut inaugurée quelques années après et portait l'inscription :

*Turnius hæc nobis parit undique commoda, cives,
Jamdudum pater urbis circumauget et ornat.*

Cette inscription fut remplacée à l'époque de la Révolution par les mots *Fæderis arcus*, qu'on y lisait encore lors de sa démolition.

La porte Tourny a été le témoin de beaucoup de faits de notre histoire locale pendant un siècle; elle a subsisté, comme on sait, jusqu'à l'année 1871.

Cette porte, sans être un monument dans toute l'acception du mot, n'était cependant pas dénuée de tout caractère; elle avait trouvé beaucoup de critiques et de détracteurs, mais aussi quelques défenseurs; vivement soutenue dans les dernières années par un architecte parisien distingué, elle finit par succomber sous les attaques d'un ingénieur des ponts et chaussées qui lui reprochait son aspect peu décoratif et d'être gênante pour la perspective et la circulation. Peut-être ce jugement était-il trop sévère et nous est-il permis de regretter la disparition de ce dernier vestige de l'enceinte de notre ville.

M. le président rappelle que la Société ne tiendra pas de réunion au mois de septembre.

Le Secrétaire,
Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 26 OCTOBRE 1897

Présidence de M. Arbellot, président

Sont présents : MM. l'abbé Arbellot, Courtot, Dubois, Fray-Fournier, Louis Guibert, Hersant, Emile Hervy, Alfred Leroux, Mariaud, Ruchaud et C. Jouhanneau.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

OUVRAGES REÇUS. — Depuis cette séance la Société a reçu près de soixante ouvrages, dont plusieurs proviennent de Russie et des Etats-Unis d'Amérique et témoignent, par leur importance et le luxe des éditions, des progrès que font dans ces grands pays

les études d'art et d'archéologie. Une des publications américaines donne une description des richesses contenues dans le musée de Washington.

En ce qui concerne les ouvrages périodiques publiés dans la région, M. le président mentionne :

Les *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse* (2^e série, tome V), où l'on remarque une communication de notre collègue M. Bourdery, relative au bail des revenus de la cure de Meyrignac, une étude de M. Pérathon sur Evrard Jabach, et d'intéressants articles de MM. Autorde, Delannoy, Vilard, etc.

Le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze* (tome XIX, 3^e livr.), qui publie, entre autres mémoires, une étude de M. L. de Nussac sur la *petite église et le clergé limousin*, des notes de M. Champeval pour la *généalogie des Pierrebuffière*, les livres de raison de *Joseph Cousturier de Fournoue* et du sieur *Beynes*, bourgeois de Meymac, édités par MM. Alfred Leroux et Louis Guibert, divers articles ou suites d'articles par MM. Clément-Simon, Bial, Rebière.

Le *Lemouzy*, où nous lisons le compte-rendu des fêtes felibréennes qui ont eu lieu à Ussel et à Bort au mois d'août dernier.

Le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord* (tome XXIV, 4^e livr.), contenant, entre autres, de curieuses pièces et notes recueillies par M. E. de Teyssière sur la prise du château de Puyguilhem (août 1633).

Le *Bulletin de la Société les amis des sciences et arts de Rochecouart* (tome VII, n^o 3), qui insère un mémoire présenté par M. d'Abzac au Congrès des Sociétés savantes, en avril 1897, sous ce titre : *La vie communale à Aixe pendant la Révolution*.

Le *Mois bibliographique* rend compte des deux brochures de M. l'abbé Arbellot, concernant les *anciennes foires de Limoges* et la valeur du *titre de bourgeois et du titre de sieur*, suivi d'un nom de fief ou de domaine.

A ces envois, il convient d'ajouter quelques publications particulières dont leurs auteurs font hommage à la Société :

Un livre de M. le chanoine Brugière, de Périgueux, ayant pour titre : *Quelques pages sur l'ancien et le nouveau Périgord* (les châtimens des persécuteurs de la période révolutionnaire), et une analyse du *Livre d'or des diocèses de Périgueux et de Sarlat* par le même auteur, extraite de l'*Osservatore romano* (novembre 1893), avec cartes coloriées de ces deux diocèses.

Et surtout un nouvel et charmant volume de M. Emile Fage, dans lequel il a tracé une bien délicate esquisse de la physionomie

de *Louise Lachaud*, ou, pour dire plus exactement, de l'âme même de la femme distinguée qui fut la compagne du célèbre avocat de ce nom.

M. Louis Guibert signale une notice parue dans un des derniers bulletins du ministère de l'instruction publique, concernant un prétendu diplôme de Charlemagne qui aurait donné l'investiture à la République d'Andorre, diplôme extrait de la fameuse cassette de cette petite République, dont notre Société a reçu précédemment une copie, et qui constitue un des faux les plus manifestes et les plus audacieux que l'on puisse citer.

COMMUNICATIONS. — Au nom de M. Valette, de Saint-Yrieix, M. Guibert fait la description d'un ancien édifice de la ville de Saint-Yrieix, appelée vulgairement et sans motif, du reste, *maison des Anglais*, et que des travaux de voirie ont malheureusement fait disparaître au cours de ce siècle. Cette maison, qui datait certainement du *xiii^e* siècle, ne pouvait être une habitation particulière, ni même celle d'une famille noble, et devait être plutôt affectée à un service public en raison du caractère de sa construction, de sa disposition intérieure et des détails nombreux de sculpture et d'ornementation qui la distinguaient. La notice de M. Valette, rédigée d'après des renseignements et des dessins fournis par M. Escorne, donne une connaissance complète et très précise de cet édifice.

M. Alfred Leroux annonce que M. Camille Chabaneau va publier prochainement l'introduction qu'il a préparée pour notre cartulaire du consulat.

Cet auteur se propose également de consacrer une publication spéciale à tous les textes que nous possédons en patois limousin, manuscrits inédits ou même déjà publiés.

Enfin M. Chabaneau a conçu le projet de faire faire des traductions d'un texte français dans tous les idiomes ou dialectes populaires de l'arrondissement de Bellac, situé sur la limite des anciens pays de langue d'oc et de langue d'oïl.

Le texte choisi par lui est celui déjà adopté au début de ce siècle pour les traductions qui furent faites dans les divers patois de France, c'est la parabole de l'enfant prodigue. A cet effet M. Chabaneau a adressé à M. Leroux un certain nombre de feuilles imprimées contenant ce texte avec colonne en face pour la traduction, afin de les faire parvenir aux personnes compétentes et de bonne volonté des divers cantons de l'arrondissement, qui voudront bien s'acquitter de cette tâche.

M. l'abbé Arbellot, faisant allusion au phénomène astronomique observé et signalé ces jours-ci même, la conjonction des planètes

Vénus et Jupiter, constate que notre vieux chroniqueur limousin, Adhémar de Chabannes, a consigné dans un de ses ouvrages une relation de ce fait, qu'il a envisagé d'ailleurs beaucoup plus au point de vue poétique que sous l'aspect scientifique.

La Vierge ouvrante de Boubon. — Il y a huit ou neuf ans le *Bulletin de la Société archéologique du Limousin* (t. XXXVI, 2^e livr.) publiait une notice de M. l'abbé Lecler sur une statuette de la vierge, en ivoire, provenant du monastère de Boubon, et s'ouvrant en forme de triptyque, précieux morceau de sculpture, mais dont la moitié seulement était connue et était la propriété de M. Hugonneau-Beaufet, curé de Dournazac. Cette notice, ainsi que le dessin de M. Bourdery qui l'accompagnait, figurant la partie connue, permettaient de se rendre compte de la disposition et de la valeur de l'œuvre, tout en faisant vivement regretter la disparition de la partie manquante.

M. l'abbé Lecler signalait en même temps la présence au musée du Louvre d'une pièce d'ivoire du même genre, présentant avec celle de Boubon la plus grande similitude, d'une exécution toutefois moins soignée et moins finie, mais dont l'ensemble était intact.

Qu'était devenu le morceau perdu ? telle était la question qu'on s'était posée depuis longtemps lorsque, ces jours-ci, une lettre de M. de Verneilh nous apprenait que ce morceau venait d'être retrouvé et se trouvait actuellement entre les mains de M. le docteur Lavergne, du bourg d'Abjat (Dordogne). Avant même de consacrer à cette belle découverte le mémoire qu'il lui destine, M. de Verneilh daignait dores et déjà fournir à la Société quelques indications de nature à exciter son attention et son intérêt.

M. Sailly, notaire à Limoges, qui a bien voulu assister à la séance de ce jour avec son fils et nous apporter une reproduction photographique du morceau retrouvé, en même temps que l'original même de la partie appartenant à la famille Hugonneau, dont il est l'allié, complète ces informations avec beaucoup d'obligeance.

Il explique d'abord comment, à l'époque de la Révolution et de la dispersion des couvents, la statuette fut divisée en deux parties, peut-être pour mieux la soustraire aux investigations hostiles, et l'une d'elles, formée des deux volets figurant la face antérieure de la Vierge, fut recueillie par une religieuse de la famille Hugonneau-Beaufet, qui la transmit plus tard à M. le curé de Dournazac, son neveu ; celui-ci la laissa lui-même à ses héritiers, qui la possèdent encore aujourd'hui. Ces deux fragments ayant été un peu détériorés, furent après 1830 envoyés à Paris pour y être réparés et un fragment de la tête dut être rapporté.

Quant à la partie formant le fond du triptyque, elle fut emportée, paraît-il, par le régisseur des biens de la communauté, et de là passa en diverses mains ; en dernier lieu elle appartenait à M. Duvoisin, propriétaire à Abjat, qui est décédé récemment, laissant sa fortune à ses métayers ; ceux-ci ayant fait don de l'objet à M. le docteur Lavergne, en reconnaissance des soins par lui donnés au défunt, c'est alors que cet objet est venu à la connaissance de M. de Verneilh et des autres curieux ou intéressés.

Le rapprochement des deux parties de la statue, dit M. Sailly, ne peut laisser aucun doute sur la parfaite identité de l'ensemble : c'est bien la statuette de Boubon, remarquable spécimen de l'art du XIII^e siècle, et joyau du trésor de ce monastère, que l'on possède aujourd'hui en son entier.

En revanche, ce qui manque d'authenticité, ce qui n'est qu'une imitation, même grossière, de cette belle œuvre, c'est la statuette similaire qui faisait partie de la collection du Louvre et à laquelle M. Leclerc a fait allusion dans sa notice. Une visite faite par M. Sailly, ces jours-ci même, ses démarches auprès des administrateurs, lui ont permis de se convaincre que le *truquage*, remontant sans doute à l'époque où l'un des morceaux de la statuette de Boubon, fut envoyé à Paris pour être réparé, avait été constaté et reconnu par qui de droit, car le faux triptyque a disparu des galeries et du catalogue.

A la suite de ces explications, M. Sailly présente la partie de la statuette appartenant à sa famille et qui n'était encore connue que d'un très petit nombre de nos collègues ; cette partie, malgré la restauration opérée vers 1830, est encore d'une belle conservation ; elle se compose, comme l'on sait, des deux volets de devant qui se rattachaient jadis à la partie du fond au moyen de charnières, et qui ont été depuis réunies ensemble pour être d'un meilleur aspect ; ils représentent à l'extérieur la face antérieure de la Vierge assise, tenant sur ses genoux et dans une auréole en forme de quatrefeuille le Christ bénissant ; au dedans, chacun des volets renferme trois scènes de la Passion, enveloppées dans de gracieux cartouches, fouillées en plein ivoire avec un art des plus délicats, remarquable de sincérité et d'expression. Ces deux volets mesurent 0,35 centimètres de haut sur 0,15 de largeur.

La partie du fond, dont on ne peut encore apprécier le mérite que par la photographie qui nous est communiquée, mesure, sur la même largeur, 0,44 cent. de hauteur, à cause du socle qui sert par devant de piédestal à la Vierge. C'est un magnifique bloc d'ivoire, parfaitement conservé, paraît-il, et sur la face interne duquel se trouve sculptée la scène de la crucifixion, assortie de détails déco-

ratifs variés, et qui constitue le motif principal du triptyque. Son exécution est d'un art aussi remarquable que celui de l'autre partie.

Les nouvelles communications qu'on nous fait espérer permettront sans doute d'en donner une description plus complète. Mais dès à présent il est permis de souhaiter que le goût et la bonne volonté intelligente des possesseurs des deux fragments si longtemps séparés, parviennent à assurer la reconstitution complète de cette statuette, qui est assurément l'une des plus belles œuvres de l'école limousine.

LECTURES. — M. Louis GUIBERT, à propos d'une douille et d'une bouterolle de crosse d'évêque trouvées il y a quelque trente ans, lors des travaux de voirie et d'édification opérés dans le quartier de la rue d'Isly, à Limoges, et dont il a été déjà question à une précédente séance, trace un historique de l'ancienne abbaye de Saint-Martin qui occupait jadis les vastes terrains de ce quartier et devint plus tard le couvent des religieux Feuillants, avant de servir d'asile, au début de ce siècle, à la maison d'éducation de la chanoinesse de Brettes.

Cette abbaye, antérieure à celle de Saint-Martial, car elle paraît avoir été fondée dès l'an 640 par un frère de saint Eloi, et que l'on appelait communément au moyen-âge *Monasterium ad Basilicam*, a certainement tenu à cette époque une grande place dans la vie de notre ville ; mais, située en dehors des murs de celle-ci, exposée par suite aux invasions, à tous les assauts et à toutes les entreprises, soit des assiégeants, soit des assiégés, elle dut être constamment entravée dans sa prospérité et son développement. Au dire d'une chronique, elle fut ravagée et brûlée au moins dix-huit fois au cours de quelques siècles. C'est assez dire pourquoi elle a laissé si peu de souvenirs ou de documents écrits, pourquoi même son histoire est très peu connue, à ce point que Pierre Coral, le plus avisé de nos vieux annalistes, en parle en termes parfois très concis.

Mais le nombre des sépultures, d'objets divers souvent précieux et de sculptures telles que la *Pierre du bon mariage*, trouvés en ce lieu à de fréquentes reprises, témoignent de l'importance première du monastère. M. Guibert fournit des indications circonstanciées sur quelques-unes des exhumations qui y furent faites à des époques déjà fort anciennes, pour arriver à la dernière transformation du quartier qui eut lieu de 1860 à 1870.

En cette circonstance, il paraît bien que les fouilles furent assez fructueuses, mais que faute de soin et de contrôle, la plupart des objets ont disparu sans laisser de traces.

Les deux objets analysés par M. Guibert et qui appartiennent à la famille Pallier paraissent les seuls qui aient été conservés. Ce sont deux morceaux en cuivre, avec cette différence que la bouteille ne comprend aucun ornement, tandis que la douille de la crosse garde des apparences de dorure et porte une inscription en lettre incrustées d'argent, ainsi conçue : *Godfridus gratia dei archiepiscopus*. Les crosses à inscriptions sont très rares et le père Martin n'en mentionne que deux des ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles ; celle-ci paraît être plus ancienne.

On n'a gardé le souvenir de l'inhumation d'aucun évêque dans l'abbaye, à l'exception de celle d'Hilduin, évêque de Limoges.

Il s'agit ici de la sépulture d'un archevêque. Or la présence d'un seul archevêque du nom de Godefroi ou Geoffroi a été signalée à Limoges au moyen-âge : celle de Geoffroi II, archevêque de Bordeaux ; mais on connaît le lieu de sépulture de ce prélat, ainsi que celui de Geoffroi III. On est moins fixé en ce qui concerne le premier des archevêques de Bordeaux ayant porté ce nom. Aucun document ne fait connaître le lieu où furent déposés ses restes. Il serait donc à la rigueur possible que le Geoffroi dont le nom est inscrit sur la crosse de Saint-Martin-lès-Limoges, soit Geoffroi I, et M. Guibert, faute de mieux, propose d'adopter cette hypothèse que ne contredisent pas absolument les caractères archéologiques des fragments conservés par la famille Pallier.

Le Secrétaire,
Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 30 NOVEMBRE 1897

Présidence de M. Arbellot, président

Sont présents : MM. l'abbé Arbellot, Brousse, P. Ducourtieux, Fray-Fournier, Louis Guibert, Emile Hervy, Hersant, Alfred Leroux, Mariaux, Moufle, l'abbé Pénicaud, Ruchaud et C. Jouhanneaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu par le secrétaire et adopté après quelques observations.

OUVRAGES REÇUS. — MM. L. Bourdery et E. Lachenaud font hommage à la Société d'un exemplaire de leur belle publication qui vient de paraître à la librairie L.-H. May, éditeur à Paris, sous le titre : *Léonard Limosin, peintre de portraits*.

Ce volume, qui contient seulement le catalogue des cent trente-deux portraits du grand émailleur, présente la description la plus complète et l'analyse la plus achevée à tous égards que l'on puisse avoir de cette partie si importante et si remarquable de son œuvre. M. Bourdery l'a fait précéder d'une introduction et d'un aperçu technique qui seront lus avec beaucoup d'intérêt. L'ouvrage fait vraiment grand honneur à nos deux collègues et fait bien augurer pour l'avenir du succès de leur vaste entreprise qui doit comprendre l'œuvre entière des peintres émailleurs de Limoges.

M. Paul Ducourtieux offre le dernier fascicule de son *Bibliophile limousin* et son *Annuaire-Almanach de la Creuse* pour 1898, où l'on remarque, dans la partie historique, la suite des notes de M. l'abbé Lecler pour le *Dictionnaire topographique, archéologique et historique de la Creuse* (lettres M. à P), et une notice de M. Cyprien Pérathon sur le *Général Espagne*, originaire d'Aubusson.

Parmi les publications périodiques reçues depuis un mois, M. le président signale :

Le Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze (3^e livraison 1897) qui publie un article sur les *Premières franchises de la ville de Tulle* (suite), par M. Clément Simon, avec une carte-plan de cette ville à la fin du moyen âge, une étude de M. Lefèvre Pontalis sur les *de Selve*, diplomates limousins du xvi^e siècle et une notice de Mgr Barbier de Montault relative à la navette émaillée de Soudeilles.

Le Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord (tome XXIV, 5^e livraison), où nous lisons une causerie archéologique de M. de Verneilh sur les constructions du xviii^e siècle en Périgord.

La Revue de Saintonge et d'Aunis (XVII^e volume, 6^e livraison), qui rappelle le bref du pape, érigeant, au mois de juillet dernier, la cathédrale de Périgueux en basilique mineure, en mémoire de saint Front, baptisé par saint Pierre, dit le bref, et premier évêque de Périgueux.

Au sujet d'une notice sur la petite ville de la Mothe-Saint-Heraye, parue dans la même revue, M. le président signale quelques vers du poète Fortunat, adressés à saint Yrieix, et desquels on peut conclure que ce dierdier possédait un château en ce lieu. Saint-Heraye est du reste le même nom que Saint-Yrieix.

Dans le *Journal des Savants* (octobre 1897), se trouve un article de M. Léopold Delisle sur un important travail de M^{lle} Pellechet (catalogue général des incunables des bibliothèques publiques de France), dont le premier tome vient de paraître. Au nombre des bibliothèques municipales citées comme ayant des incunables, nous relevons celle de Limoges qui en possède deux, imprimés à Poitiers.

Dans les *Annales de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles lettres de la Loire* (tome XVII), un mémoire sur le patois stéphanois est intéressant à consulter au point de vue des origines et des variantes de nos divers patois du Centre et du Midi.

La Société a reçu aussi l'envoi d'une publication de M. Charrier : *Les Jurandes de la ville de Bergerac* (six fascicules).

PRÉSENTATIONS. — M. Léopold Mouret, instituteur à Saint-Germain-les-Belles, est présenté comme membre titulaire par MM. Guibert et Ducourtieux.

COMMUNICATIONS. — *La Société des Etudes historiques* propose l'échange de sa revue avec notre bulletin. Cette proposition est acceptée.

M. Guibert, au nom de M. le docteur Escorne, signale la publication dans le *Bonhomme limousin* et l'*Echo de Saint-Yrieix* de documents intéressants, entre autres de l'inventaire qui fut dressé après le décès de Darnet, maître chirurgien, bien connu pour sa découverte des gisements de kaolin ; cet inventaire contient l'énumération d'une quantité considérable de médicaments.

LECTURES. — M. l'abbé ARBELLOT rapporte, d'après les récits de Froissard et d'autres documents, les prouesses accomplies en Limousin par le connétable Bertrand du Guesclin.

Il le montre tout d'abord en 1370, à son retour d'Espagne, sous les murs de la cité de Limoges qu'il décide à se tourner du côté du roi de France et qui fut si rudement châtiée de sa défection, peu de temps après, par le prince de Galles ; puis bataillant sur les confins de la province et du Périgord et s'emparant successivement de Saint-Yrieix, de Branthôme et de plusieurs autres villes ou châteaux.

Si l'on se demande comment Duguesclin ne vint pas au secours de la cité de Limoges, alors assiégée par les Anglais, le fait peut s'expliquer soit par la raison qu'il n'avait à ce moment que des forces trop insuffisantes pour pouvoir arrêter l'ennemi, soit par cette circonstance qu'il avait reçu l'ordre de se rendre à Paris, où il arrivait treize jours après le sac de la Cité et recevait l'épée de connétable.

Au mois de février 1374, le héros accompagné des ducs de Berry, d'Alençon, du comte de La Marche et d'autres grands seigneurs, est devant la ville d'Usson, qui, d'après M. Siméon Luce, l'érudit commentateur de Froissard, doit être la ville d'Ussel ; obligé par les intempéries autant que par la résistance des Anglais, de lever le siège, il va guerroyer dans le Rouergue et revient bientôt devant Ussel qui cette fois tombe en son pouvoir.

Plus tard nous le voyons sur les confins du Berry et de la Marche assiéger la place de Saint-Sevère et s'en emparer après une lutte dont la chronique nous a transmis les péripéties circonstanciées ; de là, il se rend à une abbaye située près de La Souterraine, qui doit être celle d'Aubepierre, puis se dirige vers le Poitou, toujours chevauchant par monts et par vaux et arrive à Poitiers qui reconnaît la suprématie du roi de France.

Noble et brillante carrière qui devait se continuer pendant plusieurs années jusqu'à ce siège de Châteauneuf-Randon où la mort glorieuse du héros devait encore être pour sa mémoire l'occasion d'un nouveau triomphe !

M. Louis GUIBERT donne lecture du mémoire, déjà annoncé, que M. de Verneilh a bien voulu adresser à la Société, au sujet de la découverte récente d'une partie de la statuette en ivoire de la *vierge ouvrante dite de Boubon*, dont il a été déjà longuement parlé à la dernière séance.

Après avoir rappelé les circonstances de cette heureuse trouvaille, constaté la parfaite authenticité du morceau retrouvé, notre obligeant correspondant trace de celui-ci une description complète et précise et fait ressortir la finesse et la délicatesse du travail et les autres mérites artistiques de cette œuvre superbe, dit-il, que l'on doit attribuer au ^{xiii}e siècle, à une époque contemporaine de Saint-Louis.

Examinant ensuite le point de vue archéologique, M. de Verneilh estime qu'il ne faut pas chercher ailleurs qu'en Limousin les origines de l'œuvre ; doit-il paraître étonnant qu'il y eût à Limoges une école de sculpture sur ivoire, alors que cette ville était un vrai centre artistique et que ses artistes, ses émailleurs excellaient depuis longtemps dans les travaux les plus délicats ? A son avis, du reste, ces sculpteurs devaient être plutôt des artisans très habiles que des créateurs au sens propre du mot ; ils devaient travailler d'après un type commun adopté, consacré pour ainsi dire, et le reproduire dans toutes leurs œuvres, presque sans s'en écarter.

Cette considération a conduit M. de Verneilh à parler de la statuette similaire du Louvre qui, quoique très inférieure à celle du Boubon et d'une facture beaucoup plus grossière, présente avec elle cependant des analogies frappantes : même disposition en effet dans l'ensemble, mêmes encadrements, mêmes sujets, à l'exception du socle qui est différent. On sait que cette statue, acquise par le Louvre en 1844, a été retirée depuis un certain temps des galeries et du catalogue, comme n'étant pas authentique. Cependant, observe

notre correspondant, MM. Didron la tenaient pour vraie et comment d'ailleurs expliquer la ressemblance d'une pareille imitation faite par un faussaire, en l'absence de tout modèle ? A la question ainsi posée, on pourrait répondre qu'il n'est pas impossible que l'auteur du triptyque du Louvre ait eu sous les yeux une œuvre similaire ou quelque modèle, puisque M. de Verneilh admet lui-même que nos artistes du moyen-âge travaillaient d'après un type commun, et que ce type a pu se retrouver. Mais nous conviendrons que les conjectures de M. de Verneilh méritent encore d'attirer l'attention des érudits et des archéologues.

Après la lecture de ce mémoire et sur l'invitation de M. le président, M. Sailly, dont on se rappelle les intéressantes communications faites à la dernière séance et qui a été prié d'assister à celle de ce jour, présente à la Société les deux parties de la *Vierge de Boubon* qui sont actuellement entre ses mains et qui se trouvent ainsi réunies pour la première fois depuis plus d'un siècle.

La partie retrouvée formant le fond du triptyque, n'est pas moins intéressante que les deux autres fragments appartenant à la famille Hugonneau et déjà connus de nous par la précédente communication de M. Sailly ; elle est taillée, comme on l'a déjà dit, dans un seul bloc d'ivoire, un peu bruni par son long séjour dans des lieux privés d'air et de lumière, mais fort bien conservé ; les sculptures elles-mêmes ont peu souffert, si ce n'est dans quelques menus détails ou dans les parties accessoires. Si la face extérieure du morceau qui représente le dos de la statue est un peu sacrifiée, par contre l'autre face du triptyque proprement dit est extrêmement remarquable.

Voici très résumées, la composition et la disposition des sujets : sur le socle, une sorte de bas-relief représentant la Nativité et un peu au-dessous, dans des demi-arcatures, deux figures d'évangélistes ; puis au-dessus, en s'élevant, la scène de l'embaumement du corps du Christ, servant elle-même de soubassement à la scène principale, celle de la crucifixion, traitée avec beaucoup d'ampleur et de perfection ; de chaque côté de la croix deux femmes figurent l'une la synagogue et l'autre l'église ; deux anges soutiennent les bras de la croix et un peu au-dessus, deux autres anges entourent l'Agneau divin. Ajoutons dans le haut de l'encadrement les allégories bien connues du soleil et de la lune ; enfin, dans le creux de la tête de la Vierge, le Christ, rayonnant dans sa gloire. Dans cette belle œuvre, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de l'harmonie de l'ensemble, de la vérité des figures, de la noblesse des attitudes ou de la délicatesse des traits, des motifs décoratifs et de tous les autres détails.

M. l'abbé PÉNICAUD a relevé, d'après un manuscrit provenant de M. de Verthamont, grand chantre de la cathédrale de Limoges, le cérémonial usité en cette ville vers la fin du ^{xvii}^e siècle pour les processions des *Rogations*. On y lit que les religieux Augustins et ceux de saint Martin se rendaient à la cathédrale pour se joindre aux chanoines du chapitre et au clergé, et de là parcouraient processionnellement les divers quartiers et les alentours de la ville et de la cité, en visitaient toutes les églises, les chapelles et les établissements religieux ; le manuscrit décrit minutieusement l'itinéraire suivi pendant chacune des trois journées des Rogations, et qui était toujours très long, les stations, les chants et les prières, les rites et les cérémonies.

Il est à remarquer que le clergé de Saint-Martial ne figurait pas dans ce cérémonial : il devait avoir ses processions à part pour éviter peut-être des querelles de préséance ; en tout cas, on trouve dans un livre liturgique imprimé, portant la date de 1783, mais qui n'était peut-être qu'une réédition, la relation de la procession que faisait alors le chapitre de la collégiale, sans l'adjonction des autres corporations religieuses de la ville.

Le manuscrit signalé par M. Pénicaud fournit des indications utiles, non seulement sur les cérémonies mêmes, mais encore sur la topographie de Limoges à l'époque où il se place.

Le secrétaire,

Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 28 DÉCEMBRE 1897

Présidence de M. Arbello, président

Présents : MM. l'abbé Arbello, Courtot, Ducourtieux, du Mazau-brun, Louis Guibert, Hersant, Hervy, l'abbé Joyeux de Latour, A. Leroux, Ruchaud, de Vandière de Vitrac et C. Jouhanneaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

OUVRAGES REÇUS. — M. Paul Ducourtieux fait hommage à la Société de l'*Almanach Annuaire Limousin* pour l'année 1898, édité par lui et dont la partie historique ou littéraire contient plusieurs articles signés de MM. Louis Guibert, Alfred Leroux, d'Abzac, Camille Leymarie, Jules Tixier, Garrigou-Lagrange et de l'éditeur.

lui-même. Nous croyons devoir signaler particulièrement l'article de M. Leroux, car il révèle à la plupart des lecteurs l'existence à Limoges d'une bibliothèque peu connue, celle de la bibliothèque départementale de la Haute-Vienne, dont il fait connaître les origines, la formation, les fonds principaux, l'importance relative et l'utilité qu'elle offre non seulement pour l'administration mais encore pour le public.

Au nombre des publications périodiques parues récemment, M. le président mentionne :

Le Bulletin de la Société des Amis des Sciences et Arts de Rochecouart (tome VII, n° 4) qui publie des articles ou suites d'articles par MM. le docteur Marquet, Précigou, Pouyaud, Masfrand et d'Abzac.

Le Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest (tome IX, 1897, 2^e trimestre), où l'on trouve un mémoire de M. A. Lièvre sur *Austropius et les Taifales du Poitou*, et un travail de notre collègue M. Champeval de Vyers, sous ce titre : *Quelques ensaisissements de fiefs*.

Dans le *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan* (tome XX), il y a lieu de signaler une importante étude de M. l'abbé Espitalier, concernant les évêques de Fréjus, du xiii^e siècle à la fin du xviii^e siècle, parmi lesquels figure Guillaume Amici ou Lamy, originaire de Limoges, bien connu sous son titre de patriarche de Jérusalem et dont M. l'abbé Arbellot a tracé la biographie.

La Revue Benedictine (décembre 1897) mentionne la publication de la chronique du monastère de Saint-Pierre de Solignac, par M. l'abbé Lecler.

On annonce pour paraître prochainement une revue nouvelle d'archéologie sous les auspices et la direction de Mgr Barbier de Montault ; et une nouvelle collection de textes pour servir aux études d'hagiographie, sous la rubrique : *Bibliotheca hagiographica latina antiquæ et mediæ ætatis*.

A signaler aussi la publication récente de la *Généalogie de la maison de Bagnac*, par M. Champeval.

VOTES ET PRÉSENTATIONS. — M. Léopold Mouret, instituteur à Saint-Germain-les-Belles, est admis comme sociétaire au bulletin secret.

MM. l'abbé Arbellot et Louis Guibert présentent comme membre titulaire M. Zibelin, commandant en retraite, demeurant à Limoges.

COMMUNICATIONS. — M. le président fait part d'une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique rappelant que le Congrès annuel des Sociétés savantes aura lieu à la Sorbonne les 13, 14, 15 et 16

avril prochain. Les communications devront être adressées avant la fin du mois de janvier, et dans le même délai les Sociétés auront à faire connaître les noms de leurs délégués.

La Société archéologique de l'Orléanais annonce qu'elle célébrera son cinquantenaire le 23 janvier prochain. M. Hersant accepte de représenter notre Société à cette solennité.

M. Hersant communique aux membres présents plusieurs séries de moulages en plâtre de médailles figurant des scènes et des personnages empruntés à l'histoire romaine : ces moulages sont d'une finesse et d'une exécution remarquables ; la conservation en est aussi parfaite ; malheureusement diverses séries manquent à cette collection qui, dans son ensemble, retraçait sans doute toutes les périodes de la vie du peuple romain. M. Hersant, propriétaire de la collection, ne peut aussi, faute de documents encore subsistants, en faire connaître les origines et la destination ; toutefois les types mêmes de ces moulages accusent tous les caractères d'un travail de la dernière partie du ^{xvii}^e siècle.

M. Louis GUIBERT fait la description du précieux morceau d'orfèvrerie émaillée découvert il y a un an et demi environ dans une terre de la commune de Cherves, près Cognac (Charente), et qu'il a eu dernièrement le loisir d'examiner de très près à Limoges même, avec M. l'abbé Arbellot ; le reliquaire qui a pu être reconstitué presque en entier et qu'un séjour de plusieurs siècles sous la terre a peu endommagé, est, au rapport de M. Guibert, une des œuvres les plus remarquables et en même temps les plus originales qu'ait produites l'orfèvrerie limousine du ^{xiii}^e siècle (car son origine limousine ne saurait faire le moindre doute). L'objet a ceci de particulier, en effet, qu'il affecte une forme tout à fait différente des châsses ou reliquaires déjà connus et dont on ne possédait encore aucun spécimen. C'est une sorte de tabernacle, de grandes dimensions, haut de 75 centimètres, s'ouvrant par deux portes en bronze et présentant à l'intérieur comme fond une magnifique plaque émaillée où se trouve représentée avec des reliefs saisissants la scène de la descente de croix. A côté de cette châsse se trouvait aussi un très beau crucifix également en cuivre émaillé.

Le même sociétaire attire l'attention de ses collègues sur l'inventaire des archives communales de la ville de Périgueux que lui a communiqué M. Leroux. Il constate que ces archives sont d'une rare richesse et de nature à nous faire regretter encore plus vivement la pauvreté des nôtres, dont les documents existants ne commencent guère qu'avec le ^{xvi}^e siècle.

Les archives municipales de Périgueux contiennent en effet une foule de pièces précieuses, notamment de nombreuses pièces de comptabilité remontant aux xv^e et xiv^e siècles. Ce qu'il y a d'intéressant pour nous Limousins dans l'inventaire de ces documents, c'est qu'on en trouve un assez grand nombre qui concernent notre ville et la province, et qui prouvent au surplus la fréquence et l'activité des relations existant alors entre Limoges et Périgueux, au point de vue des intérêts privés et des choses de la vie publique. On y voit, par exemple, que les bourgeois de cette dernière ville avaient souvent recours à ceux de Limoges ; que ceux-ci leur faisaient des prêts fréquents, leur expédiaient des marchandises, à un moment même prenaient à ferme la monnaie de Périgueux ; d'autre part, les consuls de cette ville faisaient venir des armes, des épées et autres engins de Limoges ; toutes choses qui démontrent, une fois de plus, l'esprit commercial, laborieux et actif de nos ancêtres.

Ces documents permettent encore de constater dans les deux villes de grandes similitudes entre certaines institutions, usages et coutumes ou mesures administratives, avec cette observation toutefois qu'elles paraissent en général avoir existé à Périgueux avant que leur établissement soit signalé à Limoges.

Ces indications très sommaires attestent l'utilité de ces archives et le profit que nous pouvons en tirer.

LECTURES. — M. Louis GUIBERT, qui complète chaque jour ses travaux déjà si considérables sur l'ordre de Grandmont, fait la description et l'historique d'un manuscrit provenant de l'abbaye de ce nom et ayant appartenu à Dom Alexandre Frémont, abbé général et frère de Charles Frémont, qui poursuivit avec tant de persévérance la réforme de l'ordre.

Ce manuscrit faisait partie de la bibliothèque de M. Ardant et est aujourd'hui en la possession de notre collègue M. Mariaux.

C'est un manuscrit composé au xv^e siècle, formant un volume in-4^o de cent-trente et quelques pages, d'une écriture soignée, mais sans élégance, et ne présentant du reste aucune particularité au point de vue paléographique ; on y constate malheureusement d'assez nombreuses lacunes dont l'origine ne paraît pas être ancienne.

L'ouvrage a pour titre : *Capitula ecclesiastici officii per anni circulum, ad usum venerabilis religionis Grandimontensis*, et se compose de 137 chapitres pour la plupart très courts, donnant beaucoup d'indications sur les fêtes, offices, rites, cérémonies, etc.

Quel est l'auteur du manuscrit ? Ce document ne le révèle pas et ne fournit même à cet égard aucun indice, par suite du manque des premières pages, qui sont perdues. Il faut donc, pour trouver le nom, recourir aux présomptions et aux suppositions.

On serait tenté de prime abord de supposer que ce manuscrit est l'œuvre de Guillaume Pellissier, premier abbé de Grandmont; mais M. Guibert estime qu'il doit être attribué à un autre religieux du nom de Guillaume de Tauriac.

L'œuvre de Guillaume Pellissier paraît nous avoir été conservée dans un autre manuscrit d'une époque à peu près contemporaine de celle du volume appartenant à M. Mariaux et qui se trouve à la bibliothèque de Tours. Ce dépôt possède du reste deux traités liturgiques concernant l'ordre de Grandmont, celui dont nous venons de parler et un ouvrage des premières années du XVIII^e siècle, dû au religieux si laborieux, si zélé, qui remplit pendant un certain temps les fonctions de prieur du monastère de Boisrayerles-Tours et qui écrivit une notice de l'ordre malheureusement perdue.

M. l'abbé ARBELLOT complète ses indications sur le siège d'Ussel par Bertrand du Guesclin, dont il avait parlé à la dernière réunion. Ce siège fut un fait d'armes important et qui mérite d'autant plus l'attention qu'on n'en trouve aucune trace chez les chroniqueurs ou les historiens de la province.

Il est vrai que la chronique de Froissard ne parle pas d'Ussel, mais d'Usson; dans d'autres documents il est aussi question d'Usson ou d'Uzès; et comme il existe en Auvergne des localités portant ce premier nom, notamment une située entre Saint-Flour et Mauriac, les commentateurs et les historiens, dom Vaissette lui-même, ont supposé que c'était cette localité qui fut assiégée par le célèbre connétable.

M. Siméon Luce est le premier de ces érudits qui ait identifié Usson avec Ussel; et M. Arbellot partage sa conviction qui repose, dit-il, sur des raisons d'ordre topographique et historique, corroborées par des témoignages suffisamment probants.

Parmi ces témoignages, il cite celui d'un chevalier, qui déposa peu de temps après (1373), lors du procès en canonisation de Charles de Blois. Ce chevalier, nommé Geoffroy Budes, rapporte qu'ayant été grièvement blessé pendant le siège d'Ussel et ne pouvant suivre ses compagnons dans leur retraite, ceux-ci invoquèrent l'intercession de Charles de Blois, et aussitôt il put monter à cheval et les suivre jusqu'à la Tour (d'Auvergne) distante de sept lieues, et le lendemain faire avec eux un trajet à peu près de même longueur jusqu'à Clermont. Or cet itinéraire répond exactement à la situation d'Ussel et ne se comprendrait pas s'il s'agissait d'autres localités.

Si l'on ajoute qu'Ussel, à cette époque, se rattachait à l'Auvergne au point de vue féodal et faisait partie de l'apanage du duc de Berry, toute raison de douter paraît devoir être écartée.

M. Arbellot retrace les circonstances et les péripéties de ce siège et en indique certaines variantes d'après les chroniques; Bertrand du Guesclin, après avoir reçu l'ordre du roi de reprendre la ville dont les Anglais venaient de s'emparer, s'était avancé rapidement avec un grand nombre de seigneurs et une armée de 12,000 hommes; il mena le siège avec vigueur, et l'assaut, dit la chronique, fut « dur et merveilleux »; mais après quinze jours d'efforts, il dut abandonner la partie, moins devant la résistance des Anglais qui fut opiniâtre, que devant les intempéries qui vinrent entraver les travaux, car la neige couvrait le sol jusqu'à une hauteur de cinq ou six pieds.

On sait que le vaillant connétable revint à Ussel peu de temps après et prit une éclatante revanche en s'en emparant.

Une lettre-patente du roi permit quatre ans après aux habitants de réparer leurs murailles.

M. l'abbé JOYEUX communique à la Société les résultats d'une entreprise commencée par lui dès l'année 1856, qu'il a continuée sans interruption, et qui consiste à réunir sous des mots génériques et par des annotations brèves et concises les résumés et les impressions de ses lectures dans des genres très divers. Il est ainsi parvenu à classer, sous 2,000 mots génériques, environ 80,000 annotations; travail de labeur et de patience qui forme déjà, à cette heure, la matière de deux très gros volumes. L'auteur estime que cette sorte d'encyclopédie doit rendre les plus grands services à toutes personnes qui s'occupent de travaux intellectuels, théoriques ou pratiques, en ce sens qu'elle peut leur permettre de consulter sur un sujet donné, avec une facilité et une rapidité extrêmes, tout ce qui a été écrit sur ce sujet dans la plupart des ouvrages connus.

Il est tel ou tel mot sous lequel le chercheur pourrait ainsi trouver 50, 100 et même 150 annotations d'auteurs indiquant le résumé succinct, mais suffisamment caractéristique de leurs œuvres.

M. l'abbé Joyeux convient lui-même qu'un travail de cette sorte est de sa nature interminable; mais il estime qu'il y a utilité à le continuer, car plus il sera complet et plus il pourra rendre de services. Pour poursuivre son entreprise, il sollicite aujourd'hui le concours de coopérateurs et s'adresse à tous les hommes laborieux et de bonne volonté, soit dans le clergé, soit parmi les laïques, qui voudraient associer leurs efforts aux siens.

La Société donne volontiers acte à M. l'abbé Joyeux de sa communication et aime à penser que le concours qu'il attend ne lui sera pas refusé.

Le Secrétaire,
Camille JOUHANNEAUD.

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

AU MOMENT DE LA PUBLICATION DU BULLETIN

BUREAU

Président-né. — M. le PRÉFET de la Haute-Vienne (1).

Président. — M. l'abbé ARBELLOT, I. P. ☙, ✕.

Vice-Présidents. MM. HERVY (Emile) et l'abbé A. LECLER.

Secrétaire général. — M. GUIBERT (Louis), A. ☙.

Secrétaire. — M. JOUHANNEAUD (Camille).

Trésorier. — M. BOURDERY (Louis), ✕.

Bibliothécaire-archiviste. — M. LEROUX (Alfred), I. P. ☙.

Adjoint. — MM. MOUFLE (Léonard), MARROUTY (Camille) et DUBOIS (Joseph).

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. LES MEMBRES DU BUREAU.

M. TIXIER (Jules).

M. MARIAUX (Paul).

M. LACHENAUD (Emile).

COMITÉ DE PUBLICATION

MM. LES MEMBRES DU BUREAU.

M. FAGE (René), I. P. ☙, Secrétaire.

M. LEROUX (Alfred), I. P. ☙.

M. DUCOURTIEUX (Paul), A. ☙.

M. FRAY-FOURNIER (Alfred), A. ☙.

M. CHASSOUX, ✕, A ☙.

M. JUDICIS, (Antoine).

(1) La Société a été fondée le 26 décembre 1845: elle s'est constituée à la suite de la nomination d'une commission pour la recherche, l'étude et la conservation des monuments historiques désignée, le 3 du même mois, par M. Morisot, préfet de la Haute-Vienne.

MEMBRES RÉSIDENTS

MM.

1845

ARBELLOT (l'abbé), I. P. , , chanoine de Limoges, correspondant honoraire du Comité des travaux historiques, boulevard de la Corderie, 19.
NIVET-FONTAUBERT, ancien directeur d'assurances, villa Saint-Georges, près Aix-sur-Vienne.

1851

GRAYE (le marquis DE), propriétaire, à Verneuil-sur-Vienne.

1858

ROGUE DE FURSAC (Victor), notaire, à Aix-sur-Vienne.

1859

LECLER (l'abbé), chanoine honoraire, aumônier de l'Asile de Naugeat.

1860

LADONNE (Marlial DE), propriétaire, au château de Montbrun, par Bournazac (Haute-Vienne).

1861

GARRIGOU-LAGRANGE (Joseph), ancien avoué, 23, avenue Foucaud.

1862

HERVY (Emile), notaire honoraire, 33, boulevard Gambetta.

1863

Font-REAUUX (Théophile DE), ancien notaire, château de Maillofray, par Blond (Haute-Vienne).

LEMAS (Elic), , , inspecteur d'académie en retraite, 27, avenue du Midi.

1865

SAGE (Charles), , A. , ingénieur civil, ancien maire de Limoges, 18, rue Pétinaud-Beaupeyrat.

1866

LAGRANGE (Paul), propriétaire, au Masrévéry, près Saint-Léonard.

1869

MAURAT-BALLANGE, , ancien conseiller à la Cour d'appel, 5, faubourg des Arènes.

1870

DU COURTIEUX (Paul), A. , imprimeur-libraire, membre correspondant du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements, 7, rue des Arènes.

1872

ARDANT (Georges), imprimeur, 14, rue Pont-Hérissou.

GUIBERT (Louis), A. , directeur d'assurances, rue de l'Observatoire.

JOUANNEAU (Camilie), avoué, 24, boulevard Victor-Hugo.

JOYEUX (l'abbé), curé de Saint-Maurice, près la Souterraine (Creuse).

ROMANET DU CAILLAUD (Frédéric), , au château du Caillaud, près Isle.

MM.

1873

** CRESSAC-BACHELLERIE (DE), percepteur au Dorat.

FAGE (René), I. P. , avocat, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, 25, boulevard Gambetta.

GADON (Abel), avoué à la Cour d'appel, 28, boulevard Carnot.

VANDERMARCO (Eugène) *, propriétaire, 7, rue du Général-Cérez.

1874

BOUDET (Gabriel), I. P. , docteur en médecine, 1, rue du Général-Cérez.

BOURDERY (Louis), , avocat, peintre émailleur, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, membre correspondant du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements, 32, rue Pétinaud-Beaupeyrat.

RAYMONDAUD (E.), *, I. P. , directeur honoraire de l'Ecole de médecine, 28, faubourg Manigne.

1875

CONSTANTIN (Jérémie), avocat, 42, avenue de Juillet.

LÉONON-LÉTANG, ancien notaire, à Saint-Priest-Ligoure (Haute-Vienne).

1876

GUERIN-LÉZÉ (Guillaume dit William), *, fabricant de porcelaine, 11, rue du Petit-Tour.

** MONSTIERS-MÉRINVILLE (le marquis Jean des), au château du Fraisse, par Mézières (Haute-Vienne).

VIGIER (l'abbé), curé de Magnac-Laval (Haute-Vienne).

1877

* CERCLE DE L'UNION, à Limoges.

DELOR (Adrien), propriétaire, maire du Vigen.

DE LURET DE FEIX, propriétaire, au Pleinard, par Pierrebuffière.

LAPORTE (l'abbé), curé-doyen à Saint-Mathieu (Haute-Vienne).

POMÉLIE (le baron Melchior DE LA), *, propriétaire, au château du Montjoffre, par Saint-Denis-des-Murs.

1878

BERGER (Elie), I. P. , professeur au Lycée, 2, avenue Saint-Eloi.

DUCHATEAU (Georges), notaire à Bessines (Haute-Vienne).

GOUTENÈGRE (Eug.), A. , professeur honoraire au Lycée, 28, rue du Consulat.

** LEROUX (Alfred), I. P. , archiviste de la Haute-Vienne, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, 48, faubourg de Paris.

LEYGONIE, ingénieur-hydrographe, 3, rue du 71^e Mobiles.

THÉZARD (Lucien), notaire, 5, rue du Général Cérez.

1879

BELLABRE (Jules DE), propriétaire, au château de Puyjoubert, commune de La Geneytouse, par Saint-Léonard.

LACHENAUD (Emile), entrepreneur, 7, avenue du Midi.

LÉPINAY (Gaston DE), maire de Lissac, au Château de Moriollas, par Larche (Corrèze).

MALEVERGNE DE LA FAYE, ancien magistrat, 3, boulevard Victor-Hugo.

MM.

1880

BOULLAND (Henri), docteur en médecine, 36, boulevard Victor-Hugo.

* LAPORTE, docteur en médecine, à Bessines.

MARBOUTY (Camille), négociant, 48, cours Gay-Lussac.

1881

GILBERT (Monseigneur), ancien Evêque du Mans, avenue Baudin.

MARIAUX (Paul), avocat, 18, boulevard Victor-Hugo.

MERLIN-LEMAS (Abel), avoué près la Cour d'appel, 29, boulevard Gambetta

1882

BRISSET-DESISLES, ancien magistrat, directeur particulier de la compagnie d'Assurances générales sur la vie, 11, avenue de Juillet.

BOURDEAU DE LA JUDIE (André), 9, rue Cruchedor.

CATHIEU (Théodore DE) ✕, propriétaire, au château de Juillac, près Limoges.

NÉNERT (André), 4, avenue Garibaldi.

SAVODIN (Jules), 50, avenue de Juillet.

TIXIER (Jules), architecte, 34, boulevard Gambetta.

1883

BRUCHARD (Jean DE), avocat, à Madie, près Saignes (Cantal).

CHASSOUX, ✕, ancien préfet, 7, avenue de Juillet.

DECROUD, ✕, ancien préfet, 9, place Denis-Dussoubs.

FOUGERAS-LAVERGNOLLE (Gaston), avocat, 22, boulevard Carnot.

LOUVET (André), avoué près la Cour, 8, cours Bugeaud.

MOUFLE (Léonard), avocat, rue d'Aguesseau, 16.

WOTTLING, A. ☉, architecte diocésain, ancien directeur des travaux de la ville, 3, cours Vergniaud.

1884

DE BLETTERIE, docteur en droit, avoué près la Cour d'appel, rue Pétoniaud-Beaupeyrat, 5.

BOURDEAU-D'ANTONY, docteur en médecine, 5, avenue Garibaldi.

M^{me} BRIGUEIL, avenue du Midi.

COURONNEL (comte DE), ✕, membre du Conseil général, à Magnac-Laval.

DORAT (Hubert), O. ✕, lieutenant-colonel en retraite, 8, rue des Augustins.

GAUMY (l'abbé), curé de La Meyze (Haute-Vienne).

GÉRARDIN (Albert), avocat, membre du Conseil général, 11, boul. Gambetta.

GILBERT (A.), ✕, président du Tribunal civil, 1, carrefour Beaupeyrat.

* LACOSTE (André), négociant, à Châteauponsac (Haute-Vienne).

MAURAT-BALLANGE (Albert), avocat, 16, place du Champ-de-Foire.

DU MAZEABRUN (Antoine), avoué près le Tribunal civil, 5, rue Neuve-de-Paris.

MOYNAT (l'abbé), supérieur du Petit-Séminaire du Dorat (Hte-Vienne).

REDON (Joseph), 4, rue de la Gare.

SAZERAT (René), 2, rue Dalesme.

1885

GARRIGOU-LAGRANGE (Paul), A. ☉, secrétaire général de la Société Gay-Lussac, à l'Observatoire météorologique, 23, avenue Foucaud.

PARADIS, entrepreneur de serrurerie, 6, rue des Charseix.

MM.

1886

- DEMARTIAL (André), avocat, 21, boulevard Louis-Blanc.
 FRAY-FOURNIER (Alfred), A. O., chef de bureau à la Préfecture de la Haute-Vienne, chemin des Basses-Palisses, 17.
 LEYMARIE (Camille), I. P. O., conservateur de la Bibliothèque communale, correspondant honoraire du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, membre non résidant du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements, 20, rue Borneilh.

1887

- DUBOIS (Joseph), avoué, rue Arbonneau.
 HERSANT (Edouard), directeur particulier de la compagnie d'assurances *la Providence*, 1, place Manigne.
 JUDICIS (Antoine), architecte, 13, rue Elie-Berthet.
 MONTAUDON-BOUSSERESSE, O. *, directeur honoraire de l'enregistrement et des domaines, administrateur de l'hospice, 46, avenue Garibaldi.

1888

- DESBORDES (Charles), propriétaire à Salesses, par Ambazac (Haute-Vienne).
 * Ecole nationale d'Arts décoratifs de Limoges.
 GANT, sous-chef de bureau à la Préfecture, 12, boulevard de la Cité.
 * LACHENAUD (Henri), étudiant, avenue du Midi.
 TEXIER (Hubert), avocat, 2, boulevard Carnot.
 THOMAS-DURIS (René), docteur en médecine, à Eymoutiers (Haute-Vienne).

1889

- CHARREYRON (Pierre), avocat, docteur en droit, 4, rue des Feuillants.
 MONIQUE (l'abbé), curé de Royères, par Saint-Léonard (Haute-Vienne).

1890

- GRIFFIN (Walter), consul des Etats-Unis de l'Amérique du Nord à Limoges.

1891

- COUSSEYROUX (Pierre), avocat, rue des Vénitiens, 22.
 GUIMBAUD (l'abbé), vicaire à Saint-Joseph, faubourg de Paris, 24.
 LAUMOND (Jules), avocat à Bourgneuf (Creuse).
 TENANT DE LATOUR (Albert), au Chalard, par Saint-Yrieix.

1892

- ARDANT (l'abbé Georges), vicaire à Saint-Michel, faubourg de Paris, 19.
 CHAPTES (Henry FAYOLLE DE CORUS DE), *, chef d'escadrons de cavalerie territoriale, au château du Couret, commune de Saint-Laurent-les-Eglises, par la Jonchère (Haute-Vienne).
 FONTANEAU (El.), *, ancien officier de marine, cours Bugeaud, 8.
 LAPORTE (Maurice), *, négociant, maire de Jarnac, sénateur de la Charente.
 MARQUET, docteur en médecine, maire de Rochechouart.

MN.

1893

- * Du Boys (M^{me} veuve), avenue Foucaud, 24.
 FAISSAT (J.), constructeur d'appareils photographiques, rue du Clocher, 19.
 GENTIL DE ROSIER (Alexandre DE), propriétaire, au château de Rosier, par le Châtelet-en-Dognon (Haute-Vienne).
 MOUNIER l'abbé, chanoine, boulevard Saint-Maurice.
 BAROTTE (Edmond), manufacturier, 18, rue Pétiinaud-Beaupeyrat.

1895

- BLAIS, docteur en médecine, pharmacien-chimiste, professeur suppléant à l'Ecole de médecine, 25, place des Bances.
 BILLARD (Georges), notaire, 7, rue Pétiinaud-Beaupeyrat.
 BROUSSE (Gilbert), propriétaire, 35, avenue des Bénédictins.
 CORDET (Pierre), manufacturier, maire et membre du Conseil général de la Haute-Vienne, à Saint-Junien.
 DESBORDES (Eugène), clerc de notaire, faubourg Boucherie.
 DU BOYS (Ernest), juge suppléant, 31, avenue du Pont-Neuf.
 FRÉDY (DE), propriétaire, membre du Conseil général de la Haute-Vienne, au château de Saint-Auvent, par Saint-Laurent-sur-Gorre (Haute-Vienne).
 GABIAT (Camille), docteur en droit, maire et membre du Conseil général de la Haute-Vienne, à Saint-Sulpice les-Feuilles.
 LACAUX (Charles), ✠, négociant, vice-consul d'Espagne, 32, cours Gay-Lussac.
 LOUPIAS, ✱, secrétaire de la direction à l'Asile départemental d'aliénés de Naugeat.
 MALINVAUD-BERGER, négociant, 19, rue Lansecot.
 MARIE (Eugène), propriétaire, 9, rue de l'Observatoire.
 MARTIN DE LA BASTIDE, lieutenant au 13^e régiment de cuirassiers, 8, place Saint-Jean, Chartres (Eure-et-Loir).
 MOREL (Etienne), directeur d'assurances, 16, boulevard Carnot.
 VANDIERES DE VITRAC (Antoine-Marc DE), ✱, ancien capitaine de cavalerie, 27, boulevard de la Corderie.

1896

- MONTAUDON (Prosper), avoué, 39, boulevard Gambetta.
 PÉNICAUD (Gustave), vicaire, à Bellac.
 ROCHE (Edouard), négociant, square des Emaillieurs.
 RUCHAUD (Lucien), négociant, rue Manigne, 17.

1897

- COURTOT, professeur de dessin au Lycée Gay-Lussac, aven. de Toulouse, 14.
 L'HERMITE (vicomte DE), capitaine instructeur au 21^e régiment de chasseurs à cheval, place Boucherie, 3.
 MOURET (Léopold), instituteur communal à Saint-Germain-les-Belles.

1898

- BERGER (Aubert), entrepreneur, rue des Charseix, 13.
 MAUMY (François), avocat, rue Mirabeau, 10.
 SAILLY, notaire, 1, rue Léonard Limosin.
 TRÉZÉGUET (Albert), négociant, 15, rue des Taules.
 VEYRETON (l'abbé), curé de Verneuil-Moutiers (Haute-Vienne).
 ZIBELIN, O. ✱, ancien officier supérieur, place Haute-Cité, 2.

MEMBRES HONORAIRES (1)

MM.

1852-1876

DELOCHE (Maximin), C. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions), ancien chef de division au Ministère du commerce, 5, rue Herschell, Paris.
 ROUGERIE (Mgr) évêque de Pamiers.

1867-1874

DUBÉDAT, ✱, ancien conseiller à la Cour d'appel, 8, Jardin Royal, à Toulouse.

1874-1888

CLARETIE (Jules), O ✱, de l'Académie française, administrateur de la Comédie Française, 10, rue de Douai, à Paris.

1875-1888

LASTEYRIE (comte Robert DE), ✱, de l'Académie des inscriptions, professeur d'archéologie à l'Ecole des Chartes, député de la Corrèze, 10 bis, rue du Pré-aux-Clercs, Paris.

1879

DELISLE (Léopold), G O ✱, de l'Académie des inscriptions, administrateur général de la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, Paris.

1895

MARSY (le comte DE), ✱, I. P. (1), directeur de la Société française d'archéologie, à Compiègne.

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

1857

CLÉMENT-SIMON, ✱, ancien procureur général, château de Bach, près Naves par Tulle (Corrèze).

1865

COUSTIN DU MASNADAUD (le marquis DE), au château de Sazeyrat, par Marsac (Creuse).

DEBORT (Gabriel), propriétaire, au château de Montaignet (Allier).

1871-1875

** AUBÉPIN, archiviste du département du Cantal, à Aurillac.

1872

DÉCOUX-LAGOUTTE, A. (1), ancien magistrat, rue de Bourdeilles, 12, à Périgueux

** POULBRIÈRE (l'abbé), directeur au Petit-Séminaire de Servières (Corrèze)

(1) Quand il y a deux dates, c'est la dernière qui indique l'année de la promotion au titre de membre honoraire.

MM.

1874-1888**DEMARTIAL** (Henri), *, procureur général à Toulouse.**1875****MABARET DU BASTY** (Edouard), conservateur des hypothèques, à Sens (Yonne).**1875-1884****BONHOMME DE MONTAIGUT** (Henri), ancien magistrat, aux Ombrais, près La Rochefoucaud (Charente).**BOSVIEUX** (Paul), inspecteur de l'enregistrement, à Laon (Aisne).**1876****BARBIER DE MONTAULT** (Mgr), ✠, I. P. 4, prélat de la maison de Sa Sainteté, 37, rue Saint-Denis, à Poitiers.**1877****AUBUSSON DE SOUBREBOST** (Edouard), propriétaire, au château de Poinsoze, par Boussac (Creuse).**MONTCHEUIL** (Paul de), château de Montcheuil, près Nontron (Dordogne).**MONTVALLIER** (Paul de), avocat à Confolens (Charente).**PETIT-SÉMINAIRE** d'Ajain (Creuse)**1878****DAVID** (Gaston), avocat, 15, rue du Mont-Thabor, à Paris.**DUJARRIC-DESCOMBES**, I. P. 4, licencié en droit, ancien notaire, vice-président de la Société historique du Périgord, 9, rue de Paris, à Périgueux.**MALEPLANE** (Paul VEYRIER de), receveur particulier, à Cholet (Maine-et-Loire).**1879****CIALIS** (l'abbé), curé de La Souterraine (Creuse).**RANCOGNE** (de), à Angoulême (Charente).**THOMAS** (Antoine-André), professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris, rue Léopold-Robert, 10, à Paris.**1881****MOLINIER** (Emile), conservateur adjoint au Musée du Louvre, 53, quai Bourbon, à Paris.**1882****BERTHOMIER** (Georges), propriétaire, au château de Saint-Germain-Beaupré, par La Souterraine (Creuse), et à Neuilly-sur-Seine, 38, avenue du Roule.**SENNEVILLE** (de), conseiller référendaire à la Cour des Comptes, 52, rue de Grenelle, à Paris.**1884****DEMARTIAL** (Octave), *, conseiller à la cour d'appel, 14, rue de l'Industrie, à Poitiers.**RUBEN** (Emile), libraire, Charleville (Ardennes).

MM.

1885

HÉCQUART (Arthur), au château de Vost, par Aigurande (Indre).
TOUMIEUX (Zénon), ancien notaire, à Royère (Creuse).

1885-1894

GUYONNET, chef de district à la C^{ie} du chemin de fer d'Orléans, route de
Bordeaux, 47, à Poitiers.

1886

** CHAMPEVAL (Jean-Baptiste), avocat à Figeac (Lot).

1888

BELLET, instituteur communal, à Saint-Maurice, par La Souterraine (Creuse).
BROUARD (Arsène), au Noviciat des frères des Ecoles chrétiennes, Paris.

** FAGÉ (Emile), vice-président honoraire du Conseil de préfecture de
la Corrèze, président de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Tulle.

MAZET (Albert), architecte, boulevard des Batignolles, 26, à Paris.

** RUPIN (Ernest), I. P. , président de la Société scientifique, historique
et archéologique de la Corrèze, à Brive.

TERMES (Emile DES), inspecteur général de la Compagnie d'Assurances
générales, à Bordeaux, et rue de l'Est, 30, à Poitiers (Vienne).

1889

BOSREDON (Philippe DE), O , ancien conseiller d'Etat, 8, rue Verte, à
Saint-Cloud (Seine-et-Oise).

DRAPEYRON (Ludovic), I. P. , professeur au Lycée Charlemagne, direc-
teur de la *Revue de Géographie*, rue Claude Bernard, 55, Paris.

GONDINET (Michel), avocat, docteur en droit, 8, rue d'Argenteuil, Paris.

MEUNIER-POUTHOT (Narcisse), rue du Bac, à Suresnes (Seine).

TOUYÉRAS (Gabriel), percepteur, à Saint-Julien-l'Ars (Vienne).

DULAU et C^{ie}, libraires, 37, Soho-Square, Londres (2).

1890

** ALEXIEFF (Son Excellence le comte Georges d') G. C. , maître de la
Cour de S. M. l'Empereur de Russie, tuteur honoraire, rue Serguievskaya,
40-42, Saint-Pétersbourg.

BÉNAUD (L.), joaillier, à La Souterraine (Creuse).

CARS (le duc DES), 75, rue de Grenelle, Paris.

MONTAUDON (Ernest), notaire, ancien membre du Conseil général, à La
Souterraine (Creuse).

** PÉRATHON (Cyprien), membre correspondant du Comité des Sociétés des
Beaux-Arts des départements, à Aubusson.

RIGAUDIE (le R. P.), des missionnaires de N.-D. de Lourdes, à Notre-Dame
de Garaison, près Lourdes (Hautes-Pyrénées).

** VERNEILH (baron DE), château de Puyraseau, par Piégut (Dordogne).

1891

BEAUCHESNE (comte DE), membre de la Commission historique et météoro-
logique de la Mayenne, au château de Torcé, par Ambrières (Mayenne).

SOLANET (Paul), propriétaire, à Saint-Geniez-d'Olt (Aveyron).

MM.

1892

- AUTORDE (F.), archiviste du département de la Creuse, à Guéret.
 CHASTENET DE GERY (Paul), receveur de l'enregistrement et des domaines,
 à Tonnay-Charente (Charente).
 SAINT-SAUD (AYMAR D'ARLOT, comte DE), C X , propriétaire, membre de
 plusieurs Sociétés savantes, au château de La Valouze, par La Roche-
 Chalais (Dordogne).
 TANDEAU DE MARSAC (Henri), propriétaire, à Marsac (Creuse).

1893

- ASHER et C^{ie}, libraire, 13, Unter den Linden, Berlin.
 L'HERMITTE, archiviste du département de la Corrèze, Tulle.
 BATHEROSSE (Eugène), 6-8, rue Parcheminerie, Paris.
 LENORMAND (Louis), architecte, 3, boulevard Saint-André, à Paris.

1894

- JORDAN (Camille), consul de France à Boston, et 48, rue de Varennes, Paris.
 REGARD (Emile), sous-lieutenant au 78^e d'infanterie, à Guéret.

1895

- FERRIÈRE SAUVEBŒUF (comte DE), au château de Marionville, par Bruyères-
 le-Châtel (Seine-et-Oise).
 LERICHE, docteur en médecine, à La Souterraine.

1896

- D^r ALBERT (Prosper), médecin principal de l'armée en retraite, 37, chemin
 du Vivier, à Chublac, près Lyon.
 LESPINAS (Edmond), avocat, ancien magistrat, 35, boulevard de Vésone, à
 Périgueux.

1897

- VALLENTI (D^r JOSE IGNATIO) à Palma de Mallorca (Iles Baléares).

1898

- FOUCAUD, comte DU DAUGNON (François), Via Morigi, 9, Milan.
 ARBELLOT (Albert), receveur des Finances à Saint-Nazaire.

Etablissements auxquels la Société envoie ses publications :

- Ministère de l'Instruction publique, à Paris.
 Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, à Paris.
 Bibliothèque communale de Limoges.
 Archives départementales de la Haute-Vienne.
 Grand-Séminaire de Limoges.
 Ecole normale d'instituteurs, à Bellevue, près Limoges.

LISTE DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Aisne :

Société Historique et Archéologique de Château-Thierry.
Société Archéologique, Historique et Scientifique de Soissons.

Algérie :

Société Historique algérienne, à Alger.
Société Archéologique de la province de Constantine.
Académie d'Hippone, à Bône.

Allier :

Société d'Emulation de l'Allier, à Moulins.

Aube :

Société Académique de l'Aube, à Troyes.

Aveyron :

Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, à Rodez.

Bouches-du-Rhône :

Académie des Sciences de Marseille.
Société de Statistique de Marseille.
Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'Aix.

Calvados :

Société française d'Archéologie pour la conservation et la description des monuments, (siège à Caen).

Charente :

Société Archéologique et Historique de la Charente, à Angoulême.

Charente-Inférieure :

Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, à Saintes.

Cher :

Société des Antiquaires du Centre, à Bourges.

Corrèze :

Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze, à Tulle.
Société Scientifique, Historique et Archéologique de la Corrèze, à Brive.

Côte-d'Or :

Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres, à Dijon.

Creuse :

Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, à Guéret.

Dordogne :

Société Historique et Archéologique du Périgord, à Périgueux.

Doubs :

Société d'Emulation du Doubs, à Besançon.
Comité archéologique de Montbéliard.

Eure-et-Loir :

Société Dunoise, à Châteaudun.

Finistère :

Société Académique de Brest.

Gard :

Académie du Gard, à Nîmes.

Garonne (Haute-) :

Académie des Jeux Floraux, à Toulouse.
Société Archéologique du Midi de la France, à Toulouse.

Gironde :

Société Archéologique de Bordeaux.

Hérault :

Académie des Sciences et Lettres, à Montpellier.
Revue des Langues Romanes de Montpellier.

Ile-et-Vilaine :

Société Archéologique, à Rennes.

Indre :

Rédaction de la *Revue du Centre*, à Châteauroux.
Société Académique du Centre, à Châteauroux.

Indre-et-Loire :

Société Archéologique de Touraine, à Tours.

Isère :

Académie Delphinale, à Grenoble.

Landes :

Société de Borda, à Dax.

Loir-et-Cher :

Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, à Vendôme.

Loire :

Société d'Agriculture, Industrie, Sciences, Arts, Belles-Lettres, à St-Etienne.

Loire (Haute-) :

Société Agricole et Scientifique de la Haute-Loire, au Puy

Loire-Inférieure :

Société Archéologique, à Nantes.

Loiret :

Société Archéologique de l'Orléanais, à Orléans.

Lot :

Société des Etudes Littéraires, Scientifiques, Artistiques du Lot, à Cahors.

Lot-et-Garonne :

Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Agen.

Maine-et-Loire :

Société d'Agriculture, Sciences et Arts de **Maine-et-Loire**, à **Angers**.

Marne :

Société Archéologique, à **Châlons-sur-Marne**.

Académie des Lettres, Sciences et Arts, à **Reims**.

Meurthe-et-Moselle :

Académie de Stanislas, à **Nancy**.

Morbihan :

Société Polymathique du **Morbihan**, à **Vannes**.

Nord :

Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts, à **Lille**.

Oise :

Société Académique d'Archéologie, Sciences et Arts, à **Beauvais**.

Comité Archéologique, à **Senlis**.

Pas-de-Calais :

Académie des Sciences, Lettres et Arts d'**Arras**.

Société Académique, à **Boulogne-sur-Mer**.

Société des Antiquaires de la **Morinie**, à **Saint-Omer**.

Puy-de-Dôme :

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à **Clermont-Ferrand**.

Pyrénées (Basses-) :

Société des Sciences, Lettres et Arts, à **Pau**.

Rhône :

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à **Lyon**.

Saône-et-Loire :

Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres, à **Mâcon**.

Société Eduenne, à **Autun**.

Sarthe :

Société Historique et Archéologique du **Maine**, au **Mans**.

Savoie :

Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie, à **Chambéry**.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de **Savoie**, à **Chambéry**.

Savoie (Haute-) :

Société Florimontane, à **Annecy**.

Seine :

Société des Antiquaires de France, à **Paris**.

Société Française de Numismatique et d'Archéologie, à **Paris**.

Société Indo-Chinoise, à **Paris**.

Seine-et-Marne :

Société Historique et Archéologique du **Gatinais**, à **Fontainebleau**.

Seine-et-Oise :

Société Archéologique de **Rambouillet**.

Seine-Inférieure :

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à **Rouen**.

Sèvres (Deux-) :

Société de Statistique, Sciences et Arts des Deux-Sèvres, à Niort.

Somme :

Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.

Académie des Sciences, Belles-Lettres, Arts, Agriculture, à Amiens.

Société d'Emulation d'Abbeville.

Tarn-et-Garonne :

Société Archéologique de Tarn-et-Garonne, à Montauban.

Var :

Société d'Etudes Scientifiques et Archéologiques, à Draguignan.

Académie des Arts du département du Var, à Toulon.

Vienne :

Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

Vienne (Haute-) :

Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Limoges.

Société Gay-Lussac, à Limoges.

Société botanique et Revue scientifique, à Limoges.

Société des Amis des Sciences et des Arts, à Rochechouart.

Yonne :

Société des Sciences Historiques et Naturelles de l'Yonne, à Auxerre.

Société Archéologique, à Sens.

Allemagne :

Société historique d'Aix-la-Chapelle (*Aachner Geschichtsverein*).

Belgique :

Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, à Bruxelles.

Académie royale d'Archéologie d'Anvers.

Société des Bollandistes, 4, rue des Ursulines, Bruxelles.

Les RR. PP. Bénédictins à Maredsous.

Cercle Archéologique de Mons.

Russie :

Commission Impériale d'Archéologie de Saint-Pétersbourg.

Suède :

Académie royale des Belles-Lettres, d'Histoire et des Antiquités et Musée National (*Kongl. Viterhets, Historie och Antiquitets Akademien*) de Stockholm.

Etats-Unis de l'Amérique du Nord :

Société Smithsonian, à Washington.

TABLE DES MATIÈRES

TEXTE

	Pages
Le nouveau diplôme de la Société.....	5
Vie de Saint-Eloi, par M. l'abbé ARBELLOT.....	7
Les peintures de la crypte de la cathédrale de Limoges (xii ^e siècle), par M. Louis BOURDERY.....	59
Madame de Mirabeau (suite et fin), par M. l'abbé P. GRANET.....	65
Nexon : l'église, le château, l'histoire, par M. le baron de VERNEILH.....	103
La bibliothèque de M. Tandeau de Marsac, par M. P. DUCOURTIEUX.....	110
L'abbé Legros, par M. l'abbé A. LECLER.....	132
L'abbé Bullat, par M. l'abbé A. LECLER.....	150
Monographie du canton d'Eymoutiers, par M. J. DUROIS.....	158
Inscription tumulaire de Maschalx, bourgeois de Brive, par M. GAR- RIGOU-LAGRANGE.....	233
Une inscription du xvi ^e siècle à Limoges, par M. GARRIGOU-LAGRANGE.....	238
Les sépultures de l'abbaye de Saint-Martin-lès-Limoges et la crosse de l'archevêque Geoffroi, par M. Louis GUIBERT.....	242
La vierge ouvrante de Boubon, découverte de la seconde partie, par M. le baron de VERNEILH.....	254
Les archives de famille des Péconnet de Limoges, par M. Louis GUIBERT.....	262
Etat du clergé et du diocèse de Limoges, dressé par Gilles Le Duc (1702), publié par M. l'abbé A. LECLER.....	301
Inventaire des châteaux appartenant aux Peyrusse des Cars (suite et fin), par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT.....	395
Deux émaux limousins du moyen âge, par M. A. LEROUX.....	416
Lettre de Chamillard à M. de Saint-Aulaire (1705), publiée par M. J.-B. Champeval.....	419
Les assemblées de la confrérie du Saint-Sacrement de Saint-Pierre- du-Queyroix de Limoges à la fin du xvi ^e siècle, par M. Louis BOURDERY.....	421
Fondation d'une vicairie dans l'église de Saint-Hilaire, par M. Cyprien PERATHON.....	429

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

	Pages
Séance du 26 janvier 1897.....	436
— du 23 février 1897.....	441
— du 30 mars 1897.....	447
— du 27 avril 1897.....	451
— du 25 mai 1897.....	455
— du 29 juin 1897.....	460
— du 27 juillet 1897.....	465
— du 31 août 1897.....	471
— du 26 octobre 1897.....	476
— du 30 novembre 1897.....	482
— du 28 décembre 1897.....	487
Liste des membres de la Société au moment de la publication du Bulletin.....	493
Liste des Sociétés correspondantes.....	503

PLANCHES ET DESSINS

Diplôme de la Société, par M. Louis BOURDERY.....	1
Peintures de la crypte de la cathédrale, par M. Louis BOURDERY...	60
Plan de la crypte de la cathédrale, par M. GEAY.....	61
Eglise et château de Nexon, par M. le baron de VERNEILH.....	103
Eymoutiers, par M. A. GÉRARDIN.....	150
Château de la Rivière, par M. A. GÉRARDIN.....	197
Château du Chalard, par M. A. GÉRARDIN.....	219
Inscription tumulaire de Maschalx, bourgeois de Brive, par M. E. RUPIN.....	235
Douille et boulerolle de la crosse de l'archevêque Geoffroy.....	248
Inscription de la crosse de l'archevêque Geoffroy.....	249
La vierge ouvrante de Boubon, phototypies d'après les photographies de M. P. Sailly.....	255
Cathédrale de Limoges.....	311
Evêché de Limoges.....	325

COLLECTIONS DU BULLETIN

Nous croyons être agréable à nos confrères en leur rappelant que la Société possède encore quelques collections de son *Bulletin*, et que ces collections peuvent être acquises aux prix ci-après fixés par le Bureau :

1^{re} Collection complète (1846 à 1895 inclus), t. I à XLIV, — manquent quatre livraisons : celles 2 et 3 du t. I, — livraisons 2 et 3 du t. III, prix 260 fr.

2^{re} Collection complète (1846 à 1895 inclus), t. I à XLIV, — manquent dix livraisons : celles 2 et 3 du t. I, — la livraison 4 du t. II, — les livraisons 1, 2, 3 et 4 du t. III, — la livraison 2 du t. IV, — les livraisons 1 et 2 du t. XXIII, prix 210 fr.

3^{re} Une collection complète (1846 à 1894 inclus) t. I à XLIII, — manquent douze livraisons : celles en lacune à la collection précédente, plus la livraison 3 du t. II et la liv. 1 du t. XL prix. 190 fr.

4^{re} Une collection incomplète comprenant les livraisons 1 et 4 du t. I, les livraisons 1 et 3 du t. II, les livraisons 1 et 4 du t. IV, les livraisons 3 et 4 du t. V, les livraisons 2 et 4 du t. XII, les tomes 24, 26, 27, 28, 29, 30, 33, 35, 36, 37, 38, 39, 40 (2^e liv. seulement), 41, 42, 43 et 44 (1^{re} liv. seulement), prix. 110 fr.

La Société possède en outre quelques exemplaires des t. 24, 26, 27, 28, 29, 30, 33, 35, 36, 37, 38, 39, 41, 42 et 43 à 10 fr. le volume ou à 5 fr. la livraison semestrielle.

Les envois seront faits contre remboursement.

Adresser les demandes à M^{me} V^e DUCOURTIEUX, imprimeur-libraire de la Société, 7, rue des Arènes, Limoges.

Le tome V des *Registres consulaires de la ville de Limoges* est en vente chez M^{me} V^e Ducourtieux au prix de 6 fr.

Le tome VI, avec les tables des six volumes, est sous presse et paraîtra incessamment.

EXTRAIT DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE LIMOUSINE

Y. M. DUCOURTIEUX

7, RUE DES ARÈNES, LIMOGES

- Almanach Limousin depuis 1859**, du ressort de la Cour d'appel et du Diocèse de Limoges, contenant, avec l'organisation des Services publics de la Haute-Vienne et l'adresse des Fonctionnaires et des Commerçants de Limoges, UNE SÉRIE D'ARTICLES POUR SERVIR À L'HISTOIRE DU PAYS. 1 vol. in-18 de 600 p. par année, broché 1 fr., toile 1 fr. 50
- Annuaire-Almanach Limousin pour la Caisse depuis 1880**, publié par Paul DUCOURTIEUX, avec une partie historique 1 vol. in-18 de 250 p. par année. 50 c.
- Almanach-Annuaire Limousin pour la Corrèze depuis 1881**, publié par Paul DUCOURTIEUX, avec une partie historique, 1 vol. in-18 de 250 p. par année. 50 c.
- Les sources de l'histoire du Limousin**, par A. LEROUX, 1 vol. in-8. 5 fr.
- Documents historiques sur la Marche et le Limousin**, par Alfred LEROUX, Emile MOLINIER et Antoine THOMAS, 2 vol. in-8. 8 fr.
- Chartes, Chroniques et Mémoires** pour servir à l'histoire de la Marche et du Limousin, par Alfred LEROUX et feu Auguste BOSVIEUX, 1 v. in-8. 7 fr. 50
- Archives historiques du Limousin**, tome II, documents ecclésiastiques, par l'abbé A. LECLEER, 1 vol. in-8. 10 fr.
- Archives historiques du Limousin**, t. III, documents publiés par A. Leroux, 1 v. in-8. 8 fr.
- Chroniqueurs et Historiens de la Marche et du Limousin**, par Alfred Leroux, in-8. 2 fr.
- Chroniques de Saint-Martial**, publiées d'après les manuscrits originaux pour la Société de l'Histoire de France, par H. DUPLES-AGIER, 4 vol. in-8. 8 fr.
- Chronique de Malest**, chanoine de Saint-Junien, mort en 1322 suivi de documents historiques sur la ville de Saint-Junien, par l'abbé ARBELLOT, 1 v. in-8. 3 fr.
- Chronique sur la Marche, le Limousin et le Berry**, par BLANCHET. Un vol. in-18. 3 fr.
- Les États provinciaux de la France centrale sous Charles VII**, par A. THOMAS. 2 volumes in-8. 12 fr.
- Étude sur les comtes et vicomtes de Limoges antérieurs à l'an 1000** par ROBERT DE LASTEYRIE in-8. 5 fr.
- La Vicomté de Limoges**, géographie et statistique féodales, par G. CLEMENT SIMON, 1 vol. in-8, avec carte de la Vicomté. 10 fr.
- Registres consulaires de Limoges**, publiés par la Société archéologique et historique du Limousin, sous la direction d'Emile RUBEN, et continués par Louis GUIBERT, (1502-1790) 4 vol. in-8. Prix par vol. 6 fr.
- Annales de Limoges manuscrites**, dites Manuscrit de 1638, publiées par Emile RUBEN, Félix ACHARD et Paul DUCOURTIEUX. Un fort vol. in-8. 10 fr.
- Géographie et histoire du Limousin** (Creuse-Haute-Vienne-Corrèze), depuis les origines jusqu'à nos jours, par Alfred Leroux, archiviste de la Haute-Vienne, in-8 2 fr. 50
- Jean Payen** et la première carte du Limousin, par L. DRAPEYRON, in-8 3 fr.
- Le Limousin** (Haute-Vienne, Creuse, Corrèze), notices scientifiques, historiques et économiques. 1 vol. grand in-8 de 500 p. avec 12 cartes et 100 gravures dans le texte, in-8. 6 fr.
- La Ligue à Limoges, 1589**, par Louis GUIBERT. Br. in-8. 1 fr.
- Livres de raison, Registres de Famille et Journaux individuels** limousins et marchois, publiés par M. Louis GUIBERT, avec le concours de MM. Leroux, de Cessac et Lecler. Tome 1^{er}, 1 vol. grand in-8 de 386 pages. 6 fr.
- Nouveau recueil de registres domestiques** Limousins et Marchois, par Louis GUIBERT, avec le concours de MM. Alfred Leroux, J.-B. Champeval, l'abbé Lecler et Léonard Mouffe. Tome 1^{er}, 1 vol. in-8 de 550 pages. 6 fr.
- Le Livre de raison d'Étienne Benoit (1426)** par Louis GUIBERT, 1 vol. in-8. 2 fr.
- Un Mariage à Limoges (1687)**, par Louis Guibert. in-8. 75 c.
- Les premiers imprimeurs de Limoges**, par Louis Guibert, in-8. 1 fr. 50
- Le Bénédictin Dom Col en Limousin**, par Louis GUIBERT, in-8. 2 fr.
- Sceaux et armes des deux villes de Limoges et des villes, églises, cours de justice, chancelleries, corporations des trois départements limousins**, par Louis GUIBERT. Br. in-8. 1 fr. 50.
- Mollère et les Limousins**, par René FAGE. in-8 sur papier de Hollande, titre noir et rouge, 2^e édition. 2 fr.
- Dictionnaire des médecins du Limousin** (Corrèze et Haute-Vienne), jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, par René FAGE, in-8 5 f.
- Les Ermites en Limousin**, par l'abbé ARBELLOT, in-8. 1 fr.
- Origine des noms de lieu en Limousin**, par l'abbé Arbellot, in-8. 2 fr.
- Biographies limousines**, par l'abbé ARBELLOT, in-8. 1 fr. 50
- Nouvelles biographies limousines**, par l'abbé ARBELLOT, in-8. 1 fr. 50
- Monographies des cantons d'Aixe, Bessines, Châteauponsac, Châteauneuf-la-Forêt, Nantiat, Saint-Mathieu, Nieul** par l'abbé A. LECLEER, chaque Monographie, in-8 1 f.
- Monographie du canton d'Oradour-sur-Vayres**, par Félix Vandermarck, in-8 1 f.
- Limoges d'après ses anciens plans**, par Paul DUCOURTIEUX. Accompagné de 4 reproductions d'anc. plans. 1 v. in-8 4 f.
- Limoges et ses environs**. Guide du voyageur, par Paul DUCOURTIEUX, 1 vol. orné de plusieurs gravures et accompagné d'un Plan de la ville, 3^e éd. 75 c.
- Les environs de Limoges d'après les plans des émailleurs**, par P. Ducourtieux, in-8 1 f.
- Découvertes faites sur l'emplacement de la ville gallo-romaine à Limoges en 1886**, par Paul DUCOURTIEUX, in-8. 1 fr.
- Le grand incendie de Limoges en 1864**, précède de l'histoire de tous les incendies qui ont ravagé cette ville, par Henri DUCOURTIEUX, in-18. 50 c.
- La commune de Saint-Léonard-de-Noblat au XIII^e siècle**, par L. GUIBERT, in-8 4 f.
- Blond (L'église de)**, par M. le C^{te} de BEAUCHESNE, br. in-8. de 10 p. et 2 gravures. Prix. 1 fr. 50
- Laron**, topographie, archéologie, histoire, par Louis Guibert. 3 fr.
- Le Dorat**, Histoire, avec plan de la ville, par H. AUBUGEOIS de La Ville du Bost, 1 vol. in-8. 5 fr.
- La Southeraine, Bridiers, Saint-Germain-Beaupré et ses seigneurs**, par Camille JOUHANNEAUD, orné de plusieurs dessins par MM. Albert Gérardin G. Berthomier et A. Mazet, 1 vol. in-8 de 96 p. et 14 gravures. 3 fr.
- Bellac (Histoire de)** par l'abbé GRANET, 1 vol. in-18 avec planets gravures. 3 fr.
- Mortemart (Histoire de)**, par LORQUE, 1 vol. in-18 orné de 3 gravures. 3 fr.
- Saint-Junien (Documents historiques sur la ville de)** par l'abbé ARBELLOT, 1 vol in-8. 1 fr.
- Châlnet**, par Louis GUIBERT, 1 vol. in-8 avec six gravures. 5 fr.
- Tours de Châlnet (Les)**, par Louis GUIBERT, 1 v. gr. in-8 orné de 6 gr. 2 fr.
- Notice historique sur l'hôpital de Magnac-Laval en Basse-Marche (1610-1793)**, par Alfred LEROUX, in-8. 2 fr.
- L'Art rétrospectif à l'Exposition de Limoges**, par Louis GUIBERT et Jules TIXIER, orné de 404 gravures, 1 vol. in-8. 10 fr.
- L'Orfèvrerie et les orfèvres de Limoges**, par Louis GUIBERT. Br. in-8. 3 fr.
- Les Émaux peints**, par Louis BOURDERY. Br. in-8. 1 fr. 50
- Une visite aux Émaux anciens et modernes de Limoges**, par Camille MARBOURY. Br. in-8. 1 fr.
- Notice sur les Émaux peints**, par Camille JOUHANNEAUD. Br. in-8. 1 fr.
- Les Émaux peints à l'Exposition de Limoges**, par Louis BOURDERY, orné de 3 gravures, in-8. 4 f.
- Dictionnaire historique et géographique de la Creuse**, publié par J. BRÉGERE. 2^e édit. revue et augmentée, 1 v. in-8 2 fr.
- Histoire d'Aubusson**. La vicomté, la ville, les tapisseries, la Maison d'Aubusson, par Cyprien PERATHON. Ornée de deux chronolithographies et de huit gravures sur bois. 1 vol in-8. 12 fr.
- Royère (jadis, aujourd'hui)**, par Zenon TOUMIEUX, 1 vol. in-18. 3 fr. 50
- Sigillographie du Bas-Limousin**, par MM. Philippe de BOSREDON et Ernest RUPIN, orné de nombreuses grav., 1 v. in-4. 15 fr.
- Notes pour servir à la Sigillographie de la Haute-Vienne**, par Philippe de BOSREDON, in-8, orné de 22 planches 6 fr.
- Histoire politique du département de la Corrèze**, sous le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration, par le comte V. DE SEILHAC, in-8. 7 fr. 50
- Meynard et son abbaye**, par TREICHLAPLENE, in-8. 5 fr.
- Le vieux Talie**, par René FAGE, 1 vol. in-8 orné de nombreuses grav. 7 fr. 50
- Brive-la-Gaillarde (Histoire de)** et de ses environs. recueil successivement par quatre citoyens de cette ville, 2^e édition. 1 vol. in-8. 3 fr.
- Saint-Angel (Corrèze)** (Le prieuré de). Étude historique et archéologique, accompagnée de documents inédits, par A. VAYS-SIERE, archiviste. Br. in-8. 3 fr.
- Martyrs et confesseurs de la foi du diocèse de Limoges pendant la Révolution française**, par l'abbé A. LECLEER, tome 1^{er}, 1 vol. in-8. 9 fr.
- Foucaud, Poésies en patois limousin**, 5^e édition, 1 vol. in-18. 2 fr. 50
- Généalogie de la maison de Lambertie**, par l'abbé A. LECLEER, 1 beau vol. grand in-4 de 178-cccxxi p. titre rouge et noir. Orné de 160 reproductions d'armoiries, 16 vues de châteaux et 41 portraits en héliogravure. 50 fr.
- Les Barbon imprimeurs**. Lyon-Limoges-Paris (1524-1820), par P. DUCOURTIEUX 1 vol. grand in-8 de iv-111 p., titre rouge et noir. Orné de plusieurs gravures. Papier mécanique 7 fr. 50, papier à la forme 13 fr.

RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library
or to the

NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
2-month loans may be renewed by calling
(415) 642-6233

1-year loans may be recharged by bringing books
to NRLF

Renewals and recharges may be made 4 days
prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

LIBRARY USE FEB 12 '90

NRLF LIBRARY USE NOV 5 '90